



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

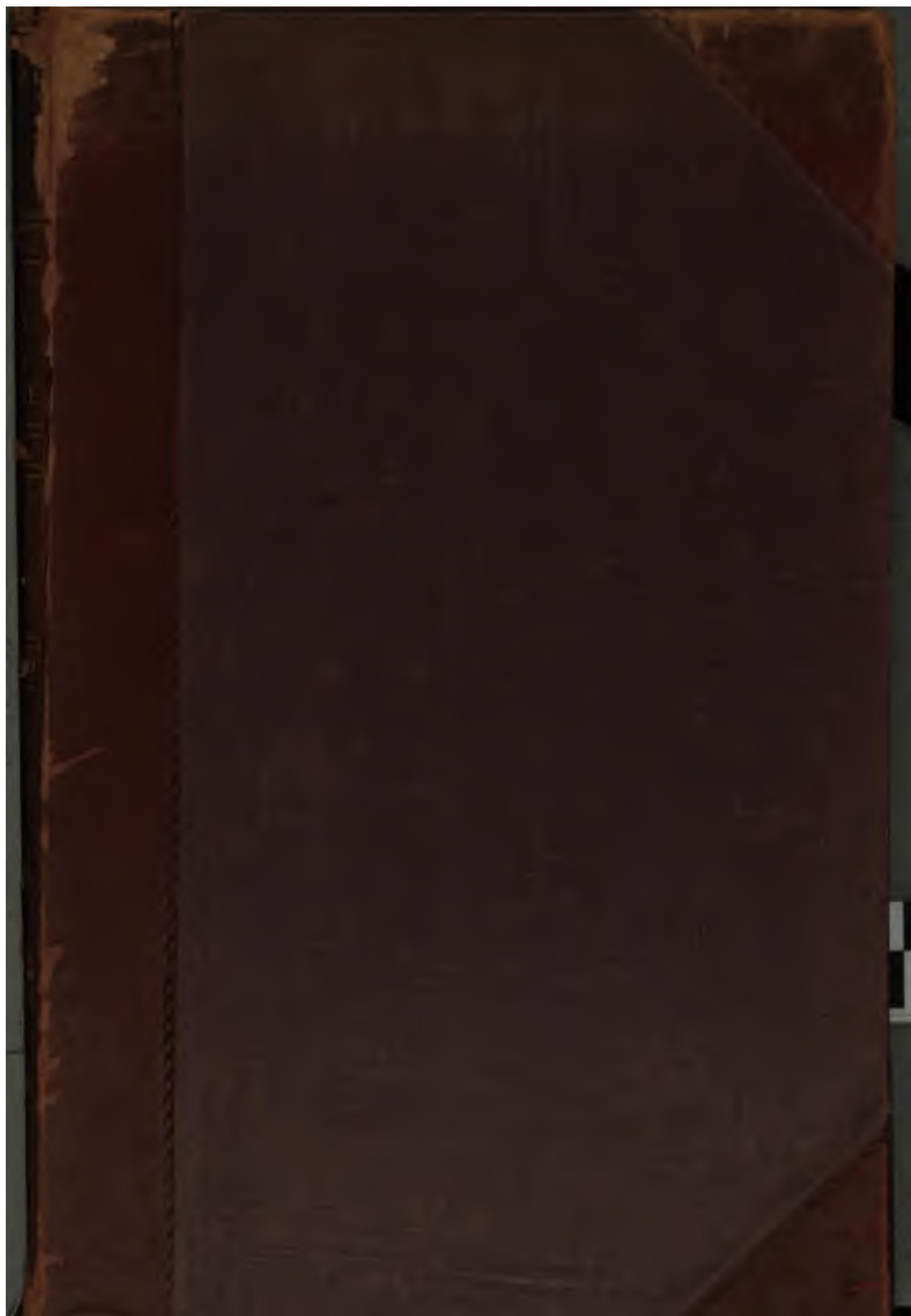
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

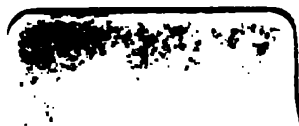
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





600027936X



BIOGRAPHIE NEUCHATELOISE

.

IMPRIMERIE COURVOISIER, AU LOCLE.

BIOGRAPHIE EUCHATELOISE

PAR

F.-A.-M. JEANNERET

membre de plusieurs sociétés savantes

et

J.-H. BONHÔTE

son continuateur après sa mort

TOME DEUXIÈME

LOCLE

CHEZ EUGÈNE COURVOISIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

—
1863

210. h. 3.





AVIS

Ce second volume de la BIOGRAPHIE NEUCHATELOISE, exécuté sur le même plan que le premier, ne contient pas de modifications importantes. On y trouvera peut-être moins de documents généalogiques sur des familles éteintes depuis longtemps et dont on ne peut constater l'existence que par les actes notariaux dans lesquels figurent quelques-uns de leurs membres. L'abondance des matériaux sur des personnages ayant eu une vie plus remarquable, nous a forcé de retrancher une grande partie de ces détails, détails d'ailleurs peu curieux, peu importants et toujours arides.

Ensuite de la maladie et de la mort prématurée de M. Jeanneret, quelques inexactitudes et un certain nombre de fautes typographiques se sont glissées dans le tome I^{er}; nous avons tenu à les relever aussi exactement qu'il a été en notre pouvoir, soit dans le supplément qui accompagne ce volume, soit dans l'errata.

Dans les documents laissés par M. Jeanneret, nous avons trouvé les notices LECOULTRE, DE MACHES, MAILLARD, MAIRET, MATTHEY-GUENET et PHINÉE PERRET à peu

près terminées et elles ont été insérées sans changements notables. Le reste du volume étant notre œuvre, on voudra bien nous imputer les erreurs qu'il peut contenir.

En terminant notre travail, nous nous faisons un devoir de témoigner de nouveau notre reconnaissance aux personnes qui ont bien voulu nous aider par leurs conseils et par la communication de documents importants ou inédits ; c'est à elles surtout et à leur bienveillance que nous devons d'avoir pu achever cet ouvrage.

Neuchâtel, Octobre 1863.

J.-H. B.



ERRATA

TOME I^{er}

Page	ligne	au lieu de	lisez
18	4	Tournoud	Fornoue.
24	1 et 4	Lillo	Lille
29	20	au-dessus	au-dessous
32	5	prévôt du saint Sépulcre	chevalier du saint Sépulcre
33	6	(en remontant) comté	comte
63	15	1799	1709
67	5	Baulaire	Baulacre
"	6	seigneur de Correvon	Seigneux de Correvon
73	5	catachyme	cataclysm
"	2	(en remont.) Saumaire	Saumaise
86	11	id. Resurrerl	Resurrexi
91	6	Rieber Neuchâtel	Ueber Neuchâtel
96	27	Fagerani	Fagnani
99	16	temple Servy.	Kreutzberg
128	5	Heptamevon	Heptameron
145	6	(en remont.) mycologium	mycologicum
"	8	id. Peerson	Persoon
161	27	Miramont	Miremand
163	4	(en remont.) Sthatouder	Stathouder
175	9	id. 1857	1856
182	8	id. baillages	baillages
183	6	plus d'un siècle	près d'un siècle
184	11	(en remont.) Chronolog	Nekrolog
190	5	(en remont.) pillièrent	pillèrent
"	4	id. Malhault	Mahault
191	2	id. postulé	postoulé
192	2	Conrand	Conraud
"	4	contennant	contemnant
"	6	besoignoit que tuts combor- geois	besoignoit que tuts léalx com- bourgeois
"	15	sangués	sangnés
"	"	cautucleux	cautuleux
"	17	de le altés	déléaltés
"	18	elgne charrée	ugne charrée
"	20	En après retornèrent	En après quoi retournèrent
193	17	comptera	romptera
"	3	(en remont.) cuslode	custode
194	1	Jacques Pictet	Jacques Pitet
"	4	(en remont.) remonstrances	remontrâmes
197	21 et 33	Theile	Thiele
199	10	(en remont.) pailaiges	pillaiges
211	—	retranchez les trois derniè- res lignes et remplacez-les par celles-ci :	Hoc posteris testatum esse volui, ut si qua ex meis scriptis ad eos perveniet utilitas, aliqua ex parte abs te manasse agnoscant.

VIII

ERRATA.

Page	ligne	au lieu de	lisez
213	25	declinata	declinatu
"	29	latine	latino
234	15	Jacotet	Jacobel
"	33	à une grande cour	à une grande tour
258	3 et 4	(<i>en remont.</i>) de cette maison. Comme vassale	de cette maison, comme vassale
260	1	Les chroniqueurs	Les chroniques
264	1	(<i>en remont.</i>) parsi fuerunt	passi fuerunt
"	5	<i>id.</i> in veteribus co- dicibûs ecclesie repperimus	in veteribus ecclesiarum codicibus repperimus
322	5	députés de Berne	députés allèrent
377	5	Hoane	Sloane
378	16	Linée	Linnée
431	15	sœur	frère
452	11	(<i>en remont.</i>) corréligionnaires	coréligionnaires
456	23	adspici	adipisci
"	24	prosequamur	consequamur
"	26	huius sanctam	huius sancti
"	27	peccatis divina	peccatis. Divina
465	10	S. Pury	Abr. Pury
478	18	deinaps	deinceps
491	12 et 13	Notre siècle produit un mil- lion d'esprits, subtiles, qui se riront de nous et de nos esprits	Nostre siècle produit un million d'esprits subtils, qui se riront de nous et de nos écrits.
"	3	(<i>en remont.</i>) XVI ^e	XIV ^e
494	5	optimis	opimis
"	9	aspeinor	aspernor
"	14	porco	porca
495	7	commune	commun
"	13	ex	et
"	16	Sic	Sit
497	28	estreinte	esteinte
513	7	1842	1841
532	24	nuntia	nuncia
534	16	baillages	bailliages
537	9	(<i>en remont.</i>) héritier	héritière
538	3	<i>id.</i> s'enbrechatouil- lent	s'entrechtouillent
539	21	farder	fardé

TOME II.

Page	ligne	au lieu de	lisez
166	2	(<i>en remontant</i>) 1744	1720
220	11	<i>id.</i> en	et
272	14	Confessionskronik	Confessions. — Kronik
274	5	ut	fut
312	18	à sublime	à ce sublime

BIOGRAPHIE NEUCHATELOISE.



LABRAN.

Une grande industrie qui pendant longtemps a fait la prospérité de notre pays, a eu de fort modestes commencements, et des essais tentés avec de faibles moyens conduisirent à des résultats surprenants.

En 1715, une veuve Labran, de Chézard, établit avec ses fils une blancherie de toiles au Val-de-Ruz, et peu après, un des fils eut l'idée de peindre en bleu des toiles de coton, en imitant les dessins des fabriques allemandes où il avait travaillé, ces dessins se faisaient à la main, car ce n'est que beaucoup plus tard que l'on employa des moyens mécaniques pour les reproduire.

Un maître-bourgeois de Neuchâtel, Jacques de Luze, vit dans les essais de Labran le commencement d'une nouvelle industrie; il l'engagea à quitter le Val-de-Ruz et à s'établir au Bied, près de Colombier, où ils construisirent, en 1735, une manufacture qui fut le berceau de la fabrication des indiennes dans notre canton. Un autre fils Labran, toujours associé à M. de Luze, fonda, dans le

même temps, un établissement semblable à Cressier. Ces fabriques de toiles peintes prospérèrent si rapidement, que de 1748 à 1763 leurs succès donnèrent naissance à plusieurs autres qui furent formées à Couvet, à St-Blaise, à Marin, à la Borcarderie, au Petit-Cortailod, à Boudry, aux Iles et à Grandchamp. La grande extension donnée à ce commerce ne paraît pas lui avoir nui dans les premières années, car d'après Bernouilli, qui écrivait en 1784, la maison Pourtalès à elle seule, faisait fabriquer annuellement 24 à 25,000 pièces d'indiennes, et il y avait dans le canton 1774 ouvriers travaillant dans ces fabriques.

Le blocus continental inventé par Napoléon pour nuire aux anglais dans leur commerce, fut on ne peut plus utile à nos fabricants, qui pouvaient placer leurs produits dans tout le continent sans trouver de concurrents. En 1817, ils en étaient arrivés à pouvoir fournir 130,000 pièces par an, et dès lors l'introduction de nouvelles machines et de nouveaux procédés amenèrent la production à un chiffre beaucoup plus élevé. Cependant les guerres de l'empire une fois terminées et le continent ouvert de nouveau aux marchandises anglaises, la concurrence avait commencé; nos industriels se défendirent avec vigueur mais ne purent lutter avec succès contre leurs rivaux qui, par le moyen de leur puissante marine répandaient leurs cotonnades dans le monde entier à des prix où les neuchâtelois ne pouvaient arriver.

Au moment où nous écrivons, de toutes les manufactures de toiles peintes qui furent établies à la suite des essais de Labran, il ne reste plus que celle de Boudry en activité, les autres se sont fermées ou se sont appliquées à d'autres industries. La grande prospérité de ces établissements pendant près d'un siècle a eu beaucoup d'influence sur notre pays. C'est par eux que le grand commerce s'est établi chez nous et ce sont eux en partie qui, d'un peuple agriculteur que nous étions, nous ont fait devenir un peuple industriel et commerçant. C'est en partant de ce point de vue que nous avons pensé que leurs premiers fondateurs méritaient une place dans cet ouvrage.

Sources. Tribolet, *Hist. de Neuchâtel*. — Sandoz-Rollin, *Essai statistique*. — Bernouilli, *Beschreibung des Fürstenthums Neuenburg*, etc.

LACROIX.

Alphonse-François Lacroix, naquit à Lignières, le 10 mai 1799. Il ne connut pas son père et fut adopté peu après sa naissance par un oncle maternel, M. Chanel, qui le reçut dans sa famille et se montra pour lui le plus tendre et le plus dévoué des pères. L'époque n'était guère à la piété; il y avait beaucoup de formalisme d'un côté, beaucoup d'incrédulité ouverte de l'autre, mais la foi vivante était extrêmement rare. M. Chanel faisait exception; il avait établi à Cormondrèche un institut d'éducation pour de jeunes garçons, qui n'avait pas tardé à devenir florissant, et où les études, solides quoique renfermées dans un petit nombre d'objets, n'avaient pas à beaucoup près autant d'importance que l'influence foncièrement chrétienne de M. Chanel sur ses élèves. La jeunesse de Lacroix se passa dans cette saine atmosphère et en fut comme imprégnée. A l'âge de dix ans il fut placé pour deux années à Zurich chez un pasteur afin d'y apprendre l'allemand, et à son retour il suivit pendant deux années encore les leçons de son oncle. Ce fut le moment d'un développement rapide. A part l'étude de l'allemand, le séjour à Zurich avait été plutôt un recul sous tous les autres rapports. Mais après son retour auprès des siens, toutes les énergies de sa riche nature semblèrent se réveiller plus vigoureusement, pour lui faire faire de rapides progrès. Grand, robuste, doué d'une exubérance de vie qui ne lui permettait pas de demeurer en repos et le rendait infatigable, il aimait à employer ses loisirs à des courses qui lui devinrent très-utiles en ouvrant ses yeux aux beautés de la nature, et il devint tout naturellement aussi le chef de tous les jeux de ses condisciples. Souvent son audace l'entraîna à deux doigts de la mort, mais toujours il s'en tira sans accident grave, sauf une fois où il n'échappa qu'avec le poignet brisé.

Ces jeux athlétiques, en développant ses forces physiques, son intrépidité et son sang-froid, avaient fait naître en lui un goût passionné pour la guerre. Le temps y prêtait d'ailleurs: toute l'Europe était pleine du bruit des victoires de Napoléon et de ses armées. Puis l'enfance de Lacroix avait été comme nourrie du récit des

faits héroïques des anciens Suisses pour la liberté , et tout ce qui était chevaleresque le transportait. Il connaissait par le menu les champs de bataille de Grandson et de Morat. Tout cela se dénoua dans une des crises les plus importantes de sa vie. Son oncle , désirant qu'il apprît la théologie, l'avait placé dans ce but à Neuchâtel chez M. le professeur Meuron, sous la surveillance duquel il devait suivre les cours de l'académie ; mais en 1814 il n'y tint plus et résolut de s'engager dans l'un des régiments suisses en France. Il était trop attaché à son oncle pour faire une démarche aussi importante sans son consentement ; il le demanda , et après des sollicitations réitérées l'obtint. Voilà notre jeune garçon de quinze ans qui part pour Berne, le sac sur le dos ; il passe par Aarberg où les prières de sa mère n'ont pas sur lui plus d'influence que les exhortations de son oncle ; le désir d'aventures et de gloire était plus fort qu'une affection sincère qui luttait , mais était battue. Arrivé en vue de Berne , cependant un sentiment inexprimable s'empare de lui , il rebrousse chemin, arrive chez son oncle, pose son sac et s'écrie : « Ah ! mon oncle , vous avez prié pour moi , je le sais ; vous m'avez rappelé et me voici. »

Son retour fut une fête générale. M. Chanel lui témoigna la même tendresse qu'auparavant , et les pensionnaires qui le chérissaient, le reçurent comme un frère qu'on recouvre après un grand péril.

Jaloux de se rendre digne d'un si touchant accueil, Lacroix n'eut plus d'autre désir que de seconder son oncle dans l'éducation de la jeunesse , et pour se préparer à cette tâche difficile , il partit en 1816 pour Amsterdam , en qualité de précepteur des enfants d'un M. de Clerc. Quoique atteint d'abord violemment du mal du pays, il y demeura trois ans , apprenant le hollandais , commençant l'étude de l'anglais et passant ses heures de loisir dans les bureaux de M. de Clerc , où il apprit la comptabilité commerciale , qui lui fut plus tard d'une grande utilité.

La Hollande armait une flotte à cette époque, et Lacroix dont on avait reconnu l'énergie , apprécié l'intelligence , fut vivement sollicité d'accepter du service sur un vaisseau de guerre. Le poste distingué qui lui était offert , la perspective d'un glorieux avenir , la passion des armes qui s'était rallumée en lui plus ardente que ja-

mais, la pensée enfin si naturelle à un jeune homme, qu'il pourrait faire plus de bien dans une position plus relevée, tout concourait à le séduire, et son sort semblait décidé ; mais Dieu l'avait destiné à une toute autre carrière. Docile cette fois à la voix de son oncle qu'il consulta en fils tendre et respectueux, Lacroix fut rendu à des patrons dont il s'était fait chérir, et poursuivit heureux, confiant et soumis, la tâche qu'il avait commencée.

Dans ce moment le zèle missionnaire se ranimait en Hollande et on commençait à prendre aux missions évangéliques auprès des païens un intérêt de plus en plus vif. Lacroix assistant à une des réunions mensuelles où l'on s'occupait de l'avancement du règne de Christ sur la terre, fut saisi pour la première fois du désir de s'y consacrer comme missionnaire. Mais ayant appris par les expériences qu'il avait faites à se tenir sur ses gardes contre les résolutions précipitées, il s'imposa la loi de réfléchir pendant six mois au parti qu'il devait prendre. Durant ce laps de temps sa résolution ne fit que s'affermir, sa mère lui donna son consentement, et M. Chanel sacrifia joyeusement les espérances qu'il avait fondées sur son neveu : « Que rien ne te retienne, lui dit-il, mon fils, va combattre pour ton Sauveur. »

Le 3 avril 1819, il entra dans le séminaire des missions de la Société hollandaise. Le temps qu'il y passa mit sa patience à l'épreuve. La maison était petite, incommode, fiévreuse et pleine de moustiques. Point de cabinet où se retirer, et les études mêmes laissaient énormément à désirer sous tous les rapports. Lacroix, un peu abandonné, y pourvut par son activité personnelle et entreprit volontairement la catéchisation des enfants du village, à quoi il réussit complètement ; mais il regretta toute sa vie les études régulières et systématiques qui lui avaient manqué.

Après un an et demi de séjour au séminaire, Lacroix s'était offert pour une station à fonder sur la côte ouest de l'Afrique, lorsqu'il fit la connaissance d'un excellent chrétien, le Dr Vos, chirurgien du gouvernement dans la colonie de Chinsurah, au Bengale, qui, d'accord avec la Société des missions, l'engagea pour les Indes, où il devait retourner prochainement. Cela se fit avec tant de rapidité que Lacroix ne put aller dire adieu à son oncle. Après avoir été solennellement consacré, il partit avec son guide, dont la

bonté ne se démentit pas un seul instant, ni pendant une traversée de quatre mois et demi, ni plus tard.

Chinsurah , où Lacroix arriva le 24 mars 1824 , était un petit établissement hollandais sur la rive gauche du Hoogly, à dix lieues au-dessus de Calcutta. Les maisons européennes étaient fort mal bâties , mais la ville était toute parsemée de bouquets de palmiers et de tamarins qui lui donnaient un aspect aussi original qu'agréable.

Les missionnaires anglais qui résidaient à Chinsurah , accueillirent Lacroix avec joie et l'aidèrent de tout leur pouvoir dans ses débuts. Il fallait commencer par le commencement , c'est-à-dire apprendre la langue du pays. Il y consacra les premières années de son séjour, ainsi qu'à l'étude des mœurs du peuple, de ses idées religieuses, de l'influence qu'elles avaient sur sa vie. Le jeune missionnaire, aidé et soutenu, poursuivit ses travaux avec son ardeur accoutumée , et la détermination de ne pas commencer son œuvre véritable avant de s'être rendu maître des difficultés qu'elle présentait, eut le double bénéfice de le stimuler dans ses études et de poser les bases d'une facilité que peu de ses collègues ont égalée. Il n'y avait pas plus d'un an que Lacroix était aux Indes, lorsqu'il dut payer au climat le tribut habituel des européens. Il fut saisi d'une maladie de foie qui l'amena aux portes du tombeau. L'attaque fut si violente qu'on le crut perdu ; le Dr Vos le prit chez lui pour mieux le soigner ; il surmonta le mal et s'en releva plus fort et mieux cuirassé pour l'avenir.

Dès son arrivée Lacroix s'était chargé d'une école qui était destinée aux enfants chrétiens, et où l'instruction, donnée en anglais, était surtout religieuse. Elle contenait 70 enfants, dont la moitié hindous, et quoiqu'il n'y soit pas resté long'emps, il eut la preuve que ses travaux n'avaient pas été sans utilité.

Après deux ans de séjour à Chinsurah , il fut en état de prêcher dans la langue du pays et il se mit à l'œuvre avec courage. En général les prédications avaient lieu le soir, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, mais avec beaucoup d'ordre, et souvent les prédicateurs pouvaient se réjouir du sérieux et de l'attention avec lesquels ils étaient écoutés. Pendant les mois les plus frais de l'année, les excursions des missionnaires s'étendaient considérablement ;

ils suivaient les rives du Gange ou pénétraient dans l'intérieur, prêchant de village en village. Telles furent dès lors les occupations de Lacroix.

L'année 1825 amena pourtant de grands changements dans sa position ; il se maria avec M^{lle} Anna Herklots, dont le père était le second fonctionnaire de la colonie. Cette union fut très-heureuse, et madame Lacroix, qui survit à son mari, lui a donné un fils et trois filles. Durant la même année, Chinsurah fut cédée à la couronne britannique en échange des possessions anglaises dans l'île de Java. La mission néerlandaise du Bengale se trouvant dissoute, Lacroix eut à choisir une nouvelle sphère d'action. Allait-il retourner dans sa patrie ou en Hollande ? ou encore, allait-il se rendre dans les colonies hollandaises ? Aucune de ces alternatives ne lui souriait. Il était déjà acclimaté ; il s'était livré à l'étude avec une telle ardeur, qu'il était déjà maître de la langue du Bengale, et qu'il avait ainsi accès à l'intelligence et au cœur de trente millions de païens. Il avait d'ailleurs appris à connaître beaucoup de leurs coutumes, de leur mythologie et de leurs nombreuses superstitions. Allait-il donc jeter au vent les travaux des six plus belles années de sa vie ? Cette pensée était inabordable. Comme il n'y avait pas alors de mission presbytérienne en Inde, il résolut de se joindre à la Société des missions de Londres, parce qu'un des principes de sa constitution est de laisser ses agents et ses prosélytes entièrement libres de suivre leurs convictions individuelles, quant aux formes et au gouvernement de l'Eglise.

Lacroix se joignit à la Société des missions de Londres, le premier mars 1827, et l'on peut dire que depuis son arrivée dans l'Inde il avait été en rapport avec cette société, ce qu'approuvaient fort les directeurs de la mission néerlandaise, qui, pour lui témoigner leur satisfaction et leur reconnaissance, lui donnèrent une pension annuelle de 450 guilders, (environ fr. 300) qu'il continua de recevoir jusqu'à sa mort.

Ce fut en avril 1829, que Lacroix quitta Chinsurah pour s'établir à Calcutta, comme remplaçant de M. Trawin, que la mort venait d'enlever prématurément à cette mission. Sa connaissance de la langue et du peuple, sa longue expérience, sa grande énergie et son bon jugement le rendaient éminemment propre à remplir une

charge d'une aussi grande responsabilité. La maison qu'il habitait était bien connue à Calcutta, comme ayant été la résidence du célèbre général Stewart, qui abandonna la religion de ses pères pour embrasser celle des Indous. Plusieurs de ses idoles se trouvaient encore dans la maison à l'arrivée de Lacroix.

Le champ de travail de notre missionnaire comprenait environ vingt villages, parmi lesquels Rammakalchoke et Gungrai étaient des principaux. Ils étaient à une douzaine de milles de sa résidence, et malgré cet éloignement, il s'était fait une règle de les visiter deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche. Il allait et revenait le même jour, excepté pendant la saison chaude où il restait deux ou trois jours à la fois. Suivons-le maintenant dans une de ses tournées pastorales vers la fin de l'année.

Il quitte sa résidence à huit heures du matin, porté dans un palanquin par quatre hommes. Il passe par les faubourgs de Bhowanipore et de Kalighat dont les rues, les magasins et les bazars présentent toujours un spectacle très-animé. Dans le bazar de Kalighat, il trouve des joujoux simples et à bon marché qu'il achète pour ses enfants. Ce sont d'énormes grenouilles de boue peinte, des pommes de résine, des gravures représentant des crabes, des chevaux, des éléphants, ou le portrait d'un jeune monsieur bengali, aux cheveux bien huilés, et celui d'une jeune indoue, en robe de mousseline blanche, portant une quantité de bijoux et fumant un hookah d'argent. Passant ensuite par une route boueuse, ayant de chaque côté de gigantesques aloës ou d'épineux cactus, il arrive enfin au village de Kaorapukkur, sur la frontière des grandes plaines de riz. Ici il quitte son palanquin et entre dans le bateau des missions, qui doit le conduire parmi les champs et les villages jusqu'à ce qu'il arrive à sa destination. Comme il n'y a pas d'hôtels dans ces districts ou de familles qui vivent à la manière anglaise, il a apporté un panier suisse, contenant des assiettes, des cuillères et des verres; du thé, un pain, quelques légumes, divers médicaments et ce qui n'est pas le moins important, une cruche contenant de l'eau potable. Pendant que ses bateliers chrétiens s'occupent à transporter ces différents articles du palanquin au bateau, Lacroix se promène, causant librement avec les marchands de l'endroit, qui le connaissent bien et viennent toujours lui présenter leurs respec-

tueux hommages. Il se tient au milieu d'eux , avec sa belle taille, ses larges épaules , ses six pieds de haut , et forme un contraste frappant avec les indigènes, au corps souple, mais petit, maigre et à la figure efféminée. Le bateau est enfin prêt à le recevoir, et s'apprête à traverser de grandes plaines de riz, de riches plantations et de florissants villages, et bientôt il arrive à la chapelle de Rammakalchoke, visible déjà depuis quelque temps à travers son enceinte de verdure.

En débarquant il est reçu chaudement par plusieurs chrétiens qui surveillaient les progrès de l'embarcation depuis qu'elle était en vue. Pendant qu'on transporte ses effets dans une chambre placée sous le toit de la chapelle, Lacroix va visiter l'école des garçons qui est voisine. Elle contient environ trente élèves qui sont prêts à être examinés sur l'histoire sainte, le catéchisme et un des évangiles. A midi le gong qui s'est fait entendre à plusieurs reprises, appelle la congrégation au service divin, et bientôt la chapelle se trouve remplie d'adorateurs du vrai Dieu. Ils sont tous assis sur des nattes faites avec de l'herbe, les femmes à gauche du prédicateur , les hommes à droite; alors commence le chant , singulier mélange de cris, de hurlements, de bruits affreux, synonymes de mélodie ravissante, pour ces êtres primitifs. Puis viennent la lecture, la prière et le sermon; les auditeurs conservent la même position pendant tout le service, à l'exception du moment de la prière pendant lequel ils se prosternent la face contre terre. La communion est donnée une fois par mois. Le service terminé, M. Lacroix prend un léger repas, puis il reçoit le catéchiste, le maître d'école et plusieurs autres membres de l'église , s'informe de leurs travaux , leurs difficultés , leurs besoins; les conseille , les encourage , les réprimande suivant que les circonstances l'exigent. Les devoirs de pasteur remplis , il s'en retourne tranquillement par la même route, arrivant chez lui tôt après le coucher du soleil.

Tel était le caractère de sa vie pastorale parmi ces églises villageoises confiées à ses soins. Pendant plus de douze ans, il continua à remplir ces respectables fonctions et il lui fut donné d'accomplir de grandes choses. De 1829 à 1844 , cent vingt membres furent admis dans l'église , qui comptait environ quatre cents personnes. Il y avait quatre écoles de garçons , contenant deux cents élèves.

Ce fut aussi pendant cette période de ses travaux que fut abolie l'affreuse coutume qui voulait que la femme fut brûlée vive sur le tombeau de son époux. En 1833, une nouvelle charte ouvrit complètement le commerce de l'Inde aux Anglais dont le nombre et l'influence augmentaient chaque jour. La presse fut rendue libre par sir Charles Metcalfe, et la route de l'Inde par la Mer-rouge et l'Egypte fut ouverte pour la première fois. Ces diverses circonstances donnèrent une nouvelle vie aux travaux missionnaires, et Lacroix ne fut pas le dernier à en profiter.

En 1841, il visita l'Europe; il y tint des réunions du plus haut intérêt, soit sur le continent, soit dans les Iles Britanniques. Il fit en particulier, à Genève, à Lausanne, à Neuchâtel et à Paris, un cours de six séances qui contribua puissamment à exciter dans ces villes un intérêt tout nouveau pour la cause des missions. Lorsqu'il quitta l'Angleterre, en septembre 1843, les directeurs de la Société de Londres lui adressèrent une lettre d'adieux pour lui exprimer dans les termes les plus honorables leur respect pour sa personne et leur reconnaissance des services éminents qu'il avait rendus à la cause de l'Evangile pendant son séjour en Europe.

A son retour dans l'Inde, il continua de faire de Calcutta son quartier général. « Personne, dit le missionnaire Duff, si ce n'est pendant ses voyages, ne fut plus assidu que lui aux réunions mensuelles des diverses sociétés de Traités et de Bibles. Dans toutes les questions importantes ses conseils étaient donnés avec empressement et reçus avec une vive reconnaissance. Il écrivit des traités populaires et fut toujours prêt à donner son précieux secours pour la révision des écrits composés par ses frères. Quoiqu'il n'ait jamais fait de traduction originale des Saintes-Ecritures, les minutes du Comité biblique attestent assez la grandeur et le nombre de ses travaux pour corriger et publier, d'année en année, presque tous les livres de la Parole dans la langue du Bengale. Il distribua aussi dans ses longs voyages, avec beaucoup de sagesse et de succès, un grand nombre de traités et de bibles parmi les indigènes. Membre ferme, assidu et zélé de l'Institut de la Société de Londres à Bhowanipore, il en dirigea le département théologique, en y prêtant le secours de ses enseignements toujours animés et attrayants.

» Mais ce fut surtout comme prédicateur en langue indigène

qu'il surpassa tous ses frères, soit Indiens, soit Européens. Ayant reconnu avec humilité et dévotion que ce don spécial lui avait été conféré de Dieu, il se consacra principalement à cette œuvre durant sa longue carrière. Pendant la saison chaude et pendant celle des pluies, il ne cessa, aussi longtemps que ses forces le lui permirent, de prêcher chaque jour, et souvent deux fois par jour, à des auditoires de Calcutta ou du voisinage; mais il consacra presque toujours la saison fraîche à des voyages de prédication dans les divers districts du Bengale; en sorte que, par ce moyen, non-seulement des vingtaines, des centaines, si ce n'est des milliers de villages ont été visités par lui dans le cours de ses pérégrinations missionnaires, et qu'ainsi de ses lèvres la bonne nouvelle du salut par Jésus-Christ a été entendue, non par des milliers seulement, mais par des vingtaines de milliers, si ce n'est pas des centaines de milliers des habitants de l'Inde. De l'aveu de tous, Lacroix, par l'abondance et l'énergie de ses travaux, a été le plus grand prédicateur itinérant que le Bengale ait encore vu. »

Lacroix paraissait dans toute la vigueur de la santé et semblait avoir encore devant lui de longues années de travaux et de succès, lorsque, le 19 mai 1859, il fut subitement saisi d'une douleur aiguë au foie, provenant d'un abcès qui s'était formé sourdement et qui, vu son âge et la longueur de son séjour dans l'Inde, laissa dès l'abord peu d'espérance de guérison aux médecins qui le soignaient. Ses collègues missionnaires se succédèrent dès ce moment auprès du malade et lui prodiguèrent à tour les soins d'une vive amitié. Il y eut un moment de répit et l'on put le croire sauvé. Des avis furent expédiés en Europe pour qu'on se préparât à l'y recevoir, mais c'était une fausse espérance que l'on avait conçue : Lacroix s'endormit au Seigneur le 8 juillet, à trois heures de l'après-midi.

Une multitude de personnes accompagnèrent son convoi funèbre; l'évêque de Calcutta et son archidiacre marchaient en tête du cortège; les chrétiens natifs de la ville et des stations voisines portèrent le cercueil, du corbillard jusqu'à la tombe. Quant aux différents services religieux, en anglais et en bengali, qui se firent à la maison mortuaire et dans le cimetière, ils furent distribués entre les chefs des missions de dénominations différentes et acceptés par

eux avec empressement : cette évangélique largeur était dans les principes de Lacroix comme dans son caractère , et il eût manqué quelque chose à ses funérailles si elle n'y eut pas présidé.

Sur une simple tombe ombragée par un saule pleureur et souvent couverte de fleurs, est une tablette de marbre noir sur laquelle est gravée l'inscription suivante. Une pareille tablette est placée dans la chapelle de l'Union.

TO THE MEMORY

of the

REV. ALPHONSE-FRANÇOIS LACROIX

for thirty-eight years a faithful and greatly-beloved

MISSIONARY IN BENGAL.

HE WAS BORN NEAR NEUCHÂTEL ON MAY 10, 1799;

ARRIVED AT CHINSURAH; MARCH 21, 1821;

LABOURED UNDER THE AUSPICES OF THE

NETHERLANDS MISSIONARY SOCIETY

UNTIL 1826; WHEN HE UNITED WITH THE

LONDON MISSIONARY SOCIETY;

IN ASSOCIATION WITH WHICH HE FAITHFULLY LABOURED

UNTIL HIS DEATH IN CALCUTTA, JULY 8, 1859.

AS A PREACHER TO THE HEATHEN HE EXCELLED:

AS A PASTOR HE WAS GREATLY BELOVED:

AS A MAN OF UNDOUBTED INTEGRITY, WISDOM AND BENEVOLENCE,

HE WAS IMPLICITLY TRUSTED:

AS A CHRISTIAN HE WAS UNIVERSALLY HONOURED.

TRADUCTION.

A la mémoire du révérend Alphonse-François Lacroix, pendant trente-huit ans fidèle et bien aimé missionnaire au Bengale. Il naquit près de Neuchâtel le 10 mai 1799, arriva à Chinsurah le 21 mars 1821, travailla sous les auspices de la Société des missions néerlandaises jusqu'en 1826, époque où il se joignit à la Société des missions de Londres, sous la direction de laquelle il travailla avec fidélité jusqu'à sa mort, arrivée à Calcutta le 8 juillet 1859.

Comme prédicateur des païens, il excellait. — Comme pasteur, il fut grandement aimé. — Comme homme, sa grande intégrité, sa sagesse et sa bienfaisance, inspiraient toute confiance. — Comme chrétien il était universellement honoré.

Nous ne connaissons des ouvrages de Lacroix que son *Voyage au temple de Jogonnath*, publié en 1850 par M. William Pétavel. Ce récit attrayant renferme un tableau complet des superstitions de l'Inde et des misères sans nombre que l'idolâtrie a enfantées dans cet immense empire.

HANNAH-CATHERINE LACROIX.

Hannah-Catherine Lacroix, fille du précédent, naquit à Calcutta le 1^{er} juillet 1826; son éducation fut assez imparfaite, ce qu'elle regretta toute sa vie; Calcutta ne possédant à cette époque que peu de moyens d'éducation pour la jeunesse. Ce qu'elle apprit elle le dut à sa mère qui lui consacrait tous les instants de loisir que ses nombreux devoirs lui laissaient. Elle commença de bonne heure cette belle carrière d'utilité et de dévouement à la cause de Christ, qui l'a si constamment distinguée pendant sa trop courte existence. A l'âge de douze ans elle connaissait si bien le bengali, que ses parents lui accordèrent la permission d'enseigner journellement une classe enfantine. En 1841, elle accompagna ses parents en Europe, et à son arrivée en Angleterre, elle fut placée chez Mad. Ramsay, où elle resta pendant dix-huit mois, et profita singulièrement des moyens d'instruction qui furent alors mis à sa portée. Ce fut pendant son séjour à Londres qu'elle fit la connaissance du célèbre docteur Morison, et c'est à sa prédication remplie de zèle et d'amour qu'elle dut le développement rapide de son caractère religieux.

A son retour à Calcutta elle forma une classe pour les servantes de la maison et pour leurs enfants et les enseigna régulièrement pendant plusieurs mois. Elle tenait aussi une classe à l'école du dimanche de la chapelle de l'Union; ses élèves l'aimaient beaucoup et plusieurs firent de rapides progrès sous sa direction. Sa connaissance de la littérature indoue était si correcte et si étendue, que son père disait souvent que s'il pouvait prêcher mieux qu'elle, sa connaissance des mots et des idiotismes en usage dans la conversation ordinaire était bien supérieure à la sienne.

Le 19 juin 1845, elle épousa M. Mullens, docteur en théologie, et comme Lacroix, missionnaire au service de la Société des missions de Londres. Peu de missionnaires ont eu le bonheur de posséder une femme qui prit une part plus active à leurs travaux, car son mariage loin de diminuer le zèle qu'elle avait pour l'œuvre des missions, ne fit que l'accroître encore.

Madame Mullens ne se borna pas seulement à l'enseignement et, sans abandonner ses premières occupations, elle consacra une partie de son temps à des travaux littéraires. Sa première publication en bengali fut : *Phulmani et Karuna, un livre pour les femmes chrétiennes indigènes*. Dans ce petit ouvrage elle fait le tableau de deux familles villageoises, l'une chrétienne, l'autre païenne et fait voir aux Indous, par des détails heureux tirés de leur vie de famille, l'excellence des principes chrétiens et le néant de leurs croyances superstitieuses. Ce livre en idiome bengali attira immédiatement l'attention des indigènes convertis, partout on désirait s'en procurer des exemplaires et une grande édition fut épuisée en fort peu de temps.

Les missionnaires furent charmés d'avoir un livre si complètement adapté aux besoins et à la position de ceux qu'ils étaient appelés à diriger et à enseigner. Sa renommée s'accrut rapidement et le fit rechercher dans les autres provinces; à la mort de l'auteur il avait été traduit dans douze dialectes différents et circulait dans tout l'empire de l'Inde anglaise. Madame Mullens publia encore en anglais et en bengali un ouvrage intitulé : *The missionary on the Ganges; or What is Christianity?* Elle traduisit aussi en bengali le *Daybreak in Britain*, par miss Tucker. « Par le moyen de ses ouvrages, nous dit sa sœur, elle parlera encore longtemps aux églises de l'Inde, et longtemps encore l'écho de ses pas résonnera parmi elles, quoique sa voix soit maintenant éteinte dans la mort. »

A la fin de 1852, sa mauvaise santé rendit obligatoire un séjour en Europe; elle y conduisit ses trois enfants et passa l'année 1853 en Angleterre ou sur mer; au bout de ce temps sa santé s'étant rétablie, elle retourna dans l'Inde, emmenant avec elle ses deux sœurs et son petit garçon, laissant ses deux filles à Londres pour y être élevées. En 1858, son mari, après avoir passé quatorze ans dans l'Inde, fut subitement rappelé en Angleterre, elle devait l'y

suivre le mois suivant , mais elle en fut empêchée par la maladie d'un de ses enfants et n'arriva en Europe que six mois après M. Mullens ; son absence laissa un grand vide à Calcutta qu'elle s'efforça de combler par sa correspondance. Ce fut pendant ce dernier séjour en Angleterre , qu'elle reçut la douloureuse nouvelle de la mort de son père , événement qui fut d'autant plus pénible pour elle qu'elle était plus éloignée de la maison paternelle. Arrivée à Calcutta au commencement de 1861 , elle recommença avec un zèle tout nouveau ses travaux missionnaires , son école comptait soixante élèves. Mais cela ne suffisait pas à l'activité de son esprit ; depuis longtemps elle désirait améliorer l'éducation des dames indoues , et à son retour elle fut charmée de voir que les idées des indigènes sur ce sujet avaient fait de grands progrès pendant son absence. Elle s'adonna presque exclusivement à cette nouvelle œuvre qui prit rapidement une grande importance sous sa direction.

Vivement émue et attristée de ce que les Zénanas (appartements des femmes) étaient inaccessibles aux missionnaires , cette fidèle servante du Seigneur rechercha avec empressement tous les moyens de faire parvenir la bonne nouvelle du salut jusqu'au fond de ces impénétrables retraites , et le Seigneur lui suggéra la pensée de transformer ces zénanas elles-mêmes en écoles , et d'aller de maison en maison pour faire pénétrer partout où une porte s'ouvrirait devant elle les bienfaits de l'instruction et surtout la parole du salut et de la vie. Elle eut , dans cette humble mission , bien des refus à essuyer ; on la repoussa souvent avec colère ou dédain , mais elle parvint pourtant , à force de charité et de dévouement , à franchir le seuil de bien des demeures d'où elle avait été repoussée d'abord. sa persévérance et son amabilité lui valurent généralement le nom de *Bibi* , c'est-à-dire la dame , et la firent bientôt réclamer de tous côtés. Elle put introduire dans ces intéressantes écoles l'enseignement de l'histoire sainte et celui du chant des cantiques , et elle eut la joie de voir s'ouvrir aux douces influences de la grâce le cœur de maintes femmes de brahmanes.

Madame Mullens s'occupait de la composition d'un nouvel ouvrage sur l'éducation des femmes indigènes , lorsqu'elle mourut presque subitement le 21 novembre 1861 , par suite de la rupture d'une artère. La triste nouvelle de sa mort produisit une profonde

sensation à Calcutta , et les nombreuses expressions de sympathie adressées à sa famille désolée furent le plus beau témoignage de la haute estime qu'on avait pour elle.

Ainsi la fille rejoignit le père dans une meilleure patrie ; engagés ici-bas dans le même service , aussi éminents par leur caractère que par leurs actions , maintenant « ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent. »

Un des meilleurs journaux de l'Inde , en enregistrant sa mort, s'écrie : « Cette excellente femme était une digne fille de son père. Elle avait le génie et le zèle d'un apôtre. Elle parlait le bengali avec une facilité et une beauté d'élocution qui faisait l'admiration des natifs eux-mêmes. Que nous voudrions voir beaucoup de nos dames anglaises lui succéder dans cette belle œuvre et marcher fidèlement sur ses traces ! »

Sources. *Brief memorials of the Rev. A.-F. Lacroix*, by J. Mullens. Londres 1862, in-8°. — *Le missionnaire Lacroix*, par Ed. Tallichet. — *Notice sur Lacroix*, par W. Pétavel. — *Le missionnaire Lacroix*, discours prononcé par le missionnaire Duff, à Calcutta, le 26 juillet 1859. — *Messager boiteux de Neu-châtel*, 1860.

LAHIRE.

Cette famille, originaire de St-Blaise, et anciennement connue sous le nom de Prince-dit-Lallire, fut anoblie en 1695, par la duchesse de Némours. La carrière des armes paraît avoir été la profession favorite des Lahire, car tous ceux dont le nom nous est parvenu étaient officiers au service de France ; toutefois, nous ne nous occuperons que de celui qui est arrivé au grade le plus élevé, n'ayant d'ailleurs que peu de renseignements sur les autres.

Jean-Pierre de LaHire, brigadier au service de France et colonel commandant le régiment suisse de Brendler, naquit à St-Blaise le 20 décembre 1665. A l'âge de treize ans, il entra au service en qualité de cadet, dans la compagnie de son oncle *Jacques de Lallire*, capitaine dans le régiment de Stuppa. Il devint enseigne dans ce même régiment, le 18 janvier 1679, sous-lieutenant le 4 octobre 1681, lieutenant le 21 décembre de cette même

année. Nommé capitaine-lieutenant en 1687, il commanda en cette qualité, en 1692, les grenadiers de son régiment au combat de Steinkerke, où il fut grièvement blessé au genou et survécut à peu près seul à toute sa compagnie. Son frère, le capitaine *Samuel de LaHire*, ayant été tué dans cette bataille, il obtint sa compagnie. Capitaine de grenadiers en 1693, commandant du quatrième bataillon en 1696, il eut la moitié de sa compagnie réformée en 1698, à la paix de Ryswick, et fut nommé lieutenant-colonel du régiment de Brendler, le 8 mars 1703. Il reçut le brevet de colonel le 7 mars 1713, et celui de brigadier des armées du roi le 3 février 1721.

Pendant sa longue carrière militaire, LaHire avait été continuellement en campagne, il avait assisté à neuf grandes batailles, à vingt-six sièges et à une foule de combats; mais ce fut surtout à la bataille de Malplaquet qu'il se distingua d'une manière remarquable par sa bravoure et ses talents. Une lettre adressée à Neuchâtel à l'occasion de sa mort, raconte ce fait d'armes comme suit :

« Sa conduite à la bataille de Malplaquet, en 1709, le combla d'honneur. Dans la déroute, il se trouva par hasard commander une brigade, de laquelle il forma un bataillon carré, qui soutint pendant deux heures l'effort des ennemis; ce qui donna lieu à l'armée poursuivie de se retirer heureusement. Ce bataillon, quoique toujours entouré de l'ennemi (qui ne pouvait le laisser derrière en poursuivant), ne put jamais être rompu. Lorsque les ennemis approchaient, il faisait face; et lorsqu'ils s'éloignaient, il se remettait en marche. Une pareille manœuvre dura jusqu'à ce qu'il parvint à un défilé, où il entra après de grandes précautions. Par là il se mit à couvert de toute insulte de la part de l'ennemi, qui l'avait poursuivi jusques à cet endroit. Cette action procura à M. de La Hire une lettre de S. A. S. M. le duc du Maine, général des Suisses, si gracieuse et si remplie d'éloges de sa valeur, qu'il semblait que l'armée du roi lui était redevable de son salut. »

En 1734, il assistait à la tête d'une brigade au siège de Philipsbourg, lorsqu'il reçut une blessure mortelle dont il expira à Spire, le 21 août de la même année, après avoir passé 63 ans sous les armes et au moment où il allait être fait maréchal-de-camp. Il fut

inhumé dans le temple protestant de Spire, et l'építaphe suivante placée sur sa tombe:

ICI REPOSE LE CORPS DE NOBLE ET GÉNÉREUX
 JEAN-PIERRE DE LAHIRE,
 BRIGADIER DES ARMÉES DU ROI,
 COLONEL COMMANDANT LE RÉGIMENT SUISSE DE BRENDLER,
 NÉ A S^t-BLAISE, PRINCIPAUTÉ DE NEUFCHÂTEL, EN SUISSE,
 LE 20 DÉCEMBRE 1665
 ET MORT A SPIRE LE 24 AOUT 1734.

De son mariage avec Anne-Marie Petitpierre, fille de David Petitpierre, conseiller d'Etat et chancelier de Neuchâtel, et d'Anne-Marie de Meuron, il ne laissa qu'une fille, Marie-Esther de LaHire, mariée à François de Marval, brigadier des armées de S. M. Très-Chrétienne, et chevalier de l'ordre du Mérite.

Les frères de Jean-Pierre, *Samuel* et *Frédéric de LaHire*, officiers morts au service de France, n'eurent point de descendants.

Sources. *Mercur Suisse*, 1734. — Zurlauben, May, Girard, *Histoire militaire des Suisses*.

L'ALLEMAND.

Les Neuchâtelois aiment à se rappeler les bienfaiteurs de leur pays, et si nous sommes fiers des célébrités qui sont sorties de notre patrie, nous sommes fiers aussi des généreux philanthropes qui l'ont dotée de tant de magnifiques établissements, et les noms des Pury, des Pourtalès, des Meuron, sont aussi souvent dans la bouche du peuple que ceux des Léopold Robert, des Osterwald, des Wattel, des Brandt, des Jaquet-Droz. Au nombre de ces hommes généreux qui ont consacré les biens que Dieu leur avait confié au soulagement de l'humanité, on ne saurait oublier Jean-Jacques L'Allemand, qui a en quelque sorte tracé la voie de la bienfaisance et du patriotisme à ceux qui l'ont suivi.

Le projet de fonder à Neuchâtel une maison d'orphelins ou de d'orphelins, remonte assez haut. En 1674, Anne-Geneviève de

Bourbon, veuve de Henri II, prince de Neuchâtel, écrivit aux Quatre-Ministres qu'elle était disposée à contribuer pour la somme de L. 12,000 à la construction d'un bâtiment destiné à une institution de ce genre ; mais ce projet n'eut pas de résultat, nous ignorons pour quels motifs. Cette idée paraît être revenue au jour en 1720, à la suite d'un legs de L. 2200 fait par M^{me} Esther Jeanjaquet, épouse de M. Frédéric de Chambrier. Ce don est le premier inscrit sur la liste des cent cinquante que l'on voit dans la principale salle de l'établissement qui existe maintenant dans notre chef-lieu ; le second est celui de L'Allemand, en 1732, L. 193,639. Les bons exemples sont contagieux comme les mauvais : M^{me} Chambrier a frayé la voie à L'Allemand, qui l'a frayée à son tour à cent cinquante autres compatriotes. Et cette liste, il faut l'espérer, n'est pas close ; de sorte que ce généreux donateur continue à faire encore du bien par le bon exemple qu'il a laissé.

Jean-Jacques L'Allemand, né en 1650 et mort en 1733, était fils d'un marchand épiciier et quincaillier, Jean L'Allemand, qui avait quitté Genève pour venir habiter Neuchâtel, dont il avait acquis la bourgeoisie. Sa mère était Dorothee Fecquenet, fille de Jonas Fecquenet, du conseil des vingt-quatre. On n'a aucun renseignement sur la famille de L'Allemand et on ignore même à quelle nation elle appartenait. Elle était probablement française, comme tant d'autres familles de notre pays et probablement aussi réfugiée. Lui-même paraît avoir été à cet égard aussi ignorant que nous, car voici comment il s'exprime dans son testament : « Et comme feu Jean L'Allemand, mon père, mourut à Berne l'an 1654, je n'ai pas remarqué ni connu qu'il eût laissé du bien mouvant de sa part, de sorte que le peu de patrimoine que j'ai eu provenait de ma mère. Ainsi, dans l'âge où j'étais lors de la mort de feu mon père, n'ayant qu'environ quatre ans, et feu ma mère mourut l'an 1673, que j'étais âgé de 23 ans, je n'ai pas su, ni de l'un ni de l'autre, qui étaient mes parents du côté de mes père, grand-père ou grand-mère paternels, ni s'il y en a ; par conséquent je ne puis pas spécifier aucun nom dans mon testament de ce côté-là. Cependant pour marquer mon respect à la sagesse des lois et coutumes, je déclare que je lègue cinq sols faibles, en privation de tous mes autres biens, à tous ceux qui pourraient, comme parents, atteindre à

Le 19 juin 1843, elle épousa M. Mullens, docteur en théologie, et comme Lacroix, missionnaire au service de la Société des missions de Londres. Peu de missionnaires ont eu le bonheur de posséder une femme qui prit une part plus active à leurs travaux, car son mariage loin de diminuer le zèle qu'elle avait pour l'œuvre des missions, ne fit que l'accroître encore.

Madame Mullens ne se borna pas seulement à l'enseignement et, sans abandonner ses premières occupations, elle consacra une partie de son temps à des travaux littéraires. Sa première publication en bengali fut : *Phulmani et Karuna*, un livre pour les femmes chrétiennes indigènes. Dans ce petit ouvrage elle fait le tableau de deux familles villageoises, l'une chrétienne, l'autre païenne et fait voir aux Indous, par des détails heureux tirés de leur vie de famille, l'excellence des principes chrétiens et le néant de leurs croyances superstitieuses. Ce livre en idiome bengali attira immédiatement l'attention des indigènes convertis, partout on désirait s'en procurer des exemplaires et une grande édition fut épuisée en fort peu de temps.

Les missionnaires furent charmés d'avoir un livre si complètement adapté aux besoins et à la position de ceux qu'ils étaient appelés à diriger et à enseigner. Sa renommée s'accrut rapidement et le fit rechercher dans les autres provinces; à la mort de l'auteur il avait été traduit dans douze dialectes différents et circulait dans tout l'empire de l'Inde anglaise. Madame Mullens publia encore en anglais et en bengali un ouvrage intitulé : *The missionary on the Ganges; or What is Christianity?* Elle traduisit aussi en bengali le *Daybreak in Britain*, par miss Tucker. « Par le moyen de ses ouvrages, nous dit sa sœur, elle parlera encore longtemps aux églises de l'Inde, et longtemps encore l'écho de ses pas résonnera parmi elles, quoique sa voix soit maintenant éteinte dans la mort. »

A la fin de 1852, sa mauvaise santé rendit obligatoire un séjour en Europe; elle y conduisit ses trois enfants et passa l'année 1853 en Angleterre ou sur mer; au bout de ce temps sa santé s'étant rétablie, elle retourna dans l'Inde, emmenant avec elle ses deux sœurs et son petit garçon, laissant ses deux filles à Londres pour y être élevées. En 1858, son mari, après avoir passé quatorze ans dans l'Inde, fut subitement rappelé en Angleterre, elle devait l'y

suivre le mois suivant , mais elle en fut empêchée par la maladie d'un de ses enfants et n'arriva en Europe que six mois après M. Mullens ; son absence laissa un grand vide à Calcutta qu'elle s'efforça de combler par sa correspondance. Ce fut pendant ce dernier séjour en Angleterre , qu'elle reçut la douloureuse nouvelle de la mort de son père , événement qui fut d'autant plus pénible pour elle qu'elle était plus éloignée de la maison paternelle. Arrivée à Calcutta au commencement de 1861 , elle recommença avec un zèle tout nouveau ses travaux missionnaires , son école comptait soixante élèves. Mais cela ne suffisait pas à l'activité de son esprit ; depuis longtemps elle désirait améliorer l'éducation des dames indoues , et à son retour elle fut charmée de voir que les idées des indigènes sur ce sujet avaient fait de grands progrès pendant son absence. Elle s'adonna presque exclusivement à cette nouvelle œuvre qui prit rapidement une grande importance sous sa direction.

Vivement émue et attristée de ce que les Zénanas (appartements des femmes) étaient inaccessibles aux missionnaires , cette fidèle servante du Seigneur rechercha avec empressement tous les moyens de faire parvenir la bonne nouvelle du salut jusqu'au fond de ces impénétrables retraites , et le Seigneur lui suggéra la pensée de transformer ces zénanas elles-mêmes en écoles , et d'aller de maison en maison pour faire pénétrer partout où une porte s'ouvrirait devant elle les bienfaits de l'instruction et surtout la parole du salut et de la vie. Elle eut , dans cette humble mission , bien des refus à essuyer ; on la repoussa souvent avec colère ou dédain , mais elle parvint pourtant , à force de charité et de dévouement , à franchir le seuil de bien des demeures d'où elle avait été repoussée d'abord. a persévérance et son amabilité lui valurent généralement le nom de *Bibi* , c'est-à-dire la dame , et la firent bientôt réclamer de tous côtés. Elle put introduire dans ces intéressantes écoles l'enseignement de l'histoire sainte et celui du chant des cantiques , et elle eut la joie de voir s'ouvrir aux douces influences de la grâce le cœur de maintes femmes de brahmanes.

Madame Mullens s'occupait de la composition d'un nouvel ouvrage sur l'éducation des femmes indigènes , lorsqu'elle mourut presque subitement le 21 novembre 1861 , par suite de la rupture d'une artère. La triste nouvelle de sa mort produisit une profonde

sensation à Calcutta , et les nombreuses expressions de sympathie adressées à sa famille désolée furent le plus beau témoignage de la haute estime qu'on avait pour elle.

Ainsi la fille rejoignit le père dans une meilleure patrie ; engagés ici-bas dans le même service , aussi éminents par leur caractère que par leurs actions , maintenant « ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent. »

Un des meilleurs journaux de l'Inde , en enregistrant sa mort, s'écrit : « Cette excellente femme était une digne fille de son père. Elle avait le génie et le zèle d'un apôtre. Elle parlait le bengali avec une facilité et une beauté d'élocution qui faisait l'admiration des natifs eux-mêmes. Que nous voudrions voir beaucoup de nos dames anglaises lui succéder dans cette belle œuvre et marcher fidèlement sur ses traces ! »

Sources. *Brief memorials of the Rev. A.-F. Lacroix*, by J. Mullens. Londres 1862, in-8°. — *Le missionnaire Lacroix*, par Ed. Tallichet. — *Notice sur Lacroix*, par W. Pétavel. — *Le missionnaire Lacroix*, discours prononcé par le missionnaire Duff, à Calcutta, le 26 juillet 1859. — *Messager boiteux de Neuchâtel*, 1860.

LAHIRE.

Cette famille, originaire de St-Blaise, et anciennement connue sous le nom de Prince-dit-LaHire, fut anoblie en 1695, par la duchesse de Nemours. La carrière des armes paraît avoir été la profession favorite des LaHire, car tous ceux dont le nom nous est parvenu étaient officiers au service de France ; toutefois, nous ne nous occuperons que de celui qui est arrivé au grade le plus élevé, n'ayant d'ailleurs que peu de renseignements sur les autres.

Jean-Pierre de LaHire, brigadier au service de France et colonel commandant le régiment suisse de Brendler, naquit à St-Blaise le 20 décembre 1665. A l'âge de treize ans, il entra au service en qualité de cadet, dans la compagnie de son oncle *Jacques de LaHire*, capitaine dans le régiment de Stuppa. Il devint enseigne dans ce même régiment, le 18 janvier 1679, sous-lieutenant le 4 octobre 1681, lieutenant le 21 décembre de cette même

année. Nommé capitaine-lieutenant en 1687, il commanda en cette qualité, en 1692, les grenadiers de son régiment au combat de Steinkerke, où il fut grièvement blessé au genou et survécut à peu près seul à toute sa compagnie. Son frère, le capitaine *Samuel de LaHire*, ayant été tué dans cette bataille, il obtint sa compagnie. Capitaine de grenadiers en 1693, commandant du quatrième bataillon en 1696, il eut la moitié de sa compagnie réformée en 1698, à la paix de Ryswick, et fut nommé lieutenant-colonel du régiment de Brendler, le 8 mars 1705. Il reçut le brevet de colonel le 7 mars 1713, et celui de brigadier des armées du roi le 3 février 1721.

Pendant sa longue carrière militaire, LaHire avait été continuellement en campagne, il avait assisté à neuf grandes batailles, à vingt-six sièges et à une foule de combats; mais ce fut surtout à la bataille de Malplaquet qu'il se distingua d'une manière remarquable par sa bravoure et ses talents. Une lettre adressée à Neuchâtel à l'occasion de sa mort, raconte ce fait d'armes comme suit :

« Sa conduite à la bataille de Malplaquet, en 1709, le combla d'honneur. Dans la déroute, il se trouva par hasard commander une brigade, de laquelle il forma un bataillon carré, qui soutint pendant deux heures l'effort des ennemis; ce qui donna lieu à l'armée poursuivie de se retirer heureusement. Ce bataillon, quoique toujours entouré de l'ennemi (qui ne pouvait le laisser derrière en poursuivant), ne put jamais être rompu. Lorsque les ennemis approchaient, il faisait face; et lorsqu'ils s'éloignaient, il se remettait en marche. Une pareille manœuvre dura jusqu'à ce qu'il parvint à un défilé, où il entra après de grandes précautions. Par là il se mit à couvert de toute insulte de la part de l'ennemi, qui l'avait poursuivi jusques à cet endroit. Cette action procura à M. de LaHire une lettre de S. A. S. M. le duc du Maine, général des Suisses, si gracieuse et si remplie d'éloges de sa valeur, qu'il semblait que l'armée du roi lui était redevable de son salut. »

En 1734, il assistait à la tête d'une brigade au siège de Philipsbourg, lorsqu'il reçut une blessure mortelle dont il expira à Spire, le 21 août de la même année, après avoir passé 65 ans sous les armes et au moment où il allait être fait maréchal-de-camp. Il fut

inhumé dans le temple protestant de Spire, et l'épithaphe suivante placée sur sa tombe :

ICI REPOSE LE CORPS DE NÔTRE ET GÉNÉREUX
JEAN-PIERRE DE LAHIRE,
BRIGADIER DES ARMÉES DU ROI,
COLONEL COMMANDANT LE RÉGIMENT SUISSE DE BRÉNOCHER,
NÉ A S'-BLAISE, PRINCIPAUTE DE NEUCHÂTEL, EN SUISSE,
LE 20 DÉCEMBRE 1663
ET MORT A SPIRE LE 24 AOÛT 1734.

De son mariage avec Anne-Marie Petitpierre, fille de David Petitpierre, conseiller d'Etat et chancelier de Neuchâtel, et d'Anne-Marie de Meuron, il ne laissa qu'une fille, Marie-Esther de LaHire, mariée à François de Marval, brigadier des armées de S. M. Très-Chrétienne, et chevalier de l'ordre du Mérite.

Les frères de Jean-Pierre, *Samuel* et *Frédéric de LaHire*, officiers morts au service de France, n'eurent point de descendants.

Sources. Mercure Suisse, 1734. — Zurlauben, May, Girard, Histoire militaire des Suisses.

L'ALLEMAND.

Les Neuchâtelais aiment à se rappeler les bienfaiteurs de leur pays, et si nous sommes fiers des célébrités qui sont sorties de notre patrie, nous sommes fiers aussi des généreux philanthropes qui l'ont dotée de tant de magnifiques établissements, et les noms des Pury, des Pourtalès, des Meuron, sont aussi souvent dans la bouche du peuple que ceux des Léopold Robert, des Osterwald, des Wattel, des Brandt, des Jaquet-Droz. Au nombre de ces hommes généreux qui ont consacré les biens que Dieu leur avait confiés au soulagement de l'humanité, on ne saurait oublier Jean-Jacques L'Allemand, qui a en quelque sorte tracé la voie de la bienfaisance et du patriotisme à ceux qui l'ont suivi.

Le projet de fonder à Neuchâtel une maison d'orphelins ou de discipline, remonte assez haut. En 1674, Anne-Geneviève de

Bourbon, veuve de Henri II, prince de Neuchâtel, écrivit aux Quatre-Ministres qu'elle était disposée à contribuer pour la somme de L. 12,000 à la construction d'un bâtiment destiné à une institution de ce genre ; mais ce projet n'eut pas de résultat, nous ignorons pour quels motifs. Cette idée paraît être revenue au jour en 1720, à la suite d'un legs de L. 2200 fait par M^{me} Esther Jeanjaquet, épouse de M. Frédéric de Chambrier. Ce don est le premier inscrit sur la liste des cent cinquante que l'on voit dans la principale salle de l'établissement qui existe maintenant dans notre chef-lieu ; le second est celui de L'Allemand, en 1732, L. 493,639. Les bons exemples sont contagieux comme les mauvais : M^{me} Chambrier a frayé la voie à L'Allemand, qui l'a frayée à son tour à cent cinquante autres compatriotes. Et cette liste, il faut l'espérer, n'est pas close ; de sorte que ce généreux donateur continue à faire encore du bien par le bon exemple qu'il a laissé.

Jean-Jacques L'Allemand, né en 1650 et mort en 1733, était fils d'un marchand épiciier et quincaillier, Jean L'Allemand, qui avait quitté Genève pour venir habiter Neuchâtel, dont il avait acquis la bourgeoisie. Sa mère était Dorothée Fecquenet, fille de Jonas Fecquenet, du conseil des vingt-quatre. On n'a aucun renseignement sur la famille de L'Allemand et on ignore même à quelle nation elle appartenait. Elle était probablement française, comme tant d'autres familles de notre pays et probablement aussi réfugiée. Lui-même paraît avoir été à cet égard aussi ignorant que nous, car voici comment il s'exprime dans son testament : « Et comme feu Jean L'Allemand, mon père, mourut à Berne l'an 1654, je n'ai pas remarqué ni connu qu'il eût laissé du bien mouvant de sa part, de sorte que le peu de patrimoine que j'ai eu provenait de ma mère. Ainsi, dans l'âge où j'étais lors de la mort de feu mon père, n'ayant qu'environ quatre ans, et feu ma mère mourut l'an 1673, que j'étais âgé de 23 ans, je n'ai pas su, ni de l'un ni de l'autre, qui étaient mes parents du côté de mes père, grand-père ou grand-mère paternels, ni s'il y en a ; par conséquent je ne puis pas spécifier aucun nom dans mon testament de ce côté-là. Cependant pour marquer mon respect à la sagesse des lois et coutumes, je déclare que je lègue cinq sols faibles, en privation de tous mes autres biens, à tous ceux qui pourraient, comme parents, atteindre à

inhumé dans le temple protestant de Spire, et l'építaphe suivante placée sur sa tombe :

ICI REPOSE LE CORPS DE NOBLE ET GÉNÉREUX
JEAN-PIERRE DE LAHIRE,
BRIGADIER DES ARMÉES DU ROI,
COLONEL COMMANDANT LE RÉGIMENT SUISSE DE BRENDLER,
NÉ A S'-BLAISE, PRINCIPAUTÉ DE NEUCHÂTEL, EN SUISSE,
LE 20 DÉCEMBRE 1665
ET MORT A SPIRE LE 24 AOUT 1734.

De son mariage avec Anne-Marie Petitpierre, fille de David Petitpierre, conseiller d'Etat et chancelier de Neuchâtel, et d'Anne-Marie de Meuron, il ne laissa qu'une fille, Marie-Esther de LaHire, mariée à François de Marval, brigadier des armées de S. M. Très-Chrétienne, et chevalier de l'ordre du Mérite.

Les frères de Jean-Pierre, *Samuel* et *Frédéric de LaHire*, officiers morts au service de France, n'eurent point de descendants.

Sources. *Mercur Suisse*, 1734. — Zurloben, May, Girard, *Histoire militaire des Suisses*.

L'ALLEMAND.

Les Neuchâtelois aiment à se rappeler les bienfaiteurs de leur pays, et si nous sommes fiers des célébrités qui sont sorties de notre patrie, nous sommes fiers aussi des généreux philanthropes qui l'ont dotée de tant de magnifiques établissements, et les noms des Pury, des Pourtalès, des Meuron, sont aussi souvent dans la bouche du peuple que ceux des Léopold Robert, des Osterwald, des Wattel, des Brandt, des Jaquet-Droz. Au nombre de ces hommes généreux qui ont consacré les biens que Dieu leur avait confié au soulagement de l'humanité, on ne saurait oublier Jean-Jacques L'Allemand, qui a en quelque sorte tracé la voie de la bienfaisance et du patriotisme à ceux qui l'ont suivi.

Le projet de fonder à Neuchâtel une maison d'orphelins ou de discipline, remonte assez haut. En 1674, Anne-Geneviève de

Bourbon, veuve de Henri II, prince de Neuchâtel, écrivit aux Quatre-Ministres qu'elle était disposée à contribuer pour la somme de L. 12,000 à la construction d'un bâtiment destiné à une institution de ce genre ; mais ce projet n'eut pas de résultat, nous ignorons pour quels motifs. Cette idée paraît être revenue au jour en 1720, à la suite d'un legs de L. 2200 fait par M^{me} Esther Jeanjaquet, épouse de M. Frédéric de Chambrier. Ce don est le premier inscrit sur la liste des cent cinquante que l'on voit dans la principale salle de l'établissement qui existe maintenant dans notre chef-lieu ; le second est celui de L'Allemand, en 1732, L. 193,639. Les bons exemples sont contagieux comme les mauvais : M^{me} Chambrier a frayé la voie à L'Allemand, qui l'a frayée à son tour à cent cinquante autres compatriotes. Et cette liste, il faut l'espérer, n'est pas close ; de sorte que ce généreux donateur continue à faire encore du bien par le bon exemple qu'il a laissé.

Jean-Jacques L'Allemand, né en 1650 et mort en 1733, était fils d'un marchand épiciier et quincaillier, Jean L'Allemand, qui avait quitté Genève pour venir habiter Neuchâtel, dont il avait acquis la bourgeoisie. Sa mère était Dorothée Fecquenet, fille de Jonas Fecquenet, du conseil des vingt-quatre. On n'a aucun renseignement sur la famille de L'Allemand et on ignore même à quelle nation elle appartenait. Elle était probablement française, comme tant d'autres familles de notre pays et probablement aussi réfugiée. Lui-même paraît avoir été à cet égard aussi ignorant que nous, car voici comment il s'exprime dans son testament : « Et comme feu Jean L'Allemand, mon père, mourut à Berne l'an 1654, je n'ai pas remarqué ni connu qu'il eût laissé du bien mouvant de sa part, de sorte que le peu de patrimoine que j'ai eu provenait de ma mère. Ainsi, dans l'âge où j'étais lors de la mort de feu mon père, n'ayant qu'environ quatre ans, et feu ma mère mourut l'an 1673, que j'étais âgé de 23 ans, je n'ai pas su, ni de l'un ni de l'autre, qui étaient mes parents du côté de mes père, grand-père ou grand-mère paternels, ni s'il y en a ; par conséquent je ne puis pas spécifier aucun nom dans mon testament de ce côté-là. Cependant pour marquer mon respect à la sagesse des lois et coutumes, je déclare que je lègue cinq sols faibles, en privation de tous mes autres biens, à tous ceux qui pourraient, comme parents, atteindre à

la succession de mes biens , tout comme s'ils étaient ici nommés nom par nom. »

La maison des orphelins possède un livre manuscrit , dans lequel les deux L'Allemand ont inscrit les principaux événements de leur famille et par lequel on voit qu'ils avaient des rapports de parenté avec les principales familles de Neuchâtel. Ainsi Jean L'Allemand inscrivant le baptême d'un frère de Jean-Jacques , marque qu'il eut pour parrains : « Le *cousin* Nicles Usterwalder (Osterwald) et le *cousin* Louis Marval, et pour marraine Salomé Chambrier , femme du *cousin* Sⁱ Chambrier. » Les marraines d'une sœur de Jean-Jacques étaient : « La *cousine* Marguerite de Montmollin et la *cousine* Marie Merveilleux. Et lui il avait eu pour marraines : la *cousine* Guillama Roulin , veuve de feu Pierre Gaudot, et la *nièce* Esther Guy. »

Jean-Jacques continua les affaires de son père avec tant de capacité , d'application et de probité , qu'il acquit une fortune très-considérable ; fait d'autant plus extraordinaire qu'à cette époque le commerce était à peu près nul dans notre pays.

Déjà de son vivant , L'Allemand avait fait de beaux dons à la *maison de charité , correction ou discipline de Neuchâtel*, et par son testament daté du 31 août 1726 , il l'institua son héritière universelle , après avoir fait de nombreux legs à ses parents et à ses amis.

« Je nomme , dit-il , la louable Chambre de la maison de charité , de correction ou de discipline pour mon héritière , afin de donner des marques du désir que j'ai que par la grâce de Dieu , elle se fortifie. Mon but en cela est , en m'humiliant devant Dieu , de reconnaître les grâces qu'il m'a faites pendant le cours de ma vie , et de lui rendre les actions de grâces des bénédictions qu'il a répandues sur mon travail , pour l'augmentation de mes biens , qui dans mes commencements étaient peu considérables. Dans la même vue pieuse , je prie Messieurs les directeurs de la dite Chambre de vouloir trouver bon , que du plus considérable revenu ou rente des biens dont je l'institue héritière , il leur plaise de l'appliquer autant qu'il sera raisonnablement possible à faire instruire les pauvres enfants orphelins de cette ville ou autres membres de Christ qui sont hors d'état à pouvoir subsister et être instruits sans aucun secours charitable. »

Cette donation fit une grande sensation à Neuchâtel. La preuve en est dans le procès-verbal de la séance de la justice, où fut accordée à la Chambre de charité la mise en possession de l'héritage; nous le donnons ici en abrégé :

« L'an 1733, le 28^{me} jour du mois de février, par devant noble et vertueux J-Pierre Brun, maire de la ville de Neuchâtel, est comparu M. Martinet, banneret, agissant comme président de la Chambre de la maison de charité de cette ville.

» Mon dit sieur le banneret a dit, que l'affluence des personnes de tous ordres, qui remplissaient l'audience, était une preuve sensible de l'importance et de la singularité du cas qui a occasionné l'assemblée. Qu'en effet il s'agissait d'une riche et opulente succession, et que jamais ni nous, ni nos pères, ni même nos aïeux les plus reculés, n'avaient rien vu dans notre ville qui put approcher de la bienfaisance et de la charité de feu M. L'Allemand. Que cet excellent citoyen, après avoir cueilli et ramassé les fruits de ses fatigues et de ses travaux, réfléchissant, dans une heureuse vieillesse, que tous ses soins et ses efforts auraient été vains et inutiles sans la bénédiction du Seigneur, s'était répandu pendant sa vie à divers égards pour des fondations pieuses, et qu'il venait enfin de terminer ses jours, en instituant la maison de charité de cette ville son héritière universelle, pour rendre en quelque manière à Dieu ce qu'il tenait de sa main libérale et de sa bonté divine. »

La fortune de L'Allemand, après avoir acquitté les divers legs qu'il avait faits, se monta, comme nous l'avons dit ci-dessus, à la somme de L. 493,639 (Fr. 267,088), valeur qui de nos jours aurait une bien plus grande importance.

On aime à voir la fortune tomber entre des mains qui savent en faire un aussi bon usage, et la vie de cet homme vénérable rappelle ce passage des Psaumes, cité par St-Paul : « Il a répandu, il a donné aux pauvres; sa justice demeure éternellement. »

FRANÇOIS-GUILLAUME LARDY.

François-Guillaume Lardy, né à Auvernier en 1749, acquit comme graveur une assez grande célébrité au siècle passé. Il avait appris à graver en cachet à la Ferrière dans l'Erguel, en 1764 ; il s'appliqua ensuite au dessin à Genève, et à la peinture sur émail à Bevaix, en 1771, sous l'habile direction de M. Dubois. Il s'établit à Bâle en 1775. C'est lui qui a gravé les estampes de l'*Encyclopédie* de Lausanne et de l'édition de Buffon, publiée dans la même ville. On lui doit également une vue du tombeau de Jean-Jacques Rousseau et de la vieille femme à l'île des peupliers à Ermenonville, divers costumes enluminés d'après Aberly et Freudenberger, qui égalent ceux de Freudenberger lui-même.

Sources. Manuscrits de M. Petitpierre, pasteur à Bâle.

CHARLES-LOUIS LARDY.

Charles-Louis Lardy, ministre du St-Evangile, né en 1780 et consacré au mois d'août 1802, fut un des pasteurs les plus remarquables que le canton de Neuchâtel ait fourni dans notre siècle. Successivement suffragant à la Chaux-de-fonds, ministre du vendredi à Neuchâtel, pasteur de Corcelles et Coffrane, diacre de Neuchâtel, pasteur de Colombier et Auvernier, il semblait destiné à occuper des postes difficiles et pénibles : la suffragance de la paroisse la plus considérable du pays, deux paroisses à annexes, le poste du vendredi et celui de diacre à Neuchâtel, à des époques où l'un de ces postes devenait comme un diaconat du pays tout entier, par la disette des jeunes ministres, et où le diaconat de Neuchâtel était comme une suffragance de tous les pasteurs de la ville, par l'effet de leur âge avancé.

Les aptitudes très-variées, l'activité et les vastes connaissances de M. Lardy lui firent joindre à ses fonctions ecclésiastiques et pastorales nombre d'autres occupations. Il était membre de la Chambre économique des biens d'église, secrétaire de la Société d'ému-

lation patriotique. Pendant bien des années il rédigea le précis des séances de cette société, corrigeant les mémoires destinés à l'impression, toujours prêt à répondre aux directions qui lui étaient demandées sur les ouvrages mis au concours, aidant même souvent les auteurs dans les questions obscures qu'ils avaient à traiter. Il fut aussi longtemps secrétaire de la Compagnie des pasteurs et plusieurs fois son doyen. Dans les dernières années de son diaconat à Neuchâtel, il ne recula pas devant une des tâches les plus pénibles et les plus assujettissantes, savoir la tenue de tous les registres de la paroisse.

Les auditeurs de M. Lardy ne l'ont jamais entendu lire ni un sermon ni un catéchisme. Il s'imposait même l'obligation d'apprendre par cœur les discours de consécration que lisaient les autres doyens. Il s'occupait beaucoup de ses sermons et sa prédication était solide et nourrie. Il a refait et recopié quatre fois sa catéchèse, aussi était-elle remarquablement complète. Pour suffire à tant de travaux, il fallait beaucoup travailler et M. Lardy ne perdait aucun instant. Rentré dans la vie privée en 1849, et n'ayant plus d'occupations obligatoires et officielles, il s'en créa de volontaires dans un intérêt religieux, moral et patriotique. Il ne cessa de composer des sermons et de prêcher pour soulager ses collègues; il donnait des leçons de religion dans une institution charitable. Il est regrettable que la mort l'ait empêché de publier l'histoire de la Compagnie des pasteurs, qu'il connaissait très-bien et qu'il se disposait à écrire.

M. Lardy avait une mémoire fidèle, enrichie de faits, de traits historiques, de connaissances diverses; aussi sa conversation était-elle très-intéressante et instructive. Des personnes distinguées avaient goûté, et à juste titre, sa société, en particulier M. Chaillot et M^{me} de Charrière, dont il se proposait aussi d'écrire la biographie. Plus on le connaissait, plus on l'aimait et l'estimait, et plus on apprenait à apprécier sa droiture et sa franchise. Il est mort à Neuchâtel, le 15 février 1858.

M. Lardy n'a jamais fait imprimer qu'une brochure sur la *Consécration du nouveau temple de Colombier, faite le 4^{er} novembre 1829*. Neuchâtel 1830, in-8°.

Sources. *Messenger boiteux de Neuchâtel* 1839. - Cartulaire de Neuchâtel, mss.

LARSCHÉ.

Henri-Ferdinand de Larsché, né en 1790, fit ses études à Neuchâtel et paraît s'être épris de bonne heure de la philosophie dont il fit les premiers cours de 1807 à 1810, sous la direction du professeur de Meuron. A la fin de 1810, il se rendit à Genève et l'année suivante à Zurich, où il habita pendant deux ans. De retour à Neuchâtel, il continua ses études favorites, et en 1817 une chaire de philosophie se trouvant vacante à l'académie de Lausanne, il se présenta hardiment comme professeur. Admis au concours, il donna sa *Dissertation sur le degré de certitude que l'on peut obtenir au moyen du témoignage*. Lausanne 1817, in-4°. M. Larsché n'obtint pas la place vacante, qui fut donnée à un de ses concurrents, et sa *Dissertation* n'eut aucun résultat, quoique, suivant lui, elle ne fut pas sans mérite. Voici comment il s'exprime à cet égard : « Malgré ses nombreuses imperfections, ce premier essai de ma plume causa à Lausanne une assez grande sensation ; car dans cet ouvrage presque tout était nouveau pour des lecteurs français ; les principes, le style qui a une teinte étrangère, les citations, tout jusqu'à la devise même que j'avais empruntée d'un auteur allemand. »

Cet échec ne le découragea pas, car il paraît s'être persuadé qu'il y avait en lui l'étoffe d'un grand philosophe. Il se rendit en Allemagne où il suivit pendant deux ans les cours de l'université de Gœttingue. A son retour à Neuchâtel, se trouvant sans doute suffisamment préparé, il publia son principal ouvrage intitulé : *Essai sur la raison considérée principalement sous le rapport de son indépendance de toute autorité étrangère*. Genève 1822, in-8°. Dans cette œuvre singulière presque tous les grands philosophes anciens et modernes sont fort maltraités et l'auteur fait de son mieux pour se mettre en relief ; il consacre quarante pages à nous apprendre comment il a étudié la philosophie et ce qu'il a lu et n'a pas lu. Il termine en annonçant qu'il a composé un cours complet de philosophie, qu'il se propose de publier en 4 volumes in-8°.

L'*Essai sur la raison* fut l'objet d'une sévère critique, insérée dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, juillet 1822. Le criti-

que, après avoir réfuté M. Larsche sur tous les points, lui fait observer que Kant ne fit paraître sa *Critique de la raison pure* qu'après trente-cinq années de méditations, et ensuite de cet exemple, il l'engage à revoir avec soin le cours de philosophie qu'il promet, avant d'en entreprendre la publication.

Notre philosophe ne se tint pas pour battu, car dans le numéro de septembre 1822 de la même Revue, se trouve une lettre qu'il adresse aux rédacteurs, se plaignant d'avoir été traité sans indulgence, et déclarant que le critique n'a pas su voir les « idées neuves, hardies, » que contient son livre. « Vous n'avez pas examiné, dit-il, mon nouveau tableau des sciences, qui présente des aperçus tout nouveaux et inaperçus jusqu'à moi. Vous n'avez donné aucune remarque sur mon style, dont on loue généralement la clarté, la précision et une sorte d'élégance, etc. »

Une critique de la dissertation sur le degré de certitude se trouve dans le *Morgenblatt*, Tubingen 1817, n° 204, page 816.

Malgré ces bizarreries qui tenaient sans doute à sa jeunesse et à l'excès de son zèle, M. de Larsche avait deux grandes qualités, il était travailleur et persévérant, ce qui, joint aux bonnes études qu'il avait faites, lui aurait permis de réussir si une mort prématurée n'était venue l'enlever à la carrière à laquelle il s'était voué. Il mourut à Neuchâtel au mois de septembre 1822, sans avoir été marié.

Sources. Larsche, *Essai sur la raison*. — *Bibliothèque universelle de Genève* 1822, t. XX, XXI.

LECOULTRE.

J.-D.-Frédéric Lecoultre naquit à Fleurier le 11 février 1798. Son père, Daniel Lecoultre, était descendant de Pierre Lecoultre, émigré huguenot, qui vint se fixer, en 1562, dans la vallée du Lac de Joux, où il acquit le droit de bourgeoisie; sa mère, Susanne-Esther née Bovet, était de Fleurier et d'une famille bien connue dans notre canton.

Ayant perdu leur mère de bonne heure, les enfants Lecoultre

étaient placés pendant l'été comme bergers et petits domestiques; ils revenaient chaque hiver dans la maison paternelle, où leur pauvre père sacrifiait les faibles ressources de son travail pour les nourrir et les instruire. A l'âge de quatorze ans, Frédéric fut placé en apprentissage à Fleurier chez un fabricant de ressorts de montres nommé Reymond; un an après, étant occupé à dégeler la roue d'un moulin, il eut le malheur de s'y laisser prendre, se fit de graves blessures au corps et se cassa un bras à trois endroits. La guérison fut longue et pénible et les forces ne revinrent que peu à peu. Pendant sa convalescence il aidait son père à faire des clavettes en acier pour les cadrans de montres; il y devint bientôt très-habile, mais ce métier lui paraissant trop peu important, il fut placé de nouveau, en 1816, chez M. Lesquereux, père du naturaliste, qui était renommé pour ses bons ressorts de montres dont il forgeait l'acier lui-même. Lecoultre fut bientôt son ouvrier préféré et après deux ans, M. Lesquereux lui ayant proposé d'aller au Locle y fabriquer des ressorts et les livrer en barillets aux établisateurs, il alla s'y fixer.

Son métier allait assez bien, mais Lecoultre avait beaucoup de peine à se procurer du bon acier. Il eut alors l'idée d'acheter un petit laminoir à bras dont il fit usage pendant quelque temps; peu à peu, aidé d'un ouvrier et d'un apprenti et perfectionnant ses travaux de laminage, il voulut agrandir le cercle de cette industrie et acheta une petite maison à la Jaluze près du Locle, où existait un pilon à écorces. Il augmenta la chute d'eau et le diamètre de la roue motrice, y transporta son atelier et lamina l'acier au moyen d'un rouage que lui fabriqua J.-P. Comtesse.

Ce ne fut pas sans beaucoup de tourments et de soucis qu'il put s'installer et faire aux bâtiments les réparations nécessaires à ses travaux, aussi écrivait-il au pied de son inventaire, à la suite de l'évaluation des frais occasionnés par cette entreprise, les mots suivants: « Je finis ici, la suite m'épouvante, 12 décembre 1834. » Dès lors il se mit à laminer l'acier, non plus seulement pour ses ressorts, mais pour les horlogers et beaucoup d'autres fabricants de ressorts des Montagnes et du Val-de-Travers. Il avait dû faire un emprunt à ses parents, MM. Bovet, fabricants d'indiennes à Boudry, lors de son établissement à la Jaluze, et il se trouvait mal

à l'aise pour se libérer de sa dette. Pour la payer, il essaya de fabriquer quelques racloirs en acier dont il savait que MM. Bovet avaient l'emploi pour enlever l'excédant de couleur sur les rouleaux gravés pour l'impression des étoffes. Ces racloirs, quoique bien imparfaits encore, furent trouvés aussi bons que ceux dont on s'était servi jusqu'alors, et il remboursa ainsi peu à peu sa dette. En prenant note de ses essais, souvent défectueux, il parvint à faire mieux en améliorant ses procédés de trempe et de fabrication en général. Il se créa d'autres débouchés, en 1828, en allant à Mulhouse, où existaient plusieurs fabriques d'indiennes. Dans ce voyage il eut l'occasion de voir un balancier à découper, et de retour chez lui il en établit un, dont il fit lui-même les pièces les plus délicates, dès lors il livra aux horlogers des pièces ébauchées à l'estampe, telles que roues de cylindre, d'ancre, etc.; il faisait aussi des scies à métaux et à bois et des lames pour les fabricants de chaînes de montres et les dessinateurs lithographes.

Homme d'une haute probité, loyal en affaires, chercheur continu, doué d'un grand talent d'observation, ayant la main habile à toutes espèces de travaux, Lecoultré ne se laissait pas rebuter par les mécomptes les plus décourageants, il travaillait beaucoup, souvent même avec excès, et ne livrait jamais que des pièces soigneusement exécutées, portant sa marque de fabrique. Ses racloirs pour impression eurent une grande réputation, non-seulement en Suisse, mais en France, en Allemagne et en Angleterre; il développa graduellement cette fabrication à laquelle il finit par s'adonner exclusivement, parce que le défaut de concurrence sérieuse à l'étranger la rendait plus avantageuse, et aussi pour simplifier ses occupations multiples.

Il est juste de dire ici qu'il fut admirablement secondé dans son industrie par son épouse, Zélie Matthey de l'Endroit, née au Locle, femme d'ordre, active, intelligente, qui sut en l'aidant dans certains détails lui faciliter sa tâche ardue et trop souvent pleine de déceptions. Comme beaucoup d'industriels, c'est depuis son mariage en 1829, que data sa prospérité.

Frédéric Lecoultré travailla sans relâche, sans autre guide que son génie et sa persévérance jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 19 septembre 1830, aux Frêles près des Brenets, où il habitait depuis

1843. Il eut la joie de laisser à sa famille une fortune honnête gagnée à la sueur de son front.

Sources. Cette notice a été rédigée d'après des documents fournis par la famille de Frédéric Lecoultré.

L'EPLATTENIER.

Julien L'Eplattenier, né à Coffrane en 1797, ministre du Saint-Evangile et professeur de littérature à Neuchâtel, où il mourut en 1839.

L'étendue et la variété de ses connaissances littéraires et philologiques le désignaient d'avance à ce poste récemment constitué (1830). Quoique attaché de cœur aux fonctions du ministère auxquelles il ne renonça jamais complètement, M. L'Eplattenier crut avec raison se rendre à un appel de sa patrie tant aimée en acceptant la vocation qui lui fut adressée dans ce sens, en 1834, par la Commission d'éducation de la bourgeoisie de Neuchâtel, d'accord en cela avec le désir et la volonté de la Classe des pasteurs dont il faisait partie depuis quelques années. Il publia, en 1817, une édition nouvelle ou pour mieux dire un travail très-nouveau du *Cours de géographie historique* du banneret Osterwald. Cette géographie refondue et remise par lui à la hauteur des connaissances et des conquêtes scientifiques de cette époque, fut longtemps le seul bon ouvrage de ce genre qui existât en langue française. Elle fut on ne sait pourquoi, mise de côté, mais non remplacée dans nos classes en 1834. Il publia également une traduction nouvelle de l'*Imitation de notre seigneur Jésus-Christ* (1829), et la même année une édition fort bien faite, des *Commencements et progrès de la vraie piété*, par Doddridge. Il a laissé en manuscrit un Cours de littérature française justement estimé. Le cours de rhétorique et de belles-lettres en particulier, neuf encore jusqu'à ce jour dans une foule de ses parties, mériterait les honneurs de la publicité. Les contemporains de cet homme distingué et ceux qui furent ses disciples, peuvent seuls dire jusqu'à quel point M. L'Eplattenier était remarquable par la droiture de son caractère, l'élévation non moins que

la pureté de son patriotisme et la candeur presque juvénile de son cœur et de son esprit. On peut lui appliquer à juste titre ce beau vers de Ducis, vers d'un de ses poètes favoris, qu'il aimait le plus à recommander.

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

M. L'Eplattenier s'était marié en 1835, mais sans laisser de famille, avec la veuve de son ami M. Samuel de Petitpierre, pasteur à Neuchâtel.

Sources. Communiqué par M. Jules Gerster à Neuchâtel.

LESCHET.

Jacques Leschet, chanoine du chapitre de la collégiale de Neuchâtel vers 1396, a laissé une fort triste renommée, acquise par des actes coupables et une fin tragique. Personnage des plus énigmatiques, il est nommé dans les actes sous des titres très-divers. En 1397, il occupait la place de receveur-général des articles en denrées et paraît avoir tenu en même temps une espèce d'hôtellerie, car d'après un compte de 1408, il lui fut payé L. 15. 4. 7. pour dépenses faites chez lui pendant une année. En 1409, nous le trouvons premier maître-bourgeois de Neuchâtel; ces différentes fonctions, chose assez curieuse, ne semblent pas avoir été incompatibles avec sa qualité ecclésiastique. Si Leschet s'était borné à remplir honorablement ses emplois assez nombreux, son nom ne serait point parvenu jusqu'à nous; malheureusement pour lui et pour sa mémoire, il se lia avec Vautier, baron de Rochefort, et de concert avec lui il fabriqua de fausses chartes, où, après avoir fait en première ligne la part du clergé et celle de Vautier, il accordait des droits très-considérables pour l'époque aux bourgeois de Neuchâtel et réduisait à fort peu de choses l'autorité du comte. Ces actes de faux donnèrent lieu à de longs procès que nous raconterons dans la biographie du baron de Rochefort. La fraude ayant été découverte, Leschet et un autre prêtre, son complice, furent arrêtés en 1411 et traduits devant le tribunal de l'évêque de Lausanne; ils y firent l'un après l'autre l'aveu de leur crime et furent

condamnés à la prison perpétuelle. Vautier fut décapité en 1412. Suivant la tradition et quelques auteurs, Leschet fut noyé à Neuchâtel; c'est l'opinion de Boyve, qui raconte le fait de cette manière: « Quant à Jacques Leschet, chanoine, il fut condamné à être noyé, mais il ne fut exécuté que le 14 août 1416. Après avoir été mis dans un sac de cuir, il fut conduit bien avant sur le lac, jeté dans les eaux et noyé. Ce qui fut cause qu'on ne le fit mourir que quatre ans après Vautier, c'est qu'il fallut bien du temps pour obtenir de l'évêque de Lausanne qu'il fut dégradé et privé de son caractère; ce à quoi enfin l'évêque se décida par un acte authentique. »

Sources. Chambrier, *Description de la mairie de Neuchâtel*. — *Annales de Boyve*, t. I. — Huguenin, *Les châteaux Neuchâtelois*.

LORY.

G. Lory, peintre-paysagiste, né en 1783, mort à Berne en 1847, bien que d'origine étrangère, avait reçu en don du gouvernement de Neuchâtel des lettres de naturalisation, sans même qu'il les demandât selon l'usage. Cette faveur exceptionnelle accordée à Lory était motivée par le mérite de cet homme distingué et par les services qu'il avait rendus au pays en général et à la ville de Neuchâtel en particulier, pendant qu'il était au collège à la tête de la classe de dessin. Il n'a jamais cessé de montrer le plus grand intérêt à la société des amis des arts, et dans plusieurs expositions de tableaux on a pu admirer ses ouvrages. Il avait un grand nombre d'amis dans notre pays, et l'un d'eux, M. le ministre Monvert, a composé le texte des trois principales collections de peintures qu'a publiées G. Lory.

Lory était aquarelliste, et aquarelliste presque exclusivement suisse. Il eut la sagesse de s'en tenir à ce genre où il excellait; ses ouvrages se sont répandus dans toute l'Europe. On en voit plusieurs dans le cabinet particulier du roi de Prusse, et par un séjour de quelques mois dans l'île de Jersey, il se fit connaître avantageusement en Angleterre. Il avait conservé toutes les études de ses ouvrages, et ce ne fut que peu d'années avant sa mort qu'il con-

sentit à les aliéner; elles sont devenues la propriété de l'empereur de Russie. Ce fait suffirait à lui seul pour montrer le cas qu'on fait à l'étranger de ses ouvrages.

Ce n'est pas seulement une couleur vigoureuse et vraie, et l'énergie du dessin qui caractérisent les belles aquarelles de Lory. Sa composition a quelque chose de calme et de grand qui frappe, et ses premiers plans se distinguent souvent par une pensée originale qui n'est pas sans charme. La riante couleur du ciel italien se retrouve toujours bien saisie dans les nombreuses études de Nice et des environs, dont Lory avait enrichi ses portefeuilles dans ses derniers voyages; la plupart sont pittoresques et originales tout ensemble, et l'auteur y montre, comme par ses autres ouvrages, tout l'effet que sous un pinceau habile peut produire la peinture à l'aquarelle.

Lory était mieux encore qu'artiste distingué, il avait une grande bonté de cœur: il se plaisait à relever les mérites des autres, leurs succès n'excitaient point en lui de jalousie, il encourageait, aidait avec la plus grande obligeance les jeunes gens qui se vouaient aux arts. Aimé pendant sa vie de toutes les personnes qui le connaissaient, il en fut sincèrement regretté à sa mort. Dans un séjour qu'il fit à Paris et à Rome, il s'était rencontré et lié intimement avec M. Maximilien de Meuron, et c'est dans ses bras qu'il est mort à Berne, en 1847. Une foule nombreuse assista à son convoi où l'on remarquait en particulier une députation de la Société des peintres suisses. « Ceux qui ont connu personnellement M. Lory, dit le *Constitutionnel Neuchâtelois*, regretteront davantage encore peut-être, le caractère aimable, serviable, le commerce plein d'aménité de l'homme que le talent du peintre. Artistes et amis se réuniront pour déplorer sa perte prématurée. »

Les principales œuvres de Lory sont les suivantes :

I. *Voyage pittoresque dans l'Oberland bernois*, 30 vues coloriées, avec quatre tableaux topographiques et un texte de M. Monvert. Paris, Didot 1822, grand in-folio.

II. *Vue de la ville de Lausanne*, in-folio.

III. *Vue de Clarens*, in-folio.

IV. *La Cascade de Pissevache, dans le canton du Valais*, in-4°.

V. *Vue de la chapelle de Guillaume-Tell, avec la fête*.

VI. *Groupes de figures de Lauterbrunnen*.

VII. *Costumes Suisses*, 35 feuilles coloriées, avec un texte de M. Monvert, grand in-4°, dédié à S. A. le prince de Prusse.

VIII. *Souvenirs de la Suisse*, 30 feuilles coloriées, texte de M. Monvert. Neuchâtel 1829, grand in-folio.

IX. *Deux vues de l'établissement de Montmirail*.

Sources. *Messenger boiteux de Neuchâtel*. 1847. — *Constitutionnel neuchâtelais*, 1847.

DE MACHES.

Ancienne famille noble, qui n'est connue jusqu'à ce jour que par *Jean de Maches*, donzel du Landeron. Il avait épousé, en 1300, *Mahaut de Rosières*, qu'on trouve nommée veuve du dit Jean de Maches, donzel, dans le nécrologe de Fontaine-André, comme ayant donné à ce monastère deux setiers de vin de cens. Le même nécrologe fait aussi commémoration de ce personnage comme donateur d'une vigne à Cressier. *Isabelle de Maches*, sa fille, femme de Perrod de Dondier, s'y trouve aussi nommée pour avoir donné à l'abbaye un setier de vin sur une maison de Cressier.

Sources. Nécrologe de Fontaine-André. mss. de la Bibl. de la vénérable Classe : 23 janvier, 15 mars, 26 juin.

MAGNET DE FORMONT.

Jean-Frédéric Magnet de Formont, gentilhomme français de la principauté d'Orange, réfugié de l'édit de Nantes, se retira à Neuchâtel où le prince lui donna des lettres de naturalisation, et la ville le droit de bourgeoisie. Il avait reçu une éducation distinguée et fut un amateur passionné des lettres et des arts, notamment de la peinture pour laquelle il fit de grandes dépenses. Il épousa, en 1730, une fille de J.-J. Sandoz, lieutenant-civil du Locle, bisaïeul du lieutenant Henri Houriet. De ce mariage, béni aux Planchettes et désavoué par la mère de Magnet de Formont comme une mésalliance, naquirent deux enfants qui moururent en bas âge : Magnet

lui-même est mort à Neuchâtel en 1745. La vente de ses magnifiques collections d'antiquités et d'objets d'art produisit 45,000 livres, somme énorme pour le temps. La famille Houriet possède des autographes de Magnet de Formont et quelques débris de sa collection de pierres fines. Sa veuve se remaria avec le chancelier Huguenin de Neuchâtel.

Magnet de Formont était en correspondance avec Voltaire. On peut lire dans les *Mélanges littéraires* du philosophe de Ferney, une lettre datée du 6 janvier 1736, sur la matérialité de l'âme, et adressée au gentilhomme neuchâtelois. On trouve le catalogue des médailles grecques de son cabinet dans la collection: *Numismata regum Macedoniæ, ex officina Heideggeriana, 1738*, collection qui fait partie du *Thesaurus universalis numismatum*, de J.-J. Gessner.

Sources. Mémoires communiqués. — *Oeuvres de Voltaire*. — *Numismata regum Macedoniæ*. — Thurmman, *Ab. Gagnebin*.

MAILLARDET.

Jean-David Maillardet, communier de Fontaines, bourgeois de Valangin, célèbre horloger-mécanicien, fut apprenti et ouvrier de Jaquet-Droz de la Chaux-de-fonds et reçut de lui les principes de l'art qu'il cultiva avec tant de succès. On lui doit, ainsi qu'à son fils Auguste qui travaillait avec lui, plusieurs automates remarquables qui ont fait l'admiration du public, soit en Suisse, soit à l'étranger, il y a environ trente ans. Parmi les diverses pièces, imitant les mouvements des corps animés, exécutés par ces artistes, il en est trois qui méritent une mention particulière:

1° Une cage spéciale, dans laquelle sont deux serins des Canaries, chantant en duo, chacun sa partie, avec les mouvements naturels du bec, de la queue, du gosier et des ailes, se tournant en tous sens. Ils font entendre ensuite leur chant naturel, sautant de bâton en bâton, battant des ailes, et faisant entendre à différentes reprises un cri ou faible sifflement, semblable à celui des oiseaux en amour; on les voit se becqueter avec une légère agitation des ailes demi-ouvertes. Sur la terrasse qui domine la cage sont deux

faunes et deux singes, tenant un marteau dans chaque main, dont ils frappent sur des timbres de manière à former un air de carillon; ils tournent la tête de tous côtés et s'observent les uns les autres. Un des singes fait plusieurs grimaces et grince des dents. Sur le devant de la terrasse est un nègre, ayant dans une main un livre de musique sur lequel il semble lire; il tient de l'autre un rouleau avec lequel il donne le signal aux musiciens pour commencer et finir leurs jeux, à l'exécution desquels il paraît bien attentif. Enfin, le haut de la pièce est un bouquet de fleurs, sur lequel un papillon s'élève et s'abaisse, se tourne de tous côtés en battant des ailes avec grâce et légèreté.

2° Une pendule d'un goût très-élégant, ayant au-dessous du cadran une plateforme sur laquelle sont deux donjons renfermant chacun une bergère, dont le premier mouvement est de se tourner, comme pour ordonner que les portes s'ouvrent, ce qui s'exécute. Elles sortent au son d'un carillon, et viennent sur le devant de la plateforme: l'une monte sur une estrade, d'où elle observe l'autre sortant aussi de son donjon pour arriver sur l'estrade; puis celle-ci s'approche de la première qui lui tend les bras, et elles s'embrassent. Toutes deux se tournent ensuite vers les spectateurs qu'elles saluent d'un air si naturel et si aisé que l'on en est étonné. Elles se retournent pour observer dans le fond du parterre un oiseau sortant d'un if, qui chante son chant naturel et qui imite celui de différents oiseaux; il chante ensuite un air de musique et disparaît. Les bergères s'embrassent de nouveau, saluent les spectateurs par des mouvements différents des premiers, descendent de l'estrade et rentrent chacune dans leur donjon.

Sur une terrasse à côté du cadran, au pied d'une pyramide, sont deux grenadiers, le fusil sur l'épaule, qui se promènent pendant le jeu des bergères et de l'oiseau. Au haut de la pyramide est un papillon semblable à celui de la pièce précédente, et faisant à peu près les mêmes mouvements. Sur le cadran est un cuirassier qui, en touchant un bouton, d'une main montre l'heure et de l'autre les minutes, puis ses bras retombent dans leur position naturelle.

3° La troisième pièce est d'une architecture élégante et renferme un automate avec le costume et tous les attributs d'un magicien. Il est assis sur un tas de livres de magie; d'une main il en tient

un et de l'autre une baguette. Des tiroirs placés dans le fond du coffre, renferment des billets sur lesquels sont écrites diverses questions : on en choisit une et on la met dans la layette ; aussitôt le magicien consulte son livre, se lève, salue la compagnie, décrit des cercles avec sa baguette, fait tous les mouvements et les simagrées des magiciens, jette de temps en temps les yeux sur son livre, comme pour l'interroger, lève le bras et frappe de sa baguette une porte placée dans le corps au-dessus de la pièce : la porte s'ouvre vivement et l'on voit la réponse à la question faite au magicien. Il continue à faire ses tours de baguette, frappe de nouveau la porte, qui se referme, salue les spectateurs et va se replacer sur ses livres. Il répond également à deux questions mises ensemble dans le même tiroir, et en lui indiquant celle dont on veut la réponse, il ne se trompe jamais et contente toujours son interrogateur. Si pour l'éprouver, quelqu'un voulait le tromper en ne mettant point de questions dans le tiroir, il consulte aussitôt son livre, mais au lieu de se lever il secoue la tête d'une manière négative et reste immobile à sa place.

Les Maillardet, sans avoir le génie des Jaquet-Droz, père et fils, et sans avoir exécuté des pièces aussi compliquées qu'eux¹, se firent cependant une grande réputation en France, en Angleterre, en Allemagne et partout où ils firent voir leurs automates. Après avoir amassé une petite fortune dans leurs voyages ils revinrent dans leur pays où ils continuèrent leurs travaux. Le père occupa ses dernières années à la recherche d'une chimère, celle du mouvement perpétuel. Un moment il crut l'avoir découvert et publia aussitôt cette merveille ; mais les moqueries du public en lui montrant le néant de ses recherches, le conduisirent au tombeau. La vie de ces artistes est une nouvelle preuve de ce que peut le génie, alors même qu'il n'est pas fortifié par l'instruction et les ressources de l'éducation.

Sources. *Description des pièces mécaniques de MM. Jean-David et Auguste Maillardet*, s. l. s. d., 8°. — Renseignements communiqués par diverses personnes.

¹ Maillardet père avait essayé d'imiter à Londres un des automates du mécanicien de la Chaux-de-fonds, mais il ne réussit que très-imparfaitement.

MAIRET.

Jean-Henri Mairet , né aux Ponts-de-Martel au commencement du siècle passé, fut placé chez un ouvrier du Locle pour apprendre l'horlogerie. Son apprentissage terminé il retourna dans sa commune où il fabriqua pendant quelque temps des pendules et des horloges recherchées au loin pour leur perfection. Plus tard il abandonna cette partie pour se livrer tout entier à celle de mécanicien et d'armurier. Il a inventé et fabriqué des pistolets qui tirent sept coups chacun. A l'instant où on les armait , l'un des canons versait l'amorce dans la batterie qui se fermait ensuite par un semblable mécanisme. Mais ce qui lui acquit le plus de célébrité, c'est l'invention d'une machine destinée à couper les pièces des chaînes de montres. Une seule manivelle la fait jouer et l'ouvrage s'exécute avec autant de promptitude que de justesse. Divers perfectionnements dans les outils d'horlogerie lui firent un nom à l'étranger. Digne par son génie de paraître sur un plus grand théâtre, son compatriote Ferdinand Berthoud l'attira à Paris, où il travailla longtemps pour lui; puis il passa en Angleterre , où il exécuta pour la marine royale divers instruments de précision. Si nous sommes bien informés, il est mort en 1772.

Sources. Mercure suisse, décembre 1764. — Description des montagnes et vallées de la principauté de Neuchâtel et Valangin. Neuchâtel 1766, p. 119, 120.

JEAN-PAUL MARAT.

S'il est des noms dans l'histoire de notre petit pays que l'on aime à prononcer avec vénération , et qui rappellent les vertus de ceux qui les ont portés , il en est un que l'on ne peut entendre sans éprouver un sentiment de dégoût et d'horreur; c'est celui de Jean-Paul Marat , notre compatriote de redoutable mémoire. En l'appelant notre compatriote nous avons employé une qualification qui n'est point absolument exacte: quoique né à Boudry, Marat n'a ja-

mais été citoyen ou sujet neuchâtelois , et il est difficile de lui assigner une patrie. Genève et Neuchâtel , la Sardaigne , la France et l'Espagne , peuvent se disputer ou se renvoyer l'honneur de le compter au nombre de leurs enfants.

Les *Mara* en effet , — car telle est la véritable orthographe de ce nom , et l'*Ami du peuple* est le seul membre de la famille qui l'ait francisé en y ajoutant un *t*, — les *Mara* étaient d'origine espagnole et vinrent s'établir à Cagliari en Sardaigne, on ne sait à quelle époque. L'un d'eux , le docteur *Jean Mara* , appelé par erreur *Jean-Paul* dans un acte que nous citerons toute à l'heure , et fils d'Antoine *Mara*, ayant abjuré le catholicisme, fut obligé de se retirer à Genève où il exerça la médecine; il y fut reçu *habitant*, le 7 mars 1744, en satisfaisant à la bourse italienne et au serment, et épousa une Genevoise, M^{lle} Louise Cabrol.

Mais il ne séjourna pas longtemps à Genève , et vint s'établir à Boudry ; il y habitait au bas de la ville une maison modeste, d'antique apparence , que l'on voit encore aujourd'hui entre l'auberge du *Lion-d'or* et l'ancienne Préfecture, vis-à-vis de la Préfecture actuelle. C'est là que naquit son fils aîné, auquel on donna les noms de Jean-Paul et qui devint plus tard le conventionnel Marat.

On lit dans le registre des baptêmes de la paroisse de Boudry, tenu alors par Jean-Jacques Sandoz , pasteur du dit lieu , et à la date de 1743 :

Jean-Paul, fils de M. Jean-Paul Mara, prosélyte, de Cagliari en Sardaigne, et de M^{me} Louise Cabrol, de Genève, est né le 24 may, a été baptisé le 8 juin, n'ayant point de parrain et ayant pour marraine M^{me} Cabrol , grand'mère de l'enfant.

Marat naquit donc en 1743, et non pas en 1744 ou 1745 comme le disent tous les historiens, qui , par une autre erreur de plume, le font naître à Baudry ou à Bodry, et non à Boudry. A défaut de l'extrait baptistère de Marat , que nous publions pour la première fois, ils auraient pu connaître l'année de sa naissance par son acte de décès déposé aux archives de l'état-civil au Palais de justice de Paris , et qui dit expressément qu'il est mort le 13 juillet 1793 , à huit heures du soir, âgé de cinquante ans. Mais les historiens n'ont

pas le temps d'être si exacts, et les gens si exacts n'ont pas le temps d'écrire l'histoire.

On voit que Jean-Paul Marat n'eut point de parrain. Son père, qui ne faisait que d'arriver dans notre pays, n'y connaissait sans doute encore personne à qui il pût demander de lui rendre ce service. Mais il ne tarda point à se trouver en relations avec de fort bonnes familles, surtout avec les ecclésiastiques auxquels le recommandait sa qualité de prosélyte. Nous voyons en effet que ses autres enfants furent présentés au baptême par des proposants et par des fils et des filles de pasteurs. Avant d'en revenir à Jean-Paul, disons un mot de ses frères et de ses sœurs.

Son frère puiné, *Henri Mara*, né en 1743, fit en Russie une carrière assez brillante, sous le nom de *Monsieur de Boudry*; il y fut professeur dans une école militaire impériale, avec le grade de colonel; le prince Gortschakof est un de ses élèves.

Sa sœur *Marie*, naquit aussi à Boudry en 1746. Nous n'avons rien pu découvrir à son sujet.

Enfin, un quatrième enfant, nommé *Jean-Pierre*, naquit à Neuchâtel. Il devint un habile fabricant d'aiguilles de montres et de compensateurs, et gagnait beaucoup d'argent; mais la passion du jeu le dominait. Il est mort à Carlsruhe, il y a une quinzaine d'années, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. C'est de lui que descendent les représentants actuels de cette famille.

Après un séjour de peu d'années à Boudry, le docteur Jean Mara vint se fixer à Neuchâtel; peu aisé sans doute, il s'établit dans une demeure assez chétive, au haut de la rue des Chavannes, à gauche en montant. Ses enfants allèrent au Collège; Jean-Paul y remporta des prix; mais d'un caractère fantasque, d'un tempérament maladif, il ne sut pas se faire aimer de ses camarades dont il devint bientôt le souffre-douleur. Le jeudi, jour de congé, les collégiens se disaient entre eux: « A quoi nous amuserons-nous aujourd'hui? Irons-nous au Mail, ou bien rosserons-nous Marat? » Il est triste de penser que les mauvais traitements dont il fut alors l'objet contribuèrent peut-être à l'aigrir et à irriter sa haine contre une société dont il avait eu de si bonne heure à souffrir les injustices. Il conserva surtout une haine cordiale pour les Suisses, ses premiers compatriotes. « Pendant les massacres des prisons qu'il avait ins-

pirés et dirigés , nous dit M. de Lamartine dans son *Histoire des Girondins* , un des sauveurs de Cazotte , après avoir reconduit le père et la fille à leur demeure , vint avec crainte raconter à Marat cette faiblesse. Marat pleura en écoutant ce récit : « Tu as bien fait, dit-il à l'assassin étonné. Le père méritait la vie à cause d'une telle fille ! Mais quant à ces Suisses que vous avez épargnés, vous avez eu tort ; il fallait les immoler jusqu'au dernier. » Le ressentiment contre sa première patrie, où il avait subi la misère et l'obscurité, ne pouvait, ajoute l'historien, s'éteindre que dans le sang de ses compatriotes. »

Un autre Neuchâtelois, qui se trouva aussi mêlé aux affaires politiques de la France , Fauche-Borel , commence ses *Mémoires* par une curieuse anecdote sur l'enfance de Marat. En racontant l'insurrection dans laquelle les bourgeois de Neuchâtel tuèrent l'avocat-général Gaudot, il y insère l'épisode suivant : « La maison de Gaudot ayant été forcée, dit-il, on la mit au pillage. Je vis jeter par les fenêtres, au milieu du tumulte et d'un vacarme horrible, les meubles , les pendules , les glaces ; je vis de petits polissons , conduits par un chef de leur âge, attacher un chat tout vivant à la sonnette de la porte du magistrat, objet de la haine publique. Il me semble encore voir ce chef imberbe , qui depuis a acquis une si affreuse célébrité , exciter ce ramas de petits furieux à des violences pour lesquelles ses faibles mains étaient impuissantes. Le lendemain se révélèrent encore plus les inclinations de cet enfant , qui devint si horriblement fameux dans les troubles de la France, vingt-cinq ans plus tard. On le vit se glisser furtivement dans le cimetière, et enlever les planches qui retenaient la terre de la fosse creusée pour recevoir le cadavre de Gaudot ; et après l'avoir ainsi comblée , se répandre, avec une sorte de joie féroce, dans la ville. Il me semble l'entendre encore , au moment où l'on allait déposer les restes du malheureux avocat-général dans sa dernière demeure , fredonner, d'une voix de petit cannibale , un air qui avait pour refrain : *La terre le refusera ; la terre ne le recevra pas !* Cet enfant, qui déjà préludait à une épouvantable célébrité, c'était *Marat*. »

Cette histoire serait fort bien trouvée, et on n'hésiterait pas à la croire vraie pour peu qu'elle fût vraisemblable. Mais malgré le soin que prend Fauche-Borel de nous dire qu'il a vu et entendu tout cela lui-même, et qu'il croit le voir et l'entendre encore , il nous est im-

possible de l'admettre , et nous avouons que cette anecdote par laquelle il commence son livre , nous inspire fort peu de confiance pour la suite de ses récits. Le meurtre de Gaudot, en effet, eut lieu en 1768 , et à cette époque-là , *cet enfant, ce chef imberbe, ce petit cannibale, ce petit polisson qui excitait ses camarades à des violences pour lesquelles ses faibles mains étaient impuissantes*, était un grand garçon de vingt-cinq ans , docteur en médecine , et avait depuis longtemps quitté son pays natal. Peut-être a-t-on confondu le célèbre Marat avec son plus jeune frère , Jean-Pierre , qui en 1768, pouvait en effet être encore enfant ; voilà ce que nous pourrions dire si nous tenions à excuser la méprise de Fauche-Borel ; mais nous n'y tenons pas.

L'inauthenticité de cette anecdote nous dispense d'en rapporter quelques autres conservées traditionnellement à Neuchâtel et qui nous paraissent mériter tout aussi peu de créance.

Marat fut après sa mort honoré comme un saint et un martyr ; on ne doit pas s'étonner qu'il ait aussi sa légende. Il ne passa du reste à Neuchâtel que ses premières années ; il paraît avoir achevé ses études littéraires à Genève : nous avons eu sous les yeux un exemplaire du *Florus Franciscus* du père Berthault , qui lui appartenait à cette époque-là et sur lequel on lit encore : *J.-P. Marat, étudiant en humanité* (sic). Ce *lapsus calami* fait sourire et frissonner tout à la fois.

Nous trouvons plus tard Marat à Edimbourg , étudiant la médecine et donnant des leçons de français, mais déjà préoccupé du plan d'une réforme politique totale. Son premier ouvrage , les *Chaînes de l'Esclavage* , parut en anglais en 1774 , à l'occasion de la nouvelle élection du Parlement d'Angleterre ; mais il l'avait en portefeuille, dit-il, déjà depuis bien des années. Il le fit longtemps après paraître en français, à Paris, l'an 1^{er} de la République.

Nous ignorons complètement quelle sensation fit en Angleterre la première publication de ce pamphlet. Son second ouvrage, d'un genre tout différent (*De l'homme , ou des principes et des lois de l'influence de l'âme sur les corps et des corps sur l'âme*) , parut à Amsterdam , en 1775 , chez Marc-Michel Rey , l'éditeur de Jean-Jacques Rousseau , et fut critiqué et persiflé par Voltaire dans la *Gazette littéraire*. Mais la réputation scientifique de Marat ne date

que des travaux sur le feu, l'électricité et la lumière, auxquels il se livra de 1779 à 1788 : il était alors à Paris et médecin des Gardes-du-corps de Mgr. le comte d'Artois. Nous le voyons, en 1784, profiter du séjour de Franklin en France pour soumettre un mémoire sur ses expériences de physique à l'homme qui avait ravi la foudre au ciel et le sceptre aux tyrans. Nous lisons dans le journal de Franklin : « Samedi 17 juillet, à quatre heures : On me remet un papier d'un philosophe inconnu, qui soumet à mes réflexions un mémoire sur le feu élémentaire, ainsi que le détail de plusieurs expériences faites à la chambre obscure. L'ouvrage est en anglais et d'assez bon style, quoique mêlé de tournures françaises. Il faut que je voie les expériences pour juger le fond. »

Le bon sens prudent du philosophe américain paraît s'être quelque peu méfié des paradoxes brillants du philosophe français. A cette époque cependant, la réputation de Marat était déjà européenne ; ses trois principaux ouvrages sur le feu, la lumière et l'électricité, avaient été, aussitôt après leur apparition, traduits en allemand par C-E. Weigel, professeur à l'université de Greifswald (Leipzig 1782, 1783, 1784), et voici en quels termes le *Journal helvétique* rendait compte des *Recherches physiques sur l'électricité* : « Quand vous ne connaissiez pas le beau travail de M. Marat sur l'électricité, le nom seul de cet habile homme, à la tête d'un ouvrage de ce genre, suffirait pour annoncer qu'il est rempli de recherches approfondies, de découvertes importantes. Je dis de découvertes importantes ; car, en remaniant les sujets les plus rebattus, l'auteur a toujours l'art de s'ouvrir des routes nouvelles... Jusques à lui l'électricité était un chaos affreux, ou plutôt elle n'avait ni lois ni principes, etc. »

C'est précédé de cette brillante réputation que Marat vint faire un séjour à Neuchâtel, peu avant 1789. Il paraît y avoir été fort bien accueilli. On s'étonnait de trouver réunis en lui, comme naguère en M. de La Condamine, un savant distingué et un agréable faiseur d'impromptus et de vers de société. M^{me} d'Andrié, morte à Neuchâtel il y a quelques années, avait retenu tout un madrigal de Marat dont, par malheur, nous ne nous rappelons plus que la fin :

Les Grâces ont moins de fraîcheur,
Vénus a moins de charmes,
L'Amour même, toujours vainqueur,
Doit vous rendre les armes.

Un de nos amis, assez versé dans ce genre de littérature, prétend avoir déjà vu ce quatrain quelque part, et assure qu'il n'est pas de Marat, lequel n'aurait fait que le réciter. Mais les vers de cette sorte ressemblent toujours à tant d'autres, qu'on ne peut jamais se figurer qu'on les entend pour la première fois. Voici un autre quatrain de Marat, assez peu digne d'être conservé, mais dont nous pouvons du moins garantir l'authenticité. Il se rapporte aussi au dernier séjour qu'il fit en Suisse avant 1789. M. Neuhaus, fils comme lui d'un médecin de Neuchâtel et père d'un des hommes d'état les plus distingués que la Suisse ait produits, avait lu dans une société quelques vers railleurs à l'adresse des dames de Neuchâtel. Marat lui répondit à l'instant par cet impromptu :

Il te sied bien, plat jouvenceau,
De médire des Grâces,
Avec ton fichu poll de veau
Et tes sottes grimaces !

On connaît aussi maintenant Marat comme romancier. *Les aventures du jeune comte Potowski*, conservées longtemps en manuscrit par la veuve de l'auteur, ¹ passèrent des mains de celle-ci dans celles du libraire Charavay, ensuite dans celles de son confrère Téchener, d'où le bibliophile Jacob les tira, en 1848, pour les publier en feuilletons dans *Le Siècle*, et plus tard en deux volumes in-octavo, sous ce titre propre à piquer la curiosité du public. *Un roman de cœur, par Marat*. Il existe encore un autre roman de Marat intitulé : *Lettres polonaises*. Ce manuscrit resté inédit, forme un volume in-quarto de 462 pages et se trouve maintenant à Paris dans la collection d'un célèbre amateur d'autographes.

On sera surpris qu'au milieu des études scientifiques et politiques qu'il poursuivait avec tant de passion, et tout en remplissant

¹ La femme ou plutôt la maîtresse de Marat, dont le vrai nom était Catherine Evrard, mais qui se faisait appeler Albertine Marat, est morte à Paris, rue Dauphine, dans un âge fort avancé.

ses devoirs de médecin , Marat ait eu le loisir d'écrire encore ces deux romans. Il faut se rappeler que sa puissance de travail était énorme. A une certaine époque de sa vie , lorsqu'il écrivait à Edimbourg *Les chaînes de l'esclavage* , il travaillait , nous dit-il, vingt et une heure par jour , n'en donnait que deux au sommeil et parvenait à se tenir éveillé en faisant un usage immodéré de café noir.

Au moment où la révolution éclata , Marat s'était déjà acquis, comme nous l'avons dit précédemment, une réputation européenne par ses travaux scientifiques , et rien dans sa conduite ne faisait supposer qu'il allait abandonner la science pour la politique. Mais lorsque les troubles commencèrent, la plus étonnante métamorphose s'opéra en lui. Dès le premier moment , il se montra un des démagogues les plus audacieux et les plus féroces. Il se fit remarquer par ses motions d'une extrême violence dans les assemblées populaires de la section Saint-André-des-Arts. Ces motions lui attiraient les applaudissements de la populace, mais elles n'inspiraient que du mépris aux gens sensés. On se moquait de lui ouvertement, et , lorsque les séances étaient terminées , on se faisait un malin plaisir de le pousser et de lui marcher sur les pieds. Son irritation était au comble; il criait, il dénonçait au peuple , comme aristocrates, les gens qui le bafouaient ainsi.

Et pourtant cet homme , dont on se faisait un jouet , allait devenir bientôt la terreur de la France. Par ses déclamations furibondes Marat avait fixé l'attention de la populace: cette observation n'échappa point à ceux qui voulaient tirer parti de ses violences. Ils sentirent qu'il pourrait devenir un instrument fort utile, et ils s'en emparèrent. Danton , qui venait d'ouvrir le club des Cordeliers formé de tous les énergumènes qu'il avait pu réunir, y appela Marat, qui devint, dans un journal intitulé *l'Ami du peuple*, le propagateur de toutes les infamies imaginées par ce club. Jamais journal ne publia plus de mensonges et d'atrocités que cette feuille devenue une sorte d'oracle pour le petit peuple de Paris.

Dès les premiers temps de l'Assemblée constituante, il commença ses attaques contre la cour, les ministres, la municipalité et surtout contre Necker, Bailly et Lafayette. Dès le mois d'août 1789, il déclara qu'il fallait pendre huit cents députés à huit cents arbres

du jardin des Tuileries, et il plaça Mirabeau en tête de sa liste. Dénoncé plusieurs fois à la municipalité, décrété d'accusation par l'Assemblée constituante, poursuivi par Lafayette qui fit investir sa demeure, il réussit toujours à s'échapper. La maison du boucher Legendre, les caves du couvent des Cordeliers, le domicile de la comédienne Fleury lui servaient de retraite.

Pendant l'Assemblée législative, ses excès redoublèrent, et sur la demande de plusieurs députés il fut enfin décrété d'accusation ; mais il se moqua du décret comme sous la Constituante et ne fut pas même arrêté. Sa fureur ne se calma pas : en juillet 1790, il demandait cinq à six cents têtes ; plus tard, il en demanda vingt mille. « Pendez, pendez, mes chers amis, dit-il, c'est le seul moyen de faire rentrer en eux-mêmes vos perfides ennemis. »

Dénonciateur par excellence, il accueillait sans examen toutes les lettres contenant des attaques contre les personnes. Il eut une part des plus active dans la préparation et l'exécution des massacres de septembre, dont il ouvrit le premier le conseil, disant qu'il fallait effrayer la Convention, prête à se réunir, par un coup de vigueur capable de la faire trembler devant la Commune de Paris, que l'on ferait par ce moyen marcher à son gré. De suite, il proposa tranquillement l'égorgement des prisonniers, dont, suivant lui, la mort délivrerait Paris d'autant d'ennemis de la république. Nommé, par le département de Paris, député à la Convention, sa conduite, ses écrits et ses discours y furent souvent la cause des scènes les plus tumultueuses. Il injuriait ses collègues, les traitant de coquins, de cochons, d'imbéciles, de gueux. On sait avec quelle fureur il poursuivit le jugement et la mort de Louis XVI. Le 6 décembre, il fit la motion que le roi fut jugé par appel nominal, et que le tableau des votants fût affiché, afin, dit-il, que le peuple connaisse les traîtres qui sont dans la convention. Le 10, il vomit les plus dégoûtantes injures contre lui et s'opposa formellement à ce qu'on lui accordât des conseils. Lors du jugement, il vota la mort et l'exécution dans les vingt-quatre heures, vouant à l'exécration ceux qui avaient réclamé l'appel au peuple. Aux approches du 31 mai, lorsque la lutte entre les Girondins et les Jacobins était encore indécise, Marat signa, comme président du club des Jacobins, une adresse dans laquelle le peuple était pro-

voqué à l'insurrection et invité en termes formels à massacrer tous les traîtres. Cette adresse excita l'indignation de la plupart des députés, et Marat fut arrêté et livré au tribunal révolutionnaire. Ce tribunal le reçut plutôt comme un triomphateur que comme un homme prévenu d'un grand crime; il fut acquitté à l'unanimité et déclaré le véritable ami du peuple. On le chargea de couronnes civiques et il en fut couvert des pieds jusqu'à la tête. Ce fut dans ce grotesque accoutrement que la populace le conduisit à la Convention par les rues les plus fréquentées de Paris. A son approche, la plupart des députés prirent la fuite: la salle fut bientôt remplie par la populace, qui y défila aux cris de: Vive Marat! vive la république! et ces cris recommencèrent lorsqu'il monta à la tribune, et qu'il annonça sa justification. Danton fit l'éloge de son ancien protégé, déjà plus redoutable qu'il ne l'était lui-même, et la séance fut levée. Ils se rendirent aux Jacobins, où de nouveaux honneurs attendaient Marat; ce fut dans cette occasion que répondant à Robespierre, il lui dit qu'un patriote aussi pur que lui pourrait communiquer avec le diable, et à plus forte raison avec les ministres.

Marat reprit son œuvre de destruction, surtout contre les Girondins, auxquels il ne pardonnait pas d'avoir, dans le but de le faire expulser de la Convention, dénoncé un placard dans lequel il insultait la Convention et demandait un dictateur. Il fut un des plus ardents promoteurs de leur proscription, et son journal lui servit à organiser contre eux ce qu'il appelait une insurrection morale, et à préparer les journées du 31 mai et du 2 juin.

La proscription des Girondins fut le terme des travaux et des crimes de Marat. Atteint depuis quelque temps d'une maladie inflammatoire, d'une espèce de lèpre qui ne lui permettait pas de sortir, il dut se borner à écrire à la Convention et à continuer son journal. Lui qui prêcha constamment l'assassinat, il fut assassiné le 13 juillet 1793, par Charlotte Corday.

A peine la nouvelle de sa mort fut-elle parvenue à la Convention qu'on entendit les Montagnards lancer les plus épouvantables anathèmes contre les royalistes, les fédéralistes, les contre-révolutionnaires: toutes les sections, tous les clubs vinrent à la barre demander vengeance. Le peintre David, qui était ami de Marat, fit de lui l'éloge le plus emphatique et dit que son art allait reproduire

les traits chéris du vertueux ami du peuple. Il le peignit, en effet, au moment où, venant d'être assassiné, le sang s'échappait à grands flots de sa large blessure. Le portrait était hideux de ressemblance et d'expression; et l'on peut dire que c'est en ce genre un des ouvrages les plus soignés de ce peintre. Ce portrait fut exposé sur un autel, dans la cour du Louvre, avec cette inscription : *Ne pouvant le corrompre, ils l'ont assassiné.* Il fut ensuite placé, par ordre de la Convention, dans le lieu de ses séances et l'assemblée décréta qu'elle assisterait à ses funérailles. Le club des Cordeliers lui éleva un autel sur lequel son cœur, renfermé dans une urne, fut déposé. Le 14 novembre suivant, la Convention décerna les honneurs du Panthéon à Marat, et le 5 frimaire an II, elle décida que le corps de Mirabeau serait retiré du Panthéon le même jour que celui de Marat y serait transféré.

Les honneurs du Panthéon ne sont du reste que peu de chose à côté de ceux qui lui furent rendus spontanément dans toute la France. Plus de *quarante-quatre mille* autels et tombeaux furent élevés à sa mémoire. On organisa des processions, on brûla des cierges, on chanta les litanies du *sacré cœur de Marat*. Son buste fut placé dans la salle de la Convention, dans tous les théâtres, dans toutes les maisons. Une chapelle lui fut érigée à Paris sur la place du Carrousel et subsista jusqu'en février 1793, plus de six mois par conséquent après la fin du régime de la terreur. Le culte de la Raison, imaginé par Chaumette en novembre 1793, et celui de l'Etre suprême, créé par Robespierre en 1794, parvinrent à peine à faire un moment diversion au culte de l'ami du peuple.

Tout cet enthousiasme eut pourtant une fin. Marat, à un moment où tout le monde faisait des projets de constitution, en avait publié un où il soutenait que le gouvernement monarchique était le seul qui convint à la France. Un journaliste donna un extrait de ce projet dans sa feuille, et le lendemain il n'y eut qu'un cri : *A bas Marat ! Marat est un royaliste !* Son buste fut brisé partout où il se trouvait. Quelques personnes firent son mannequin et le brûlèrent dans la cour des Jacobins aux acclamations de la foule; les cendres de ce mannequin furent mises dans un vase de nuit et jetées dans un égout.

La Convention fit enlever du lieu de ses séances le portrait fait

par David, et elle décréta que le corps de Marat serait retiré du Panthéon. Ce décret fut exécuté le 8 ventose an III, et Marat fut enseveli dans l'ancien cimetière de Sainte-Geneviève.

En terminant cette notice sur Marat, nous citerons le jugement porté par M. Thiers sur cet homme de sang. « Jeté dans la carrière des sciences, dit l'illustre historien, il voulut renverser tous les systèmes; jeté dans les troubles politiques, il conçut tout d'abord une pensée affreuse, une pensée que les révolutions réalisent chaque jour, à mesure que leurs dangers s'accroissent, mais qu'elles ne s'avouent jamais, la destruction de leurs adversaires. Marat voyant que, tout en les condamnant, la révolution n'en suivait pas moins ses conseils, que les hommes qu'il avait dénoncés étaient dépopularisés et immolés au jour qu'il avait prédit, se regarda comme le plus grand politique des temps modernes, fut saisi d'un orgueil et d'une audace extraordinaires, et resta toujours horrible pour ses adversaires et au moins étrange pour ses amis eux-mêmes. »

OUVRAGES DE J.-P. MARAT.

Ouvres scientifiques.

I. *De l'homme, ou des principes et des lois de l'influence de l'âme sur le corps, et du corps sur l'âme.* Amsterdam 1773, 5 vol. in-12°.

II. *Découvertes sur le feu, l'électricité et la lumière*, constatées par une suite d'expériences nouvelles qui viennent d'être vérifiées par MM. les commissaires de l'académie des sciences. Paris 1779, in-8° de 38 pages.

III. *Découvertes sur la lumière*, constatées par une suite d'expériences nouvelles. Londres 1780, in-4°. — Traduit en allemand par Weigel. Leipzig 1782, 8°.

IV. *Recherches physiques sur le feu.* Paris 1780, 8°. — Traduit en allemand par Weigel. Leipzig 1782, 8°.

V. *Recherches physiques sur l'électricité.* Paris 1782, 8°. — Traduit en allemand par Weigel. Leipzig 1784, 8°.

VI. *Ouvres de physique.* 1784, 8°, figures.

VII. *Mémoire sur l'électricité médicale.* Paris 1784, 8°, couronné par l'académie de Rouen le 6 août 1783.

VIII. *Notions élémentaires d'optique.* Paris 1784, 8°.

IX. *Lettres de l'observateur Bonsens à M. de ****, sur la fatale catastrophe des infortunés Pilastre de Rosiers et Romain, les aéronautes et l'aérostation. Londres et Paris 1785, 8°.

X. *Observations de M. l'amateur Aves à M. l'abbé Saas, sur la nécessité d'avoir une théorie solide et lumineuse, avant d'ouvrir boutique d'électricité médicale* ; en réponse à la lettre de M. l'abbé Saas à Marat, sur l'électricité positive et négative, publiée dans le n° 16 de l'*Année littéraire*. Paris 1785, 8°.

XI. *L'Optique de Newton*, traduction nouvelle sur la dernière édition originale, par M *** (J.-P. Marat), publiée par N. Beauzée et dédiée au roi. Paris 1787, 2 vol. 8°, planches.

XII. *Mémoires académiques, ou nouvelles découvertes sur la lumière*, relativement aux points les plus importants de l'optique. Paris 1788, 8°.

XIII. *Lettre à M. Beugnet, intendant des finances du comte d'Artois, 14 août 1788*. Imprimée dans la *Revue retrospective*, 2^e série, t. IV, p. 314.

XIV. *Les Charlatans modernes*, ou Lettres sur le charlatanisme académique. Paris 1791. 8°.

Œuvres politiques.

XV. *Plan de législation criminelle*. Paris 1790, 8°.

XVI. *Les chaînes de l'esclavage*. — Cet ouvrage parut en anglais en 1774. D'après des journaux anglais, Marat ne serait point l'auteur de cet ouvrage, et la traduction qu'il publia à Paris serait celle d'une œuvre anglaise qui lui avait été communiquée par un auteur anonyme. La première édition française fut publiée en 1792. — Nouvelle édition précédée d'un discours préliminaire, par M. Havard. Paris 1833, 8°, portrait. — Autre édition illustrée de 12 vignettes par Lemaire, etc. Paris 1850, 4°.

XVII. *Le Moniteur patriote, 1789*. — Ce journal n'a eu qu'un seul numéro de huit pages 8°.

XVIII. *Offrande à la patrie, ou discours au Tiers-Etat de France*. Paris 1789, 8°.

XIX. *La Constitution, ou projet de déclaration des droits de l'homme et du citoyen* ; suivi d'un plan de constitution juste, sage et libre ; par l'auteur de l'*Offrande à la patrie*. Paris 1789, 8°.

XX. *Avis au peuple, ou les ministres dévoilés*. Paris 1789, 8°.

XXI. *L'Ami du peuple*. Paris 1789-1793, 8° — Ce journal, commencé le 12 septembre 1789, finit le 14 juillet 1793. Les cinq premiers numéros parurent sous le titre de : *Publiciste parisien* ; à partir du n° 6, le titre fut changé en celui de *L'Ami du peuple*, ou le *Publiciste parisien*, qui fut conservé jusqu'au n° 685 et dernier. Les presses de Marat ayant été saisies le 22 janvier 1790, son journal cessa de paraître jusqu'au 18 mai suivant. Dans cet intervalle une foule de faux numéros de *L'Ami du peuple* se produisirent avec le nom de Marat, son titre et son épigraphe. Il y a une série de ces numéros où sa feuille est si bien imitée, qu'il est vraisemblable qu'on s'est servi des mêmes caractères. Une preuve de la grande influence qu'avait la publication de Marat, c'est que pendant les mois de février et mars 1791, un journal royaliste parut sous le titre de *L'Ami du peuple*.

XXII. *Discours de Marat au peuple*, extrait de *L'Ami du peuple* du 18 septembre 1789, publié par C. Hilbey. Paris 1847, 8°.

XXIII. *Lettre de Marat au roi, ou l'Ami du peuple au Père du peuple.* Paris, s. d., 8°.

XXIV. *Lettre de Marat à M. Joly, 15 octobre 1789, 4°.*

XXV. *Dénonciation faite au tribunal de police, par M. Marat, l'Ami du peuple, contre M. Necker, 1789, 8°.* — Nouvelle dénonciation contre le même, 1790, 8°.

XXVI. *Projet de constitution*, par l'auteur de *l'Offrande à la patrie.* Paris 1790, 8°. — Traduit en allemand. Leipzig 1795.

XXVII. *Appel à la nation*, par J.-P. Marat, l'Ami du peuple, citoyen du district des Cordeliers, et auteur de plusieurs ouvrages patriotiques contre le ministre des finances, la municipalité et le châtelet de Paris; suivi de l'exposé des raisons urgentes de destituer cet administrateur des deniers publics, de purger cette corporation, et d'abolir ce tribunal redoutable, suppôt du despotisme. Paris 1790, 8°.

XXVIII. *La circulaire des districts*; dénonciation forcée des apôtres du despotisme, et de certains agents peu ou point connus, cent fois plus dangereux, la plupart stipendiés, vils suppôts d'aristocratie et fins limiers d'ancienne police, etc., etc.: en attendant l'historique de leur vie, de leurs manœuvres et de leurs conjurations, s. l. s. d., 8°.

XXIX. *Cabale des ministres pour opérer une contre-révolution et pour allumer la guerre civile dans toute l'étendue du royaume*; avec leur renvoi demandé par le peuple à l'Assemblée nationale. Paris 1790, 8°.

XXX. *Infernal projet des ennemis de la révolution*, s. l. s. d., 8°.

XXXI. *Lettre aux ministres du roi, ou l'Ami du peuple aux ennemis du bien public*, s. l. s. d., 8°.

XXXII. *Lettre de M. Marat, l'Ami du peuple, contenant quelques réflexions sur l'ordre judiciaire.* Paris 1790, 8°.

XXXIII. *On nous endort, prenons-y garde!* Paris, s. d., 8°.

XXXIV. *Supplément à l'Ami du peuple*, ou grande dénonciation d'un aristocrate étranger (Sidney Smith) s. l. s. d., 8°.

XXXV. *Vie privée et ministérielle de M. Necker.* Genève-Paris 1790, 8°, portrait, avec un supplément de 40 p.

XXXVI. *Le Junius français*, journal politique. Paris 1790, 13 n°, 8°.

XXXVII. *Avis aux bons patriotes*; par l'Ami du peuple. Paris 1790, 8°.

XXXVIII. *Criminelle Neckerologie, ou les manœuvres infâmes du ministre Necker entièrement dévoilées.* Genève 1790, 8°.

XXXIX. *C'en est fait de nous* (15 juillet 1790) 8°.

XL. *L'affreux réveil de l'Ami du peuple.* 1790, 8°.

XLI. *Relation fidèle des malheureuses affaires de Nancy* (3 et 4 septembre 1790). Paris, 8°.

XLII. *Relation authentique de ce qui s'est passé à Nancy*, adressée aux députés du régiment du roi à l'Assemblée nationale, par leurs camarades, et observations de l'Ami du peuple, s. l. s. d., 8°.

XLIII. *C'est un beau rêve, gare au réveil!* Paris 1790, 8°.

XLIV. *Supplément extraordinaire de l'Ami du peuple, du 25 décembre 1790.*

Le général Mottié vendu par ses mouchards, ou la glorieuse expédition des vainqueurs de la Bastille. Copie du procès-verbal de la séance tenue le 19 de ce mois, par les amis de la constitution, vainqueurs de la Bastille, adressée à l'Ami du peuple. Paris 1790, 8°.

XLV. *Grande dénonciation contre Vadier le royaliste*, par Marat l'Ami du peuple, feuille de l'Ami du peuple n° 323, du mardi 19 juillet 1791. — Parallèle du discours énergique du sieur Vadier et de sa conduite pusillanime. Paris 1791, 8°.

XLVI. *Complot d'une banqueroute générale de la France, de l'Espagne et par contre de la Hollande et de l'Angleterre*, ou les horreurs de l'ancien et du nouveau régime, mises au jour par le citoyen Héron. Ouvrage rédigé par Marat. Paris 1792, 4°.

XLVII. *L'Ami du peuple français aux patriotes*, 10 août 1792, 8°.

XLVIII. *Marat, l'Ami du peuple, à Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, prince français*. 1792, in-plano.

XLIX. *Marat, l'Ami du peuple, à ses concitoyens*. 28 août 1792, in-plano.

L. *Marat, l'Ami du peuple, à ses concitoyens les électeurs*. Paris 8 septembre 1792, in-plano.

LI. *Discours de Marat sur la défense du roi*. 1792, in-8° et 4°.

LII. *Opinion sur le jugement de l'ex-monarque*. 1792, in-8° et 4°.

LIII. *Lettre écrite au club des Cordeliers*, 12 ventose an II, 8°.

LIV. *Profession de foi de Marat, l'Ami du peuple, adressée aux Français*. 30 mars 1793, 8°.

LV. *Circulaire de la Société des amis de la liberté et de l'égalité, séante aux ci-devant Jacobins*. Paris 1793, 8°.

LVI. *Lettre à la Convention nationale*, lue à la séance du 13 avril 1793, concernant Dumouriez. Paris 1793, 8°.

LVII. *Séance de la Convention nationale*, publiée par C. Hilbey. Paris 1847, in-8°.

LVIII. *Société des amis de la liberté et de l'égalité, séante aux ci-devant Jacobins*. Paris 20 juin 1793, 8°.

LIX. *Lettre de l'Ami du peuple aux fédérés de quatre-vingt-trois départements*. Paris 1793, 8°.

En 1794, la prétendue veuve de Marat forma le projet de publier les œuvres politiques de Marat, l'Ami du peuple, et elle en publia les prospectus, d'après lesquels cette collection devait former 15 volumes grand in-octavo, Mais la dépanthéonisation de Marat ne tarda pas à sonner, et la publication ne put avoir lieu.

Œuvres littéraires.

LX. *Les aventures du jeune comte Potowski, roman de cœur*; par le conventionnel Marat, publiées par Paul Lacroix. Paris 1831, 2 parties in-4°. — Imprimé aussi sous le titre de *Un roman de cœur* par Marat, l'Ami du peuple. Paris 1847, 2 vol., 8°.

LXI. *Lettres polonaises*, un volume in-quarto de 462 pages. Manuscrit inédit.

Sources. La première partie de cette notice est la reproduction intégrale d'un article de M. Félix Bovet, inséré dans la *Revue suisse* 1836, et dans le *Quérard*, 1836. — Voyez aussi : *Biographie universelle*, article *Marat*. — Thiers, *Révolution française*. — Brunet, *Notice sur Marat*. — *Le Quérard*, 1836, n° 13 et 14.

MARQUIS.

Cette famille bourgeoise de Neuchâtel, et actuellement éteinte, paraît avoir été une des plus influentes de notre pays, si l'on en juge par les hauts emplois que ses membres ont occupés.

Pierre Marquis, fut rédacteur de la *Chronique des chanoines*, de 1433 à 1444. On apprend par un de ses continuateurs qu'il fut le domizel ou donzel dont le comte Jean se servit le plus, au-dedans et au-dehors, et le peu qui reste de ses écrits prouve qu'il était homme de génie, bien au fait de l'administration et fort instruit pour le temps où il vivait. En 1490 et en 1511, nous trouvons un **Jean Marquis** banneret de Neuchâtel; en 1616, **Pierre Marquis** fut envoyé à Berne pour renouveler l'acte de combourgeoisie. Enfin plusieurs autres membres de la même famille se distinguèrent dans les armées françaises. Nous nous occuperons spécialement des trois qui suivent.

Louis Marquis fut pendant de longues années officier dans les troupes suisses au service de France: il était capitaine propriétaire d'une compagnie du régiment de Surbeck et major dans celui de vieux Stuppa. Officier d'un grand mérite, il fut nommé, en 1704, aide-major général de l'armée de MM. de Bedmar et d'Artagnan, et fit en cette qualité la campagne de Catalogne. Il mourut le 24 septembre 1712.

Louis Marquis, fils du précédent, naquit en 1682. Il entra comme enseigne dans la compagnie de son père au régiment de Surbeck en 1697; sous-lieutenant en 1700, lieutenant en 1704, il fut nommé capitaine-commandant de cette troupe le 26 décembre 1706. Il fit avec ce régiment treize campagnes et passa en 1730

dans le régiment de Bettens. Il en devint lieutenant-colonel en 1739 et colonel deux ans après. En 1744, il reçut le brevet de brigadier et commanda l'année suivante, en cette qualité, le régiment Monnin, pendant toute la campagne et au siège de Fribourg en Brisgau. Les années suivantes il assista aux sièges de Tournay, d'Ostende, de Bruxelles et de Mons, à la bataille de Raucoux, et en 1747, le 2 juillet, à celle de Lawfeld, où après avoir fait des prodiges de valeur, il fut atteint de plusieurs blessures graves, dont il mourut à Bruxelles le 21 septembre suivant.

Un autre **Marquis**, dont le prénom nous est inconnu et qui était peut-être frère ou fils du brigadier, fut fusillé à la Nouvelle-Orléans en 1769, dans des circonstances singulières. Lorsque la Louisiane eut été cédée par la France à l'Espagne, don Antonio de Ulloa en fut nommé gouverneur et débarqua à la Nouvelle-Orléans en 1760. Il négligea pendant deux ans de faire prêter le serment de fidélité au nouveau souverain, traita les habitants avec hauteur, et loin de travailler à gagner les esprits il ne fit que les aigrir. Bientôt une adresse signée de 550 personnes, qui se flattaient, tant que le serment n'était pas prêté, de rentrer sous la domination française, le força de quitter la colonie et de repasser en Espagne. Le comte O'Reilly vint le remplacer, et trois jours après son arrivée, le 21 août 1769, il fit arrêter douze des plus notables d'entre les signataires, en condamna six à être enfermés au fort Moore, comme prisonniers d'état, et les six autres à être fusillés comme rebelles. De ce nombre était M. Marquis, capitaine dans le régiment suisse de Hallwyl, précédemment au service de la marine des colonies françaises de l'Amérique. Cet officier montra la plus grande fermeté: arrivé au lieu du supplice, il ne voulut pas qu'on lui bandât les yeux, disant qu'ayant tant de fois bravé la mort pour le service de la France, il ne les avait jamais fermés ni détournés devant aucun ennemi. Puis se retournant vers ses compagnons d'infortune: « Mourons, puisqu'il le faut, dit-il, mais mourons en hommes, la mort n'a rien d'effrayant pour moi. » Alors il demanda une prise de tabac avec le plus grand sangfroid, et élevant la voix, il dit: « Messieurs les Espagnols, soyez témoins que nous mourons pour avoir été français. Oui, quoique suisse, mon cœur est français; il a toujours été pour Louis-le-Bien-aimé, j'ai passé trente-six ans

à son service, et je me fais gloire que mon amour pour lui soit la cause de ma mort. » Alors ce brave déchire sa chemise, découvre sa poitrine couverte de cicatrices, et les montrant du doigt, il crie: « tirez-là, bourreaux. » Il fut enseveli honorablement et emporta les regrets de toute la colonie.

Sources. Zurlauben, May, Girard, *Histoire militaire des Suisses*. — *Chronique des Chanoines*. — *Tableaux topographiques de la Suisse*.

MARVAL.

Cette famille est sans contredit une des plus anciennes de la Suisse, car *Wido* ou *Guy de Marval* est mentionné avec sa femme et ses enfants dans une donation faite de 1093 à 1099, à l'église de St-Victor de Genève. Le nom des de Marval se confond de si bonne heure et si intimement avec celui de leur lieu d'origine, qu'on ne sait auquel des deux donner la priorité. Or, ce lieu n'est autre que le hameau de Marval ou Malval, situé sur la rive droite de l'Alondon dont il domine le cours, à l'extrême limite de l'ancien mandement épiscopal de Peney, du côté de St-Jean de Gonville au pays de Gex. Ce hameau fait aujourd'hui partie de la commune et paroisse genevoise de Dardagny, et c'est toujours l'un des lieux les plus sauvages et les plus pittoresques de ce pays.

C'était là, au sommet de ces pentes rapides et boisées, baignées par l'Alondon, que s'élevait jadis le château de Marval, si célèbre dans l'histoire locale par le rôle qu'il joua forcément, à cause de sa situation, dans les guerres de suzeraineté féodale qui agitèrent ce pays du XII^{me} au XIV^{me} siècle, et qui en firent l'arme tour à tour offensive et défensive des intérêts les plus opposés. On ne saurait dire combien de fois ce château fut ainsi pris et repris, détruit et réédifié par les comtes de Genève et leurs alliés les sires de Gex, par les comtes de Savoie et par les princes-évêques de Genève, ses véritables suzerains dès le milieu du XII^{me} siècle. Son nom se trouve toujours mêlé à quelque sanglant fait d'armes. Au milieu de ces orages, les antiques privilèges des de Marval se réduisirent peu à peu aux fonctions de commandants héréditaires d'une place forte

appelée à servir des intérêts plus puissants que les leurs , et dont ils suivaient les destinées comme propriétaires féodaux du pays environnant. Aussi les retrouve-t-on sur les lieux ou dans les environs longtemps après la destruction définitive de leur manoir patrimonial , mais alors divisés en plusieurs branches et un peu déçus de leur ancien lustre , quoique toujours en possession d'une noblesse qui fut ensuite reconnue et confirmée officiellement dans d'autres pays. De ces diverses branches quelques-unes s'éteignirent dans le courant du xv^{me} siècle , l'une entre autres dans la noble maison de Duyn. Une autre continua , au moins nominalemt, jusque dans le xvi^{me} siècle , par l'alliance d'une héritière des de Marval avec une famille du pays de Gex , qui prit son nom. Ces deux dernières forment ensemble la branche des de Marval de Tugtigny. Enfin , une dernière branche , qui paraît être l'ainée de toutes , établie à Peney dès le commencement du xv^{me} siècle et qui , comme les précédentes , avait acquis la bourgeoisie de Genève où elle siégea au Conseil des Deux-Cents , vint à la fin du xvi^{me} siècle s'établir à Neuchâtel , où elle n'a cessé de se maintenir au premier rang jusqu'à ce jour. Au reste , loin d'oublier leur patrie d'origine , les de Marval de Neuchâtel lui ont donné dans plusieurs occasions des preuves de leur affection ; de plus ils ont mis un soin extrême à conserver leurs droits de bourgeoisie genevoise , qui leur ont été confirmés officiellement à diverses reprises dans les termes les plus honorables.

Jean de Marval, né en 1565 , mort le 9 juillet 1630 , fit d'abord à Strasbourg des études médicales et pharmaceutiques. Mais bientôt il se décida pour le commerce et s'établit à Neuchâtel en 1590 ; il fut reçu bourgeois en 1608. Il n'abandonna point cependant sa qualité de citoyen genevois , qui lui fut confirmée le premier août 1608 par une attestation très-honorable du Conseil d'Etat. Il l'avait bien méritée. Le 20 décembre 1602 , peu de jours après l'Escalade , il était allé à Genève « pour rendre son devoir et offrir de la part de Messieurs de Neuchâtel tous les secours qui seraient en leur pouvoir. » Le 12 février suivant , 1603 , on rapporta au Conseil de Genève « qu'il envoyait à Messeigneurs un mousquetaire qu'il voulait entretenir à ses frais. » En 1618 , il fut chargé par les Quatre-Ministres de se rendre à Genève pour y prier le

Conseil « de lui permettre d'emmener avec lui quelque personnage de cette ville, capable en matière d'état et de droit, pour les assister dans leur cause avec M. le prince de Longueville. » Jean de Marval avait épousé premièrement Marie, fille d'Antoine Legoulz, d'une famille de Besançon réfugiée à Neuchâtel pour cause de religion; secondement Marie Petitpierre, veuve de Jonas Pury; il en eut six filles et deux fils dont les noms suivent.

Jean de Marval, marié en 1621 à Etienna Pury, dont il eut entre autres enfants: *Félix de Marval*, capitaine dans le régiment des Gardes-Suisses au service de France. Il était en garnison au château de Vincennes, lorsque Henri II de Longueville y fut enfermé, à l'époque de la Fronde. Félix de Marval refusa de monter la garde à la porte de la prison de son prince, disant que ni son devoir, ni son honneur ne lui permettaient de contribuer à retenir son souverain prisonnier: le prince le sut, et fut charmé de cette preuve de fidélité; mais sentant combien il importait aux Neuchâtelois de se montrer Suisses en cette occasion, il lui écrivit de sa main et lui ordonna de faire son service, puisque ce n'était pas comme son sujet, mais comme Suisse qu'il était au service du roi de France.

François de Marval, second fils de Jean, né en 1596, mort en 1665, fut d'abord capitaine d'une compagnie suisse au service de Savoie; puis successivement maître-bourgeois de la ville de Neuchâtel, châtelain de Boudry, trésorier-général et conseiller d'Etat. A l'occasion de sa nomination de membre du tribunal des Trois-Etats, il obtint du prince Henri de Longueville, le 28 août 1648, des lettres de reconfirmation de noblesse, « vu que depuis longues années ses prédécesseurs, sous princes étrangers, ont possédé fiefs et titres de noblesse. »

Son fils, **Louis de Marval**, entra fort jeune au service de France et devint capitaine dans le régiment des Gardes-Suisses. Il était gentilhomme ordinaire de la chambre de S. A. le prince Henri II de Longueville. Il fit plusieurs campagnes, dans lesquelles il déploya une rare intrépidité, et se distingua surtout au siège et à la prise de Sainte-Menehould en 1653; non-seulement on loua en prose ce brave, mais on fit pour lui des vers qui méritent d'être conservés et qui parurent dans la *Gazette de Paris* du 15 décembre de la même année, dédiés à M^{lle} de Longueville.

Touchant ce sainte Menehout,
Un certain bruit s'épand partout,
Que Marval, capitaine suisse,
Admirable homme de milice,
Plus brave et plus vaillant qu'Hector,
Quoiqu'il soit assez jeune encor,
Fit des miracles à la brèche,
Où sans craindre feu ni flammèche,
Il frappait comme au temps jadis
Eut frappé Monsieur Amadis.
Jamais en un seul personnage
On n'avait vu tant de courage,
De prouesse, de fermeté,
D'ardeur et d'animosité.
L'ennemi, quoique plein d'audace,
Lui céda trente fois la place :
Le généreux Plessis Praslin,
Sous qui ce grand siège a pris fin,
Avec sentimens d'allégresse
Considéra sa hardiesse,
Et cet illustre général
Prisa cent fois le dit Marval,
Le voyant sans en rien démordre
Exécuter si bien son ordre :
Bref, il fit si bien son devoir,
Qu'à la cour on le voulut voir,
Et ce voisin des Allobroges
Y reçut mille beaux éloges.

Louis de Marval, ayant résigné la demi compagnie aux Gardes qu'il avait eue en 1652 par la cession du colonel d'Estavayer-Molondin, obtint une commission du roi pour lever une autre demi compagnie qu'il joignit à celle du capitaine Hory. Il ne servit malheureusement pas longtemps dans ce nouveau poste, car il fut tué le 10 juin 1654 à Rheims, dans un duel où il servait de second à Laurent d'Estavayer-Molondin, capitaine au régiment des Gardes-Suisses, contre deux autres capitaines du même corps, dont l'un était Jean-Jacques Rahn, de Zurich.

Samuel de Marval, frère du précédent, né en 1643, mort en 1733, obtint le 10 août 1654, la demi compagnie aux Gardes, vacante par le décès de Louis de Marval; il n'avait alors que douze ans. Son cousin, Félix de Marval, en eut le commandement jus-

qu'au 13 septembre 1662 , dès lors Samuel la commanda conjointement avec lui jusqu'au 16 juin 1668. A cette époque, Louis XIV, ayant réformé une partie de ses troupes , la compagnie Marval fut comprise dans cette mesure ; toutefois, en le licenciant, le roi fit remettre à Samuel de Marval une lettre qui lui témoignait la satisfaction qu'il avait de ses services , et une médaille d'or pendante à une chaîne de même métal , représentant d'un côté l'effigie de Louis XIV et au revers un monde éclairé par le soleil. Samuel , retiré dans sa patrie et cherchant à se rendre utile , entra d'abord dans le Conseil de ville, où il occupa successivement les premières charges. Nommé ensuite conseiller d'Etat et maire de Neuchâtel, il remplit ce dernier emploi dans des temps difficiles ; mais par sa conduite sage et désintéressée il se conserva toujours l'estime et la confiance du souverain et de ses concitoyens. En 1707, il siégea au rang des seigneurs assesseurs pour la noblesse dans le tribunal souverain des Trois-Etats , qui adjugea la souveraineté de notre pays à la maison royale de Prusse. Quelques années avant sa mort il résigna sa charge de maire de Neuchâtel et termina sa carrière honorable à l'âge de quatre-vingt-dix ans , étant doyen du Conseil d'Etat. De son mariage avec Jeanne-Louise , fille de noble Jean-Henri Thellung de Courtelary, châtelain d'Erguel pour l'évêque de Bâle, il laissa entre autres enfants deux fils, qui suivent :

François de Marval, brigadier des armées du roi, chevalier de l'ordre du Mérite militaire, né le 28 octobre 1692, entra au service de France en 1713 comme sous-lieutenant dans le régiment Suisse de Brendlé, compagnie LaHire. Lieutenant en 1714, capitaine en 1726 , il fut nommé lieutenant-colonel du régiment Suisse de Bocard , en 1753, et colonel commandant le dit régiment, le 15 février 1755. Pendant les quarante-six années qu'il passa au service militaire il resta constamment dans le même régiment et assista à la plupart des sièges et des batailles de cette époque. Officier d'un mérite très-distingué , il se fit connaître fort avantageusement, et nombre de lettres des officiers-généraux sous lesquels il avait fait ses campagnes, pourraient encore servir de preuves de l'estime, de la confiance et de la satisfaction qu'ils avaient de ses services. En 1759 , son âge et sa santé ne lui permettant plus de continuer son commandement, il pria le comte d'Eu, colonel-général des Suisses,

de faire agréer sa démission au roi. Il reçut peu après du comte une lettre des plus flatteuse , par laquelle il l'informait que sa démission était acceptée , et que le roi , pour reconnaître ses bons et anciens services, l'avait nommé brigadier de ses armées, et lui réservait une place dans l'ordre du Mérite militaire , qu'il avait si bien méritée, à la première nomination qui en serait faite. Il fut effectivement décoré le 17 décembre 1759. M. de Marval se retira à Neuchâtel où il mourut le 15 août 1773. Il avait épousé Marie-Esther de LaHire, fille du général de ce nom.

Louis de Marval, frère de Samuel, fut capitaine au service des Etats-Généraux et régisseur de Fontaine-André; il est le héros de l'aventure racontée avec tant d'esprit dans la petite pièce intitulée : *Le cabaret de Brot*. Il épousa Ursule de Chambrier, dont il eut *Samuel de Marval*, né en 1707, mort doyen du Conseil d'Etat en 1797, laissant de son mariage avec Marguerite de Montmollin, **Louis de Marval**, né en 1745, mort en 1803, conseiller d'Etat et châtelain du Landeron. Il remplit les fonctions de ministre de Prusse auprès de la Confédération suisse. Une diète extraordinaire étant convoquée à Frauenfeld, pour le mois de mai 1792; il s'agissait d'en obtenir une déclaration qui mit à tout événement notre pays en sûreté. Le ministre de Marval se rendit à la diète et appuya fortement, ensuite de ses instructions, les instances du conseil de Neuchâtel qui demandait une neutralité absolue pour ce pays. Les démarches du châtelain furent couronnées de succès et Neuchâtel fut compris dans la neutralité de la Suisse. Il rendit par là de très-grands services à sa patrie dans ces temps difficiles où Neuchâtel était exposé chaque jour à une invasion des français. Il sut avec habileté et prudence profiter de la position exceptionnelle du pays, principauté prussienne et état allié des Suisses, pour faire garantir notre indépendance et l'inviolabilité de notre territoire. M. de Marval ne reprit ses fonctions à Neuchâtel qu'en 1795, époque où finit sa mission auprès du corps helvétique.

Son fils , **Samuel de Marval**, né en 1768 , mort en 1839 , fut d'abord officier aux Gardes-Suisses de 1786 à 1794. Revenu à Neuchâtel à l'époque de la révolution , il fut nommé lieutenant-colonel des milices, puis conseiller d'Etat. Il commanda, en 1815, le second bataillon d'élite des troupes fédérales. On le chargea la

même année du commandement d'un bataillon composé de quatre compagnies (Neuchâtel, Genève, Valais, Tessin) qui était en garnison à Genève. A cette occasion le Conseil d'Etat de ce canton lui confirma officiellement, ainsi qu'à ses fils, sa qualité de citoyen de Genève , ajoutant « qu'il s'y est attiré l'estime et la considération de tous les habitants, et qu'il a donné en maintes occasions à notre gouvernement des témoignages particuliers de son affection et de son intérêt pour la république. » Il a traduit de l'allemand un ouvrage intitulé *La voix d'un patriote, par Müller de Friedberg*, s. l., 1789, 8°.

François-Louis de Marval, petit-fils de Samuel, ¹ né en 1826, mort le 28 août 1885, âgé de 29 ans, a laissé à Neuchâtel une réputation des plus honorables et il est peu de cas où les regrets du public se soient trouvés aussi sincèrement d'accord avec ceux des proches et des amis du défunt. Après de brillantes études médicales, faites à Berne , à Berlin et terminées à Zurich en 1849, il s'établit à Neuchâtel comme médecin praticien. Fils aîné d'une famille honorée , marié dans l'opulence, il pouvait jouir ; il ne voulut que se rendre utile. Ses talents et sa position lui offraient une haute clientèle; il préféra celle des petits bourgeois et des pauvres, ceux-ci et l'art de guérir étaient chez lui deux passions ardentes. Pendant les courtes années de sa carrière active , d'humbles patients remplissaient sa maison pendant cinq à six heures par jour ; il leur fournissait lui-même les remèdes et bien d'autres secours , visitait assidûment tous ceux auxquels il jugeait qu'un déplacement pouvait nuire , et courait chercher les malades indigents à bien des lieues de son domicile , pour les opérer et les guérir. Cette activité inépuisable, cette fidélité constante à ses malades, plus encore que ses talents, lui avaient acquis promptement une grande réputation. On venait à lui de fort loin. Le fond de sa vie était une piété sans jargon et de peu de paroles. La brusquerie parfois frondeuse de ses discours, trahissait la sensibilité d'un vrai patriote. « On était heureux, lit-on dans un journal de cette époque, de savoir là ce jeune homme aux traits de vieillard , qui marchait si vite et si courbé ; on regrette qu'il n'y soit plus. » Un convoi immense suivit son

¹ Nous sautons une génération , ne pouvant parler des vivants dans cet ouvrage.

cercueil, et les organes de tous les partis, alors très-divisés, n'eurent qu'une voix pour rendre justice à cette carrière si courte, mais si noblement consacrée, on peut dire sacrifiée au service de l'humanité.

Une souscription populaire à 10 centimes par tête, destinée à ériger un modeste monument sur sa tombe, fut en peu de jours couverte par plus de six mille signatures et la somme souscrite ayant dépassé les frais, le surplus fut employé à former un fonds, appelé *le fonds du Dr Marval*, destiné à faciliter à de pauvres malades convalescents une cure de bains ou un séjour à la campagne.

M. de Marval n'a publié que sa thèse pour le doctorat en médecine, intitulée: *Der englische Schweiss mit besonderer Berücksichtigung der Symptomatologie und der vierten Epidemie im Jahre 1829*. Zurich 1849, 8°.

Les armes des de Marval sont: *d'azur au bras armé et à la main gantée d'argent sortant d'un nuage du même, du côté senestre, tenant une branche de roses ou de mauves, tigée d'argent, feuillée de sinople, chargée de cinq fleurs de gueules ou d'argent*. Les supports sont: *deux licornes au naturel ou d'argent*.

Sources. Galiffe, *Notices généalogiques*, t. IV. — Zurlauben, May et Girard, *Histoire militaire des Suisses*. — Lutz, *Nekrolog*. — *Le Conservateur suisse*, etc.

MATTHEY-GUENET.

A la fin du xvii^{me} siècle, alors que l'horlogerie commençait à poindre dans nos Montagnes, un jeune homme de la Brévine, nommé Pierre Matthey-Guenet, ayant vu une horloge dans un monastère du comté de Bourgogne, manifesta à son père le désir de construire une pièce semblable. Le père refusa nettement et admonesta vertement son fils au sujet du temps qu'il perdait par ses idées absurdes. Le jeune homme sentant en lui le génie de l'horlogerie, exécuta son horloge lentement et très-secrètement, malgré la défense de son père. Il fabriqua lui-même, fort grossièrement, les outils qui lui étaient nécessaires, ainsi que toutes les parties de son mécanisme, le mouvement, les rouages, le cadran, les aiguilles, etc. Après une année de fatigues et d'essais il eut la joie de voir marcher sa machine. Il la posa au grenier, contre la cheminée

de la cuisine , à côté du foin. Là , le marteau frappait les heures contre les planches ; le père , content de la réussite , fit descendre l'horloge dans la principale pièce du pauvre logis et s'en servit pour son usage. Dès ce moment Pierre Matthey-Guenet put suivre une carrière nouvelle. Sa première horloge était toute en bois , il perfectionna ses outils, lut quelques traités d'horlogerie, fit la connaissance des autres horlogers des Montagnes et, après bien des tâtonnements et des mécomptes, il réussit à faire des horloges en fer aussi bonnes que celles qui se fabriquaient ailleurs dans ce temps de l'enfance de l'art. Il est l'auteur de l'horloge du clocher de la Brévine, qui est fort bien faite pour les faibles moyens de construction dont disposait l'ouvrier. On a des modèles de correction dans les horloges de Tramelan, de Boudry, de St-Blaise, de Cortailod, construites par Phinée Perret du Locle et de la Brévine, élève de Pierre Matthey-Guenet lui-même.

Ces premières horloges étaient mues par des poids ; la matière était en bois dur ; les roues mêmes étaient en bois et les pignons en fil de fer. Le premier perfectionnement de Pierre Matthey fut d'employer le fer pour les roues et les pignons ; dans la suite l'expérience démontra que les pignons de fer s'usaient assez vite par le frottement et on lui substitua l'acier trempé au degré reconnu le meilleur. Les roues faites avec du fer firent connaître aux premiers horlogers que la rouille attaquait les parties frottantes lorsque l'on emploie ce métal ; pour y remédier ils firent usage de cuivre jaune. L'invention des ressorts pour faire marcher les horloges n'est pas de nous ; elle paraît venir de Paris, où cette manière de faire mouvoir les machines était en usage depuis longtemps lorsqu'elle fut introduite dans notre pays pour Josué Robert de la Chaux-de-fonds, fondateur de la maison Robert, Courvoisier et C^e. Il porta sur son dos à Genève la première pendule qu'il fabriqua. On ne peut assez faire connaître les travaux de ces premiers maîtres de l'horlogerie, qui par leurs découvertes, leurs inventions, leur laborieuse persévérance ont commencé la prospérité du pays ; leurs descendants leur doivent leur bonheur et leur réputation.

Sources. Mémoires manuscrits sur l'horlogerie, appartenant à M. Ulysse Matthey-Henry du Locle. — *Etrennes neuchâteloises*, par F.-A.-M. Jeanneret, 1862.

MATTHIEU.

Abraham Matthieu, docteur en médecine, bourgeois de Neuchâtel, ne nous est connu que par une dissertation intitulée : *Febris malignæ morbillosæ anno 1766 et 1767, in inferiori Alsatiâ epidemicæ historiam solemniter deffendet. Argentorati 1768*, in-4°.

Daniel Matthieu, né à Neuchâtel en 1737, s'établit à Berlin comme pharmacien et devint conseiller de cour. Il avait découvert un remède très-efficace contre le ver solitaire, et comme il tenait sa découverte secrète, le roi de Prusse lui accorda une pension viagère de 200 thalers à condition qu'il la rendrait publique. La formule de ce médicament, qui paraît avoir eu une grande vogue à cette époque, se trouve dans plusieurs journaux allemands et dans le *Magasin encyclopédique*, vi année, t. v, page 529. Daniel Matthieu mourut à Berlin le 30 janvier 1804.

Sources. Manuscrits du comte Henckel de Donnersmarck et divers journaux littéraires et scientifiques.

JACQUES MEILLIER.

Jacques Meillier, originaire de Bevaix, entra en 1747 au service de France, dans le régiment de Vigier, avec lequel il fit les campagnes d'Italie de 1747 et 48. Nommé capitaine en 1751, il passa dans le régiment de Diesbach et prit part aux guerres d'Allemagne et de Flandres. Ses talents militaires et sa bravoure dans plusieurs batailles et combats lui firent décerner la croix du mérite militaire et le grade de lieutenant-colonel du régiment de Diesbach. Il fut anobli par le roi de Prusse en 1786. La date de sa mort nous est inconnue, nous savons seulement qu'il n'a pas laissé de descendants.

Sources. May, *Histoire militaire des Suisses*, t. VI. — Manuscrits du comte Henckel de Donnersmarck.

MERVEILLEUX.

Cette famille originaire de Rothelin , en Souabe , vint à la suite de Rodolphe de Hochberg, s'établir à Neuchâtel en 1458. *Jean* ou *Henzely Wunderlich* , dit l'arbalétier, était officier de la maison de Rodolphe lorsque celui-ci vint prendre possession du comté. Le surnom d'*arbalétier* , porté par Jean Wunderlich , lui avait sans doute été donné pour s'être distingué dans l'exercice de cette arme, exercice qui était fort prisé au xv^e siècle. Quant au nom de Wunderlich , il se transforma en celui de *Merveilleux* qui a prévalu.

Guillaume de Merveilleux, fils du précédent, fit avec les Suisses les campagnes d'Italie et se distingua à la bataille de Marignan. A son retour il devint banneret de Neuchâtel , et contribua beaucoup à établir la réformation. Il mourut en 1544. *Etienne*, fils cadet de Guillaume, était châtelain de Thielle, et laissa un fils nommé *Jonas* que nous voyons maire de Neuchâtel , ensuite banneret et enfin capitaine d'une compagnie de 300 hommes au service de Henri de Navarre en 1587. Il mourut la même année en Lorraine sans laisser de postérité. Le *Conservateur suisse* lui attribue une pièce de vers qu'il fit graver sur la tombe d'un de ses compagnons d'armes.

Jean de Merveilleux, fils aîné de Guillaume , conseiller d'Etat et châtelain de Thielle , jouissait de la confiance particulière de la princesse Jeanne de Hochberg , comtesse de Neuchâtel , qui l'employa avec succès dans diverses négociations qui amenèrent la restitution du comté, dont les douze cantons s'étaient emparés en 1512. Après l'avoir recouvré en 1529 , elle récompensa Merveilleux en lui donnant une lettre de noblesse , la première qui ait été donnée par nos comtes , et en lui accordant un fief dans le district de Cofrane , dont ses héritiers ont joui jusqu'en 1848. Outre ses fonctions de conseiller à Neuchâtel, il était secrétaire interprète du roi François 1^{er}, pour ses affaires en Suisse, et il paraît avoir rempli la même charge sous Henri II. La haute considération dont il jouissait engagea les Bernois à lui accorder la bourgeoisie de leur ville; et une branche de sa famille s'étant établie à Berne, elle s'y main-

tint jusqu'en 1702, où elle s'éteignit dans la personne de Georges de Merveilleux, membre du Conseil souverain et baillif d'Echallens. Jean de Merveilleux embrassa la réforme en 1530 et fut comme son père un des plus zélés défenseurs des nouvelles croyances. La commune de Peseux lui doit la fondation de son école; par un acte de 1560, il donne à cet établissement la dime de six ouvriers de vignes et une somme de six cents livres, « désirant, dit-il, par ce induire mes voysins à dresser et instituer bonnes escolles pour la conservation de la jeunesse et à s'exercer à œuvres charitables et saintes, aussy afin que mes enfans, pendant le temps qu'ils résideront au dict Peseulx ayent meilleur moyen d'estre instruits et enseignez à la crainte de Dieu. » Le seigneur de Valangin, René de Challant, eut souvent recours à la bourse de Merveilleux, et en 1539, sans doute pour se libérer, René lui remit une propriété à titre de fief, à condition qu'il assisterait aux audiences de Valangin, lorsque le comte de Neuchâtel ne tiendrait pas dans le même temps les siennes. Jean de Merveilleux mourut en 1561, laissant quatre fils: *Jean*, qui commanda en 1589 le contingent neuchâtelois envoyé à Berne pour la guerre de Savoie; *Josué*, qui fut membre du Conseil de ville et mourut sans postérité. *Guillaume* et *David* ont perpétué la famille.

Guillaume, conseiller d'Etat en 1579, mort en 1624, laissa plusieurs enfans:

1^o *Samuel*, qui porta le nom de Wunderlich, épousa Marie de Diesbach et posséda la seigneurie de Worb, où il mourut sans enfans en 1645. Il était membre du Grand conseil de Berne depuis 1624.

2^o *Etienne*, fut maître-bourgeois de la ville de Neuchâtel en 1640, et n'eut qu'un fils, *Louis de Merveilleux*. *Frédéric*, fils de Louis, mourut en 1726, major et capitaine commandant la colonelle du prince de Saxe-Gotha, au service du roi de Pologne. Il est mort sans être marié.

3^o *Guillaume*, conseiller d'Etat, assista aux Audiences-générales de 1618 pour son fief de Coffrane; il mourut en 1637, laissant entre autres enfans *Georges*, auquel le droit de bourgeoisie à Berne, que ses ancêtres avaient négligé, fut de nouveau confirmé en 1642; en conséquence il fut nommé membre du Grand conseil,

en 1657, baillif à Echallens en 1670, et mourut sans héritiers mâles le 5 décembre 1702.

4° *Jean-Jacques*, né en 1573, acquit par son mariage avec Isabelle Ballanche le fief de Bellevaux ; il laissa trois fils : *Simon*, seigneur de Bellevaux, conseiller d'Etat en 1655, maire de Rochefort et châtelain de Thielle en 1670. Il commanda les troupes neuchâtoises envoyées au secours de Berne, lors de la révolte des paysans en 1653. Il remplit les mêmes fonctions quand la guerre civile éclata en Suisse, en 1656. Son frère *Jean-Jacques* fut banneret de Neuchâtel en 1647. Dans le serment qu'il devait prêter en entrant en charge, il était dit qu'il « devait faire et procurer fidèlement et honorablement en toutes choses tout ce qui appartient à la charge et office de banneret, aussi d'avancer le bien de la dite *république* du dit Neuchâtel. » Le gouverneur du prince voulant substituer au mot de *république*, ceux de *bien public*, de *généralité des bourgeois*, le Conseil de ville insista pour la conservation du premier, et le gouverneur n'y consentant pas, le banneret J.-J. de Merveilleux ne prêta pas le serment. Il mourut en 1671 ; un de ses neveux, *Henri de Merveilleux*, se rendit en Angleterre en 1704 et devint pasteur dans l'île de Guernesey.

David, quatrième fils de Jean, fut père d'un fils nommé aussi *David*, qui fut conseiller d'Etat en 1625, maire de Rochefort et de la Côte. Il mourut doyen du conseil d'Etat, en 1663, laissant : *Josué*, docteur en droit, mort sans postérité ; *David* et *Jean-Rodolphe*.

1° **David** était gentilhomme et interprète d'Henri de Longueville au congrès de Munster en 1648, procureur-général en 1653, conseiller d'Etat et enfin châtelain de Boudry. Sa mort arriva en 1684. Il fut père de **David-François de Merveilleux**, qui entra fort jeune au service des Etats-Généraux et servit en qualité d'ingénieur dans la guerre qui survint, particulièrement au siège de Namur en 1691. Il aida à fortifier plusieurs places importantes et mourut en 1712, capitaine-ingénieur. Il est l'auteur de l'ouvrage suivant : *La parfaite introduction à la Géographie universelle, par une méthode abrégée et très-facile, contenant un traité de la sphère, la description du globe terrestre et céleste, etc., avec un traité de gnomonique pratique, ou la manière de construire les cadrans solaires*. Neuchâtel

1694, 2 vol. in-8° avec figures. Une seconde édition de cet ouvrage parut à LaHaye en 1706. On lui doit aussi une des premières cartes de la souveraineté de Neuchâtel et Valangin; elle fut imprimée pour la première fois en 1694, et de nombreuses réimpressions en furent faites dès lors; elle a servi de modèle à tous les travaux de ce genre faits sur notre pays jusqu'à la carte de M. Osterwald, publiée en 1808. D-F. de Merveilleux eut quatre fils qui furent tous officiers au service de Hollande; l'un d'eux, *David-Louis*, fut tué au siège de Kaiserwerth en 1702, et un autre *Henri-Frédéric* à celui de Tournay, en 1743.

Charles-Louis de Merveilleux, frère de l'ingénieur, fut intendant des bâtiments du prince, après avoir servi en France. Il épousa Marie-Barbe Tschudi, fille de noble Samuel Tschudi, capitaine au régiment des Gardes-suissees et secrétaire-interprète du roi de France près des Lignes-Grises. Son fils, **David-François de Merveilleux**, officier au service de France, fut nommé, en 1740, aux fonctions occupées aux Grisons par M. Tschudi et qui se trouvaient vacantes par la mort de ce dernier. Il résidait à Coire au moment où un certain conseiller Masner faisait trembler tout le pays par ses exactions et cherchait à s'enrichir par tous les moyens en son pouvoir. On l'accusait d'avoir fait dépouiller des courriers et des marchands français et de leur avoir volé des sommes considérables. Merveilleux, touché des plaintes des honnêtes gens, résolut, de concert avec eux, de délivrer le pays d'un homme aussi dangereux. Masner avait un fils qui habitait Genève et que Merveilleux réussit à faire arrêter par des soldats français, pensant que le père viendrait à composition pour rendre la liberté à son fils; mais tel n'était pas l'avis de Masner, qui fit arrêter Merveilleux et le retint de son autorité privée dans sa maison. La nouvelle de la détention du conseiller-interprète irrita vivement le comte du Luc, ambassadeur de France en Suisse, qui se plaignit de cette violence comme d'un attentat contre le droit des gens. Cette querelle donna lieu de longs procès, qui se terminèrent par la mise en liberté de Merveilleux et la condamnation à mort de Masner, qui réussit à s'enfuir en Autriche où il mourut peu de temps après.

Géographe assez distingué, D-F. de Merveilleux utilisa les loisirs de sa prison en faisant une carte du canton des Grisons; plus tard

il corrigea la carte de Neuchâtel faite par son oncle et en donna plusieurs éditions nouvelles, estimées pour le temps. Il publia aussi quelques ouvrages dont nous donnons la liste plus bas. Dans ses *Amusements des bains de Baden*, il trace un tableau piquant de la société neuchâteloise, bernoise et suisse; mais les satires contenues dans cet ouvrage amenèrent sur son auteur de sévères critiques. Dans son *Entretien politique*, il fait sous forme de dialogues, une peinture vraie de la situation politique de la Suisse au milieu du XVIII^e siècle. Il se retira en France où il est mort vers 1740. Voici les titres de ses divers ouvrages :

I. *Mémoire présenté aux magnifiques seigneurs, les chefs, conseils et communes des Trois-Liges*. Imprimé vers 1711 in-4°. Haller en cite aussi une édition allemande. Ce mémoire est essentiellement dirigé contre les écrits des envoyés d'Angleterre et d'Autriche qui étaient partisans de Masner.

II. *Voyage merveilleux du prince Fan Férédin dans la Romancie, contenant plusieurs observations historiques, géographiques, physiques et morales*. Amsterdam 1733, in-12. — Cet ouvrage est une espèce de critique générale des romans.

III. *Amusements des eaux de Schwalbach, des bains de Weisbaden et de Schlangenbad. Avec deux relations curieuses, l'une de la nouvelle Jérusalem et l'autre d'une partie de la Tartarie indépendante*. Liège 1738, in-8°. — Nouvelle édition avec figures. Liège 1739, in-8°.

IV. *Amusements des bains de Baden en Suisse, de Schinznach et de Pfeffers. Avec la description et la comparaison de leurs eaux avec celles des bains de Schwalbach et d'autres de l'empire. Le tout accompagné d'histoires et d'anecdotes curieuses*. Londres 1739, in-8°. — Une nouvelle édition française fut encore publiée à Londres en 1742, in-8°, et une traduction allemande parut à Dantzig en 1739, in-8°.

V. *Entretien politique entre quelques suisses des treize cantons et des pays alliés sur l'état présent où se trouve le corps helvétique. Avec une carte curieuse et exacte de toute la Suisse*. Londres 1738, in-8°.

Charles-Frédéric de Merveilleux, frère du précédent, entra comme cadet dans le régiment de Surbeck au service de France, se trouva, en 1708, à la bataille d'Oudenarde et fut la même année assiégé dans Gand. Nommé lieutenant en 1711, il prit part, en 1712, au combat de Denain et aux sièges de Douai, Quesnoy et Bouchain; l'année suivante à ceux de Kaiserslauter et de Landau. Il passa, en 1720, comme capitaine dans le régiment de Karrer dont il devint lieutenant-colonel en 1741. Il fit les campagnes de

1734 à 1736 dans la Louisiane , fut assiégé dans Louisbourg en 1743, servit ensuite, de 1746 à 1748, sur les côtes de l'Aunis et de la Saintonge et assista au combat naval de M. de la Jonquière. Il mourut à Paris le 29 mai 1749, chevalier de St-Louis et sans avoir été marié.

A son retour de l'Amérique , il envoya à Neuchâtel pour la bibliothèque de la Classe des pasteurs, diverses curiosités qui furent trouvées assez remarquables pour être mentionnées dans le *Mercurie suisse*. « Elles consistent , dit ce journal , en un grand calumet de paix , un bonnet de guerre de peau , orné de plumes et de houppes de poil teint en rouge , venant de la nation des Akansas , à deux cents lieues de la Nouvelle-Orléans , sur le fleuve du Mississippi ou de St-Louis ; un hausse-col d'écailles de tortue , à l'usage des Indiens , qui ont voulu imiter ceux de nos officiers d'Europe ; il vient d'un chef caraïbe de la Dominique, sous le vent de la Martinique ; une portion de la queue d'un serpent à sonnettes ; une masse de cire verdâtre, tirée du fruit d'un arbre de Mississipi ; une petite figure d'un animal nommé agouti , faite par des indiens du Mexique, de cette pâte d'argent que Frezier appelle *pignes*. Il avait aussi envoyé , il y a environ un an , le crâne entier d'une vache marine, où l'on voit les deux grosses dents, sortant de la mâchoire supérieure , qui ressemblent à l'ivoire. » Si nous avons fait cette citation, c'est qu'elle nous paraît montrer jusqu'à un certain point à quoi en étaient alors l'ethnographie et les sciences naturelles.

On attribue à M. Ch-F. de Merveilleux l'ouvrage suivant : *Mémoires instructifs pour un voyageur dans les divers Etats de l'Europe, avec des remarques sur le commerce et l'histoire naturelle*. Amsterdam 1738, 2 vol. 8°. Barbier, dans son *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, dit que ce livre fut rédigé sur des mémoires fournis par de La Melonière, réfugié français.

Trois de Merveilleux, frères de celui dont nous venons de parler et comme lui officiers au service de France, y sont morts sans laisser d'enfants.

2° **Jean-Rodolphe** fut père de quatre fils, dont trois suivirent en France la carrière des armes ; l'un d'eux , **David**, capitaine et aide-de-camp du prince de Condé, fut tué au siège de Dunkerke. Le quatrième, nommé **Samuel**, né en 1661 , devint en 1687,

conseiller de ville, et deux ans après maire de la Brévine; son attachement au prince de Conti le fit destituer par M^{me} de Némours, et lorsque le roi de France demanda à la duchesse le rétablissement des officiers destitués, Merveilleux refusa de reconnaître la princesse, tant qu'elle n'aurait pas révoqué la donation faite au comte de Soissons. Le roi Frédéric ^{1er} le nomma conseiller d'Etat en 1709, fonctions qu'il remplit dignement jusqu'en 1727. Il mourut en 1743, âgé de quatre-vingt-deux ans.

Son fils **Guillaume** lui succéda en 1727, dans sa charge de conseiller d'Etat; il était déjà maire de Bevaix et juge ordinaire au Tribunal souverain des Trois-Etats. « Il avait, dit le *Mercur suisse*, un esprit cultivé, aimait les sciences et les beaux-arts; la littérature surtout faisait ses délassements. Il a laissé la collection la plus complète et les particularités les plus curieuses sur l'histoire de sa patrie. » A sa mort, arrivée le 7 avril 1755, il ne laissa qu'un fils, **Samuel de Merveilleux**, officier dans le régiment de Wittmer au service de France, mort en 1787, laissant entre autres enfants deux fils: **Henri**, qui devint conseiller d'Etat et châtelain de Thielle, et **Jean**, né en 1763, mort en 1832, membre du Petit-conseil et banneret de Neuchâtel; il fut père d'**Auguste**, mort officier au service de Prusse, et de **Guillaume**, membre du Petit-conseil de la ville de Neuchâtel, peintre de talent, mort prématurément en 1853 et de qui descend directement la famille existant maintenant à Neuchâtel.

Les armes des Merveilleux sont : *D'azur, aux deux bois d'arbrette d'or, posés en sautoir. Cimier : Un demi-vol d'aigle chargé des pièces de l'écu. Supports : Deux suisses à l'antique, armés d'une hallebarde.*

Sources. Recueil généalogique du baron d'Estavayer, mss. — Manuscrits du comte Henckel de Donnersmark. — Leu, *Schweizerisches Lexicon*. — Zurlauben, *Histoire militaire des Suisses*. — *Mercur suisse*. — Haller, *Bibliothek*. — *Conservateur suisse*. — Chambrier, *Histoire de Neuchâtel*, etc.

ETIENNE MEURON.

Etienne Meuron, docteur en droit, conseiller d'Etat et commissaire-général, reçut, en 1711, des lettres de noblesse du roi Frédé-

ric 1^{er}. Il exerçait la profession d'avocat et remplissait aussi plusieurs offices dans l'administration de la ville de Neuchâtel. Il fut un des collaborateurs les plus actifs du *Mercure suisse* et peut-être un des meilleurs écrivains de ce journal. La diversité des sujets qu'il a traités excite la surprise et, en effet, il est assez rare de voir un avocat s'occuper avec succès de hautes mathématiques, de physique, d'optique, en même temps que de philosophie, d'histoire ecclésiastique et de critique historique. Lui-même trouvait la chose assez extraordinaire, car il écrivait à Bourguet que par ses occupations il semblait ne pas devoir être en relation avec un savant aussi distingué que lui. « Pendant, dit-il, que vous êtes entouré de savants, qui travaillent à tout ce que les sciences ont de plus doux et de plus sublime; pendant que vous participez à la gloire de ceux qui rendent publique la cause de la propagation de la lumière, je suis entouré de gens d'un caractère bien opposé et qui, poussés par des sentiments violents, bas, injustes et rapaces, travaillent sans cesse à étouffer la lumière et à favoriser la propagation des ténèbres. »

Les écrits d'Etienne Meuron sont tous remarquables à divers égards; ils dénotent chez leur auteur de la science, une grande érudition et seraient encore fort bien reçus de nos jours. En 1693, il publia à Bâle une dissertation intitulée : *Exercitatio de jure et controversiis limitum*, 4^o; en 1721, ayant été chargé de défendre les droits du souverain sur la succession à la baronnie de Gorgier, il fit imprimer à ce sujet deux volumineux mémoires ayant pour titre : *Mémoire sur la réunion de la baronnie de Gorgier à la directe du souverain*. Neuchâtel 1721, folio. — *Addition au mémoire qui justifie la réunion de la baronnie de Gorgier au domaine direct de la souveraineté*. s. l. 1721, folio.

Sa collaboration au *Mercure suisse* commença en 1737; nous indiquerons les articles qu'il a donnés, en suivant l'ordre de date.

1737, juin, pages 35—79. *Lettre à M. Bourguet sur les recherches physiques et géométriques de Jean Bernouilli sur la propagation de la lumière*. — Juillet, p. 95—116. *Lettre à M. B..., au sujet des éloges des savants et de la critique de leurs ouvrages*.

1738, mars, p. 245—260. *Sur les variations de la philosophie et sur l'assombrissement des philosophes*, etc.

1739, janvier, p. 121—153. *Lettre à M. Bourguet sur les hypothèses concernant l'union de l'âme avec le corps et sur l'harmonie préétablie.*

1739—41, treize articles intitulés: *Extraits de l'histoire des Séquanois, par Dunod ds Charnage.*

1740, juin, p. 557—581. *Du discours de maître Jean Petit, docteur en théologie, pour justifier le duc de Bourgogne de l'assassinat commis en la personne du duc d'Orléans.* — Novembre, p. 503—530. *Observations sur la décision du synode de Paris de l'an 1413, qui censure l'abus que le docteur Jean Petit a fait de quelques passages de l'Ecriture pour prouver qu'il est permis de tuer un tyran, etc.* — Décembre, p. 613—626. *Observations sur la question: S'il est permis de tuer un tyran.*

1741—1743, douze articles sur l'*Histoire de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg.*

1741, novembre. *Lettre à l'occasion de la critique du tome III de M. Dunod.*

1742, juin, p. 87—102. *Sur le véritable lieu où le concile d'Epaune a été assemblé.*

1742, décembre, et 1743, février. *Réflexions sur les procédures faites contre la ville de Thorn.*

1744, juin. *Conjectures sur la comète qui a paru à Neuchâtel cette année, au mois de février.*

1746, décembre, p. 496—521. *Lettre sur l'origine des ducs de Zeringuen.*

1747, juin, p. 529—543. *Sur les lettres concernant la bulle singulière du pape Clément VI.*

Etienne Meuron mourut en 1750, laissant de son mariage avec Marguerite de Pury, un fils, **Samuel de Meuron**, né en 1703, qui fut conseiller d'Etat et procureur-général. Grand admirateur de J.-J. Rousseau, il prit vivement sa défense lors des démêlés du philosophe avec la Compagnie des pasteurs. Plusieurs lettres de Rousseau à lui adressées, ont été imprimées dans le *Musée historique* de Matile, t. II. Il avait été reçu docteur en droit à l'université de Bâle et on a de lui une thèse intitulée: *Disputatio de legatis Plenipotentariis*. Bâle 1724, in-4°.

Il mourut en 1777, après avoir rempli avec distinction, pendant vingt-cinq ans, de hautes fonctions dans l'Etat. De son mariage avec Rose de Bullot il eut deux fils, *Samuel*, qui devint conseiller d'Etat, et mourut sans laisser d'enfants de son mariage avec N. de Blaquières, et *Jean-Pierre*, lieutenant-colonel au service d'Angleterre, qui n'eut qu'un fils, mort jeune au service de la même puissance.

Un autre fils d'Etienne de Meuron fut *Pierre*, né en 1712, mort en 1800, conseiller de ville à Neuchâtel, qui de son mariage avec

Rose DeLuze eut douze enfants. Le sixième d'entre eux, *Charles-Louis*, né en 1747, mort en 1812, épousa Isabelle Perregaux, et fut père d'*Auguste*, qui mérite une notice spéciale et détaillée.

Sources. *Mercur suisse*. — Correspondance inédite de Rousseau. — Maitte, *Musée historique*. t. II.

MEURON DE BAHIA.

Auguste de Meuron naquit à Neuchâtel le 26 août 1789. A cette époque l'éducation qu'on recevait dans la maison paternelle et l'instruction qui se donnait dans le collège, finissaient à l'âge de quatorze ou quinze ans ; d'où il résultait que les esprits étaient moins cultivés par l'étude, mais que les caractères des jeunes gens prenaient parfois peut-être une trempe plus originale et plus forte. M. de Meuron quitta fort jeune Neuchâtel pour apprendre la langue allemande. Se destinant au commerce, il y revint faire son apprentissage, se rendit ensuite à Paris en 1809, puis en Angleterre, où il étudia la langue du pays tout en acquérant la connaissance des affaires. De l'Angleterre il passa à New-York où il ne devait résider que momentanément ; sa destination était Lisbonne, où il arriva en 1817. Il y devint membre actif et influent d'une maison de commerce dont les chefs étaient ses parents et dont il portait même le nom. La confiance qu'il sut s'attirer, lui procura la mission d'aller fonder un établissement commercial dans l'Amérique du Sud, à Bahia. Le commerce de sa maison, qui consistait en échange de marchandises coloniales avec l'Europe, ne prospéra pas au gré de ses espérances ; ses goûts, qui ne l'avaient jamais beaucoup porté aux affaires purement commerciales, lui en rendaient les opérations difficiles et pénibles. Trouvant donc qu'il ne réussissait pas comme il l'aurait désiré, et voulant tenter mieux, il manifesta, en 1826, l'intention de rembourser ses commanditaires et de quitter ces contrées méridionales ; mais on l'engagea à persévérer.

Ce moment de la carrière de M. de Meuron est un de ceux où la Providence semble éprouver les forces et le courage de l'homme

auquel elle veut ouvrir une nouvelle voie. Une circonstance toute particulière se présenta pour lui et vint changer le genre de ses affaires et le cercle de ses occupations. Le commerce l'avait médiocrement favorisé ; mais les opérations industrielles lui réservaient de grands succès.

Il avait avancé quelques fonds à un ami, homme d'une imagination vive et d'un esprit inventif , mais (ce qui arrive fréquemment à des hommes de ce caractère) sans beaucoup d'esprit d'ordre et de persévérance. Cet ami avait commencé avec des ressources et des moyens d'action assez limités une fabrication de rhum et de tabac. Le projet était assez bien conçu , mais l'exécution fut loin de répondre aux conditions voulues pour le succès. M. de Meuron dut prendre lui-même l'affaire en main , et pour cet effet renoncer à son premier commerce. Doué d'un esprit très-actif et ouvert , d'un caractère persévérant, énergique, d'un génie méthodique et essentiellement organisateur , personne n'était plus à même que lui de comprendre les ressources qu'offrait une mine aussi riche et de l'exploiter avec fruit. La fabrique de tabac fut tout de suite établie sur un excellent pied ; les produits acquirent un perfectionnement sensible, et l'écoulement en devint promptement si grand, si étendu, que la fabrique de rhum fut bientôt abandonnée , et que des succursales furent ajoutées à l'établissement principal , dans les villes de Fernambouc et de Rio de Janeiro.

M. de Meuron se consacrait à cette grande et active carrière , à laquelle toutes les ressources et les forces d'un homme avaient peine à suffire , avec une ardeur infatigable et sans ménagement aucun pour sa santé ; aussi tomba-t-il dangereusement malade. Un voyage en Europe lui ayant été prescrit, il y revint en 1830 et l'air natal lui rendit la santé. Déjà alors il aurait pu renoncer aux affaires et jouir d'une existence aisée que lui auraient procurée les bénéfices faits en Amérique, et successivement envoyés en Europe. Heureusement le futur fondateur de Préfargier ne s'arrêta point là ; il reprit la route du Brésil. Par l'extension des relations , il donna un nouvel essor à la fabrique de Bahia, et celles de Fernambouc et de Rio, de succursales qu'elles étaient dans l'origine, devinrent les égales de la première , si même elles ne l'emportèrent pas sur elle.

Après avoir ainsi fondé et mis en pleine voie de prospérité ces

trois établissements , qui firent de la maison Meuron une des plus grandes maisons industrielles de l'empire du Brésil, M. de Meuron quitta l'Amérique en 1837, pour revenir tout à fait en Europe. Mais s'il quittait de sa personne ses établissements , son esprit y restait toujours, on peut dire qu'il n'abandonna jamais les affaires; il travaillait, correspondait sans cesse, et, jusqu'à ses derniers moments , il est demeuré l'âme et la pensée directrice de son grand commerce.

Il est un point dans la carrière de M. de Meuron qu'il importe de signaler; ce point a contribué pour beaucoup à ses succès; il devrait même être relevé comme trait saillant de son intelligence supérieure. Il montra toujours une rare sagacité , un jugement sûr dans le choix de ses collaborateurs , il savait au mieux distinguer les hommes propres à le seconder et à le remplacer. Pour un chef qui, comme lui , avait plusieurs établissements à faire marcher de front , ce talent de bien s'entourer fut un grand bonheur et un grand moyen de succès. De plus M. de Meuron n'avait pas le principe de retenir la source de la fortune exclusivement sur son terrain; il traitait généreusement ses employés , les faisait de bonne heure ses associés; tous l'aimaient , lui étaient dévoués , et soignaient ses intérêts comme les leurs propres.

S'il était bien doué sous le rapport des facultés intellectuelles , il ne l'était pas moins sous celui des qualités du cœur. Simple , modeste dans ses goûts et ses habitudes, il le demeura toujours, quoiqu'une grande fortune comme la sienne eût pu aisément et assez naturellement développer chez lui des penchants et des sentiments contraires. Mais , très-économe quand il s'agissait de lui-même, il était libéral , d'une largesse extraordinaire dès qu'il s'agissait de rendre un service , de soulager une misère, de faire une œuvre de bienfaisance. Il ne se contentait pas de répondre favorablement aux demandes qui lui étaient présentées de pourvoir généreusement à des besoins qu'on lui faisait connaître; mais encore il recherchait les occasions de répandre des bienfaits; il les faisait naître. Le tact et la délicatesse avec lesquels il faisait le bien en doublait le prix. La volonté et le pouvoir de le faire étaient chez lui à l'unisson.

Les premières années après son retour en Europe, M. de Meuron

ne fit que des séjours assez passagers à Neuchâtel; ayant ses parents les plus proches établis en France, c'était là et avec eux qu'il se trouvait assez naturellement appelé à vivre. Mais les Neuchâtelois, après avoir fait, comme on dit, leur chemin dans le monde et acquis une fortune plus ou moins considérable en pays étranger, tiennent assez généralement à revenir dans le leur, jouir du fruit de leurs travaux. C'est ce qu'il fit aussi; mais on peut dire que ce fut moins pour jouir tranquillement de sa fortune qu'il revint au milieu de ses compatriotes, que pour leur faire part de ses richesses.

Malgré l'excellente administration dont jouissait notre canton, les vues éclairées et le bon vouloir de son gouvernement, Neuchâtel n'entrevoyait que dans un avenir éloigné la création d'un hospice d'aliénés. Les amis de leur pays souffraient de la pensée que nos aliénés de toutes les classes devraient longtemps encore chercher soins et traitement dans les hospices étrangers. Plusieurs inconvénients résultaient de cet état de choses: les malades étaient soustraits à la surveillance de leurs protecteurs naturels, et se trouvaient privés de rapports avec leurs familles lorsque ces rapports eussent pu leur être utiles; mais le plus grave de tous consistait en ce que les aliénés, transférés à la dernière extrémité dans des établissements éloignés, perdaient par là une grande partie des chances de guérison que leur auraient procurées un traitement plus hatif.

Maintenant, grâce au patriotisme de M. de Meuron, on peut dire qu'il est heureux que les ressources de l'Etat ne lui aient pas permis de réaliser par lui-même la pensée d'un hospice d'aliénés, car on eût dû alors faire entrer en ligne de compte des considérations d'économie en même temps que les exigences de l'œuvre: ce dont ces dernières se seraient inévitablement ressenties. M. de Meuron, lui, n'a limité aucune somme, n'a reculé devant aucun chiffre; il voulait avant tout doter son pays d'un établissement utile et complet. Sans autre idée préconçue que celle du bien, il avait consulté dans le principe les hommes connaissant le mieux les besoins du pays, sur la fondation dont l'urgence se faisait le plus sentir. Deux hospices à destination spéciale appartenaient à cette catégorie: l'un pour les maladies physiques incurables, l'autre pour le traitement

des maladies mentales. Enclin à se prononcer en faveur du premier, M. de Meuron céda sur-le-champ aux observations d'un de nos concitoyens les plus honorables, et la fondation d'un asile pour les aliénés fut arrêtée.

Il interrogea d'abord à Paris, en Angleterre, à Genève, les spécialistes les plus compétents, et fit une véritable étude de son sujet avant d'entreprendre une œuvre à laquelle on peut dire qu'il a contribué non-seulement de sa bourse, mais de son cœur et de son intelligence. Il n'est pas un détail important ou minutieux qu'il n'ait suivi avec intérêt. Et si cet établissement rend les services qu'on était en droit d'en attendre, on le doit autant à l'active sollicitude de son fondateur qu'aux sommes qu'il y a consacrées.

Une fois fixé quant au but, M. de Meuron s'adressa à l'un des architectes de Paris, M. Philippon, que recommandait une expérience particulière des constructions publiques et qui fut parfaitement secondé pour la conduite des travaux par M. Chatelain, architecte à Neuchâtel; puis il désigna comme médecin-directeur du futur établissement M. le docteur L. Bovet, auquel en vue des nouvelles fonctions qu'il aurait à remplir, il fit faire un voyage étendu en France et en Allemagne, pour qu'il pût y visiter les principaux hospices d'aliénés, et se concerter ensuite avec l'architecte.

La crise financière de 1848, qui vint surprendre le généreux fondateur dans sa vaste entreprise, ne l'empêcha point de la poursuivre, et cette circonstance est encore de nature à en rehausser la valeur; bien des bras lui ont dû l'ouvrage qui manquait partout dans ce moment, aussi les maîtres et les ouvriers de la ville lui témoignèrent-ils encore leur reconnaissance d'une manière touchante le jour de son enterrement, en portant et en entourant son cercueil.

La première difficulté était de trouver à acquérir un terrain qui fût à la fois favorable aux constructions et approprié à la destination, avec un domaine suffisant pour pouvoir par la suite fournir aux besoins de l'établissement et aux travaux des malades. Il était certes difficile de faire choix d'un emplacement qui réunît plus d'avantages et répondit mieux au but que celui de Préfargier. La distance peu considérable qui le sépare de Neuchâtel, la proximité du grand village de St-Blaise, qui n'en est qu'à un quart de lieue, as-

surent à l'établissement un approvisionnement facile , et toutes les ressources qu'il peut être appelé à tirer du dehors. D'un autre côté, sa situation au milieu de la campagne, en dehors de toute route, y maintient le calme et la tranquillité indispensables au traitement des affections mentales, ouvre aux malades des promenades variées dans les environs , et diminue pour les gens de service les occasions de manquer à leurs devoirs.

A une lieue et demie de Neuchâtel , à cinq minutes de la route de Berne , et à une portée de fusil du lac , s'élèvent les bâtiments, au milieu de vingt-six poses d'excellentes terres arables , au point où la plaine de Marin , par une pente légère, s'incline vers le lac. La beauté de l'exposition mérite d'être signalée , même dans un pays aussi riche que le nôtre en vues grandioses et en sites pittoresques. Au midi, les Alpes entassent à l'horizon leurs masses neigeuses, dont l'œil peut suivre sans interruption les hardis contours depuis les Alpes bernoises jusqu'au Mont-Blanc; puis, sur des plans plus rapprochés , les mouvements de terrain de la vallée suisse, splendide panorama, dont le lac de Neuchâtel vient baigner le premier plan représenté par la pelouse de la propriété et les bouquets d'arbres qui bordent la rive. Au nord , les ondulations bleuâtres du Jura , dont les dernières pentes s'abaissent gracieusement vers le lac en se couvrant de coteaux et de villages. Au levant, les paysages si frais et si riants d'Epagnier , du Jolimont , l'ouverture du lac de Biemme, tandis que Neuchâtel étale au couchant son élégant amphithéâtre de maisons dominé par son vieux château. Les idées tendent à s'harmoniser avec les impressions apportées à l'âme par les sens: l'influence de ces dernières ne peut donc être négligée dans le traitement des maladies mentales. On peut dire que les sensations extérieures constituent en quelque sorte le milieu hygiénique du traitement moral , et sous ce rapport l'asile de Préfargier est favorisé par une nature propre à inspirer à ses habitants le calme, la confiance et la sérénité.

Les bâtiments, d'une architecture élégante, simple sans monotonie, présentent au midi une façade principale, à laquelle se relient deux ailes parallèles formant ainsi les trois côtés d'un parallélogramme , dont le plus long correspond à la façade du midi. Cette dernière est interrompue au centre par un bâtiment d'une archi-

lecture plus importante , qui se détache de quelques pieds sur le reste de la ligne ; élevé de deux étages , il domine les autres constructions qui n'ont qu'un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée, et, en rompant d'une manière heureuse l'uniformité des lignes, produit un très-bon effet dans l'ensemble. Ce bâtiment renferme les logements et les bureaux du directeur et du commis d'administration , une vaste salle de réunion pour les malades , la lingerie , le vestiaire et la chapelle. Le reste de la façade du côté du levant avec l'aile qui s'y rattache, forme le quartier des femmes , tandis que les parties correspondantes au couchant sont occupées par les hommes.

Un des reproches les plus graves qui pussent être adressés dans l'origine à l'emplacement de Préfargier était l'absence d'eau de source ; mais tant d'autres circonstances militaient en faveur de ce choix, qu'on ne s'arrêta pas à cette objection quelque forte qu'elle fût d'ailleurs. Pour remédier à cet inconvénient , le forage d'un puits fut décidé ; mais à mesure que les constructions avançaient, M. de Meuron, toujours plus préoccupé de la pensée de son œuvre, s'avisa du charmant ruisseau qui débouche de la vallée de Voëns à une demi-lieue de Préfargier. Personne n'avait songé à cette source, vu les dépenses considérables que la distance de la prise d'eau devait nécessairement entraîner ; mais M. de Meuron, en homme auquel rien ne coûte quand il s'agit d'un but utile , après s'être assuré que ce ne serait qu'une affaire d'argent , fit immédiatement commencer les travaux. Une conduite de 8,000 pieds de tuyaux en fonte , enfoncée en partie dans le roc , amène à l'établissement une masse d'eau plus que suffisante pour subvenir à tous ses besoins.

L'inauguration du nouvel hospice eut lieu le 27 décembre 1849. A cette occasion le Grand Conseil envoya à M. de Meuron une députation chargée de lui témoigner la reconnaissance du pays, et ce même corps décréta que l'établissement de Préfargier , ses biens, meubles et immeubles , seraient exemptés à perpétuité de tout impôt ou redevances communales ; qu'il ne pourrait jamais être soumis à des logements militaires et que tous ses employés seraient dispensés de tout service dans les milices.

Auguste de Meuron avait épousé Elise de Pury , fille du baron

Charles-Albert de Pury, conseiller d'Etat et lieutenant-colonel. Aucun enfant n'était issu de ce mariage , à mesure que les années s'écoulaient, M. de Meuron se sentait toujours plus porté à secourir le malheur et la souffrance. Les pauvres s'apercevaient bien vite de sa présence à Neuchâtel , et les sociétés de bienfaisance comp-taient à coup sûr et pour beaucoup sur sa coopération. Malgré la fondation de Préfargier il n'avait pas abandonné le projet de doter sa patrie d'un hospice pour les incurables ; et s'il eût pu y donner suite, le Neuchâtelois ou l'étranger qui, du bord des quais de notre lac , jette les yeux du côté du levant et considère avec satisfaction le superbe édifice des plaines de Marin , en se retournant vers le couchant , aurait peut-être contemplé avec le même sentiment un nouvel édifice s'élevant sur une des terrasses qui dominent notre ville.

Dieu, dans ses décrets impénétrables, quoique toujours justes et sages, en a décidé autrement ; il a rappelé à lui, le 1^{er} avril 1852, après une longue maladie, notre généreux compatriote. Deux jours après, sa dépouille mortelle fut déposée dans le cimetière de Neuchâ-tel ; mais chacun sentait que sa place était à Préfargier, où elle fut transportée le 26 du même mois. Reçu à la grille par le directeur et la directrice, à la tête de tous leurs employés en habits de deuil, le convoi s'est avancé silencieusement sur le chemin du tombeau, à la pâle clarté de feux blancs, jalonnés à petites distances et jus-ques au rond-point dont ils éclairaient le pourtour. Le cortège s'est formé en cercle autour de la tombe ; le cercueil y a été descendu, puis le chapelain de l'établissement, retraçant à grands traits l'his-toire de la vie du fondateur , a rappelé ses qualités éminentes , les œuvres de sa judicieuse charité, ses vœux à l'égard de Préfargier, ses vastes projets de bienfaisance, si Dieu lui eût laissé encore quel-ques années de vie , et adressant aux administrateurs et employés l'exhortation de redoubler de zèle dans l'accomplissement de leur tâche pour soutenir la prospérité bienfaisante de l'établissement, il a terminé en implorant avec ferveur la bénédiction du Seigneur sur cette pieuse fondation.

« Jamais, dit le *Neuchâtelois*, fortune plus considérable n'était tom-bée en des mains plus dignes de la posséder. Notre concitoyen avait compris la belle mission que Dieu donne aux riches. Unis-

sant à un caractère élevé une rare justesse d'esprit, simple dans ses habitudes et magnifique dans ses libéralités, il était un appréciateur vrai et complet des misères humaines et des soulagements à y apporter. Bienfaiteur judicieux, il réprimait le premier élan de sa sensibilité pour conserver sa liberté d'examen et chercher le moyen le plus sûr de fermer une plaie, de calmer une douleur; mais dès qu'il l'avait trouvé, son cœur généreux l'offrait avec tout ce qu'il y a de grand, de délicat et de complet dans la charité. Ses bienfaits nombreux parvenaient à leur destination avec un à-propos providentiel et sous toute espèce de formes. La classe ouvrière et cette classe de pauvres d'autant plus à plaindre qu'elle dissimule ses privations, étaient surtout les objets de sa sympathie. Infortunés de toutes les classes, vous qui si souvent avez prononcé le nom de M. de Meuron avec l'émotion de la reconnaissance, vous pleurerez la perte de notre ami, il était particulièrement le vôtre !»

Sources. Notice sur la maison de santé de Préfargier, par le docteur L. Bovet. — *Messenger boiteux de Neuchâtel.*

HENRI DE MEURON.

Henri de Meuron, né en 1752, se voua de bonne heure à l'étude de la théologie et fut consacré au saint ministère en 1773. Il prêcha quelquefois à Neuchâtel et fut ensuite suffragant de M. Favarger, pasteur à St-Blaise; mais la faiblesse de sa voix et sa mauvaise santé l'obligèrent à renoncer de bonne heure à la prédication. Il continua toutefois à donner des leçons de religion aux jeunes gens qui voulaient en prendre de particulières outre celles qu'ils recevaient en public: il donnait ces leçons avec une vraie supériorité. Il fut pendant bien des années chef d'institution et eut dans cette carrière des succès constatés par le nombre des jeunes gens qui lui furent confiés. Ce fut un des moyens par lesquels il se rendit utile à un grand nombre de compatriotes et d'étrangers. Il a formé plusieurs élèves distingués en divers genres.

Donner des leçons était un de ses goûts comme un de ses dons; et l'on peut dire qu'il en a donné presque sur toutes les branches

d'études, principalement sur les belles-lettres, l'histoire naturelle, la physique et la philosophie. Ses manuscrits que plusieurs personnes possèdent encore, témoignent de ses talents comme professeur. On doit y apprécier, outre l'étendue des connaissances, la justesse, la clarté, l'ordre des idées et surtout le caractère religieux des enseignements. Ce caractère doit être d'autant plus relevé que M. de Meuron écrivit ses cours à une époque où l'impiété était généralement en vogue et comme à la mode. Quel contraste entre sa philosophie et celle des encyclopédistes ! Elle se rapproche beaucoup par ses tendances de celle de son ami Bonnet. Il y avait entre eux une telle analogie d'idées, que l'on comprend que l'un ait été l'éditeur des œuvres de l'autre, car c'est à lui surtout et à son parent Daniel de Meuron, que l'on doit la superbe édition (in-4° et in-8°) des œuvres complètes du philosophe genevois, sortie des presses de Samuel Fauche et connue dans toute l'Europe. Nous lisons dans la préface de cette édition :

« Je ne saurais terminer cette préface sans apprendre au public que c'est principalement aux soins de M. Meuron de Neuchâtel, digne ministre du St-Evangile, qu'il doit la bonne exécution de cette édition de mes œuvres. Son attachement pour l'auteur et son zèle pour le progrès des sciences me répondaient assez de l'attention soutenue qu'il donnerait à la correction et à la propreté du travail. Mais il l'a portée plus loin encore que je n'aurais osé l'exiger. Il agréera qu'en lui témoignant ici une juste reconnaissance, je l'assure de tous le cas que je fais de son mérite. »

Dans le cours de philosophie de M. de Meuron, on trouve des pages entières empruntées aux ouvrages philosophiques de Bonnet, et souvent comme un reflet de son style. Il était professeur de belles-lettres lorsqu'il fut choisi pour occuper la chaire de philosophie qui avait été supprimée depuis la mort de Bourguet et que l'on venait de rétablir : jusques à lui ces fonctions étaient remplies par des pasteurs qui ne portaient pas le titre de professeurs.

Les élèves de M. de Meuron encore vivants ont gardé de lui un bon souvenir, et M. le pasteur Andrié dans son ouvrage : *De l'âme et de ses facultés*, lui consacre les lignes suivantes : « Qu'en terminant ce chapitre, je rende hommage à la mémoire d'un homme à qui je dois de la reconnaissance pour les leçons de philosophie qu'il

m'a données , et pour les soins avec lesquels il daignait m'expliquer ce que je ne comprenais pas dans le domaine des abstractions. »

M. de Meuron était un des hommes les plus modestes qu'on pût voir ; il ne s'est jamais fait valoir et c'est là sans doute la raison principale pour laquelle il n'est pas connu comme il devrait l'être. Nous empruntons encore à M. Andrié les lignes suivantes : « Professeur des sciences physiques, ami de Charles Bonnet, M. le professeur Henri de Meuron était visité et consulté par les naturalistes distingués qui traversaient et étudiaient notre pays. Tous étaient frappés de sa modestie. Un savant géologue, Dolomieu, chevalier de Malte, se rendit auprès de lui. — On m'a adressé à vous, lui dit-il, comme au savant de cette ville. — Moi, savant ! reprit l'humble professeur ; hélas ! que sais-je ? rien. »

Quand il quitta la carrière de l'enseignement, il se rendit encore très-utile au public. C'est en partie à ses soins que l'on doit l'établissement de la bibliothèque de la ville de Neuchâtel ; il en a été le premier bibliothécaire et conserva ces fonctions pendant plus de vingt ans. Sous sa direction la bibliothèque demeura peu considérable ; mais si la quantité lui manquait, elle avait la qualité et c'est peut-être au bon choix qui fut fait alors que l'on doit la prospérité actuelle de cet établissement, qui est compté comme un des meilleurs et des plus considérables de la Suisse.

M. de Meuron ne se borna pas à choisir de bons livres pour le public ; il fit un guide ou catalogue de ceux dont il recommandait particulièrement la lecture. Bien des personnes le possèdent encore, et il est une preuve du bon esprit de son auteur comme de l'étendue de ses connaissances bibliographiques.

Etant à Neuchâtel à l'époque de la réorganisation ou plutôt de la fondation du collège, laquelle eut lieu en 1786, à la suite de l'héritage Pury, un homme aussi instruit et dévoué que lui ne pouvait y rester étranger, aussi y prit-il une grande part. Il était membre de la *Société du Jeudi*, composée des seize personnes les plus éclairées de la ville, qui eut l'initiative de la fondation de la caisse d'Épargne, de la Chambre d'assurance et d'autres établissements utiles. Lors de la fondation de la *Société d'émulation patriotique*, en 1791, il fut un des dix premiers membres et un de ceux qui furent

chargés de faire les règlements. Il fut, dans cette occasion, comme dans beaucoup d'autres, le collaborateur de son intime ami M. le pasteur Chaillet.

Les dons de ces deux hommes distingués étaient bien différents, mais se complétaient, pour ainsi dire; et peut-être était-ce là ce qui les portait à se rapprocher l'un de l'autre. Ils passaient régulièrement deux jours, chaque semaine, quelques heures l'un chez l'autre. M. Meuron avait une si haute idée de la supériorité de son ami, qu'il était toujours comme intimidé en sa présence. Leur conversation roulait sur la religion, les sciences, la littérature, le pays, la paroisse, souvent aussi sur la politique, sujet qu'affectionnait M. Meuron, tant à cause de l'importance et de l'éclat des événements de l'époque, que parce qu'il était fervent Neuchâtelois, attaché de cœur aux institutions et aux intérêts de son pays. Il se réservait ordinairement la partie anecdotique de leurs entretiens.

M. de Meuron était plus savant, plus érudit que M. Chaillet, mais il n'avait pas son imagination et surtout son esprit. Cependant l'on cite de M. de Meuron un mot très-spirituel: Comme bibliothécaire, il montrait la bibliothèque au prince Henri de Prusse, frère du grand Frédéric. Après avoir examiné quelques volumes le prince demanda à voir les œuvres de son frère. Elles n'y étaient pas!... Il y avait là de quoi décontenancer le bibliothécaire, qui se tira pourtant à l'instant de ce mauvais pas, en répondant au prince: « Nous avons une règle qui ne nous permet pas d'avoir dans la bibliothèque publique des ouvrages que chaque particulier a dans la sienne. »

Si M. de Meuron avait de l'esprit, il avait aussi un excellent cœur; ce qu'il faut d'autant plus apprécier que, sous le rapport de l'extérieur, il était extrêmement disgracié de la nature, un véritable Esope, ce qui eut pu aigrir son caractère et le disposer à la malveillance, comme cela arrive souvent. On lui voyait une douce gaité, une gaité tellement habituelle, qu'elle perçait même au travers d'une expression de souffrance corporelle qui annonçait une santé profondément délabrée.

Un de ses parents avait laissé des affaires assez embarrassées: il se constitua gérant de la masse pendant plusieurs années, jusqu'à complète liquidation; et cette masse comprenait plus de deux

cents ouvriers de vignes, champs, maisons, etc., et loin de retirer quelque profit de sa gestion, il y laissa une partie de sa fortune pour tout aplanir. Il avait l'âme aussi belle, aussi grande, aussi saine que son corps était maladif, chétif et difforme.

Comme il avait aussi étudié la médecine, il connut parfaitement la maladie qui l'emporta et les symptômes de sa mort prochaine, dont il parlait avec autant de calme que s'il se fût agi de celle d'un autre. Il termina sa carrière à l'âge de 61 ans, au mois de décembre 1813, le jour même de l'entrée des Autrichiens dans la ville de Neuchâtel.

Sources. Messager boiteux de Neuchâtel.

CHARLES-DANIEL DE MEURON.

Le comte Charles-Daniel de Meuron, lieutenant-général au service d'Angleterre, chambellan de S. M. le roi de Prusse, chevalier grand-croix de l'ordre de l'Aigle-rouge de Prusse et du Mérite militaire de France, naquit en 1738; il était fils de Théodore de Meuron et d'Elisabeth DuBois de Dunilac.

Destiné à la carrière des armes, il entra au service de France dans le régiment de Karrer, et en 1763, passa dans les Gardes-suisses, où il resta jusqu'en 1781. Nous n'avons malheureusement pas de détails sur ce séjour de 18 années en France, nous savons seulement qu'il y parvint au grade de colonel et qu'il fut décoré de la croix du Mérite militaire, probablement pour des actions d'éclat.

Lorsqu'à la suite de la révolte des colonies anglaises de l'Amérique, la guerre eut éclaté entre la France et l'Angleterre, la Hollande crut se mettre en sûreté en se prononçant pour la neutralité armée; mais elle n'en fut pas moins attaquée par les anglais et la compagnie des Indes néerlandaises, qui avait ses possessions à défendre, conclut, en 1781, un traité avec la France, par lequel un nouveau régiment devait être créé et embarqué sur des navires français qui partiraient du port de Lorient. Meuron fut chargé de la levée et du commandement de cette troupe et s'occupa immédiatement des opérations nécessitées par ses nouvelles fonctions. Parmi

les officiers qui se présentèrent se trouvait un jeune prussien qui plus tard devint le célèbre feld-maréchal York de Wartenburg. L'équipement des vaisseaux et la création du régiment prirent plus de temps qu'on n'avait supposé, et après plusieurs tentatives de recrutement peu favorisées de succès sur le Bas-Rhin, York reçut du colonel de Meuron la mission de se rendre à Paris pour veiller à la fourniture des armes et de l'équipement des hommes, tandis que d'autres officiers furent chargés du recrutement, surtout en Suisse.

Vers la fin de juin 1782 le régiment fut au complet et les hommes réunis aux environs de la Rochelle; ils devaient y être embarqués avec un nombreux convoi auquel devait se joindre, pour la première partie de la route, les vaisseaux destinés à l'Amérique, au Cap et aux Indes. Ce grand rassemblement avait pour but d'éviter les attaques de la flotte anglaise, commandée par l'amiral Howe. Ce ne fut que dans les derniers jours du mois de juillet que le régiment de Meuron fut embarqué, les officiers et 800 hommes sur le vaisseau *le Fier*, et le reste des soldats au nombre de deux cents, sur deux vaisseaux plus petits. Cependant l'ordre du départ ne fut pas encore donné, des centaines de navires marchands et plusieurs vaisseaux de guerre attendaient l'arrivée du *Protecteur*, ayant à son bord l'amiral de la flotte, LaMothe-Piquet. Dans l'intervalle un terrible ouragan fit échouer plusieurs vaisseaux et le vent du N. E. se faisant attendre, la flotte ne put quitter la rade de l'île d'Aix. Enfin, le 2 septembre au matin, le vaisseau amiral donna le signal du départ et toute l'escadre mit à la voile; elle était composée de quatre vaisseaux de ligne, cinq frégates, plusieurs corvettes et cuters et près de trois cents navires marchands.

Le long de la côte d'Espagne la flotte ne fut pas inquiétée, seulement le grand nombre de vaisseaux qu'il fallait tenir réunis arrêtait les meilleurs voiliers. Le vaisseau *le Fier* était au nombre de ces derniers et son capitaine proposa au régiment de continuer le voyage seul, prétendant qu'il arriverait au Cap avant dix semaines. Le colonel de Meuron s'y refusa heureusement, ainsi qu'on le verra par la suite. Bientôt commencèrent les ouragans de l'équinoxe, qui furent suivis de dix-neuf jours de si horribles tempêtes que chaque instant semblait devoir amener la ruine de l'expédition. Dans le même moment les corsaires anglais faisaient la

chasse la plus acharnée aux navires marchands et parvinrent à en capturer plusieurs. Lorsque l'on eut atteint le 35° degré de latitude nord , l'amiral donna à la flotte le signal de se séparer : lui-même se dirigea avec la plus grande partie du côté des Antilles. Les vaisseaux destinés au Cap , au nombre de dix-sept sous la conduite de la frégate *Hermione* , s'arrêtèrent aux Canaries pour y prendre des vivres frais ; le 8 novembre ils jetèrent l'ancre dans la rade de Santa-Crux. Le colonel Meuron et ses officiers furent accueillis de la manière la plus bienveillante par la garnison de l'île ainsi que par les principales familles et passèrent huit jours au milieu des fêtes et des bals.

Le 17 , l'expédition remit à la voile , mais des calmes prolongés retardèrent la marche d'une manière si inattendue que bientôt la disette fut à bord. Le capitaine du *Fier* déclara que ses provisions n'étaient plus assez considérables pour nourrir le régiment jusqu'au Cap et le colonel Meuron s'étant assuré du fait , ordonna de mettre les troupes à la demi-ration ; mais cette mesure ne fut pas même suffisante , le scorbut fit de si rapides progrès qu'au bout de quelques jours il se trouva 230 malades à bord et qu'il ne resta plus d'autre ressource que de s'adresser aux autres vaisseaux de l'escadre. Le colonel Meuron se rendit à bord de l'*Hermione* , exposa la situation critique des troupes et demanda un prompt secours. Les capitaines de tous les vaisseaux furent convoqués sur l'*Hermione* , on prit note de leurs provisions , et tout ce dont ils pouvaient se passer à la rigueur fut livré au *Fier* , qui put ainsi continuer sa route sans que les troupes qui le montaient courussent le risque de mourir de faim , ce qui serait peut-être arrivé si le colonel Meuron eut suivi le conseil du capitaine de vaisseau qui voulait naviguer seul.

Le 6 janvier 1783 on vit s'élever au-dessus de l'horizon la montagne de la Table , et le lendemain matin l'expédition entra dans le port de la ville du Cap où le régiment Meuron , réduit à 850 hommes par les pertes subies pendant la traversée , fit son entrée solennelle. La colonie avait été dans un grand danger immédiatement après la déclaration de guerre des anglais , mais l'amiral Suffren s'était rendu en toute hâte au Cap , y avait débarqué les troupes nécessaires aux premiers besoins et bientôt étaient arrivés de nou-

veaux renforts aussi bien de France que de la Compagnie, qui suffisaient à protéger la ville contre toute attaque. Dans cet état de choses le colonel Meuron reçut l'ordre de s'embarquer avec sa troupe pour Ceylan où il devait se rencontrer avec Suffren. Celui-ci, qui était devenu la terreur des anglais dans les mers de l'Inde, et qui avait reçu d'eux le surnom de *l'amiral diable*, joignit la flotte du Cap à Trinquemale, dans l'île de Ceylan ; là ils apprirent que Cuddalore était menacée par terre par le corps d'armée de James Stuart et que sir Edward Hugh, avec huit gros vaisseaux, faisait voile vers cette forteresse pour la bloquer par mer et même pour débarquer des troupes. Le lendemain, avec sa célérité ordinaire, Suffren parut devant Cuddalore ; il avait trois vaisseaux de moins que ses adversaires, mais il sut si hardiment et si adroitement se serrer à la côte que l'ennemi n'osa l'attaquer et gagna le large. Suffren débarqua immédiatement des renforts pour la forteresse, entre autres le régiment Meuron ; il était temps. Le 13 juin 1784 les Anglais commencèrent leur attaque ; un combat meurtrier s'engagea autour de deux batteries avancées qui finirent par être emportées par les Anglais, mais après des pertes considérables, tant en tués qu'en blessés. Après ce combat le régiment fut de nouveau embarqué et partit avec Suffren à la recherche de l'amiral anglais, qu'ils atteignirent le 20 juin. Ce fut en vain qu'il chercha à éviter une bataille navale, la lutte commença dans l'après-midi et au bout de trois heures l'Anglais mit toutes ses voiles dehors pour retourner à Madras y réparer ses avaries. Suffren le poursuivit pour renouveler le combat ; mais sur ces entrefaites arriva la nouvelle de la conclusion de la paix et le régiment Meuron fut de nouveau débarqué dans l'île de Ceylan pour y être mis en garnison.

Si nous nous sommes étendu si au long sur ces événements, c'est que le régiment Meuron était composé en très-grande partie de Neuchâtelois, et que nous avons trouvé assez extraordinaire de voir nos compatriotes s'aider à livrer des batailles navales sous le commandement d'un des plus illustres amiraux de la France.

Après un séjour assez court dans l'Inde, le colonel Meuron et sa troupe retournèrent au Cap où ils séjournèrent pendant plusieurs années, mais pour retourner ensuite à Ceylan. A cette époque la

Hollande fut envahie par les armées françaises sous les ordres de Pichegru et, la métropole n'existant plus, les colonies néerlandaises se trouvèrent, non-seulement sans maîtres, mais aussi sans soutien contre les attaques des anglais, qui profitèrent des événements survenus en Europe pour s'en emparer. Ensuite de ces circonstances qui déliaient les troupes au service de la Hollande de leurs engagements envers cette puissance, le colonel Meuron passa, en 1795, avec son régiment, à la solde de l'Angleterre. Nous ne suivrons pas cette troupe dans les campagnes qu'elle fit dans son nouveau service où elle se distingua en toutes circonstances et surtout au siège de Seringapatam, où elle eut l'honneur de monter la première à l'assaut. Après un long séjour dans l'Inde et au Cap de Bonne-Espérance elle fut transportée au Canada et licenciée définitivement en 1816. Son chef, après avoir été promu au grade de major-général, puis à celui de lieutenant-général, vint habiter la Rochette à Neuchâtel, où il mourut le 4 avril 1806, sans laisser d'enfants de son mariage avec une demoiselle de Morveaux. Pendant son séjour au Cap et dans l'Inde, il avait recueilli une grande quantité d'objets concernant l'histoire naturelle, qu'il donna généreusement à sa ville natale. C'est cette collection, riche surtout en coquillages marins, qui a fait la fondation du musée de Neuchâtel.

Lorsque le général de Meuron eut quitté le service, son frère, le comte *Pierre-Frédéric de Meuron*, devint colonel du régiment et plus tard brigadier-général; il se retira à Neuchâtel et y mourut en 1813, laissant un fils, le comte *Charles-Gustave de Meuron*, né en 1779, qui fut d'abord lieutenant dans deux régiments d'infanterie prussienne. Ayant été licencié en 1806, il ne rentra au service qu'en 1815; à cette époque il devint commandant du bataillon neuchâtelois de la Garde. A sa mort, arrivée à Copenhague le 8 janvier 1830, il était envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près la cour de Danemark, charge qu'il avait remplie auparavant près du Corps helvétique.

Sources. *Das Leben des Feldmarschall Grafen York von Wartenburg*, von J.-A. Droysen. — *Allgem. Literatur-Zeitung*, 1806. — Rückner, *Ueber Neuchâtel*. — *Mémoires de Fauche-Borel*. — *Recueil généalogique du baron d'Estavayer*, mss. — Manuscrits du comte Henckel de Donnersmarck. — De Sandoz-Rollin, *Essai statistique*. — Tribolet, *Description topographique de la juridiction de Neuchâtel*. — *Messenger boiteux de Neuchâtel*, 1815, 1830. etc., etc.

DANIEL DE MEURON.

Daniel de Meuron, ministre du saint Evangile, né en 1744, consacré en 1768, fut d'abord subside à Boudry, puis diacre de Valangin. Il quitta les fonctions pastorales en 1784 et s'établit à Neuchâtel, où il est mort en 1820. Nommé, en 1794, secrétaire de la Société d'émulation patriotique, il fut un des membres les plus actifs de cette utile institution, dont il dirigea, de 1793 à 1820, le précis des séances. Les premières années du *Messenger boiteux* de Neuchâtel contiennent bon nombre d'excellents articles sur l'agriculture, qui sont dus à sa plume. Il était correspondant du *Journal littéraire* de Lausanne, dans lequel il fit insérer plusieurs opuscules; il contribua aussi à la publication des *OEuvres de Bonnet*, imprimées à Neuchâtel, et l'illustre auteur déclare que c'est principalement aux soins éclairés et vigilants de M. de Meuron que l'on doit la bonne exécution de cette édition. On doit encore à M. de Meuron un traité très-estimé sur la culture des pommes de terre, qui a paru sous ce titre: *Mémoire sur l'importance de la culture des pommes de terre dans la principauté de Neuchâtel et Valangin, par un membre de la Société d'émulation patriotique*. Neuchâtel 1792, in-8°.

Sources. Cartulaire des églises du canton. — *Messenger boiteux de Neuchâtel*. — *OEuvres de Bonnet*.

LOUIS DE MEURON.

Louis de Meuron, fils du précédent, né en 1780, suivit toutes les classes du collège de Neuchâtel et y prit le goût des études classiques, qu'il cultiva jusqu'à la fin de sa vie. Fils de pasteur, il eut un moment l'idée de se vouer aussi au saint-ministère, et il avait les qualités et la capacité requises pour y être admis; mais il renonça à ce projet, et se vouant à la jurisprudence, il alla, en 1800, l'étudier à Berlin. Cette étude ne lui fit pas négliger celle

de la littérature ancienne, non plus que celle du dessin et de la peinture, pour laquelle il avait eu de bonne heure beaucoup de goût. Mis en rapport avec le célèbre peintre-graveur Chodowiecki, il fit assez de progrès à son école pour devenir, sinon précisément un artiste, du moins un amateur d'un vrai mérite : il avait un talent remarquable pour saisir et rendre les attitudes du corps, et il a laissé une collection qui en fait foi. Ses études de jurisprudence achevées, il revint à Neuchâtel, où il ne tarda pas à entrer dans les charges publiques. Il fut chef de juridiction à un âge où l'on ne parvient guère à de telles fonctions : il n'avait pas 24 ans quand il fut nommé maire de Bevaix. Il occupa cette place jusqu'en 1814, où il fut nommé à celle de châtelain du Landeron, dont il donna sa démission en 1830. De 1819 à 1822, outre ses fonctions de chef de juridiction, il remplit encore celles d'interprète du roi.

Depuis 1830, les seules fonctions publiques qu'il avait conservées, étaient celles de membre de la Commission d'éducation de la ville de Neuchâtel, dont il fut secrétaire douze ans et membre actif des plus assidu, près de quarante. Il n'en devint membre simplement honoraire que peu d'années avant sa mort, quand ses affaires particulières qui réclamaient tous ses soins, et l'affaiblissement de sa santé le forcèrent à interrompre des travaux qui avaient toujours eu pour lui un intérêt tout particulier.

M. de Meuron était un des Neuchâtelois qui maniaient le mieux la plume : sa connaissance des langues anciennes avait singulièrement contribué à donner à son style les qualités qui le distinguent. On lui doit deux descriptions topographiques de juridictions du pays, qui indiquent une parfaite connaissance des localités décrites et doivent compter parmi les meilleures qui aient été publiées ; ce sont : *Description topographique de la châtellenie du Landeron*. Neuchâtel 1828, in-8°. — *Description topographique de la châtellenie du Val-de-Travers*. Neuchâtel 1830, in-8°. Le premier de ces deux ouvrages fut couronné par la Société d'émulation patriotique, dont l'auteur fut pendant de longues années un des membres les plus distingués. Il fut aussi pendant douze ans seul rédacteur du *Messenger boiteux*, qui, probablement sans lui eût cessé de paraître.

Mais ses principales occupations, pendant les dernières années de sa vie, avaient pour objet l'étude d'Horace, et nous ont valu

deux ouvrages très-intéressants, intitulés : *Observations critiques et littéraires sur les satires d'Horace, d'après C-M. Wieland*. Neuchâtel 1846, in-8°. — *Observations critiques et littéraires sur les épîtres d'Horace*. Neuchâtel 1846, in-8°. Un écrivain distingué de la Suisse française a rendu compte de cette publication en des termes que nous nous plaisons à reproduire : « Il appartenait à Wieland, dit-il, d'être l'interprète d'Horace; à son tour il appartenait à M. de Meuron de nous entretenir de Wieland et d'Horace, de le faire dans un langage plein de grâce, d'élégance et de facilité. M. de Meuron a dû trouver du plaisir à causer des classiques qu'il aime, de Mécène, dont il a les goûts; de poésie et d'art, lui que distingue un goût délicat pour la poésie et les arts. Nous le remercions de nous avoir enrichis d'un écrit plein de charme. Nous le remercions aussi de ne s'être pas fait simple traducteur de Wieland, mais d'avoir, soit par plus de concision, soit par d'heureux rapprochements avec des écrivains français, assuré à ce petit volume une naturalisation plus complète. » Si M. de Meuron écrivait bien en prose, il versifiait très-bien aussi; mais peut-être ne paraissait-il nulle part autant à son avantage que dans sa conversation, qui se distinguait par des observations piquantes, une gaieté du meilleur ton, les réparties promptes d'un esprit fin et vif, des anecdotes choisies et racontées avec grâce et à propos, et une mémoire d'une sûreté parfaite : il était pour ses proches et ses amis comme un dictionnaire vivant. Il avait hérité de l'esprit des Petitpierre, dont il descendait par sa mère, fille du pasteur Petitpierre d'Irlande, et nièce de trois autres pasteurs Petitpierre, tous trois doués de remarquables facultés intellectuelles. Mais il brillait surtout par la bonté de son cœur et les mérites de son caractère; il était plein de bienveillance, d'une douceur inaltérable, ne jugeait point les autres, ne parlait jamais de lui-même et n'exigeait rien de personne. Après une longue maladie qu'il supporta avec une patience admirable, il mourut au mois de décembre 1847.

Sources. *Messenger boiteux*. — *Le Constitutionnel neuchâtelois*.

MONNIN.

Cette famille, originaire de Cressier, a donné plusieurs officiers qui se sont distingués dans les armées étrangères ; mais comme la plupart d'entre eux sont demeurés dans des grades inférieurs, nous ne nous occuperons que des deux suivants.

François de Monnin, fut anobli en 1664, par Geneviève de Bourbon, tutrice de l'abbé d'Orléans. Il avait commencé sa carrière militaire en entrant au service de France dans un des régiments suisses levés en 1641. Il fit dès cette époque, en qualité de capitaine, les campagnes qui se terminèrent par la paix de Münster, et passa, en 1672, dans le régiment de Pfyffer dont il devint lieutenant-colonel, grade qu'il occupa avec distinction jusqu'en 1690. Il obtint cette année-là des cantons, par commission du 14 mars, l'autorisation de lever un régiment suisse dont il conserva le commandement jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 8 mai 1696, à l'âge de soixante-douze ans, après en avoir passé cinquante-cinq sous les armes.

Jean-François de Monnin, fils du précédent, né en 1673, lieutenant-général au service de France, colonel-proprétaire du régiment de son nom, chevalier de St-Louis, entra comme cadet dans la compagnie colonelle de son père le 1^{er} septembre 1690. Enseigne le 4 août 1692, lieutenant le 2 novembre 1693, capitaine le 17 avril 1695, il prit part aux différents sièges et batailles où se trouva le régiment et fut gratifié, le 1^{er} août 1696, de la compagnie vacante par la mort de son père. Ce corps ayant été réduit de moitié après la paix de Ryswick, il entra avec sa demi compagnie dans le régiment de Courten, avec lequel il fit les campagnes des Pays-Bas, de 1702 à 1703. Il fit ensuite la guerre en Espagne et en Catalogne et fut nommé lieutenant-colonel en 1712, à la suite du siège de Girone, pendant lequel il s'était fait remarquer par sa bravoure et où il avait été grièvement blessé. Nommé colonel en 1719, il passa dans le régiment de Castellaz et devint successivement brigadier des armées du roi, colonel du régiment de Bettens, maréchal de camp le 1^{er} janvier 1740 et lieutenant-général le 1^{er} mai 1745. Il

commanda en cette dernière qualité au siège de Mons et à la bataille de Raucoux en 1746. L'année suivante il assista à la bataille de Lawfeld, où il se couvrit de gloire; à la tête de sa brigade il attaqua six fois le village de Lawfeld, que l'ennemi défendait avec fureur, et y perdit la moitié de ses hommes. C'est dans ce combat que fut tué le brigadier Marquis, de Neuchâtel. Pendant les campagnes suivantes le général de Monnin donna, dans toutes les circonstances, des preuves d'une rare intelligence et d'une valeur éprouvée. Il mourut à Paris en 1756, âgé de quatre-vingt-un ans, laissant la réputation d'un excellent officier-général.

Sources. Zurlauben, May, Girard, *Histoire militaire des Suisses*.

MONTMOLLIN.

Suivant une ancienne tradition, cette famille descendrait de réfugiés Vaudois ou Albigeois, serait venue s'établir dans ce pays et aurait donné son nom au lieu où est actuellement le village de Montmollin. Un *Hugue de Montmolens* est mentionné dans les *Annales de Boyve*, comme une des personnes considérables vivant à l'époque du comte Louis. Ce qu'il y a de certain c'est qu'en 1347 un *Jean de Montmollin* possédait avec les donzels de Cormondrèche un terrain près de Coffrane. En 1359, dans l'acte d'hommage prêté par Jean d'Arberg, la limite entre la seigneurie de Valangin et le comté de Neuchâtel passe par « le pra de Covrier qui est es hoirs de *Henri de Montmollin*. »

Vuillemin de Montmollin achetait en 1347, une vigne à Cormondrèche. Ce Vuillemin eut un fils nommé Jehan, duquel on a plusieurs actes où il est nommé Jehan fils de feu Vuillemin de Montmollin; il possédait une maison en ville, « sise au Chastel à côté de la maison du curé de Serrières; » il accensa, en 1418, cette maison en se réservant une partie de la cave et de pouvoir y venir loger en temps de guerre lui et sa « maignie. » *Claude de Montmollin*, bourgeois de Neuchâtel, maire de Rochefort et de la Côte, obtint passement en justice de Neuchâtel, le 7 mars 1562, pour ce cens qu'il réclamait des propriétaires de cette maison. Ce Claude

eut un petit-fils nommé **Georges de Montmollin**, qui mourut en 1634 après avoir été lieutenant du prince et maître-bourgeois de Neuchâtel. C'est le premier qui ait occupé ces deux places en même temps. Son frère *Jacques* était capitaine d'une compagnie de 200 hommes au service de France, sous le règne de Louis XIII. Il mourut en Piémont en 1644. Quatre frères, *Georges*, *Guillaume*, *Jean* et *Henri* ont perpétué cette famille et se sont distingués autant par leur savoir que par leurs vertus. L'aîné mérite certainement une mention spéciale.

Georges de Montmollin, né en 1628, était fils de *Jonas de Montmollin*, receveur de Valangin, et de Marguerite Petitpierre. Son grand-père paternel, Georges de Montmollin est mentionné plus haut et avait épousé Marguerite, sœur de David Favargier, procureur-général et maire de Neuchâtel. Il reçut sa première éducation chez un pasteur du pays et fut d'assez bonne heure envoyé à Bâle pour y continuer ses études: il fit ensuite sa philosophie à Orange sous le professeur de Rodon, et son cours de droit à Orléans, où il fut nommé l'un des *maîtres* de la bibliothèque. Il n'avait pas encore atteint sa vingt et unième année lorsqu'il reçut le diplôme de docteur en droit. Ce succès ne lui fit pas croire que ses études étaient terminées; il alla les continuer à Paris, fréquenta le Palais et en rapporta, selon un contemporain, « de belles connaissances, principalement du droit, de la politique, de l'histoire et de la géographie. »

Il épousa, en 1651, Elisabeth Guy, qui lui apporta en dot une fortune considérable. Il entra ensuite dans le Conseil des Quarante et fut envoyé à Berne lors de la guerre des paysans, dans cette guerre où, comme il le dit lui-même, nos compagnies se firent beaucoup d'honneur, et où « Sigismond Tribolet, qui commandait nos gens, s'étant rué sur le gros des rebelles, là où se trouvait leur chef Leuwenberger, l'avait saisi au corps et terrassé, si bien que par sa vaillance et force non-pareilles, il avait mérité d'être inscrit au nombre des sauveurs de la république. »

Georges de Montmollin était depuis un an membre du Conseil des Quarante, lorsqu'il fut nommé à la Recette de Valangin. La charge de receveur était alors fort importante; aussi sa nomination fut-elle considérée comme une promotion accordée à ses talents et à

ses vastes connaissances. Le brevet de procureur-général du comté de Neuchâtel lui fut accordé en 1655, d'abord pour un an, puis pour un temps illimité. Ce poste fut rendu doublement important pour lui par le fait du second voyage de Henri II dans la principauté. En sa qualité de procureur-général il accompagna souvent le prince dans le voyage dont il a fait une relation justement admirée. Il fut anobli en 1657, et avec lui ses quatre frères: *Guillaume*, qui fut depuis doyen de la Classe; *Jean*, qui devint trésorier-général; *Henri*, receveur de Valangin; et *Jonas*, receveur de Colombier.

Un homme tel que G. de Montmollin devait parvenir aux postes les plus élevés de sa patrie: un seul l'était plus que celui qu'il occupait, celui de chancelier auquel il fut nommé en 1661; et c'est sous ce titre-là qu'il est maintenant toujours désigné. Il occupait ces fonctions lorsque le duc de Longueville s'étant rendu à Neuchâtel pour remettre la souveraineté du pays à son frère, le comte de St-Pol, il fut chargé d'expliquer les intentions de S. A. devant les corps de l'Etat assemblés à cet effet. En 1673, il fut mandé par la duchesse de Longueville à Paris et il n'en revint que l'année suivante. Cette princesse, tutrice de ses enfants après la mort de son mari, consultait le chancelier, non-seulement pour les affaires du pays, mais encore pour les nombreuses difficultés qu'elle avait en France; aussi M. de Montmollin faisait de fréquents séjours soit à Paris, soit au château de Trie, et se trouva en rapport avec plusieurs grands personnages de l'époque, entre autres avec le grand Condé.

A la demande de la princesse, qui était fort embarrassée de gouverner un pays dont elle ne connaissait ni l'ordre de succession ni la nature de la souveraineté, le chancelier écrivit un mémoire, portant en substance que le comté de Neuchâtel, jadis fief d'empire et fief de Châlons, était entièrement quitte et de l'une et de l'autre vassalité, et formait un état souverain; que l'on n'y suivait ni le droit écrit ni celui des fiefs de l'empire, ni l'ancien usage des terres d'empire, ni les coutumes de Suisse, mais une coutume particulière, pratiquée depuis un temps immémorial, très-propre à terminer promptement les procès, et qu'il fallait seulement rédiger par écrit, comme on en avait eu le dessein depuis cent trente ans;

enfin, et c'était là le point essentiel, que par la coutume constante et perpétuelle des comtes de Neuchâtel, la souveraineté ne pouvait pas être partagée, et que l'aîné devait succéder seul au comté. Toutefois, ajoutait-il, S. A. S. ferait une chose digne de sa prudence et de la tendresse qu'elle a pour ses enfants, si, lorsqu'ils seront en âge, elle leur faisait établir si fortement le droit d'aînesse et l'indivision de la souveraineté, qu'il ne restât plus à l'avenir le moindre sujet d'y contredire.

Comme presque tous les hommes distingués, le chancelier connut aussi la mauvaise fortune :

Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête.

Il n'eut pas à se louer de la duchesse de Némours comme d'Anne Geneviève de Bourbon. Celle-ci étant morte en 1679, la duchesse de Némours, devenue curatrice de l'abbé d'Orléans, destitua les officiers de l'Etat qui lui avaient été opposés, entre autres le chancelier. « C'est un gouverneur qui avait peu d'esprit et un chancelier qui faisait tout, dit-elle aux députés qui lui avaient été envoyés dès qu'on avait appris à Neuchâtel la décision du roi touchant la curatelle ; ce sont eux qui ont causé mes malheurs ; ils s'opposent encore à mes desseins ; ils entravent le voyage que je veux faire. » La destitution de M. de Montmollin fut la conséquence de ses ressentiments contre lui. Mais madame de Némours servit par là, sans s'en douter, la renommée de celui auquel elle pensait faire du mal. Déchargé du fardeau des affaires publiques, il eut le temps de composer ses Mémoires, par lesquels, surtout son nom passera à la postérité. Il dit lui-même dans une des premières pages de cet ouvrage :

« Ayant eu l'habitude toute ma vie de mettre par écrit les choses qui venaient à ma connaissance, je puis facilement rédiger mes remarques, maintenant que madame de Némours, sœur curatrice d'aprèsent, me laisse du loisir, m'ayant destitué de mes charges, en récompense de mes longs services ; son bon plaisir soit fait. »

Il n'avait pas composé ses mémoires en vue de les faire imprimer : il les destinait essentiellement à l'instruction de ses fils ; s'ils renferment quelques inexactitudes, la cause en est sans doute dans

le fait que le chancelier était privé par sa destitution des documents des archives. Il parle lui-même bien modestement de ce travail : « Mon dessein est seulement, dit-il, de fournir un index qui pourrait un jour être mis en liaison et récit par quelque homme de bien suffisamment éclairé, lequel ne manquerait de se faire grand honneur en offrant tel beau présent à ce pays. » Ce beau présent a été fait à notre patrie, et l'espérance patriotique du chancelier réalisée.

S'il est vrai que la loyauté, la franchise, la sévérité de principes soient souvent des motifs de destitution, on conçoit que le chancelier de Montmollin ait été exposé à pareil sort. Il est impossible de lire ses mémoires sans se convaincre que leur auteur devait être un homme plein de franchise et de bonne foi. L'anecdote suivante, extraite de la première partie de l'ouvrage, vient à l'appui de cette assertion. « On me pardonnera, dit-il, ce despectueux langage de ma facherie (à l'égard de l'administration de la maison d'Orléans), quand j'ajouterai que parlant de ces choses avec la princesse défunte en son château de Trye, un jour que nous étions seuls dans les jardins, il m'échappa dans la vivacité du discours, d'appeler ces fâcheux temps des règnes d'étourneaux ; de quoi lui ayant demandé humblement pardon, elle se prit à rire de bon cœur, et appuyant sa belle main sur mon bras, cette charmante princesse me dit ces propres paroles : « Monsieur le chancelier, je vois qu'au temps passé les étourneaux étaient aussi communs en France qu'ils le sont de nos jours : je vous prie de me parler souvent des vieilles fautes et de vous bien fâcher ; c'est le moyen de me faire sage. »

Nous avons déjà vu que le chancelier ne fut pas toujours traité avec tant de douceur ; cependant sa première destitution ne dura que trois ans : en 1682, la duchesse de Nemours ayant dû résigner la curatelle de son frère, qui fut remise au prince de Condé et au duc de Bourbon, il fut rétabli dans sa charge, ainsi que tous les officiers destitués par la princesse.

Après cette révolution administrative, le gouvernement fut stable pendant trois années, mais ensuite, une intrigue fut ourdie pour renverser le gouverneur d'Affry. Comme il devait en quelque sorte son établissement et son rétablissement au chancelier de Montmollin, ce sentiment, joint à son peu de capacité, lui avait inspiré une

telle soumission, qu'il n'avait que le nom de gouverneur et que le chancelier l'était en effet. Son grand pouvoir, les charges honorables et lucratives dont sa famille était pourvue; l'entrée du trésorier Jean de Montmollin au conseil d'Etat, où l'on n'avait jamais vu deux frères siéger à la fois; c'était plus qu'il n'en fallait pour exciter l'envie. Les ennemis du chancelier entreprirent à la fois de ruiner son crédit à la cour et de faire ôter le gouvernement à d'Affry. Ces deux desseins réussirent, le fils de d'Affry fut nommé gouverneur à la place de son père, et les mémoires présentés contre Montmollin firent une telle impression sur les princes, qu'ils adressèrent au conseil d'Etat une lettre sévère, où, en lui prescrivant certaines règles d'administration, ils blâmaient ses membres comme ayant mal ménagé les intérêts du souverain. Ce blâme, dont le nouveau gouverneur se rendait l'intermédiaire auprès du conseil, retombait sur son ancien chef, et ce chef était son père. A la lecture de cette lettre, il s'éleva au conseil une grande rumeur. Il faut sans doute obéir, s'écria le digne maire de Neuchâtel, Tribolet-Hardy, mais nous n'enregistrerons pas notre déshonneur. De son côté, le chancelier jugeant bien qu'on l'avait eu particulièrement en vue, écrivit à Paris d'une manière très-peu soumise, sans égard aux avis du gouverneur, qui en fut d'autant plus irrité que son père ne pouvait manquer d'être compromis dans cette justification. Sur ces entrefaites, le grand Condé mourut, les choses s'adoucirent aussitôt, et le duc de Bourbon se borna à révoquer, sans termes injurieux, les mesures qu'il avait désapprouvées.

Voyant la maison de nos princes sur le point de s'éteindre, le chancelier craignait par-dessus tout la domination de petits princes français et catholiques. Mais laissons-le parler lui-même. « Que deviendra, dit-il, ce pauvre pays à la prochaine extinction de la maison de Longueville? Le prince de Conti et le chevalier de Soissons, n'ayant d'autre titre que des dispositions testamentaires, sont inhabiles à succéder à un état inaliénable. Où sera donc le légitime souverain appelé par la loi?

» A défaut de toute la descendance d'Henri 1^{er}, il faudrait le chercher chez les Gondy et les Matignon, descendants de Léonor. Mais quels souverains que des seigneurs français asservis eux-mêmes

mes comme ils le sont à cette heure ! La politique exige que l'on fasse violence à la loi, en faveur du salut public.

» Parmi les divers sentiments qui m'ont été communiqués par de braves gens à bonne tête, il y en a un qui me charmerait de tous points, si je n'y voyais des difficultés insurmontables. Il s'agirait de convertir l'état en république, et d'en faire une partie intégrante du corps helvétique. Mais un pareil régime n'est point fait pour nos têtes pleines de feu et de montant, soit par l'influence du Jura, soit par l'effet des droits et libertés de la multitude. La tentative d'une telle révolution échouerait déjà à cause des haines de partis, de l'opposition de quelques familles, des ambitions personnelles et de la rivalité des gens de Valangin, gâtés depuis longtemps, et qui prétendraient peut-être à former une république à eux seuls.

» Quelle apparence, d'ailleurs, que Louis XIV, accoutumé à faire toutes ses volontés chez lui et souvent chez les autres, voulût abandonner un prince de son sang et les seigneurs français ? Et ne serait-il pas à craindre que les Suisses eux-mêmes songeassent moins à nous ériger en république qu'à nous réduire en bailliage ?

» S'il y avait quelque part un prince en état de nous protéger et de nous faire du bien, assez éloigné pour ne pouvoir aisément nous nuire, un prince considéré de toute l'Europe, défenseur des libertés temporelles et spirituelles des peuples, et en faveur duquel on pourrait établir, d'une manière assez éblouissante, le droit de succéder à la maison d'Orléans, ne serait-ce pas lui qui nous conviendrait pour souverain ? Je crois l'apercevoir dans la personne de Guillaume de Nassau, héritier de l'ancienne maison de Châlons-Orange. »

Seize ans de suite il médite sur le sort futur de son pays, pour lequel il ne voit qu'une chance de salut, le sceptre d'un prince puissant et protestant : il s'efforce de préparer les choses et les esprits à ce grand changement. Traitant la question non-seulement sous le point de vue politique, mais encore sous le point de vue juridique, il s'applique à établir et à mettre en lumière les droits de la maison d'Orange, comme ayant succédé à celle de Châlons, à laquelle appartenait la suzeraineté du comté de Neuchâtel. Il ne veut pas même que son fils Charles continue à servir en France ; il l'envoie, ainsi que ses deux autres fils, à l'armée des Etats-Généraux.

On comprend que cette manière de faire n'était pas propre à lui

concilier la faveur des princes français curateurs , qui naturellement tenaient pour un prince de leur nation. Au mois de mai 1692, l'ambassadeur de France, Amelot, fit un voyage à Neuchâtel, dans le but de sonder les esprits touchant l'idée de faire passer l'état au duc de Chartres. Il n'y trouva aucune disposition , mais surtout il se convainquit que tout projet pareil rencontrerait un puissant obstacle dans le chancelier de Montmollin. Dès lors la perte de celui-ci fut résolue, et le 6 février 1693, le gouverneur ayant assemblé le conseil sans l'y appeler , produisit un ordre du prince qui le destituait de tous ses offices. Un messenger d'état ayant été envoyé pour le lui notifier, il répondit par écrit au pied de cette notification, que n'ayant jamais manqué ni de fidélité, ni d'intégrité dans l'exercice des charges qui lui avaient été données trente-trois ans auparavant, il ne croyait pas qu'on pût les lui ôter, d'autant plus que le prince de Condé avait lui-même déclaré en termes exprès, lors de sa réintégration en 1682 , que les destitutions sans formes de justice et sans sujet de reproches, étaient contraires à toutes les lois et à tout ce qui s'était pratiqué jusques à cette heure. Enfin il demandait un sursis et la communication des motifs de sa destitution , afin de pouvoir adresser au prince ses remontrances. A la lecture de cette réponse , le gouverneur dit qu'elle était inutile , il la mit dans sa poche sans permettre qu'elle fut enregistrée, et, deux jours après, Brun d'Oleyres présenta son brevet de chancelier.

Dès ce moment G. de Montmollin fut éloigné pour toujours des emplois publics ; mais son influence , quoique devenue celle d'un simple particulier, ne laissa pas d'être encore très-grande; le parti français le savait bien : on disait de lui qu'il n'était pas homme à regarder tranquillement par la lucarne. Il contribua puissamment à faire rendre la sentence du 8 mars 1694, par laquelle les Trois-Etats prononcèrent l'inaliénabilité de la souveraineté du pays, malgré les protestations de madame de Némours. Les lettres les plus flatteuses de plusieurs grands seigneurs français ne purent naturellement pas le faire renoncer à ses plans consciencieusement et mûrement arrêtés. Dans l'intérêt de leur réalisation il correspondit d'abord avec lord Galloway, envoyé britannique à Turin ; puis il envoya par ses fils un mémoire sur la succession de Neuchâtel au

prince d'Orange , lequel céda ses droits à la maison de Brandebourg.

C'est à cette époque qu'il composa la seconde partie de ses Mémoires. Jusqu'en 1834 , cet ouvrage n'était connu du public que par des copies , la plupart fautives , et des extraits isolés , qui , tout en le défigurant , pouvaient à peine faire apprécier le talent de l'auteur. Le judicieux auteur de la statistique du canton , M. de Sandoz-Rollin , parlait en ces termes du manuscrit du chancelier : « A la tête du petit nombre de Neuchâtelois dont les productions littéraires méritent d'être rapportées , on peut placer le chancelier de Montmollin , mort au commencement du siècle dernier , dont les Mémoires historiques et politiques , écrits avec autant de force que de clarté , attestent un esprit cultivé et le jugement le plus sain. » Quiconque avait lu ces Mémoires se demandait pourquoi un tel livre n'était pas imprimé.

Un sens fin et délicat , un style nerveux , souvent épigrammatique , de la naïveté , des opinions politiques remarquables pour l'époque où elles furent exprimées , telles sont les qualités qui distinguent les ouvrages du chancelier. Ses Mémoires sont divisés en deux parties également intéressantes. « Ce n'est ici le lieu , dit-il en commençant , où j'ai dessein de suivre la filiation généalogique et la succession des différentes races de nos sires , matière qui formera la seconde partie de cet écrit , et qui contiendra l'indication sommaire des choses principales qui se sont passées sous chaque règne. Cette première partie est destinée principalement à suivre des yeux , autant que la chose est possible , le sort politique et seigneurial de nos sires , longtemps vassaux considérables et immédiats des rois de Bourgogne , et partant seigneurs du premier rang , duquel ils déchurent par la rigueur des occurrences sur la fin du treizième siècle , pour enfin se relever et se maintenir seuls au milieu de l'écrasement général de tous les grands seigneurs de la Suisse , voire devenir princes souverains par la grâce de Dieu , tels qu'ils le sont depuis deux cents ans , chose bien singulière , et certes toute remarquable. »

La seconde partie de l'ouvrage commence par une dissertation préliminaire sur l'existence de Noidenolex et le lieu où cette ville était située , sur l'église collégiale de Notre-Dame de Neuchâtel et

ses fondateurs, sur l'origine de plusieurs de nos institutions civiles et politiques, et sur les rapports que soutenaient les anciens seigneurs avec leurs sujets. Après quoi, l'auteur entre dans le détail des actes de l'administration des comtes ou princes de Neuchâtel, et il fait le résumé des événements les plus importants de l'histoire de notre canton. Malheureusement l'écrivain, après être arrivé dans cette seconde partie au comte Jean de la maison de Fribourg en Brisgau, termine là son ouvrage. On peut, il est vrai, suppléer à cette lacune au moyen des documents renfermés dans la première partie; mais il n'en est pas moins vrai que le brusque silence de l'auteur nous a privés d'une quantité de faits qu'il eut été intéressant de connaître.

G. de Montmollin écrivait très-purement le français, ce qui s'explique par l'éducation française qu'il avait reçue, et aussi par les rapports fréquents, que pendant qu'il occupait ses fonctions, il eut avec la France. Quoiqu'il fût contemporain de Racine et de Boileau, son style est plutôt celui des écrivains du règne de Louis XIII que celui de cette pléiade de bons auteurs qui illustrèrent le siècle de Louis XIV. L'auteur de *l'Histoire de Neuchâtel et Valangin jusqu'à l'avènement de la maison de Prusse*, nous peint le chancelier « méditant et transcrivant ses réflexions à la lueur de sa lampe, sans être distrait par le bruit monotone du rouet de cette femme âgée, serviteur fidèle du vieillard. »

Quelques-uns de ceux qui liront cet article, donneront sans doute quelquefois un souvenir à cet homme distingué, en passant devant la maison où il *transcrivait ses réflexions* si judicieuses, et qui, bâtie par lui, appartient encore à l'un de ses descendants. Il n'eut pas la satisfaction de voir ce qu'il avait espéré et préparé autant qu'il dépendait de lui : il mourut quatre ans avant la sentence de 1707, le 11 novembre 1703. Il n'avait rien perdu, sous ses cheveux blancs, de sa force de tête et de sa vigueur de caractère. Les Neuchâtelois peuvent être fiers de compter parmi leurs gloires nationales, cet homme dont le rare mérite eut honoré un plus grand pays que le nôtre.

Outre les *Mémoires* du chancelier, on possède encore de lui les manuscrits suivants : *Histoire abrégée du comté de Neuchâtel*. — *Traité sommaire des fiefs du comté de Neuchâtel*. — *Traité des fiefs*

de Neuchâtel et Valangin. — Mémoire envoyé à la duchesse de Longueville, 1664.

De son mariage avec Elisabeth Guy, le chancelier laissa trois fils, *Charles, François et Jean-Henri de Montmollin.*

Charles de Montmollin, né en 1666, servit en France dans le régiment de Stuppa, de 1679 à 1692. A cette époque il passa avec son frère **François** au service des Etats-généraux en qualité de capitaine et leva une compagnie dans le régiment de Mulinen. Le mérite distingué de ces deux officiers, engagea le colonel Guillaume de Mural à choisir l'aîné pour lieutenant-colonel et le cadet pour major du régiment suisse qu'il venait de lever. Charles obtint le régiment de Mural le 2 juillet 1702, fit la campagne de cette année et les deux suivantes avec la plus grande distinction à la tête de son régiment, et fut tué le 13 août 1704, à la bataille d'Höchstätt, en faisant des prodiges de valeur, secondé par son frère François devenu lieutenant-colonel. Celui-ci ayant reçu vingt-trois blessures dans la même bataille, mourut le 22 septembre suivant à Donauwerth, après avoir été nommé par les Etats-généraux colonel du régiment de Montmollin. ¹

La carrière de Charles de Montmollin fut courte mais brillante; à ses talents militaires il joignait une aptitude remarquable pour la politique. Guillaume III faisait grand cas de lui et l'employa souvent dans des négociations importantes et délicates. En 1700 il le chargea de se rendre à Madrid, afin d'essayer, par le moyen de la cour d'Espagne, de détacher l'Electeur de Bavière des intérêts de la France; il ne réussit pas, le secret de sa mission fut pénétré et il fut facile à la cour de France de prendre à temps des mesures qui lui rendirent le succès impossible. Il avait épousé mademoiselle de Valckenier, fille d'un ministre des Etats-généraux en Suisse, dont il n'eut que deux filles mortes en bas âge.

Jean-Henri de Montmollin, fils cadet du chancelier, fut major du régiment suisse de Mural, puis de Montmollin, au même service. Retiré dans son pays après la mort de ses frères il devint conseiller d'Etat en 1744 et épousa Barbe Osterwald, fille du célè-

¹ Dans les dates que nous venons de donner nous avons suivi May de Romainmôtier, mais d'après une autre version Charles de Montmollin aurait été nommé colonel le 6 août 1697 et serait mort en 1702.

bre théologien de ce nom, dont il eut deux fils et quatre filles. L'un de ses fils, **George de Montmollin**, né en 1710, conseiller d'Etat et maire de Valangin, mort en 1780, laissa de Magdeleine Pury, sa femme, fille de noble Abraham Pury, conseiller d'Etat et de Dorothee de Chambrier, trois fils : 1^o *Jean-Frédéric*, dont il est parlé plus bas. 2^o **Jean-Henri de Montmollin**, né en 1744, négociant. Il épousa Uranie Brun, qui lui donna un fils nommé *François*, né en 1767, qui fut aide-major des milices du pays en 1796 et mourut sans enfants de son mariage avec Rose Chaillet; et une fille Elise, mariée à Théophile Perregaux. 3^o **Georges de Montmollin**, né en 1753, conseiller d'Etat et colonel des Montagnes, mort en 1818, sans postérité.

Jean-Frédéric de Montmollin, né en 1740, devint conseiller d'Etat et maire de Valangin. Il était correspondant de David de Pury, et c'est à lui que le généreux bienfaiteur adressait, sous le voile de l'anonyme, les sommes qu'il destinait à des travaux d'utilité ou d'embellissement et à la construction de l'Hôtel-de-Ville de Neuchâtel. M. de Montmollin est l'auteur des opuscules suivants : *Observations et réflexions générales sur les moyens de pourvoir à la sûreté de la ville de Neuchâtel, relativement aux débordements du Seyon*. Neuchâtel 1756, in-4°. — *Mémoire justificatif des conseillers d'Etat de Montmollin, maire de Valangin, Pury, maire de la Côte et Pury, colonel, sur les informations données contre eux à la cour*. S. L. 1767, in-8°. Ce dernier écrit est relatif aux troubles arrivés à Neuchâtel en 1767. Il avait épousé Anne-Marie de Luze, fille de Jean-Jacques de Luze, banneret de Neuchâtel; il en eut deux fils, qui suivent.

1^o **Georges de Montmollin**, sous-lieutenant dans le régiment de Salis-Samaden, au service de France, obtint une enseigne aux Gardes-Suisses, et arriva à Paris le 8 août 1792, deux jours avant le massacre des Suisses. Il dut emprunter un uniforme du major Forestier pour pouvoir assister au combat. A la tête de quelques soldats, il était parvenu à se faire jour jusqu'au pied de la statue de la place Vendôme: là, ne pouvant plus avancer, après s'être battu comme un héros et avoir tué de sa main plusieurs ennemis, il fut enfin frappé par derrière et tomba dans les bras d'un caporal, qui se perdit sans pouvoir le sauver; « laissez moi périr, lui dit-il,

et ne pensez qu'à sauver le drapeau. » Le caporal qui le soutenait ayant reçu lui-même un coup mortel , M. de Montmollin s'enveloppa dans son drapeau et ses meurtriers ne purent s'en emparer après sa mort qu'en le déchirant.

2^e **Frédéric-Auguste de Montmollin**, frère du précédent , né en 1776 , chambellan de S. M. le roi de Prusse, chevalier de l'ordre de l'Aigle rouge, maire de Valangin , fut nommé en 1803 conseiller d'Etat et plus tard secrétaire de ce conseil. En 1813 , au moment de l'invasion de la France par les alliés , il fut chargé par le conseil d'Etat de se rendre à Lörrach auprès du prince de Schwartzemberg , afin d'obtenir quelque allégement en faveur de notre pays , qui était menacé d'être traité en territoire ennemi. L'année suivante il prit part à toutes les négociations qui eurent pour résultat notre incorporation à la Confédération suisse et fut notre premier député à la diète , dans un moment où les questions les plus épineuses étaient à l'ordre du jour. Lors de l'établissement du Corps législatif il devint membre de cette assemblée et en 1832 il fut nommé trésorier-général, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 17 avril 1836.

Les services qu'il avait rendus , son caractère consciencieux, loyal et généreux, la dignité de sa conduite, la bienveillance constante et l'indulgence charitable et peu commune qu'il apportait dans ses relations publiques et privées , le firent regretter de tous ses concitoyens. Peu de magistrats ont joui dans notre pays d'une considération aussi générale ; il était connu dans une grande partie de la Suisse et sa mort fut une nouvelle affligeante pour plusieurs hommes distingués qui avaient apprécié son mérite.

Il est l'auteur de plusieurs articles du *Messenger boiteux* concernant l'agriculture et d'une *Lettre à M. A. Pictet sur les établissements à la Rumford de la Suisse*, insérée dans la *Bibliothèque britannique*, t. xv, p. 247-260.

Il nous reste à parler des frères du chancelier Georges de Montmollin et de leur postérité :

I. **Jonas de Montmollin** ne nous est connu que par les fonctions qu'il a occupées ; il était receveur de Colombier et mourut sans enfants.

II. **Guillaume de Montmollin** , ministre du saint Evangile,

doyen de la Vénérable classe , consacré à Neuchâtel en mai 1652, fut pasteur à Valangin de 1657 au 26 août 1658 et à St-Blaise de 1658 à 1661. Son fils , *Jonas-Pierre de Montmollin* , fut maître bourgeois de Neuchâtel et conseiller d'Etat. Il mourut sans laisser d'enfants mâles.

III. **Henri de Montmollin**, était receveur de Valangin et eut trois fils dont *Henri de Montmollin* , conseiller d'Etat en 1727 , colonel des milices du pays, mort en 1747, et *Louis*. Ce dernier eut un fils nommé aussi *Louis* qui devint conseiller d'Etat et procureur de Valangin, et n'eut que deux filles de sa femme N. d'Ivernois.

IV. **Jean de Montmollin**, trésorier-général en 1669, conseiller d'Etat en 1685, mort en 1694, fut député en 1679 par le gouvernement de Neuchâtel auprès de madame de Némours , qui venait d'être nommée curatrice de l'abbé d'Orléans son frère, pour lui présenter les sentiments de fidélité du peuple neuchâtelois. De son mariage avec Isabeau Rosselet, il laissa trois fils et plusieurs filles:

1^o **Emer de Montmollin** fut d'abord banneret de la ville de Neuchâtel, puis conseiller d'Etat en 1710. Lorsque Frédéric 1^{er} fit valoir ses droits à la succession de Neuchâtel , après la mort de Guillaume d'Orange survenue en 1702, Emer de Montmollin et le trésorier de Chambrier, gendre du chancelier Georges de Montmollin , s'attachèrent des premiers au monarque prussien , et travaillèrent de tout leur pouvoir à faire valoir ses droits. La duchesse de Némours vivait encore et s'opposait avec force aux prétentions de Frédéric; aussi ses partisans ne pouvaient-ils agir qu'en secret. En janvier 1704, les chefs du parti prussien se réunirent à Bevaix chez le banneret de Montmollin pour arrêter le plan de l'entreprise et mettre en œuvre les combinaisons qui devaient faire adjuger la souveraineté au monarque. Le roi récompensa Emer de Montmollin en lui accordant la place de conseiller d'Etat et de chancelier, et , appréciant ses lumières et les profondes connaissances qu'il avait du droit public de Neuchâtel, il se servit de lui dans plusieurs négociations importantes. Déjà en 1708 , le comte de Metternich l'avait envoyé à la diète d'Aarau , comme représentant du gouvernement et de la bourgeoisie de Neuchâtel , afin de s'opposer aux prétentions du roi de France qui demandait aux cantons d'occuper Neuchâtel jusqu'à ce que les différends entre les prétendants fran-

çais et le roi de Prusse fussent jugés par un tribunal impartial. En 1713, le roi désirant profiter de la paix générale pour assurer à notre pays son caractère helvétique et espérant obtenir comme héritier de Châlons quelques portions de la Franche-Comté, qu'il se proposait de réunir à Neuchâtel, demanda au conseil d'Etat un mémoire détaillé sur les districts français qu'il serait le plus avantageux d'obtenir. Le chancelier Emer de Montmollin rédigea ce mémoire avec tant d'habileté et de talent que Frédéric ^{1er} envoya l'auteur au congrès d'Utrecht, afin d'assister ses plénipotentiaires en tout ce qui concernait la partie de leurs instructions relatives à la principauté de Neuchâtel. Dans un autre voyage qu'il faisait au nom du roi à Paris, la mort le surprit cette même année 1713. Il était en relations intimes avec des savants de premier ordre en Allemagne, en France et en Angleterre; il a laissé plusieurs écrits intéressants parmi lesquels on remarque un *Mémoire sur l'indignité de la souveraineté de Neuchâtel et Valangin*, dans lequel il prouve avec solidité et érudition que notre pays a toujours fait partie intégrante du territoire de la Suisse.

2° **Jonas de Montmollin** était maire de Valangin en 1709, et conseiller d'Etat en 1714. La place de chancelier se trouvant vacante par la mort de son frère Emer, il fut chargé d'y pourvoir de concert avec Claude-François Huguenin. En 1721 il fut nommé définitivement chancelier et remplit ces fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 31 décembre 1742, à l'âge de 63 ans. Il commanda à la bataille de Villmergen la compagnie fournie aux cantons par le comté de Valangin et à diverses reprises le roi l'appela à Berlin pour obtenir des éclaircissements sur les démêlés des bourgeois de Valangin avec le conseil d'Etat. Son fils, **Jean-Henri de Montmollin**, lui succéda dans la charge de chancelier en 1743 et mourut en 1750. Un autre fils, nommé *Emer*, était maire de la Côte en 1750 et châtelain du Landeron.

3° **Ferdinand de Montmollin**, né le 22 juillet 1683, fit ses premières études à Neuchâtel et fut ensuite envoyé à Berne, à Zurich et enfin à Genève, où il acheva ses cours de théologie. A son retour à Neuchâtel il fut consacré au saint ministère, le 2 juillet 1703 et reçut l'imposition des mains de J.-F. Osterwald alors doyen de la compagnie des pasteurs. Quelque temps après sa consacra-

tion il voyagea dans diverses parties de l'Europe et séjourna assez longtemps en Angleterre où il fut reçu docteur en théologie dans l'université d'Oxford. Par ses talents il obtint l'estime de personnages haut placés qui cherchèrent à le faire établir en Angleterre en lui offrant un bénéfice considérable suivant le rite anglican, mais il n'accepta pas et préféra revenir dans sa patrie.

Nommé ministre du mardi à Neuchâtel en 1709, il remplit ces fonctions pendant six ans et passa à la cure de Couvet en 1715 et le 4 mai 1730 à celle de St-Aubin. Il fut appelé au pastorat de Neuchâtel en 1740 comme remplaçant du ministre Choupard et occupa ce poste jusqu'à sa mort arrivée le 2 juillet 1755.

Depuis longtemps on souhaitait en Suisse une paraphrase suivie en langue vulgaire de l'Ecriture sainte; les Anglais possédaient un semblable ouvrage sur le Nouveau-Testament, M. F. de Montmollin en fit une traduction élégante et fidèle, imprimée à Bâle en 1740, en deux volumes in-4°.

Le chancelier Emer dont nous avons parlé plus haut avait deux fils, *Charles-Guillaume*, maître-bourgeois de Neuchâtel et *Frédéric-Guillaume* qui suit.

Frédéric-Guillaume de Montmollin, ministre du saint Evangile, né en 1709, consacré le 3 juin 1733, fut nommé en 1737 professeur de Belles-Lettres à Neuchâtel, poste qu'il quitta en 1744 pour devenir diacre de Valangin et l'année suivante pasteur à Môtiers où il résida jusqu'à sa mort arrivée le 14 novembre 1783.

Ce fut pendant son pastorat que J.-J. Rousseau vint habiter Môtiers, et si un poète a pu dire que « l'amitié d'un grand homme est un bienfait des Dieux » on a dans M. de Montmollin une preuve frappante que cette amitié n'est pas toujours avantageuse, alors surtout que le grand homme était Rousseau. Chacun connaît les démêlés qu'ils eurent entre eux et sait comment le philosophe et ses amis firent pleuvoir sur le pasteur un débordement d'injures et de fausses accusations, cherchant à le faire passer pour un inquisiteur, un disciple de Loyola, un infâme, comme l'appelle le *Journal des sçavants* de 1766. Cette virulence dans les attaques aurait dû faire douter des faits avancés, car on aurait pu appliquer à Rousseau et à ses amis cette maxime: Vous vous fâchez, donc vous avez tort. Il n'en fut point ainsi et ces écrits ont fait, dans toute l'Eu-

rope, à M. de Montmollin la réputation d'un ministre intolérant et persécuteur. Nous allons exposer brièvement les faits principaux, laissant les lecteurs juges des accusations portées contre le clergé de notre pays.

Jean-Jacques Rousseau, poursuivi criminellement par le parlement de Paris comme auteur de l'*Emile*, et proscrit de Genève sa patrie, chercha un asile dans notre pays, où il apporta l'inquiétude d'esprit, l'inconséquence de conduite et l'apparente simplicité, qui le caractérisèrent partout ailleurs. Au mois de juillet 1762 il s'adressa depuis Môtiers au gouverneur, pour le prévenir de son arrivée dans ce lieu, et pour solliciter sa protection, qui lui fut immédiatement accordée et lui valut bientôt celle du roi et la qualité de sujet de l'Etat. A l'approche des communions de septembre, Rousseau se proposant d'y participer, écrivit au pasteur de Montmollin, pour lui annoncer ses intentions, en lui déclarant qu'étant sincèrement attaché à la religion chrétienne réformée, il désirait se réunir extérieurement à l'église, comme il l'était dans le fond du cœur. Quoique dans cette déclaration Rousseau se bornât à abandonner l'*Emile* au blâme ou à l'approbation des sages, sans vouloir le défendre ni le désavouer, on conçoit que l'acte religieux et solennel, auquel il demandait d'être admis, put paraître au pasteur et à son consistoire une rétractation suffisante de tout ce que son livre renferme d'anti-chrétien, et une profession de foi, dont l'église de Môtiers devait être jalouse de se voir dépositaire; aussi fut-il reçu à la sainte Cène. Cependant M. de Montmollin crut devoir exposer, dans une lettre adressée à un pasteur de Genève, les motifs qui l'avaient engagé à recevoir le philosophe à la table sacrée; il soumit sa lettre à Rousseau qui non-seulement n'y trouva rien à redire mais au contraire y fit diverses amplifications, « ce que je fis, dit-il, avec la simplicité que je mets à toute chose. » Nous donnons une partie de cette lettre en indiquant par des caractères italiques les passages qui y furent insérés par Rousseau.

« M. Rousseau a fréquenté très assidûment nos saintes assemblées avec respect, et avec une dévotion extérieure, qui a fait que le peuple en a jugé favorablement. J'ai eu plusieurs conversations avec lui, et je lui ai fait plusieurs objections sur nombre de propositions contenues dans ses ouvrages; mais il m'a toujours répondu

avec modération, se plaignant amèrement qu'il était envisagé, non-seulement comme un incrédule et un ennemi de la religion, mais comme un athée; me protestant qu'il était sincèrement chrétien, et chrétien réformé. Le 24 août dernier, il m'écrivit la lettre dont vous me faites mention, et le lendemain il se rendit auprès de moi pour le même sujet. J'eus occasion alors d'être en conversation avec lui, et de lui parler plus particulièrement de ses ouvrages, et surtout de son *Emile*, en lui faisant observer, qu'il me paraissait qu'il y avait de la contradiction dans les principes qu'il a posés dans son livre, avec le désir ardent qu'il me témoignait de pouvoir participer à la sainte table avec les fidèles; sur quoi il me pria de l'entendre. Il me protesta de nouveau, qu'il était dans le fond de son âme chrétien réformé; qu'il souhaitait d'en faire tous les actes; qu'il regardait comme tout ce qui pourrait lui arriver de plus consolant, que de participer à la sainte table, et qu'il attendait de ma charité pastorale, que je ne lui refuserais pas cette douce consolation. A quoi il ajouta cette raison, pour prouver la sincérité de son désir et de sa demande, c'est que c'était évidemment le motif de sa conscience, qui l'engageait à me faire cette réquisition, puisqu'étant sous la protection du roi, il pourrait vivre dans ce pays sans qu'il fut astreint à faire des actes extérieurs de la religion; qu'il désirait de tout son cœur de trouver Jésus pour son sauveur, lorsqu'il serait appelé à paraître devant le souverain Juge. Et quant à son *Emile*, il me protesta encore qu'il n'avait point eu en vue la religion chrétienne réformée, mais qu'il a eu uniquement dans son plan ces trois objets principaux.

» Premièrement de combattre l'Eglise romaine, et surtout ce principe qu'elle admet, qu'on ne peut être sauvé hors de l'Eglise, puis qu'un payen, homme de bien, comme un Socrate, qui n'ayant jamais ouï parler de Jésus-Christ ni de l'Evangile pourrait être sauvé, quoique hors de l'Eglise, et qu'à cette occasion il a exalté la religion naturelle, comme étant le fondement de la révélation, et qu'il a pu dire des choses que l'on a appliqué à la religion chrétienne réformée, mais que ce n'a jamais été son intention.

» Secondement de s'élever, non pas précisément directement, mais pourtant assez clairement, contre l'ouvrage infernal *De l'Esprit*, qui suivant le principe détestable de son auteur prétend, que

sentir et juger sont une seule et même chose, *ce qui est évidemment établir le matérialisme.*

» Troisièmement de foudroyer plusieurs de nos nouveaux philosophes, qui vains et présomptueux sapent par les fondements, et la religion naturelle, et la religion révélée.

» Vous comprenez, monsieur et très honoré frère, qu'il y avait matière à répondre amplement à M. Rousseau, ce que je fis aussi en lui disant franchement, que ses lecteurs n'avaient point compris son but; qu'il paraissait même visiblement, qu'il rendait tout douloureux, et qu'il jetait du ridicule sur la religion, tant par la manière de s'énoncer, que par la méthode qu'il avait employée. A quoi il me répondit, qu'il admettait et croyait tout ce qu'il y a d'essentiel dans la religion, et que tout ministre doit regarder comme essentiel. *Que loin de jeter du ridicule sur la religion, il n'en avait parlé qu'avec le plus profond respect, quoiqu'il eût mis aux prises deux adversaires, dont en imitant leur ton qu'il blâme, il en faisait parler un avec moins de respect.* Qu'il m'avouait ingénument, qu'il avait certains doutes, qui étaient plus forts que lui, et dont il n'était pas le maître; que cependant il penchait toujours du côté le plus sûr, et reconnu le plus sûr, qu'il ne demanderait pas mieux que d'être éclairci sur ses doutes. Il me déclara encore, que si l'on croyait qu'il était pour l'indifférence des religions, c'était une imputation fausse, regardant la religion chrétienne comme véritable et sainte, et celle qui peut conduire au salut. Je lui répondis que je ferais part et de sa lettre et de son entretien au consistoire, et que je lui rendrais une réponse.

« Le Consistoire unanimement statua que M. Rousseau pouvait communier, dans la supposition, qu'il parlait sincèrement, et que je le sonderais encore là-dessus. Je fis part à M. Rousseau de la délibération du Consistoire, et lui dis que j'avais été chargé de lui représenter, que tout homme qui venait à la communion faisait une profession publique de croire en Jésus-Christ, et que conséquemment les membres de l'église le regardaient comme membre de Christ; que s'il ne faisait cet acte qu'extérieurement, je me croyais obligé de lui dire qu'il serait le plus insigne et le plus perfide de tous les hypocrites; que lui seul en rendrait compte à Dieu; mais que s'il agissait sincèrement, comme la charité et le christianisme

m'ordonnaient de le croire, surtout connaissant ses lumières et ses mœurs, je bénissais Dieu de cette heureuse circonstance, et que je l'en félicitais de tout mon cœur ; que j'admirais là l'effet de la grâce, et que s'il voulait la seconder de son côté, il éprouverait, par une douce expérience, que certains doutes qu'il avait se dissiperaient insensiblement ; qu'ayant l'esprit éclairé et le cœur bon, l'ouvrage serait bientôt couronné. Je lui parlai encore de son *Emile* et de la profession publique qu'il allait faire du christianisme. Il me répondit qu'avec le temps on reviendrait des préjugés que l'on avait pris contre lui. M. Rousseau communia le dimanche suivant avec une humilité et une dévotion qui édifia toute l'église, humilité profonde qui portait avec elle le caractère de sincérité.

« Qu'auriez-vous fait, Monsieur et très-honoré frère, à ma place ? Pour moi, je vous proteste en bonne conscience, que j'aurais cru manquer à l'humanité, à la charité, au christianisme et à mon devoir pastoral, si je me fusse refusé à l'istante demande de M. Rousseau. J'ai agi de bonne foi, parce que je crois que M. Rousseau a agi de bonne foi, et que comme la persuasion va par degrés, elle pourra atteindre à sa perfection. Il n'y a du reste que le scrutateur des cœurs et des reins qui puisse savoir si M. Rousseau est sincère. Je dois le penser par tous les signes extérieurs qu'il m'en a donnés, et je me regarderais comme téméraire et même injuste si je pensais autrement. »

Après toute cette insistance et toutes ces protestations, on devait croire l'auteur de l'*Emile* réconcilié avec le christianisme ; mais tandis qu'il édifiait par ses communions et par son assiduité aux assemblées ordinaires du culte, il composait les *Lettres écrites de la Montagne*, dont une partie est consacrée à l'apologie de la *Profession de foi du vicaire savoyard*, et à la réfutation des miracles comme preuves de la révélation. C'est sur la fin de l'année 1764, que parut cet ouvrage, et presque aussitôt les principes irrégieux qu'il contenait le firent proscrire dans toute l'Europe, brûler dans quelques états, et, à la demande de la Compagnie des pasteurs, il fut prohibé dans notre pays.

Si quelque individu, isolé et confondu dans la classe commune de la société, eut attiré l'attention d'un Consistoire pour des actes ou des discours moins scandaleux, que ne l'étaient les *Lettres de la*

Montagne, il eut été unanimement et sans hésitation exclu de la communion. Mais il s'agissait d'un auteur célèbre, protégé par le souverain et son représentant; plusieurs Neuchâtelois de différents ordres partageaient l'enthousiasme que ses écrits avaient inspiré partout pour sa personne. Quoique le gouverneur fut alors absent, les membres du gouvernement, qui lui étaient le plus dévoués, désiraient lui complaire en s'intéressant pour son ami et son protégé. Toutes ces considérations en imposèrent à la Classe, mais qui néanmoins résolut de s'assembler afin de délibérer sur Rousseau et ses œuvres. M. de Montmollin prévoyant pour lui un mauvais résultat de cette délibération, l'engagea à lui remettre une pièce écrite qui put atténuer le mauvais effet produit par son dernier ouvrage. Après bien des hésitations, le philosophe lui remit la pièce suivante : « Par déférence pour M. de Montmollin, mon pasteur, et par respect pour la vénérable Classe, j'offre, si on l'agrée, de m'engager par un écrit signé de ma main à ne publier de ma vie aucun nouvel ouvrage sur aucune matière de religion, même de n'en traiter incidemment dans aucun nouvel ouvrage que je pourrais publier sur tout autre sujet, et au surplus *je continuerai* de montrer par mes sentiments et par ma conduite tout le prix que je mets au bonheur d'être uni à l'église. Je supplie M. le professeur de vouloir bien communiquer cette déclaration à la vénérable Classe. »

On pouvait supposer que Rousseau était sincère en faisant cette déclaration, cependant dans le même moment il faisait imprimer secrètement à Genève la *Vision de Pierre de la Montagne*, « dans laquelle, dit-il, je trouvai moyen de tirer assez plaisamment sur les miracles qui faisaient alors le grand prétexte de ma persécution. »

La Classe ne trouva pas suffisante la déclaration de Jean-Jacques et vota la résolution suivante : « La Compagnie estime que M. de Montmollin doit admonester M. Rousseau au Consistoire, et qu'il ne peut continuer à l'admettre à la communion, qu'autant qu'il déclarera qu'il croit en Jésus-Christ mort pour nos offenses, et ressuscité pour notre justification ; qu'il témoignera en conséquence le regret qu'il a pour tout ce qu'il peut avoir écrit contre une telle foi, et en général contre la révélation. » A la suite de cette délibération, le Consistoire de Môtiers s'assembla le 29 mars 1765, mais

Rousseau n'y parut pas ; il se borna à envoyer une lettre dans laquelle il déclina la compétence de cette institution. M. de Montmollin ayant proposé son excommunication, le châtelain Martinet, premier assesseur comme chef de la juridiction, insista sur les ménagements à garder envers une personne en faveur de laquelle la cour et le gouvernement s'étaient également prononcés ; quatre anciens opinèrent dans le même sens, et la proposition, quoique vivement soutenue par le pasteur et le reste des assesseurs, fut rejetée par la majorité. Les amis du philosophe élevèrent naturellement aux nues les quatre anciens qui avaient voté en sa faveur, et leurs noms ont passé à la postérité. Quant à Rousseau, il n'en fait pas si grand cas, voici de quelle façon il raconte la chose : « Cette excommunication ne pouvait non plus se faire que par le Consistoire et à la pluralité des voix. Mais les paysans, qui sous le nom d'anciens composaient cette assemblée, présidés et, comme on le comprend bien, gouvernés par leur ministre, ne devaient pas naturellement être d'un autre avis que le sien, principalement sur des matières théologiques qu'ils entendaient encore moins que lui. Quelle circonstance heureuse et quel triomphe pour moi, si j'avais su parler et que j'eusse eu, pour ainsi dire, ma plume dans ma bouche ! Avec quelle supériorité, avec quelle facilité j'aurais terrassé ce pauvre ministre au milieu de ses six paysans ! »

Tous ces débats agitaient les esprits, et de cette fermentation sortaient contre Rousseau les accusations les plus ridicules répandues par des gens peu éclairés, qui ne comprenaient rien à ce dont il était question ; on disait que Jean-Jacques était l'Ante-Christ, le Diable, qu'il avait écrit dans un de ses livres que les femmes n'avaient pas d'âme, etc. Le philosophe et ses amis prétendaient que c'était M. de Montmollin qui répandait ces absurdités qui, par leur niaiserie même, ne pouvaient être le fait d'un homme intelligent. A ces causes de troubles s'en ajoutait une autre ; le chef du gouvernement était alors Milord Maréchal, homme d'esprit et de cœur, mais sceptique et imbu des idées philosophiques qui régnaient à la cour du Grand-Frédéric ; de plus il était ami intime et grand admirateur de Jean-Jacques. Les idées du gouverneur étaient partagées par une partie des membres du gouvernement, qui non-seulement défendaient Rousseau, mais étaient encore en guerre continuelle

avec la Classe. Le Conseil d'Etat finit par rendre plusieurs arrêts qui interdisaient de poursuivre Rousseau pour fait de religion, raisonnant comme si les pasteurs avaient le pouvoir de le juger, tandis qu'au fond il n'était question que de savoir si, au vu de ses écrits, il pouvait être reçu à la communion. Afin que l'on puisse juger quel était l'esprit du gouvernement dans cette affaire, nous citerons un fragment d'une lettre de Milord Maréchal à Rousseau, du 20 avril 1765. « Je voudrais savoir si le Diable prend un pécheur à cause de ses péchés, ou s'il prend un excommunié comme don gratuit de la Classe? Dans le premier cas, l'excommunication est une moquerie; mais dans le second, l'excommunication est redoutable, c'est-à-dire si la Classe peut faire présent au Diable de celui qu'elle veut. Si on excommunie in petto, comme le pape fait des cardinaux, et que cette excommunication soit valide, nous sommes mal l'un et l'autre. »

La délibération du Consistoire de Môtiers devint le germe d'un esprit de parti qui gagna toute la paroisse. Elle fut reprise aux fêtes de la Pentecôte suivante par l'un des anciens qui avaient été pour l'excommunication; mais chacun étant resté auprès de sa première opinion, cette tentative de la minorité n'aboutit qu'à aigrir davantage les esprits et à entraîner M. de Montmollin dans une guerre de plume. L'on avait publié contre lui et contre la Classe en général la *Lettre de Goa*, écrit anonyme où Rousseau est représenté comme un homme de paix, poursuivi par la haine et l'envie, et victime de l'esprit de persécution habituel au clergé. M. de Montmollin publia en réponse un exposé de sa conduite envers Rousseau, pour lui servir de justification des reproches d'intolérance et autres imputations, dont l'écrit anonyme le chargeait. Cette réponse fit éclore une seconde lettre adressée comme la première au lord-comte de Wemyss, seigneur écossais retiré dans ce pays. Dans cette nouvelle production, signée par Dupeyrou, qui déclare être aussi l'auteur de la *Lettre de Goa*, la justification de M. de Montmollin est réfutée avec une animosité toujours croissante. Un ami de l'auteur le seconda sans se nommer par des notes plus virulentes encore que le texte; ces notes, attribuées dans le public au colonel Pury, inculpent M. de Montmollin de s'être livré à une odieuse trame contre Rousseau, pour n'avoir pas été mis en part

dans l'entreprise lucrative de la réimpression de ses œuvres. Au nombre des pièces servant de preuves à la réfutation était une lettre de Rousseau à son zélé défenseur, laquelle est un récit de ce qui s'est passé entre le pasteur et le paroissien, mais où le lecteur impartial apercevra une apologie plus malignement conçue que solidement établie. Le pasteur de Montmollin traduit publiquement comme un fourbe, un affilié aux jésuites, une âme vindicative et un simoniaque, ne put garder le silence, il reprit la plume et s'inscrivit en faux contre tout ce qui avait été avancé au détriment de son honneur et de sa réputation.

Le plus grand nombre de ses paroissiens avait épousé sa cause. Rousseau essuyait des insultes dans ses promenades, et malgré les arrêts répétés de protection que le Conseil d'Etat faisait passer à Môtiers, l'animosité étant toujours allée en augmentant, les voies de fait succédèrent aux propos. Dans la nuit du 6 au 7 septembre, Rousseau fut éveillé par le bruit de pierres lancées contre une galerie qui se trouvait sur le derrière de la maison; il se mit aussitôt à crier à l'assassinat et accusa le pasteur de ce crime. « Il y avait, dit-il dans ses *Confessions*, une carrière de pierres dans la galerie. » Le lendemain eut lieu une enquête, conduite avec le plus grand éclat, mais qui n'amena la découverte d'aucun coupable. Suivant la tradition, le philosophe aurait tout simplement été mystifié par sa femme. Quelques personnes impartiales remarquèrent que les trous qui se trouvaient aux fenêtres étaient plus petits qu'une partie des pierres trouvées dans la galerie, et l'on arriva assez facilement à deviner le mot de cette énigme: c'était Thérèse qui avait apporté la *carrière* de pierres dans la galerie et chargé de mauvais drôles d'en jeter quelques-unes contre les vitres. Elle s'ennuyait fort à Môtiers et aurait employé ce moyen pour décider son mari à quitter notre pays, ce qu'il fit en effet peu de temps après pour aller s'établir à l'île de St-Pierre.

Le moment de son départ fut celui de la cessation du trouble qu'il avait seul occasionné. Les diatribes de plume discontinuèrent aussi, sans toutefois que ce silence put être interprété comme une réconciliation. Les ressentiments personnels ne s'éteignirent pas, et le pasteur de Montmollin put difficilement oublier les insinuations mises à sa charge, dont les impressions ne furent jamais entière-

ment effacées. C'est en effet un genre d'agression, qui pour n'être fondé que sur de simples possibilités dont un accusé peut rarement se défendre avec un entier succès, sur un rapprochement de faits et de circonstances qui peut-être dû également au hasard ou à la préméditation, ne captive pas moins la crédulité publique. Tout juge non prévenu, quelque soient d'ailleurs ses principes en matière de religion, mettant de côté un moyen d'inculpation aussi peu loyal, ne pourra voir dans la conduite de Rousseau que des conséquences d'autant plus choquantes, qu'aucune autorité n'avait exigé de lui les actes de dévotion auxquels il paraissait attacher un si grand prix, et dans la conduite de M. de Montmollin que celle d'un pasteur appelé par devoir à empêcher le scandale dans son église.

En terminant cette notice nous ferons observer que peu de familles ont fourni un aussi grand nombre d'hommes distingués que les de Montmollin qui, pendant plus de trois siècles ont rempli les plus hautes dignités de notre patrie, dans l'église, dans les armes et dans l'état civil. Après l'avènement du roi Frédéric 1^{er} à la principauté de Neuchâtel, cette famille obtint un diplôme par lequel sa noblesse était reconnue dans tous les Etats de la monarchie. Elle porte pour armes : *écartelé au 1^{er} et 4^e d'argent à deux vols de sable; au 2^e et 3^e de gueules à trois bandes d'argent, au chef d'or, chargé de trois losanges d'azur.*

Sources. Notices généalogiques du baron d'Estavayer, mss. — Mémoires du chancelier de Montmollin. — Messager boiteux de Neuchâtel, 1849. — Chambrier, Histoire de Neuchâtel. — Tribolet, Histoire de Neuchâtel. — May, Histoire militaire des Suisses. — Mercure suisse. — Cartulaire des églises de Neuchâtel et Valangin, mss. — Journal des savants, 1766. — OEuvres de J.-J. Rousseau. — Pièces relatives au séjour de Rousseau à Môtiers. — Correspondance de Rousseau avec Milord Maréchal, etc. etc.

MONVERT.

Samuel Monvert, capitaine et châtelain du Val-de-Travers, fut un des hommes les plus influents du pays à la fin du siècle passé. Il est l'auteur de quelques brochures politiques dont l'une entre autres publiée en 1793, intitulée : *Nous sommes bien, tenons nous-y,*

a peut-être épargné à notre canton les sanglants excès qui désolaient alors la France et Genève, car dans cette ville, si près de nous, la terreur était arrivée à son apogée et la guillotine y fonctionnait aussi souvent et aussi régulièrement qu'à Paris. La brochure du châtelain Monvert, espèce d'exposé raisonné de notre constitution, ramena à des idées meilleures ceux qui voulaient attirer sur nous la tempête révolutionnaire, et contribua à affermir les bonnes dispositions de ceux qui y étaient opposés. On lui doit encore un *Traité du barreau* resté manuscrit, mais qui sous quelques rapports mériterait les honneurs de l'impression, et les deux brochures suivantes :

Réfutation d'un imprimé anonyme, portant pour titre: Adresse aux bourgeois de Neuchâtel. Neuchâtel 1796, 8°.

Le bien public n'exige-t-il pas que l'on rende aux boulangers la liberté d'acheter leur grain où ils le trouveront à propos? s. l. s. d., 8°.

César-Henri Monvert, fils du précédent, né en 1784, fit de très-bonnes études des langues mortes sous M. Jordan, de littérature sous M. le professeur Soutter, et de philosophie sous M. Henri de Meuron. S'étant voué à la théologie, il fut reçu proposant en 1803 et consacré au saint-ministère en mars 1807. Le jour même de sa consécration, il fut nommé diacre de Valangin, et le 4^{er} avril suivant suffragant des églises de Serrières et Peseux. Au mois de juillet de la même année, il devint ministre du Vendredi à Neuchâtel, et, quelques années plus tard, réunit à ces fonctions celles de chapelain de l'hôpital Pourtalès. Sans avoir la réunion de tous les dons qui font le prédicateur distingué, il en possédait quelques-uns à un haut degré: plusieurs de ses sermons, qui soutiendraient certainement l'épreuve de l'impression, en font foi, en particulier son sermon de classe sur le texte: *Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien.*

En 1819, au grand regret de ses amis et de ses collègues, il quitta les fonctions du saint-ministère, et devint gouverneur des fils de M. le comte de Pourtalès-Castellane. Un de ses élèves, le comte Albert de Pourtalès, mort récemment ambassadeur de Prusse à Paris, a fait le plus grand honneur à l'éducation qu'il devait à son précepteur. Le séjour de M. Monvert dans une maison comme

celle de M. de Pourtalès lui fut très-profitable , et les fréquents voyages qu'il fit avec cette famille contribuèrent à développer les rares talents qu'il possédait.

Rentré dans son pays, il devint bibliothécaire de la ville en 1838, professeur de littérature au gymnase en 1840 , et enfin professeur de littérature sacrée à l'académie de Neuchâtel en 1842. Ces diverses places étaient en rapport avec la variété de ses talents et avec ses habitudes laborieuses. Mais ce fut surtout dans ses fonctions de bibliothécaire que sa remarquable intelligence se fit voir ; il fut en quelque sorte le véritable fondateur de la bibliothèque de la ville , qui était devenue sienne par l'intérêt qu'il y prenait. Ce fut lui qui l'installa dans le magnifique local qu'elle occupe maintenant , et l'ordre matériel qu'il établit est si parfait que quoique, au moment où nous écrivons , cet établissement compte près de quarante mille volumes, il suffit de deux personnes pour l'administrer et distribuer annuellement des livres à plus de trois mille lecteurs. Les talents de M. Monvert comme bibliothécaire étaient connus hors de notre pays, et la dernière lettre qu'il a écrite était une réponse à des conseils que lui avait demandés le vice-président du conseil de l'instruction publique du canton de Vaud , sur la méthode à suivre dans la confection d'un catalogue. Il avait une rare variété de connaissances , puisées non-seulement dans les livres, mais encore dans le commerce des hommes instruits avec lesquels il s'était mis en relation dans ses nombreux voyages. Il était comme une bibliothèque vivante; aussi n'apprenait-on pas de lui seulement où étaient les livres dont on avait besoin , mais encore où étaient les morceaux qu'il importait de trouver, et à quelle source il fallait puiser pour tel ou tel sujet. Il aurait pu composer et publier lui-même d'excellents ouvrages, écrivant bien en prose, tournant agréablement les vers, ayant une grande facilité de rédaction et, chose assez rare chez un littérateur , maniant le pinceau aussi bien que la plume. On trouvait chez lui conseils, idées, directions pour des compositions artistiques , aussi bien que pour des compositions scientifiques et littéraires ; mais il avait , à ce qu'il paraît, une grande répugnance à écrire pour le public: il n'a publié que le texte des ouvrages de son ami Lory, la préface des Mémoires du chancelier de Montmollin , un recueil de questions pour faciliter

l'examen statistique et topographique des localités du pays , une notice sur les travaux de la Société d'émulation patriotique depuis sa fondation en 1791 jusqu'à 1836, et ses discours de recteur de l'académie de Neuchâtel en 1845 , l'un d'ouverture de la séance et l'autre de réception de M. le professeur Hollard. Ces rares productions n'en sont pas moins d'excellents échantillons de ce qu'il aurait pu faire comme écrivain.

Il réunissait des qualités souvent exclusives l'une de l'autre, beaucoup d'esprit et beaucoup de sens, le brillant et le solide, une grande gaité et une sensibilité profonde. Il était très-apprécié dans tous les corps et dans toutes les administrations dont il faisait partie, non-seulement pour ses avis remarquablement judicieux, mais encore pour l'agrément avec lequel il les exposait. La forme rivalisait chez lui avec le fond. Souvent, sous une de ses plaisanteries, on trouvait la raison la plus solide ; on croyait n'être qu'amusé et l'on était instruit. Il ne disait pas un mot comme un autre : les saillies jaillissaient de son esprit comme les étincelles d'un feu qu'on attise ; ses bons mots cependant n'enfreignaient jamais les règles du bon ton et d'une sévère morale , et n'étaient fréquemment qu'une forme attrayante, une brillante enveloppe de pensées remarquablement vraies et d'aperçus profonds. On pouvait très-justement lui appliquer ce qu'un poète a dit de Molière :

Sous sa plaisanterie.
Que de raison souvent et de philosophie.

Quoique M. Monvert fût âgé de soixante-quatre ans et qu'il fût le doyen des professeurs, ses collègues et ses parents pouvaient se flatter de le conserver encore longtemps , surtout en voyant l'activité qu'il continuait à déployer. L'âge ne paraissait pas lui avoir ôté son ardeur pour le travail, et il venait d'achever la composition du cours de littérature sacrée qu'il donnait à l'Académie, lorsqu'on lui annonça la suppression de cet établissement qu'il s'était aidé à créer et pour lequel il avait le plus vif et le plus patriotique attachement. L'émotion que lui causa cette nouvelle fut telle, que si elle n'a pas occasionné sa mort, elle l'a du moins hâté, car le jour même il fut atteint d'une attaque d'apoplexie à laquelle il succomba le 18 juin 1848.

Bien qu'il eut quitté les fonctions pastorales depuis de longues années, M. Monvert exerçait encore une espèce de sacerdoce dans ses chaires de professeur, par le soin qu'il prenait de former le cœur autant que l'esprit de ses élèves. Ceux-ci, en portant sa dépouille mortelle à sa dernière demeure, avaient bien le sentiment qu'ils venaient de perdre un père, et ses collègues dans la compagnie des pasteurs, au gymnase et à l'académie, en suivant le cortège, avaient bien celui qu'ils se séparaient d'un frère. Le doyen de la Compagnie des pasteurs et le recteur de l'académie, en adressant aux parents de leur collègue l'expression de leurs sincères et profonds regrets, étaient certainement les interprètes de toute la population de la ville. La démarche de l'académie tirait un caractère de solennité particulier de la circonstance que cette cérémonie était la dernière où elle devait paraître en corps. Elle avait reçu quelques heures auparavant l'annonce officielle de sa suppression.

On nous permettra de citer en preuve de l'estime publique dont jouissait M. Monvert, le témoignage suivant rendu à sa mémoire dans le sein de la Compagnie des pasteurs :

« Dieu ayant retiré à lui notre bien-aimé frère, M. César-Henri Monvert, membre honoraire de cette compagnie, M. le doyen paie un légitime tribut à sa mémoire en rappelant les titres qu'il avait à notre affection et à notre estime. Constant dans ses amitiés particulières, M. Monvert fut de même fidèle jusqu'à la mort dans son attachement pour notre compagnie ; il en défendit toujours avec courage et franchise les vrais intérêts spirituels et temporels dont il avait une intelligence remarquable, et en même temps il gagnait la confiance par la solidité et la sûreté de son caractère, captivant les cœurs par sa bienveillance cordiale et l'agrément de son esprit cultivé et enjoué, dont il mettait d'ailleurs avec une simplicité encourageante les ressources variées à la disposition de ceux qui réclamaient ses services. Animé de l'antique piété de nos pères, il la faisait briller moins par des discours que par la tenue de sa conduite et par les effets qu'elle produisait de plus en plus sur toute sa manière d'être, d'agir et de parler. Quoique depuis trente ans, il n'ait pas exercé les fonctions du saint-ministère, il n'en a pas moins rendu à l'église et à cette compagnie des services signalés, par l'esprit dans lequel il s'acquitta des devoirs des postes qui lui

furent confiés, lorsqu'il fut appelé à professer l'une des sciences les plus importantes du haut enseignement, et à diriger la bibliothèque publique de la ville de Neuchâtel, à laquelle son nom demeurera désormais attaché comme à un monument qui rendra témoignage de ses principes, de ses lumières, de son goût et de son active et laborieuse persévérance.

» Cependant les soins qui l'occupaient en dehors de nous n'affaiblirent jamais les liens qui l'attachaient à cette compagnie, laquelle avait eu les prémices de ses sentiments et de ses travaux, et où il semblait se trouver à sa véritable place; car c'est dans notre sein qu'il se montrait le plus complètement et ouvrait les trésors d'un esprit toujours présent et d'une âme affectueuse, accessible aux impressions du bien, du vrai et du beau; toujours disposé à rendre justice au mérite d'autrui, sans partialité et sans arrière-pensée. Aussi son souvenir ne périra point et ceux qui lui survivent recueilleront les traditions dont il fut le représentant. »

M. Ch.-H. Godet, alors inspecteur des études et aujourd'hui successeur de M. Monvert, rendait aussi hommage au caractère de son collègue dans son rapport des promotions de 1848 : « Il réunissait à un haut degré, dit-il, les qualités de l'homme d'étude et de l'homme social; la bienveillance naturelle de son caractère tempérait les saillies d'un esprit fin et original; un grand bon sens lui faisait apprécier ordinairement avec une grande justesse les hommes et les choses; aussi était-ce un homme de bon conseil, surtout pour nos jeunes étudiants, qui n'oublieront jamais les sages directions qu'ils ont reçues de lui; et nous, ses amis, nous le pleurerons longtemps, comme chacun de nous pleure un membre de sa famille. »

Les journaux de la Suisse, dans plusieurs articles consacrés à notre compatriote, exprimèrent les mêmes sentiments et enfin un poète neuchâtelois lui a consacré une page qui terminera cette courte notice.

O Monvert ! toi qui fus toujours bon , charitable,
Dévoué, généreux, toujours si complaisant,
D'un commerce aussi sûr qu'il était séduisant,
Au milieu des chagrins dont elle est saturée
Tout Neuchâtel pleura ta mort prématurée.

Caractère attrayant dont le type est perdu,
 Toujours il nous charmaît d'un mot inattendu.
 Il avait dans l'esprit cette aimable finesse
 Qui plaît à l'âge mûr et séduit la jeunesse,
 Et sa plaisanterie exquise de bon ton,
 Ressuscitait l'époque où brillait Hamilton.
 Sans sécheresse exact, sans froideur méthodique,
 Son style, reflet pur d'une âme véridique,
 Dans ses récits légers, ses propos sérieux
 Rapprochait les couleurs d'Horace et d'Andrieux.
 Comme il s'est dévoué, pour un temps si précaire,
 Aux arides travaux de bibliothécaire !
 Trop heureux d'être utile, est-ce qu'un peu d'argent
 Eut payé tant de peine et de zèle obligeant ?
 Oh ! non, il le faisait par pur patriotisme ;
 Sa grâce avait pour tous l'effet du magnétisme,
 Et peut-être que rien n'est plus contagieux
 Que le parfait bon ton d'un cœur religieux.
 C'est une idée à moi dont j'aime la justesse,
 Jamais homme poli n'a craint d'impolitesse.
 O toi ! qui fus encore érudit consommé,
 Nous qui t'avons connu, nous qui t'avons aimé
 Nous gardons en nos cœurs comme un propice augure,
 Le souvenir vivant de ta noble figure.

Sources. *Messager boiteux de Neuchâtel*, 1849. — *Le Neuchâtelois*, 1848. —
Neuchâtel en 1848, par Jules Gerster.

ISABELLE MOREL DE GÉLIEU.

Isabelle de Gélieu naquit à Lignières le 9 juillet 1779 ; elle était fille du pasteur Jonas de Gélieu, bien connu par ses travaux sur les abeilles et dont nous avons donné la biographie dans le volume précédent. Sa mère était Marguerite-Isabelle Frêne, fille du pasteur Frêne, de Tavannes, savant distingué, d'une piété éclairée et profonde et dont le souvenir est resté en vénération chez ses concitoyens. Marguerite-Isabelle Frêne avait hérité de son père un grand amour pour l'étude, une piété sincère, des habitudes modestes, et un caractère conciliant et doux. Comme mère, l'influence qu'elle eut sur ses enfants fut infiniment heureuse ; nourrie de bonne heure de l'étude de l'histoire elle leur fit partager ses goûts dès leur plus

tendre jeunesse , en leur racontant des scènes tirées de la Bible et des auteurs profanes : ces récits avaient un si grand charme que l'impression ne s'en effaça jamais chez eux ; elle avait le talent d'entourer comme d'une auréole les personnages historiques dont les actes par là se gravaient plus profondément dans la mémoire de ses jeunes auditeurs.

Sous la direction de parents aussi distingués que les siens, Isabelle de Gélieu ne pouvait manquer de devenir une femme remarquable, pour peu qu'elle eut des dons naturels et du goût pour l'étude. Ces deux qualités ne lui faisaient pas défaut, elle était au contraire admirablement douée sous tous les rapports , aussi dépassa-t-elle de beaucoup ce dont on pouvait espérer d'elle. A l'âge de dix ans, voyant ses frères fort occupés à l'étude du latin et désirant ardemment s'associer à leurs travaux et apprendre aussi cette langue, elle en sollicita la permission auprès de son père qui refusa. Le même désir excitant toujours les mêmes demandes, son père lui dit un jour en lui posant une condition dont l'accomplissement lui paraissait impossible : « Si tu me récites demain le psaume cxix dans toute sa longueur, je te promets des leçons de latin. » Le psaume fut récité le lendemain sans la moindre omission.

A l'âge de treize ans elle fut envoyée à Bâle chez une de ses parentes qui tenait un pensionnat très-estimé. Les lettres de ce temps-là , qu'elle adressait à ses parents décèlent d'abord un profond ennui , un chagrin très-vif de vivre séparée d'eux ; mais bientôt le plaisir d'apprendre , l'étude de l'allemand , de cette littérature si riche dont le génie est si différent du nôtre, d'autres études encore vinrent captiver son attention , exciter son intelligence et lui faire trouver le temps plus court. C'est de cette époque que date son goût pour la poésie ; ses premiers vers furent remarqués entre autres par un très-bon juge, le doyen Bridel, alors pasteur de l'église française de Bâle. Il fit pour elle le quatrain suivant placé sous sa silhouette :

Quand je la vois tout me ravit en elle,
Quand je l'entends j'admire sa candeur,
Quand je la lis ses vers vont à mon cœur,
Des grâces, des vertus c'est le vivant modèle,
Je l'ai peinte.... et chacun reconnaît Isabelle.

Après trois ans de séjour à Bâle elle rentra dans la maison paternelle, à Colombier où son père était pasteur depuis 1790. Parée de tous les charmes de la première jeunesse, elle se distinguait surtout par une bonté dont aucune expression ne peut rendre le touchant attrait. Cette bonté s'étendait à tout ce qui l'entourait, embellissait l'exercice de ses devoirs de telle sorte que le dévouement qui exige un effort de volonté chez la plus grande partie de ceux qui l'exercent, paraissait chez elle une chose toute simple et toute naturelle. Fille aînée d'une nombreuse famille, les cadets de ses frères et sœurs l'aimèrent comme une seconde mère et lui en donnèrent toute sa vie les preuves les plus touchantes.

A cette époque vivait à Colombier une femme d'esprit, madame de Charrière, dans la société de qui mademoiselle de Gélieu fut immédiatement reçue et dont elle devint bientôt l'amie préférée. Madame de Charrière prenait plaisir à former le jugement, à développer cette intelligence si fraîche mais déjà si étendue, et bientôt elle en vint à considérer sa jeune élève comme une sœur cadette et comme son égale dans les travaux littéraires. Elles s'adressaient mutuellement leurs productions poétiques et nous nous plaisons à reproduire quelques-uns de ces morceaux dont le suivant, composé par mademoiselle de Gélieu en 1795, à l'âge de seize ans, dénote déjà un vrai talent.

LA CASCADE.

Oh ! combien j'aime à voir cette eau pure et limpide,
Du haut de ces rochers s'élancer avec bruit ;
Et, dans ces prés charmants, d'un cours toujours rapide
Se dérober bientôt à mon œil qui la suit.

Là, seule et loin du monde, au sein de la nature,
Règnent autour de moi le silence et la paix,
Tranquille, je chéris cette retraite obscure
Et je sens dans mon cœur tous mes vœux satisfaits.

O vous ! jours fugitifs de mon heureuse enfance,
Comme l'eau qui s'enfuit je vous ai vus couler ;
Vous n'êtes plus : le temps nous entraîne et s'avance,
Et mes regrets en vain voudraient vous rappeler.

Ce fut sans doute l'envoi de la pièce précédente qui donna lieu à l'échange de celles que nous donnons ci-dessous :

A MADemoisELLE DE GÉLIEU.

C'est fort joli d'exprimer toujours bien,
 Sans plus d'apprêt que si ce n'était rien,
 En prose, en vers, avec grâce et noblesse,
 Ce que l'esprit conçoit avec finesse.
 Or voilà l'art que tu peux dire tien,
 Belle Gélieu, sinon que ta jeunesse
 Touche Apollon, et si fort l'intéresse
 Que dans tes vers ce Dieu mette du sien,
 C'est fort joli.
 Mais ce n'est là que le plus petit bien
 Qu'on voie en toi, pour peu qu'on te connaisse ;
 Car, fille et sœur, de ce double lien,
 Quelque devoir, pénible ou non, qui naisse,
 A le remplir tout ton être s'empresse.
 C'est fort joli.

RÉPONSE A MADAME DE CHARRIÈRE.

O toi, qui des beaux-arts parcourant la carrière
 Emprunte d'Apollon le pinceau séduisant ;
 Toi, qui sais réunir pour toucher et pour plaire
 Aux grâces de l'esprit les feux du sentiment ;

 Sur les faibles essais de ma muse naissante
 Daignerais-tu jeter un regard gracieux ?
 Cet excès de bonté surpasse mon attente ;
 Ah ! combien les effets m'en seront précieux !

 Permets que de tes pas suivant toujours la trace,
 J'aie du Dieu du jour implorer les faveurs,
 Gravier par ton secours les sentiers du Parnasse,
 Et que sur ton chemin j'y glane quelques fleurs !

Madame de Charrière recevait chez elle une société fort distinguée , surtout au moment où les émigrés français arrivèrent dans notre pays. Mademoiselle de Gélieu eut ainsi l'occasion de faire la connaissance de personnages marquants , et c'est peut-être à ces relations qu'elle dût cette facilité d'expression , cette élégance de diction qui frappaient et charmaient ceux qui avaient occasion de

causer avec elle et qui se retrouvent à un haut degré dans ses écrits. Madame de Charrière qui savait fort bien l'anglais lui en donna des leçons et en très-peu de temps elle connut assez cette langue pour devenir la collaboratrice de sa maîtresse en traduisant, de concert avec elle, un roman de miss Inchbald, intitulé : *La nature et l'art*. Cet ouvrage fut imprimé à la Neuveville en 1797, sous la rubrique de Paris.

Bientôt Isabelle de Gélieu fut assez forte pour se lancer seule dans la carrière littéraire ; sous l'influence de son amie elle écrivit un roman intitulé : *Louise et Albert, ou le malheur d'être trop exigeant*. Les romans de caractère étaient alors fort à la mode ; c'était ce qu'on pourrait appeler en littérature de ce genre , l'ère de madame de Genlis. On enveloppait d'une fiction plus ou moins heureuse un des problèmes de notre organisation sociale ; on donnait dans des développements plus ou moins vraisemblables ; on touchait quelque corde bien intime du cœur ; un héros ou une héroïne mourait à la peine en se débattant dans un cercle vicieux, et l'on avait créé une œuvre qui répondait aux besoins de l'époque. A cet égard nous avons progressé, ce genre de littérature est relégué dans les petits journaux mensuels , et un ouvrage proprement dit de peinture de mœurs ou de doctrine a des allures plus vives et un but plus sérieux. Nous ne savons si cet ouvrage fut publié, mais quelques années plus tard l'auteur riait beaucoup de son œuvre et n'en parlait jamais qu'en plaisantant.

Mademoiselle de Gélieu séjournait souvent à Tavannes auprès de son grand-père le pasteur Frêne ; ce fut dans un de ces séjours qu'elle fit la connaissance de M. Morel , pasteur à Corgémont, homme érudit et dont le caractère énergique et simple devait lui être sympathique. Elle devint son épouse à l'âge de vingt-et-un ans ; cette union fut extrêmement heureuse et peu de foyers domestiques ont réuni autant de culture littéraire, de sentiments religieux, de nobles inspirations. Durant les premières années de sa vie à Corgémont, les circonstances forcèrent madame Morel à une grande activité , car outre les devoirs que lui imposaient ses deux paroisses, son mari s'occupait beaucoup d'agriculture ; aussi durant une dizaine d'années les travaux de l'esprit durent disparaître et faire place à d'autres occupations. Cependant les leçons qu'elle fut

bientôt appelée à donner à ses enfants la ramenèrent à ses études favorites; elle composa pour eux des abrégés d'histoire qu'elle divisait en chapitres et qu'elle leur dictait en thèmes; elle composa aussi pour eux un traité d'orthographe afin de leur en faciliter l'étude. Ces abrégés, pour n'avoir pas été publiés, n'en ont pas moins de mérite et tous décèlent chez leur auteur des talents aussi remarquables que variés.

Lorsque ses enfants purent être envoyés au collège elle pensa pouvoir se livrer sans scrupule à ses goûts littéraires. Au moment où l'évêché de Bâle cessa d'être français pour devenir bernois, elle publia une brochure intitulée: *Bonaparte et les Français*, dans laquelle elle répondait vivement aux injures dont Napoléon était accablé au moment de sa chute. Elle écrivit aussi et cela pour sa propre satisfaction des réflexions sur les mémoires de madame de Genlis; on trouve dans cet ouvrage, resté inédit, toute la fraîcheur et toute la grâce de son esprit. Après la mort du vénérable pasteur Frêne, elle fit paraître un recueil de ses écrits sous le titre de *Pensées d'un curé de campagne*; mais ce fut comme traductrice qu'elle fit preuve d'une activité pour ainsi dire sans bornes: le latin, l'allemand, l'anglais et l'italien lui étaient également familiers et sa facilité pour ce genre de travail était extraordinaire.

Elle traduisit et publia en 1819, *Gertrude de Wart*, roman historique par Appenzeller; peu après *Alamontade, ou le forçat* de Zschokke; en 1821, un roman de Kotzebue qu'elle intitula *Annette et Wilhelm, ou la constance éprouvée*. Les muses n'étaient pas délaissées dans ses travaux: en 1823 elle publia à Paris un recueil de poésies, traduites en vers français ou plutôt imitées de Schiller; cet ouvrage eut un grand succès, mérité d'ailleurs par les rares talents de son auteur. Les matières les plus abstraites ne la rebutaient pas; c'est ainsi qu'elle traduisit un ouvrage de longue haleine sur le magnétisme animal, composé par le docteur Passavant de Francfort. Cette traduction, qui l'avait obligée à de longues et pénibles recherches, fut envoyée à Paris au professeur Deleuze du Jardin des plantes, qui s'occupait beaucoup de magnétisme et qui voulait y joindre ses propres observations. Ce manuscrit ayant été prêté à l'archevêque de Paris, fut jeté dans la Seine avec toute la bibliothèque de l'Archevêché un jour d'insurrection.

Nous avons aussi d'elle quelques ouvrages de Pestalozzi et un grand nombre de brochures religieuses. Elle connaissait très-bien le style bureaucratique, et les productions les plus disparates lui étaient adressées afin qu'elle les traduisît en français : règlements ecclésiastiques, règlements de sociétés d'assurance contre la grêle, traités sur la manière de soigner les chevaux, etc., etc. Pendant un certain temps, et avant qu'un bureau ad hoc eut été établi pour cela, c'était elle qui était chargée de la traduction des bulletins du Grand-conseil de Berne. On lui doit encore un grand nombre d'articles publiés dans divers journaux, qui sont remarquables aussi bien par l'élévation de la pensée, la logique serrée, que par la grâce de l'exposition. Plus elle avançait dans la vie et plus son style devenait élégant, et selon le sujet, gracieux et simple. « Quand vous serez tous établis, disait-elle un jour à ses enfants, quand ma tâche sera finie, je vais me livrer à mes goûts, peut-être étudierai-je le grec et j'en aurai un vrai bonheur. » Ces jours de repos et d'étude ne devaient pas briller pour elle. Après avoir subi les atroces douleurs d'un cancer, elle mourut le 18 octobre 1834, dans toute la plénitude de ses admirables facultés.

Quoique madame Morel ait écrit et traduit des romans, il ne faut cependant pas en conclure que la tournure de son esprit et ses tendances la portassent à ce genre de production. Eloignée par principes de cette exaltation romanesque qui tend, jusqu'à les briser, les cordes des sentiments vrais ou faux, elle en voyait trop le danger pour s'en occuper d'une manière suivie; elle détestait les divagations, et plus que beaucoup d'hommes, qui ont passé par la filière des études littéraires, elle raisonnait juste, avait une logique serrée et rien de vague ni de vaporeux n'entourait son intelligence toujours claire, précise et vraie. Elle avait une âme énergique en même temps qu'affectueuse, le malheur la trouvait préparée, elle pouvait cruellement souffrir, mais elle acceptait sans murmure, et ce cœur si bon et si dévoué n'était jamais plus près de Dieu qu'alors qu'il était déchiré. Ce qui la préoccupait dans un événement malheureux, c'était le devoir qui en découlait pour elle; ce devoir une fois saisi, elle marchait en avant avec la foi d'un enfant conduit dans un chemin épineux par la main d'un bon père.

En terminant on nous permettra de citer encore une poésie de

madame Morel. En lisant ces beaux vers on pense involontairement à Esther et à Athalie, et s'il était permis de mettre quelqu'un en parallèle avec Racine, nous dirions que la pièce suivante est digne de lui.

COMPLAINTÉ DE DAVID

SUR LA MORT DE SAÛL ET DE JONATHAN.

Samuel II, chap. I, vers. 17-27.

O maison d'Israël ! ô grandeur ! ô noblesse !
Comment sur les hauts lieux est tombé l'homme fort ?
Lieux si souvent témoins de nos jours d'allégresse,
Vous ne voyez plus rien que douleur et que mort.

N'en parlez point dans Gath, qu'Askelon ne l'apprenne
Et ne se plaise au deuil qui tient nos fronts courbés.
Filles des Philistins, votre joie inhumaine
Redirait en chantant que nos fils sont tombés.

O mont de Guilboah, que la douce rosée
De ses sucS bienfaisants cesse de te baigner,
Du jour où l'on a vu sur ta cime élevée
De l'Oint de l'Eternel tomber le bouclier.

La flèche dans les airs par Jonathan lancée
Du Phillistin toujours allait percer le flanc,
Et du vaillant Saül la formidable épée
Ne se reposait point sans avoir bu le sang.

Vous paraissiez ensemble aux champs de la victoire,
L'aigle était moins rapide et le lion moins fort ;
Du fils comme du père on admirait la gloire,
Et le père et le fils sont unis dans la mort.

Comment tant de vertu si longtemps invincible
Tombe-t-elle en un jour par le sort des combats ?
Quel pouvoir inconnu, quel bras irrésistible
A plongé Jonathan dans la nuit du trépas ?

O mon cher Jonathan, mon seul ami, mon frère,
Toi que mon cœur brisé réclame nuit et jour,
Je t'aimai, jusque là que mon cœur sincère
De l'époux pour l'épouse a surpassé l'amour.

Tu n'es plus, Jonathan, seul plaisir de ma vie !
 Comment sur les hauts lieux est tombé l'homme fort ?
 Quel ennemi sur toi déployant sa furie
 A brisé l'instrument de victoire et de mort ?

Vous, vierges d'Israël, pleurez les destinées
 De ce roi qui, pour vous prodiguant son trésor,
 Se plaisait à vous voir élégamment parées
 De robes de fin lin, d'anneaux et colliers d'or.

Sources. Cette notice a été composée au moyen de documents qui nous ont été fournis avec la plus grande bienveillance par madame veuve Bandelier, fille de madame Morel de Gélleu.

MOERINGEN.

Cette ancienne famille, vassale des comtes de Neuchâtel, était originaire du village de Möringen dans le bailliage de Nidau; elle possédait en même temps la bourgeoisie de Berne et celle de Neuchâtel. *Burcard de Möringen*, chevalier, fut présent et témoin avec *Ulric* et *Hugues d'Ulfigen*, *Girard dal Donjon* et *Rodolphe de Cerlier* d'un acte de l'an 1196, par lequel le comte *Ulrich* de Neuchâtel, du consentement de *Berthold* son frère, trésorier de Lausanne, renonça, en faveur de l'abbaye de Hauterive, à l'église d'Ecuvillens et à l'alleu de C. de Porta à Epagnié. On trouve dans l'acte de partage des ministériaux de la maison de Neuchâtel, fait vers l'an 1218, que ce même *Burcard de Möringen* et ses fils tombèrent dans le lot de *Berthold*, évêque de Lausanne.

Jacques, chevalier de *Möringen*, fut présent l'an 1230 à un acte de concession fait par *Rodolphe* de Neuchâtel, seigneur de Nidau, à l'abbaye de St-Jean de Cerlier, et assista en 1234 à un acte par lequel *Berthold*, seigneur de Neuchâtel, engage à *Henri*, évêque de Bâle, l'avocatie de la ville de Bienne pour la somme de cinquante-deux marcs d'argent. On le voit encore, en 1237, au nombre des témoins d'une charte par laquelle *Berthold*, fils de *Jacques* de Bienne, chevalier, fait une donation de ses dîmes de Nugerol à l'abbaye de St-Jean. *Pierre de Möringen*, chevalier, fit l'an 1235, une donation à l'abbaye de Frinisberg. *Ulric de Möringen*, chevalier, fut aussi

témoin d'un acte de l'an 1308 , par lequel le comte Othon de Strasbourg remet la ville de Laupen à la république de Berne. L'an 1376, par acte du mardi avant la fête de sainte Marie-Magdeleine , Isabelle, comtesse de Neuchâtel, confirme une donation que *Rodolphe de Möringen*, écuyer, avait fait à Otilie sa femme, de tous les fiefs qu'il tenait dans la juridiction de Saint-Maurice appelée la Tour. L'an 1385, Isabelle, veuve de *Cunza de Möringen*, donzel, sœur de Henri de Courtelary, chevalier , du consentement d'Anceline , sa fille , fait don au chapitre de Neuchâtel d'un cens de 10 sols , sur sa maison de l'hôpital.

Les nobles de Möringen possédaient à Neuchâtel divers biens, entre autres la maison dont nous venons de parler. Il est probable qu'en qualité de vassaux de la maison de Neuchâtel ils suivirent le premier comte qui fixa sa résidence dans cette ville et s'y établit. Leur demeure , grande pour le temps , se trouvait dans la rue de l'Hôpital. L'hôtel de ville de Neuchâtel ayant été consumé en 1450, l'administration municipale , pour le remplacer, acquit en 1458, cette maison des Möringen, la décora et y tint ses assemblées. Un aubergiste y fut établi dès l'origine, et lorsque dans le ^{xvi}^{me} siècle le magistrat eut transporté auprès de la Halle son lieu d'assemblée, ce bâtiment continua d'être une auberge à l'usage du public, sous diverses enseignes successives dont l'actuelle est le *Faucon*.

Il est probable que *Thierri de Möringen*, abbé de Trub en 1418, fut le dernier de son nom. Cette famille portait pour armes: *d'argent à deux têtes de More de sable, adossées*.

Sources. *Collection diplomatique de l'abbaye de Hauterive. — Livre des anciennes donations d'Hauterive. — Monuments de l'histoire de Neuchâtel. — Collection diplomatique de M. de Mulinen. — Description de la mairie de Neuchâtel, par Samuel de Chambrier.*

MOUCHET.

Abram Mouchet, d'Auvernier, servait dans l'armée française depuis quelques années lorsqu'il eut le bonheur de sauver la vie à son souverain. A la bataille d'Ivry, en 1590, Henri 1^{er} d'Orléans-Longueville, prince de Neuchâtel, ayant été démonté et blessé, cou-

rait le plus grand danger d'être fait prisonnier ou foulé aux pieds par la cavalerie. Mouchet, qui servait dans l'armée en qualité de simple cavalier, reconnut son seigneur, mit pied à terre et lui donna son propre cheval; bientôt après il fut lui-même renversé dans la mêlée. Revenu à lui après le combat, et n'ayant aucune blessure dangereuse, il alla trouver le duc pour réclamer son cheval et se faire connaître à lui comme celui qui lui avait sauvé la vie. Le duc plein de reconnaissance, lui tendit la main et le pria de fixer lui-même la récompense due à son généreux dévouement. Le vieux soldat, qui n'avait aucun bien et dont l'ambition se bornait à finir tranquillement ses jours dans sa patrie, lui demanda pour toute grâce d'être nommé receveur des domaines du prince dans sa terre de Colombier. Le duc lui accorda sa demande et lui donna en outre des lettres de noblesse, qu'il ne demandait point.

Mouchet devint ensuite conseiller d'Etat et trésorier-général, mais comme il ne savait ni lire ni écrire, il faisait exercer ses fonctions par son fils. Il semble qu'un homme aussi haut placé devait s'enrichir, mais tel ne fut pas le cas, il mourut débiteur de cent quarante mille livres. Et cette dette que son fils **Jean Mouchet**, trésorier-général après lui et jouissant de la faveur particulière du prince, ne put jamais acquitter, s'étant élevée à sa mort à trois cent soixante et dix-sept mille livres, sa veuve fit faillite vers l'an 1634, et les communes de Colombier et d'Auvernier, ses cautions, se trouvèrent hors d'état de tenir leurs engagements. La progression croissante des intérêts accumulés devint effrayante. Auvernier délivra, en dix ans, cent soixante-huit mille livres en argent et en terres, et Colombier, qui n'avait délivré que de faibles à-comptes, redevait deux cent quatre-vingt-dix mille livres en 1633, lorsqu'on lui offrit quittance, à condition de payer la dime à la onzième au lieu de la dix-septième gerle. Onze communiers acceptèrent, huit refusèrent, heureusement pour la commune, car, Henri II se trouvant à Colombier en 1637, les principaux du village se jetèrent à ses pieds, le suppliant de leur accorder un rabais. Le prince les ayant d'abord fait relever leur dit :

« Volontiers mes enfants, mais ne cautionnez plus; et se tournant du côté de la prairie, il me vient une pensée, ajouta-t-il, que vous plantiez ici trois grandes allées de beaux arbres aboutissant

au lieu où je suis; mon procureur-général que voilà, vous donnera quittance sitôt qu'il pourra l'écrire à l'ombre de ces arbres. »

Jean Mouchet avait épousé Marguerite Tiller, fille de Jean-François Tiller, membre du conseil souverain de Berne, et de Marguerite de Bonstetten. Sa descendance directe se termina par Daniel Mouchet, lieutenant du maire de Neuchâtel, mort en 1746, n'ayant laissé qu'une fille mariée à Jean-Frédéric Brun, conseiller d'état et procureur-général.

Les armes de la famille Mouchet étaient: *de gueules, à une épée d'or posée en pal.*

Sources. *Notices généalogiques du baron d'Estavayer*, mss. — Huguenin, *Châteaux neuchâtelois*. — Chambrier, *Histoire de Neuchâtel*. — *Conservateur suisse*.

MOULA.

Frédéric Moula naquit à Neuchâtel au commencement du 18^m siècle; ses parents, réfugiés de l'Edit de Nantes, quoique dans une médiocre aisance, lui donnèrent une bonne éducation. Après un voyage à Turin il alla à Bâle, où il acquit l'amitié de Maupertuis et de Jean Bernouilli; ce dernier lui procura chez son père des leçons privées de mathématiques, pour lesquelles il avait un goût prononcé. Ces leçons le décidèrent à se vouer à cette science qu'il professa plus tard avec succès à St-Pétersbourg et à Berlin. En 1732, il se rendit en Poméranie comme précepteur, et l'année suivante, sur la recommandation de Bernouilli, il fut reçu membre-adjoint de l'académie de St-Pétersbourg. Il accompagna plus tard un jeune Gollowkin dans ses voyages et vint ensuite s'établir définitivement à Neuchâtel, où, après avoir été lui-même élève d'un Bernouilli, il eut l'honneur d'être le professeur d'un autre membre de cette illustre famille, qui séjourna chez lui pendant plus d'une année.

Moula était en relations d'amitié avec Milord Maréchal, qui érigea pour lui la charge d'interprète du roi, avec un salaire modique. Les magistrats lui offrirent aussi la bourgeoisie, qu'il refusa comme lui étant inutile, n'ayant pas d'enfants mâles. Outre ses travaux

sur les mathématiques il s'occupait aussi de météorologie et était pour cela en rapport avec la Société économique de Berne, qui lui envoya, au mois de décembre 1759, divers instruments pour ses observations. On a de lui un traité intitulé: *De maximis in figuris rectilineis*, inséré dans les *Comment. academiæ scientiarum Petropolitane*, année 1737, tome ix, page 438. En 1774, il publia un *Examen des combinaisons du loto génois, à l'occasion du loto établi, avec privilège du roi, à Neuchâtel et au Locle*, in-8° de 24 pages. Dans cet écrit il montre les dangers des jeux de hasard et met en garde le public contre les faux appas que les spéculateurs offraient à la cupidité des simples. On trouve encore de lui quelques articles de géométrie et de mathématiques dans les *Transactions philosophiques* et dans le *Journal helvétique*. Il mourut à Neuchâtel en 1783, dans un âge très-avancé.

Sa fille, mademoiselle *Marianne Moula*, morte à Londres en 1826, a institué par son testament, héritières par égales portions de tous les biens qu'elle possédait dans le pays, trois fondations pieuses: la Chambre de charité de Neuchâtel, la maison des Orphelins de la même ville, et la Compagnie des pasteurs pour son fond des veuves. Cette succession se monta à près de 17,000 francs.

Sources. *Reisebeschreibungen von J. Bernoulli. — Biographien zur Kulturgeschichte der Schweiz*, von R. Wolf. — Manuscrits du comte Henckel de Donnersmarck. — *Comment. acad. Petropolitane*. — *Messenger boiteux de Neuchâtel*, 1827.

NICOLET.

Bénédict-Alphonse Nicolet, peintre-graveur, naquit à St-Imier en 1740. Il se distingua dès sa jeunesse par des talents remarquables et surtout par un goût très-vif pour le dessin; il fit sans aucune direction des essais de gravure qui réussirent si bien qu'il résolut d'embrasser la carrière des arts. Cependant ce ne fut pas sans difficultés qu'il put se livrer à sa vocation, son grand-père, sous la direction duquel il se trouvait, ne se souciant pas, paraît-il, d'avoir un artiste pour petit-fils, exigea qu'il accepta une place de greffier à Porrentruy; il dût céder et sous cette contrainte rester

écrivain jusqu'à la mort de son aïeul. Il recouvra enfin sa liberté à l'âge de vingt-deux ans, après en avoir passé plusieurs à des travaux qui n'étaient rien moins qu'artistiques et qui auraient probablement fait perdre le goût de la peinture à bien des jeunes gens. Il n'en fut point ainsi chez Nicolet, une fois libre, l'idée de devenir graveur se prononça de plus en plus, quoique le moyen d'y parvenir fut encore un mystère pour lui. A cette époque il apprit qu'un habile artiste de Paris, nommé Boily, habitait Morat depuis quelque temps; aussitôt jetant sa plume il se rendit dans cette ville, où il fut très-bien accueilli par Boily qui, reconnaissant ses talents au premier coup d'œil, en fit son élève.

Après trois ans de séjour à Morat, Nicolet partit pour Paris, mais dès son arrivée il reconnut qu'il lui restait encore beaucoup à apprendre, et que ce ne serait que par une application redoublée et des efforts extrêmes qu'il parviendrait à racheter le temps qu'il avait malheureusement perdu en copiant des procédures. Il se mit à l'œuvre avec une telle ardeur que ses forces n'y purent suffire et qu'il fut atteint d'une maladie si grave que pendant une année entière il lutta entre la vie et la mort et qu'il y avait toute apparence que son talent n'arriverait pas à maturité. Cependant sa jeunesse et sa vigoureuse nature le sauvèrent; il se remit graduellement et sa santé une fois rétablie il put continuer ses travaux. Il fit alors la connaissance du célèbre chevalier Cochin, qui le prit chez lui et pendant six ans devint son père, son instituteur et son ami, mais il trouva en retour dans Nicolet un élève docile, assidu et reconnaissant. Ce séjour chez Cochin eut une si heureuse influence sur notre artiste que ses premières productions furent immédiatement remarquées: deux *Marines* d'après le grand paysagiste Joseph Vernet, parurent d'abord; elles avaient été retouchées par Longevil et furent gravées d'une manière si excellente par Nicolet qu'elles obtinrent l'approbation de tous les connaisseurs. Un de ses morceaux les plus remarquables est le *Désastre de la mer*, aussi d'après Vernet, morceau plein de sentiment et d'un effet prodigieux; il semble qu'on y distingue la couleur et le pinceau du peintre. Une *Vue de Naples* et deux autres vues appartenant aux *Tableaux d'Italie* eurent aussi un très grand succès; ces belles gravures lui firent beau-

coup d'honneur et à elles seules pouvaient lui assurer la réputation d'un artiste habile.

Sa renommée alla en effet en augmentant et ses talents lui firent obtenir la place de graveur de la reine Marie-Antoinette. Il a fait d'excellents élèves, et un entre autres lui a fait le plus grand honneur, c'est notre célèbre compatriote Abram Girardet, dont il grava plusieurs dessins représentant les plus beaux sites de nos montagnes. Nicolet se reposait de ses travaux en cultivant la musique avec succès, il était doué du caractère le plus aimable et à sa mort, arrivée en 1807, il laissa de nombreux amis qui avaient su apprécier son mérite.

Sources. J.-C. Füsslin's *Geschichte der besten Künstler in der Schweiz.* — *Nagler's Künstler-Lexikon*, t. X. — Morel, *Abregé de l'histoire et de la statistique du ci-devant évêché de Bâle.*

CHARLES-FRANÇOIS NICOLET.

Charles-François Nicolet, naquit en 1789 au Joratel, commune des Ponts. Son père, Charles-Frédéric Nicolet-dit-Félix, propriétaire aisé et cultivateur, n'ayant pas d'autre enfant, chercha à lui donner une bonne éducation; il prit chez lui un maître pour lui enseigner l'horlogerie, mais au bout de quelque temps l'élève se dégoûtant de cette profession, il le plaça à Travers chez M. le pasteur Péters où il fit sa première communion. De là le jeune Nicolet entra dans les bureaux de M. Matilè, ingénieur des ponts et chaussées. Son instruction s'accrut, son éducation se forma au contact de l'homme remarquable qui l'aidait de ses conseils. Quittant le champ des études générales, il s'initia avec intelligence à la pratique du notariat, s'appliquant de même avec ardeur à étendre le cercle de ses connaissances, dans le serein et vaste domaine des sciences exactes. M. Nicolet fut mathématicien distingué et son savoir peu commun lui valut d'être souvent requis pour le service de l'Etat, dans des occasions qui n'étaient pas du ressort direct de ses fonctions administratives; ainsi il fut désigné par l'autorité pour représenter le pays de Neuchâtel, afin de travailler de concert avec

les ingénieurs français , par suite des traités de 1815 , à la rectification des limites territoriales entre la France et la Principauté.

De retour dans la maison paternelle , il s'y trouvait à peine installé qu'il fut appelé , en 1810 , à siéger comme membre de la cour de justice de Rochefort. A la même époque à peu près , il fut nommé président de la communauté des Ponts , son lieu d'origine.

En 1824 , grâce au zèle et à l'intelligente activité qu'il avait montrés jusqu'alors , il eut l'honneur d'être appelé à représenter le gouvernement au Locle , comme maire de cette importante juridiction. Il a exercé cet emploi avec désintéressement et fermeté jusqu'en 1847. Sa droiture , son impartialité , sa rigidité de principes , n'excluaient chez lui ni le désir de concilier tous les intérêts et tous les vœux légitimes , ni la parfaite convenance dans les formes. Plusieurs charges que desservent maintenant cinq ou six titulaires différents , étaient réunies entre ses mains , et , comme préfet , comme président du tribunal , comme juge de paix (le maire était à la fois tout cela), il se montra constamment à la hauteur de sa tâche , satisfaisant chacun par l'ordre et le talent qu'on lui voyait déployer dans ses fonctions de magistrat. Il ne se contentait pas de bien remplir son mandat officiel , il cherchait les occasions de se rendre utile , et , travailleur consciencieux autant qu'infatigable , on l'a vu au premier rang parmi les membres de la commission d'éducation ; président de plusieurs comités temporaires , institués en vue d'améliorations diverses. Il fut nommé conseiller d'Etat en 1831 et le tribunal souverain le compta parmi les juges qui le composaient , dès l'institution de cette cour (1833) jusqu'en 1848.

Celui dont nous repassons brièvement l'honorable carrière , n'a jamais été l'homme d'un parti ou d'une coterie. Fidèle à ses principes de citoyen dévoué , il fut Neuchâtelois avant tout. Chargé d'une couronne de travaux utiles et sentant décliner ses forces , il renonça , en 1847 , aux pénibles fonctions qu'il remplissait depuis si longtemps. La révolution ne le chassa pas de son poste , il l'abandonna de lui-même , comme s'il eut prévu que le régime qu'il avait servi avec amour et abnégation ne pouvait désormais résister au flot montant des aspirations nouvelles. Sans fiel , sans amertume contre le nouvel état de choses , il déplorait en revanche les déchirements civils et l'essor des mauvaises passions révolution-

naires qui compromettaient le présent et l'avenir de ses concitoyens. Pour lui, qui les regardait tous comme des frères, quand la plupart ne semblaient plus connaître que des vainqueurs et des vaincus, il consacra le reste de sa vie à la pratique de la conciliation, appelant de ses vœux les plus ardents le jour où l'intérêt général, et non l'intérêt des uns aux dépens des autres, deviendrait la règle commune.

Maître de tout son temps, il le donna exclusivement à l'étude des sciences qu'il avait cultivées dès son jeune âge, et ses expériences en physique, ses connaissances astronomiques profitèrent à plus d'un industriel de nos Montagnes. Il a fait présent à la commune du Locle d'un observatoire modeste, disposé dans les combles de la tour du temple, et muni de quelques bons instruments, dont à lui seul il fit tous les frais. Cet observatoire rend des services continuels et de plus en plus appréciés.

De sa main défaillante, il a souscrit pour une somme relativement considérable, lorsqu'il s'est agi de chercher à libérer la municipalité du Locle des dettes contractées en son nom. Dans son testament il a doté largement plusieurs établissements de charité.

Avec M. Nicolet disparut un de ces hommes comme nous en avons possédé quelques-uns, mais que l'état actuel de la société rendra toujours plus rares parmi nous, qui n'ont dû qu'à leur propre travail, au milieu de circonstances souvent contraires, une instruction étendue et le développement de remarquables facultés. Ajoutons qu'une piété sincère a consolé la solitude et les souffrances de ses dernières années.

M. Nicolet mourut célibataire en 1861 à l'âge de 72 ans.

Sources. Renseignements fournis par M. Ch.-A. Jeanneret, notaire au Locle. — *Le Neuchâtelois*, septembre 1861. — *Le Messager boiteux de Neuchâtel*, 1862.

OLIVÉTAN.

Pierre-Robert Olivétan, un des premiers traducteurs de la Bible en langue française, naquit à Noyon en Picardie, d'une famille al-

liée à celle de Calvin. Il étudia à Paris avec son cousin Calvin, et devint en peu de temps un fervent adepte des doctrines réformées, qu'il réussit à faire adopter par son parent. Il le précéda à Genève où il fut pour ainsi dire son précurseur; cependant sa vie est assez peu connue jusqu'en 1532.

Le 12 septembre de cette année-là une assemblée de réformés devait avoir lieu dans les vallées vaudoises du Piémont. Farel s'y rendit accompagné de Saunier et d'Olivétan et, à la demande des pasteurs vaudois, on décida de traduire la Bible en langue vulgaire et de l'imprimer en abondance.

Les regards se dirigèrent pour cette œuvre du côté d'Olivétan, qui passait pour très-savant. On l'avait recommandé comme tel au citoyen Jean Chautemps, membre du conseil de Genève, et celui-ci avait regardé comme une bonne fortune de le prendre chez lui pour enseigner les lettres à ses enfants. Sans être un Reuchlin pour l'hébreu, ni un Mélanchton pour le grec, Olivétan possédait bien ces deux langues; il lisait habituellement les saintes écritures dans le texte original et il aimait à intercaler dans ses écrits des passages de l'Ancien Testament, où ils brillent encore en beaux caractères hébraïques, au milieu de son vieux français.

A plusieurs reprises déjà, il avait décliné la vocation qui lui avait été adressée de traduire la Bible, et maintenant encore il hésite, il allègue son insuffisance, il s'efforce de faire comprendre qu'il est « autant difficile de pouvoir bien faire parler à l'éloquence ébraïque et grecque le language françoys, que si l'on voulait enseigner le doulx rossignol à chanter le chant du corbeau enrouté. » Mais cette fois aux instances des pasteurs vaudois se joignent celles de Farel et de Saunier; il est « prié, sollicité, importuné et quasi adjuré, » si bien que ses excuses se trouvent moins puissantes que leurs persuasions et il est pour ainsi dire « contrainct à entreprendre cette si grande charge. »

A son retour à Genève, Olivétan se plongea dans l'étude de la Bible et chercha à répandre les doctrines évangéliques avec un zèle parfois inconsidéré. Un jour, entre autres qu'il assistait au prône, il osa interrompre le prédicateur dans ses violentes déclamations contre les luthériens, et son audace faillit lui coûter la vie. Ses amis parvinrent à le soustraire aux fureurs de la populace, en le

faisant évader; mais le conseil le bannit du territoire de Genève. Ce fut alors qu'il se retira dans notre pays, où il termina sa traduction de la Bible qui fut imprimée à Serrières en 1535.

Malgré sa science, Olivétan n'aurait peut-être pas été à la hauteur de sa tâche, s'il n'avait eu heureusement pour guide la traduction de Lefèvre d'Étaples, qui venait d'être imprimée à Anvers. Qu'il l'ait prise pour base de son travail, c'est évident; mais qu'il l'ait suivie servilement, en se bornant à remplacer de temps en temps un mot par un mot synonyme qui lui semblait plus exact, ceux qui l'en accusent tombent dans l'exagération; car il est facile de voir qu'il a comparé la Bible d'Anvers avec le texte hébreu et la version des Septante, d'après lesquels il interprète certains passages d'une manière très-différente. M. le ministre Emmanuel Pétavel, qui s'est livré à un travail comparatif sur ces deux Bibles, a reconnu qu'Olivétan a réformé le texte de la Bible d'Anvers en vingt-trois mille cinq cents endroits, et en plus de soixante-mille si l'on tient compte de toutes les minuties du style.

La Bible d'Olivétan contient environ 2000 pages de format in-folio, sans les pièces liminaires, comprenant une *Épître* latine de Calvin aux empereurs, rois, princes et peuples soumis à l'empire de Christ, la *Dédicace* d'Olivétan, l'humble et petit translateur, à l'Eglise de Jésus-Christ, une *Apologie* du translateur, et une *Épître* au peuple de l'alliance de Sinai; et sans compter non plus une *Table*, interprétation des noms hébreux, chaldéens, grecs et latins, ni un *Indice* des principales matières contenues en la sainte Bible.

Tout ce que l'on sait d'Olivétan à partir de l'achèvement de sa Bible, c'est que, courant d'exploits en exploits, il entreprit pour ainsi dire d'attaquer le lion dans son antre. Voulant mettre à profit ce qu'il avait appris d'italien dans les vallées vaudoises, appelé peut-être par quelques amis secrets de la réforme dans la capitale du catholicisme, il partit pour Rome. On l'empoisonna et il alla mourir à Ferrare en 1538.

Sennebier, dans son *Histoire littéraire de Genève*, se méfie de ce qu'il appelle « ces soupçons d'empoisonnement, » mais il ne motive en aucune façon le doute qu'il exprime. Cependant le fait est attesté par le savant Spanheim qui visita Rome un siècle après Olivétan, et Bayle, qui n'est pas suspect de crédulité, l'admet sans

restriction. La circonstance n'a d'ailleurs rien en soi d'incroyable. Olivétan était en 1538 dans l'âge où l'on meurt le moins, entre quarante et quarante-cinq ans, et l'on sait qu'avant lui ses amis Farel et Viret, à Genève, n'échappèrent qu'à grand'peine au genre de mort qui fut, à ce qu'il paraît, le sien.

L'imprimeur de la Bible de Serrières, Pierre de Wingle, fut fait bourgeois de Neuchâtel, il en fut probablement ainsi du traducteur, mais nous n'avons rien pu découvrir de certain à ce sujet. Cependant comme c'est à la suite de son séjour dans notre pays qu'Olivétan acquit sa réputation, nous avons pensé que, jusqu'à un certain point, nous pouvions le revendiquer comme notre compatriote.

Sources. Cette notice a été composée en très-grande partie d'après des renseignements qui nous ont été donnés par M. le ministre E. Pétavel. — Voyez aussi : *La France protestante*, article *Olivétan*.

OSTERWALD.

Cette famille, maintenant éteinte, l'une des plus illustres de notre pays, en était aussi une des plus anciennes. Dès le ^{xv}^e siècle on trouve des Neuchâtelois de ce nom, ou plutôt de celui d'*Usterwald*, qui indique une origine allemande. Les Osterwald, en effet, étaient originaires de la Westphalie et vinrent s'établir dans notre pays à une époque inconnue.

Le premier qui soit connu est **Robert** ou **Roulf Usterwald**; il est probable que c'est de lui qu'il est parlé dans les *Chroniques des Chanoines*, comme ayant commandé, en 1465, une compagnie de volontaires neuchâtelois au service du duc de Bourgogne. A peu près dans le même temps vivait un *Rodolphe Usterwald*, qui était peut-être frère du précédent; il commanda une enseigne neuchâteloise pendant les guerres d'Italie sous Charles VIII, et fut tué à la bataille de Novarre. Robert mourut en 1511, laissant deux fils : 1^o *Jean Osterwald*, mort sans postérité en 1525. 2^o *Louis-Robert Osterwald*, qui devint membre du conseil de ville à Neuchâtel et commanda une compagnie au siège de Dijon et à la bataille de Marignan. Il mourut vers 1540, laissant de son mariage avec Henriette Gaudot un fils nommé Louis.

Louis Osterwald fut successivement membre du conseil de ville, maire de la Côte, châtelain de Thielle en 1554 et enfin maire de Neuchâtel. Il leva en 1587, une compagnie de trois cents hommes au service du roi de Navarre. A cet époque, la guerre de religion s'étant rallumée en France, la passion des Neuchâtelois pour les entreprises militaires se manifesta avec une nouvelle violence. Toute la jeunesse accourut pour s'enrôler, au mépris des défenses, sous les drapeaux des principaux officiers de l'Etat, qui venaient de capituler avec les chefs huguenots. En vain le gouverneur les manda devant lui en conseil, pour leur représenter qu'ils allaient combattre leurs princes employés dans l'armée du roi, qu'ils troublaient la paix publique, mettaient en danger leur patrie, et violaient le serment de leurs places. En vain les rendit-il responsables des suites de leur entreprise : rien ne les ébranla, et on ne put même obtenir d'eux la promesse de ne pas quitter le pays, tambour battant et enseignes déployées.

Mais après sa victoire à Coutras, le roi de Navarre s'étant rendu en Béarn, l'armée du duc de Guise s'approcha de notre pays, ses partis avancés commencèrent à ravager la frontière, et les paysans qui fuyaient devant eux répandirent l'alarme à Neuchâtel. On résolut de se défendre et les principaux passages des montagnes furent occupés ; mais heureusement des torrents d'eau tombèrent pendant plusieurs jours, le Doubs, enflé par les pluies, arrêta l'armée des princes lorrains, et leur avant-garde craignant d'être coupée, se hâta de repasser la rivière.

A l'ouïe du danger que son pays avait couru, Marie de Bourbon manifesta une grande irritation contre ceux de ses sujets qui, en désobéissant à leur souverain, avaient attiré sur leur patrie la haine du roi de France, des princes ligueurs et des cantons catholiques. Elle ordonna que tous les chefs et les soldats, et surtout les officiers civils qui avaient abandonné leurs postes, fussent punis, et elle prononça immédiatement la destitution de Louis Osterwald. Celui-ci, après la perte de ses emplois, leva une nouvelle compagnie, mais cette fois au service d'Henri III, et conduisit cette troupe en France en 1589. A sa mort, arrivée la même année, le roi lui devait 42,300 écus d'or. Il avait épousé Jaqueline Barillier, fille de noble Jean Barillier, commissaire général, dont il eut trois fils :

1^o *Jonas*, qui lui succéda dans le commandement de sa compagnie et fut tué dans un duel en 1590. 2^o *Pierre*, maître-bourgeois de Neuchâtel, épousa Barbe Merveilleux et en eut plusieurs enfants qui n'ont pas laissé de postérité. 3^o *Jean-Jacques Osterwald*, devint capitaine d'une compagnie après la mort de son frère Jonas. S'étant distingué dans diverses occasions, le roi Henri iv lui accorda une nouvelle capitulation et lui fit présent d'une médaille et d'une chaîne d'or. Ce monarque lui devait une somme de 73,000 écus d'or, et comme le trésor royal ne pouvait le rembourser, le roi l'assigna comme sûreté sur les cinq grandes fermes du royaume et sur la ville de Dijon; cependant il n'en fut pas mieux payé. Sa compagnie fut licenciée en 1594, et étant rentré dans sa patrie, il épousa la même année Marie Merveilleux, fille de noble David Merveilleux, conseiller d'état, dont il eut :

1^o *Louis Osterwald*, qui suit.

2^o **Jacques Osterwald**, ministre du saint Evangile, fut successivement diacre de Valangin, pasteur à Cortaillod, à Cornaux et enfin à Saint-Blaise où il mourut le 7 mars 1644. Son fils, *Jean-Jacques Osterwald*, devint maître-bourgeois de Neuchâtel et à sa mort, arrivée en 1677, laissa de son mariage avec Judith Pury quatre enfants dont trois fils, officiers au service de France, qui furent tués tous trois sans avoir été mariés, et une fille, Béatrice, qui épousa en 1702, François-Antoine de Rougemont, conseiller d'Etat.

3^o **David Osterwald**, capitaine dans les troupes suisses en Valteline, mort sans enfants mâles.

4^o *Samuel Osterwald*, chef de la seconde branche.

5^o **Nicolas Osterwald**, membre du conseil de ville, mort en 1659, ne laissant qu'une fille, mariée à N. Rognon, ministre du saint Evangile.

6^o *Jean-Rodolphe Osterwald*, chef de la quatrième branche.

Louis Osterwald, capitaine dans les troupes suisses de la Valteline et membre du conseil de ville de Neuchâtel, épousa Isabeau de Guy, sœur de Jacques de Guy d'Audanger, lieutenant-général au service de France. Il mourut à l'armée en 1635, laissant un fils, *Jean Osterwald*, maître-bourgeois de Neuchâtel, qui devint seigneur de Biolley ensuite d'une donation de son oncle maternel, le général

de Guy. Cette branche de la famille Osterwald s'éteignit dans la personne de *David Osterwald* qui vendit sa terre de Biolley en 1770 et se retira en Amérique, où il mourut trois ans après.

SECONDE BRANCHE.

Samuel Osterwald, quatrième fils de Jean-Jacques et de Marie de Merveilleux, fut d'abord officier dans les troupes suisses de la Valteline et ensuite maître-bourgeois de Neuchâtel; il épousa Barbe de Chambrier et mourut en 1646. Son fils *Henri*, maître-bourgeois de Neuchâtel, fut ennobli en 1703 par la duchesse de Nemours. Il eut trois fils : *Samuel*, membre du Grand-Conseil, *Frédéric*, auteur de la troisième branche, et *Jean-Henri*, père de *Samuel Osterwald*, lieutenant au service des Etats-Généraux, dans la descendance duquel cette branche a pris fin.

TROISIÈME BRANCHE.

Frédéric Osterwald, fils de Henri, ministre du saint Evangile, fut successivement nommé diacre du Val-de-Travers, pasteur à Saint-Martin, à Serrières et enfin à Colombier, où il mourut en juin 1740. Il avait épousé Marguerite Chaillet, fille de noble Abraham Chaillet, dont il eut un fils qui suit :

Frédéric-Samuel Osterwald, né à Neuchâtel le 11 octobre 1713, devint membre du grand-conseil de la ville, du petit-conseil, maître-bourgeois et enfin banneret. C'est sous ce dernier titre qu'il est surtout connu dans notre pays. Ses rares talents oratoires l'avaient fait nommer *bouche d'or* dans le corps dont il était le chef. Il eut une part des plus importante aux événements de 1767, et, par son attachement aux coutumes et aux franchises du pays et sa vive opposition à l'établissement des fermes, il fut particulièrement en butte aux accusations du plénipotentiaire Derschau, qui demandait sa destitution; mais comme Osterwald tenait ses fonctions des bourgeois, les efforts de son ennemi furent vains. En 1766, le banneret Osterwald publia un petit ouvrage fort intéressant ayant pour titre : *Description des montagnes et des vallées qui font partie de la principauté de Neuchâtel et Valangin*. Ce petit écrit était devenu très-rare, lorsqu'il fut réimprimé il y a quelques années. Osterwald est surtout connu par son *Cours de géographie et de sphère*, qui a eu un grand nombre d'éditions; la huitième est de Neuchâtel,

1793. Cet ouvrage, dont la traduction allemande a eu sept éditions, a servi de base à plusieurs livres du même genre, qui ont paru en France. Béranger en a publié une édition refondue, corrigée et augmentée, Paris 1804, 2 vol. in-12°. En 1794, le banneret Osterwald donna au public le *Cours abrégé d'arithmétique et de change*, in-4°. Il est l'auteur de l'article *Neuchâtel* de l'*Encyclopédie* et de plusieurs notes intéressantes ajoutées à l'une des éditions du *Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale*, de Sinner. Il entretenait une correspondance très-étendue avec plusieurs souverains savants et hommes de lettres. — De concert avec son gendre, le ministre Bertrand, il avait fondé la *Société typographique* de Neuchâtel. Cette société, qui ne fut jamais très-scrupuleuse dans le choix de ses publications, s'était chargée d'imprimer, par commission et pour l'étranger, l'ouvrage de matérialisme et d'athéisme intitulé *Système de la nature*. Quelques exemplaires, distraits de leur destination, circulèrent dans le public. Un cri général d'indignation s'éleva contre les imprimeurs, tous deux étroitement assermentés à la religion, l'un comme ministre de l'Evangile, l'autre comme premier magistrat de la bourgeoisie. Dénoncés à leurs corps respectifs, la Compagnie des pasteurs dégrada du saint ministère le professeur Bertrand, et le conseil de ville, ayant convoqué l'assemblée générale des bourgeois, de qui le banneret Osterwald tenait sa charge, ceux-ci le destituèrent. Le livre fut brûlé publiquement par la main du bourreau. Des bienveillants tentèrent de faire valoir comme moyen de disculpation une permission verbale et de confiance, que le maire de Neuchâtel, Petitpierre, en sa qualité de censeur des imprimeries, reconnaissait avoir donnée pour l'impression de l'ouvrage dont il s'agit; ils représentèrent cette impression comme une entreprise purement mercantile, étrangère à l'homme public, et uniquement applicable à l'imprimeur, lequel se trouvait en règle par la permission obtenue; mais ces distinctions, subtiles même aux yeux d'une prévention favorable, échouèrent à plus forte raison auprès d'un public en rumeur. Cette affaire eut du retentissement hors du pays. Voltaire qui habitait Ferney et qui se plaisait surtout dans le scandale, crut devoir intervenir. Il adressa à Frédéric II la lettre suivante, que nous reproduisons parce qu'elle donna lieu à une réponse remarquable de la part du roi.

« Ferney, ce 21 août 1771.

» Sire,

» Votre Majesté va rire de ma requête : elle dira que je radote. Je lui demande une place de conseiller d'Etat. Ce n'est pas pour moi, comme vous le croyez bien, et je ne donne point de conseil aux rois, excepté peut-être à l'empereur de la Chine. Je m'imagine d'ailleurs que M. de Lentulus appuiera ma requête. C'est pour un banneret ou banderet de votre principauté de Neuchâtel, nommé Osterwald, qui est persécuté par les prêtres. Il a servi longtemps V. M., et je crois qu'il est excommunié.

» Voilà deux puissantes raisons, à mon gré, pour le faire conseiller d'Etat. Cet homme est d'un esprit très-doux, très-conciliant et très-sage, et en même temps d'une philosophie intrépide, capable de rendre service à la raison et à vous, et également attaché à l'un et à l'autre. Il est de votre siècle, et les Neuchâtelois sont encore du treizième ou du quatorzième. Ce n'est pas assez que la prêtraille de ce pays-là ait condamné Petitpierre pour n'avoir pas cru l'enfer éternel, ils ont condamné le banderet Osterwald pour n'avoir point cru d'enfer du tout. Ces marauts-là ne savent pas que c'était l'opinion de Cicéron et de César. Vous qui avez l'éloquence de l'un et qui vous battez comme l'autre, ne pourriez-vous point mortifier la buaille sacerdotale en réhabilitant votre banderet par une belle place de conseiller d'Etat dans Neuchâtel? Le grand Julien, mon autre héros, lui aurait accordé cette grâce, sur ma parole.

» Je vous demande pardon de ma témérité; mais puisque ce banderet Osterwald est menacé par le consistoire d'être damné dans l'autre monde, ne peut-on pas demander pour lui quelque agrément dans celui-ci? Cette idée m'est venue dans la tête, et je la mets à vos pieds. »

Frédéric II répondit en ces termes, le 16 septembre suivant :

« Un homme qui a longtemps instruit l'univers par ses ouvrages, peut être regardé comme le précepteur du genre humain : il peut être par conséquent le conseiller de tous les rois de la terre, hors de ceux qui n'ont point de pouvoir. Je me trouve dans le cas de ces derniers à Neuchâtel, où mon autorité est pareille à celle qu'un roi de Suède exerce sur ses diètes, ou bien au pouvoir de Stanislas sur son anarchie sarmate. Faire à Neuchâtel un conseil-

ler d'Etat sans l'approbation du synode , serait se compromettre inutilement.

» J'ai voulu dans ce pays protéger Jean-Jacques , on l'a chassé ; j'ai demandé qu'on ne persécutât point un certain Petitpierre , je n'ai pu l'obtenir.

» Je suis donc réduit à vous faire l'aveu humiliant de mon impuissance. Je n'ai point eu recours , dans ce pays , au remède dont se sert la cour de France pour obliger les parlements du royaume à savoir *obtempérer* à ses volontés. Je respecte des conventions sur lesquelles ce peuple fonde sa liberté et ses immunités , et je me resserre dans les bornes du pouvoir qu'ils ont prescrites eux-mêmes en se donnant à ma maison. »

Cependant au bout de quelques années , le banneret Osterwald rentra dans le conseil de ville , dont il avait été éliminé en même temps que de la place de banneret ; il y reprit son rang et redevint maître-bourgeois à son tour. Il avait des connaissances très-étendues et très-variées : il savait assez l'hébreu pour en donner des leçons ; octogénaire il en donnait encore à de jeunes théologiens. Cette activité prolongée jusqu'à un âge aussi avancé , est un de ses rapports de ressemblance avec son parent , le grand Osterwald. Il mourut à Neuchâtel en 1793 , âgé de quatre-vingt-deux ans , laissant deux filles et un fils mort sans postérité.

QUATRIÈME BRANCHE.

Jean-Rodolphe Osterwald , sixième fils de Jean-Jacques et de Marie de Merveilleux , se destina au saint ministère et fut consacré à Zurich en août 1656. Le 25 juillet 1661 , il devint pasteur de Cortaillod , poste qu'il quitta l'année suivante pour celui de Neuchâtel. Nommé à plusieurs reprises doyen de la vénérable Classe , ce fut sous son décanat que se traita la grande question du *Consensus helvétique* , et c'est à son influence qu'il faut attribuer le fait également heureux et remarquable , que le Consensus admis à Lausanne , à Genève et ailleurs ne le fut pas à Neuchâtel. Le clergé neuchâtelois , vivement pressé de le souscrire par les églises suisses , s'y refusa positivement , motivant ainsi son refus : « Il faut prendre garde d'imposer à la légère aux ministres de la Parole de Dieu un joug que peut-être ils refuseraient de porter. Quant à l'é-

tendue du support à accorder à nos compagnons d'œuvre dans l'exercice public du ministère, et à ceux qui y seront admis dans la suite, nous estimons qu'on peut les tolérer, quoique d'une opinion différente de la nôtre sur certains articles, sous cette condition expresse néanmoins, qu'ils n'excitent aucun trouble, soit en enseignant soit en discutant; estimant de plus que leur interdire les fonctions de notre état à cause de cette différence d'opinions dans des choses de moindre importance, serait une mesure funeste à nos églises. Aussi, nulle hérésie n'a souillé nos églises, nuls troubles ne s'y sont élevés comme dans d'autres églises. »

La vie de Jean-Rodolphe Osterwald est peu connue, quoiqu'il paraisse avoir joui d'une grande influence. Il avait épousé Barbe Brun, fille de noble Jean-Frédéric Brun, seigneur d'Oleyres, et fut anobli en 1673 par la duchesse de Longueville. Il mourut le 26 juillet 1682, laissant un fils qui devait illustrer à jamais sa famille.

JEAN-FRÉDÉRIC OSTERWALD. ¹

Jean-Frédéric Osterwald, fils du précédent, naquit à Neuchâtel le 25 novembre 1663. Il se signala de bonne heure par toutes les dispositions qu'exige l'étude. Sa vive intelligence et son excellente mémoire, unies à l'amour du travail et à une conduite qui fut toujours pure, honorable, lui assurèrent de bonne heure de grands et rapides succès. Il fit ses premiers cours sous un ministre réfugié qui portait l'illustre nom de d'Aubigné, mais sans être, à ce qu'il paraît, de la même famille que le fameux Théodore Agrippa. De 1676 à 1677, il étudia à Zurich les langues mortes et l'allemand.

En 1678, n'ayant encore que quinze ans, il alla, accompagné d'un gouverneur, étudier dans la célèbre académie de Saumur, et dès l'année suivante, il soutint ses thèses de philosophie qu'il dédia à son père. Elles roulaient sur les principes des choses naturelles

¹ En attendant que l'on ait une bonne histoire d'Osterwald, nous avons cru ne pouvoir mieux faire que de reproduire le travail de M. le pasteur Guillebert, inséré dans le tome VII du *Disciple de Jésus-Christ*. Les personnes qui désireront avoir un autre jugement sur l'illustre théologien, en trouveront un très-différent dans cinq articles publiés par M. le pasteur Bauty, dans le *Chrétien évangélique* du 25 novembre 1862 au 25 mars 1863.

(*de rerum naturalium principiis*). Un peu plus tard, dans le courant de la même année, il soutint d'autres thèses sur toutes les branches de la philosophie, et les dédia à un ami de son père, M. de Stavay-Mollondin, gouverneur de la principauté de Neuchâtel. Ce fut à la suite de ces thèses qu'il fut gradué maître ès arts. Il n'avait que seize ans, ensorte qu'on peut le ranger au nombre des célébrités précoces.

Son bon sens exquis lui faisait comprendre que des cours d'académie ne sont pas le seul moyen de développement pour un jeune théologien, il chercha à se mettre en rapport avec les ecclésiastiques les plus distingués de l'époque. C'est ainsi qu'il se rendit de Saumur à Orléans dans le but de profiter des leçons et de l'expérience de Claude Pajon, qui y était alors pasteur, et dont il apprit à faire le plus grand cas. Pajon était comme à la tête des théologiens qu'on appelait *modérés*; il contribua sans doute beaucoup à inspirer à Osterwald un grand éloignement pour les disputes de mots.

D'Orléans, Osterwald se rendit à Paris, où il trouva en particulier le savant Allix, pasteur de Charenton, et l'éloquent Claude, qui avait fait ses premières études académiques avec son père. Après un séjour utilement employé dans cette ville, il retourna à Saumur étudier la théologie, et quand il quitta l'académie pour aller compléter ses études à Genève, il obtint de ses professeurs les témoignages les plus honorables. Voici quels jugements ils portèrent de lui : « Il a fait de grands progrès dans les études les plus nécessaires à un théologien, il s'est toujours distingué dans les disputes publiques et les exercices de la prédication; ¹ il s'est rendu recommandable par une singulière modestie, par une rare tempérance, par une pureté et une régularité irréprochables. On ne saurait douter qu'avec de si beaux dons il ne travaille un jour avec succès à l'édification des églises qui lui seront confiées. » Cette prédiction fut accomplie. Le jeune Osterwald n'avait que dix-neuf ans quand il reçut à Neuchâtel l'imposition des mains, et peu de temps après sa consécration, il fut nommé catéchiste à Neuchâtel. A cette époque,

¹ Osterwald avait une voix remarquablement juste et belle; c'était là un des nombreux avantages qu'il avait reçus de la nature : on assure que, pendant son séjour à Paris, Lully lui proposa un poste très-avantageux dans la chapelle du roi. Il n'est pas nécessaire de dire qu'une telle proposition n'eut aucun succès.

les catéchismes étaient peu fréquentés; mais Osterwald était un de ces hommes favorisés du ciel entre les mains de qui tout réussit, tout se perfectionne, et dont on peut dire avec un poète :

Tout ce qu'ils ont touché se convertit en or.

Quoique ces exercices fussent particulièrement destinés aux enfants, il y ramena tout le troupeau par des enseignements extrêmement solides et en même temps extrêmement simples. Il montra à la fois, par son exemple, l'importance qu'on doit attacher à cette fonction du saint ministère et la hauteur à laquelle elle peut être élevée.

Souvent appelé à faire le dimanche, outre le catéchisme, un sermon en remplacement de ses collègues, il obtint encore plus de succès comme prédicateur que comme catéchiste; et le conseil de la ville, interprète des vœux de la population, demanda à la vénérable Classe de lui donner rang de pasteur, et charge de prêcher un jour de chaque semaine. Ces nouvelles prédications attirèrent un si grand nombre d'auditeurs, que l'ancien temple ne put plus les contenir, et qu'il fallut songer à en construire un plus vaste, ce qui ne tarda pas à s'exécuter.

Dans toutes ses prédications, il s'efforça constamment de montrer la liaison intime de la foi et des œuvres, le grand danger qu'il y a à les séparer, établissant les dogmes de la manière la plus solide, comme il convient de le faire, mais ne négligeant jamais de presser les conséquences morales; et n'est-ce pas là la prédication chrétienne, s'il est vrai que, comme on ne saurait le nier, la religion soit une science essentiellement pratique? La tendance pratique de la prédication est toujours une bonne tendance; mais on doit l'*apprécier*, surtout dans les époques de débats religieux, telle qu'était celle où vivait Osterwald; c'est sur le terrain de la pratique des vertus chrétiennes que pourront se réunir des hommes divisés par des questions de dogmes, et finir par être rapprochés dans leurs croyances, en commençant à l'être dans leurs sentiments. Comme Saurin, Osterwald eut à lutter contre un piétisme mystique qui s'en tenait exclusivement à la partie théorétique du christianisme, et comme lui il parvint, sinon à déduire, du moins à affaiblir beaucoup cette fâcheuse tendance. La morale ne tenait pas

non plus alors dans la prédication la place qui lui appartient. Écoutez ce que dit à ce sujet Osterwald dans son *Traité des sources de la corruption* :

« La morale étant une partie si essentielle dans la religion , les prédicateurs devraient particulièrement s'y attacher ; cependant on en voit peu qui le fassent, et la morale est ce qu'il y a de plus faible et de plus superficiel dans la plupart des sermons. Ce défaut où les prédicateurs tombent, vient de diverses causes ; il y en a quelques-uns qui sont prévenus contre la morale et qui croient qu'on ne doit pas y insister. Il y en a d'autres qui , entêtés d'une vaine science, se figurent que c'est la marque d'un esprit médiocre et peu théologien de prêcher la morale , et qu'il est plus digne d'eux de s'élever à des matières de spéculation et de pénétrer dans les mystères de la foi et de la plus sublime théologie. Cette coutume d'insister sur la doctrine plus que sur la morale vient encore de ce qu'au siècle passé on était obligé d'expliquer et de disputer continuellement. Dès lors la même méthode a été suivie. Je pense aussi que plusieurs prédicateurs négligent la morale , parce qu'il y a plus de peine à la traiter qu'à expliquer des matières de doctrine... J'avoue qu'il y a telle manière de prêcher la morale qui ne donne pas beaucoup de peine : si l'on veut se contenter de débiter des moralités sur la vertu et sur le vice, il ne faut pas bien du travail pour cela. Mais quand on entre dans la véritable morale, quand on veut se rendre maître du cœur de l'homme , quand un prédicateur entreprend de réformer les mœurs de tout un troupeau, de combattre les inclinations de ses auditeurs , de les faire renoncer à leurs passions et à leurs préjugés, c'est alors qu'il entre en pleine mer ; c'est là que les difficultés naissent en foule ; c'est là une source inépuisable de travail et de méditation, et c'est un soin dont il y a peu de prédicateurs qui veuillent se charger.

» Dans la religion , il ne faut jamais séparer la doctrine de la morale, ni donner à l'une la préférence sur l'autre. Toutefois la morale demande qu'on y insiste davantage que sur la doctrine, non-seulement parce que le but de toute la religion est de nous rendre gens de bien, mais parce qu'on ne peut enseigner la morale avec fruit qu'en y insistant. Ce n'est qu'en s'étendant sur les matières et en entrant dans un grand détail que l'on parvient aux deux fins

de la morale, qui sont d'instruire les hommes de leurs devoirs et de les porter à s'en acquitter. »

En conséquence de ces principes d'Osterwald, la partie du sermon qu'on a appelée *Application* eut dans les siens une plus grande étendue que dans ceux de la plupart de ses prédécesseurs; et dès lors ce bon exemple donné également par ses contemporains Turretin et Werenfels, fut généralement suivi.

Si nous voulons apprécier à sa juste valeur la prédication d'Osterwald, nous ne pouvons mieux faire que de nous en rapporter au jugement d'un des hommes les plus capables de prononcer en pareille matière, de M. le pasteur de Bellefontaine, auteur d'une *Histoire de la prédication*, qui est encore inédite, mais qui, nous en exprimons le vœu, ne le demeurera pas longtemps.

Le morceau suivant, que nous en extrayons, peut à lui seul motiver notre vœu, en faisant juger du reste de l'ouvrage.

« Nommer Osterwald, c'est faire son éloge. Je ne m'étends pas sur son caractère, sur ses talents, qui sont connus de chacun de nous, sur les ouvrages dont il a enrichi la littérature; je me borne à sa prédication. On la vante, et avec raison; on sait avec quels succès Osterwald a prêché; mais je dis qu'à cet égard on ne sent pas encore assez son mérite, et voici sur quoi je me fonde. J'entends attribuer ses succès en partie à sa réputation, à la dignité de son extérieur, à la beauté de son action et de son organe : toutes ces causes ont pu sans doute influencer sur le jugement de son auditoire, mais on conviendra que sa grande réputation suppose un mérite éminent... J'avoue que ses sermons, tels qu'il les a prononcés, nous plairaient peut-être moins aujourd'hui qu'autrefois : le goût a changé; mais il n'en est pas moins vrai que pour son temps sa prédication était excellente. Jugeons-en par les sermons qu'il nous a laissés.

» Il explique ses textes assez longuement, selon la méthode qu'on suivait alors; mais il les explique bien, sans verbiage, sans discussions ennuyeuses, sans affecter une érudition inutile; ensuite il en vient promptement à la partie qu'il appelle *l'application*, et qui fait au moins les deux tiers de son sermon; et cette *application*, c'est son sujet même qu'il réduit en proposition; c'est l'énoncé de la vérité qui découle du texte qu'il vient d'éclaircir, et dont il a expliqué

tous les termes. Ainsi la partie qu'il appelle *application*, nous la nommerions aujourd'hui la *tractation* du sujet. On voit qu'Osterwald commençait à abandonner la forme antique pour se rapprocher de la nôtre. Son jugement le servait bien; il ne lui restait plus qu'à changer les noms.

» Osterwald avait trop de dignité pour se permettre en chaire de grands mouvements : son caractère et le genre qu'il avait adopté ne l'y portaient pas; mais, quelle belle simplicité! quelle clarté! quel fonds de raison! quelle piété vive et profonde! voilà ce qui le caractérise et le distingue de tous les autres. Il paraît s'oublier entièrement lui-même; ⁴ jamais il ne met un mot pour l'effet; jamais il ne paraît songer à l'effet qu'il veut produire, mais seulement à exposer la vérité telle qu'il l'a conçue et qu'il la croit au fond de son cœur; mais, malgré cela, sa composition n'est pas froide; elle vous pénètre, elle vous convainc, elle vous communique sa persuasion et le sentiment qui l'anime. On sent dans tout ce qu'il dit une chaleur concentrée, profonde, qu'il renferme avec une sorte de modestie, qu'il ne cherche point à faire éclater, mais qui n'en produit que plus d'impression sur ceux qui l'écoutent; et ces qualités lui sont propres: je ne connais aucun prédicateur qui les possède à un si haut degré; à cet égard, il me paraît rivaliser avec Démosthènes. Je sais bien qu'il n'a pas son imagination, son impétuosité, sa force entraînant, mais comme lui il a le rare mérite de s'oublier, et jamais la religion n'a parlé un langage plus persuasif et plus imposant. De tous les sermons que j'ai lus, aucun ne m'a fait rentrer en moi-même et ne m'a inspiré des sentiments de piété comme ceux d'Osterwald. En le lisant, on admire sa belle âme, et l'on forme des vœux secrets pour lui ressembler. Je voudrais que les étudiants en théologie et les jeunes ministres l'étudiassent avec soin, non pas pour l'imiter en tout, mais pour apprendre à mépriser, comme lui, les faux brillants, les déclamations inutiles, les phrases vides et ampoulées, pour apprendre à exprimer des idées

⁴ Un jugement tout à fait semblable fut porté de la prédication d'Osterwald par un catholique de la suite du prince de Conti, à qui une protestante réfugiée avait promis une entière satisfaction, en l'engageant à aller entendre le pasteur de Neuchâtel. « Vous avez raison, lui dit-il après le sermon; ordinairement les prédicateurs se cherchent eux-mêmes; mais celui-ci se cache pour montrer le Maître. » Ce mot-là vaut à lui seul tout un cours d'éloquence sacrée.

saines, à parler raison à un peuple qui vient pour entendre des vérités et demande que l'instruction accompagne le sentiment. Je ne suis pas surpris du bruit que ses sermons ont fait, au point que les catholiques l'estimaient, et que Fénelon lui-même a fait son éloge. Osterwald méritait cet honneur ; et quand nous lisons ses sermons, ils confirment le jugement qu'en ont porté ses contemporains. Quoi de plus propre à troubler la fausse sécurité du pécheur , que son premier discours sur les gendres de Loth, qui se moquaient des menaces et de la prédiction des anges envoyés du Ciel pour les préserver de l'embrasement de Sodome? quoi de plus terrible que son sermon de jeûne , où il fait entrevoir les jugements de Dieu prêts à fondre sur les nations coupables? quoi de plus adroit que la manière dont il reprend les vices des magistrats ? Il ne leur fait pas des reproches directs, de peur de les exposer au mépris du peuple, mais il leur met sous les yeux la conduite condamnable des magistrats qui gouvernaient le peuple hébreu ; il leur présente ainsi le miroir, et, comme un autre Nathan, les force à se condamner eux-mêmes. Quoi de plus sublime que la peinture qu'il nous fait de la conduite d'un vrai fidèle dans le sermon intitulé : *Tableau du chrétien*? On voit qu'il en a puisé les traits dans son âme, et que, sans y penser , il s'est peint lui-même. Quoi de plus intéressant que le sermon qu'il composa pour la dédicace du nouveau temple que bâtirent les habitants du village des Planchettes, érigé en paroisse au commencement du siècle dernier? On voit qu'il est susceptible de tous les tons , et qu'il sait modifier son langage selon l'âge, le caractère et la condition de ceux auxquels il s'adresse : il parle à tous les ordres de la paroisse, aux chefs, aux pères et aux mères, aux personnes âgées , aux jeunes gens ; il leur rappelle les devoirs que la religion leur impose ; il reprend leurs vices ; il les encourage ; il leur adresse des directions et des remontrances ; il descend même jusqu'aux enfants, et prenant un ton simple et paternel : « *Bénissez Dieu, vous enfants, qui avez déjà quelque connaissance: vous voyez ce que vos pères n'ont pas vu, quand ils étaient jeunes. Un temps viendra que vous vous souviendrez avec plaisir de cette journée.* » Je ne finirais pas, si je voulais faire connaître toutes les beautés et tous les endroits remarquables de ses sermons : ils donneraient une idée plus juste de sa manière de prêcher que tous les

éloges qu'on en pourrait faire ; mais pour bien juger ces endroits, il faut les contempler à la place où il les a mis, et ne pas les séparer du discours dont ils font partie. Je me bornerai à transcrire un seul morceau : c'est celui où il censure les défauts qui commençaient de son temps à s'introduire dans la prédication ; il est trop utile et trop beau pour être ignoré , et je croirais être coupable envers mes lecteurs, si je négligeais de le faire connaître :

« Une certaine méthode de prêcher s'est introduite, qui est bien éloignée de celle des apôtres : plusieurs font de l'éloquence mondaine le fort de la prédication ; ils tournent tous leurs soins de ce côté-là , comme si c'était par des discours fleuris , par des pensées brillantes , par des expressions vives et hardies , ou par un beau geste, qu'on pourra faire des chrétiens. D'autres prêchent en philosophes plutôt qu'en ministres de Jésus-Christ : ils prêchent à peu près comme Platon , Socrate ou Sénèque auraient prêché ; ils ne vont guère au-delà de la religion naturelle. Ce sont de grands raisonnements , de belles moralités ; ce sont des réflexions tantôt sur l'excellence de la vertu, tantôt sur la laideur du vice, tantôt sur le bien de la société , tantôt sur le cœur de l'homme. Ces réflexions peuvent être justes ; elles ont leur utilité ; mais le principal manque dans ces discours : Jésus-Christ, sa croix, sa grâce, son esprit n'y entrent presque pour rien ; l'onction n'y est pas ; et s'étonnerait-on si la prédication est sans force ? Voulons-nous conduire les hommes à Dieu ? commençons par les amener à Jésus-Christ ; prêchons l'Evangile comme nos maîtres, les bienheureux apôtres, l'ont prêché. Ils ont fait gloire d'être les prédicateurs de la croix : *Il ne se sont proposé autre chose*, et pour le fond de la doctrine et pour la manière de l'annoncer, *que de prêcher Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié*.

» Attachons-nous tous, chrétiens, à cet objet de notre foi : ayons-le sans cesse devant les yeux et dans le cœur. Pensons sans cesse à ce que Jésus-Christ est et à ce qu'il a fait pour nous, et nous vivrons d'une vie toute nouvelle. »

« Je n'ai jamais rien lu de plus beau, et je ne crois pas que dans tous les sermonnaires , ou catholiques ou protestants , on trouve rien qui en approche : c'est le langage de la raison et de la piété ; ce sont les expressions d'un homme de Dieu , dont le cœur ne vit

que pour Jésus-Christ, et a l'habitude de se nourrir de la substance même de l'Evangile.

» Du temps d'Osterwald, les réformés comptaient parmi eux trois théologiens célèbres, qu'ils regardaient comme les remparts de la religion contre les attaques de l'impiété et les doctrines nouvelles et dangereuses: Turretin de Genève, Werenfels de Bâle, et Osterwald. Ce *triumvirat* chrétien réunissait ses efforts contre les illusions trop communes de ceux qui font consister la religion dans la foi séparée des œuvres. C'était alors l'erreur dominante, erreur qui se renouvelle dans tous les siècles; et ils parvinrent enfin à l'anéantir: c'est le grand but et la clef des sermons qu'il a composés; c'est le but principal de ceux de Werenfels, son ami intime. Werenfels, grand théologien, poète et littérateur, avait peut-être encore plus d'esprit qu'Osterwald, et non moins de science et de piété; du moins on leur attribue des qualités et des vertus à peu près semblables. Ils étaient dignes d'être amis et ils le furent jusqu'à la mort. L'éloge de l'un fait celui de l'autre; et comme l'amitié les avait unis, j'ai cru devoir les réunir dans un même article. »

Les sermons d'Osterwald n'ont assurément pas tous le mérite de ceux qu'a cités M. de Bellefontaine: quel est le prédicateur, quelque distingué qu'il soit, et quelque génie qu'il puisse avoir, qui s'élève toujours à la même hauteur, surtout si, comme Osterwald, il est obligé de prêcher très-fréquemment? Toutes les trois semaines Osterwald avait à faire un sermon le dimanche matin, le mercredi, le vendredi et le soir du dimanche suivant, c'est-à-dire quatre sermons en huit jours! et il ne s'est jamais répété dans la même église, et il a exercé dans la même église un ministère de plus de soixante années! Comment voudrait-on que tous ses sermons fussent des chefs-d'œuvre? il suivait toujours un plan de matières ou quelque livre sacré, ce qui ne lui aurait guère permis de répéter ses sermons. Il prêchait le deux cent vingt et unième de ceux qu'il avait faits sur l'évangile de saint Jean, quand une attaque vint l'interrompre. Nous devons à l'obligeance de sa famille d'avoir actuellement entre les mains, et ce sermon qui nous semble avoir la valeur d'un monument historique, et celui qu'il avait déjà composé pour le mercredi suivant, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Le texte

du premier était la visite de Marie, de Pierre et de Jean au sépulcre du Sauveur (ch. xx, vers. 1-9), et celui du second, l'apparition de Jésus à Marie (vers. 10-16).

Si nous ne reproduisions absolument rien ici de ces deux discours, on aurait droit de nous le reprocher; nous croyons devoir en citer au moins les deux fragments suivants: « La résurrection du Sauveur arriva le premier jour de la semaine, jour qu'il avait marqué lui-même en disant qu'il serait dans le sein de la terre, dans le sépulcre, jusqu'au troisième jour, et qu'alors il ressusciterait. Par là, ce jour auquel le Seigneur reprit la vie est devenu un jour très-remarquable et tout à fait solennel, et il a été consacré dans toutes les églises chrétiennes sans exception, et cela depuis le temps des apôtres, à la mémoire de la résurrection de notre Sauveur, aux actes les plus solennels du culte religieux des chrétiens, à l'honneur et à la gloire de notre bienheureux Rédempteur. Nous voyons dans le Nouveau Testament que cela s'observait déjà du temps des apôtres. Saint-Jean fait une mention expresse du jour du dimanche, au chapitre premier de l'Apocalypse, verset 10, en ces termes: *Je fus ravi en esprit un jour de dimanche*; et depuis ce temps-là l'usage constant, et général, et non interrompu de l'Eglise universelle, a été d'observer saintement et religieusement ce jour, et cela avec bien de la raison! Ce jour ne revient jamais que la joie et la dévotion ne doivent renaitre dans le cœur de tous les vrais enfants de l'Eglise. *Ils font de ce jour du sabbat*, de ce jour du repos des chrétiens, *leurs délices*, pour m'exprimer dans les termes du prophète Esaïe; ils se réjouissent de se rendre dans l'assemblée des fidèles pour y adorer le grand Dieu, pour y célébrer les louanges de leur Rédempteur, et, en particulier, *pour lui rendre grâce de ce que, par sa bienheureuse résurrection, il nous a donné une si grande espérance de l'immortalité*, ainsi que nous le disons dans notre prière du dimanche matin. Ils se réjouissent de venir nourrir leurs âmes du pain de la Parole divine, et ils en remportent un accroissement de lumières, de force, de joie, de zèle, de piété et d'édification.

» Voilà, dis-je, ce que font tous les vrais enfants de l'Eglise; mais sincèrement, est-ce là l'usage que vous faites du dimanche, qui est le jour du Seigneur? Hélas! on en fait un usage tout con-

traire ; et si nous disons qu'en ce jour respectable on ne vient dans les assemblées que pour la forme , qu'on n'assiste aux prières , au chant des louanges de Dieu qu'avec un esprit distrait , sans attention , sans dévotion ; qu'on n'écoute nullement la parole de Dieu que nous vous prêchons , dans l'intention sincère de s'instruire , d'en profiter , d'en devenir meilleur ; que même , pendant qu'on assiste ici de corps , les pensées , le cœur sont aux choses du monde , et que Dieu en est bien loin , votre conscience ne vous condamne-t-elle pas ? et ne disons-nous pas la vérité ? Si nous ajoutons que le dimanche est de tous les jours celui où le Seigneur est le plus offensé , que la plupart en font un jour de dissipation et de divertissement , un jour de débauche , d'ivrognerie , de jeu , de libertinage , d'impureté et de toutes sortes de scandales , ne disons-nous pas ce que chacun sait être vrai ? disons-nous même toute la vérité ?

» Jésus étant ressuscité , ne se montra pas d'abord à tous ceux qui lui avaient été attachés pendant sa vie , non pas même à ses apôtres ! Il semble que , comme cette résurrection devait être annoncée par tout le monde , elle aurait dû être rendue publique aussitôt qu'il fut sorti du tombeau , et qu'il devait se faire voir , non-seulement à tous ses disciples , mais même aux Juifs , et paraître à Jérusalem en public , afin de montrer qu'il était le Fils de Dieu. Mais la chose se passa tout autrement , et c'est ici que les voies de la Providence doivent être soigneusement considérées. La résurrection de Jésus-Christ n'est sue d'abord que par très-peu de personnes et elle n'est connue que par degrés : il ne se fit voir d'abord qu'à Marie-Madelaine ; c'est par elle que cette grande nouvelle fut annoncée aux apôtres , et cela même en cachette. Tout se passe sans bruit ; les apôtres eux-mêmes ont peine à croire à cette résurrection ; ils s'assemblent et ils en parlent en secret. Si Jésus , au sortir du tombeau , fût allé se montrer à Jérusalem , si ses disciples eussent dit publiquement : « Notre Maître est ressuscité ! » que serait-il arrivé ? Cela aurait fait du bruit ; il se serait fait des attroupements ; les Juifs se seraient assemblés et se seraient portés à des actes de violence contre le Sauveur. Mais il ne devait plus être exposé à leur malice. Jésus-Christ en ressuscitant fait ce qu'il avait fait pendant sa vie : il fuit l'éclat , il évite tout ce qui pourrait faire

du bruit et causer des émeutes ; tout se passe paisiblement, et, autant que cela se pouvait, dans le silence. »

Aux sermons d'Osterwald se rattachent trois de ses principaux ouvrages : le *Traité des sources de la corruption*, le *Traité contre l'impureté* et le *Traité sur les entretiens pieux*, qui ne sont, pour ainsi dire, que des recueils de sermons revêtus d'une autre forme.

Le *Traité des sources de la corruption*, le premier en rang de date, est aussi le premier en rang de mérite, ou du moins de célébrité. Dès son apparition il a été placé par le public au nombre des plus excellents ouvrages de morale que nous ayons. On y trouve beaucoup de solidité dans les principes, d'élévation dans les points de vues, une grande connaissance du cœur humain, une grande attention à écarter les controverses inutiles, et enfin un style remarquable par sa simplicité et sa clarté. Osterwald signale ici les *sources principales de corruption*, dont la première est l'*ignorance*, et la dernière les *livres*. Celle-ci est celle qui fournit à l'auteur le plus de développements intéressants. Après avoir montré de la manière la plus forte et avec un discernement qui suppose de grandes connaissances, le danger des mauvaises lectures, il en vient à examiner les livres de dévotion, sur lesquels il fait diverses observations. Nous n'en citerons que la suivante :

« Quelques-uns des formulaires de prières font dire à toutes sortes de personnes indifféremment, même aux gens de bien, des choses qui ne peuvent convenir qu'aux plus grands et aux plus insignes pécheurs, ce qui fait naître cette dangereuse pensée, que tous les hommes, sans en excepter les plus régénérés, sont extrêmement corrompus. Lorsqu'on examine la manière et les termes dans lesquels l'article de la confession des péchés est exprimé dans diverses prières, il est visible que ceux qui les ont composées n'ont eu d'autre dessein que de faire le tableau d'une personne coupable des plus grands péchés, et qu'ils ont supposé que tous les hommes étaient engagés dans une profonde corruption et dans les derniers dérèglements. Les exagérations et les hyperboles sur ce chapitre coûtent si peu à certaines gens, qu'ils concentrent dans leurs prières des absurdités et des faussetés, comme quand ils disent que dans tous les moments de notre vie, même depuis celui de notre naissance, nous n'avons cessé d'offenser Dieu par paroles, par pensées

et par actions. Je ne nie pas que ces prières ne puissent avoir leur usage , pourvu qu'on n'y dise rien d'outré et de contraire à la vérité et au sens commun. Elles conviennent à un grand nombre de personnes; il n'y a que trop de ces malheureux chrétiens qui ne sauraient assez déplorer l'énormité de leurs crimes et les dérèglements de leur conduite. Je sais, de plus, que les hommes sont tous pécheurs , et que les plus saints ont sujet de s'humilier et de s'anéantir devant Dieu, dans le sentiment de leur indignité et de leurs faiblesses. Néanmoins, puisque l'Ecriture met de la différence entre les méchants et les gens de bien, c'est au moins une grande imprudence de leur faire tenir, aux uns et aux autres, le même langage , et de les faire parler comme s'ils étaient tous coupables des dernières horreurs, et comme s'il n'y avait pas un homme de bien dans le monde. C'est là abolir la distinction qui existe entre les justes et les pécheurs. »

La quatrième des sources de la corruption, dans l'ouvrage d'Osterwald , est l'*abus de l'Ecriture sainte*. Le chapitre qui en traite peut être mis, à l'égard de l'importance et de l'intérêt, sur la même ligne que celui qui a pour titre *Les livres*. Nous croyons toutefois devoir nous borner, pour l'un comme pour l'autre , à une seule citation : « Une des illusions, dit Osterwald, où bien des gens tombent lorsqu'on parle de la foi et des œuvres, est de faire consister la foi dans la confiance toute seule. C'est par là que plusieurs définissent la foi. Ils conçoivent que pour avoir la foi il ne faut que croire que Dieu est miséricordieux , et se confier au mérite de Jésus-Christ, puisque la foi embrasse les promesses de l'Evangile, et que l'effet propre et naturel de ces promesses est de remplir le cœur de paix et d'assurance. Il est hors de doute que la confiance accompagne la véritable foi (quoique pourtant cela n'arrive pas toujours); mais la confiance n'est pas toute la foi , et je ne sais dans quel endroit de la Parole de Dieu on a puisé cette idée , qui établit l'essence de la foi dans la seule confiance. La foi dont l'Evangile parle consiste à croire en Jésus-Christ , à le reconnaître pour le Fils de Dieu et le Sauveur du monde , à embrasser sa doctrine comme véritable et à en faire profession, à obéir à ses commandements et à espérer de lui le salut. Mais réduire toute la foi, toute la religion, à des actes de confiance, c'est la pensée la plus étrange

qui se puisse concevoir. Il s'ensuivrait que , pour être sauvé , il n'y a qu'à croire qu'on le sera ; c'est-à-dire que , pour pouvoir se confier en Dieu, il n'y aurait qu'à se confier en lui, ce qui est une pensée ridicule, qui change la religion en pur entêtement. Avant que de croire une chose, il faut savoir pourquoi on la croit. Avant que de se confier en Dieu , il faut auparavant s'assurer que l'on a droit de se confier en lui ; car si un homme, témérairement et sans raison , va s'imaginer qu'il sera sauvé , sera-t-il sauvé pour cela ? On ne peut se confier en Dieu que selon ses promesses ; or , Dieu n'a rien promis à ceux qui vivent dans le péché et dans l'endurcissement. Bien loin de leur rien promettre, il les menace d'une punition inévitable. Quel droit un homme pécheur et endurci a-t-il donc à la miséricorde de Dieu ? Quelle confiance peut-il prendre en ses promesses, tant qu'il demeure dans son endurcissement ? aucune , à moins qu'on ne veuille qu'il y ait en Dieu une intention générale de sauver indifféremment toutes sortes de personnes. »

Des trois traités d'Osterwald que nous avons cités, celui des *Sources de la corruption* est généralement jugé le meilleur. Je concevrais cependant que des juges qui tiendraient compte de la difficulté respective des sujets accordassent la supériorité au *Traité contre l'impureté*. La Placette, jugeant ce second ouvrage, dit qu'il aurait voulu quelque chose de plus approfondi ; mais approfondir un tel sujet plus que ne l'a fait Osterwald , serait une indiscretion et une indécence. Ce qu'Osterwald dit dans sa préface , fait tout d'abord comprendre comment il traitera son sujet, et pourrait servir de règle à tous ceux qui prêchent ou écrivent sur la même matière. « Quand on parle des autres sujets, l'on peut dire tout ce que l'on croit être de quelque utilité : rien n'empêche alors d'entrer dans tout le détail nécessaire , de proposer les raisons dans toute leur étendue et dans toute leur force , de mettre les preuves dans tout leur jour et de répondre à toutes les difficultés. Mais quand on parle contre l'impureté , on n'a pas la même liberté , on est extrêmement gêné, et l'on est obligé de s'exprimer avec beaucoup de circonspection et de retenue, crainte de blesser la pudeur. Ainsi il y a plusieurs choses sur lesquelles je serai obligé de m'exprimer en termes généraux ; il y en a que je ne ferai qu'indiquer, et il y en a même que je supprimerai. »

Un sujet aussi difficile , peut-être même plus difficile que celui de l'impureté, c'est celui des *Entretiens pieux* qu'a traité également Osterwald, et qui ne l'avait été par aucun autre écrivain avant lui, comme il en fait lui-même l'observation. Ce qui peut donner lieu de croire que ce sujet offre encore plus de difficultés que le précédent, c'est qu'Osterwald, en le traitant, n'a pu se défendre de quelques exagérations, tandis qu'il serait difficile d'en trouver dans son *Traité de l'impureté*. Il a donné en quelques endroits aux entretiens pieux une importance relative un peu exagérée , ne faisant pas assez ressortir , à ce qu'il nous paraît , le principe que la religion est infiniment plus faite pour être pratiquée que pour être parlée. Nous disons *en quelques endroits* seulement , car généralement on retrouve dans ce livre la sagesse et la mesure qui distinguent tous ceux de cet écrivain.

Les *Entretiens pieux* n'ont pas été publiés par Osterwald lui-même ; ils l'ont été après sa mort par son fils. Trois autres de ses ouvrages ont été publiés, non-seulement par d'autres que par lui, mais encore contre son gré : ce sont *Ethica christiana* (la Morale chrétienne) , *Compendium Theologiæ* (abrégé de la Théologie) et *l'Exercice du Saint-Ministère*, qu'il désavoua tous trois publiquement dans quelques journaux , déclarant en termes exprès : Qu'il n'avait jamais eu la pensée de les donner au public , qu'il ne se rendait nullement responsable de ce qui y était contenu , y ayant même des endroits où on lui faisait dire des absurdités et des choses auxquelles il n'avait jamais pensé. Quoique désavoués par leur auteur, ces ouvrages eurent un grand succès, furent plusieurs fois réimprimés et traduits en plusieurs langues. « Tel prédicateur, dit son biographe Durand, a souvent réussi en copiant traits pour traits les maximes de sa morale et de sa théologie. » M. de Bellefontaine, dans son histoire inédite de la prédication, cite souvent et d'ordinaire avec éloge *l'Exercice du Saint-Ministère*. On reconnaît certainement Osterwald dans beaucoup d'endroits de ces ouvrages, qu'on doit donc regarder comme étant de lui , quoiqu'il les ait désavoués. L'équité veut qu'on lui en attribue ce qui est bien et qu'on mette ce qui ne le serait pas sur le compte des copies fautivees faites par ses élèves. Ces trois ouvrages ne sont, en effet, que comme des comptes rendus des leçons qu'il donnait aux étudiants

en théologie ; et chacun sait qu'il serait injuste de faire peser sur un maître la responsabilité de tout ce qui peut se trouver dans les cahiers de ses élèves. Il est à regretter qu'Osterwald n'ait pas revu et complété en faveur du public des extraits et des copies faites par des mains plus ou moins inhabiles.

Si les leçons qu'il donnait à des étudiants devinrent la matière des trois ouvrages dont nous venons de parler, celles qu'il donnait à des enfants devinrent la matière de son *Catéchisme*, qui nous paraît le meilleur de tous ceux qui ont été publiés avant et après lui. De tous les livres, les catéchismes sont ceux dans la composition desquels il est le plus facile de pécher et par excès et par défaut.

Dire tout ce qu'il faut et ne dire que ce qu'il faut, c'est ce qui est requis dans tout ouvrage, mais encore plus dans un catéchisme, et ce qui distingue éminemment celui d'Osterwald. Comme thème de leçons de religion, il laisse à l'instituteur une liberté convenable ; et pour peu qu'on soit familiarisé avec les questions de théologie, on doit s'apercevoir qu'Osterwald les avait présentes à l'esprit, quand il écrivait non-seulement un chapitre, mais même pour ainsi dire chaque réponse de son catéchisme. A ces deux questions : « Quel est l'état d'un homme de bien ? » et « Quel est l'état de ceux qui négligent la piété ? » peut-on mieux répondre que ne le fait Osterwald ? « Un homme de bien, dit-il, est le plus heureux de tous les hommes ; et il n'y a point de douceur qui égale celle d'une vie innocente, ni de plaisir qui soit comparable à celui d'être dans l'amour de Dieu. » — « Ils sont toujours malheureux, ils n'ont jamais de solide repos ; les tentations les séduisent, la prospérité les corrompt, l'adversité les accable, et la mort les épouvante. » Quand on entend ces réponses pour la première fois, peut-on n'en être pas frappé ? et quand on les a sues par cœur, peut-on les oublier jamais ?

Ce Catéchisme n'eut pas plutôt paru, qu'il s'en fit diverses traductions, en allemand, en flamand, en anglais. Les éditions se succédèrent avec une rapidité étonnante, soit textuelles, soit revues et augmentées par des pasteurs comme par Paul Rabaut et d'autres. Un succès aussi soutenu ne peut être que mérité.

Dans son histoire des *Eglises du Désert*, M. Ch. Coquerel cite un fait curieux, qui montre jusqu'à quel point le Catéchisme d'Oster-

wald était répandu en France. « Le lundi 17 avril 1758 (c'est le procès-verbal d'exécution d'un arrêt du parlement de Bordeaux), les livres ou brochures énoncés en l'arrêt ci-dessus , l'un ayant pour titre : *L'accord parfait de la nature, de la raison, de la révélation et de la politique*, en 15 volumes; un autre livre en brochure, intitulé : *Abrégé de l'Histoire sainte et du catéchisme*, par J.-F. Osterwald , en 3928 volumes , ont été lacérés et brûlés dans la place du Palais par l'exécuteur de la haute justice. »

« Tel fut, dit M. Coquerel, en citant ce monument de fanatisme, l'immense bûcher où, par les ordres du Parlement de Bordeaux, les flammes dévorèrent près de 6000 exemplaires du pieux et excellent Catéchisme d'Osterwald. Si les conseillers eussent pris la peine de le lire, ils n'auraient sans doute pas déclaré pernicieux et séditieux (ce sont les termes mêmes de l'arrêt) un livre qui n'est que l'abrégé fidèle de la religion , écrit avec la plus sage modération, et où il y a à peine quelques lignes d'une très-douce controverse. »

Il est pourtant d'autres travaux d'Osterwald qui l'ont fait connaître davantage encore. Sa traduction de la Bible , c'est là sa gloire, comme ce fut celle de Jérôme et de Luther. Dans quel pays la Bible dite d'Osterwald n'est-elle pas connue? Imprimée en toutes sortes de formats, dans quel catalogue de la librairie religieuse protestante n'a-t-elle pas une place considérable? Attendu le génie différent de chaque langue , l'excessive fidélité d'une traduction peut être une véritable infidélité; aussi les Italiens disent-ils *traduttore traditore* (les traducteurs sont des traîtres). Osterwald a pris, dans sa traduction, une certaine liberté, au moyen de laquelle il a fait et mieux valoir et mieux comprendre la Bible que ne l'avaient fait les précédents traducteurs. Versé dans les langues originales, et ayant une inclination particulière pour la critique sacrée, il n'avait d'ailleurs rien négligé de ce qui pouvait servir à l'intelligence du Livre des livres. Surtout il avait commencé par revêtir lui-même , pour le traduire , la disposition qu'il faut avoir pour le lire, la *piété* et la *dévotion*.

« Cette disposition , dit-il dans le *discours préliminaire* , où il donne quelques instructions sur la lecture de l'Ecriture sainte, est la principale, et elle renferme toutes les autres. Il faut que celui qui

lit l'Ecriture sainte aime la vérité et la vertu , qu'il ait le cœur porté au bien , et une intention sincère de connaître la volonté de Dieu et de la faire. Cette droiture d'intention est ce que notre Seigneur appelle dans l'Evangile *un cœur honnête et bon , qui fait que l'on retient la Parole, et qu'on en rapporte le fruit avec persévérance.* C'est ce qui rend l'esprit attentif, et ce qui donne ce sage discernement qui est si nécessaire pour bien connaître ce que Dieu veut que nous sachions et que nous fassions pour être sauvés. Avec cette intention on entre toujours dans le vrai sens de l'Ecriture , et on en découvre les beautés. Jésus-Christ nous l'apprend par ces paroles si remarquables : *Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra ma doctrine. »*

On peut inférer de là dans quel esprit Osterwald a fait sa traduction et ses autres travaux sur la Bible ; car il ne s'est pas borné à traduire, il y a ajouté des *Arguments et Réflexions*, qui ont singulièrement augmenté le prix de sa traduction. Il pensait avec bien de la raison que c'était là un moyen de faciliter l'intelligence de la Bible et d'en rendre la lecture plus profitable. On jugea généralement d'une manière très-favorable ce travail dont la première publication a présenté une particularité assez remarquable. Les *Arguments et Réflexions* parurent d'abord en traduction. L'archevêque de Cantorbéry Wake, chef en quelque sorte de la *Société pour la propagation de la foi* et attentif à tout ce qui pouvait avancer le bien du christianisme, avait entendu parler si avantageusement de cet ouvrage (encore manuscrit) et des fruits qu'il produisait, qu'il désira en avoir une copie. Il en fut si satisfait qu'il la remit entre les mains de la *Société*, pour qu'elle délibérât sur l'usage qu'on en pourrait faire. L'ouvrage, unanimement approuvé, fut en conséquence traduit, puis imprimé. La reine Anne, à qui il fut dédié, s'en servait dans ses dévotions particulières. Il se répandit, non-seulement en Angleterre , mais sur le continent. Les libraires de Hollande s'adressèrent alors à Osterwald pour obtenir de lui l'original. Il refusa ; mais lorsqu'ils lui eurent écrit qu'ils allaient faire traduire en français la version anglaise, il se détermina à faire imprimer, en 1744 , à Neuchâtel, l'ouvrage qu'on lui demandait en Hollande. Ils eurent alors l'heureuse idée de réunir dans un même

volume la traduction d'Osterwald, ses *Arguments* et ses *Réflexions*, ce qui s'est fait fréquemment depuis par d'autres libraires.

Il n'est pas difficile de concevoir, peut-être même de composer des réflexions sur la Bible qui aient plus de vie et de mouvement que celles d'Osterwald, qui soient plus saillantes et de style et de pensée; mais il l'est d'en concevoir, et surtout d'en composer qui soient plus pratiques, plus simples, plus populaires et qui puissent être lues à haute voix aussi facilement par toutes sortes de personnes. Plus de mouvement, de tournures vives, d'exclamations, d'apostrophes leur eût fait perdre ce dernier mérite qui n'a pas été assez relevé, quoiqu'il soit pourtant bien essentiel dans un ouvrage destiné au culte public et au culte domestique.

Après avoir parlé des ouvrages d'Osterwald, il est sans doute à propos de dire un mot aussi de ceux à la composition ou à la publication desquels il a coopéré. Nous citerons en première ligne la *Liturgie de Neuchâtel* qui a été et est encore en usage dans plusieurs autres Eglises : on lui doit plusieurs des prières qu'elle renferme, mais surtout l'ordre dans lequel les matières y ont été rangées. On ignore s'il a travaillé au nouveau Psautier, mais ce qui est certain, c'est qu'il contribua beaucoup par son influence à le faire adopter. Elu, en 1700, doyen de la Compagnie des pasteurs, ce fut là le premier acte par lequel il signala son décanat, et un grand service qu'il rendit à bien des églises, car ce ne furent pas seulement celles du pays de Neuchâtel qui adoptèrent un changement devenu aussi nécessaire¹ que celui-là.

Un homme d'un esprit aussi sage et d'une raison aussi haute qu'Osterwald devait naturellement être consulté et exercer une certaine influence, même en dehors du cercle de ses fonctions ecclésiastiques et pastorales : on dit qu'il en eut une assez grande sur la rédaction des *Articles généraux*, espèce de charte qui fut accordée en 1707 par le roi de Prusse à ses nouveaux sujets de Neuchâtel,

¹ Nous ne donnerons pour preuve de cette nécessité que le verset suivant qu'on lisait à la pause du psaume 6 de l'ancien Psautier :

Toute nuit tant travaille
Que lit, chalit et paille
En pleurs je fais noyer ;
Et en eau goutte à goutte
S'en va ma couche toute
Par si fort larmoyer.

et qui a été un des gages de leur bonheur, par la sagesse remarquable avec laquelle elle a été faite.

Osterwald s'efforça de consolider, par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, les bonnes institutions qu'il trouvait déjà établies, et d'en fonder de nouvelles qui étaient encore à désirer. Au nombre des premières nous devons citer celle des six semaines de catéchuménat, qui sont comme un noviciat protestant. Pendant ce temps, les jeunes gens inscrits au nombre des catéchumènes rompent avec leurs occupations et leurs études ordinaires, pour suivre sans distraction et presque sans partage leur instruction religieuse, vivent dans une sorte de retraite, suivent tous les exercices du culte, et, outre les trois heures de leçons publiques, en suivent souvent de particulières; il n'est pas rare même que les plus avancés en donnent à ceux qui le sont moins. Et à la fin des six semaines, après un examen dans lequel le pasteur qui les a instruits s'est assuré que leur instruction est suffisante, ils ratifient publiquement le vœu de leur baptême. Cette cérémonie, qui est déjà des plus solennelles en elle-même, le devient davantage encore par l'époque où elle est placée: c'est la semaine sainte ou celle de Noël. Il serait difficile de dire toutes les influences heureuses exercées par une telle institution dont bénéficient successivement tous les habitants du pays. Osterwald l'a trouvée déjà établie, mais il l'a puissamment consolidée et développée.

Avant lui il se faisait un nombre suffisant de sermons; mais on manquait dans nos églises de services publics de prières. Osterwald en provoqua l'institution et en facilita la célébration par divers travaux liturgiques. Depuis lui, chacun des jours de la semaine il y a, dans la ville où il exerçait son ministère, un de ces services qui se recommandent par leur simplicité et par leur caractère essentiellement biblique. Tout y est de Dieu: c'est la parole de Dieu qu'on y lit, les psaumes qu'on y chante sont tirés de la parole de Dieu, de même que les prières qu'on y adresse à Dieu et les exhortations faites aux fidèles; il n'y a de l'homme que les *arguments et les réflexions*. Parmi les heureux effets à attribuer à ces services, il ne faut pas manquer de compter l'usage invariable, dans le pays de Neuchâtel, d'administrer les baptêmes et de bénir les mariages

en public, et non point en chambre, comme cela se fait souvent en d'autres pays.

Une maison d'orphelins et de charité fut fondée à Neuchâtel, pendant qu'Osterwald exerçait son ministère dans cette église. Après en avoir été un des principaux promoteurs, il en fut un des principaux administrateurs; l'on peut même l'envisager comme ayant inspiré, par sa prédication, au principal donateur de cet établissement, M. Lallemand, qui avait toujours été grand admirateur du pasteur de Neuchâtel, les sentiments de piété et de charité qui lui dictèrent sa généreuse donation.

Saisissant toujours le christianisme par son côté pratique, Osterwald se sentait toujours chrétiennement excité à la vie active; il savait se multiplier quand il pouvait se rendre utile en quelque manière, et qu'il voyait quelque bien à faire. Si la charité n'expliquait pas tout, on ne comprendrait pas comment il a pu suffire à tant de travaux. Catéchiste, il faisait souvent, comme l'y appelait son poste, les fonctions des pasteurs. Pasteur, il fit un certain temps celles de catéchiste, sans y être appelé autrement que par son dévouement et son désir d'obliger un collègue malade. Il s'acquittait consciencieusement des visites pastorales régulières dont il avait provoqué l'institution, dirigeait les familles de sa paroisse dans l'éducation de leurs enfants, s'occupait de l'instruction de la jeunesse, spécialement de l'instruction religieuse, mais aussi de l'instruction en général et dans ses branches. Il protégeait les veuves et les orphelins, et servait de père à ceux qui se trouvaient sans appui. Il était dans sa paroisse comme l'arbitre universel des démêlés; les enfants mêmes, dont il était autant aimé que vénéré, portaient souvent jusqu'à lui la décision de leurs débats, et, dans les affaires graves et délicates, il était consulté de toutes les parties du pays. Il tenait lieu d'académie pour les étudiants en théologie, et était pour eux comme une seconde Providence. Non-seulement il leur donnait les diverses leçons qui leur étaient nécessaires: leçons de théologie, de morale, d'exercice du saint ministère, d'hébreu,¹ d'interprétation de la Bible, etc., mais encore il exerçait sur eux une grande surveillance, savait ce qu'ils faisaient, comment

¹ La bibliothèque des pasteurs de Neuchâtel a conservé un grand tableau de grammaire hébraïque qu'il avait composé à leur usage.

même ils se récréaient, sans qu'ils pussent se plaindre de rien d'inquisitorial de sa part, car il était un père pour eux. Il écrivait sur des feuilles détachées les diverses observations qu'il avait faites sur quelques-uns d'entre eux, tant par rapport au cœur et au caractère que par rapport à l'esprit (observations qui demeuraient dans un secret impénétrable, et qu'il supprimait quand elles étaient devenues inutiles, par le même principe de charité qui les lui avait suggérées). C'est là un exemple frappant de son habitude de tout écrire. Il n'improvisa en chaire, à ce qu'il paraît, qu'en une seule occasion, où il fut obligé de quitter sa place d'auditeur pour prendre celle de prédicateur, celui qui devait officier n'étant pas à son poste. Osterwald le remplaça avec un succès qui montrait qu'il eût très-bien pu prêcher de méditation; mais c'était chez lui un principe que tout sermon, avant d'être prêché, devait être écrit, et il y fut fidèle toute sa vie. Il avait un commerce épistolaire immense, ayant des correspondances, non-seulement dans les principales villes de la Suisse, mais encore à La Haye, à Londres, et même en Asie et en Amérique, où ses ouvrages étaient parvenus, et il prenait copie de toutes les lettres qu'il écrivait. Comme dernier exemple de la diversité et de l'étendue de ses travaux, citons le fait qu'il fut treize fois doyen de la Compagnie des pasteurs, qui comprenait tout l'avantage qu'il y avait pour elle de choisir un tel chef.

Si Osterwald exerça une grande influence par ses travaux nombreux et divers, peut-être en exerça-t-il une plus grande encore par son exemple. C'était déjà donner un bien bel exemple que de déployer une activité aussi soutenue dans l'exercice de toutes ses fonctions, que d'être toujours à son poste, de ne négliger aucune affaire, de ne jamais faire attendre un malade qui réclamait une visite pastorale, de ne se délasser d'une occupation que par une autre occupation, de se contenter pour tout exercice corporel de celui que nécessitaient ses fonctions, de montrer à tous ce qu'un homme peut faire, à quoi il peut suffire, quand il travaille consciencieusement et qu'il a à cœur son état. Qui pourrait dire quelle influence un tel exemple, donné sans interruption pendant un ministère de plus de soixante ans, a exercée sur des hommes de tous les états et de toutes les conditions. Pour être indirecte, une telle influence n'en est peut-être que plus grande. Comment les témoins

habituels d'une assiduité au travail, telle que celle dont Osterwald, même sous ses cheveux blancs, donnait l'exemple à ses paroissiens, ne se seraient-ils pas sentis tout naturellement, et sans seulement s'en rendre compte, excités, encouragés, soutenus dans leurs propres travaux ?

Et s'il fut ainsi exemplaire sous le rapport du travail, il le fut aussi sous celui des autres vertus du chrétien ; il le fut assez pour qu'on puisse dire qu'il n'y a pas eu de tache dans sa longue vie. Nous disons sa longue vie ; car plus la course est longue, plus il y a d'occasions et de dangers de chute. Quand les ennemis d'Osterwald ont cherché à le trouver en défaut, n'ayant rien à reprendre dans sa vie, ils ont dû s'attaquer à ses livres. Un mathématicien de Berlin, Philippe Naudé, fit un ouvrage entier pour réfuter les principes de son *Catéchisme* et des *Sources de la corruption* ; Louis Combes, un extrait de toutes les propositions du Catéchisme qui lui parurent sentir l'hétérodoxie. Naudé mit dans ses critiques une amertume extraordinaire ; mais elles servirent à relever d'autant plus le mérite d'Osterwald, qui, pressé par quelques personnes d'y répondre, se contenta d'écrire à un ami commun « qu'il se garderait bien de perdre un temps précieux en de vaines disputes ; que le critique avait bien tort d'interpréter si mal ses pensées et ses intentions. » Naudé fut désarmé par tant de modération et de sagesse. Osterwald en usa de même avec le clergé de Berne, qui avait envoyé à la Compagnie des pasteurs de Neuchâtel des remarques peu favorables sur ses ouvrages : il ne récrimina point ; son ami Tribolet, alors doyen, répondit, au nom de la Compagnie, de manière à réduire au silence les censeurs, auprès desquels Osterwald eut l'occasion de s'expliquer de bouche lui-même, dans un voyage qu'il fit plus tard à Berne ; et les explications furent si satisfaisantes qu'elles le mirent dans les meilleurs termes possibles avec eux.

Si Osterwald eut des ennemis, on peut dire pourtant qu'il n'eut guère que des amis ; il en eut même de très-particuliers et de très-intimes, entre tous les autres le pasteur Tribolet, dont nous venons d'écrire le nom. L'amitié peut devenir une vertu, telle fut celle qui liait ces deux pasteurs entre *lesquels était l'Eternel*, comme l'Ecriture dit qu'il était entre David et Jonathan. Ils ne s'étaient presque jamais quittés, avaient fait ensemble la plupart de leurs études et

de leurs voyages, s'étaient retrouvés partout, à Saumur, à Orléans, à Paris, et avaient été consacrés en même temps au saint ministère. Mis tous deux en élection pour la place de pasteur de Neuchâtel, ils se recommandaient l'un l'autre. Je suis l'ainé, disait Tribolet, mais il me surpasse à tout autre égard. Non, je ne le surpasse pas, disait Osterwald, et l'église de Neuchâtel a besoin d'un pasteur tel que lui. Osterwald fut élu, mais ils ne tardèrent pas à être réunis dans la conduite du même troupeau. Jamais on ne vit d'union pareille entre collègues; ils étaient l'*alter ego* l'un de l'autre, et par là même l'un et l'autre en grande édification à leurs paroissiens, qui devaient apprendre d'eux à s'aimer fraternellement et à ne rivaliser que pour faire le bien.

L'amitié ne peut exister sans désintéressement; celui d'Osterwald était poussé à un degré qui peut même paraître exagéré: il ne voulut jamais recevoir de rétribution ni pour ses leçons, ni pour ses ouvrages; et dès le moment où il jugea que sa santé ne lui permettrait plus de reprendre les fonctions de son poste qu'il avait tout droit de conserver, il manifesta le dessein de le résigner, pour renoncer aux honoraires qui y étaient attachés. Je n'aime pas, disait-il, manger le pain d'oisiveté. Le Conseil de la ville s'opposa noblement à cette résolution, et lui envoya une députation chargée de le presser d'y renoncer. Le banneret, à la tête de la députation, ayant été admis auprès du lit du malade, lui dit, entre autres choses, que l'état où il était pénétrait tout le Conseil d'une vive douleur; mais que cette douleur était aggravée par la résolution qu'on disait qu'il avait prise; que s'il l'avait exécutée, c'eût été pour eux un coup des plus cruels; qu'ils le suppliaient de n'y plus penser; qu'ils espéraient tous qu'il voudrait bien les tranquilliser sur l'inquiétude qu'il leur avait donnée. Touché de cette démarche et de l'expression de ces sentiments, il se laissa fléchir.

Une position de fortune avantageuse lui permettait, plus qu'à beaucoup d'autres, la générosité. Mais s'il pouvait être ainsi généreux, c'est qu'il savait être simple dans sa manière de vivre; il était d'une tempérance, d'une sobriété, d'une frugalité extraordinaires, qui contribuèrent non-seulement au bon état de sa fortune, mais encore et surtout à celle de sa santé. Dans sa quatre-vingt-troisième année, il avait conservé assez de forces pour faire encore

toutes ses fonctions de pasteur et de prédicateur. Il n'y a pas d'exemple, que nous sachions du moins, d'un ministère continuellement et complètement actif aussi long. Vespasien pensait qu'un empereur devait mourir debout ; Osterwald pensait de même du pasteur. C'est, comme nous l'avons déjà dit, au milieu même d'une de ses prédications, qu'il fut atteint de l'apoplexie qui le conduisit quelques mois après au tombeau. On peut comprendre dans quel état un tel accident mit tous ses auditeurs, au nombre desquels était un de ses fils ; tous fondaient en larmes, et la plupart l'accompagnèrent consternés, lorsqu'on le porta dans sa maison ; c'était comme une famille éplorée à la perte d'un père commun. On se souvenait surtout en ce moment de tout ce qu'il avait été, de tout ce qu'il avait fait. Chacun éprouvait à son égard, au plus haut degré, le sentiment qu'a exprimé si bien, à l'occasion du vénérable pasteur Bridel, M. Vinet, dans une lettre à la *Revue Suisse* : « Oh ! qu'on voudrait, dit-il, pouvoir retenir dans la vie ces vieillards en qui l'âge a tout amélioré, tout épuré, et qui ne semblèrent jamais plus vivants, dans le meilleur sens de ce mot, qu'au moment où la vie est près de leur échapper. » Osterwald avait donné à ses paroissiens l'exemple d'une vie chrétienne, il lui restait à leur donner celui d'une mort chrétienne. Durant son ministère, il avait eu une cruelle épreuve : la mort d'une épouse chérie qu'il ne pensa jamais à remplacer. « La perte de ma chère et bonne femme, écrivait-il alors à l'un de ses amis, a percé mon cœur d'un trait que je porterai jusqu'au tombeau. Il n'y a plus que la méditation et la prière qui puissent m'en consoler. » Cette séparation lui causa une telle douleur et de tels regrets, que sa santé en fut altérée. Mais depuis la mort de son père, ce fut à peu près la seule épreuve grave de sa vie. Dieu l'avait comblé de bénédictions même temporelles. Par la manière dont il usa des jours heureux et de la prospérité, il s'était préparé à faire un bon usage aussi de l'adversité et des jours mauvais. Durant tout le cours de sa maladie, il fit voir une patience et une résignation singulières, et il édifia jusqu'à son dernier soupir, non-seulement ses parents, ses collègues, mais encore toutes les personnes qui s'intéressaient à son état. La politesse du cœur, qu'il avait toujours eue pendant sa vie, l'accompagna jusque dans son lit de mort ; il ne cessa pas, jusqu'à sa fin, d'obser-

ver le précepte de l'Ecriture : « Que vos discours soient assaisonnés de sel et de grâce. » Les ecclésiastiques de la ville le visitaient assiduellement. Le pasteur de Montmollin entre autres, qui avait toujours eu son estime et sa confiance, allait quelquefois auprès de son lit lui faire une prière. Un jour, en priant, il laissa échapper quelques-uns des sentiments dont il était pénétré pour un pasteur qu'il avait toujours regardé comme un second père. Osterwald montra par un geste que c'était là quelque chose qui ne lui était pas agréable. Peu avant sa mort, le pasteur De Luze, en présence de sa famille et de quelques ecclésiastiques, lui faisant la prière comme à un malade qui est à sa dernière heure, et s'exprimant ainsi : « Seigneur, tu sais quelle a été l'administration de ton serviteur, et comme il a travaillé à l'édification de ton Eglise ; » Osterwald fit également voir par des signes qu'il n'approuvait pas ces paroles ; et le pasteur De Luze, s'apercevant de l'impression qu'elles faisaient sur son collègue, reprit aussitôt : « Mais comme ce qu'il y a de meilleur en nous est toujours mêlé de quelque imperfection, et qu'il nous a déclaré plus d'une fois dans sa maladie qu'il n'était devant toi qu'un pur néant, il n'attend rien que de ta pure grâce et de ta miséricorde... » Ce correctif, si conforme aux sentiments du malade, lui rendit sa première sérénité. Il remercia son collègue et les autres pasteurs qui étaient présents, leur fit un adieu des plus tendres, donna sa bénédiction à toute sa famille, dans laquelle il comptait trente-cinq enfants ou petits-enfants, et pria Dieu d'exaucer toutes leurs prières et les siennes. Il conserva sa présence d'esprit jusqu'à la fin, disant de temps en temps : « Seigneur, aie pitié de moi, reçois mon esprit entre les mains. »

« Observe le juste, dit l'Ecriture, car sa fin est la paix. »

Le Conseil de la ville de Neuchâtel décida à l'unanimité qu'il aurait son tombeau dans le temple même qu'il avait inauguré, au pied de la chaire d'où il avait prêché si souvent la Parole de vie. Personne n'y avait été inhumé auparavant, personne ne le fut depuis : on jugea qu'un homme aussi distingué méritait une faveur aussi exceptionnelle. On décida exceptionnellement encore que son oraison funèbre serait prononcée du haut de la chaire. La famille du pasteur répondit, lorsque ces décisions lui furent communiquées, que quoique de tels honneurs funèbres fussent très-éloignés des

sentiments et de la modestie de leur père , et que , selon toutes les apparences , il ne les aurait pas approuvés , ils ne pouvaient pourtant , quant à eux , se dispenser de les recevoir respectueusement et avec toute la reconnaissance due à des magistrats qui voulaient bien leur donner , dans cette triste conjoncture , une consolation si honorable et si touchante. Chacun interrompit ses affaires pour assister à son enterrement ; les boutiques de la ville furent fermées ; plus de cinq mille personnes furent réunies autour de son tombeau.

Nous nous reprocherions de ne pas citer ici le trait suivant raconté par Durand dans sa *Vie d'Osterwald*. « Un bon capucin des frontières de la France , qui connaissait M. Osterwald de longue main , et qui l'estimait jusqu'à lui rendre visite régulièrement une fois l'année à Neuchâtel même , tant par un principe de piété que par un principe de reconnaissance , comme il le disait à tout le monde , vint à Neuchâtel le jour même de ses funérailles. Il alla voir le corps , comme les autres , dans la chambre où on l'avait exposé , et y donna des marques d'un attendrissement des plus sincères , mais il ne voulut point troubler le convoi , ni l'oraison funèbre par son habit. Seulement , vers le soir , quand tout le monde se fut retiré , il se coula dans l'église encore ouverte (où l'inhumation avait eu lieu) , et , s'étant mis à genoux devant la tombe où le corps avait été déposé , il l'arrosa de ses larmes , y fit ses dévotions à sa manière , mais mentalement pour ne choquer personne ; après quoi il se retira , satisfait de la consolation qu'il avait eue , se louant toujours des bontés qu'il avait reçues du défunt et pour le temporel et pour le spirituel. » Il est difficile de dire auquel des deux , d'Osterwald ou du bon capucin , ce trait fait le plus d'honneur.

Si dans le temple où Osterwald a été inhumé il n'y a pas d'autre tombeau que le sien , il n'y a pas non plus d'autre inscription que son épitaphe , que nous croyons devoir donner ici , en la traduisant du latin comme témoignant des sentiments de ses concitoyens à son égard , et résumant les principales idées de cette biographie.

• Le magistrat et le Conseil de la ville de Neuchâtel ont élevé ce monument , témoignage de leur affection et de leurs regrets , à J.-F. Osterwald , homme distingué et au plus haut degré vénérable. Treize ans diacre et quarante-huit ans

pasteur de cette église. Pieux, éloquent, fidèle. Infatigable jusqu'à la fin de sa vie. Théologien d'une vaste science et d'un zèle à l'abri de tout reproche. Instituteur, par pure bienveillance, des étudiants en théologie. Ayant bien mérité de toute l'Eglise chrétienne. Membre distingué de la Société anglaise pour la propagation de la foi. Particulièrement cher à son troupeau, qui le pleure maintenant.

Né le 25 novembre 1663.

Frappé d'une maladie mortelle au milieu de ses prédications, le 14 août 1746. Mort le 14 avril 1747. Enterré trois jours après en présence de tous les membres de son église en larmes.

Eglise dont il fut le pasteur, écoute : si tu sais être attentive, il continue à te parler du fond même de son tombeau. »

L'oraison funèbre, prononcée sur sa tombe, n'est pas parvenue jusqu'à nous. Elle n'était pas difficile à faire, car, pour intéresser et émouvoir ses auditeurs, l'orateur n'avait qu'à se souvenir et raconter ; et il n'y avait pas de tours ingénieux à chercher pour déguiser quelque chose d'une vie dans laquelle il n'y avait eu aucune disparité, d'une vie aussi remarquablement une, si j'ose ainsi dire, que le fut celle d'Osterwald.

S'il fut apprécié, comme il méritait de l'être, et dans sa vie et à sa mort, peut-être le temps, outre la sanction donnée à sa gloire, y a-t-il encore ajouté.

On assure qu'un exercice d'édification presque journalier dans la famille du major de Montmollin, gendre d'Osterwald, était la lecture d'un de ses sermons. Ainsi un père de famille vertueux peut faire encore beaucoup de bien, même après qu'il n'est plus, par ceux à qui il a laissé ses principes et ses exemples. Ainsi également un digne pasteur, même après que sa bouche a été fermée par la mort, prêche encore par la bouche de ceux que ses leçons ont formés à la prédication, et pour qui il a été un modèle. C'est ce que nous pouvons dire d'Osterwald. S'il fait encore du bien par les bonnes institutions qu'il a provoquées, fondées ou favorisées, il édifie encore, il instruit encore, il prêche encore par l'organe et le ministère de ceux auxquels se sont, de proche en proche, transmises ses bonnes tendances, ses bonnes traditions, ses sages et pieuses instructions, et l'impulsion salutaire qu'il donnait à tout autour de lui. Les diverses excentricités et les aberrations de toute espèce qui, depuis un siècle, ont caractérisé çà et là plusieurs des phases

de protestantisme et l'ont plus ou moins compromis , ne sont-elles pas de nature à faire apprécier davantage des théologiens tels qu'Osterwald, qui évitait avec soin

Tout extrême

Qui fait tort au bon droit et rend faux le vrai même,

qui était assez raisonnable pour n'être point rationaliste , large, mais non *latitudinaire* , tolérant, mais non indifférent, pieux sans fanatisme et religieux sans superstition. Comme citoyen, il a montré le même caractère de modération, le même amour de l'ordre et de la paix, la même disposition à voir plutôt ce qui unit que ce qui sépare. Il exerçait son ministère à une époque difficile , où il s'agissait de savoir à qui des nombreux prétendants appartiendrait la souveraineté du pays de Neuchâtel, devenue vacante par la mort de la duchesse de Nemours. Osterwald était *contiste* , c'est-à-dire favorable aux prétentions du prince de Conti. Mais lorsque les Trois-Etats se furent prononcés en faveur de la maison de Brandebourg, il comprit qu'il fallait avant tout dans le pays l'ordre, l'union et le rétablissement d'une harmonie plus ou moins altérée par l'inter-règne, que les partis pouvaient tout compromettre s'ils ne se soumettaient pas , que la sentence une fois prononcée par le tribunal compétent devait avoir force de chose jugée. Il fit noblement le sacrifice de ses préférences et sur l'autel de la patrie et sur celui de la religion. Sentant qu'il était appelé à donner l'exemple, il fut des premiers à reconnaître le nouveau souverain : il exhorta le peuple par des sermons très-graves à demeurer fidèle à celui que la Providence venait de lui donner et qu'il avait reconnu d'une manière si authentique. C'est lui qui inséra dans la liturgie de tous les services de la semaine les deux prières en faveur du roi : *O Dieu, conserve le roi, etc.* C'est là un bel exemple de patriotisme, qu'on n'a pas , il nous semble , assez relevé dans les éloges qui ont été faits d'Osterwald. On n'a pas non plus assez mis en relief un des services rendus par lui aux églises de sa patrie , et par conséquent à sa patrie tout entière ; c'est celui dont nous allons parler. Toute institution périt ou périclite par l'exagération de son principe. La liberté d'examen et la variété dans l'unité caractérisent le protestantisme ; mais ce dont il doit le plus se garder, ce dont il a le plus

à souffrir, c'est une liberté excessive, une excessive variété, le fractionnement, le morcellement, l'*individualisme*. La position qu'avait prise Osterwald, celle qu'il avait fait prendre à nos églises, étaient de nature à préserver de ces écueils, à garantir de ces dangers. Si l'on avait pour lui une profonde vénération, elle était pourtant bien éloignée d'une canonisation : on avait pour lui non pas de la dévotion, mais une louable et salubre confiance. Sa liturgie, son catéchisme, ses arguments et réflexions, composés dans un même esprit, tendaient à ramener une certaine unité dans les enseignements et les croyances, sans toutefois gêner la liberté des mouvements par des entraves, et faire plier servilement les têtes sous le joug. Heureuses, cent fois heureuses les églises protestantes qui ont une position semblable ! Grâce à cette position, le pays de Neuchâtel était un de ceux qui auraient dû être le plus à l'abri du séparatisme, s'il n'y avait pas actuellement partout, ou presque partout, des séparatistes *quand même* ; un de ceux où les missionnaires continentaux auraient dû se trouver le plus hors de place, s'il n'y avait pas des *missionnaires* continentaux *quand même* ; aucun service religieux n'y était en souffrance, aucun poste n'y était vacant ; il n'y avait aucune lacune dans l'enseignement des pasteurs, aucun relâchement dans leurs mœurs. Nul de leurs prédécesseurs ne contribua certainement autant qu'Osterwald à ce bon état de l'Eglise. Aussi ses concitoyens, reconnaissants des services qu'il leur a rendus et l'envisageant comme une des gloires de leur petit pays, ont-ils dès longtemps l'habitude de l'appeler *le grand Osterwald*. Sans prétendre que des étrangers lui donnent ce nom, nous croyons qu'il doit compter parmi les *Pères de l'Eglise* protestante, parmi les ecclésiastiques éminents dont elle peut être fière, et dire, comme Henri IV de son brave ministre Sully : Voilà un homme que nous ne craignons pas de présenter à nos amis et à nos ennemis.

Osterwald avait épousé, le 17 octobre 1684, Salomé le Chambrier, fille de M. Rodolphe le Chambrier, conseiller d'Etat et trésorier-général ; il en eut deux fils, *Jean-Rodolphe* et *Samuel*, et deux filles, l'aînée *Barbe* épousa Jean-Henri de Montmollin, fils cadet du chancelier ; la cadette, *Susanne* fut mariée à Samuel le Chambrier, lieutenant de la ville de Neuchâtel et maître-bourgeois

Catalogue des ouvrages de J.-F. Osterwald.

I. *Assertiones de principiis rerum naturalium, quas sub præsidio D. Petri de Villemandy lueri conabitur Johannes Fredericus Osterwald, collector et respondent.* Salmurii 1679, in-4°.

II. *Theses ex Dialectica, Pneumatologia, Physica et Ethica, sub præsidio D. Petri de Villemandy.* Salmurii 1679, in-folio.

III. *Traité des sources de la corruption qui règne aujourd'hui parmi les chrétiens.* Amsterdam 1699, 8°. — Cet ouvrage a eu un grand nombre d'éditions françaises et a été traduit en allemand, en anglais, en danois, en flamand et en hongrois.

IV. *La dédicace de l'église des Planchettes dans la souveraineté de Neuchâtel et Valangin, faite le 12 novembre 1702, avec le sermon prononcé dans cette occasion.* Neuchâtel 1703, 8°.

V. *Catéchisme, ou les vérités et les devoirs de la religion chrétienne.* Genève 1702, 8°. — Il existe une vingtaine d'éditions françaises de ce livre et des traductions en allemand, en anglais et en hollandais.

VI. *Abrégé de l'histoire sainte et du catéchisme.* Genève 1734, 8°. — Cet abrégé qui se réimprime chaque année, a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. La première partie, comprenant l'histoire sainte, fut traduite en arabe pour servir à l'évangélisation des peuples orientaux.

VII. *Traité contre l'impureté.* Amsterdam 1707, 8°. — Traductions en allemand, en anglais et en hollandais.

VIII. *Arguments et réflexions sur les livres et sur les chapitres de la Sainte-Bible en deux parties, dont la première comprend le Vieux Testament et la seconde le Nouveau.* Neuchâtel 1720, 2 vol. in-4°. — Cet ouvrage fut d'abord imprimé en anglais et a eu trois éditions dans cette langue, la première est de Londres 1716, 2 vol. 8°. Il existe aussi une traduction allemande imprimée à Bâle en 1722, in-4°.

IX. *La liturgie ou la manière de célébrer le service divin, qui est établie dans les églises de la principauté de Neuchâtel et Valangin.* — Plusieurs éditions françaises et une traduction anglaise, imprimée à Londres 1712, in-4°.

X. *La Sainte-Bible.* — La Bible suivant la version d'Osterwald, a eu un si grand nombre d'éditions qu'il est impossible d'en indiquer le nombre, même approximativement. Celle qui est la plus estimée est celle de Neuchâtel 1744, 2 vol. folio.

XI. *Douze sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte.* Genève 1725, in-8°. — Ces sermons ont été traduits en allemand, en hollandais et en flamand.

XII. *Des entretiens pieux.* Bâle 1752, in-8°.

XIII. *Ethicæ christianæ compendium.* Londini 1727, in-8°; item, Basileæ 1739, 8°. — Traduit en français sous ce titre: *Morale chrétienne*, Neuveville 1740, in-8°. Il existe aussi des traductions en allemand et en flamand.

XIV. *De l'exercice du ministère sacré. Première partie qui traite de la pré-*

dication et de l'instruction de la jeunesse. *Seconde partie qui traite du gouvernement de l'Eglise*. Amsterdam 1737, 8°; Bâle 1739, 8°.

XV. *Compendium theologiæ christianæ*. Basileæ 1739 et 1754, 8°. — Les trois ouvrages précédents ont été désavoués par Osterwald dans le *Mercurie suisse*, avril 1737, la *Bibliothèque germanique*, t. XLIII, p. 204, et l'*Histoire critique de la république des lettres*, t. XV, p. 343.

XVI. *Relation de ce qui s'est passé à Neuchâtel l'an 1699, touchant les prétentions du prince de Conti sur cette souveraineté*, mss. — Une partie de ce travail a été publiée sous ce titre: *Extrait de deux journaux écrits par feu M. J.-F. Osterwald, vivant pasteur à Neuchâtel, concernant les affaires des années 1699 et 1707*. Chaux-de-fonds 1839, 8°.

XVII. *Considérations générales sur la réunion des protestants*, par Samuel Werenfels, traduit par Osterwald. Genève 1709, 4°.

Jean-Rodolphe Osterwald, fils aîné de Jean-Frédéric, naquit à Neuchâtel en 1687; il fut destiné au saint-ministère, fit ses premières études sous la direction de son père et les continua ensuite à l'académie de Bâle. Il fut consacré à Neuchâtel en janvier 1710 et devint la même année pasteur à Bâle. Il est auteur de la *Nourriture de l'âme* et des *Devoirs des communicants*, que bien des personnes attribuent par erreur au traducteur de la Bible. Ces ouvrages ne sont pas à la hauteur de ceux d'Osterwald père, du moins des principaux; mais, en revanche, ils ont eu et ont encore un succès populaire aussi grand que quelque ouvrage religieux que ce soit, surtout la *Nourriture de l'âme*, dont il se fait une édition nouvelle pour ainsi dire chaque année, dans divers pays. Il y a tellement de rapport entre les deux théologiens et pasteurs Osterwald, qu'on trouve leurs sermons réunis dans une édition qui en a été faite à Genève en 1756. Jean-Rodolphe Osterwald mourut en 1763 sans laisser de postérité. Outre les ouvrages dont nous avons parlé on lui doit encore ceux qui suivent:

I. *Cogitationes de Orthodoxia*. Bâle 1708, in-4°. — Réimprimé dans le *Museum helveticum*, particula VIII. Turici 1748.

II. *Sermons prononcés dans l'église française de Bâle, les deux premiers jours de 1752*. Bâle 1752, 8°.

III. *Deux sermons sur le Psaume XCIV*, 2. Bâle 1762, 8°.

IV. *Deux sermons sur Saint-Jean IX*, 4. Bâle 1762, 8°.

Samuel Osterwald, second fils de Jean-Frédéric, né en 1692, étudia la philosophie à Genève et le droit à Bâle, où il fut reçu li-

cencié en 1714. Il publia à cette occasion une thèse intitulée : *Dissertatio juridico de iudicibus et eorum imprimis officio quam publice lueri conabitur*. Basileæ, 1714, 4°. A son retour à Neuchâtel, après de longs voyages, il devint conseiller d'Etat en 1727, maire de Valangin en 1730 et plus tard président du conseil d'Etat. C'est à lui que l'on doit le *Coutumier de Neuchâtel*, œuvre à laquelle il travailla avec persévérance pendant de longues années et qui fut publiée après sa mort sous ce titre : *Les us et coutumes de la souveraineté de Neuchâtel et Valangin*. Neuchâtel 1785, in-folio.

A de grands talents comme orateur et homme d'état, Samuel Osterwald joignait une modestie remarquable, et à sa mort, arrivée en 1769, il fut profondément regretté de ses concitoyens. Il avait épousé N. Chaillot, fille de noble Jean-Henri Chaillot, dont il eut deux fils, *Ferdinand* et *Jean-Frédéric*, celui-ci mourut en 1791, sans postérité.

Ferdinand Osterwald, né en 1724, entra au service des Etats-Généraux où il parvint au grade de lieutenant-colonel. Rentré à Neuchâtel après avoir quitté le service, il fut nommé conseiller d'Etat, poste qu'il occupa de 1759 à 1782. Il est auteur des ouvrages suivants :

I. *Considérations pour les peuples de l'Etat, ou Examen des articles généraux pour servir à la solution du différent qui s'est élevé entre la communauté de la Chaux-de-fonds et la Classe, et à nous faire voir quels sont nos vrais intérêts*. Neuchâtel 1760, 8°.

II. *Défense des principes et de l'auteur d'un écrit intitulé : Considérations pour les peuples de l'Etat, etc.* Genève 1764, 8°.

Jean-Frédéric Osterwald-d'Ivernois, fils du précédent, naquit à Neuchâtel en 1773. Dès son enfance il annonça les plus heureuses dispositions pour tous les arts qui tiennent de près ou de loin au dessin, il avait comme le compas dans l'œil : la peinture, la gravure, l'architecture lui devinrent familières, et plus tard il excellait à donner aux artistes des conseils et des directions à cet égard. Les arts industriels attirèrent son attention comme les arts libéraux et il s'intéressa particulièrement à l'industrie de nos Montagnes. C'est à lui que la Chaux-de-fonds doit la lunette méridienne qui est au haut de la tour du temple et le régulateur établi

dans la salle des pas-perdus de l'Hôtel-de-ville. C'est lui qui en suggéra l'idée et qui fournit les moyens de la réaliser en se chargeant de faire les plans et les calculs nécessaires.

M. Osterwald devait cependant s'acquérir une grande réputation par d'autres travaux que ceux que nous venons de mentionner, et il est assez remarquable que son goût pour les sciences en général, pour la géographie en particulier, ne se soit manifesté chez lui qu'à un âge où d'ordinaire les vocations sont depuis longtemps décidées. Ce ne fut qu'à l'âge de 23 ans qu'il étudia les mathématiques et la topographie; il était déjà marié. Accompagné d'un domestique il faisait de fréquentes promenades sur notre lac, pour en sonder les profondeurs. Les fonctions de commissaire-général qui lui furent confiées à cette époque et ses travaux aux archives de l'Etat, ne lui firent pas mettre de côté ses études de géographie. Au commencement du siècle, ayant fait connaissance du célèbre mathématicien Trallès, il s'occupa beaucoup avec lui de mathématiques et de la mesure des hauteurs au moyen du baromètre; ce fut là une bonne fortune qu'il sut mettre à profit. De ce moment il se mit aux travaux préparatoires de sa carte de Neuchâtel, qui a commencé sa réputation et qui était un vrai chef-d'œuvre pour l'époque où elle parut (1806). Elle fut appréciée par tous les hommes de l'art, entre autres par le célèbre Puissant. « Nous n'hésitons pas, dit-il dans son *Principe du figuré du terrain*, à recommander aux jeunes artistes qui se livrent à la gravure et à la topographie, de consulter, outre les cartes que nous avons citées, celle des environs de Paris par M. Brué, ainsi que la belle carte de la principauté de Neuchâtel, levée par M. d'Osterwald. » En 1826, M. Osterwald étant à Londres s'arrêta un jour devant le magasin d'un marchand de cartes: il examinait celles qui étaient pendues pour la montre. Le marchand le pria d'entrer pour voir les autres cartes qui, dans le magasin, pouvaient l'intéresser. Frappé de l'intérêt avec lequel M. Osterwald les examinait, il lui demanda s'il était du métier. Le géographe répondit qu'il s'était occupé de cartes, mais seulement en amateur. « Ne seriez-vous point M. Osterwald? » Sur la réponse affirmative de celui-ci, le marchand le pria de lui envoyer quelques-unes de ses cartes, dont il connaissait le mérite supérieur, mais qu'il ne possédait pas.

Singulièrement favorisé de la nature, M. Osterwald joignait à la santé d'un hercule une beauté remarquable. L'hiver il travaillait par goût dans une chambre froide, et l'été il passait des semaines entières au sommet des montagnes pour faire des travaux de triangulation, couchant en plein air quand il ne trouvait pas à portée des chalets pour s'y abriter. Cette vie, qui était souvent en quelque sorte celle d'un sauvage, ne lui avait rien ôté de la distinction de ses manières et de la noblesse de sa figure; il était un de ces types rares dans nos contrées, des hommes distingués de l'ancien régime. Si sa figure était remarquablement noble, c'est qu'elle était l'expression de son caractère, c'était l'homme le plus parfaitement aimable qu'on pût rencontrer, et aimable avec tout le monde. Aussi a-t-il eu des amis sincères et dévoués, auxquels le public doit aussi beaucoup de reconnaissance pour tous les encouragements qu'ils lui ont donné et leur coopération à ses travaux. Un long séjour à Paris avait contribué à lui donner ces avantages extérieurs, et la culture des arts avait imprimé à son regard un air de finesse et d'intelligence qui ajoutait au charme de sa figure.

Il n'est pas très-commun de réunir la douceur à la force, la grâce des formes à l'énergie du caractère, et surtout au degré où les réunissait M. Osterwald. Rarement on a pu voir une volonté plus forte que la sienne, volonté de fer comme son corps. Il n'y avait pas de privations qu'il ne sût s'imposer, quand il avait un but à atteindre. Il était d'une frugalité presque fabuleuse; il se contentait de la plus chétive, même de la plus grossière nourriture. Il lui arrivait de passer des mois entiers sur nos montagnes, sans avoir d'autre aliment que du lait; un morceau de viande et un verre de vin étaient pour lui un luxe qu'en un pareil cas il ne se serait pas accordé. Un exemple entre mille peut donner la mesure de ce qu'il pouvait supporter: Chargé par le gouvernement du canton de Genève, et d'après le conseil de M. le général Dufour, de lever des plans dans ce canton, il passa vingt-neuf jours sur le Salève, se contentant pour toute nourriture de pommes de terre, même sans sel. Un tas de foin était ordinairement son lit dans les chalets. Il ne se couchait jamais avant d'avoir mis en ordre le journal des observations faites pendant les journées les plus fatigantes, et sans les avoir recopiées; il s'occupait encore pendant ses in-

somnies en repassant dans sa tête le travail de la journée et en préparant celui du lendemain. Qui ne l'a pas vu dans son cabinet de travail, entouré des cahiers remplis de ses calculs, de ses tracés et de ses dessins, ne saurait se faire une idée de l'immensité de ses travaux, qui étaient ses seules récréations. On peut en avoir comme un échantillon dans ses deux brochures sur les *Hauteurs du canton de Neuchâtel* et sur les *Hauteurs des pays compris dans le cadre de la carte générale de la Suisse*.

Une maladie n'était pas une raison pour lui d'interrompre ses travaux. C'est ainsi qu'obligé par une indisposition de garder assez longtemps la maison, il dessina à la lunette, de sa fenêtre, la *Vue des Alpes*. Avec de telles habitudes et une telle persévérance on irait loin, même sans de grands talents naturels, et nous avons vu que M. Osterwald avait été très-heureusement doué de la nature; aussi a-t-il laissé des ouvrages du plus grand mérite: *Voyage pittoresque de Genève à Milan par le Simplon*. — *Voyage pittoresque en Sicile*. — *Voyage pittoresque dans la vallée de Chamouni et autour du Mont-Blanc*. — *Excursion sur les côtes et dans les ports de la Normandie*. — *Les bords du Rhin et du Rhône*. — *La Grèce. vues pittoresques et topographiques*. Les dessins de ces divers ouvrages, édités par lui, ont été faits généralement sous ses yeux et sous sa direction; il a tantôt pris part et tantôt présidé seulement à la composition du texte.

Quelque mérite qu'ait sa carte de Neuchâtel, celle de la Suisse en a un bien plus grand encore. Le bureau de la guerre à Paris, qui a eu sous les yeux le travail de M. Osterwald, déclara dès l'abord que cette carte serait ce qu'on avait fait de mieux en ce genre. Elle fut gravée à Paris par un artiste habile à qui l'auteur avait indiqué un procédé de gravure de son invention (des courbes de hauteur en lignes horizontales, au lieu de lignes verticales, pour indiquer les reliefs de montagne.) Peu de jours avant sa mort arriva à son adresse une lettre de ce graveur, qui lui marquait qu'il ferait précieusement usage de sa découverte. Il n'était plus dans un état de santé qui permit de la lui communiquer. Un mois avant sa mort, quoique déjà très-souffrant, il écrivait et dessinait encore avec la main ferme et sûre de ses plus fortes années, avec la même perfection; mais les douleurs aiguës et continuelles de la plus cruelle

maladie ne tardèrent pas à faire tomber pour toujours la plume et le pinceau de sa main.

La force d'âme dont il a eu besoin dans le cours de sa vie pour suivre les travaux les plus pénibles, il la montra également dans les souffrances de sa dernière maladie. L'homme que l'on n'avait jamais vu en colère ne pouvait guère être impatient dans les souffrances. Le souvenir d'une vie utilement remplie et toujours honorable, ainsi que le témoignage qu'il pouvait légitimement se rendre de n'avoir jamais fait volontairement de la peine à qui que ce soit, ont dû être un sensible adoucissement à ses maux. Il mourut au mois de janvier 1850 et en lui s'éteignit le nom d'Osterwald, qui a jeté sur notre pays un si bel éclat moral et scientifique.

Sources. *Nobiliaire neuchâtelois*, par le baron d'Estavayer, mss. — Zurlauben, *Histoire militaire des Suisses*. — Lutz, *Nekrolog*. — *Biographie universelle*, article Osterwald. — Chambrier, *Histoire de Neuchâtel*. — Tribolet, *Histoire de Neuchâtel*. — *Correspondance de Voltaire*. — *Œuvres de Frédéric le grand*. — *Messager boiteux de Neuchâtel*. — *Compte rendu de la Société helvétique des sciences naturelles*, etc.

JEAN-FRÉDÉRIC PERREGAUX.

Jean-Frédéric Perregaux, fils de François-Frédéric et de Barbe-Suzanne de Brun, est né à Neuchâtel le 4 septembre 1744. Il était l'aîné de la branche cadette de sa famille, son grand-père, Théophile Perregaux, ayant épousé, à Lausanne en premières noces, Louise-Elisabeth de Gaudard, souche de la branche aînée, fixée à Bienne, et en secondes noces, à Berne, Dorothée de Watteville, mère de François-Frédéric. Jean-Frédéric Perregaux était un jeune homme actif, très-intelligent, extraordinairement laborieux, qui ne tarda pas à se distinguer dans les affaires financières. Dès 1765, il s'était fixé à Paris; à l'époque de la révolution, quelque modéré qu'il fût, la vie ne lui fut pas facile, il dut entrer dans la garde nationale, alors que son désir eût été de se repatrier, fut spectateur des massacres du 10 août 1792 et eut le cœur déchiré par toutes les scènes dont il était journellement témoin. Poursuivi et persé-

cuté, il sauva une partie de sa fortune à l'étranger et eut probablement payé de sa vie la continuation de son séjour à Paris, si le gouvernement n'eût pas eu un besoin urgent de ses services pour remplir une mission à l'étranger. A son retour il n'en éprouva pas moins de continuelles persécutions. Son crédit dans les affaires de finance n'était surpassé par celui de personne; sa loyauté et son habileté étaient tellement reconnues qu'il était toujours consulté par le gouvernement et mis à la tête des affaires importantes, entre autres de la Banque de France. A la création du Sénat, il fut nommé l'un de ses membres, créé comte et commandant de la Légion-d'honneur, dignités qu'il voulait refuser, songeant à se retirer des affaires; mais ses amis, auxquels il avait fait part de son dessein, l'engagèrent à accepter. Il est mort le 17 février 1808 et a été enterré au Panthéon, regretté de tous ses alentours et pleuré de tous les siens dont il a été le constant bienfaiteur. Il a laissé deux enfants, Anne-Marie-Hortense, mariée à Auguste-Frédéric-Louis Viesse de Marmont, duc de Raguse, pair et maréchal de France, morte sans postérité le 25 mai 1837, et Alphonse-Claude-Charles-Bernardin comte Perregaux, marié à Adèle-Elisabeth, fille du maréchal Macdonald, mort le 9 juin 1841, ne laissant qu'un fils, François-Charles-Edouard comte Perregaux, officier de cavalerie, retiré du service, non marié.

ALEXANDRE-CHARLES PERREGAUX.

Alexandre-Charles Perregaux, fils de Charles-Albert-Henri et de Charlotte-Louise de Gaudot, est né à Neuchâtel le 21 octobre 1791. Très-jeune, il montra beaucoup d'aptitude pour s'instruire, et dès son entrée au collège jusqu'à sa sortie, il fut un écolier distingué. Il compléta ses études à Zurich d'abord, puis à Genève, et avait l'intention d'embrasser la carrière des fonctions publiques, lorsque son souverain l'appela à faire partie d'un corps militaire qu'il levait alors. Après bien des hésitations, il dut quitter assez brusquement ses études pour entrer, au mois de septembre 1807, dans le bataillon du prince de Neuchâtel, qui s'organisait à Besançon. Sa

nomination au grade de sous-lieutenant date du 2 juillet précédent. Cette nouvelle carrière réveilla en lui le goût du service militaire qu'il avait manifesté dès sa plus tendre enfance, goût assez naturel puisque depuis plusieurs générations sa famille avait suivi la carrière des armes. Il déploya beaucoup d'intelligence, d'activité et d'aptitude dans sa nouvelle vocation, et ses supérieurs, tout comme ses inférieurs, ne tardèrent pas à lui donner fréquemment des marques d'attachement et de dévouement. Le 1^{er} mai 1808, il fut nommé lieutenant, et vu l'absence de son capitaine, il commanda longtemps la compagnie. Il avait 16 ans et demi.

La seconde guerre d'Autriche se préparait; Napoléon passa en revue le bataillon de Neuchâtel, venant du Havre le 6 avril 1809, à son passage par Paris. Après une marche de plus de 300 lieues, il arriva assez à temps pour assister à la bataille de Wagram.

Le 19 juillet, le lieutenant Perregaux quitta le bataillon du prince de Neuchâtel et devint aide-de-camp du maréchal duc de Raguse, qui commandait un des corps de la grande armée. Il le suivit en Illyrie, y passa l'année 1810, et devint capitaine le 1^{er} octobre.

Au mois d'avril 1811, le maréchal reçut subitement l'ordre d'aller prendre le commandement de l'armée de Portugal, en remplacement du maréchal Masséna, rappelé en France. Sa maison militaire l'y suivit. Le capitaine Perregaux faisait partie du corps qui délivra Badajos, assiégé depuis plusieurs mois par l'armée anglaise. La garnison de 4500 hommes avait repoussé deux assauts, malgré qu'il y eût une brèche au corps de la place et deux autres au fort qui la domine.

Au mois de septembre, il prit part aux combats qui eurent lieu en avant de Rodrigo, sur la frontière de Portugal. A cette occasion, deux généraux demandèrent la croix pour lui, mais Napoléon répondit qu'il pouvait attendre.

Au mois de décembre, il fut atteint d'une fièvre putride qui le mit pendant trois mois aux portes du tombeau; il s'en tira, mais dut rentrer en France pour y passer son temps de convalescence. Durant sa maladie ses domestiques l'abandonnèrent pour passer à l'ennemi, lui volant ses chevaux et tous ses équipages.

Une nouvelle campagne s'ouvrit, en Allemagne, au mois d'avril 1813. Le 2 mai eut lieu la bataille de Lutzen; le capitaine Perre-

gaux y eut un cheval tué sous lui, un second le fut également le 20 mai, au passage de la Sprée près de Bautzen, où une nouvelle grande bataille fut livrée. Le 30 mai, étant en reconnaissance en avant de Jauer, il tomba dans une embuscade de Cosaques et fut fait prisonnier. Comme on le conduisait en Russie, un hasard providentiel plaça sur son chemin un officier prussien, avec lequel il se trouva avoir une connaissance commune. Cet officier le conduisit au prince de Hardenberg, qui l'envoya dans une forteresse au fond de la Silésie et lui épargna ainsi une captivité en Sibérie. Plus tard et grâce à la recommandation du baron de Chambrier d'Oleyres, ministre du roi de Prusse en Suisse, il obtint, au mois de novembre, de rentrer sur parole dans sa famille.

Pendant sa captivité, il avait eu la joie d'y recevoir la croix de la Légion-d'honneur, que l'empereur lui avait conférée le 4 juin.

Les événements marchèrent pendant l'hiver de 1814, et Louis XVIII remonta sur le trône de ses pères. Il rétablit des compagnies de gardes du corps, et le capitaine Perregaux fut désigné pour faire partie de celle que commandait le maréchal auquel il était attaché depuis cinq ans. Il y devint officier supérieur avec rang de chef d'escadron, le 1^{er} juillet 1814. Le 10 août et le 22 décembre, le roi le nomma officier de la Légion-d'honneur et chevalier de St-Louis. Le 1^{er} février suivant, il fut nommé major.

Le retour de Napoléon en France, en mars 1815, obligea Louis XVIII à la quitter; le major Perregaux l'accompagna, passa la frontière avec lui et rentra à Paris avec le roi au mois de juillet. Pour le récompenser des services essentiels qu'il lui avait rendu, le roi lui conféra le titre de baron, le 1^{er} novembre.

Le 9 décembre 1815, il fut envoyé en qualité de lieutenant-colonel dans la légion de l'Isère; le 27 mars 1817, il passa dans la légion de la Haute-Loire dans la même qualité, et le 13 janvier 1819, dans le 3^e régiment de la garde royale, où il obtint le grade de colonel le 25 octobre 1820. C'est en cette qualité qu'il prit le commandement du 15^e régiment d'infanterie légère, le 30 juillet 1823.

Dans le printemps de 1830, le colonel Perregaux eut le malheur de perdre sa femme (fille du comte Louis de Pourtalès). Les principes politiques qui prévalaient alors n'avaient pas son approbation intérieure et il pensait sérieusement à se retirer du service. Mais

quitter sa vocation est une des plus grandes résolutions qu'un homme puisse prendre, et avant de s'y résoudre, on ne saurait trop y réfléchir. Le colonel Perregaux en était là lorsque les ordonnances de Charles x parurent; il ne pouvait plus être question alors de se retirer.

Les journées de juillet eurent lieu; le 45^e léger, son colonel en tête, y prit une part notable. De sa personne il échappa miraculeusement à des coups de fusil tirés contre lui à bout-portant des maisons voisines; et lorsque l'ordre d'évacuer Paris fut donné, il se mit en marche, laissant dans cette ville 7 officiers de son régiment tués et 40 sous-officiers tués ou blessés, faisant défense de répondre en se retirant aux coups de fusil tirés sur la troupe depuis les jardins et les maisons qui bordaient la route: là encore il eut 2 officiers tués et 2 hommes blessés.

L'armée se débanda; des régiments entiers passèrent du côté du peuple; bientôt réduit à une poignée d'hommes, le colonel Perregaux vit qu'il n'avait plus les moyens de conserver intact le drapeau qui lui avait été confié; accompagné de quelques hommes restés fidèles, il le remit au roi Charles x qui le remercia de ses bons et fidèles services et lui donna la croix de commandeur de la Légion-d'honneur, nomination que ne reconnut pas le gouvernement de juillet.

S'être battu contre le peuple révolté et vainqueur ne permettait pas qu'on employât le colonel Perregaux; on rendait toute justice à sa conduite, mais la peur des journaux, tout puissants à cette époque, s'opposait à ce qu'on lui confiât un poste qui l'aurait mis en évidence. Ne voulant pas cependant se priver de ses services, le gouvernement le désigna pour faire partie d'un comité d'officiers généraux chargé de revoir les règlements sur le service des régiments dans leur intérieur, dans les places de guerre et en campagne.

Ces travaux une fois terminés, on le nomma, quoique n'étant encore que colonel, au commandement d'une brigade en Afrique, fait inouï dans l'armée française. Il arriva à Bône au commencement de février 1833; au bout d'un an il fit un voyage en France, fut nommé maréchal de camp le 16 juin 1834, et retourna en Afrique avec ce nouveau grade. Trois épidémies successives à Bône

mirent à une rude épreuve les caractères les mieux trempés. Il se dévoua aux malades de son corps d'armée et déploya, au dire des hommes de l'art qui soignaient les malheureux soldats, « un courage à toute épreuve, ne se laissant rebuter par rien, ne cédant à aucune répugnance, et ne faiblissant devant aucun dégoût. » Ce sont les termes des rapports.

En novembre 1835, il fut nommé au commandement d'une nouvelle brigade dans le corps qu'allait commander à Oran le maréchal Clausel. Des combats journaliers avec les Arabes commandés par Abdel Kader, qui venait insulter les Français jusqu'aux portes d'Oran, eurent lieu successivement. Dans celui de l'Habra, le 3 décembre, le duc d'Orléans, qui servait comme volontaire, fut blessé au bras, et le général Oudinot fut grièvement atteint. Le 6, on entra à Mascara et on regagna Oran par Mostaganem. Le retour fut très-pénible, le temps était affreux, les habitants de Mascara suivaient l'armée pour se soustraire à la vengeance d'Abdel Kader; chaque jour on ramassait des malheureux, surtout des enfants, qui périssaient abandonnés dans la boue : l'armée se conduisit vis-à-vis d'eux avec beaucoup d'humanité.

Au mois de janvier 1836, les expéditions recommencèrent du côté de Tlemcen et de la Tafna. Le maréchal Clausel quitta Oran en remettant le commandement de l'armée au général Perregaux avec la croix de commandeur de la Légion-d'honneur, distinction que le roi Louis-Philippe lui avait conférée le 15 janvier, tout en accordant aussi les récompenses demandées pour la troupe.

Plusieurs expéditions heureuses se firent dans les mois de février et de mars, jusqu'à ce qu'Abdel Kader, réduit à l'extrémité, dut se retirer momentanément et presque seul dans le Maroc.

Les idées du général Perregaux sur la pacification et l'établissement de la domination française en Afrique, étaient loin de coïncider avec celles qui avaient prévalu jusqu'alors.

Son projet eut été de conquérir la soumission des tribus arabes en les traitant avec bienveillance et surtout avec une justice qu'ils n'avaient jamais connues, et de ne recourir à la guerre que lorsqu'elle serait rigoureusement nécessaire. Il essaya de ce système sur une échelle restreinte dans la province d'Oran; des tribus se confiant dans sa parole revinrent habiter leurs villages et ne l'appe-

lèrent plus que *le Sultan juste*. Un vieillard, guerrier fameux par sa bravoure, exerçait sur ses concitoyens un énorme empire à raison de sa naissance. Mustapha Ben Ismaël, s'attacha à lui tellement qu'on eut assez de peine à l'empêcher de faire une démarche officielle pour le conserver à Oran. Comme le général venait de refuser le commandement de la province de Bône, qu'on lui avait offert, il ne pouvait pas se prêter à ce désir.

De retour en France, le roi l'appela de nouveau à faire partie du comité de l'infanterie et de la cavalerie dont il devint rapporteur.

Dans l'hiver de 1837, le duc d'Orléans lui demanda un plan de campagne pour le cas où on ferait une nouvelle expédition contre Constantine, dans le but de réparer les désastres de la première. Ce plan, retrouvé dans les papiers du général, exigea de lui bien du travail; il entre dans tous les détails qu'exige une grande expédition, soit au point de vue militaire proprement dit, soit sous celui de l'administration.

Ayant été nommé chef d'état-major de l'armée d'Afrique, il y retourna pour la quatrième et dernière fois, au mois d'avril. Dans l'intervalle de son commandement à Oran, un grand homme de guerre venait de conclure à la Tafna un traité de paix avec Abdel Kader. Ce traité, sans qu'on s'en doutât en France, rendait ce dernier plus puissant qu'il n'avait jamais été. Le gouverneur imagina d'en faire autant avec Achmet Bey qui régnait à Constantine. Pendant qu'on négociait la paix avec Achmet, on faisait sans bruit tous les préparatifs pour l'y contraindre s'il s'y refusait. Sous prétexte d'être plus rapproché du théâtre des négociations, le gouverneur-général Danremont se rendit à Bône, puis à Guelma et y fixa son camp. Un moment on crut que les négociations aboutiraient, mais au dernier instant on vit qu'on s'était trompé, quoique pour éviter la guerre on eut fait la partie belle à Achmet. Le gouvernement se vit alors forcé de commencer une campagne pour effacer les désastres de celle de l'année précédente. On réunit donc l'armée, le matériel nécessaire à un siège, et pour ne pas contrarier la famille royale qui ne voulait pas exposer une seconde fois le duc d'Orléans, celui-ci céda sa place à son frère; le duc de Nemours vint prendre le commandement d'une brigade et l'armée se mit en route, le 4^{er} octobre, du camp de Medjez-Amar.

Après des difficultés considérables à travers un pays de montagnes, abandonné par ses habitants, l'armée, traînant un parc de siège à sa suite, prit position devant Constantine et attaqua le corps de la place. Le 12 octobre au matin, comme le gouverneur-général visitait les batteries de brèche avec son état-major, divers officiers vinrent l'engager à se retirer, vu le feu épouvantable qui partait de la place dans cette direction. Le gouverneur n'y prit pas garde et au même instant un boulet l'étendit raide mort. Le général Perregaux qui était près de lui s'élança pour le relever, mais il fut atteint lui-même d'une balle qui entra à la racine du nez entre les yeux et se logea fort avant dans la tête; tous les efforts faits pour l'en extraire furent sans succès; son courage héroïque et sa présence d'esprit ne se démentirent pas un instant, disant aux chirurgiens de le traiter « comme un simple soldat »; il ne proféra pas une plainte et demanda seulement au milieu des recherches des gens de l'art pour extraire la balle, de pouvoir se reprendre un instant, tandis que plusieurs officiers s'éloignaient ne pouvant supporter la vue de ces souffrances. La balle était logée si avant qu'elle ne put pas être extraite. Malgré sa blessure, le général Perregaux continua ses fonctions, et le lendemain, comme la brèche était jugée praticable, l'assaut fut livré, et après une multitude de combats meurtriers on se rendit maître de Constantine. Le général Vallée, comme plus ancien lieutenant-général présent, avait pris le commandement de l'armée. Le 29, on se remit en route pour Bône en laissant une garnison dans Constantine. L'état de santé du général Perregaux l'obligea de cesser ses fonctions de chef d'état-major; sa blessure allait bien, mais la diète sévère à laquelle il avait dû se soumettre et par-dessus tout, les fatigues excessives, suites d'un travail incessant de jour et de nuit pendant plusieurs mois, avaient détruit sa santé. Porté sur un brancard par les grenadiers de l'armée, il fut de retour à Bône le 3 novembre. Le lendemain 4, il s'embarqua pour rentrer en France sur le bateau à vapeur *la Chimère*; des vents violents et contraires obligèrent ce bâtiment à se réfugier, le 5, dans la rade de Cagliari, et le 6, à deux heures du matin, le général Perregaux rendit le dernier soupir. Faute d'un cercueil de plomb qu'il fut impossible de se procurer, son corps fut déposé dans le cimetière du lazaret, où le gouvernement français lui

a fait depuis ériger un mausolée, à mesure qu'il faisait placer son buste au musée de Versailles.

Ainsi a péri le général Perregaux à l'âge de 46 ans, regretté par l'armée comme peu d'officiers l'ont jamais été, et à la veille d'être appelé aux fonctions les plus élevées.

Outre les qualités qui font le véritable homme de guerre et l'administrateur distingué, il avait beaucoup d'instruction, beaucoup d'amabilité et d'élévation dans le caractère, une grandeur d'âme, une générosité, un cœur, surtout une bienveillance inépuisable pour tous ceux qui réclamaient de lui des services; son temps, sa plume, sa bourse étaient toujours au service des malheureux, aussi peu d'hommes ont été aimés et regrettés comme lui. Tous ceux qui l'ont connu peuvent dire s'il y a rien d'exagéré dans les lignes ci-dessus.

Sources. Les deux notices qui précèdent ont été rédigées sur des documents originaux. On peut aussi consulter : *Le Moniteur universel*, 1837. — *Mémoires de Fauche-Borel*. — *Messager boiteux de Neuchâtel*, 1839. — *Biographie universelle*. — *Biographie nouvelle des contemporains*, t. XVI, etc.

ABRAHAM-LOUIS PERRELET.

Abraham-Louis Perrelet naquit au Locle en janvier 1729, son père, David Perrelet, était charpentier en même temps qu'agriculteur et peu fortuné. Dès que le jeune homme fut en état de rendre quelques services, il aida ses parents dans les travaux de la campagne, et pendant l'hiver s'occupait de menuiserie, limait les scies, fabriquait de petits soufflets élégants, et lorsqu'il en avait terminé une douzaine, allait les vendre à Neuchâtel en faisant le trajet à pied. A l'âge de vingt à vingt et un ans, voyant que l'horlogerie prenait pied dans nos Montagnes, il abandonna ses modestes travaux pour se lancer dans la nouvelle industrie. Après un apprentissage de quinze jours chez un nommé Prince, au Locle, qui travaillait peu et fort mal, et où il n'apprit absolument rien, il se mit à travailler seul et devint ainsi son propre maître. Doué d'une grande intelligence et d'une remarquable sagacité, non-seulement il connut en fort peu de temps tout ce que l'on savait alors, mais par ses

découvertes, qu'il communiquait à ses confrères avec le plus grand désintéressement, il donna une très-forte impulsion à la fabrication de l'horlogerie. A cette époque c'étaient surtout les outils qui faisaient défaut à nos horlogers, et Perrelet s'ingénia à combler cette lacune : il inventa l'outil à planter, l'outil à arrondir et ceux qui sont nécessaires à la confection des échappements à cylindre. Après avoir découvert de nouveaux outils, il modifia le mécanisme de la montre en employant de nouvelles combinaisons pour la faire marcher ; il est le premier qui, au Locle, ait travaillé aux montres à échappements à cylindre, à duplex, à quantième, à équation, etc. Ce fut lui qui inventa les montres perpétuelles ou à secousse, qui se remontent d'elles-mêmes par le mouvement qu'on leur imprime en les portant. Les premières qu'il construisit furent achetées par Breguet et par un nommé Recordon qui habitait Londres ; elles étaient d'un usage assez commode (sauf la grosseur) et il leur avait adapté un appareil qui permettait de les remonter avec une clef lorsqu'on ne les portait pas.

Chercheur continu, il essaya une foule de systèmes et s'efforça aussi de découvrir le mouvement perpétuel ; il faisait de temps en temps douze montres ayant chacune un échappement différent, et lorsque ses nombreux amis le félicitaient de ses découvertes, il leur disait en souriant avec modestie : « il y en a plusieurs qui ne valent pas grand chose. » Il fabriquait l'intérieur de la montre dans toutes ses parties, commençant par forger un morceau de laiton brut pour la platine, faisant ensuite l'ébauche, le finissage, les pignons, les dents, l'échappement, le remontage, en un mot tout le mécanisme. Ces montres, qu'il vendait au Locle et à la Chaux-de-fonds, lui étaient payées en moyenne un louis (fr. 23»17) la pièce. Pendant de longues années il fut pour ainsi dire le maître de tous les horlogers du Locle, car lorsque les ouvriers se trouvaient arrêtés dans leurs travaux par quelque difficulté, ce qui arrivait souvent, ils se disaient dans leur bon vieux patois : *Et faut alla troed l'anchan Perrelet*, et celui-ci se plaisait à leur rendre service en leur indiquant les défauts qu'il apercevait sans peine. Il avait une adresse et une sûreté de main extraordinaires, qui ne diminuèrent pas à mesure qu'il avançait en âge. Ses descendants possèdent une montre à ancre qu'il termina à l'âge de quatre-vingt-quinze ans.

Abraham-Louis Perrelet a eu beaucoup d'élèves qui tous lui ont fait le plus grand honneur; nous ne citerons parmi eux que le célèbre Breguet, Raguet, Lépine, et son petit-fils, F-L. Perrelet, dont nous parlerons plus bas. Les magistrats de Neuchâtel, désirant sans doute amener une partie de la fabrique d'horlogerie dans la ville, lui offrirent la bourgeoisie à condition qu'il s'y établit; il refusa et habita toute sa vie dans la maison de son père, au bas du Crêt-Vaillant au Locle, où il mourut le 4 février 1826, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans.

La population entière du Locle accompagna son convoi funèbre, chacun eut à cœur de rendre hommage à ce respectable vieillard, et M. le pasteur Grellet prononça sur sa tombe un discours remarquable dont nous extrayons le fragment suivant : « Depuis longtemps cet homme juste et craignant Dieu était devenu l'objet de notre vénération. Depuis longtemps l'écho de nos montagnes aimait à répéter au loin les ouvrages de son génie créateur, ses rares qualités, ses belles vertus. Depuis longtemps, depuis plus de cinquante ans membre du vénérable Consistoire de cette église, on le voyait remplir sa charge d'ancien avec une régularité et un dévouement sans bornes. Dans les dernières années de sa vie, on le voyait encore tout couvert de cheveux blancs et les jambes affaiblies comme celles d'un voyageur fatigué, venir prendre sa place dans l'assemblée des fidèles et recevoir de ses mains tremblantes les deniers des pauvres. Sa voix affaiblie par les ans édifiait tous ceux qui l'entouraient et qui venaient le visiter... Oui, encore une fois, mes chers frères, venez faire vos adieux au patriarche de nos Montagnes, à l'un des modèles du troupeau, et l'un des fondateurs de notre industrie et de notre prospérité; et jetant pour la dernière fois des regards abattus sur la tombe qui va recevoir sa dépouille mortelle, disons avec soumission à la volonté de Dieu : paix soit à son âme, bénédiction sur ses cendres. »

Sources. Cette notice a été composée au moyen de renseignements recueillis par M. Henri-Ernest Sandoz, au Locle.

LOUIS-FRÉDÉRIC PERRELET.

Louis-Frédéric Perrelet , petit-fils du précédent , chevalier de la Légion-d'honneur , membre de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale , horloger-mécanicien de l'école polytechnique et des rois Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe, naquit aux Calames près du Locle le 14 mai 1781. Il ne reçut d'autre éducation que celle qui se donnait alors dans une école de village et, comme son père dirigeait une métairie, ses premières années se passèrent à des travaux agricoles ; cependant son goût pour les mathématiques et la mécanique se manifesta de bonne heure. Un jour son grand-père, l'ancien Perrelet, allant faire un petit voyage l'emmena avec lui , il était alors âgé de douze à quatorze ans ; ils visitèrent dans cette course une usine dans laquelle se trouvaient des martinets qui étaient mis en mouvement par une chute d'eau ; le jeune Perrelet examina attentivement le mécanisme sans faire néanmoins d'observations sur une chose aussi nouvelle pour lui , mais à son retour chez son père il se mit immédiatement à construire de petits martinets qu'il fit fonctionner au moyen du ruisseau qui passait au pied de la maison qu'il habitait. Son grand-père ayant vu de quelle manière ingénieuse il avait fait marcher ce jouet et reconnaissant là une preuve de ses talents futurs , il l'engagea à se rendre chez lui pour apprendre l'horlogerie.

Le jeune homme accepta de grand cœur et alla chez son aïeul faire son apprentissage, partageant son temps entre les travaux des champs et ceux de sa nouvelle profession. Il travailla avec succès dans les diverses parties de l'horlogerie et aimait par-dessus tout à s'occuper des plus difficiles, aussi devint-il en peu de temps un très-habile ouvrier. Son apprentissage terminé, il fut occupé par divers établisateurs du Locle et en même temps, il enseignait son état à son frère le capitaine Philippe Perrelet. En juillet 1802, il partit pour Paris, porteur de certificats témoignant de sa bonne conduite et de sa grande aptitude dans les remontages, emboîtages de répétitions. échappements à cylindre, etc. Il est à remarquer qu'à cette époque les faiseurs d'échappements devaient les faire d'un bout à l'autre

et ne trouvaient pas des assortiments chez les marchands de fournitures comme aujourd'hui. Arrivé à Paris, il travailla immédiatement pour Breguet qui l'occupa surtout à faire des échappements de toute nature et sut aussi l'employer dans la confection de ses pièces compliquées, ayant vu qu'il saisissait facilement ses idées.

En 1807, Perrelet revint au Locle dans l'intention de s'y fixer et d'y établir de l'horlogerie pour son compte, mais le climat se trouvant trop froid pour sa santé il dut retourner à Paris en 1810; il y reprit ses anciennes occupations, et de 1815 à 1821, Breguet, qui manquait de bons ouvriers, le chargea de lui en former, ainsi que des élèves.

Dès son arrivée à Paris, en 1802, il sentit que par suite de l'éducation élémentaire qu'il avait reçue, il manquait des notions scientifiques nécessaires à son art; il résolut de les acquérir et pour cela il passait une partie de ses nuits à étudier l'astronomie, la physique, un peu de chimie, les mathématiques et surtout les lois de la mécanique qui servent à faciliter les combinaisons de l'art de mesurer le temps. Comme il avait l'esprit très-inventif, il prit aussi quelques leçons de dessin linéaire afin de pouvoir tracer plus facilement le plan de ses idées, qu'il n'aimait pas mettre à exécution sans les avoir mûries et sans être sûr que les combinaisons qu'il imaginait fonctionneraient d'une manière régulière.

En 1815, il inventa une pendule astronomique d'un nouveau genre, indiquant les heures, minutes et secondes du temps solaire moyen et celles du temps sidéral; elle devait être réglée par un seul pendule. Cette pièce, toutefois, ne put être exécutée qu'en 1823, Perrelet ayant avec Breguet des engagements qui le forçaient à travailler exclusivement pour ce dernier. En 1819, il présenta à l'académie des sciences un mémoire descriptif et un plan de sa pendule; l'académie nomma une commission de trois membres pour faire rapport, mais des concurrents de Perrelet réussirent à susciter des difficultés afin d'empêcher un rapport qui aurait fait connaître avantageusement un simple ouvrier. Fatigué d'attendre inutilement, Perrelet retira son mémoire en 1822, après l'avoir fait signer par le secrétaire de l'académie; à la même époque il cessa de travailler pour Breguet et forma avec son fils un petit établissement pour la fabrication de l'horlogerie.

Une fois libre de tout engagement, il exécuta son horloge astronomique pour l'exposition de 1823 ; il y adapta pour la régler un pendule-compensateur de son invention ; il est à levier et formé de trois branches ; la compensation de ce pendule à l'avantage de pouvoir être réglée sans le démonter ni même le déplacer. Il existe à l'école d'horlogerie du Locle un dessin de cette pièce, ainsi que celui d'une autre de son invention ; et les modèles qui ont servi à les exécuter se trouvent au Conservatoire des arts et métiers à Paris. L'œuvre de Perrelet fut accueillie favorablement par les savants, et le jury de l'exposition le récompensa par une médaille d'argent. L'horloge fut achetée par le roi Louis XVIII et elle figure maintenant parmi les objets d'art du cabinet du comte de Nieuwerkerke, directeur général des musées impériaux.

Pendant qu'il fabriquait pour la maison Breguet, il inventa plusieurs instruments pour faciliter la bonne exécution de l'horlogerie ; on peut citer entre autres une machine pour la fabrication des pignons qu'elle fendait avec la plus grande précision. M. Moinet, auteur d'un traité d'horlogerie, étant chargé à cette époque par Breguet de diriger les travaux des horloges marines de sa maison, avait été mis en rapport avec Perrelet pour faire les pignons de ces pièces ; il compara ceux qui furent exécutés par lui avec ce que l'on avait fait de mieux en ce genre soit en Angleterre, soit en Suisse ou en France et les jugea très-supérieurs par leur fini, leur exactitude et surtout par leurs proportions géométriques. Perrelet avait aussi imaginé un moyen très-simple pour avoir immédiatement un nombre pour une plateforme, quand bien même il eut été premier ; pour faciliter le travail de ses élèves il leur faisait faire une collection d'outils : des équerres à colonnes, des cuivrots à vis ne s'ouvrant pas de la partie où roule la corde, etc.

Il inventa et exécuta diverses pièces d'horlogerie pour le service des sciences exactes, par exemple un compteur de physique et d'astronomie, indiquant des dixièmes de secondes sur deux cadrans dont l'aiguille de l'un s'arrête à volonté pour fixer l'instant d'un phénomène et qui, lorsqu'on la met de nouveau en mouvement, reprend l'indication de celle qui a continué de marcher. Cette pièce lui valut la médaille de l'académie des sciences, prix d'astronomie fondé par Lalande. Cet instrument, quoique breveté, a eu de nom-

breux contrefacteurs qui en firent des copies défectueuses pour éviter d'être poursuivis ; dans nos fabriques plusieurs personnes ont fait des arrêts de secondes d'après ce système.

Continuellement à la recherche de nouveaux procédés, il construisit plusieurs machines pour démontrer l'horlogerie dans les cours, deux entre autres pour l'école polytechnique et pour le Conservatoire des arts et métiers : ces pièces étaient faites de telle façon que l'on voyait tout fonctionner, depuis le ressort jusqu'aux minuteries ; il y avait plusieurs échappements qui s'adaptaient à tiroir et se changeaient à volonté. Il exécuta une machine à rotation pour des expériences sur l'aiguille aimantée ; elle était complètement en cuivre dont la préparation était telle que, quoique cette pièce marchât avec une très-grande rapidité, les pivots au bout de plusieurs mois de service n'avaient pas éprouvé d'usure. L'énumération de tous les travaux remarquables de Perrelet nous conduirait trop loin et nous n'en indiquerons plus que quelques-uns sommairement. Il fabriqua des compteurs de voiture pour connaître les tours de roue et mesurer les distances ; des compteurs pour contrôler les recettes des ponts ; des instruments pour mesurer les épaisseurs des pivots, au moyen desquels on pouvait apprécier la millième partie d'un millimètre ; il construisit aussi pour les horloges marines des balanciers-compensateurs qui, n'étant pas coupés, ne risquaient pas de se déformer par la force centrifuge. A la suite de l'exposition de 1834, il fut nommé chevalier de la Légion-d'honneur en récompense de sa persévérance pour l'avancement de son art.

En 1832, il avait été chargé par le ministre du commerce et de l'industrie de former des élèves pour la haute horlogerie : il avait été décidé que l'Etat en entretiendrait six à ses frais. Cette école réussit assez bien et produisit quelque fruit, mais il dut l'abandonner en 1840 par suite du mauvais état de sa santé, qui était encore aggravé par la fatigue et les contrariétés qu'il éprouvait en voyant que certains de ses confrères, jaloux de la confiance que le gouvernement lui avait accordée, faisaient leur possible pour dérouter ses élèves en leur persuadant qu'on leur faisait perdre leur temps en les faisant trop bien travailler. C'est probablement à cette époque qu'il forma le projet de faire un traité d'horlogerie ; il avait réuni

dans ce but une grande quantité de notes de toute nature. Son plan était de faire un ouvrage qui fût à la portée des jeunes horlogers: il aurait commencé par donner les notions élémentaires des diverses sciences qui sont nécessaires à cet art difficile et ensuite leurs applications ; c'est une partie qui manque généralement dans les traités d'horlogerie qui existent, et si on n'est pas très-versé dans la partie il est difficile d'y faire des recherches fructueuses. Le temps et la santé ne lui permirent pas de donner suite à ce projet ; atteint depuis cinq ans d'un ramollissement du cerveau, il mourut en janvier 1854. Son fils espère pouvoir donner un jour au public cette œuvre complétée par ses propres observations; on ne peut que faire des vœux pour la publication d'un tel ouvrage, qui sera, pour ainsi dire, le fruit des recherches de quatre générations d'artistes.

Perrelet était surtout un grand travailleur , il se donnait peu de récréations , allait rarement dans le monde, jamais au café, et son fils ne l'a vu aller qu'une seule fois au théâtre et encore était-ce pour voir jouer pour la première fois l'œuvre d'un parent de sa femme. Les seuls plaisirs qu'il s'accordât étaient la lecture et des promenades à la campagne où il aimait à se joindre aux travaux des paysans qui lui rappelaient ceux de sa jeunesse. Sa réputation s'était rapidement répandue dans toute l'Europe et il reçut très-souvent dans son atelier la visite de personnages distingués ; on peut citer parmi eux Alexandre de Humboldt et le roi de Naples Ferdinand II, qui lui commandèrent des instruments pour les observatoires de Berlin et de Naples. Arago le citait fréquemment dans ses cours d'astronomie et de mécanique.

Sources. Cette notice a été rédigée sur des documents fournis par la famille Perrelet.

ABRAHAM PERRENOD.

Abraham Perrenod, né au commencement du siècle passé et mort à La Haye en 1784 , était fils d'un maître d'écriture de Neuchâtel. Il se rendit en Hollande à l'âge de quinze ans pour y faire ses études sous la direction d'un oncle qui jouissait d'une certaine consi-

dération ; il fut reçu docteur en droit à l'université d'Utrecht , en 1749 , et publia à cette occasion une thèse intitulée : *Dissertatio inauguralis de prohibendis in Urbe et Templis sepultura*. Ultrajecti 1749, in-4°. Quelques années après il se fit connaître avantageusement par deux excellentes dissertations, dont l'une remporta l'accessit et l'autre le prix de l'institut Stolp à Leyde. La première, dans laquelle il prouve cette proposition : *Ex es quod aliquid est requiritur esse Deum*, a eu l'accessit en 1760 ; la seconde, qui a été couronnée, est écrite en hollandais ; il y démontre combien la morale a été rendue plus parfaite, dans son principe, dans ses motifs et dans son objet, par la révélation. On lui doit encore un volume de *Considérations sur l'étude de la jurisprudence*. Berlin 1775, 8°, et deux Avant-propos placés, l'un en tête des *Réflexions d'un jurisconsulte sur l'ordre de la procédure*, par Steck. La Haye 1777, 8° ; l'autre précédant les *Réflexions sur l'économie politique*, par le comte Pierre Verri, traduit de l'italien par Ch. Mingard. La Haye 1779, 12°. Dans cette préface il donne des détails très-curieux sur l'auteur et le traducteur de cet ouvrage.

Perrenod parvint à de hauts emplois en Hollande : à sa mort il était conseiller et maître des comptes de S. A. S. le prince d'Orange et directeur des études de ses enfants. Sa veuve, Anne-Cornélie Mollerus , épousa en secondes noces un homme célèbre , M. Meerman, seigneur de Dalen et Vuren.

Sources. Leu, *Schweizerisches Lexikon*, t. XIV. — *Allgem. Litteratur-Zeitung*, 1816. — Manuscrits de M. Petitpierre , pasteur à Bâle. — Manuscrits du comte Henckel de Donnersmarck.

HENRI-FRANÇOIS PERRENOUD.

Henri-François Perrenoud naquit à la Sagne le 5 avril 1775, d'une famille très-honorable de cette localité. Destiné au commerce il montra de bonne heure une grande aptitude pour cette carrière, et par son intelligence , son amour du travail et surtout sa profonde loyauté, il gagna rapidement une grande fortune, qui cependant ne modifia pas sa manière de vivre simple et modeste. Homme de

paix et sans ostentation, il ne parut dans la vie publique que pour remplir les fonctions de membre des Audiences et du Corps législatif. A sa mort, arrivée le 28 avril 1857, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, la commune de la Sagne perdit un de ses membres les plus respectables et des regrets unanimes l'accompagnèrent dans la tombe.

Son caractère aussi bienveillant qu'honorable, sa charité envers les pauvres, toutes les qualités qu'il apportait dans ses relations sociales, l'ont fait hautement apprécier de tous ceux qui le connaissaient. Mais nous rappellerons aussi son dévouement aux intérêts publics, dévouement que les circonstances pénibles des dernières années de sa vie n'avaient point réussi à refroidir. Jusqu'à la fin, M. Perrenoud s'est trouvé prêt, quand il s'est agi de consacrer ses soins aux intérêts de sa commune et de la population qui l'habite, et pourtant il aurait eu dans son âge un motif, dans ses circonstances de fortune une tentation de ne songer qu'à son repos. Ses dispositions de dernière volonté furent une généreuse expression des sentiments qui l'animaient. Il légua à la commune de la Sagne: fr. 100,000 pour la construction d'un hospice de vieillards, d'infirmités et d'orphelins; fr. 40,000 pour le rétablissement des finances communales; il donna en outre: au fonds d'éducation de la Sagne, fr. 2,500; au fonds d'éducation des Ponts, fr. 2,500; au comité de subsistances de la Sagne, fr. 2,000.

Le vœu du généreux donateur a été accompli, et la Sagne possède maintenant un hospice communal. Le don de M. Perrenoud excita l'émulation: la commune fournit les matériaux; les habitants du village s'imposèrent volontairement les transports par corvées et les dames travaillèrent jusqu'à deux jours par semaine pour la confection des ouvrages de literie et de lingerie.

Sources. *Le Neuchâtelois*, 1857. — *Messager boiteux de Neuchâtel*, 1858. — Renseignements particuliers.

PHINÉE PERRET.

Phinée Perret, fils d'Isaac Perret-Jeanneret, du Locle et de la Brévine, naquit dans ce dernier lieu le 1^{er} mai 1777, et mourut au

Locle le 8 juillet 1834. Son père était agriculteur, et voulant donner un métier à son fils, il le plaça en apprentissage, à l'âge de 14 ans, chez M. Jean-Jacques Perret-Jeanneret, oncle de l'enfant, l'un des meilleurs penduliers de son temps, homme de génie qui a montré ce que peut produire la volonté stimulée par le talent. Le père de Jean-Jacques Perret, pauvre cordonnier de village, avait amassé une petite fortune de 2000 écus, fruit des économies faites sur des journées de trois batz, en élevant dix enfants. Il avait appris son état à son fils, que nous venons de nommer.

Fatigué de ne gagner que trois batz par journée de travail, pendant qu'il voyait son voisin, mauvais ouvrier pendulier, gagner une journée sextuple, il manifesta à son père le désir de changer d'état. Le refus de lui aider engagea le jeune homme à traiter avec le voisin : celui-ci recevait pour salaire de l'apprentissage cinq sols faibles par jour, pour un temps indéterminé. Cette rétribution était payée comptant chaque jour par l'apprenti, qui écobuait une portion de marais convenue, tous les soirs après les heures destinées au magnifique apprentissage. Au bout de trois mois l'apprenti se fit maître, et s'établit sans argent et peut-être sans crédit. Un étiau en bois, les mâchoires garnies en fer, quelques mauvais outils de rebut, voilà la naissance d'un atelier duquel sont sortis d'excellents horlogers et en grand nombre. Le maître, formé par l'étude et servi par son génie, sans avoir lui-même une très-bonne main, sut former celle de ses élèves. Les anciens penduliers du pays doivent à cet homme l'invention de quelques machines utiles et ses enfants une fortune honnête.

C'est à cette école que Phinée Perret acquit les premiers éléments de son art. Son apprentissage fini, il entra comme ouvrier chez un maître habile, M. David-Louis Yersin, horloger-mécanicien à la Brévine, où il contracta le goût de la belle horlogerie. Les progrès qu'il fit, avec un succès remarquable, le mirent à même de fabriquer à son retour dans la maison paternelle tous les outils dont il avait besoin.

Dans ce temps-là, la denture des roues de pendules présentait des imperfections fort considérables. On les arrondissait à la main et ce moyen était une source d'irrégularités dans les courbes et une porte ouverte aux engrenages vicieux, à l'usure des pignons

et à la mauvaise marche des mouvements. Phinée Perret avait vu à la Brévine, chez un horloger nommé Abram Matthey-Doret , une machine à arrondir au rabot, la première qui ait paru pour le gros volume. Cet homme, avancé en âge, ne travaillait plus ; il se décida à vendre l'outil avec son assortiment de limes au jeune pendulier. Mais l'outil et les limes étaient bien imparfaits dans la forme et dans la taille. Phinée Perret revendit sa machine , et aidé de son seul génie, en inventa une nouvelle ; il lui restait à faire les limes, ouvrage difficile s'il en fût , et il manquait des outils nécessaires. Plein de courage et de persévérance, il se met à l'œuvre et au bout d'une année une machine compliquée, fort commode et de la plus grande précision sortait de ses mains.

Après avoir fait l'outil à former et tailler les limes à arrondir, il fallait donner à celles-ci la forme voulue pour obtenir des dentures ayant les courbes géométriques. La lecture assidue des œuvres de Ferdinand Berthoud lui facilita singulièrement cette opération, car cet habile artiste a donné des règles et des modèles d'un grand secours à tous les horlogers. M. Perret se mit donc à faire des limes à arrondir, des fraises à tailler et finir les pignons, au moyen de l'outil qu'il avait inventé. Une trempe particulière qu'il découvrit , fut le complément de son travail. Possesseur d'outils précieux, il fabriqua des pendules compliquées d'après les principes de l'art qu'il avait puisés dans les bons ouvrages d'horlogerie. Les établissements de pendules lui doivent de beaux essais envoyés au dehors , tels que des régulateurs à équation, des pendules astronomiques, des rouages de pièces marines, etc., et en dernier lieu un régulateur envoyé à la cour de St-Pétersbourg , qui pouvait supporter la comparaison avec les meilleures pendules de son compatriote Breguet, à Paris. L'artiste se surpassa lui-même en fabriquant le mouvement de cette belle pièce. On lui doit aussi la construction des horloges de Tramelan, de Cortaillod, de Boudry et de St-Blaise. Une de ses pièces les plus importantes est le régulateur de l'observatoire de Pise.

Les dentures et les pignons de Phinée Perret furent promptement appréciés des horlogers. De toutes parts des offres avantageuses lui furent faites. Il vint d'abord travailler au Locle , chez un pendulier nommé Colomb, puis chez M. Pierre-Henri Montan-

don, qui l'occupa à faire divers outils pour l'horlogerie en petit volume. Il se fixa ensuite à la Chaux-de-fonds, et se voua entièrement à la fabrication des limes à arrondir et des fraises pour pignons. Perfectionnant ses premiers travaux, il inventa alors un nouvel outil qui taille et arrondit les fraises d'un seul coup, au moyen de tranchants fort délicats qui font une denture polie. Ce travail est remarquable par sa beauté.

L'artiste qui nous occupe, quoique sobre, laborieux et économe, a eu le sort du plus grand nombre des inventeurs; il est mort dans l'indigence après avoir subi tous les caprices de la fortune. La mauvaise foi d'un mécanicien du Val-de-Travers porta un coup fatal à son industrie. Cet homme, chez qui il travailla quelque temps, parvint à lui soustraire la plus grande partie de ses découvertes, en se faisant montrer par l'inventeur tous les outils et la manière de s'en servir; il en fit construire et enseigna le même art à plusieurs personnes du Val-de-Travers, qui en peu de temps firent une telle concurrence à Phinée Perret, qu'il fut obligé, malgré les ouvrages supérieurs, mais plus coûteux qu'il produisait, de renoncer à un état qui ne lui donnait plus les moyens de vivre. Usé avant le temps par un travail opiniâtre, il fut recueilli, les dernières années de sa vie, par l'hospice des vieillards du Locle, où il mourut à l'âge de 74 ans.

Nous remarquerons en terminant que cet artiste distingué travailla constamment au perfectionnement et au développement de ses facultés intellectuelles. Il écrivait très-joliment sa langue maternelle,⁴ calculait avec facilité, connaissait l'histoire, la géographie, le sphère, l'astronomie, quoiqu'il n'eût fréquenté qu'une école primaire pendant 5 mois seulement. Il a travaillé jusqu'au dernier moment de sa vie, et loin d'être à la charge du charitable établissement qui l'avait recueilli dans ses murs, il a pu gagner sa pension et au-delà par ses travaux. La plupart des outils qu'il a inventés sont encore chez son frère, M. Isaac-Henri Perret, pendulier au Locle, qui en fit l'acquisition à la mort de Phinée Perret.

⁴ Phinée Perret est l'auteur d'une petite histoire de l'horlogerie dans notre pays. Ce travail, qui lui valut un prix d'encouragement de la Société d'émulation patriotique, est entre les mains de M. Ulysse Matthey-Henry au Locle, et a été complété et publié par M. l'abbé Jeanneret, sous le titre: *Les horlogers neuchâtelais au 18^e siècle*, dans les *Etrennes neuchâtelaises* de 1862.

C'est à l'obligeance de M. Isaac-Henri Perret que nous devons une partie des détails que nous venons de faire connaître sur la vie d'un artiste qui a rendu les plus grands services à notre industrie, et dont le talent n'a pu être dépassé que par sa modestie, sa probité et sa bonne foi.

SAMUEL PÉTER.

Samuel Péter, né en 1772, fut consacré au saint ministère en 1793; il devint diacre de Valangin, pasteur aux Ponts en 1796 et à Cornaux en 1804. Il résida dans cette paroisse jusqu'à sa mort, arrivée le 7 janvier 1820. C'était un homme d'un caractère plein d'énergie et grand ami du progrès. Entendant lire un jour, au sein de la Compagnie des pasteurs, deux mémoires qui réclamaient des conférences pastorales sur les dogmes les plus importants de la foi chrétienne et une institution propre à ranimer le goût des études bibliques et théologiques à Neuchâtel, il accueillit avec ardeur cette double proposition, taxée par d'autres de nouveauté dangereuse, et demanda que, sans retard, les deux mémoires fussent livrés à la publicité.

On lui doit une *Description topographique de la paroisse et de la vallée des Ponts*, qui fut couronnée en 1805 par la Société d'émulation patriotique. Pendant son séjour à Cornaux, il fit des observations météorologiques dont les résultats ont été insérés dans le *Bulletin de la Société des sciences naturelles de Neuchâtel*, t. v.

Sources. *Cartulaire des églises du canton de Neuchâtel*, mss. — *Précis des séances de la Société d'émulation patriotique*, 1805, etc.

ÉLIE-EMER PÉTERS.

Elie-Emer Péters, ministre du saint Evangile, né en 1759, consacré en 1780, devint successivement suffragant à St-Sulpice, diacre du Val-de-Travers, en 1788 pasteur à Travers, poste qu'il quitta en 1812 pour celui de Lignièrès, où il mourut le 24 février 1814. Ce qui le distinguait surtout c'était son amour pour le Sauveur. On ne saurait lire ses sermons sur la Passion sans se sentir

ému ; ils sont remplis de l'onction la plus pénétrante, riches d'images et bien écrits. Il fut auteur d'un réveil religieux, tant dans sa paroisse de Travers qu'à St^e-Croix , où il prêchait quelquefois. Il ne tarda pas à s'y former une congrégation de chrétiens jaloux de s'exhorter mutuellement et de se communiquer les expériences de la vie spirituelle. M. Péters les mit en relation avec les frères de l'Unité , étant lui-même en correspondance intime avec la conférence des Anciens à Herrnhout. Cependant des ennemis du réveil s'élevèrent contre leur pasteur et suscitèrent des troubles à la suite desquels M. Péters dut quitter la paroisse de Travers pour celle de Lignières, qu'il desservit pendant deux ans seulement.

Il a laissé un grand nombre de sermons , dont une partie a été publiée après sa mort. Voici les titres de ceux qui nous sont connus :

- I. *Sept sermons sur la passion de notre Seigneur*. Colmar 1825, 8°; 2^{me} édition, Berne 1855, 8°.
- II. *Méditation pour le Vendredi-saint*. Lausanne 1828, 8°.
- III. *Méditation pour le premier jour de l'an*. Lausanne 1829, 8°.
- IV. *Sermon sur la parabole de l'enfant prodigue*. Lausanne 1829, 8°.
- V. *Sermon sur le psaume XXXII, v. 2*. Lausanne 1829, 8°.
- VI. *Méditation sur Jacques IV, v. 2*. Neuchâtel 1840, 8°.
- VII. *Sermon pour une réception de catéchumènes*. Locle 1849, 8°.

Sources. *Cartulaire des églises du canton de Neuchâtel*. — Renseignements divers.

FERDINAND-OLIVIER PETITPIERRE.

La famille Petitpierre a toujours été dans ce pays comme une famille sacerdotale, à dater de **Thomas Petitpierre**, qui fut trente-deux-ans pasteur des églises de Buttes et de St-Sulpice , après en avoir été quarante-trois ans le curé. Quatre frères de ce nom ont été en même temps pasteurs de nos églises , tous quatre hommes d'un grand mérite , mais dont le plus célèbre est celui qui fait le sujet de cette biographie.

Leur père , *Henri-David Petitpierre* , maire des Verrières , avait épousé en 1706, N. Petitpierre, dont il eut six fils et une fille. La

mère de cette nombreuse famille était une femme très-distinguée, une tête fortement organisée, et possédait un talent remarquable pour l'éducation; elle fit celle de ses enfants et c'est à elle qu'ils durent les premiers principes de cette instruction forte et solide qui les a tous distingués. Sa mémoire était prodigieuse; elle savait par cœur la Bible dont elle faisait sa lecture habituelle: quand l'un de ses quatre fils ministres avait besoin d'un texte ou d'une citation, il consultait sa mère qui l'indiquait sur-le-champ sans hésiter; aussi l'appelaient-ils leur concordance vivante. Le mérite de cette excellente femme était généralement reconnu; elle était respectée autant que chérie de sa famille et de ceux qui la connaissaient. Un jour, à la suite d'examens de ministres, Jean-Frédéric Osterwald lui écrivit pour la féliciter d'avoir de tels fils et la remercier des soins qu'elle leur avait donnés; c'était alors un grand honneur de la part d'un homme appelé de son vivant le grand Osterwald. Après cinquante ans de mariage ses noces d'or furent célébrées aux Ponts, en 1756, avec grand concours de spectateurs, la plupart invités à la cure; le couple vénérable marchait à la tête de sa nombreuse postérité; on se rendit en procession au temple; la vieille servante, dont le service datait de l'année du mariage, fermait la marche, conduisant les petits-enfants. Il y eut un sermon de circonstance; leur fils Louis-Frédéric, déjà pasteur de Neuchâtel, monta en chaire, et prit pour texte: *Me voici, Seigneur, avec les enfants que tu m'as donnés*. Madame Petitpierre vécut encore longtemps et mourut à Neuchâtel chez un de ses fils, dans un âge très-avancé.

Ferdinand-Olivier Petitpierre naquit en 1722, et après de brillantes études fut consacré au saint ministère en 1746. Quelques années après il fut nommé diacre de Valangin, et en 1755 pasteur aux Ponts, où il ne tarda pas à obtenir l'affection de son troupeau, qui lui conféra spontanément et à l'unanimité de ses membres, ainsi qu'à son père, la qualité de paroissien de ce lieu qui n'était pas encore érigé en commune.

Cependant ne pouvant concilier une dispensation de peines éternelles après cette vie avec la bonté infinie de Dieu, il se fit un devoir de prêcher à ses paroissiens la doctrine de la non-éternité des peines. Non content d'être réformateur aux Ponts, où sa croyance fut généralement reçue, il voulut la propager par ses prédications

dans les paroisses du voisinage. A la Sagne, il entraîna les uns, mais il scandalisa les autres; la durée des peines dans l'éternité y devint le sujet de toutes les conversations, et chaque opinion s'exaltant par la contradiction, on fut plus d'une fois obligé de séparer les controversistes pour prévenir les voies de fait. Les partisans de la non-éternité acquirent assez de consistance et d'importance pour que le nom de leur chef leur ait été donné; on les appela *Petitpierreistes*. On assure qu'au commencement de ce siècle il y avait encore dans nos Montagnes, des familles en état d'hostilité les unes à l'égard des autres, depuis ces étranges querelles. Le ministre Prince, pasteur de la Sagne, qui jusque-là s'était abstenu d'entretenir ses ouailles d'un dogme aussi secondaire que celui qui commençait à troubler son église, voulut conjurer l'orage, et se conformant à la doctrine consacrée dans l'Etat, il prêcha l'éternité des peines. S'adressant en outre à sa Compagnie en sa qualité de juré du colloque des Montagnes, il sollicita son attention sur les funestes conséquences des entreprises schismatiques du pasteur Petitpierre, à la conduite duquel il donnait d'ailleurs sous tout autre rapport de justes éloges. Sur cette représentation, ainsi que sur une requête dans le même sens de la part du Consistoire de la Sagne, la Classe arrêta par délibération du 27 août 1758, que le pasteur Petitpierre était désapprouvé d'insister aussi particulièrement qu'il l'avait fait sur cette doctrine dans son église, et surtout dans d'autres églises du pays; qu'on l'exhortait sérieusement à s'en abstenir et à user de toute sa circonspection et de toute sa prudence pour éviter ce qui pourrait causer le moindre trouble, et pour remédier à celui qui s'était déjà élevé, la Compagnie s'attendant à ce que, par un effet des bonnes dispositions qu'il lui avait manifestées, il défererait aux exhortations qu'elle lui adressait, se réservant d'en connaître plus outre au cas qu'elle fût trompée dans son attente; le pasteur Prince était aussi prié de travailler de son côté à adoucir l'esprit de ses anciens et de ses paroissiens, qui auraient pu prendre du scandale de la doctrine du pasteur des Ponts.

Cet arrêt parut d'abord avoir quelque efficacité, et en 1759, la cure de la Chaux-de-fonds étant devenue vacante, elle fut conférée au pasteur Petitpierre sur la déclaration qu'il fit en pleine assemblée de la Classe, que si on disposait de cette cure en sa faveur, il

se conduirait de manière à faire cesser toute plainte à l'occasion de sa doctrine. A peine cependant y fut-il établi, qu'il commença à y répandre ses opinions et à causer de la discorde. Dès le mois de mai 1760, la Classe reçut deux requêtes, l'une signée par douze particuliers de la Chaux-de-fonds, se plaignant des dissensions scandaleuses qu'occasionnaient, non-seulement dans la commune mais encore dans les familles, les modifications que leur nouveau pasteur, digne d'ailleurs de toute leur considération, apportait au catéchisme reçu sur divers points de croyance, et notamment sur celui de l'éternité des peines; l'autre requête était présentée au nom du maire, du corps de la justice et du conseil de communauté, lesquels témoignaient leur indignation de la démarche téméraire des plaignants, et leur entière satisfaction de la prédication et de l'enseignement de leur pasteur. Lorsque celui-ci eut entendu en assemblée de Classe la lecture de ces deux requêtes, il soutint ne s'être pas écarté de l'arrêt du 27 avril 1758; il nia l'existence d'aucune dissension sérieuse dans sa paroisse, et prétendit que, s'il y était survenu quelque trouble, on devait l'attribuer au pasteur Prince. Ce dernier s'étant élevé contre cette inculpation, la Compagnie les exhorta l'un et l'autre à l'union et à la prudence; elle exigea particulièrement du ministre Petitpierre qu'il gardât désormais le silence sur la matière de la non-éternité des peines dans ses sermons, dans l'instruction des catéchumènes et dans ses conversations particulières; la Compagnie l'avertissant que s'il ne se conformait pas à ses désirs à cet égard, elle recourrait à d'autres voies plus efficaces, puisque l'on n'exigeait de lui que ce que tous ses confrères s'engageaient dès ce jour à faire pareillement. Les pasteurs Petitpierre et Prince, qui avaient donné place pendant la délibération, étant rentrés, ce dernier se soumit, au cas que la non-éternité des peines ne fût pas prêchée, à s'abstenir de prêcher la doctrine contraire; mais Petitpierre déclara que sa conscience ne lui permettait pas de garder le silence sur ce point de dogme. On lui donna deux mois pour réfléchir plus mûrement. A son assemblée du mois de juin, Petitpierre ayant confirmé sa précédente déclaration et produit un mémoire justificatif sous le titre d'*Apologie de mon ministère*, la Classe prononça qu'elle ne pouvait rien changer à l'arrêt du 8 mai précédent, mais que pour donner une preuve

de son support envers le pasteur Petitpierre, elle voulait bien lui accorder encore un mois pour se décider sur la soumission qu'il devait à la Compagnie. Il lui fut annoncé verbalement qu'on lui laissait la liberté de continuer ses fonctions ou de se faire remplacer pendant ce mois, moyennant que dans le premier cas il s'abstînt de traiter le dogme de la non-éternité des peines.

Petitpierre profita de cette liberté sans observer la restriction qui y avait été apportée; il prononça dans le courant du mois deux sermons où il se présentait comme persécuté pour la vérité et où il développait sa doctrine en protestant de ne l'abandonner jamais. L'un de ces discours ayant fait une vive impression sur les auditeurs, ceux-ci restèrent dans le temple à l'issue du service, et adoptèrent le projet d'une requête véhémement à adresser au conseil d'Etat à la louange de leur pasteur et à la charge de la Classe. Le conseil, en la communiquant à la Compagnie, l'exhorta à temporiser, sans contraindre Petitpierre à un silence absolu. Dans son assemblée du mois de juillet, la Classe ayant pris en objet l'arrêt du conseil d'Etat, ainsi que trois adresses à elle présentées : l'une par la majeure partie du Consistoire de la Chaux-de-fonds, se prononçant pour la non-éternité; la seconde par deux anciens restés attachés à la doctrine de l'éternité; la troisième par les maîtres-bourgeois de Valangin, sollicitant les mesures les plus propres à rétablir la paix et la concorde, il résulta de la délibération de la Compagnie un nouvel arrêt portant que « pour marquer jusques au bout le support charitable de la Compagnie et son ardent désir de faciliter le retour de la paix à la Chaux-de-fonds, elle a fait un nouvel examen de ses arrêts, et donne par éclaircissement qu'elle n'a jamais entendu un silence absolu, comme si chaque pasteur n'était pas libre de s'ouvrir à ses paroissiens, lorsque ceux-ci s'approchent de lui pour lui demander dans le particulier des explications et des conseils, dont ils croient avoir besoin; la conduite des pasteurs dans ces occasions devant toujours être dictée par la prudence et la charité que le christianisme prescrit, pour qu'il n'en résulte ni dispute ni dissension; mais que la Compagnie a entendu, comme elle l'entend encore, que ses arrêts ont pour objet tout endoctrinement public et particulier, verbal et par écrit, exigeant de tous ses membres qu'ils gardent le silence sur la matière de la non-éternité des peines. » Il

fut résolu de plus que les ministres de Montmollin , pasteur à Mô-tiers, et Chaillet, pasteur à Serrières, se rendraient à la Chaux-de-fonds pour travailler à y rétablir la paix , et que le conseil d'Etat serait prié de leur adjoindre un membre de son corps. Enfin, le pasteur Petitpierre, requis de déclarer s'il ne se soumettait pas à l'arrêt qui venait d'être rendu , ainsi que s'y soumettaient tous ses collègues, ayant répondu que sa conscience ne le lui permettait pas, la Compagnie lui interdit toutes fonctions publiques et particulières du saint ministère, tant dans son église que dans le reste du pays, pendant le mois de réflexions qu'on lui accordait encore.

A l'assemblée du mois d'août 1760, les délégués à la Chaux-de-fonds firent rapport qu'ils s'y étaient rendus avec deux conseillers d'Etat et que tout s'était passé dans l'ordre et d'une manière édifiante; on lut ensuite une requête signée par 124 paroissiens de la Chaux-de-fonds, dans laquelle, après avoir remercié la Compagnie de sa députation et s'être félicité de ses heureux effets , ils la priaient de vouloir prendre en objet un catéchisme manuscrit du pasteur Petitpierre , qui leur paraissait contenir divers articles contraires à la doctrine des églises réformées. On lut ce catéchisme en pleine assemblée , et son auteur ne le désavoua pas. La Classe en ayant délibéré arrêta provisoirement , que pour ne pas multiplier les chefs d'accusation , et au cas que Petitpierre se soumit au silence par rapport à la non-éternité , on exigerait de lui la suppression de son catéchisme et la promesse de se conformer aux catéchismes symboliques approuvés pour les églises du pays. Il fit parvenir à la Compagnie une soumission écrite de sa main en ces termes : « J'accepte l'arrêt de la vénérable Classe du 3 juillet pour m'y soumettre *ed lege , ne vel docendo vel disputando turbas excitem.* » Cette réponse n'ayant pas paru suffisante, la Compagnie lui en demanda une explication qu'il donna en ces termes : « Je suis prêt à prendre sur la matière de la non-éternité le même engagement que nous avons tous pris au sujet des matières du *Consensus* en entrant dans le ministère , et conséquemment je me crois en liberté d'enseigner cette doctrine toutes les fois que j'aurai lieu de croire que cela n'excitera pas du trouble. »

Cette latitude qu'entendait conserver un ministre, qui avait constamment soutenu que sa doctrine était incapable de causer du

trouble, ne pouvait lui être accordée, et la Classe ne vit plus d'autre parti à prendre que celui de prononcer sa destitution. Elle rendit en conséquence, le 6 août 1760, l'arrêt suivant : « Que la soumission du ministre Petitpierre, ainsi expliquée, ne peut être acceptée : en conséquence il a été unanimement résolu qu'on lui déclarerait, que vu son refus obstiné à se soumettre, malgré le support charitable que la Compagnie lui a manifesté, et par ses délais réitérés, et par les modifications qu'elle a apportées à son arrêt, il s'exclut lui-même de cette Compagnie; qu'ainsi l'église de la Chaux-de-fonds est vacante, et qu'il ne peut plus exercer aucune fonction du saint ministère dans ce pays, ni en public ni en particulier. Bien entendu toutefois : 1° que ce que la Compagnie faisait actuellement à son égard n'aurait rien de flétrissant pour lui; 2° qu'en quelque temps qu'il revint à elle avec les sentiments d'obéissance qu'il lui doit, elle le recevrait à bras ouverts, pourvu d'ailleurs qu'il n'y eût rien dans sa conduite et ses sentiments qui y mît obstacle; en l'avertissant de plus, que si contre son attente il venait à répandre ses sentiments sur la non-éternité des peines, ou d'autres contraires à la doctrine reçue dans les églises du pays, la Compagnie se verrait obligée de procéder plus outre contre lui. »

A la suite de cet arrêt la Classe nomma à l'église de la Chaux-de-fonds M. Louis Breguet, pasteur aux Brenets; mais le gouvernement, qui désirait qu'on ménageât Petitpierre, ayant différé son acceptation, cela donna lieu à de longues disputes sur la compétence des diverses autorités du pays; la Compagnie des pasteurs réclama l'intervention des autres corps de l'Etat pour faire cesser les délais du gouvernement, et ce ne fut qu'après des remontrances réitérées, faites par le doyen à la tête des députés des cinq corps, et la résolution de recourir à l'intervention de Berne, que la Classe obtint enfin, en mars 1762, que le pasteur Breguet fut installé dans l'église de la Chaux-de-fonds.

Après sa destitution, F.-O. Petitpierre se rendit en Angleterre, où il employa utilement son temps à l'enseignement de la jeunesse et où il amassa une fortune honnête. Il revint dans sa patrie après une douzaine d'années passées à l'étranger et consacra le reste de ses jours à la composition de plusieurs ouvrages et surtout à des œuvres de bienfaisance; il se fit le consolateur infatigable, le con-

seil et l'appui des pauvres et des malheureux. Dans le discours préliminaire de son *Plan de Dieu*, il nous donne lui-même un abrégé de sa vie: « J'ai été, dit-il, ministre du saint Evangile. En en recevant le caractère j'ai prêté serment entre les mains du clergé de sacrifier corps, vie et biens pour maintenir la parole de Dieu. En conséquence j'ai voulu annoncer le conseil ou le *plan de Dieu*, selon sa parole, sans autres égards pour la doctrine reçue que ceux de la prudence. Le clergé, sans rien prononcer sur la vérité ou la fausseté de ma doctrine, m'a défendu de l'annoncer et m'a imposé la loi d'un silence très-rigoureux. Je n'ai pu me soumettre à cette loi qui gênait ma conscience, et j'ai été déposé. Comme je n'avais pour vivre que le bénéfice que je venais de perdre, je suis allé dans un pays étranger pour y gagner ma vie et pour y amasser par mon travail de quoi fournir à mes besoins le reste de mes jours; en quoi il a plu à Dieu de me faire réussir en assez peu de temps. A présent que je suis, grâce à Dieu, exempt de soucis temporels, et libre de dire la vérité comme je la trouve dans sa parole, j'emploie l'heureux loisir que la bonne Providence me donne à composer cet ouvrage sur le *plan de Dieu*, afin de faire mon devoir à cet égard de la seule manière dont je puisse le faire à présent, et de finir ma carrière en ce monde, comme je l'ai commencée, en maintenant la parole de Dieu. » Il mourut à Neuchâtel le 14 février 1790; il s'était donc écoulé plus de trente ans depuis les troubles qu'il avait causés; aussi à sa mort on avait oublié ces troubles et on ne se souvenait que de ses vertus. F.-O. Petitpierre était un homme de bien, profondément religieux, d'un caractère essentiellement bienfaisant et empreint de bonhomie, mais en revanche d'une extrême roideur et très-entier dans ses idées. Peut-être l'étude des mathématiques, dans laquelle il était très-versé, avait-elle contribué à lui donner ce défaut ou à le renforcer. Il faisait des promesses à la Compagnie des pasteurs, et ne les tenait guère, des soumissions, et les retirait; par là il se donnait souvent une apparence de duplicité, et pourtant au fond il était sincère; mais dès qu'il en fut venu à se persuader que la non-éternité des peines était le dogme le plus important du christianisme, il ne put se résoudre ni à renoncer à le prêcher, ni à prêcher habituellement autre chose. Au reste il craignait bien plus les peines à venir, qu'il envisageait comme devant

finir une fois, que ne les craignent un grand nombre des hommes qui les croient éternelles. Selon lui, Dieu ne punissait jamais pour punir; mais, voulant à tout prix sauver le méchant, il ne reculait devant aucun moyen de le purifier de sa corruption, ce qu'il ne pouvait souvent effectuer qu'en le faisant passer par d'atroces souffrances, en sorte que, selon une expression qu'il affectionnait, *l'inéxorable bonté* de Dieu, qu'il comparait volontiers à celle d'un chirurgien, préparait à chaque pécheur des supplices proportionnés à la profondeur de la corruption qu'il s'agissait de détruire et au degré d'endurcissement qu'il fallait briser. Il a laissé plusieurs ouvrages dont nous donnons la liste ci-dessous; ces diverses productions offrent toutes l'esprit de détail, d'arrangement et de méthode qui caractérisait leur auteur.

I. *Apologie de M. Petitpierre, pasteur de l'église de la Chaux-de-fonds, lue en Classe le 24 juin 1760, suivie d'une courte histoire de ses démêlés avec la Classe, à laquelle on a joint quelques réflexions.* Besançon 1760, 8°. — Autre édition sous ce titre: *Apologie de M. Petitpierre, sur son système de la non-éternité de l'enfer.* Lausanne 1761, 8°.

II. *Le plan de Dieu envers les hommes, tel qu'il l'a manifesté dans la nature et dans la grâce.* Hambourg 1786, 8°. Il existe une traduction anglaise de cet ouvrage, imprimée à Londres, 1788, 8°.

III. *Réunion, sanctification et félicité de l'église, par la doctrine de la gloire, adressée aux souverains.* Hanau 1787, 8°.

IV. *Essai sur les études à faire dans le collège de Neuchâtel.* Neuchâtel 1787, in-8°.

V. *Mémoire sur la plantation et la récolte des orties, ainsi que sur l'avantage incontestable qu'on peut en tirer pour engraisser le bétail.* Neuchâtel 1783, 8°.

VI. *Plan de lecture de l'Écriture sainte, au moyen duquel on peut aisément lire le Vieux Testament une fois en trois ans, et le Nouveau Testament une fois chaque année,* publié d'après les idées trouvées dans les papiers de M. F.-O. Petitpierre, ancien pasteur à la Chaux-de-fonds, par Chaillet, serviteur de Jésus-Christ. Neuchâtel 1791, 8°.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, Ferdinand-Olivier Petitpierre avait trois frères, qui étaient pasteurs en même temps que lui:

L'aîné, **Henri-David**, né en 1707 et consacré en 1731, fut successivement pasteur à Tournay, à Dundalk, en Irlande et à Dublin, où il épousa Rose-Renée Querqui de Chalais, dont il eut trois filles. Après la mort de sa femme, il revint dans sa patrie, en 1752; il fut

d'abord nommé ministre du vendredi, et en 1759 pasteur à Neuchâtel, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 25 mars 1778. Il avait la prestance et la dignité d'un prélat, excellait dans le genre des discours d'apparat et des compliments, et possédait sept langues.

Louis-Frédéric, né en 1712, consacré en 1735, fut peut-être le plus distingué des quatre; il devint successivement diacre de Valangin, pasteur aux Bayards, ministre du vendredi à Neuchâtel. En 1750, pasteur à Cornaux, et en 1755, pasteur à Neuchâtel où il mourut le 7 septembre 1787. On lui doit deux volumes de *Sermons*, publiés après sa mort par M. le pasteur Chaillet, qui y joignit une préface remarquable. Il a aussi traduit de l'allemand la *Messiasde de Klopstock*; cette traduction, qui n'est pas sans élégance, est surtout remarquable par une fidélité et une exactitude qui font mieux connaître ce chef-d'œuvre de poésie allemande.

Le quatrième frère, nommé **Simon**, né en 1719, consacré au saint ministère en 1746, en même temps que Ferdinand-Olivier, fut pendant quelque temps ministre du vendredi à Neuchâtel, et ensuite pasteur à Cornaux et à Couvet, où il est mort le 8 juin 1772, empoisonné par un médecin ivre. La paroisse de Couvet voulut qu'il fut enseveli au pied de la chaire, où sa tombe se voit encore. Ses vertus évangéliques, sa bonté, sa douceur jusques dans les angoisses d'une mort cruelle, et l'onction de ses discours rappelaient Fénelon. Bien des années après sa mort sa mémoire était encore en vénération dans sa dernière paroisse.

Sources. Tribolet, *Histoire de Neuchâtel*, p. 147-164. — *Messenger boileux de Neuchâtel*, 1856. — *Cartulaire des églises du canton de Neuchâtel*, mss. — *Mémoire historique de la Compagnie des pasteurs*, etc. — *Mes réflexions*, 1764. — *Etrennes historiques* 1796. — Sandoz-Rollin, *Essai statistique*. — Guinand, *Fragments neuchâtelais*. — Tribolet, *Description de la juridiction de Neuchâtel*. — Allamand, *Statistique du Val-de-Travers*. — Lutz, *Nekrolog*, etc., etc.

HENRI ET NAPOLÉON PETITPIERRE.

Henri Petitpierre naquit à Couvet le 10 septembre 1772. Issu d'une famille honnête, mais dont le peu d'aisance ne lui permettait pas de favoriser le penchant impérieux qui le poussait à entrer

dans une carrière jusqu'alors nouvelle pour les siens , il parvint, par une constance inébranlable , à surmonter toutes les difficultés contre lesquelles il avait à lutter ; il sut se créer des ressources et trouva de généreux protecteurs. Après avoir terminé ses études à Neuchâtel , il partit à l'âge de 18 ans pour Besançon , décidé à se vouer à la médecine. Son application et son aptitude le firent bientôt distinguer par les professeurs de l'école, et il ne tarda pas à obtenir une place lucrative dans l'un des hospices de la ville, où il se fortifia dans la carrière médicale.

En 1797 , il partit pour l'Italie en qualité de chirurgien-major de la 26^{me} demi-brigade d'infanterie légère. Il eut le bonheur d'attirer sur lui l'attention du général Bonaparte , à qui même il fut appelé à donner des soins, qui lui méritèrent la bienveillance toute particulière du héros de Lodi. En 1799, il obtint un congé et rentra dans son pays ; il se maria et s'établit à St-Aubin comme médecin praticien. Quelques désagréments , suites d'opinions politiques un peu trop prononcées l'engagèrent à retourner en France. Napoléon l'accueillit, et le fit entrer dans le service actif comme capitaine. Deux mois après , il assista à la bataille d'Austerlitz , où des faits d'armes distingués lui valurent le grade de chef de bataillon. Ce fut en cette qualité qu'il fit toutes les campagnes d'Espagne. Là des actes de bravoure lui firent obtenir la croix de la Légion-d'honneur, et il fut souvent désigné pour remplir diverses missions qui exigeaient autant de fidélité que de talents, dont il se tira toujours honorablement.

Pendant le séjour qu'il fit dans la Péninsule , il consacra à l'étude des plantes tout le temps qu'il pouvait dérober à ses occupations militaires , et dans les cas urgents il se rendit doublement utile en cumulant les fonctions de son grade à celles de chirurgien-major. Il avait créé dans la forteresse de la Chartreuse , près de Séville , où il commanda pendant deux ans , un jardin botanique que les soldats appelaient l'*Ami du commandant*. On peut dire qu'il entra des premiers en Espagne et qu'il en sortit des derniers. Plusieurs ouvrages, qui traitent de cette campagne, parlent de la manière la plus honorable du commandant Petitpierre, de sa bravoure, de la douceur de son caractère, de son humanité, de son goût pour les sciences.

A son retour en France , il fut nommé chef de bataillon dans la jeune garde impériale ; il fit avec ce corps les campagnes d'Allemagne et assista aux batailles de Dresde et de Leipzig ; à la suite de cette dernière affaire il fut promu au grade de colonel, et l'année suivante à celui d'adjudant-général ; il passa en cette qualité comme chef d'état-major dans la sixième division militaire, chef-lieu Besançon. Il occupait cette place lors de la première restauration , et continua à être employé sous les Bourbons.

Nommé chevalier de Saint-Louis et officier de la Légion-d'honneur , il commandait le département du Jura lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe. Il assista à la fameuse conférence de Lons-le-Saunier , à la suite de laquelle le maréchal Ney se déclara ouvertement pour le parti de l'empereur. De retour à Besançon , il se servit de son influence pour empêcher des réactions et des vengeances contre plusieurs personnages connus par leur attachement à la dynastie qui venait de succomber , et procura à d'autres les moyens de se retirer en Suisse, où il les recommanda à sa famille. Peu de temps avant la bataille de Waterloo , à laquelle il n'assista pas, il fut élevé par l'empereur au grade de général ; les Bourbons ne reconnurent pas cette nomination et quatre mois après le retour de Louis XVIII , il fut mis à la demi-solde ; en 1822 il reçut sa retraite.

Retiré du service actif , il consacra le reste d'une vie honorable à la botanique et à la pratique médicale. Accueilli par le conseil de santé du canton de Vaud, il s'établit à Sainte-Croix, où il exerça la médecine jusqu'en 1828; à cette époque il quitta la Suisse et se retira à Pontarlier pour y passer les derniers moments de sa vie au milieu de ses anciens compagnons d'armes. L'étude de la nature, qui ne l'avait jamais abandonné , se réunit à l'amitié pour adoucir les infirmités , suites de son âge avancé et de la pénible carrière qu'il avait parcourue. Forcé de renoncer à ses courses botaniques, il en avait inspiré le goût à un officier, comme lui en retraite, qui chaque jour lui apportait les plantes qu'il avait recueillies. Il pouvait ainsi réjouir ses yeux par la vue des merveilles végétales de cette nature dont le culte avait embelli les phases les plus orageuses de sa vie aventureuse.

Il était membre de la Société helvétique des sciences naturelles,

ainsi que de plusieurs autres sociétés savantes, intimément lié avec le célèbre baron Percy, chirurgien en chef des armées, et le respectable Thouin. Pendant le cours de sa carrière militaire, il découvrit, en 1806, une plante qui porte son nom, *Trifolium Petitpierreanum*, à laquelle le professeur G. Hayne, de Berlin, a consacré un article dans un journal de botanique allemand.

Le Conseil de santé et le gouvernement du canton de Vaud surent apprécier le mérite et les services de M. Petitpierre, dans la populeuse paroisse de St^e-Croix. Dans le cours de sa pratique médicale, il se consacra avec zèle à l'introduction de la vaccine. Il combattit sans relâche, et parvint à vaincre la résistance que les préjugés opposaient à ce salutaire préservatif. Par un hasard heureux, il découvrit sur plusieurs vaches le virus vaccin, dont il fit l'expérience avec succès. Il parcourut la contrée et les communes françaises de la frontière, allant de maison en maison, et vaccina un si grand nombre d'enfants, qu'il obtint du gouvernement vaudois plusieurs prix à titre de récompenses, et, pour le même objet, une mention honorable du ministre de l'intérieur français.

Il termina sa carrière le 13 décembre 1829, à Pontarlier, où l'on rendit à sa dépouille mortelle tous les honneurs militaires dus à son grade. Il est auteur des deux opuscles suivants :

I. *Lettre à la savante société de botanique à Ratisbonne, sur plusieurs plantes rares croissant près la ville d'Ulm.* Cette lettre, datée du quartier général à Ulm, le 7 juillet 1806, est insérée dans la *Botanischen Zeitung*. Regensburg 1806, p. 207, 239, 288.

II. *Division territoriale des comtés de Neuchâtel et Valangin en département, arrondissements,, cantons et communes, avec les noms des personnes dignes, par leurs vertus, leurs talents et leur mérite, d'occuper les places de juges de paix, maires, etc., présenté à S. M. Napoléon I^{er}.* Ulm 1806, 4°.

Napoléon-Alphonse-Natalis Petitpierre, fils du précédent, naquit le 30 juillet 1803. Il eut l'honneur d'avoir pour parrain l'empereur Napoléon I^{er} et pour marraine l'impératrice Joséphine. Après de bonnes études faites à Neuchâtel où il se distingua surtout dans la géographie et dans l'histoire, il manifesta l'intention de se vouer à la carrière médicale et reçut de son père les premières notions de cet art. Il entra en 1823 à l'école de médecine

de Besançon et s'y distingua au point que déjà l'année suivante il obtint le premier prix de seconde classe. Un des professeurs les plus distingués de la faculté de Besançon, le docteur Arbey, écrivait à cette époque au père du jeune homme : « Votre fils n'a pas eu de peine à triompher de nos jeunes Français, car outre des connaissances préliminaires solides, il a l'avantage de réunir à la vivacité d'esprit de notre nation, l'aplomb germanique si nécessaire dans des études sérieuses. » Tout le temps dont il pouvait disposer en dehors de ses cours, au lieu de le consommer, comme la plupart de ses camarades, en récréations frivoles, il le passait soit à perfectionner ses études, soit à se former à la pratique de son art dans l'hôpital de Saint-Jacques. Aussi ses progrès furent si rapides qu'au bout de deux ans d'études, le jury médical lui décerna, avec le premier prix de première classe, le brevet d'officier de santé, le 14 septembre 1825.

Il partit alors pour Paris, où il suivit assidûment les cours des notabilités médicales de l'époque, mais, chose remarquable, le séjour de la capitale de la France, qui a tant d'attrait pour le plus grand nombre, ne lui souriait que médiocrement. Atteint d'une espèce de nostalgie, il exhalait journellement des plaintes sur la privation des montagnes helvétiques et l'éloignement de son beau val-lon; aussi se hâta-t-il, au bout d'un an, de profiter de l'autorisation que son père lui donna de revenir dans ses foyers.

Il se fixa d'abord à Couvet, sa commune d'origine, puis un an plus tard, à Travers, où il ne tarda pas à acquérir une vogue que justifiaient tout à la fois les connaissances théoriques et pratiques qu'il possédait en un dévouement pour sa clientèle, qui lui faisait affronter avec une espèce de plaisir les fatigues de courses fréquentes sur les montagnes pour aller porter du secours à ses semblables. La trempe de son caractère empreint d'une bonhomie originale, la simplicité patriarcale de ses formes, son désintéressement vis-à-vis de ses malades, et surtout ses procédés bienfaisants envers la classe indigente, toutes ces circonstances le firent chérir des populations au milieu desquelles il vivait. Il habita deux ans le château de Travers, commensal de madame de Sandoz de Rozières, qui, tout en le trouvant un peu ours, rendait justice à ses qualités. Il était encore incertain sur le choix de son domicile définitif,

quand une circonstance décisive le fixa à Travers , ce fut son mariage qui eut lieu en octobre 1830. Il trouva dans sa compagne tout ce qu'il pouvait désirer pour avoir un intérieur agréable : esprit élevé, délicatesse exquise de sentiments, cœur aimant, éducation soignée. Ce fut surtout lorsque le sort lui réserva ses plus rudes coups , qu'il eut occasion d'apprécier les nobles qualités de celle à laquelle il avait associé son existence.

A cette époque un calme profond régnait à la surface , mais les questions de politique extérieure étaient déjà, en quelque sorte, un thermomètre de l'agitation de l'atmosphère et le prélude des complications qui se produisirent plus tard. L'insurrection de la Grèce, les crises ministérielles en France , mettaient les esprits en ébullition presque au même degré que s'il se fût agi d'une crise nationale. Le docteur Petitpierre était de ceux qui suivaient avec le plus d'intérêt la marche des événements et les progrès de l'opposition dans les chambres françaises. On le voyait souvent discuter, au milieu de groupes de paysans, sur les faits qui s'accomplissaient à nos portes et sur la portée qu'ils pouvaient avoir.

Lors de l'établissement du Corps législatif, il fut nommé membre de cette assemblée par les habitants de Travers. Dans le parti républicain , les uns pensaient que cette institution était un pas vers l'émancipation de la Prusse à laquelle ils voulaient arriver par une transaction , sans secousse violente ; les autres pensaient qu'il fallait agir et renverser par les armes le gouvernement ; le docteur Petitpierre était de ces derniers, qui organisèrent la prise du château en septembre 1834.

L'insuffisance des capacités de Bourquin , la non-acceptation des membres du gouvernement provisoire dont il fut nommé secrétaire, l'intervention fédérale exercée au bénéfice du parti royaliste , déplurent fortement au docteur Petitpierre , qui signa avec quelques autres chefs, la déclaration qui servit plus tard à sa condamnation capitale, et par laquelle il s'engageait à reprendre sous peu les armes. Ils organisèrent à Yverdon un comité révolutionnaire qui prépara l'expédition de décembre. Cette expédition, beaucoup plus mal combinée que la première, fut suivie d'un plus triste dénouement.

Malgré les conseils de son frère Gonzalve , alors rédacteur du

Journal de Neuchâtel, le docteur Petitpierre ne resta pas étranger à ce qui se tramait à Yverdon; mais voyant de quelles forces restreintes Bourquin pouvait disposer, il prévint bien que le mouvement échouerait; aussi ce fut par son influence que le village de Travers, attaqué le 18 décembre par les royalistes, n'opposa aucune résistance. Arrêté le même jour, il fut conduit au château de Valangin et ensuite transféré dans les prisons de Neuchâtel. Traduit devant un conseil de guerre, il fut condamné à mort, mais en même temps recommandé à la clémence du roi qui commua sa peine en une détention perpétuelle. L'air malsain de la prison aggrava ou détermina chez lui une phthisie pulmonaire, qui fit de si rapides progrès qu'il devint bientôt évident que sa mise en liberté immédiate amènerait seule des chances de guérison; cette grâce ne lui fut pas accordée et il mourut le 11 janvier 1834. En voyant un homme si jeune, si bien doué, pouvant espérer un avenir brillant, terminer sa carrière d'une manière si triste, on ne peut que déplorer doublement les fatales dissensions politiques qui ont troublé notre petit pays et faire les vœux les plus ardents pour qu'elles ne se renouvellent plus.

Sources. *Actes de la Société helvétique des sciences naturelles*, 1832. — *Botanische Zeitung*, herausgegeben von der botanischen Gesellschaft in Regensburg, 1806. — Thurmann, *Abraham Gagnebin*. — Schrader, *Neues Journal für die Botanik*. Erfurt 1807, t. II, p. 338. — *Almanach neuchâtelois*. Chaux-de-fonds 1850, 1851. — Voir aussi l'*Helvétie*, le *Constitutionnel neuchâtelois* et les journaux suisses de 1831 à 1834.

SAMUEL-AUGUSTE DE PETITPIERRE.

Samuel-Auguste de Petitpierre, né à Neuchâtel le 17 juillet 1800, manifesta dès sa jeunesse un esprit actif et très-sensible aux attraits des belles-lettres. Après une excellente éducation préparatoire, reçue dans sa ville natale, il se rendit à l'université de Tubingue où il s'adonna avec ardeur et succès à l'étude des différentes branches de la théologie, et principalement à celle de l'Écriture-sainte, sous les disciples de l'illustre Storr, le chef de cette savante école qui, unissant à l'étendue de la science, et surtout de la science

biblique , la sagesse du jugement , a longtemps et heureusement lutté contre le rationalisme en Allemagne. A son retour à Neuchâtel , en 1823 , il fut consacré au saint ministère et , quelque temps après , l'église de Nîmes , qui avait pu apprécier quelle précieuse acquisition elle ferait en lui , par un sermon qu'il prononça au milieu d'elle dans un voyage entrepris pour visiter les églises des vallées du Piémont et du midi de la France , lui ayant adressé une vocation de suffragant , remplacée plus tard par celle de pasteur adjoint , il n'hésita pas à l'accepter et à tout quitter dans une patrie qui lui était chère pour se rendre où son maître l'appelait à le servir. C'est là qu'il développa ces beaux talents pour la prédication , par lesquels il se fit remarquer plus tard , et dont les sermons qu'il a laissés sont la preuve. Connaissance approfondie du système évangélique , concentration , chaleur de sentiment entraînant , clarté , force , majesté même des idées et du style , voilà ce qu'on y remarque facilement. Partout c'est une vigueur de pensées et une autorité de langage qui commandent la conviction et le respect.

M. Petitpierre aimait à cultiver sa belle imagination par la lecture des plus grands poètes , et c'est ainsi que les ouvrages de Lamartine ont plus d'une fois , jusqu'à la fin de sa vie , renouvelé pour ainsi dire son existence. A son retour de Nîmes , où il s'était marié et où il laissa des regrets bien attestés par les larmes que répandirent ses auditeurs , lors de son sermon d'adieu , il fut chargé , en juillet 1827 , d'une suffragance dans la ville de Neuchâtel. Ses concitoyens purent alors jouir de talents dont ils savaient déjà qu'ils pouvaient beaucoup attendre , et que l'exercice du ministère sur un théâtre plus étendu et des relations formées à l'étranger avec des hommes d'un esprit distingué avaient encore développés. Mais , tout en appréciant , en admirant même en lui l'homme de mérite , ils apprirent surtout à aimer dans sa personne l'homme doué d'un beau et noble caractère. Vif intérêt porté à tout ce qui pouvait avancer le règne de la religion , développer l'éducation publique , augmenter les lumières dans sa ville natale et dans sa patrie , amour et entente de toutes les améliorations et de tous les progrès , justice qu'il se plaisait à rendre à tout ce qui se distinguait , car pourvu que l'on cherchât sincèrement à se rendre utile , il savait parfaitement comprendre et supporter que ce ne fut pas toujours précisé-

ment dans le sens de sa manière de voir, droiture, franchise, bienveillance, c'étaient autant de qualités que l'on put reconnaître en lui. Estimé de tous, aimé de l'église au service de laquelle il était attaché, et dont les membres montraient un empressement remarquable à aller réchauffer leurs sentiments religieux en l'entendant, chéri de sa famille et de ses amis, dont son affection vraie et dévouée faisait le bonheur, il semblait voir s'ouvrir devant lui une carrière fortunée et utile, quand le dépérissement de ses forces l'obligea, dans l'été de 1830, à demander d'être déchargé provisoirement de ses fonctions. Cependant, voulant encore se rendre utile, il donna des leçons aux étudiants en théologie et chercha encore à augmenter ses propres connaissances, afin que si jamais il remonterait en chaire, il put communiquer avec efficacité à ses auditeurs les fruits de sa persuasion et de son expérience chrétienne. Deux fois encore il y remonta et s'y fit entendre avec un éclat et une onction particulière. Mais ses forces étaient épuisées et ses jours près de leur terme. Au retour d'un voyage qu'il fit à Paris au printemps de 1834, en vue d'y chercher de nouvelles connaissances qu'il pût faire servir au bien de ses concitoyens, il se trouva si mal qu'il se vit contraint de donner sa démission du poste qu'il occupait. Espérant quelque soulagement du séjour de la campagne, il s'y rendit pour y passer l'été. Mais là il sentit bientôt que la vie allait l'abandonner. En effet, après avoir languï encore pendant quelques mois, ce fidèle serviteur du chef de l'église s'éteignit paisiblement le 23 octobre 1834, laissant dans le cœur de tous ceux qui l'avaient connu un sentiment douloureux à la pensée de la disparition prématurée d'un pasteur qu'ils se plaisaient à estimer et à aimer, et dont les talents plus qu'ordinaires, et les vertus eussent pu encore longtemps les édifier et les instruire.

On a de lui un volume de *Sermons*, publié à Neuchâtel en 1832, et dont il existe une deuxième édition imprimée en 1844; une traduction allemande de cet ouvrage a paru à Berlin en 1834.

Son fils, **Samuel de Petitpierre**, né en 1829 et mort à Neuchâtel le 18 février 1863 des suites d'une fièvre typhoïde, avait hérité en grande partie de ses talents. Voué à la carrière du droit, dans laquelle il aurait pu se distinguer, il n'aspirait qu'à se rendre utile; son extrême modestie bannissait de son esprit toute préoc-

pation de succès personnel. Mais son mérite ne pouvait pas rester caché à ses concitoyens ; la confiance publique se porta sur lui dans une large mesure ; elle l'aurait mis , malgré lui-même , toujours plus en évidence. Il avait été membre du Grand-conseil, et à sa mort il faisait partie du Conseil général de la municipalité de Neuchâtel. Dans l'ordre judiciaire il remplit successivement les fonctions d'assesseur de la justice de paix et de substitut du ministère public ; ses débuts au parquet firent ressortir à un haut degré son aptitude oratoire. Mais la sphère où il se plaisait surtout , était celle des œuvres d'utilité publique, de bienfaisance et de pitié. Par son testament et après des legs considérables à diverses institutions, il exprime le désir que toute sa fortune parvienne , après la mort de sa mère, à des fondations pieuses ou d'utilité publique en faveur de la ville ou du canton.

Sources. Sermons sur divers textes de l'Ecriture-sainte, par S.-A. de Petit-pierre. — Le Neuchâtelois, février 1863.

ABRAHAM PETITPIERRE.

Avant de passer à une autre famille, nous croyons devoir encore dire quelques mots de plusieurs membres de celle-ci, qui se sont distingués à divers titres.

Abraham Petitpierre , né en 1666 et mort le 8 août 1738 , fut anobli en 1694 par la duchesse de Némours. Il entra fort jeune au service militaire et fut nommé lieutenant dans une compagnie anglaise à la solde des Etats-Généraux de Hollande , puis capitaine dans le régiment de Montmollin. Il passa ensuite, avec le grade de major, dans l'armée anglaise et devint aide-de-camp-général du célèbre Monk, duc d'Albemarle, avec lequel il fit de nombreuses campagnes et assista à un grand nombre de batailles , entre autres à celle de Nerwinden, où il fut blessé, à celle de Steinkerke, à la retraite du prince de Vaudemont et à divers sièges. A son retour dans sa patrie il fut nommé conseiller d'Etat et chargé , en 1712, de commander le secours de 800 hommes envoyé à Berne lors de la guerre du Toggenbourg. Il concourut à la prise de Bremgarten,

qui eut lieu le 27 mai , et à celle de Baden le 1^r juin ; sa brillante conduite dans ces circonstances, lui valut de la part de LL. EE. de Berne , le grade de brigadier de leur armée. Il continua à se distinguer dans cette campagne, prit avec sa troupe une part active à la bataille de Vilmergen , et ne rentra à Neuchâtel qu'à la conclusion de la paix.

JACQUES-FRANÇOIS PETITPIERRE.

Jacques-François Petitpierre, ministre du saint Evangile, né en 1774 , consacré en 1795 , fut successivement nommé suffragant à la Chaux-de-fonds, pasteur aux Bayards et à Serrières où il mourut le 10 décembre 1849. Peu d'hommes ont emporté plus de regrets en mourant , et laissé une mémoire plus en honneur après eux. Ses connaissances aussi profondes qu'étendues et variées , le talent qu'il avait de les communiquer dans des instructions à la portée de ceux qui les recevaient, une parfaite justesse d'esprit, et un frappant caractère de modération , l'avaient rendu singulièrement propre à l'enseignement et à la conduite des affaires. Pasteur vigilant et zélé, instituteur clair et précis , prédicateur éloquent et sage, chef éclairé de la Compagnie des pasteurs, dont son mérite, que lui seul méconnaissait, le fit appeler de bonne heure à présider les assemblées ; il sut porter partout cette sagesse et cette mesure qui le distinguaient éminemment , avec une simplicité et une absence de toute prétention, que n'altérèrent jamais les éloges et les succès. On l'écoutait avec intérêt et avec fruit, soit qu'il prêchât, soit qu'il opinât. On se laissait persuader quand il parlait, parce que la raison et la vérité semblaient toujours s'exprimer par sa bouche. Ses paroissiens, qui avaient su apprécier tout ce qu'il valait, ont voulu donner un témoignage public de leurs justes regrets en érigeant sur sa tombe un monument simple , mais suffisant pour rappeler et le souvenir du bien qu'il leur fit , et la reconnaissance qu'ils en conservent.

Jean-Henri Petitpierre, frère du précédent, professeur de ma-

thématiques à Neuchâtel et à Lausanne , est auteur des ouvrages suivants :

I. *Changes des principales villes de commerce de l'Europe*. Neuchâtel 1796, oblong.

II. *Nouveaux changes des principales villes de commerce, suivis du rapport des monnoies, poids et mesures de chacune des dites places*. Neuchâtel 1806, oblong. — Nouvelle édition, corrigée et augmentée. Neuchâtel 1820.

III. *Arithmétique de l'enfance ou nouvelle méthode d'enseigner aux enfants les premières opérations de l'arithmétique*. Neuchâtel 1830, 8°.

IV. *L'art du calcul, ou méthode pratique et raisonnée pour enseigner et apprendre l'arithmétique*. Neuchâtel 1822, 8°.

V. *Le calcul des fractions et des proportions, ramené à sa plus grande simplicité, etc.* Neuchâtel 1835, 8°.

ABRAHAM-HENRI PETITPIERRE.

Abraham-Henri Petitpierre, fils de Jacob-Ferdinand Petitpierre, pasteur à la Chaux-de-fonds, naquit en 1748 et fut consacré au saint ministère au mois de mai 1774. Nommé suffragant de l'église de Colombier, il quitta ce poste en 1775, pour devenir pasteur de l'église française de Bâle, où il mourut en 1786. On lui doit une *Histoire de l'origine et des progrès de l'église française de Bâle, depuis 1569 jusqu'en 1783*.

Sources. *Mercure suisse*, 1758. — Tribolet, *Histoire de Neuchâtel*. — *Cartulaire des églises du canton de Neuchâtel*, mss. — Holzhalt, *Schweizerisches Lexikon*, t. IV, p. 474. — *Messenger boiteux de Neuchâtel*, 1821. — Manuscrits du comte Henckel de Donnersmarck.

POURTALES.

La famille de Pourtalès est originaire de La Salle, en Languedoc; une de ses branches embrassa la réforme et vint s'établir à Neuchâtel, tandis qu'une autre branche, restée catholique, continua d'habiter la France; un membre de cette dernière, maire de Valenciennes lors de l'invasion des Autrichiens en 1793, s'illustra

en donnant l'impulsion à la résistance héroïque de cette valeureuse cité.

Vers l'an 1720, **Jérémie Pourtalès**, de qui descendent tous les Pourtalès de Neuchâtel, s'expatria et vint s'établir en Suisse. Il séjourna ensuite successivement à Lyon et à Londres, associé dans des maisons de commerce, et se fixa enfin à Neuchâtel où il devint un des chefs de la maison Deluze-Chaillet et Pourtalès. Reçu bourgeois en 1729, il fut anobli en 1750 par le Grand-Frédéric et mourut en 1784, laissant à ses enfants une fortune considérable pour cette époque. De son mariage avec une demoiselle DeLuze, il avait eu dix enfants; l'aîné fut *Jacques-Louis*, dont nous parlons plus bas; le cinquième, *Henri*, fut ministre du saint Evangile et pasteur aux Bayards et à Serrières; il mourut le 8 mars 1796, et c'est de lui que descend une des familles Pourtalès existant actuellement.

Jacques-Louis de Pourtalès, né le 9 août 1722, est devenu célèbre comme négociant et comme philanthrope. Voué au commerce dès sa première jeunesse, il fit son apprentissage dans la maison de son père et fut ensuite associé de la maison DeLuze-Meuron et C^e. En 1753, il fonda sous son nom un établissement dont le centre était à Neuchâtel, mais qui eut bientôt des comptoirs, des factoreries, des fabriques, des entrepôts dans toutes les principales villes de l'Europe. Entouré d'une foule de commis zélés, laborieux, inspirés par l'habileté du maître, il les dirigeait, ainsi qu'un chef d'armée, sur tous les points où l'industrie et la spéculation lui promettaient de nouvelles conquêtes. N'ignorant pas que les dévouements méritent d'honorables récompenses, M. de Pourtalès avait soin non-seulement d'appeler ses principaux commis au partage de ses bénéfices, mais encore de leur assurer un brillant avenir. Malgré cette utile coopération, ne pouvant suffire à ses immenses affaires, il osa confier la signature de sa maison à un grand nombre d'associés; il les intéressa à ses succès et sut, par cet heureux moyen, se multiplier en quelque sorte lui-même. Lui seul, peut-être, pouvait hasarder ainsi sa fortune et sa considération; car sa profonde connaissance des hommes le guidait si bien dans son choix qu'il n'eut presque jamais à se repentir de cette confiance sans bornes. Toujours aux affaires, il n'avait d'autre délassément

que le travail, et de 1753 à 1807, il a parcouru environ douze cents lieues de postes par an. Il passait souvent des journées entières dans les douanes, veillait à sa correspondance, aplanissait les difficultés qui s'opposaient quelquefois à la réussite de ses entreprises. Sa prospérité était le résultat de sa grande expérience, de ses calculs prévoyants, de ses habiles combinaisons : son coup d'œil était sûr ; l'événement répondait presque toujours à son attente. S'il obtenait de nouveaux succès, il ne se donnait pas le temps d'en jouir, ne se relâchait pas de ses travaux et était tout prêt à recommencer le lendemain. L'ordre le plus parfait régnait autour de lui, ses affaires n'étaient jamais en retard et son comptoir de Neuchâtel était le foyer de la plus grande activité. Ses coffres étaient toujours remplis, les jours néfastes prévus, les chances désastreuses calculées. C'est ainsi qu'il savait soumettre la fortune à ses vues, imposer le silence et le respect à ses rivaux et conquérir l'estime de ses correspondants, auxquels il inspirait une confiance illimitée, autant par ses richesses que par sa probité et sa rare prudence. A Lyon on le nommait le *roi des négociants*. Il y entretenait de vastes ateliers et de nombreux correspondants qui avaient pour lui une sorte de vénération. A Londres, à Amsterdam, on attendait souvent son arrivée avant de livrer à la vente la cargaison d'un navire ; devait-il se rendre à une grande foire, on en différerait souvent l'ouverture jusqu'à ce qu'il fut sur place.

La prospérité n'altéra point son caractère simple, droit et bienveillant pour tous. Il avait l'art de se faire pardonner ses richesses à force de bonté et de modestie : toutes les vertus, tous les talents étaient sûrs de rencontrer son appui. Il encourageait l'industrie des Neuchâtelois et voulait propager dans sa ville natale l'aisance et les vertus domestiques. Pour couronner l'œuvre, dédaignant les embellissements frivoles et les monuments de luxe, il fonda pour les pauvres malades, sans distinction de religion ou de patrie, un asile, un hôpital qui porte son nom, institution simple et belle qui suffirait à elle seule à la gloire de sa vie.

L'acte de fondation de cet hospice respire un tel amour de l'humanité, que nous croyons devoir le transcrire en entier :

« Parvenu, dit M. de Pourtalès, à la fin d'une longue carrière, pendant laquelle j'ai éprouvé tant de fois les effets de la protection

divine, il me reste un devoir bien légitime à remplir, celui de donner essor à mes sentiments de reconnaissance envers l'Etre suprême, en répandant sur les infortunés une partie des bienfaits dont il m'a gratifié. En m'occupant d'un devoir aussi doux, je vais, dans un âge où tout rappelle le néant des choses humaines, procurer à mon cœur une jouissance conforme aux seuls sentiments qui doivent l'animer désormais.

» La principauté de Neuchâtel, ma patrie, dont les heureuses institutions ont singulièrement favorisé mes travaux et mes entreprises, doit naturellement jouir du bien que je puis faire. J'ai donc cherché à connaître ses besoins, et j'ai été frappé qu'au milieu de l'aisance publique et particulière, il n'exista aucun asile ouvert au pauvre, lorsqu'il est accablé par la maladie ou par quelque accident imprévu. Mon désir est de remplir un vide aussi sensible, et, en conséquence, je déclare par le présent, assigner sur mes biens la somme de six cent mille francs de France, applicable à fonder et entretenir perpétuellement, dans ou près la ville de Neuchâtel, un hôpital selon les dispositions plus particulières de ma volonté que j'ai consignées ci-après.

1° Il sera construit un bâtiment suffisant pour loger trente ou quarante malades et les personnes préposées à les soigner et à les servir.

2° Dans ce bâtiment seront reçus les indigents affectés de maladies susceptibles de traitement et de guérison. On leur administrera les remèdes et les soins nécessaires à leur maladie et à leur convalescence; ceux qui viendront à mourir seront enterrés; le tout sans aucune rétribution quelconque.

3° L'hôpital sera ouvert à tous les indigents malades, sujets et habitants de l'Etat, ainsi qu'aux étrangers tombés malades dans le pays, et cela sans aucune distinction de patrie ou de religion, et, toutes circonstances d'ailleurs égales, les pères et mères de famille chargés d'enfants seront préférés.

4° On réservera quelques appartements pour recevoir, surtout en hiver, de pauvres mères de famille et les soigner pendant et après leurs couches.

5° Lorsqu'il y aura des places vacantes, le particulier aisé et le maître artisan seront admis à faire soigner dans l'hôpital leurs do-

mestiques ou leurs ouvriers malades , en remboursant à un taux modéré les frais du traitement et de l'entretien.

6° Afin qu'en aucun temps les malades ne manquent des secours spirituels, si nécessaires à leur état, il sera accordé, sur les revenus de l'hôpital , un traitement de fr. 300 de France au ministre du vendredi de la ville de Neuchâtel, au moyen de quoi il devra , sous l'approbation de la Compagnie des pasteurs et du magistrat , faire chaque semaine un service public dans une salle de l'hôpital , donner la communion aux quatre fêtes , et visiter les malades lorsqu'il en sera requis. Une indemnité équitable sera encore donnée à un prêtre catholique , afin qu'il assiste et administre les malades de sa religion.

7° Comme l'utilité de l'établissement résultera principalement de l'habileté des gens de l'art qui y seront employés , j'entends que le chirurgien en chef jouisse d'un traitement assez considérable pour l'engager à prendre un soin tout particulier des malades qui lui seront confiés.

8° Quoique toutes les institutions humaines soient comme l'homme , sujettes à s'altérer et à périr , cependant il n'est pas douteux que le mode de leur administration n'ait une grande influence sur leur durée , leur utilité et leur prospérité. Après de mûres réflexions , j'ai cru , pour le bien même de la chose , devoir intéresser mes descendants à l'administration de cette fondation. Il m'a encore paru que je rendrais par là deux services essentiels à mes enfants : le premier , en rappelant souvent à leur souvenir que c'est au travail , à l'ordre et à l'économie qu'ils doivent leur fortune, et que j'ai dû moi-même le bonheur de pouvoir secourir mes semblables ; le second, de les exciter par un intérêt toujours présent à des œuvres de piété et de charité. En conséquence, j'ai déterminé que l'administration de cet hôpital sera confié à sept personnes, savoir: un conseiller d'Etat au choix du conseil d'Etat; un conseiller de ville , membre de la Chambre de charité , au choix du conseil de ville; un pasteur au choix de la vénérable Classe des ministres; et enfin quatre notables au choix des membres mâles , au-dessus de vingt-deux ans, de la famille de feu mon père. Ces sept personnes, animées d'une vraie charité et d'un zèle actif, résideront à Neuchâtel, et composeront la première administration; mais en cas de va-

cance, les membres restant pourvoient à leur remplacement successif. Je demande que l'ainé des mâles de la branche aînée de ma famille soit de droit membre de ce comité, dès qu'il aura vingt-deux ans accomplis, et qu'en attendant qu'il soit parvenu à cet âge, l'ainé des mâles de la branche la plus rapprochée, s'il a lui-même atteint l'âge requis, le remplace. Je désire de plus, que tous les chefs de famille, descendants de Jérémie de Pourtalès, mon père, soient appelés et portent présence à la reddition annuelle des comptes de l'établissement. Ce comité nommera son président. Je prie instamment les membres qui le composeront de maintenir et défendre cette fondation, de gérer ses capitaux, d'appliquer les revenus à leur véritable but, de faire tous les règlements de police intérieure que l'expérience démontrera être nécessaires, de choisir les employés, de fixer leur traitement, et, en général, de faire leurs efforts pour que l'établissement prospère et devienne de plus en plus utile à ma patrie.

9° Ennemi de toute ostentation, je demande instamment aux premiers administrateurs et à ceux qui leur succéderont, d'éviter soigneusement toute dépense de luxe et de décoration; je désire que la fondation ne se distingue que par l'efficacité des secours, par l'ordre et par l'extrême propreté.

10° Un point essentiel de la fondation me paraissant être de mettre, autant que possible, les revenus à l'abri des événements, je prie qu'il soit fait les démarches convenables pour que la moitié des capitaux au moins puisse être placée sur des immeubles d'un rapport sûr et constant.

» C'est ainsi que j'ai rédigé mes intentions; je les dépose entre les mains de mon fils aîné, Louis de Pourtalès, conseiller d'Etat et capitaine-général des chasses du prince, auquel j'ai donné mes instructions les plus détaillées, et que je désigne président actuel du comité qui sera nommé.

» J'implore la bénédiction divine sur cette fondation, et sur tous ceux qui, par leurs soins et leurs travaux, voudront bien coopérer à mon but et seconder mes vues. »

Cet acte est daté du 14 janvier 1808, et l'année suivante M. de Pourtalès ajouta encore cent mille francs à sa première donation. Il aurait difficilement pu trouver, pour exercer sa bienfaisance et

sa charité, un objet d'une utilité plus générale et mieux reconnue. Si quelque chose put ajouter à sa satisfaction, ce fut la grande sensation que cet événement fit dans le pays et à l'étranger. On s'empressa de toutes parts de lui exprimer la juste admiration et la vive gratitude qu'on en ressentait. Le prince de Neuchâtel y donna gracieusement son assentiment et sa sanction et fit insérer au *Moniteur* tous les actes relatifs à la fondation. Le conseil d'Etat, celui de la ville de Neuchâtel, les autres bourgeoisies, la Compagnie des pasteurs et la plupart des communes lui envoyèrent des députations, qui furent les organes de la reconnaissance universelle.

L'inauguration du nouvel hôpital eut lieu le 30 juillet 1811, et les malades y furent immédiatement reçus; mais en décembre 1813 le service ordinaire fut interrompu. La colonne de l'armée autrichienne qui, à cette époque, traversa notre pays, avait un grand nombre de soldats atteints de fièvres nerveuses; à son passage à Neuchâtel, elle en plaça 125 dans l'hôpital Pourtales, où il n'existait alors que trente lits, et il dut être évacué par tous les sujets du pays, à l'exception d'un seul. Cet entassement de malades, disproportionné au local et aux ressources de la maison, eut les suites les plus fâcheuses: l'ordre et le service furent totalement changés. Les religieuses hospitalières épuisées par des fatigues excessives et exposées par l'assiduité de leurs soins à l'infection d'une maladie contagieuse, furent presque toutes grièvement malades; quatre élèves du médecin en chef, sept domestiques ou infirmiers eurent le même sort. Cette crise pénible, qui menaçait l'établissement d'une désorganisation complète, fut supportée avec courage et résignation, et en mars 1814, il put être évacué par suite de l'extension donnée aux hôpitaux militaires. A cette époque son aspect était affligeant: le mobilier était en quelque sorte détruit; l'extrême propreté ordonnée par le fondateur avait disparu. La direction fit travailler sans retard à rétablir les objets perdus ou dégradés, et surtout à purifier la maison des miasmes dont elle était infectée: elle résolut de n'y admettre de nouveaux malades qu'au 1^{er} octobre; six mois ayant été jugés indispensables pour le rétablissement du mobilier et surtout pour l'entière purification des appartements. Dès lors l'hôpital est allé en progressant, grâce à la générosité des enfants du fondateur qui, à sa mort, ajoutèrent L. 40,000 à la dotation pri-

mitive et n'ont cessé depuis de témoigner le plus grand intérêt à l'œuvre de leur père ou de leur aïeul.

Après avoir séjourné longtemps à Paris, Jacques-Louis de Pourtalès revint en 1811 à Neuchâtel, passer les dernières années de sa vie au sein de sa famille. Il y vécut dans le repos jusqu'à sa mort arrivée dans sa quatre-vingt-douzième année, le 20 mars 1814. A la demande de la direction, qui trouvait convenable que l'établissement possédât le corps de son fondateur, il fut inhumé dans le cimetière de l'hôpital. De son mariage avec Rose-Augustine Deluze, il lui restait à sa mort trois fils, MM. *Louis*, *James* et *Frédéric de Pourtalès*, que le roi Frédéric-Guillaume III créa comtes à son passage à Neuchâtel en 1814, voulant ainsi honorer en eux les vertus de leur père.

« En voyant le nom de Pourtalès, dit le *Messager boiteux* de 1809, s'associer glorieusement à celui d'un L'Allemand, d'un Pury; en nous rappelant les noms de bien d'autres, qui ont, dans la proportion de leur fortune et de leurs moyens, laissé au milieu de nous un souvenir honorable par des œuvres pies et des institutions utiles, nous nous réjouissons d'être nés dans un pays où règne un tel esprit public, qui trouve dans le patriotisme de ses habitants les ressources que lui refusa la nature, et où la bienfaisance suppléa toujours au défaut de richesse territoriale... Heureuse patrie! qui ne se glorifierait de pouvoir se compter au nombre de tes enfants? »

Le comte **Louis de Pourtalès**, fils aîné du précédent, naquit à Neuchâtel le 14 mai 1773 et fut destiné par son père à la carrière du commerce, mais il y renonça de bonne heure pour remplir des fonctions publiques. Il débuta par être maire de Boudevilliers et plus tard, en 1803, entra au conseil d'Etat. En 1814, il fit partie d'une députation envoyée à Bâle auprès des souverains alliés et fut, la même année, chargé de se rendre à Paris et à Londres, d'où il rapporta la déclaration royale, connue sous le nom de charte de 1814. Il avait dès sa jeunesse servi dans les milices de la principauté, et fit en conséquence partie du contingent que l'Etat de Neuchâtel mit, pendant les Cent-jours, au service de la Confédération. Il y commanda une demi-batterie d'artillerie et reçut ensuite le commandement de l'artillerie de la division du centre, avec une commission de lieutenant-colonel. En 1815, il fut l'un des signa-

taires du pacte fédéral pour le canton de Neuchâtel, et en 1816 et 1817, il était second député aux diètes de Zurich et de Berne. Nommé en 1818 lieutenant-colonel fédéral d'artillerie, il devint en 1820 colonel-fédéral, et en 1826 colonel-inspecteur de l'artillerie de la Confédération. A la suite des événements de 1831, le conseil d'Etat ayant donné sa démission, M. de Pourtalès fit partie du nouveau conseil qui fut nommé et en fut élu président. Il conserva ces fonctions jusqu'en 1836, époque où sa santé l'obligea de se retirer des affaires publiques.

M. de Pourtalès était un des hommes les plus heureusement doués qu'on pût rencontrer : à un extérieur extrêmement avantageux, qu'il conserva à un degré très-rare jusqu'à sa fin, il joignait un esprit très-cultivé, un sens exquis et une grande capacité dans les affaires. Pendant les six années de sa présidence du conseil d'Etat, il dut suffire, malgré les accès presque journaliers du mal le plus cruel, à une multitude de travaux, soit comme homme public, soit comme père d'une nombreuse famille et possesseur d'une très-grande fortune. Son opulence ne lui avait rien fait perdre de la simplicité de ses goûts et de la profonde sensibilité dont l'avait doué la nature. Il était *riche en bonnes œuvres*, le plus souvent secrètes et n'avait rien en lui qui sentit l'ostentation. C'est surtout l'hôpital qui porte le nom de sa famille qui a ressenti les effets de sa bienfaisance ; il s'en est occupé pendant quarante ans, car déjà en 1808 il fut chargé de l'achat des terrains et de présider aux constructions, fonctions qu'il remplit avec le plus grand zèle. Si son père en a été le fondateur, il en fut le soutien, non-seulement par ses dons généreux, mais encore par ses soins attentifs, par ses visites assidues, par sa constante et touchante sollicitude. Foncièrement pieux et charitable, il trouvait une jouissance de cœur à s'occuper des malades, à leur témoigner de l'intérêt et à leur procurer les soulagements dont ils pouvaient avoir besoin. Il a su prouver, dans une foule de circonstances, combien il est avantageux pour un pays qu'il y ait des riches, quand ils savent faire un bon usage de leurs richesses. Tout en lui semblait annoncer qu'il fournirait encore une longue carrière, lorsqu'il fut atteint d'une attaque d'apoplexie à laquelle il succomba le 8 mai 1848. Il fut accompagné à sa dernière demeure par un des convois les plus nom-

breux qu'ait vu la ville de Neuchâtel, et fut enseveli auprès de son père dans le cimetière de l'hôpital, auquel il avait été si noblement attaché pendant sa vie.

James-Alexandre, comte de **Pourtalès-Gorgier**, second fils de Jacques-Louis, naquit le 28 novembre 1776 et mourut à Paris le 24 mars 1855. Il devint propriétaire, en 1813, de la terre seigneuriale de Gorgier, qui lui fut inféodée en vertu d'un rescrit de S. M. Frédéric-Guillaume III, du 30 novembre 1814. Voué presque exclusivement au culte des beaux-arts, il acquit peu à peu une galerie de tableaux et d'antiques, fort estimée des connaisseurs, qu'il installa dans un hôtel bâti en vue de cette collection à la rue Tronchet à Paris. On en possède une description imprimée sous ce titre : *Antiques du cabinet du comte de Pourtalès-Gorgier, décrites par Théodore Panofka, secrétaire-dirigeant de l'Institut archéologique*. Paris, Didot, 1834, in-folio. Cet ouvrage, orné de 41 planches gravées ou lithographiées, n'a été imprimé qu'à cent exemplaires et ne fut jamais mis dans le commerce.

M. de Pourtalès avait épousé, en 1809, Anne-Henriette de Palaisieux-Falconnet, qui le rendit père d'une fille et de trois fils, qui tous ont laissé une nombreuse postérité.

Le comte **Jules-Henri-Charles-Frédéric de Pourtalès**, troisième fils de Jacques-Louis, né le 23 février 1779, fut destiné à la carrière des armes. Il servit d'abord en Prusse dans le régiment des gendarmes et fit la malheureuse campagne de 1806. A l'affaire de Prentzlau, le régiment ayant été entouré par l'ennemi, il se fit jour avec vingt-six hommes et alla rejoindre le corps du général Bila, qui capitula peu de jours après. Etant ainsi prisonnier de guerre, il fut réclamé par le général Oudinot qui obtint sa libération.

A la suite de ces événements il entra dans l'armée française et devint, en 1808, aide-de-camp du prince de Neuchâtel. Il fut envoyé en Espagne et courut de grands dangers dans une émeute à Madrid, le 2 mai de cette même année. En 1809, il fit la campagne d'Autriche et le 10 mai, au moment de l'attaque de Vienne par les Français, il passa le Danube à la nage devant l'ennemi. Cette action lui valut la croix de la Légion-d'honneur et il en est fait mention en ces termes dans le VII^{me} bulletin de la Grande-Armée. « La patience de l'empereur se lassa : il se porta avec le duc de Rivoli,

sur le bras du Danube qui sépare la promenade du Prater des faubourgs, et ordonna que deux compagnies de voltigeurs occupassent un petit pavillon sur la rive gauche, pour protéger la construction d'un pont. Le bataillon de grenadiers qui défendait le passage fut chassé par ces voltigeurs et par la mitraille de quinze pièces d'artillerie; à huit heures du soir ce pavillon était occupé et les matériaux du pont réunis. Le capitaine de Pourtalès, aide-de-camp du prince de Neuchâtel et le sieur Susaldi, aide-de-camp du général Boudet, s'étaient jetés des premiers à la nage pour aller chercher les bateaux sur la rive opposée. »

En 1815, pendant les Cent-jours, il remplit les fonctions d'aide-de-camp du général de Bachmann qui commandait toutes les troupes suisses; en 1818, les milices neuchâteloises ayant reçu une organisation régulière, il eut le commandement du Val-de-Ruz et plus tard fut nommé colonel-inspecteur des troupes de l'Etat. Il était décoré de plusieurs ordres et occupa de hautes fonctions à la cour de Prusse, entre autres celle de grand-maître des cérémonies. Après avoir été témoin, en 1848, des scènes révolutionnaires de Berlin, pendant lesquelles il ne quitta pas le château royal, il se retira en Suisse et passa les dernières années de sa vie dans ses propriétés de Greng, près de Morat, et d'Oberhofen, près de Thoun. Il termina son honorable carrière le 29 janvier 1861 à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Le long séjour qu'il avait fait à l'étranger n'avait point diminué le vif intérêt qu'il portait à son pays et qu'attestaient ses nombreuses libéralités.

De son mariage avec mademoiselle Marie-Louise-Elisabeth de Castellane-Norante, il laissa deux fils, MM. *Albert* et *Guillaume de Pourtalès*.

Le comte **Albert de Pourtalès**, fils aîné du précédent, né en 1813, fit ses premières études dans la maison de son père sous la direction de M. le ministre Monvert, et les termina à Genève où il forma d'étroites relations et contracta de chaudes amitiés, dont ni le temps ni l'éloignement n'altérèrent l'intimité. Il quitta Genève pour voyager et se rendit en Amérique, où il fit, dans les Prairies, et en compagnie de Washington Irving, une excursion dont le récit est une des plus exquises productions de l'écrivain américain.

A son retour en Europe, Albert de Pourtalès embrassa la car-

rière diplomatique , pour laquelle sa distinction, la flexibilité de sa riche nature , la grâce de son séduisant esprit semblaient le désigner. Ayant les qualités charmantes qui font réussir et les qualités solides qui ratifient et maintiennent le succès, il ne tarda pas à être distingué et très-rapidement poussé jusqu'au poste de ministre à Constantinople, où il fit un assez long séjour. Cependant par ses sentiments , renforcés à la suite de son alliance avec la famille de M. Bethmann-Hollweg, dont il avait épousé la fille, M. de Pourtalès appartenait à l'opposition libérale, et, dans une circonstance décisive , il n'hésita pas à proclamer nettement son opinion. On le crut irrévocablement compromis , et il est probable qu'il partagea lui-même cette façon de voir , se décidant , non sans regret , mais sans amertume , à abandonner une carrière si courte et déjà si brillante.

Pendant plusieurs années il vécut tout à fait retiré de la politique, à Venise, en Suisse, hors des affaires. Cet exil volontaire dura aussi longtemps que régnèrent, dans la cour de Berlin, les tendances contre lesquelles il avait protesté , et ne cessa qu'avec l'avènement d'une autre volonté. Un des premiers actes du roi actuel, si-tôt qu'il eut été investi de la régence , fut de lui confier le poste d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Paris. Que la Prusse eut en lui un ambassadeur éminent , le bruit qui avait couru à plusieurs reprises de son élévation à la dignité de premier ministre, le démontre avec une irrécusable évidence ; mais ce qui nous concerne surtout et nous touche de plus près , c'est qu'il aimait la Suisse et ne perdait aucune occasion de la servir ; cette affection naturelle était chez lui fortifiée par sa juste conviction que les vrais intérêts de ses deux patries étaient identiques.

C'est dans l'exercice des hautes fonctions qu'il remplissait à Paris, que M. de Pourtalès fut inopinément enlevé le 18 décembre 1864. La cérémonie de ses funérailles, présidée par un pasteur protestant, eut lieu le 22 décembre suivant, dans une chapelle ardente disposée à cet effet dans l'hôtel de la légation de Prusse. Le deuil fut conduit par le frère du défunt , M. Guillaume de Pourtalès , et par le prince de Reuss, chargé d'affaires par *intérim*. Le service religieux fut célébré par M. le pasteur Valette dont le discours, tableau sai-

sisant de la vie du défunt , faisait ressortir ses qualités éminentes comme homme d'Etat , comme père de famille et comme chrétien.

Que le décès d'un Neuchâtelois ait eu du retentissement dans une ville comme Paris ; qu'il ait été annoncé comme un événement dans les principaux journaux de l'Europe ; qu'un M. de Thouvenel , un comte de Bacchiocchi , un duc de Cambacérès , plusieurs maréchaux de France , ainsi qu'un grand nombre de membres du corps diplomatique et des grands corps de l'Etat se soient empressés d'assister à ses funérailles ; que l'empereur lui-même s'y soit fait représenter par son chambellan , M. de Riencourt ; tout cela offre assurément quelque chose de rare , de bien propre à intéresser les compatriotes du défunt . Mais s'il est flatteur pour les Neuchâtelois de pouvoir réclamer comme ayant été un des leurs un homme aussi hautement et aussi généralement apprécié , d'un autre côté les hommages mêmes rendus à sa mémoire leur font sentir d'autant plus vivement la perte d'un pareil concitoyen.

Sources. Rückner, *Ueber Neuchâtel*. — *Conservateur suisse*, t. VIII. — *Biographie universelle*. — *Bibliothèque suisse du commerce et de l'industrie*, par Schmuts. — *Histoire des hommes utiles*, t. V. — *Mémoires de Fauche-Borel*. — *Messager boiteux de Neuchâtel*, 1809, 1816, 1823, 1849 et 1863. — Sandoz-Rollin, *Essai statistique*. — Andrié, *Jubilé de la réformation*. — *Neujahrsblatt*, herausgegeben von der Hülfs-gesellschaft in Zürich, 1855. — *Le Moniteur universel*, 1810. — *Alpenrosen*, 1822. — *Schweizer Monats-Chronik*. — Godet, *Histoire de la réformation et du refuge à Neuchâtel*. — Haag, *La France protestante*. — *Le Neuchâtelois*, 1848, 1861. — *Journal de Genève*, *Journal des Débats*, etc., décembre 1861.

PREUD'HOMME.

Louis Preud'homme, bourgeois de Neuchâtel , né en 1734 , a inventé un instrument curieux pour déterminer les engrenages avec exactitude. Il est auteur d'un mémoire sur les engrenages avec la description de l'instrument pour les déterminer. Ce traité est inséré , sous le pseudonyme de M. Le Cerf, dans les *Mémoires de la Société des arts* de Genève , t. 1^{er}, partie 2 ; dans le second supplément du *Journal de physique* et dans les *Transactions philosophiques*, t. LXVIII, 2^{me} partie.

Jean Preud'homme , comme le précédent , bourgeois de Neu-

châtel, élève de J-B. Le Prince et de Greuze, s'est acquis une grande réputation, à la fin du siècle passé, comme peintre de portraits. Il avait la fraîcheur du coloris de ses maîtres, et ses tableaux joignent à un précieux fini, le plus bel effet. Il a peint à Genève et à Lausanne plusieurs seigneurs et plusieurs dames étrangères, qui tous ont essayé inutilement de l'attirer dans leur pays. On a de lui des tableaux de genre et des paysages remarquables; ses dessins à la plume et au bistre sont estimés et recherchés des connaisseurs. Il mourut à la Neuveville en 1793.

Sources. Manuscrits de M. Petitpierre, pasteur à Bâle. — *Conservateur suisse*, t. I, p. 342. — Campe, *Neues Maler-Lexikon*. — Nagler, *Künstler-Lexikon*.

PURY.

Ce nom s'écrivait anciennement *Purry*; au XVIII^{me} siècle, indifféremment *Purry* ou *Pury*; depuis le milieu du XVIII^{me} siècle, l'orthographe *Pury* a prévalu.

Très-ancienne famille de Neuchâtel, sans doute originaire de ce pays. Dès 1383, on trouve un **Albert Purry**, mentionné dans les actes. Il était argentier de la comtesse Isabelle et commandant du château de Joux. La cour de Bâle, à la requête d'Henri de Vailant, écuyer, ayant envoyé à Valangin un notaire impérial pour s'informer de certains droits du seigneur de Valangin, cette reconnaissance se fit en présence et avec l'approbation d'Albert Purry, qui avait été délégué par la comtesse pour veiller au maintien de ses droits de suzeraine. Il avait épousé Antonine de Rive. Rive était une censive située sur le territoire d'Estavayer; c'est de là que les Purry ont porté assez longtemps le nom de Purry de Rive. Albert fit souche et sa filiation peut être suivie, mais cette famille, qui dès les siècles suivants et surtout au XVI^{me}, devint nombreuse et se partagea en diverses branches, a mis au service, soit de l'Eglise, soit de l'Etat, soit de la ville de Neuchâtel, et surtout donné comme militaires trop de membres pour que nous puissions faire l'histoire de tous; nous mentionnerons seulement les princi-

On trouve plusieurs membres de la famille Purry au nombre des chanoines du chapitre de Neuchâtel, et deux d'entre eux rédigèrent une partie des chroniques : ce furent *Henri* et *Jehan Purry de Rive*.

Henri Purry de Rive était chanoine de Notre-Dame de Neuchâtel, au milieu du ^{xv}^{me} siècle. Il y avait d'ancienneté dans le chapitre de Notre-Dame de Neuchâtel, sept chanoines nobles et quatre non nobles; ces derniers docteurs en théologie ou en droit canonique, gradués à l'université de Paris ou à celle de Bâle, mais avec préférence pour les gradués à Paris. Le pape Eugène iv, par un indult de 1433, accorda sans distinction l'entrée en chapitre, moyennant que le candidat fut un docteur gradué. Le prévôt et les chanoines du vieux style, craignant que le chapitre ne fut envahi par des personnes qui obtiendraient, à l'aide de faibles études ou à prix d'argent, leurs degrés à Bâle, envoyèrent deux membres de confiance, Antoine de Chauvirey et Henri Purry de Rive, vers le pape Félix v, alors siégeant au concile de Bâle, en 1444, pour réclamer un nouvel indult, rétablissant l'ancienne règle du chapitre. Ils obtinrent leur demande et se disposaient à partir, quand survint le Dauphin de France, menaçant Bâle et le concile avec ses troupes d'Armagnacs. Nos deux chanoines se hâtèrent de se mettre en route et de rentrer chez eux. Ils rencontrèrent vers le soir de leur première journée ce fameux bataillon de 1600 Suisses, qui accouraient pour défendre Bâle. Henri Purry a laissé sur cette rencontre, l'intéressant récit que nous avons déjà donné à la page 194 du t. I^{er}. Il rédigea la chronique depuis 1444 à 1455, où il cessa d'écrire; il mourut probablement à cette époque.

Jehan Purry de Rive, fils de *Jean*, conseiller de Neuchâtel. Il fut curé de Colombier et chanoine de Notre-Dame de Neuchâtel. C'est en 1481, qu'il fit sa prise d'habit dans l'église collégiale de Neuchâtel et prêta le serment d'obédience. Il fit don aux chapelains d'une maison, rue du Château, attenante à celle du prévôt du chapitre. Elle lui appartenait par suite de succession de messire Guillaume Singe, son oncle, qui avait été enterré avec le dit Jean Purry, son père, dans la chapelle de St-Guillaume. Ce fut en 1501, qu'il prit la plume de chroniqueur, mais pour un temps assez court, car le jour de la fête de St-Luc apôtre, comme il assistait aux vé-

pres dans le chœur, il fut frappé d'apoplexie et mourut dans la nuit, fort regretté du chapitre.

Guillaume Purry, neveu du précédent, fut le dernier chanoine de cette famille. Il l'était en 1530, au moment où la réformation qui s'établissait dans la plus grande partie de notre pays, amenait la dissolution du chapitre. Il adopta lui-même la réforme ; leva une compagnie de 200 hommes, fut capitaine en France et fait prisonnier à la bataille de St-Quentin en 1557, où il paraît qu'il avait accompagné Léonor d'Orléans, prince de Neuchâtel. Ses frères durent fournir une somme d'argent pour le racheter. De retour à Neuchâtel, il rebâtit le logis du Singe, qui resta entre les mains de diverses branches de la même famille jusqu'à la fin du XVII^{me} siècle.⁴

Guillaume Purry est l'auteur de la branche des Purry de Morat, qui acquirent la bourgeoisie de cette ville, y exercèrent des emplois et possédèrent plusieurs propriétés, entre autres le château de la Motte et le domaine de Champagnié, avec dîmes et droits seigneuriaux. Cette branche conserva aussi, jusqu'en 1629, la propriété et le commandement de la compagnie qu'avait levée le chanoine Guillaume. Ainsi le capitaine *Louis Purry*, fils de Guillaume, la commandait à la bataille d'Ivry où il fut tué. Un autre de ses fils, *Guillaume*, possédait la plus grande partie du vallon de Voëns.

Jean Purry de Rive. Il était fils d'*Amiod* ou *Amédée Purry* et de Mithilde Stavay, et petit-fils d'Albert. Il se voua tout à la fois à la carrière des armes et aux affaires publiques. C'est par lui que nous commençons la liste assez considérable des membres de cette famille qui ont été militaires. Il exerçait les fonctions de ministrail, lorsque les Suisses, poussés à bout par les vexations du bailli bourguignon, Pierre de Hagenbach, déclarèrent la guerre au duc Charles. Les Neuchâtelois prirent hautement parti pour leurs confédérés, et les bandes neuchâteloises, sous les ordres de Jean Purry et

⁴ Le singe passa dans l'armoirie de ces mêmes branches, d'abord comme support de l'écusson, qui était d'azur au chevron d'or, accompagné de deux coquilles de St-Jacques d'argent en chef et d'une molette d'éperon aussi d'argent en pointe. Plus tard, le singe devint lui-même partie de l'écusson et l'azur se changea en gueules ; bientôt les uns, capitaines en France, remplacèrent l'écusson que tenait le singe par une épée ; d'autres, qui avaient la « supermaitrise des postes du roi très-chrétien es ligues suisses, » par un cor de chasse ; d'autres enfin par une fleur. Les autres branches maintinrent l'écusson primitif, tel que nous venons de l'indiquer, sans adjonction, ni changement, jusqu'en 1709.

de Jean du Terraux, allèrent combattre avec eux en Franche-Comté et vaincre Charles le Téméraire devant Héricourt, en 1474. Ils les suivirent aussi dans toutes les péripéties de cette sanglante guerre. Nous les retrouvons en Lorraine en 1476, quand ils marchèrent au secours du duc René, et détruisirent à jamais, devant Nancy, la puissance du duc de Bourgogne qui y trouva son tombeau. Ces levées de troupes à Neuchâtel se faisaient à l'incitation du comte Philippe de Hochberg, autorisé par le roi Louis XI, ennemi et rival de Charles-le-Téméraire; car on lit dans la *Chronique des chanoines*, que le minstral Jehan Purry avait bonne connaissance de l'affaire, et que la compagnie qu'il avait levée et commandait, était à la solde du roi Louis XI.

Il avait bâti, en 1458, le logis du Singe, avec son frère messire *Guillaume*, qui en avait gardé le surnom. Tous deux, comme nous l'avons dit plus haut, furent enterrés dans la chapelle de St-Guillaume.

Jehanneret Purry de Rive, fils du précédent et de Guyette Purry. Quand le roi Charles VIII, en 1494, préparait son expédition pour l'Italie, de grandes levées se firent en Suisse pour le service de la France. La fureur de guerroyer possédait à tel point la jeunesse en Suisse, que les chefs des cantons n'étaient occupés qu'à la retenir. Deux bandes de Neuchâtel partirent les premières, de 200 hommes chacune, l'une commandée par Jehanneret Purry de Rive. Elles passèrent les Alpes avec plusieurs autres, joignirent le roi Charles VIII, qu'elles accompagnèrent dans sa conquête de Naples et se trouvèrent à la fameuse journée de Fornoue, où l'avant-garde des Suisses décida la victoire. Jehanneret Purry revint au pays et fut membre du conseil des vingt-quatre. En 1530, il laissa ses fils embrasser les doctrines de la réforme, mais voulant mourir dans la religion de ses pères, il alla finir ses jours à Estavayer chez son gendre le donzel Claude Cathelan. Lui-même avait épousé Agathe Cathelan.

Adrien Purry de Rive, frère de Jehanneret, fut comme lui, capitaine au service de France, dans les campagnes d'Italie, mais il ne devait pas revoir sa patrie, car il fut tué à la tête de ses compagnons à la bataille d'Agnadel, où Louis XII battit les Vénitiens.

Ces levées de troupes dans toute la Suisse ne se faisaient point sans causer quelquefois de l'inquiétude aux villes. On voit qu'en

1492 , Berne informa la ville et bourgeoisie de Neuchâtel , qu'une nombreuse jeunesse de divers cantons se disposait à aller servir le roi de France en volontaires , et que le comte Philippe, promoteur de cette levée , méditait de la faire passer par Neuchâtel. Berne faisait entendre que ce passage semblait menaçant pour les bourgeois et conseillait à ceux-ci de fermer et défendre leurs portes, afin d'obliger cette jeunesse à passer en dehors de la ville. **Pierre Purry de Rive** fut aussitôt député à Berne , pour demander un secours qui mît Neuchâtel plus sûrement à l'abri d'une insulte. Le sénateur Urban de Mulinen arriva peu de jours après à la tête de deux cents lances et de trois cents arquebusiers. Plus tard , le même Pierre levait lui-même une compagnie pour l'Italie , et en revenait tout perclus de blessures. Il avait épousé Jeanne Tschiffely.

Pierre Purry de Rive, fils du précédent , fut maître-bourgeois de Neuchâtel. Il partageait avec ses cousins de Morat l'intendance des postes de France en Suisse. Il fut aussi trésorier du prieuré de St-Pierre. Il avait épousé : 1^o Catherine Marquis et 2^o Françoise Gomenet de Tavannes.

Jean Purry, fils du précédent , fut du nombre de ces capitaines suisses qui levèrent et conduisirent des compagnies pour servir sous la bannière de Henri de Navarre , qui devint Henri iv , roi de France. Ces levées occasionnaient beaucoup de clameurs tant de la part de la cour de France que de celle des cantons catholiques, qui demandaient qu'elles fussent prohibées comme contraires aux traités d'alliance. Elles le furent en effet et ces capitaines rappelés sous menace de peines sévères. La plupart, soit zèle pour le grand Henri , soit par fanatisme de religion , tinrent peu de compte de cette sommation et combattirent avec courage pour la cause de leur héros. Les Neuchâtelois ne tinrent pas le dernier rang aux journées d'Arques et d'Ivry , car Henri iv avait coutume de dire, qu'une compagnie de Neuchâtelois en valait pour lui trois autres. Jean Purry est un des capitaines qui reçut de ce roi une distinction honorable , par lettres du 24 octobre 1589: « en témoignage de ses bons et loyaux services , ensemble de son courageux comportement et belles charges, en l'heureuse journée d'Arques, « il fut créé chevalier pour être, » ainsi que les siens après-venants, issus de loyale lignée, chevaliers tout ainsi que les autres chevaliers en cette

couronne , etc. » Ces lettres qui étaient comme adressées « aux bourgeois mestres » de Neuchâtel et leur recommandaient de « recevoir agréablement Jean Purry, » le furent sans doute à la demande de ce dernier. Comme il n'avait point obtempéré à la sommation que nous venons de mentionner, de quitter immédiatement le service du roi Henri , il pouvait craindre en rentrant dans ce pays , des désagréments qui seraient la conséquence de ce refus. Mais les autorités, qui avaient dû pour la forme rappeler ces militaires, ne pouvaient point après les victoires auxquelles ils avaient concouru , user de sévérité à leur égard , ni leur adresser aucun blâme contrairement à l'opinion de toute la Suisse protestante sympathique aux réformés de France. On voit en effet que, les Quatre-Ministres, dans la lettre d'origine qu'ils accordèrent peu de temps après à Pierre, fils de Jean, qui embrassait aussi la carrière militaire, déclaraient « qu'il était issu de loyal et noble parentage et qu'ils ne savaient ni connaissaient son père, le chevalier Jean ou ses prédécesseurs, estre atteints d'aucun blâme, ains au contraire hommes de guerre preux et d'honneur. » Jean Purry avait épousé Anne Schellenberg de Zurich; il est l'aïeul des membres actuels de la branche aînée de la famille Pury. La duchesse Marie de Bourbon lui destinait un *fief d'épée* ; mais la mort de cette princesse l'empêcha de mettre ce projet à exécution. Jean Pury mourut en 1619.

Abraham Purry de la Pointe. Ce surnom lui fut donné à cause de sa valeur; d'autres membres de sa branche le portèrent après lui. Il était fils de *Jonas Purry* , du conseil de ville , et de Marie Petitpierre. Il servit d'abord comme volontaire dans les Chevaux-légers à l'armée française en Valteline , en 1625 , puis leva une compagnie et entra dans le régiment suisse du colonel Guy, qui tenait garnison en Lorraine. Quand la guerre entre la France et l'empire éclata , la Diète helvétique résolut de faire défendre à tous les capitaines suisses au service de France d'entrer avec leurs compagnies sur le territoire de l'empire; les capitaines neuchâtelois, qui composaient le régiment Guy , reçurent cette défense à Toul, datée du château de Neuchâtel le 9 mai 1644. Peu de temps après , le maréchal de Turenne leur ordonna de joindre son armée en Alsace , dépendante alors de l'empire. Résolus de se conformer

aux ordres de leur patrie, ils refusèrent. Ils reçurent de nouveaux ordres fort pressants de la part de Turenne et apprirent en même temps que leur colonel voulait y accéder. Ces sept capitaines : Hory, Meuron, Purry de la Pointe, Adelbert Purry, Tribolet, Rollin, Michely (de Genève), s'assemblèrent alors et signèrent un convenant par lequel ils s'engageaient solennellement de refuser de marcher en Allemagne, quels que fussent les ordres qu'ils recevraient à cet égard, et au hasard de tout ce qui pourrait en arriver. Ils ajoutaient, « que trouvant propice en ce rencontre la devise des capitaines Purry, *ferme et droit*, ils l'attachaient d'un commun accord à ce présent acte d'union. » Cet acte signé le 27 mai, ils déléguèrent à la cour de France Purry de la Pointe pour mettre aux pieds du trône la requisition de la Diète helvétique, la notification du gouvernement de Neuchâtel et leur acte d'union. Le roi Louis XIV approuva les sentiments et la conduite de ces capitaines, et dans la lettre qu'il écrivit à ce sujet au colonel Guy, et dont un double fut remis à Abraham Purry, il ordonnait de ne faire nulle contrainte à ces officiers « dont la fidélité et la bravoure lui étaient notoires du passé, et dont la conduite en ce rencontre était intègre à l'égard de leur patrie, et de les conduire en l'armée du duc d'Enguien. » Abraham Purry, de retour dans sa patrie, fut maître-bourgeois et commandant des milices ; il était à leur tête lors de la chaleureuse réception qui fut faite à Henri II, quand il vint visiter son comté en 1557. Il avait épousé Elisabeth de Thielle, dont il eut entre autres un fils *Jean-Henri*, surnommé aussi de la *Pointe*, qui fut capitaine en France et tué à Montauban.

Adelbert Purry, fils de Jean du conseil des vingt-quatre, et d'Esabeau Tribolet, fut maire de Cortaillod en 1639, puis maire de Locle en 1646, ce qui ne l'empêcha pas à une ou deux reprises de lever une compagnie et de la mener en guerre au service de France. Nommé gentilhomme de la Chambre de Henri II de Longueville, il l'accompagna à Munster en 1648, lorsque Louis XIV délégua ce prince pour prendre part à la conclusion du fameux traité de Westphalie. Il avait épousé Esabeau Rougemont.

La seconde moitié du XVII^{me} siècle vit disparaître en grande partie ces levées militaires si fréquentes en Suisse, et les expéditions

aventureuses auxquelles elles servaient. Par suite, la vocation des armes si généralement répandue, ne le fut plus autant.

Samuel Purry, fils de Jean, maire de Rochefort, et d'Elisabeth Bourgeois dit Francey, fut banneret de Neuchâtel pendant 26 ans, depuis 1610 à 1636. Lors de sa première élection, il régnait déjà entre le prince et le conseil d'Etat d'un côté, et la bourgeoisie de Neuchâtel de l'autre, une méfiance mutuelle, amenée surtout par la question des bourgeois renoncés que soutenait le prince. « Quand Samuel Purry, » raconte M. de Chambrier dans son histoire, « suivant l'ancienne formule du serment, jura d'avancer le bien de la *rée publique* de Neuchâtel, le conseil d'Etat se persuada que ce mot de *rée publique*, qui signifiait le bien public, devait être absolument retranché, comme si c'eût été un acte d'émancipation. En voyant le gouvernement attacher tant d'importance à la suppression de ce mot, les Quatre-Ministres en mirent encore plus à sa conservation et ils alléguèrent pour motifs la raison assez curieuse qu'ils étaient en effet une république sous souveraineté. » Il résulta de cette confusion de mots et d'idées que pendant un demi siècle les bannerets entrèrent en fonctions sans prêter serment au prince.

Cette tension dans les rapports entre le prince et la bourgeoisie, aboutit à un procès, où s'accumulèrent des deux parts un grand nombre de griefs, et dans lequel Samuel Purry joua un rôle assez marqué. Le sénat de Berne devint le juge entre le prince et ses sujets. Quand le banneret Purry se rendit au château pour lire à Henri II l'arrêt du conseil qui le citait à Berne, il reçut de dures paroles, suivies cependant de tentatives de conciliation. Mais le parti des Quatre-Ministres était pris. Samuel Purry se rendit dans cette ville à plusieurs reprises, avec ses collègues, pour représenter et défendre la cause de la bourgeoisie; la sentence fut favorable à cette dernière, mais l'appel qu'Henri II en fit au tribunal de la Marche et qui n'eut pas de suite, permit au temps de concilier les esprits, mieux que ne l'aurait fait une sentence définitive. Le banneret Purry avait épousé Esabeau Fequenet, dont il eut deux filles, Esther et Lucie. La première épousa Pierre Chambrier et la seconde H. Tribolet, qui furent les deux maires de Neuchâtel.

Samuel Purry, fils de Pierre, capitaine en France, et de Jeanne Merveilleux, petit-fils du capitaine Jean, servit en France pendant

quelques années , puis se voua aux charges publiques et devint maître-bourgeois en 1646. Il était gendre de Jean Hory , seigneur de Lignières et lieutenant de gouverneur , dont il avait épousé la fille , Béatrice Hory. Le maire Favargier étendit jusqu'au gendre la haine implacable par laquelle il avait perdu le beau-père. Le prince avait donné à Favargier le poste de maire de la ville , pour mettre aux prises avec les Quatre-Ministres un adversaire digne d'eux. Tandis que le conseil de ville ployait sous lui , un seul homme osait lui faire tête. Samuel Purry ne pouvait pardonner à Favargier la ruine de son beau-père , et son ressentiment, joint à un caractère ferme et droit, l'animait à une résistance haute et continue. Dans le dessein de la faire cesser, Henri II offrit à Purry la place de procureur-général, mais celui-ci ne l'accepta qu'à condition d'être conseiller d'Etat , afin de devenir l'égal de Favargier, aimant mieux, disait-il, le combattre à l'Hôtel de ville, que d'être son serviteur au château. Après la mort de Favargier, sentant le besoin de repos, Samuel Purry demanda et obtint, en 1658, la place de receveur du Val-de-Travers, où il finit ses jours.

Daniel Purry, fils du précédent, prit à Orléans ses degrés de docteur ès lois, et publia comme thèse: *Disputatio juridica inauguralis de obligationibus*. Aureliæ 1664. Il succéda à son père en qualité de receveur du Val-de-Travers, puis fut maire de la Côte. Il venait d'être nommé conseiller d'Etat et procureur-général, quand la duchesse de Nemours succéda, en 1695, à l'abbé d'Orléans; il tomba alors en disgrâce et perdit sa place, ainsi que les autres fonctionnaires publics qui comme lui s'étaient montrés partisans du prince de Conti. Ce dernier disputait à la duchesse ses droits sur Neuchâtel; une fois reconnus, elle mit en place ses partisans et ses amis. Philosophe par caractère, D. Purry se consola aisément de sa disgrâce.

Les Purry étaient contistes, et Daniel Purry un des chefs les plus influents de ce parti; aussi furent-ils en disgrâce pendant tout le règne de la duchesse de Nemours et après elle, pendant l'inter-règne, jusqu'à ce que le prince de Conti, pressentant la décision des Trois-Etats et l'adjudication de la principauté au roi de Prusse, exigea de ses partisans qu'ils prévinsent cette dernière et se missent au service de Frédéric 1^{er}. Daniel Purry, vu son âge avancé, s'y refusa, Samuel, son fils, suivit ce conseil.

Samuel Pury, fils de Daniel et d'Isabelle de Bullot, avait pris ses degrés de docteur en droit à Bâle, où il publia : *Dissertatio juridica de laudimiis et eorum jure præcipue consuetudinario*. Basileæ 1696. Sa qualité de contiste lui rendant l'accès des charges publiques impossible dans sa patrie, sous la duchesse de Némours, il fit un séjour en Hollande, en Angleterre et surtout à Paris, où il était bien accueilli du prince de Conti, dont il avait été nommé chambellan, et qu'il seconda de sa plume et de ses conseils dans la poursuite de ses prétentions sur Neuchâtel. Il revint dans ce pays, où il exerça quelque temps les fonctions d'avocat. Dès que le prince de Conti vit qu'il devait irrévocablement renoncer à tous droits à la souveraineté de Neuchâtel, il engagea Samuel Pury à offrir ses services au roi de Prusse ; M. de Metternich, représentant de ce dernier, ne tarda pas à les mettre en réquisition.

La principauté de Neuchâtel, adjugée par sentence du 3 novembre 1707 à Frédéric 1^{er}, lui suscita immédiatement une grande difficulté ; il s'agissait de la mettre à l'abri des projets de Louis XIV qui, froissé de l'échec des prétendants français, menaçait de l'enlèvement ou d'exiger son séquestre. Samuel Pury fut pendant plusieurs années occupé, soit dans diverses missions pour réclamer la neutralité de Neuchâtel et l'inclusion de cet état dans les traités d'alliance entre la France et le Corps helvétique, soit à rédiger des mémoires qui prouvaient l'indigénat helvétique de Neuchâtel. Il se rendit à Zurich, en 1707, avec le titre de conseiller d'ambassade, assista aux diètes de Baden et d'Aarau en 1708 ; au traité de Baden en 1714 ; puis fut délégué, en 1715, à la cour de Versailles pour assister le baron de Kniphausen dans de nouvelles négociations toujours relatives à cette question de neutralité.

La manière distinguée avec laquelle Samuel Pury avait rempli ces diverses missions, engagea la cour de Prusse à lui offrir de résider d'une manière permanente à Paris, comme ministre de Prusse, mais il refusa, préférant revenir dans sa patrie. On le connaissait sous le nom de « Grand conseiller » tant à cause de son habileté comme diplomate, qu'à raison de ses longs et importants services. Il mourut en 1752, après avoir été doyen du conseil d'Etat, et sans avoir été marié.

Il a écrit, outre les mémoires politiques dont nous avons parlé,

un *Mémoire pour justifier que le commerce des vins de la ville de Neuchâtel doit être libre dans les états de LL. EE. de Berne*. Samuel Pury avait été lui-même délégué à Berne pour réclamer contre les entraves que mettait ce canton à l'entrée de nos vins, contrairement au traité de combourgeoisie.

Il est l'auteur des *Extraits des chroniques ou annales des chanoines de Notre-Dame de Neuchâtel*. En faisant des recherches aux archives pour la composition de ses mémoires sur l'indigénat helvétique, il trouva un volumineux manuscrit dont le titre et les premières feuilles étaient rongés; il l'examina avec soin: c'était le livre des chroniques écrites soit en latin, soit en langue romande, qu'il déchiffra avec l'aide du diacre Choupard.

Il a de plus laissé des *Mémoires secrets ou journal de sa vie politique*, auxquels MM. de Chambrier et de Tribolet se réfèrent dans diverses pages de leurs *Histoires de Neuchâtel*.

David de Pury, né en 1663, fils de *David de Pury*, maitre-bourgeois de Neuchâtel, et de Susanne Rollin, fit ses études à l'Université de Bâle où il devint docteur en droit. Il publia à cette occasion: *Dissertatio de pignoribus et hypothecis*. Basileæ 1687. Après divers voyages, il se voua aux affaires publiques et prit une part active aux événements de 1707, où il devint un des principaux chefs du parti dévoué aux intérêts du roi de Prusse. Il fut conseiller d'Etat et châtelain de Boudry et mourut en 1748 sans avoir été marié.

Samuel de Pury et son père, ainsi que la branche du précédent, David de Pury, furent agrégés à la noblesse prussienne par un diplôme de Frédéric 1^{er}, du 16 novembre 1709, avec cette distinction d'ajouter dans l'écusson de leur armoirie un chef d'argent avec la moitié d'un aigle éployé de sable.

Jean-Pierre Purry,¹ fils d'*Henry de Purry* et de Marie Ersel, né en 1675, fit de bonnes études et devint, jeune encore, receveur de Boudry, puis maire de Lignières. Mais il fallait un horizon plus vaste à cet esprit actif et toujours en mouvement. Il prit part à diverses entreprises qui le mirent au courant des affaires de com-

¹ Cette biographie de Jean-Pierre Purry est la reproduction presque exacte d'un article de M. E.-H. Gaullieur. *Une émigration suisse dans l'Amérique anglaise au XVIII^{me} siècle*. *Revue suisse*, année 1854, p. 38.

merce et de la banque. Son génie inquiet le poussa de plus en plus dans cette voie , et lorsque les affaires du Mississipi agitaient la France, il réalisa la meilleure partie de son bien et courut à Paris, où il spécula avec tant de succès , qu'il possédait un jour dans son portefeuille des effets au porteur pour plus de six cent mille francs. Jean Chambrier, son ami, plus tard ministre de Prusse à Paris, le conjurant de faire comme lui , et de réaliser au moins deux cent mille francs pour les faire parvenir à sa femme et à ses enfants, Purry lui répondit froidement : « On ne parle ici que de millions, il faut donc aller aux millions, puis nous réaliserons. » La chance ne tarda pas à tourner , le discrédit et enfin la décadence totale du système de Law ruinèrent de fond en comble la fortune des obstinés , et de ce nombre fut le maire de Lignières , qui y fonda jusqu'à son dernier sou.

De retour à Neuchâtel , il employa le reste de sa fortune qui, n'ayant pas été réalisée, avait échappé au naufrage, à entreprendre de procurer aux vins de Neuchâtel un débouché en Hollande; mais n'ayant pas pris assez de précautions , ou ignorant peut-être que ces vins acquièrent souvent, par un long trajet, une espèce de maladie qui les rend impotables, pour n'en devenir ensuite que meilleurs, cette nouvelle spéculation acheva de le ruiner.

Dans son voyage de Hollande, Jean-Pierre Purry frappé de tout ce qu'il entendait dire à des navigateurs sur le climat et le sol du Cap de Bonne-Espérance, jugea que ce pays devait être propre à la culture de la vigne et forma sur-le-champ le projet de se rendre à cette extrémité de l'Afrique. Il revint à Neuchâtel et s'y procura les ceps et greffes des meilleurs plants , pris en six quartiers différents. Son parent, le conseiller d'Etat Samuel Pury, lui en fournit des blancs et rouges de sa vigne du Parc. Il en tira du Saar en blanc et rouge, de Champvevres en blanc , du RoCHAT sur St-Blaise en rouge, des Calames sur Boudry en rouge, et des Repaires en blanc et rouge. Arrivé au Cap, il se met avec ardeur à l'ouvrage, a soin de choisir les meilleurs sols, et comme il était très-bon cultivateur lui-même, il obtint au bout de quelques années d'excellents succès. Mais cette vie de planteur qu'il menait au Cap, était trop uniforme pour sa bouillante imagination.

Pressentant un siècle et demi à l'avance , l'immense intérêt que

la colonisation de l'Australie offrirait un jour à l'Angleterre, il médita un voyage aux terres australes, afin d'en reconnaître les côtes et d'y former un établissement pour la couronne britannique. Le Cap était un point de réunion des marins de toutes les nations; Purry communiqua ses pensées à un capitaine de vaisseau anglais, qui l'encouragea à revenir en Europe, en faire part au ministère britannique. Il suivit immédiatement ce conseil, se rendit à Londres, et présenta sur ce projet un plan très-bien fait au ministère, qui fut frappé de la justesse de ses vues. Mais le cinquième continent, ce *Pays des Sévarambes* comme on l'appelait, appartenait si bien encore à la géographie imaginaire, que le gouvernement anglais recula, quand déjà quelques préparatifs avaient été faits. Reconnaissant toutefois la solidité d'esprit et le bon raisonnement de Purry, il lui donna une gratification et l'engagea à tourner ses vues vers l'Amérique, que l'on connaissait mieux.

Purry saisit avec empressement cette ouverture et partit en 1730 pour la Caroline. Il revint bientôt en Angleterre et proposa l'établissement d'une colonie suisse dans ce pays avec la fondation d'une ville sur les bords de la rivière Savannah; le ministère anglais souscrivit à tout et prit Purry à son service avec le grade de colonel d'infanterie et de capitaine de haut bord. Les lettres patentes pour l'autorisation de cette colonie suisse et la concession de terrains dans cette province transatlantique de l'Angleterre sont datées du palais de St-James, le 10 mars 1731, munies du grand sceau du conseil privé et signé Georges II, R. Dans ces lettres, Purry est appelé « Honorable et noble homme, notre fidèle et bien-aimé Jean-Pierre Purry Esquire, colonel de nos troupes; » plus loin le monarque ajoute: « laquelle ville et colonie nous agréons et permettons qu'il donne le nom de *Purrysbourg*, pour d'autant plus illustrer le nom du fondateur, etc. Il y sera construit un fort à quatre bastions, lequel sera appelé de notre nom, le fort Georges. Nos ordres seront donnés pour qu'il soit fourni de Charlestown au colonel Purry douze pièces de canons et les munitions nécessaires pour garnir le dit fort et servir à la défense de la ville, etc. »

D'Angleterre, Purry se rendit en Suisse pour engager des émigrants, et dans ce but il publia en français une *Description abrégée de l'état présent de la Caroline méridionale*. (Neuchâtel chez Jacob

Boyve et chez le secrétaire Dubois à St-Sulpice , 1731). Description qu'il avait , en partie déjà fait paraître en anglais , pour présenter l'état des choses et des faits au ministère britannique.

Ce mémoire est signé par Jacques Richard de Genève, Abraham Neuron et Henri Raimond , tous deux de St-Sulpice, au comté de Neuchâtel, qui attestent la parfaite véracité du colonel Purry. Celui-ci publia, en 1732, une seconde édition de cet écrit , avec des éclaircissements et des réponses aux questions et objections soulevées par son premier mémoire.

Un fait assez remarquable et rapporté tout récemment par M. G.-A. Matile de New-York, dans le journal *le Neuchâtelois*, du 16 septembre 1862, c'est qu'un publiciste américain, M. R.-B. Carrol, dans le second volume de son *Histoire de la Caroline du Sud*, qui a paru en 1836, ait republié ces mémoires de Jean-Pierre Purry avec l'appréciation suivante: « Cette description, dit-il, est due au colonel Pierre Purry, le fondateur de Purrysbourg ou Purrisburgh sur la Savannah; elle renferme un aperçu des lois et du gouvernement de la Caroline du Sud ainsi que de son commerce. Les renseignements qu'il donne sur ce pays sont d'une valeur extrême; ses notices sur le sol, le climat, la botanique, quoique courtes, n'ont pas été surpassées en exactitude. »

L'appel que Purry avait fait en 1732, à ses concitoyens qui voulaient émigrer en Amérique, fut entendu; c'était essentiellement aux gens de profession qu'il s'adressait, aux charpentiers, aux fermiers, aux vigneron. Le premier convoi, qui comptait 180 personnes environ, se composait surtout de Neuchâtelois et de Vaudois. Arrivés sur les lieux, ils se mirent avec courage et entrain à jeter les fondements de leur ville, plusieurs ne trouvaient pas les choses aussi agréables qu'ils s'y étaient attendus, mais la gaieté, le caractère persuasif du chef et ses expédients toujours prêts, remédiaient à tout. La petite colonie se trouvait en bonne voie. M. Bugnon, ministre, que Purry avait engagé à l'accompagner et qui avait reçu l'ordination de l'évêque de Londres, remplissait les fonctions de pasteur à Purrysbourg.

Purry voyant que sa colonie commençait à s'arranger, passa de nouveau en Europe, tant pour acquérir de nouveaux colons que pour procurer à la colonie naissante bien des choses utiles qui lui

manquaient encore. Le nombre de ceux qui s'annonçaient pour émigrer allait croissant. On voit même que Berne en manifesta son déplaisir, car il porta plainte auprès des autorités de Neuchâtel, au sujet des engagements pour la colonie qui se faisaient parmi ses ressortissants. Neuchâtel donna l'assurance que les Bernois qui se présenteraient n'obtiendraient pas de passeports. Purry repartit en 1733, pour la Caroline avec un transport d'émigrants plus considérable que le premier, plus de deux cents personnes; il concevait les meilleures espérances de son établissement, et elles n'étaient certainement pas tout à fait chimériques. Dans les ordres qui furent adressés au gouverneur général de la Caroline, Robert Johnson Esquire, datés de Saint-James, 13 février 1734, le roi Georges II témoignait « sa satisfaction sur les progrès considérables de la ville et colonie de Purrysbourg, qui devenait chaque jour plus florissante. » Georges ordonnait de plus d'étendre les concessions de terrains.

Mais Purry ne devait pas jouir longtemps de ses succès, il mourut en 1736. Il eut pourtant la satisfaction de laisser la ville de Purrysbourg se bâtissant sur un plan agréable, et s'agrandissant, les terres cultivées avec fruit et l'industrie naissante.

Il avait épousé Lucrèce de Chaillet, dont il eut deux fils, *Charles* et *David*, et une fille, *Marie*. Cet homme singulièrement actif et doué d'un esprit fertile a écrit, outre ses deux mémoires sur la Caroline du Sud :

I. *Mémoire sur le païs des Caffres et la terre de Nuyts*. Amsterdam 1718, in-12°.

II. *Second mémoire sur le païs des Caffres et la terre de Nuyts, servant d'éclaircissements aux propositions faites dans le premier, pour l'utilité de la compagnie des Indes orientales*. Amsterdam, P. Humbert, 1718, in-12°.

III. *Spéculations sur les changes étrangers, contenant le juste rapport de Paris avec les principales places d'Europe, suivant le cours d'Amsterdam*. Paris J. F. P. 1726, in-4°.

Charles Purry. Il avait suivi son père en Amérique et lui succéda dans le commandement de la colonie et de la ville de Purrysbourg. Il épousa Sarah Garvey de Charlestown, capitale de la Caroline, et avait le projet de se repatrier, lorsqu'un assassinat bien tragique vint mettre fin à ses jours, le 21 juillet 1754. Il avait un

certain nombre d'esclaves nègres, qui recevaient dans sa maison où ils étaient nés, toutes sortes de bons traitements. Ces malheureux, informés des intentions de départ de leur maître, craignaient de passer à un maître plus sévère. Ils pensaient que Sarah Purry, étant américaine de naissance et par conséquent attachée à ce pays, ne partirait pas une fois devenue veuve; ils se défirent donc secrètement de Charles Purry, pour conserver une bonne et bienveillante maîtresse et rester tranquilles auprès d'elle.

Le sort de la colonie de Purrysbourg ne paraît pas avoir été longtemps prospère après la mort de Jean-Pierre Purry qui en fut l'âme et le génie. Plusieurs colons subirent les inconvénients d'un changement de climat. D'autres trouvèrent que la vie de planteur était plus dure qu'ils ne se l'étaient imaginé. Le mécontentement gagna, l'indigence suivit, et bien des émigrés eurent à regretter d'avoir quitté leur pays.

DAVID DE PURRY.

Dans un pays comme celui de Neuchâtel, qui n'a pas manqué de citoyens généreux et bienfaisants, David Purry,⁴ second fils de Jean-Pierre, occupe le premier rang. Ses biographes ne peuvent parler de lui avec assez d'éloges. M. Brandt, dans la préface de sa notice, le nomme « un véritable modèle, un homme rare, dont toutes les pensées ne tendaient qu'au bien de sa patrie et au soulagement des malheureux. »

D'accord avec M. Brandt, un autre écrivain, M. Jarry de Mancy, dans les *Portraits et histoires des hommes utiles*, s'exprime ainsi : « Le nom de David de Purry, bienfaiteur de Neuchâtel, n'est pas seulement digne de passer à la postérité, parce qu'il a légué à sa ville natale une fortune considérable pour œuvres pieuses et d'utilité publique, mais parce qu'il représente ce type remarquable d'un Suisse qui se voit engagé dans sa jeunesse à quitter sa patrie pour chercher fortune à l'étranger, et la gagne en effet par sa loyauté,

⁴ La plus grande partie de la biographie de David Purry, n'est que la traduction du *Neujahrsblatt von Zürich*, de 1855.

son habileté , son activité et son économie. La position élevée de fortune à laquelle il parvient , n'affaiblit point toutefois son amour pour son pays ; il reste toujours Neuchâtelois de cœur et excellent citoyen jusqu'à la fin de sa vie, si bien que son dernier soupir loin de la ville qui l'a vu naître , est encore pour elle , pour Neuchâtel qu'il enrichit et embellit de ses dons. »

Dans les lettres d'origine qui lui furent délivrées, en 1778, par les autorités de sa ville natale, il est dit : « Nous, les Quatre-Ministres de la ville de Neuchâtel en Suisse , déclarons que M. David Purry, présentement établi dans la ville de Lisbonne, est fils de M. Jean-Pierre Purry, en son vivant mayre , soit chef de la juridiction de Lignièrès , et qu'il est issu d'une très-ancienne famille patricienne de cette dite ville de Neuchâtel , où depuis plusieurs siècles elle a toujours été reconnue comme telle et a possédé depuis ce temps-là et successivement les principales charges de cette souveraineté. De plus , nous certifions que par ces justes motifs et principalement du droit que le dit monsieur David Purry s'est acquis à notre vive gratitude par ses libéralités en faveur de sa bourgeoisie, et les services qu'il ne cesse de rendre à ses compatriotes, tant à Lisbonne qu'ailleurs, nous nous ferons constamment un vrai plaisir de le reconnaître au nombre de nos chers et fidèles bourgeois, et de lui donner des preuves de notre bienveillance. »

David de Purry naquit à Neuchâtel le 19 janvier 1709 ; toute son enfance se passa sous la direction de son excellente mère Lucrèce née de Chaillet, par suite de l'expatriation de son père , dont la vie aventureuse lui faisait commettre le tort de négliger sa famille à Neuchâtel et de la laisser dans une position de fortune assez gênée. Lucrèce de Purry, femme d'esprit , de cœur et d'une piété sincère , fit tout ce qui dépendait d'elle et s'imposa toute espèce de privations pour donner à ses enfants une bonne éducation, leur inculquer de bons principes et des sentiments chrétiens , dont l'application les mettrait à même de parcourir une carrière honorable. La semence répandue par elle rencontra un bon fonds dans le cœur de ses enfants , particulièrement dans celui de son fils David.

Il est remarquable de voir , quand on étudie les biographies des hommes distingués, combien c'est leur mère qui dans les années de

leur enfance a eu la plus grande part à leur développement, combien ils ont reçu de l'âme et du cœur religieux de leur mère (que Dieu a établie gardienne du feu sacré sur le foyer de la famille) les heureux dons qui ont décidé de leur carrière, combien les impressions qu'ils ont reçues d'elle laissent pour toute leur vie un souvenir ineffaçable.

Dès que David Purry eut atteint l'âge d'adolescence, sa mère le destina au commerce, vocation pour laquelle il avait un goût prononcé, et elle réussit à le placer chez un riche négociant de Marseille. Il lui fallait l'argent nécessaire pour le voyage aussi bien que pour ce séjour à l'étranger, et il le trouva sans peine auprès de ses parents et de ses amis. Nous devons d'autant plus louer le peu de besoins et l'économie de Purry, que ces qualités sont fort souvent celles qui manquent aux jeunes gens de son rang. Non-seulement il fit à pied ce long voyage, muni d'un léger bagage, mais ses dépenses pendant les quatre années que dura son apprentissage à Marseille, ne se montèrent pas à plus de sept cents francs. A l'expiration de ses engagements, son chef M. Isaac Tarteiron, lui procura une place avantageuse dans une maison de banque de Londres et lui fit l'avance de quelque argent pour ses frais de voyage. Dans cette nouvelle position, David Purry s'attira aussi par son application et son aptitude aux affaires, la confiance et l'amitié de M. Simon, son nouveau chef. Ce dernier sut bientôt apprécier les talents dont la nature avait doué ce jeune homme et surtout le tact remarquable et sûr qui lui faisait juger d'un coup d'œil du prix du diamant; il le fit partir pour Lisbonne, dont le commerce alors très-florissant avait pour objet, outre les produits du pays même, ceux du Brésil et des Indes orientales. Lisbonne était entre autres la place principale où se faisaient alors toutes les affaires importantes dans le commerce des diamants. Quoique David Purry fut intéressé dans les profits de cette maison de Londres, cependant il préféra, en 1736, en fonder une lui-même, sous la raison sociale Purry, Mellish et Devisme; il s'occupait surtout du commerce des diamants et des bois du Brésil, et avec la bénédiction de Dieu qui favorise l'homme honnête et laborieux, il gagna en peu de temps un très-joli capital, et finit par devenir un des premiers banquiers du Portugal.

Il avait à peine réalisé quelque fortune que son premier soin était de s'informer de tous les prêts qui avaient pu être faits soit à lui, soit à sa famille par des parents ou amis bienveillants; il remboursa le double des sommes qu'il avait reçues et éteignit les dettes de son père. Il témoigna sa reconnaissance à M. Tarteiron de Marseille, non-seulement en lui renvoyant, dès qu'il le pût, l'argent qu'il lui avait avancé, mais aussi longtemps que sa maison de Lisbonne jouit du privilège exclusif de la vente des bois de Fernambouc, il employa son ancien chef comme commissionnaire en France et lui procura ainsi un beau bénéfice annuel. On aime à voir cette délicatesse de conscience qui s'empresse d'accomplir ses obligations, surtout quand il ne s'y joint pas l'idée de s'affranchir au plus vite de tout lien, car le sentiment de la reconnaissance ne doit jamais s'effacer, et David Purry se souvint toujours des services et des bienfaits dont il avait été l'objet. Une de ses joies les plus vives fut de faire participer sa digne mère et sa chère sœur aux succès de son commerce, de leur procurer des jours heureux et sereins, exempts de toute peine et de tout souci. Il recommandait dans ses lettres à sa sœur d'entourer sa mère de beaucoup de soins et de lui remettre de sa part tout ce qui pourrait lui faire plaisir. Ainsi on le voit prêt à faire des sacrifices pour conserver à sa famille la propriété de Monruz, à laquelle elle était affectionnée. Ayant peu de besoins lui-même, il pensa bien vite à ceux des autres dès que la prospérité lui sourit. Il était large, généreux, et comme un trait distinctif du caractère de David Purry fut l'attachement profond qu'il conserva toujours pour sa patrie, malgré son éloignement, il inaugura la série des bienfaits dont il devait la combler, par les nombreux secours qu'il envoyait aux pauvres de Neuchâtel.

Souvent il avait manifesté le désir de revoir sa ville natale et sa famille; il ne put réaliser ce projet qu'en 1755, et la joie de ce retour fut bien troublée; il n'eut pas la satisfaction d'embrasser sa respectable mère, dont la Providence avait déjà disposé en 1745. La blessure amère que cette mort lui avait causée se renouvela bien vivement: il retrouvait toutefois une sœur chérie sur laquelle se reportèrent toutes ses affections. Son séjour à Neuchâtel fut très-court: il repartit promptement pour Londres où des affaires

importantes l'appelaient et où il fut à la veille de contracter une alliance des plus brillantes, tant sous le rapport de la naissance que sous celui de la fortune. Il se croyait au moment de conclure, lorsqu'on reçut à Londres la nouvelle du terrible tremblement de terre de Lisbonne (1^{er} novembre 1755) qui amena la ruine complète de sa fortune et par contre-coup la rupture de son mariage. En annonçant cette triste nouvelle à un de ses amis , David Purry lui écrivait ces lignes : « Mon âme bienheureuse se trouvait comme transportée dans un lieu de délices et n'envisageait plus qu'un avenir de félicité ; mais dans le même temps qu'elle se flattait que tout concourrait à l'accomplissement de ses vœux , voilà tout à coup le ciel qui s'obscurcit , un orage affreux qui s'élève, et cet endroit si charmant qui se convertit en un lieu d'affliction et de détresse. »

Ses sentiments religieux maintinrent son courage et lui donnèrent la force de supporter avec résignation et dignité cette dure épreuve. Il quitta de suite Londres et s'embarqua pour l'Espagne ; mais les vents contraires l'arrêtèrent et le jetèrent d'un port de l'Angleterre dans l'autre, de sorte qu'il ne put toucher à Lisbonne qu'à la fin du mois de février 1756, et dans un état de maladie qui inspira de vives inquiétudes. A peine rétabli il redoubla de peines et d'efforts pour refaire sa position. Quelques lingots d'or et des pierres précieuses avaient été retrouvées sous les décombres de sa maison par de fidèles serviteurs ; au moyen de ce petit capital sauvé et du grand crédit que lui assurait partout sa loyauté bien connue, il rétablit promptement ses affaires, et au bout de peu d'années sa fortune ne se ressentait plus du grave échec qu'elle avait subi. .

Une affliction bien sensible lui était encore réservée : il perdit sa sœur Marie qu'il chérissait et avec laquelle il entretenait une correspondance intime ; cette mort, qui survint en 1764, déchirait les liens de parenté les plus rapprochés qui lui restaient. Il n'avait plus qu'une nièce , Eléonore Purry, fille de son frère Charles si cruellement assassiné en Caroline. Malheureusement sans le consentement de son oncle , seul et dernier parent qu'elle aurait dû honorer comme un père, elle contracta , en 1769, un mariage qui contrariait d'autres vues qu'avait David Purry pour l'établissement de sa nièce en Europe. Il en résulta un peu de froid dans leurs rapports, ce qui ne l'empêcha point de lui faire un très-beau

présent de nocces et de lui donner par testament fr. 65,000. Il légua dans le même acte au mari de sa nièce, M. John Bull, 22,000 francs.

David Purry se voyait ainsi séparé de tous les siens ; isolé dans ce monde comme un arbre que le vent a dépouillé de ses fleurs et de ses feuilles , cet homme de cœur fit dès lors des pauvres et des malheureux , ses frères et ses sœurs ; il adopta la bourgeoisie de sa ville natale comme son enfant. Si jusqu'à présent sa joie avait été de faire le bien , il en fit maintenant plus encore. Touché de la misère des pauvres Portugais au milieu desquels il vivait , il répandit dans l'espace de sept années fr. 41,000 en aumônes , comme on peut le voir d'après ses comptes. Mais c'est surtout à son pays qu'il destinait la plus grande partie de ses charités : ses livres , tout en restant un témoignage de son exactitude et de son grand esprit d'ordre , prouvent que les sommes petites ou grandes qu'il consacra de son vivant pour Neuchâtel , soit en dons , soit en aumônes , s'élèvent à plus de cinq cent mille francs. Mais avant d'énumérer avec plus de détails tout ce qu'il fit pour son pays , nous voulons nous accorder le plaisir de considérer quelques traits du caractère de l'homme dont nous faisons l'histoire , car nous n'admirerions peut-être pas autant une libéralité aussi grande si d'autres belles qualités ne la relevaient encore.

L'égoïsme n'eut jamais de place dans ce noble cœur ; il s'était toujours montré désintéressé de toute manière et en toute occasion dans la vie publique comme dans les intérêts de famille. Il lui échut une fois un petit héritage provenant de son oncle David de Chaillet ; il céda de suite à sa sœur Marie , non-seulement la part qui lui revenait à lui , mais aussi celle qu'aurait dû recevoir son frère , et il en dédommagea largement ce dernier. A la mort de cette sœur Marie , qui l'avait institué son héritier , il remit à un de ses parents des pleins-pouvoirs pour régler cette succession , en lui faisant don de la meilleure part.

Toute personne pressée par le besoin trouvait toujours chez lui une main secourable ; il ne la refusait pas même à l'ingrat ou à l'indigne , quand l'infortune paraissait l'accabler. Il avait à Lisbonne un filleul auquel il prenait un grand intérêt ; il lui remit un jour une partie considérable de diamants bruts dont il avait acquis

la ferme du gouvernement. Ce jeune homme, qui avait de mauvaises relations et dont les désordres étaient ignorés de son protecteur, se trouvant à court d'argent, se laissa aller à engager ces diamants à des fonctionnaires de la Trésorerie dont les affaires étaient dérangées et qui, pour se maintenir dans leurs emplois, présentaient de faux bilans et se faisaient passer des valeurs qui figuraient tour à tour dans les comptes qu'ils rendaient. Leur friponnerie fut découverte, l'autorité s'empara de leurs caisses et de leurs biens, dans le nombre desquels se trouvèrent les diamants dont il est question. Le gouvernement remonta à la source et découvrit que le protégé de Purry les avait aliénés. Ce délit emportait la peine de mort ou la déportation sur les côtes d'Afrique; mais Purry obtint par ses démarches la commutation de la peine en un bannissement hors du royaume. Les scellés ayant été apposés sur tous les effets de ce malheureux et sur ceux de sa femme et de ses enfants, il fut obligé d'en faire un encan. Au jour fixé pour cette opération, David Purry y envoya un homme de confiance avec l'ordre positif de ne pas se faire connaître et d'acheter le tout au double de sa vraie valeur, pour le redonner ensuite à cette famille qui avait excité sa compassion.

On pourrait peut-être attribuer cette inépuisable générosité à une certaine bonté naturelle qui est quelquefois l'accessoire de la faiblesse; mais la faiblesse ne s'accorde point avec cette franche honnêteté et cette fidélité immuable qui étaient aussi des vertus dominantes chez David Purry. En voici un exemple :

Lors de la conspiration tramée contre la vie de Joseph 1^{er}, roi de Portugal, il fut décidé que les Jésuites seraient expulsés du royaume. Le marquis de Pombal, ministre du roi et grand-protecteur de M. Purry, prit si bien ses mesures et le secret fut si bien gardé, que ces pères n'apprirent le sort qui leur était réservé qu'au moment même où ils reçurent l'ordre de partir et d'aller s'embarquer sur le vaisseau qui était tout préparé dans le Tage. Le supérieur de cette célèbre compagnie avait en main une somme considérable, dont le gouvernement avait le droit de s'emparer, puisque tous leurs biens avaient été déclarés confisqués. Il ne savait quel parti prendre pour sauver cette valeur et se décida enfin à se rendre chez David Purry.

« Monsieur, lui dit-il, j'ai toute confiance en vous, voici un dépôt considérable qui appartient à notre ordre malheureux, je le confie à votre honneur, l'acceptez-vous? » Purry réfléchit un moment, il comprend la délicatesse de sa position, mais il passe sur toute considération. « Mon père, lui répond-il, je conçois votre embarras, le mien n'est pas moins grand; j'accepte néanmoins votre dépôt, et quoiqu'il puisse m'en arriver, il ne sera rendu qu'à la personne que vous m'indiquerez ou qui m'en produira un ordre de votre part. » Le marquis de Pombal eut vent de la chose et intima l'ordre à Purry de remettre à la trésorerie le dépôt des Jésuites; mais ce dernier pour lequel ce dépôt était un objet sacré, se refusa de le livrer et aucune menace ne put l'ébranler, jusqu'à ce que le père lui-même qui le lui avait confié, informé de ce qui se passait, y donnât son assentiment.

Ce qui donne surtout un charme particulier au caractère de David Purry et ajoute une grande valeur morale à ses services et à ses bienfaits, c'est l'absence complète de prétentions qui les accompagnait, et la grande modestie qui le distinguait. La vanité et l'ostentation lui étaient complètement étrangères et il était ennemi de tout faste. Toujours prêt à secourir et donnant toujours gaiement, il voulut toujours garder l'incognito. Sa sœur, son parent Pierre Quinche, et son ami Georges de Montmollin, furent les intermédiaires par lesquels il faisait remettre ses dons à Neuchâtel, et il exigeait d'eux qu'ils ne le nommassent point. Quinche lui ayant écrit une fois que les dons annuels et considérables qu'il envoyait, soit pour la Chambre de charité, soit pour d'autres œuvres d'utilité publique ou de bienfaisance, ne pouvaient laisser leur auteur tout à fait inconnu, il en fut vivement contrarié et lui recommanda de nouveau une prudente circonspection. « Je voudrais bien, disait Purry, faire quelque chose de plus essentiel pour ma patrie, mais ce qui me gêne et me retient, ce sont les démonstrations dont vous me parlez et qui me font de la peine. » L'incognito dans lequel il aurait désiré rester, ne fut plus possible quand sa main libérale et anonyme, qui ne se lassait pas de donner, éleva la somme de ses dons au chiffre de cinquante, de cent mille francs, et la voix de la reconnaissance ne put se laisser imposer toujours silence. Les Conseils de la ville de Neuchâtel s'adressèrent à Frédé-

ric le Grand , pour le prier de donner à David de Purry un témoignage marquant de la faveur royale, et le célèbre monarque, prince de Neuchâtel, leur répondit en élevant à la dignité de baron ce citoyen généreux. Purry fut loin d'être insensible à cette faveur, mais elle n'amena aucun changement dans son simple et modeste genre de vie, et après comme avant, sa signature fut *David Purry*.

Il ne sera pas sans intérêt de donner ici un extrait de ce diplôme, daté de Berlin , 1^{er} janvier 1785. Il fut envoyé aux Conseils de Neuchâtel et par leur intermédiaire à David Purry à Lisbonne.

« Comme nous avons appris que le sieur David de Purry, banquier de la cour de Lisbonne , a fait et fait encore un noble usage des biens qu'il a acquis, ayant par des dons aussi notables que multipliés mis le magistrat de la ville de Neuchâtel à même de faire bâtir un hôpital, un nouvel hôtel de ville et d'établir un grand chemin dans la dite principauté , sans compter encore nombre de dons particuliers envers les pauvres de sa patrie, nous voulons donner au dit sieur de Purry une marque publique de notre bienveillance pour lui et du cas que nous faisons de sa conduite généreuse et patriotique envers son pays natal; et pour ces causes accordons des lettres patentes de baron au sieur David de Purry, à l'effet qu'il porte le titre et la qualité de baron, ensemble ses enfants et descendants de l'un et l'autre sexe, nés et à naître en loyal mariage à perpétuité. »

Ce diplôme mentionne divers édifices publics , dont la construction est due à la générosité de David Purry; nous nous y arrêtons quelques instants. Ce fut d'abord l'hôpital de la ville rebâti entièrement en 1779, et destiné spécialement aux bourgeois malades. On lit au-dessus de la porte d'entrée cette inscription : *Citis pauperibus*. (Un citoyen aux pauvres.)

Avant que cet hôpital fut achevé , Purry exprimait déjà le désir que les autorités de la ville siégeassent dans un plus beau local que celui qu'elles occupaient, et avisassent immédiatement à l'érection d'un hôtel de ville , pour lequel il fournirait les fonds. Le choix de la place et les plans de l'édifice une fois fixés et approuvés par Purry, on se mit de suite à l'œuvre ; mais ce ne fut qu'après la mort de son digne fondateur que ce bel édifice fut terminé en 1790. On voit dans une des salles qui se trouve au premier étage le por-

trait de David Purry, peint à Lisbonne et dédié « au noble et vertueux Conseil général de la ville de Neuchâtel. »

Ce fut aussi avec l'argent de ce citoyen dévoué que fut construite une nouvelle et large route qui conduit au Val-de-Ruz , puis une autre qui conduit au Val-de-Travers. Outre les sommes importantes qu'il faisait distribuer annuellement aux pauvres , il fit un don de fr. 12,000 à la caisse des veuves de pasteurs. Enfin, il mit le comble à sa générosité envers sa ville natale en faisant héritière universelle de sa fortune la ville et bourgeoisie de Neuchâtel, dans un testament daté de Lisbonne du 30 janvier 1777 et confirmé peu de jours avant sa mort , le 22 mai 1786. Cette succession , déduction faite de différents legs que David Purry faisait à des parents, des amis , des commis et des domestiques fidèles, legs d'une valeur de 270,000 francs , ascendait à quatre millions environ.

Les termes du testament assignaient à ce riche héritage une double destination. Une partie de cette fortune devait être consacrée à des œuvres pies et de charité , telles que l'augmentation des honoraires de pasteurs et d'instituteurs, l'entretien des établissements pour pauvres et notamment l'hôpital. La seconde partie devait être employée à l'accroissement ou à l'embellissement des monuments ou ouvrages publics, tels que ponts, routes, fontaines, promenades, etc.

La parfaite modestie , les sentiments chrétiens , et la gratitude envers Dieu que David Purry manifeste dans son testament, sont une preuve de plus de la noblesse de cette âme d'élite. Il finit à Lisbonne sa carrière terrestre, le 31 mai 1786, âgé de 77 ans, et à la suite de longues et pénibles souffrances , causées par une forte hydropisie. Il voulut recevoir encore , à son lit de mort, d'un ministre anglican, la communion et les consolations de l'Evangile, et fut enterré le 2 juin dans le cimetière des Anglais. Un grand cortège accompagna sa dépouille mortelle comme témoignage d'estime et pour lui rendre un dernier honneur.

Mais qui pouvait avoir plus de raisons de pleurer sa mort que sa ville natale? Ne nous étonnons donc pas si le Conseil de ville de Neuchâtel, à la nouvelle de la mort de David Purry ordonna un deuil public de quinze jours, et si les prédicateurs du haut des chai-

res le proposèrent comme un exemple à suivre d'amour de la patrie et de dévouement au bien public! N'avait-il pas pris pour devise ce mot de l'apôtre. « Ne vous lassez point de bien faire! »

Le Conseil de ville accomplit de suite et consciencieusement les dernières volontés du généreux testateur, en améliorant tous les établissements destinés à soulager les pauvres, en fondant des stipendiums propres à faciliter les études des jeunes bourgeois, en construisant de nouveaux édifices, en établissant de belles promenades, etc. Il alloua entre autres à la maison des orphelins une rente annuelle de fr. 2000; les appointements des pasteurs et des instituteurs furent élevés; les collèges qui se trouvaient dans un état assez inférieur furent considérablement augmentés et perfectionnés; une école gratuite fut fondée en faveur des pauvres, tandis qu'une faculté de belles-lettres venait compléter les moyens d'instruction supérieure.

La mémoire de David Purry est loin d'être éteinte à Neuchâtel; on vient bien plutôt de lui élever un très-beau monument, produit de souscriptions particulières dont les conseils de ville prirent l'initiative en 1844. Une statue de bronze, œuvre du célèbre sculpteur français, David d'Angers, orne la belle place qui sépare du lac le bâtiment des Postes, et porte elle-même le nom de *Place Purry*.

Déjà en 1806, les conseils de la bourgeoisie lui élevèrent un monument, qui fut placé sous le péristyle de l'hôtel de ville et vis-à-vis le grand escalier. Ce monument consiste en un piédestal de marbre veiné en gris obscur, posé sur trois gradins, trois de ses faces sont seules en vue, la quatrième étant adossée au mur. Il supporte le buste en marbre sur piédouche du bienfaiteur de la ville, et les inscriptions suivantes ont été gravées en caractères dorés sur les trois faces visibles :

PREMIÈRE FACE.

CIVI REGIO
VIRI AETERNUMQUE NOBILI
DAVIDI DE PURRY
EXIG. HOC GRATI ANIMI MONUM.
CIVITAS NOVICASTRENSIS
POSUIT.

SECONDE FACE.

NATUS IN HAC URBE
19 JANUAR MDCCIX.
OBIIT OLYSIPPONE
31 MAI MDCCCLXXXVI.

TROISIÈME FACE.

OB EXIMIA IN PATRIAM BENEFICIA;
 HANC CURIAM EXSTRUCTAM;
 JUVENTUTEM LIBERALIUS INSTITUTAM;
 PAUPERES HOSPITIO PUBLICO EXCEPTOS,
 SUBLEVATOS, DOTATOS;
 APERTAS STRATASQUE VIAS;
 URBEM ORNATAM AC DITATAM.

Enfin plusieurs médailles ont été frappées en son honneur, dont la dernière et la plus remarquable est l'œuvre d'un jeune artiste du Locle, M. Fritz Landry.

David de Purry étant mort sans avoir été marié, le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, pour perpétuer la mémoire de la distinction qu'avait méritée ce noble et généreux citoyen, conféra par lettres patentes du 11 août 1788 à la branche aînée de la famille de Purry, le titre et la dignité de baron. A l'extinction de cette branche ce titre passera à la branche suivante, et ainsi de branche en branche jusqu'à l'extinction totale de cette famille. Dans ces mêmes patentes le roi conféra de plus des lettres de reconfirmation de noblesse aux branches de la famille Purry, qui n'en avaient pas reçu en 1709.

Cette distinction passa successivement à *David de Purry*, maire de la Côte et doyen du conseil d'Etat, puis à sa mort, en 1820, aux deux fils du colonel *Abraham de Pury*, *Charles-Albert*, conseiller d'Etat et lieutenant-colonel, et *Alexandre*, maître-bourgeois de Neuchâtel, chez les descendants desquels elle existe actuellement.

Les noms d'*Abraham* et de *David de Pury* se trouvent intimement liés ensemble, soit par leur résistance commune à l'établissement de la ferme en 1766, soit par les *Lettres du cousin Abraham* au *Cousin David*, qui firent grand bruit dans ce temps-là à Neuchâtel.

Abraham de Pury, fils d'*Abraham de Pury*, conseiller d'Etat, et de Marie-Dorothée de Chambrier, naquit le 24 juin 1724. Il entra

au service du roi de Sardaigne en 1742, et fut lieutenant-aide-major dans le régiment suisse de Guybert. Grièvement blessé au siège de Coni, en 1744, à côté de son chef, dans une sortie des assiégés contre les troupes françaises et espagnoles qui investissaient cette forteresse, il dut être transporté dans la ville et passer ainsi plusieurs semaines dans cette malheureuse place livrée à toutes les horreurs de la famine. L'état de sa santé très-ébranlée, l'obligea à demander un congé pour venir la rétablir dans sa patrie. Dès lors il s'y fixa pour se vouer aux affaires publiques. Il fut nommé, en 1748, lieutenant-colonel avec la direction militaire du Val-de-Travers, et en 1763, membre du conseil d'Etat, dont il devint ensuite l'un des présidents. Le séjour d'été qu'il faisait à sa campagne de Monlézi près de Môtiers, le mit en relations d'amitié avec J.-J. Rousseau. Dans les excursions botaniques du philosophe et de ses amis, c'était le colonel Pury qui dirigeait la caravane, et lors de la fameuse querelle avec la Classe et le pasteur de Montmollin, il se montra un ardent défenseur de Jean-Jacques. Tribolet lui attribue les notes virulentes qui accompagnent une des lettres qu'écrivit dans ce temps Pierre-Alexandre du Peyrou, leur ami commun et plus tard son gendre, pour soutenir la cause de Rousseau.

Il eut une part des plus importantes à tous les événements politiques de cette époque et surtout à ceux qui résultèrent, en 1766, de l'établissement des fermes en remplacement de la régie, et de l'abolition de l'abri et de la vente. Abraham de Pury, trouvant fondées les réclamations des bourgeoisies et des communautés contre ce changement dans la forme de perception des revenus du prince, les soutenait en conseil d'Etat avec ceux de ses collègues qui partageaient la même opinion. Dans une séance publique qui eut lieu dans la grande salle des Etats, le 10 novembre 1766, jour fixé pour la monte des fermes, sur laquelle insistaient les représentants prussiens du prince de Neuchâtel, il se passa une scène étrange et piquante qui prendrait trop de place ici pour être racontée en détail. Nous dirons seulement que les procédés passablement hautains du vice-gouverneur Michel, durent plier devant l'énergie et l'indépendance du colonel Pury, qui avec les conseillers David Pury et Georges de Montmollin, réclamaient et obtinrent la liberté de discussion. L'opposition de ces trois conseillers d'Etat ayant été

rapportée partialement à Berlin et dénoncée au roi comme séditieuse, ils furent, par un décret de janvier 1767, suspendus de tous leurs emplois. Ils ne pouvaient accepter ainsi tacitement une suspension arbitraire et contraire au paragraphe v des articles généraux, et ils envoyèrent en cour un mémoire justificatif de leur conduite, avec la demande que si malgré cela ils étaient trouvés coupables, on les poursuivît comme tels devant les tribunaux.

Ce mémoire est dû à la plume du colonel Pury. Comme il était plus spécialement impliqué dans cette affaire par la conduite de M. Michel à son égard et par les accusations dont celui-ci l'avait chargé, il adressa une plainte particulière au prince. Mais cette pièce remplie d'une vigueur et d'une franchise plus militaires que diplomatiques (dont il regretta lui-même plus tard de n'avoir pas mieux mesuré les termes), aggrava sa situation et prolongea pour bien des années le terme de sa disgrâce. Le 3 avril, les deux conseillers Pury furent destitués de leurs charges et offices, et la suspension du conseiller Montmollin maintenue jusqu'à nouvel ordre.

Abraham de Pury rentra ainsi dans la vie privée; mais avec un caractère comme le sien, la cause qu'il avait si courageusement soutenue ne pouvait lui devenir indifférente, et il continua à prendre un vif intérêt aux débats orageux dont notre pays devenait de plus en plus le théâtre. Du sein de sa retraite et sous le plus strict anonyme, il écrivit ses *Lettres d'un bourgeois de Valangin, communier du.... à un communier de.....*, devenues très-populaires sous le nom de *Lettres du cousin Abram au cousin David*. Elles durent ce succès populaire au talent remarquable avec lequel elles ont su parler un langage familier à toutes les classes de la population, rendre claires à l'esprit des simples habitants des campagnes les questions politiques et constitutionnelles que l'on débattait alors, et exercer ainsi une grande influence sur l'opinion publique. Le style en est simple, naïf, mais il n'y manque certes ni originalité, ni malice. Elles parurent du mois de septembre 1767 au mois de mars 1768, sans indication d'imprimeur, ni du lieu où elles se publiaient; la première de ces lettres paraît avoir eu deux éditions, car il en existe des exemplaires in-4° et in-12°. Elles devinrent le but d'actives perquisitions, à l'instigation surtout de LL. EE. de Berne qui n'y étaient pas fort ménagées. Le conseil d'Etat en dé-

fendit la circulation et voulut diriger des poursuites contre les libraires Fauche à Neuchâtel et Girardet au Locle , qui devaient en avoir vendu; mais les cours de justice n'accordèrent pas les décrets de prise de corps. Enfin elles furent brûlées en public par la main du bourreau. Toutes ces mesures de rigueur , dont elles furent l'objet, ne contribuèrent pas peu à leur popularité.

Lorsque les articles de pacification ramenèrent la paix et la concorde dans le pays, au mois de janvier 1769, les conseillers d'Etat de Montmollin et David de Pury furent réintégrés dans leurs charges. Abraham de Pury en resta exclu , et à chaque remontrance des bourgeoisies pour sa réhabilitation, à chaque représentation du conseil d'Etat en sa faveur, à chaque réclamation de sa part, le gouverneur Lentulus opposait sa lettre inconsiderée au roi. En 1779, lors de l'installation du nouveau gouverneur M. de Bévile , il put reprendre sa place au conseil d'Etat , son commandement du Val-de-Travers , et jouit dès lors de toute la confiance de son prince. Le roi ayant fondé la Société d'émulation patriotique, en 1791, il en devint le premier président. Pendant la révolution française, il fut placé à la tête d'une commission militaire chargée de prendre les mesures propres à faire respecter les frontières du pays , en même temps que les cantons voisins prenaient des mesures analogues. C'est ainsi entre autres qu'il fit ériger les signaux militaires qui se trouvent au sommet de toutes nos montagnes.

Il avait épousé Julie-Régine de Chambrier, et mourut, président du conseil d'Etat, le 17 février 1807.

David de Pury, dont le nom se trouve si souvent lié à celui d'Abraham de Pury, était né en 1733 , et fils de David de Pury, négociant à Genève, dont il était devenu citoyen, et de Sarah Trembley. Il devint maire de la Côte , en 1757 , conseiller d'Etat en 1763, et mourut doyen du conseil d'Etat en 1820. Il avait épousé Marie-Isabelle de Meuron.

Charles-Albert de Pury, fils d'Abraham de Pury, conseiller d'Etat, et de Marie-Dorothée de Chambrier, naquit en 1743. Il fut d'abord officier au service de France, puis membre du petit Conseil. Il était poète , et on trouve de lui dans le *Journal helvétique* un certain nombre de pièces qui ne sont pas sans mérite. Il publia dans le numéro de novembre 1740 du même journal , une *apologie*

des Suisses contre la lettre 82 du tome III des *Lettres chinoises*, dont voici un passage : « S'il faut en juger par quelques vers français qui ont été composés par des auteurs de Lausanne et de Neuchâtel, je puis te dire que les Suisses sont les plus mauvais poètes de l'univers. On dit qu'un habile docteur avait proposé de se servir de ces poésies à la place d'opium : au lieu de faire avaler trois grains de cette drogue à un malade, on lui eut lu quatre vers français, composés par un poète de Neuchâtel. » Pury piqué de cette satire, défend dans son *Apologie* les poètes neuchâtelois, ainsi que la loyauté des Suisses, que l'auteur des *Lettres chinoises* semblait attaquer.

Dans le conflit du ministre Petitpierre avec la vénérable Classe, en 1760, et la fameuse question de la non-éternité des peines, Charles-Albert de Pury défendit le droit d'autorité de la Classe. Il écrivit, en 1761, un *Mémoire pour servir de réfutation à la brochure du colonel Ferdinand d'Osterwald*, intitulée : *Considérations aux peuples de l'Etat*. Ce dernier, un des plus zélés défenseurs du ministre Petitpierre, ne tarda pas à le soutenir de nouveau dans un écrit qui a pour titre : *Défense des principes*. Pury lui adressa en forme de réplique *Quatorze lettres*, Neuchâtel 1762.

Avoyer des deux nobles compagnies des Mousquetaires et Fusiliers, il était un des chefs influents de la bourgeoisie de Neuchâtel ; il fut un des commissaires chargés de la représenter à Berne lors du procès qu'elle soutint contre l'Etat en 1767. C'est à lui qu'on attribue la *Relation exacte et impartiale de tout ce qui s'est passé à Neuchâtel depuis la naissance des troubles actuels jusqu'à présent*. Il mourut en 1790.

Charles-Albert de Pury, fils d'*Abraham de Pury*, colonel, et de *Julie-Régine de Chambrier*, naquit en 1752. Capitaine au service de France, il fit avec distinction plusieurs campagnes, entre autres celle de Corse, et fut décoré de la croix du mérite militaire. Rentré dans sa patrie à la révolution française, il fut successivement : en 1804, maître-bourgeois de Neuchâtel ; en 1807, lieutenant-colonel du Val-de-Travers ; en 1812, conseiller d'Etat. Il avait épousé Sarah de Pury et mourut en 1833.

Henry Pury, fils d'*Henri-Louis Pury* et de *Jaqueline de Pierre*, né en 1698, avait étudié la théologie et était ministre suffragant de

Dombresson, lorsque ses opinions sur divers points de doctrine, en particulier sur la non-éternité des peines, l'obligèrent à abandonner la carrière ecclésiastique. Il devint conseiller de ville et mourut en 1757. Il épousa : 1^o Susanne-Marie l'Ecuyer, 2^o Susanne-Marie Heinzely. Il a publié :

I. *Abrégé de la morale chrétienne*. Neuveville 1740.

II. *Essai sur le parti qui peut le mieux convenir à la sûreté et à l'avantage de la ville de Neuchâtel à l'égard du Seyon*. Neuveville 1750.

Henry Pury, fils du précédent et de Susanne-Marie Heinzely, né en 1742, étudia la médecine et a publié une dissertation latine : *De fontis pharmaceuticis praestantiâ*. Basileæ 1763. Fortement impliqué dans les troubles de 1767, il dût se retirer à Morat, où il passa quelques années. Rentré dans sa patrie, il se voua aux affaires publiques, entra dans le Conseil de ville, et devint successivement maître des clés et maître-bourgeois. Il avait épousé Marguerite Boyve.

Henry Pury, fils de Jean-Louis, maître-bourgeois de Neuchâtel, et de Marie-Elisabeth de Géliou, petit-fils d'Henry Pury et de Susanne-Marie L'Ecuyer, né en 1776, étudia la médecine. Il reçut, en 1798, le brevet de médecin du roi, et fut nommé chevalier de l'ordre du mérite civil de 1^{re} classe, en récompense du zèle et du dévouement avec lesquels il soigna les soldats malades, pendant l'épidémie typhoïde de 1814, lors du passage des armées alliées. Il était membre de la Société helvétique des sciences naturelles. A la demande de M. le gouverneur de Zastrow, il a traduit de l'allemand et publié : *Acis aux gens de la campagne, sur les moyens de perfectionner les chevaux*. Neuchâtel 1829.

Charles-Louis de Pury, fils de Charles-Albert de Pury et de Marianne Chatelain, petit-fils d'Henry Pury et de Marguerite Boyve, né en 1817, devint docteur en médecine et mourut en 1855. Il est l'auteur d'une thèse : *De morbo Brightii*. Berolini 1844, et d'un autre écrit : *Considérations sur quelques principes d'hygiène traités sous le point de vue militaire*. Neuchâtel 1855.

Sources. *Chronique des chanoines*. — *Mémoires de Montmollin*. — *Annales de Boyve*. — *Boyve, Indigénat helvétique*. — Matile, *Histoire de la seigneurie de Valengin*. — Matile, *Musée historique*. — Chambrier, *Histoire de Neuchâtel*. —

Chambrier, *Description de la mairie de Neuchâtel*. — Tribolet, *Histoire de Neuchâtel*. — Tribolet, *Description topographique de la juridiction de Neuchâtel*. — Gaullieur, *Une émigration suisse dans l'Amérique anglaise au 18^e siècle*, inséré dans la *Revue suisse* de 1834. — Brandt, *Notice sur David Purry*. — *Journal de Chaillet*. — *Neujahrsblatt von der Hülfsesellschaft in Zürich*. — *Folksbote aus Basel*, 1835. — Sinner, *Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale*. — *Histoire de la Confédération suisse*, par J. de Muller, Monnard et Vuillemin. — Leu, *Schweizerisches Lexikon*. — *Relation exacte et impartiale adressée à un seigneur du gouvernement de****. — *Mémoire justificatif des conseillers d'Etat de Montmollin, maire de Valangin, Pury, maire de la Côte, et Pury, colonel*. — *Réponse de la commune de Neuchâtel contre l'autorité municipale*. — Huguenin, *Les châteaux neuchâtelais*. — *Messager boiteux de Neuchâtel*, 1859. — *Le Neuchâtelais*, 1862. — Holzhalb IV. — Zedlitz. — Rousseau, *Confessionskronik der Stadt Murten*. — Quérard, *La France littéraire*. — *Mercur de France*, n° 15. — *Conservateur suisse*, t. VII. — *Mercur suisse*, 1735, 1734, 1755. — *Bibliothèque britannique*, t. VII, XXIII. — Zschokke, *Klassische Stellen der Schweiz*, t. II. — Manuscrit Herrenschwand, etc. etc.

OLIVIER QUARTIER-DIT-MAIRE.

Olivier Quartier-dit-Maire est né aux Brenets le 3 novembre 1776 et y est décédé le 24 août 1852. Son père André Quartier-dit-Maire, propriétaire-cultivateur et justicier aux Brenets, plaça son fils, qui n'avait que 14 ans, aux Tartels, puis au Locle pour la profession de monteur de boîtes, d'abord comme apprenti, ensuite comme ouvrier. Plus tard il s'établit et se maria. L'épouse d'Olivier Quartier, née Grosclaude, femme intelligente et d'un grand mérite, seconda si bien son mari dans la direction de son atelier, qu'il put étendre le cercle de son industrie et de son activité, en se vouant à la fabrication des montres et à leur perfectionnement. Pour mieux soigner les parties qui devaient développer ses talents naturels, il céda son atelier de monteur de boîtes.

Comprenant que le dessin convenait à notre industrie, M. Quartier s'employa activement pour que cet art fut non-seulement enseigné dans nos écoles, mais encore à ce que les leçons pussent être données gratuitement. Pour atteindre ce but il fallait obtenir par souscriptions volontaires, ce qui a eu lieu, un capital dont le revenu put salarier un maître de dessin.

En vue d'introduire dans ce pays la fabrication des spiraux il fit plusieurs voyages à l'étranger, et les sacrifices de temps et d'argent ne lui ont pas fait défaut pour trouver la meilleure trempe d'acier employée à cet objet. Il envoya à Genève à ses frais une jeune

filles pour apprendre à faire les spiraux , laquelle à son retour fit des élèves : toutes travaillèrent sous les ordres et dans la maison du directeur. Il a réussi par d'autres sacrifices, à faire donner aux montres, au moyen de machines inventées, une denture régulière. Convaincu qu'en établissant des montres d'après de bons principes, on pouvait ainsi lutter victorieusement contre la concurrence étrangère, il s'est efforcé par ces moyens de maintenir la confiance accordée à l'horlogerie neuchâtelaise. Le degré de perfectionnement auquel parvinrent les ouvrages ou produits de M. Quartier , lui attirait une certaine renommée , au point que les acheteurs pour les pays où il fournissait , ne demandaient que des montres portant son nom. Pendant plusieurs années il fut membre zélé d'une commission d'Etat, ayant mission de généraliser la méthode alors nouvelle , aujourd'hui remplacée , pour dorer dans des lanternes , lesquelles préservaient l'ouvrier des déplorables effets du mercure, souvent appliqué sans précaution. Que de personnes ne lui doivent-elles pas de reconnaissance pour cette invention ? M. Quartier fut l'un des promoteurs de l'établissement dans ce pays , en 1820, des bureaux de poinçonnement, qui, après vérification, garantissent par la marque , le titre des boîtes d'or et d'argent et autres ouvrages réputés neuchâtelais.

A côté de l'horlogerie, il aimait concourir à toute œuvre d'utilité; ainsi il faisait des essais en agriculture; il a établi à ses frais, sur son terrain , un chemin de communication entre le Crêt-Vaillant et la rue du Marais ; a fait planter à ses frais les arbres qui ornent la terrasse du temple français au Locle , et les alentours de l'ancien temple des Brenets ; a donné le terrain sur lequel existe au Locle le temple allemand et ses dégagements ; a fait aussi planter à ses frais les arbres qui bordent les deux côtés de la nouvelle route du Locle au Col-des-Roches, en laissant à qui de droit le soin d'entretenir ces plantations; a fait construire de ses deniers le tronçon de route de la rue du Marais qui se trouvait sur son terrain, et a fait un don en numéraire pour encourager l'achèvement de cette route. Une partie du sentier du Bois à la Longe, depuis la Combe-de-Monterban à la limite des Brenets, a été réparé à ses frais. Il a pris à sa charge le compte de vernissage de plusieurs chambres de l'Hospice du Locle. Ses facultés pécuniaires le lui permettant d'ail-

leurs , il rivalisait de générosité et de zèle pour donner l'exemple de dévouement au bien public.

En 1814 , il entra dans la cour de justice des Brenets , comme suppléant , et en qualité de justicier en 1843. De 1839 à 1843, il fut membre de la Commission d'utilité publique du Locle , fondée en 1819. Les protocoles de cette Commission , ceux de la Société d'émulation patriotique de Neuchâtel et les *Messagers boiteux* de cette ville , donnent des mentions honorables à la mémoire de ce digne citoyen. Comme marque de reconnaissance publique, la communauté du Locle était occupée des moyens d'offrir à Olivier Quartier la qualité de communier , lorsque survinrent les événements politiques de 1848, qui ajournèrent forcément le paiement de cette dette légitime. Les bonnes œuvres de M. Quartier sont nombreuses , mais la modestie qui le caractérisait , ne permet d'en citer qu'un nombre déjà suffisant pour servir d'émule aux amis de leur pays.

Sources. Communiqué par M. C.-A. Jeanneret, notaire au Locle.

CHARLES-FRÉDÉRIC RACINE.

Charles-Frédéric Racine, du Locle et de la Chaux-de-fonds, mort à Neuchâtel en 1832 , fut le plus habile peintre sur émail qu'ait produit nos Montagnes, et ses talents hors ligne auraient pu lui acquérir une réputation universelle. Il excellait principalement dans l'exécution des chiffres et des noms, depuis les plus grands aux plus petits. Comme tant d'autres de nos compatriotes , Racine , sans être sorti du pays, avait acquis une habileté et une délicatesse de pinceau admirables. Son chef-d'œuvre est un petit cadran dont voici la description :

Diamètre du cadran : 6 lignes. — Circonférence : $48 \frac{99}{100}$ lignes. — Surface : $28 \frac{97}{100}$ lignes carrées.

L'Oraison dominicale est composée de 319 lettres, et sur ce petit cadran , elle est posée très-distinctement sur un fin trait circulaire qui a près de 19 lignes de France de circonférence , en sorte que chaque ligne contient $16 \frac{3}{4}$ lettres , lesquelles sont très-bien for-

mées; en ne laissant pas d'espace entre les mots ni entre les lignes que celui nécessaire pour ne pas tout confondre, la ligne carrée pourrait contenir 278 lettres pareilles, et le cadran entier en pourrait contenir 7839; donc les 605 lettres qui sont sur ce cadran, n'en couvrant que la 13^{me} partie, Ch.-Fréd. Racine aurait pu mettre 24 $\frac{2}{3}$ fois l'Oraison dominicale sur le cadran entier.

Chaque lettre peut être considérée comme ayant quatre parties, le commencement, le milieu et la fin, plus l'espace entre deux lettres, — la ligne de France se trouve ainsi divisée en 66 parties très-distinctes, cela au simple tact et sans machine.

Ce chef-d'œuvre, qui représente un simple cadran microscopique de 6 lignes de diamètre, renferme cinq autres cadrans, distribués comme suit: Le cadran des heures avec les 60 minutes; le quantième des jours; celui des 12 mois avec les nombres; les jours de la semaine avec les planètes et les 60 secondes.

Indépendamment de l'Oraison dominicale, on lit sur ce cadran les sentences et le nom qui suivent:

Le cadran de gauche.	Un nouvel univers à nos yeux se découvre, Quand on sait enlever le voile qui le couvre.
Celui de droite . . .	D'infiniment petits un monde merveilleux, Présente dans un point et la terre et les cieux.
Celui du bas . . .	De cet étroit cadran je ne fais pas un tour, Qu'on ne voie un mortel s'en aller sans retour.
Celui du haut . . .	Fait par Charles-Frédéric Racine-Hanic, de la Chaux-de-fonds, canton de Neuchâtel, en Suisse 1821.

La Bible contient environ 3,566,380 lettres
et 773,692 mots,
cela fait en tout 4,340,172 mots et lettres.

Il s'ensuit qu'avec de pareils caractères, on pourrait imprimer la Bible entière sur une feuille de papier longue de 430 lignes et large de 105, imprimée des deux côtés, où la distance des lignes et des mots serait observée.

Toutes ces lettres sont distribuées avec la plus grande justesse par un calcul de proportion. Aucune confusion n'offusque les re-

gards et le tout est très-distinct, quoique la meilleure vue ne puisse apercevoir à l'œil nu qu'un trait très-fin. Mais par le moyen d'une forte loupe on découvre avec la plus grande surprise des lettres supérieurement formées, aussi bien caractérisées que celles de la plus belle impression, ce qui porte l'étonnement à son comble.

On ne peut s'en faire une juste idée, ni apprécier les difficultés qu'a offert l'exécution de ce chef-d'œuvre nouveau, qu'après l'avoir examiné soi-même.

Lorsque Racine exécutait ces travaux microscopiques qui lui étaient demandés assez fréquemment, il s'enfermait dans son atelier quelquefois pendant un jour entier, sans prendre aucune nourriture, parce que, disait-il, le travail de la digestion le faisait trembler. Les soins qu'il donnait à son ouvrage, dans un temps où les émaux et les peintures étaient à fort bas prix, l'empêchèrent souvent de gagner l'argent nécessaire à sa subsistance, et plus d'une fois il fut dans la plus complète misère. Il se chargeait assez fréquemment de la fabrication du cadran entier, mais il ne faisait lui-même que le peindre : l'émaillage et le passage au feu étaient exécutés par son ami M. Ami-Louis Borle au Locle. Les cadrans ordinaires de Racine se vendaient au prix minime de 1 franc 50 centimes, ce qui, déduction faite de 50 cent. pour les émaux, lui rapportait à peine un franc. Ses cadrans soignés se vendaient deux francs, et c'est à peine si dans un jour il en peignait trois ; quant à ses travaux microscopiques, il se faisait payer ses inscriptions au prix de 3 francs la lettre. Il est facile à comprendre qu'avec des prix aussi modiques, Racine ne pouvait pas faire fortune. Il mourut dans un état voisin de l'indigence, ayant même à la fin de sa vie complètement abandonné la peinture pour percer des rubis. L'héritage le plus précieux qu'il ait laissé à ses enfants est le petit cadran dont nous avons parlé. Ce chef-d'œuvre, qui a figuré à l'exposition de New-York en 1855, et y a excité l'admiration générale, se trouve maintenant entre les mains de M. Racine à St-Blaise.

Racine avait un caractère très-violent, et supportait difficilement les contrariétés ; le fait suivant le prouvera. La veille d'une foire d'automne à la Chaux-de-fonds, il portait douze magnifiques cadrans à M. Louis Courvoisier, chef d'une honorable maison d'horlogerie de la Chaux-de-fonds ; sur une observation de M. Courvoi-

sier que les noms étaient trop petits pour des montres destinées à l'Italie, l'artiste s'emporte, brise sur le comptoir d'un coup de poing les douze cadrans, sur le prix desquels il comptait pour faire ses provisions d'hiver à la foire, et sort sans prononcer une parole.

Une action pareille n'a au fond rien de bien extraordinaire si l'on réfléchit au talent de Racine qui, se sentant sans doute sans égal, ne devait pas recevoir agréablement les critiques.

Nous compléterons cette notice par quelques détails sur d'autres artistes, contemporains de Racine, qui se distinguèrent dans la fabrication des cadrans et de la peinture sur émail.

Sylvain Robert, né aux Ponts le 2 avril 1798, était le seul peintre des Montagnes qui pût rivaliser avec son ami Racine, chez lequel il travailla longtemps. Sa vue était si bonne qu'il usait rarement du microscope, même pour les travaux les plus délicats. C'était l'homme le plus doux et le plus pacifique que l'on pût trouver et, sous ce rapport, il était en opposition complète avec son émule Racine. Jusqu'à ce jour personne n'a pu égaler ces deux peintres; ils ont été pour leur genre ce que les Raphaël et les Michel-Ange ont été pour la peinture sur toile; après leur mort la peinture en miniature disparut presque complètement du pays. Dans leurs cadrans, le nom du possesseur se trouve habituellement peint en toutes lettres dans la minute au-dessous de trois heures. Au Locle, mademoiselle Calame, fondatrice de l'Institut des Billoches, peignait aussi admirablement les cadrans. MM. L. Matthey, F. Favre, Matthey-Piaget, Pierre-Henry Roy, Thobercur et Heigneul, se firent également dans cet art une réputation justement méritée. On peut en dire autant de M. Vincent à la Chaux-de-fonds, qui excellait dans les miniatures en couleur; il fut engagé comme peintre dans une fabrique de France, avec des avantages considérables. C'était M. Ami-Louis Borle qui fournissait à ces artistes les beaux émaux qui leur étaient nécessaires et qui les passait au feu. Il a rendu de très-grands services à notre fabrique d'horlogerie, et a contribué pour sa bonne part à illustrer les travaux des Neuchâtelais à l'étranger.

Sources. Cette notice a été rédigée au moyen de renseignements recueillis par feu M. l'abbé Jeanneret, et qui lui avaient été fournis par la famille Racine, par MM. Henri-Ernest Sandoz et Ami-Louis Borle.

RAMUS.

Hugues Ramus, né en 1729, consacré au saint ministère en 1752, pasteur à la Chaux-du-Milieu depuis 1758 à 1768 et dès lors à Neuchâtel où il résida jusqu'à sa mort, arrivée le 10 février 1789. Il est auteur d'un volume de *Discours chrétiens*, publiés à Amsterdam en 1773, in-8°. On trouve dans cet ouvrage des idées fortes et vraies, de l'éloquence et quelquefois des transports lyriques; mais on y rencontre aussi des phrases obscures et des tournures diffuses. Cependant ces sermons ont encore un vrai mérite et sont surtout remarquables par l'impartialité dont l'auteur fait profession à l'égard des chrétiens qui ne pensaient pas comme lui. On lui doit aussi un *Sermon sur le célibat condamné*, un sermon posthume sur l'*Egalité naturelle*, imprimé en 1793, où l'on trouve des idées fort justes sur les événements qui devaient amener la révolution française, que sa sagesse avait prévue. Il a encore laissé un grand nombre d'autres discours, où tout annonce les talents de l'orateur chrétien. Il était poète et a composé des imitations de psaumes dont quelques-uns ont été publiés dans les journaux du temps. Garcin, dans son *Choix d'odes sacrées*, donne une traduction en vers du Psaume x, due à Ramus. La même traduction se trouve aussi dans le tome ix du *Choix littéraire*.

A la même époque que le précédent, vivait un autre *Ramus*, peintre de talent, mais dont le prénom nous est inconnu et sur la vie duquel nous n'avons aucune donnée. Voici de quelle manière le *Conservateur suisse* s'exprime à son égard : « M. Ramus, de Neuchâtel, établi à Genève, peintre rempli de feu et de génie, a un talent particulier pour peindre des intérieurs de vieux châteaux, de magasins, de fermes, etc. Il peint aussi le paysage très-agréablement, et les eaux avec une vérité unique; ses choix sont toujours heureux et ont un charme singulier. »

Sources. *Cartulaire des églises du canton de Neuchâtel*, mss. — Bernouilli, *Beschreibung des Fürstenthums Neuenburg und Valangin*. — Leu, *Schweizerisches Lexikon*. — *Conservateur suisse*, t. 1, p. 342. — Nagler, *Künstler-Lexikon*, t. XII, p. 287.

SULPY REYMOND.

La tradition ou légende d'un monstrueux serpent tué à St-Sulpice dans le quatorzième siècle, par un nommé Sulpy Reymond, est extrêmement populaire dans notre petit pays, où l'on trouverait difficilement quelqu'un qui n'en eût jamais entendu parler. Sans doute bien des gens rejettent absolument cette tradition, prétendant que, puisqu'elle n'est appuyée sur aucun document historique, elle doit être purement et simplement reléguée au rang des fables. Mais cette manière de juger peut être trop sévère et trop rigoureuse. De ce qu'une croyance ou tradition ne soit appuyée sur aucun document, étayée d'aucune pièce justificative, on ne doit pas cependant se hâter d'en conclure qu'elle n'ait aucun fondement. Ces documents qui nous manquent, peuvent cependant avoir existé, et peut-être même existent-ils aujourd'hui, ensevelis sous la poussière dans quelque recoin d'un antique bâtiment. Il demeurerait donc encore possible qu'un heureux hasard, favorisant les laborieuses recherches d'un amateur de l'histoire de notre patrie, lui fit déterrer quelque vieux acte, quelque manuscrit à demi consumé, qui jetterait sur la tradition de la *Vuivra* plus de jour que nous n'en avons. Voici cette légende telle que plusieurs auteurs la donnent.

Un peu au-dessus de la Tour-Bayard, dans la paroisse de St-Sulpice, on remarque un petit enfoncement qu'on appelle la *Combe à la Vuivra*. C'est dans cet endroit que, pendant le xiv^{me} siècle, un serpent monstrueux, auquel on avait donné le nom de *Vuivra*, s'était logé et attaquait les passants, tellement que pour aller aux Verrières on était obligé de passer par Buttes. Un Sulpy Reymond, habitant du village de St-Sulpice, conçut le généreux dessein de purger la contrée de ce monstre. Il observe le serpent, étudie avec précaution ses habitudes, fait construire une grande caisse qu'il transporte près de sa retraite dans un moment où il savait l'animal absent; puis se renferme dans la caisse, armé de flèches et d'une espèce de hallebarde. Revenu à son gîte, le serpent inquiet de la présence de cet objet inconnu, en fait plusieurs fois le tour, et enveloppe la caisse de ses replis; il se tranquillise enfin et va

se reposer au pied du rocher , tandis que le soleil dardait en plein sur lui. Reymond observait le monstre et attendait patiemment le moment de l'attaquer avec avantage. Lorsqu'il le voit bien endormi, il lui lance quelques flèches par des ouvertures qu'il s'était ménagées; il le blesse et l'animal se débat. Reymond qui le croit affaibli par la perte de son sang, sort de sa caisse et l'attaque avec sa pique. Le serpent se ranime à la vue de son ennemi , s'élance sur lui, le terrasse et le blesse à son tour ; mais épuisé par ce dernier effort, il succombe enfin sous les coups du vainqueur. Celui-ci, glorieux de sa victoire, s'empresse de l'annoncer aux habitants de St-Sulpice. On se rassemble , on se rend en foule au lieu où s'était donné le combat , on y trouve l'animal sans vie , et il est brûlé sur la place. Reymond survécut peu à son triomphe: il mourut deux jours après, victime de sa précipitation.

Un service aussi essentiel pour la patrie méritait une récompense éclatante ; aussi la même tradition assure-t-elle que le comte Louis, sous le règne de qui cet événement serait arrivé, affranchit de la main-morte ce brave Reymond et tous ses descendants, exempta leurs terres de tous cens et dîmes , accorda à sa maison le droit de porter une enseigne et de vendre vin, sans payer comme les autres le droit de *tavernage*, qu'enfin il voulut que cette maison jouit du droit d'asile, pendant vingt-quatre heures, pour tout criminel qui s'y réfugierait.

Telle est la tradition de la Vuivra. Si le fait matériel ne peut être prouvé par aucun acte authentique et quoique après des recherches consciencieuses , faites dans les archives du Val-de-Travers, on n'ait trouvé aucune trace des franchises qui doivent avoir été accordées à Reymond , on ne doit pas cependant le regarder comme entièrement faux. Des traditions pareilles existent dans toute l'Europe, mais les détails sont loin d'être aussi nets que dans celle de Reymond ; dans ces légendes le fait est généralement attribué à un personnage mythologique , un archange , un saint , un grand seigneur : ici c'est un homme obscur qui disparaît complètement après sa victoire. Divers faits viennent encore à l'appui de la légende. Non loin de St-Sulpice existe un chemin qui porte le nom de *Vy-Saunier* (chemin du sel) , et , d'après une tradition très-accréditée dans les environs, c'est par là que l'on importait en

Suisse le sel de France , dans le temps où la Vuivra rendait trop dangereuse la route, plus directe et plus commode, qui descend des Verrières à St-Sulpice. Dans une famille des environs il existait un usage établi de temps immémorial. Lorsqu'un fils avait fait sa première communion, son père le conduisait le jour même sur la place où la Vuivra doit avoir été tuée, lui racontait tout en détail , et lui montrait l'endroit où Sulpy Reymond s'était embusqué pour attaquer le monstre. Enfin, suivant plusieurs naturalistes, en dépouillant ces traditions si nombreuses, ou plutôt innombrables, de ce qu'elles ont de merveilleux et d'évidemment fabuleux , on ne pourrait guère s'empêcher de leur supposer un fondement quelconque , et d'admettre que de monstrueux serpents aient pu exister en Europe et se maintenir plus longtemps qu'ailleurs dans les contrées les plus dépourvues d'habitants , et surtout dans les localités telles que le vallon de St-Sulpice , où ils trouvaient à la fois le plus d'humidité et le plus de chaleur.

Quelques auteurs ont considéré ces légendes comme étant l'expression de la victoire remportée par les hommes sur les éléments déchainés. Parmi eux se trouve M. Matile , dont l'opinion est que la Vuivra de Saint-Sulpice désigne un fléau, que ce fléau c'est l'Areuse, qui prend sa source à peu de distance de là, dont les eaux débordant , à l'époque de la fonte des neiges ou à la suite de grandes pluies , vont couvrir les campagnes , emportent gens et bêtes, détruisent les récoltes , obligent le voyageur à prendre une autre route. Sulpy Reymond, au prix de sa vie, aurait été le vainqueur de ce fléau , et la caisse dont il est parlé dans la légende, ne serait autre chose que des travaux de digue. Cette interprétation, quelque spécieuse qu'elle soit, est peut-être la moins probable, car les forces d'un seul homme ne peuvent suffire au travail nécessité par l'endiguement ou le détournement d'une rivière. Quant à l'Areuse chacun sait que de tout temps elle a exercé ses ravages et qu'elle les exerce encore de nos jours.

En laissant de côté les faits matériels , l'histoire de la Vuivra peut être considérée comme une réminiscence de l'antiquité ou comme une allégorie. La mythologie grecque est trop connue pour que nous ayons besoin de rappeler Apollon perçant de ses flèches le serpent Python, à l'entrée de la grotte où la vierge Thémis ren-

dait ses oracles ; Hercule vainqueur du dragon du jardin des Hespérides ; Jason tuant le dragon qui gardait la toison d'or ; Hercule et Persée délivrant Hésione et Andromède, prêtes à devenir la proie d'un monstre sorti de la mer.

Suivant une légende que la foi chrétienne ne consacre que dans le sens figuré , mais que les peintres et la foule des croyants ont adoptée dans le sens propre , saint Michel terrassa et perça de sa lance un dragon vomé par l'abîme infernal. A une demi heure du chemin de Baruth (l'ancienne Berythe), on voit la caverne où se retirait un dragon tué par saint Georges, à l'instant où il allait dévorer la fille d'un roi du pays. La légende d'un être céleste, vainqueur du serpent, du principe du mal, était conforme au langage, à l'esprit et à l'origine du christianisme : elle y fut accueillie , reproduite dans les peintures et les cérémonies religieuses , et saint Michel, le premier des archanges, parut aux yeux des fidèles, perçant le dragon infernal, l'antique ennemi du genre humain.

Au ^v^e siècle furent établies en France , et plus tard dans tout l'Occident, les processions connues sous le nom de *Rogations*. Pendant trois jours on y offrait aux regards des fidèles l'image d'un dragon , d'un serpent ailé , dont la défaite était figurée par la manière ignominieuse dont on le portait le troisième jour. La célébration de cette fête a varié, suivant les diocèses , des premiers jours de la semaine de l'Ascension aux derniers jours de la semaine de la Pentecôte ; elle correspond au temps où , la première moitié du printemps étant écoulée, la victoire du soleil sur l'hiver est pleinement achevée , même dans nos climats froids et pluvieux. Il est difficile de ne pas apercevoir une connexion intime entre la légende du dragon allégorique et l'époque qui, chaque année, ramenait son apparition. Mais , dans ces temps reculés , les allégories n'étaient pas à la portée de la multitude, ignorante et habituée à croire aveuglément. Le serpent promené aux jours des Rogations fut généralement regardé comme la représentation d'un serpent réel, à l'existence duquel on ne craignait pas d'assigner une date certaine. En vain révélait-on aux superstitieux le sens de l'allégorie ; en vain, par exemple, montrait-on dans un tableau , Saint-Véran chargeant de liens l'esprit infernal : on persista à croire et à raconter que le territoire d'Arles fut jadis délivré par Saint-Véran des ravages d'un

serpent monstrueux ; et un tableau placé à côté du premier , dans une église d'Arles , a perpétué le souvenir de cette victoire.

Chaque paroisse voulut avoir son dragon , et l'histoire du monstre varia encore plus que ses formes : l'imagination et la crédulité lui attribuaient des œuvres surnaturelles. De l'effroi on passa au respect et même plus loin encore. Le dragon de Poitiers était pieusement surnommé la *bonne sainte Vermine* ; on le priait avec ferveur , on s'empressait d'y faire toucher des chapelets , soit que , monument adoptif , il fut resté ce qu'il avait été jadis , une idole , soit qu'il le fut devenu peu à peu au milieu d'une population superstitieuse. Plus communément , l'emblème du principe du mal fut environné de signes de haine et d'horreur. Son histoire justifiait ces sentiments : il avait été le fléau du pays dans lequel on promenait son image ; son venin avait empoisonné les fontaines et son souffle empesté avait infecté l'air de maladies contagieuses. Il dévorait les troupeaux , déchirait les hommes , choisissait pour victimes des jeunes filles , des vierges consacrées au Seigneur ; les enfants disparaissaient , engloutis dans l'abîme de sa gueule épouvantable.... A Provins , jusqu'en 1761 , les paroisses de Notre-Dame et de Saint-Quiriac faisaient porter à la procession des Rogations , l'une , un dragon ailé , l'autre , un monstre nommé la Lézarde ; ces deux animaux avaient désolé autrefois la ville et ses environs. A Tonnerre , le saint abbé Jean fut vainqueur d'un basilic qui infectait les eaux d'une fontaine. La Vuivre de Larré , à laquelle un proverbe bourguignon assimile les femmes accusées d'avoir une mauvaise tête , était un serpent caché près d'une fontaine , dans le voisinage d'un prieuré de l'ordre de St-Benoît , et qui , par ses ravages , fut longtemps l'objet de la terreur publique. A Aix , en Provence , la procession des Rogations va déposer sur un rocher , appelé le *Rocher du dragon* et voisin d'une chapelle dédiée à Saint-André , la figure d'un dragon , tué par l'intercession de ce saint apôtre. Non moins secourables que Saint-André et Saint-Georges , Saint-Victor , à Marseille , paraît vainqueur d'un reptile monstrueux ; Saint-Théodule foule aux pieds un serpent , et Saint-Second , patron d'Asti , est représenté à cheval , perçant un dragon de sa lance. Près d'Alpenach , dans le canton d'Unterwald , sur les bords de la rivière de Melch , parut en 1250 , un dragon dont on montre encore la ca-

verne. Un ancêtre d'Arnold de Winkelried, qu'un duel avait fait condamner au bannissement, voulut acheter le droit de rentrer dans sa patrie, en la délivrant de ce fléau : il réussit, mais il mourut de ses blessures le lendemain de sa victoire. Il serait facile de faire encore mention d'une foule de légendes semblables sans épuiser le sujet, aussi nous bornerons-nous maintenant à en citer une, dont l'interprétation pourrait peut-être jeter quelque jour sur celle de la Vuivra.

Un dragon monstrueux désolait les environs du Theil, près de la *Roche-aux-Fées* (département d'Ille-et-Vilaine.) Saint-Arnel, apôtre de cette contrée, le traîna avec son étole jusqu'au sommet d'un mont, et lui ordonna de se précipiter dans la rivière de Seiche. Un auteur pense que ce miracle figure la victoire remportée par le saint sur les derniers restes de la religion druidique, dont la *Roche-aux-Fées* avait vu jusqu'alors se perpétuer les cérémonies. Il explique de même la répétition d'un miracle semblable dans la légende de Saint-Efflam et dans celle de quelques autres saints. La similitude de noms entre la *Roche-aux-Fées* et la *Côte-aux-Fées* frappe au premier abord, et l'on est surpris de rencontrer la même légende dans deux endroits portant des noms presque identiques, quoique situés à une grande distance l'un de l'autre. Amiet, dans sa *Description de la principauté de Neuchâtel et Valangin*, faisant mention de la grotte aux Fées, qui n'est pas très-éloignée des lieux désignés comme ayant été témoins des exploits de Reymond, en parle comme d'un ancien temple païen. « Il était, dit-il, de grande renommée au temps de la religion païenne; on y venoit de tous les quartiers du monde, à cause de Mercure, qui y donnoit, comme il sembloit, des oracles par des fées que l'on tenoit pour déesses dans ce pays, lesquelles faisant leur demeure dans ce temple souterrain, situé dans les rochers les plus élevés du mont Jura, l'on croyoit que le ciel, pour en être proche, leur révéloit les choses futures, et que depuis cette haute montagne appelée des Grecs *Agui noros*, elles pouvoient avoir la connoissance de tout ce qui se passoit dans l'univers. On imploroit leur assistance, on demandoit leur conseil aux affaires d'importance, et après le service et les prières, il sortoit de quelque endroit du temple un vent comme un esprit, lequel saisis-

soit les fées et les faisoit prophétiser à leur mode, selon le temps et les personnes qui s'y trouvoient. »

Sans attacher au témoignage d'Amiet plus d'importance qu'il n'en mérite, il est probable que le druidisme a eu ses autels chez nous, autels qui furent ensuite plus ou moins remplacés par le polythéisme des Romains. Si donc, dans la tradition de la Vuivra, on abandonne complètement le fait matériel pour ne plus la considérer que comme une allégorie, ce qu'elle est peut-être véritablement, il faut assigner à son origine une date beaucoup plus reculée que celle qu'on lui donne généralement, et la faire remonter aux premiers temps de l'établissement du christianisme en Suisse. Alors on peut lui appliquer l'interprétation donnée à la légende de la *Roche-aux-Fées*, et Sulpy Reymond deviendrait ainsi une espèce d'apôtre qui aurait anéanti chez nous les derniers débris du paganisme. Cependant, ainsi que nous l'avons déjà dit, il n'existe aucune preuve authentique et l'on n'a pour bases que de simples hypothèses; tant qu'il en sera ainsi il ne sera pas possible de rien affirmer, et l'une ou l'autre version pourront être admises.

Sources. *Messenger boiteux de Neuchâtel* 1858, 1859. — *Des dragons et des serpents monstrueux*, par Eusèbe Salverte. — Huguenin, *Les châteaux neuchâtelois*. — Girardet, *Elrennes historiques* 1797. — Amiet, *Description de la principauté de Neuchâtel et Valangin*. — *Ellerlin's Kronik*. — Matile, *Musée historique*, t. III.

DANIEL JEAN-RICHARD.

En attendant que nous ayons une bonne histoire complète de l'établissement de l'horlogerie dans ce pays, de ses commencements, de ses progrès, de ses perfectionnements graduels et de l'immense développement qu'elle a reçu de nos jours, il ne sera pas sans intérêt de recueillir et de consigner quelques détails et quelques traits épars, la plupart déjà connus, sur l'homme de génie auquel nos Montagnes doivent l'introduction de cette branche d'industrie et de commerce, si bien appropriée au sol et aux mœurs des habitants de ces hautes vallées, industrie qui n'exige point de grands rassemblements d'ouvriers, et qui permet à ceux qui s'en occupent de soigner

leurs terres et leur bétail, tout en développant leurs talents et leur adresse. Jusque vers la fin du dix-septième siècle, la seule industrie exercée dans ces montagnes couvertes de pâturages et de forêts, et peu peuplées alors, se bornait à la fabrication de quelques instruments d'agriculture, de faux et de piques en fer. Nos montagnards fabriquaient aussi des armes, et allaient vendre les produits de leurs travaux quelquefois jusqu'aux foires de Francfort. On trouve encore dans les plus anciennes maisons de la Chaux-de-fonds, entre autres aux Crosettes, des traces de cette ancienne industrie, car on y voit de petites forges qui servaient à la fabrication des objets indiqués plus haut. Mais les montres étaient complètement inconnues, personne n'en avait jamais vu lorsque le hasard fit tomber la première entre les mains de celui dont elle allait éveiller les talents et le génie, Daniel Jean-Richard.

D'honorables tributs ont déjà été payés à sa mémoire par ses compatriotes. Au siècle dernier le banneret Osterwald, historiographe de nos Montagnes, dans un article sur l'origine de notre horlogerie, a fait de lui une mention spéciale et détaillée. C'est à cette source que William Coxe a puisé ce qu'il dit à son égard dans ses *Lettres sur la Suisse*. Un article semblable à celui du banneret Osterwald se trouve dans la *Description statistique du canton de Neuchâtel*, publiée à Zurich en 1818, par M. de Sandoz-Rollin. On peut en lire également un de M. le châtelain de Meuron, dans le tome 1^{er} du *Musée historique*, publié par M. Matile. L'auteur des *Chants valanginois* l'a reproduit en grande partie, de même que l'auteur de la *Notice*, publiée au Locle en 1860.

En 1840, feu M. Huguenin, conseiller d'Etat et maire de la Brévine, fit sur Daniel Jean-Richard un travail qui lui avait été demandé de Berlin; il en garda une copie dans laquelle le *Messager boiteux de Neuchâtel* a puisé essentiellement pour la composition de la biographie qu'il a donnée en 1850. Ajoutons que M. A.-S. Biolley, instituteur à Neuchâtel et poète de mérite, a consacré un charmant poème au père de notre horlogerie, imprimé à la suite de la *Notice*, et qu'un de nos jeunes artistes, M. Landry, a reproduit au burin, dans une très-belle médaille, les traits de cet homme distingué.

On peut reprocher à l'*Histoire d'une montre*, ingénieuse descrip-

tion poétique, faite au Locle par M. de Pradel, dans une soirée littéraire, de ne pas renfermer un seul mot sur Jean-Richard. C'est probablement une inadvertance du poète que sa qualité d'étranger peut faire pardonner plus facilement. L'auteur des *Chants valanginois* n'a pas craint, lui, de consacrer toute une pièce de vers à l'inventeur de notre industrie. Nous citerons ici la dernière strophe de ce morceau :

Artiste, que la Sagne est fière
De pouvoir nommer son enfant,
Ton souvenir, celui d'un père,
Chez nous sera toujours vivant ;
Et de leur immortel hommage,
Réveillant l'écho montagnard,
Nos fils béniront d'âge en âge
Le nom de Daniel Jean-Richard.

Daniel Jean-Richard, dit Bressel, communier de la Sagne, bourgeois de Valangin, naquit à la Sagne en 1663 ; il montra de bonne heure un goût décidé pour les arts mécaniques : dans son enfance il s'amusait à fabriquer, sans autre outil qu'un mauvais couteau, de petits chariots de bois et d'autres machines plus compliquées, indices précoces de son futur génie. Son père le voyait à regret s'occuper d'objets futiles et peu propres, selon lui, à lui faire gagner sa vie ; cependant il apprit l'état de serrurier, et toute son habileté dans la mécanique s'exerçait à raccommoder les grossières horloges qui étaient généralement en usage, ouvrage assez propre à un serrurier, attendu qu'à cette époque les horloges étaient construites en fer.

Une circonstance fortuite décida de la vocation du jeune Richard. Un marchand de chevaux, nommé Péter, revenant en 1679 à la Sagne, lieu de son domicile, après un séjour momentané en pays étrangers, y apporta une montre de poche fabriquée à Londres. Par grand bonheur elle s'était dérangée. Péter, qui connaissait le talent, l'adresse du jeune Richard, lui proposa de réparer sa montre. L'apprenti serrurier, qui avait déjà remis en bon état des horloges, n'était donc pas étranger à la connaissance d'un mécanisme qui a quelque rapport avec celui de la montre, et la même destination. Il reçoit la proposition avec une joie semblable à celle d'un

jeune homme passionné du militaire, à qui l'on remet ses premières armes. On dit qu'il s'éleva à cette occasion une contestation assez vive entre lui et son père, qui sans doute continuait à voir avec peine que son fils eût d'autres goûts que ceux de l'état auquel il le destinait; et, dans le cas particulier, il craignait que le jeune homme, dont il ne connaissait pas tout le talent, disons mieux, le génie, n'augmentât le dommage survenu à la montre rare et précieuse, au lieu de la réparer: il redoutait et pour lui et pour son fils une responsabilité qui, dans le cas d'un défaut de succès, pouvait aller à les constituer en frais pour dédommagement. Péter, qui comprit tout de suite les motifs de l'opposition du père de Richard, se hâta de le rassurer, en lui déclarant que si son fils échouait dans son entreprise, il ne lui en saurait point mauvais gré, ne lui ferait aucun reproche, et, à plus forte raison, aucune réclamation: il abandonnait d'ailleurs en toute confiance sa montre aux talents et à l'adresse du jeune homme. Cette confiance de la part d'un compatriote qui avait vu beaucoup de pays, augmenta celle de Richard et fut pour lui de bon augure. Plein de courage, il se mit à l'œuvre avec l'ardeur de la jeunesse et du talent qui a la conscience de lui-même; il réussit de manière à satisfaire également et son père, maintenant tranquilisé, et le propriétaire de la montre.

Le jeune Richard, devenant grand mécanicien contre le gré de son père, ne rappelle-t-il pas le jeune Pascal devenant grand mathématicien contre le gré du sien? Le père de Pascal se réconcilia avec l'idée que son fils s'occupât de mathématiques, quand il le vit les inventer en quelque sorte avec des ronds et des barres; le père de Richard se réconcilia avec l'idée que son fils s'occupât de mécanique, quand il le vit inventer en quelque sorte l'horlogerie en raccommodant une grossière montre.

Richard analysa la montre en la démontant. Tenant pièces après pièces, pour voir où était le mal à réparer, il apprit à en connaître les divers usages, leurs proportions et leurs rapports. Quand il eut bien compris tout le mécanisme, hardiment il prit la résolution de faire un ouvrage pareil à celui qu'il venait d'étudier; mais pour y parvenir il lui fallait une foule d'outils qu'il ne pouvait trouver dans l'atelier d'un serrurier. « Il manquait de tout, dit William

Coxe , mais il avait les ressources du génie. » Il n'employa pas moins d'une année à confectionner et à préparer les outils qui lui étaient nécessaires , et d'une demi-année à faire sa montre. Alors il put dire avec autant de droit et de plaisir que le plus grand mécanicien de l'antiquité : *Je l'ai trouvé*.

C'est à l'année 1681 qu'on peut rapporter la fabrication de la première montre neuchâteloise. A cette époque l'horlogerie était partout encore dans l'enfance : la montre faite par Richard , ainsi que celle qui lui avait servi de modèle, laissait beaucoup à désirer : c'était une grossière ébauche , un faible essai. L'espèce de montre à laquelle elle appartenait, s'appelait *Tourbillon* ; elle n'avait point de ressort spiral et le balancier faisait un grand nombre de vibrations ; un bout de corde de boyau faisait la fonction de la chaîne qui unit la fusée au barillet ; le cadran était d'étain ; la boîte en laiton. Le mouvement avait vingt et quelques lignes de diamètre, et les piliers qui portent les platines , un pouce de hauteur. Une pièce comme celle-là se vendrait maintenant à peine quelques sols, et cependant elle serait d'un très-grand prix comme *monument* à placer dans un musée , si on avait eu la pensée et le bonheur de la conserver pour la transmettre à la postérité.

Les succès de Richard attirèrent chez lui bien des curieux , et aussi bien des pratiques. Son principal débit fut d'abord dans les couvents et les presbytères de la Franche-Comté. Il vendait les simples montres de poche vingt écus. Ses réflexions , son expérience et sans doute bien des mécomptes dans ses essais, lui suggérèrent plusieurs perfectionnements, soit dans l'ouvrage du fabricant d'outils , soit dans celui de l'horloger. La subdivision du travail, qui est portée si loin maintenant, n'existait pas à cette époque, où l'ouvrier horloger devait trouver le moyen de tout faire à lui seul, le mouvement de la montre , le ressort , les pignons , la boîte , la gravure, la dorure, etc. L'exacte division des roues et des pignons était ce qui l'embarrassait le plus et à quoi il parvenait le moins. Un étranger lui apprit qu'il existait à Genève une machine qui exécutait très-bien cette opération et atteignait aisément le but désiré. Il fit exprès le voyage de Genève pour la voir ; on lui en fit un mystère , mais il vit des roues fendues , et il comprit que cette opération devait se faire au moyen d'une roulette et d'une plate-

forme ayant des nombres pour déterminer celui des dents et en rendre les intervalles parfaitement égaux. C'en fut assez pour lui : de retour à la Sagne , il construisit une machine qui atteignait le but. Il eut pour premier apprenti ou élève Jacob Brandt dit Gruerin, qui transporta son industrie à la Chaux-de-fonds, d'où il était originaire , et où il eut bientôt des élèves à son tour. Richard, croyant qu'il aurait au Locle plus de chance de succès pour sa profession d'horloger, s'y établit vers l'an 1703. Deux fils lui étaient nés à la Sagne ; il en eut trois autres au Locle, et tous cinq se vouèrent comme leur père et avec leur père à l'horlogerie ; ce fut là le premier exemple de ces ateliers en famille, qui malheureusement ne se sont guère conservés dans les grands centres. Chacun des six horlogers Richard apporta à l'art de l'horlogerie son contingent d'observations, d'essais, de perfectionnements : c'était là comme un trésor de famille qu'ils augmentaient à l'envi l'un de l'autre ; ils en vinrent à faire des montres à quantités, des montres à répétition. Le travail commença à se diviser entre eux et entre les ouvriers qu'ils formaient : il y eut des émailleurs , des monteurs de boîtes, des faiseurs de ressorts. La chaîne d'acier remplaça la corde de boyau , le spiral fut appliqué au balancier. L'horlogerie fut tellement perfectionnée par la famille Richard, qu'à la mort du chef, arrivée au Locle en 1744 , le pays était doté d'une industrie nouvelle bien établie , et qu'en 1752 , c'est-à-dire seulement onze ans après sa mort , on comptait déjà dans nos Montagnes 466 ouvriers horlogers , en 1784 , suivant Bernouilli , ils étaient au nombre de 2177.

Cette industrie s'est perpétuée dans la famille Richard ; et il eut été dommage qu'il en fût autrement : il y a toutes sortes d'avantages à ce que les enfants succèdent à l'état de leur père. Aux services rendus à la principale industrie du pays par Daniel Jean-Richard , doivent s'ajouter ceux dont on est redevable à ses descendants.

Secondée par des circonstances favorables, l'industrie de l'horlogerie a toujours gagné dans nos Montagnes, soit sous le rapport de la qualité de l'ouvrage, soit sous celui de la quantité. C'est un ruisseau qui a fini par devenir une grande rivière. Si , en 1752 , il y avait 466 horlogers dans ce pays, il y en avait 8 mille en 1838, et

probablement le double aujourd'hui , non compris un grand nombre d'ouvriers occupés à la fabrication des outils nécessaires aux horlogers, d'établisseurs et de négociants en horlogerie.

Grâce à l'horlogerie dont elle peut se vanter d'avoir été le berceau, la Sagne a vu s'accroître considérablement son importance et sa prospérité; il en a été de même de bien d'autres localités du pays, telles que les Ponts et Fleurier; surtout le Locle et la Chaux-de-fonds, qui, de petits villages pauvres et ignorés qu'ils étaient, sont devenus de véritables villes, et des villes riches et peuplées. Les négociants en horlogerie de nos Montagnes sont connus partout; ils ont des comptoirs et font des affaires dans toutes les parties du monde. Selon l'auteur des *Chants valanginois*, qui écrivait en 1847, le nombre des montres exportées annuellement du seul village de la Chaux-de-fonds, est approximativement de 200 à 300,000.

« A qui, demande M. le maire Huguenin dans son ouvrage inédit intitulé : *Description de la principauté de Neuchâtel et Valangin*, à qui les Montagnes doivent-elles cette grande prospérité au dedans et cette grande réputation au dehors? A Daniel Jean-Richard dit Bressel, de la Sagne, répond l'auteur. C'est lui qui par son génie, son courage, sa persévérance, a été dans les mains de la Providence le premier mobile de cette industrie qui en a fait naître tant d'autres, et de cette fortune générale. Et cependant, ajoute M. Huguenin, son nom est presque ignoré dans sa patrie, sa tombe n'a pas même été ornée d'une simple pierre. Je ne conçois pas que personne n'ait songé à élever un modeste monument à celui qui non-seulement honora son pays, mais qui en fut le bienfaiteur, et dont le nom historique devrait être gravé sur le marbre. »

Les cendres de Jean-Richard reposent au Locle; et par cette raison M. Huguenin indiquait le Locle comme le lieu le plus convenable pour y placer le monument qu'il proposait. Nous savons que sa voix a été entendue et que la population du Locle se propose d'élever un monument qui rappelle la mémoire de l'homme de génie auquel nos Montagnes doivent essentiellement leur prospérité. Honorer les morts, c'est enseigner les vivants.

En terminant on nous permettra de reproduire une partie du poème que M. Biolley a consacré à Daniel Jean-Richard.

Au sommet du Jura, dans de profonds vallons
 A l'aspect pittoresque, aux étroits horizons,
 Il est des lieux charmants où la vie est si belle,
 Que l'on désirerait qu'elle y fut immortelle.
 Il est vrai qu'on n'y voit ni ces raisins dorés
 Que cachent sous leurs plis des pampres empourprés,
 Ni ces guérêts couverts de moissons jaunissantes,
 Ni ces limpides lacs aux ondes bleuissantes,
 Beautés que le poète aime tant à chanter,
 Et que le rossignol ne peut jamais quitter.
 Mais quoi de plus riant que ces nombreux villages,
 Bâties non loin des lieux où naissent les nuages,
 Qui comptent dans leur sein de vastes ateliers,
 Résonnant, chaque jour, des chants des ouvriers ;
 D'élégants magasins, de nombreuses boutiques
 Qu'ornent de leurs trésors le pôle et les tropiques !
 Quoi de plus étonnant que ces superbes routes
 Qui, se perdant tantôt, s'engouffrant sous des voûtes,
 Et souvent s'élevant en pénibles efforts,
 Arrivent aux cités, en charment les abords !
 De plus audacieux, hardi que cette voie,
 De tout vrai Montagnard et l'orgueil et la joie,
 Où roule chaque jour sur le rail qui reluit,
 D'une vitesse égale à l'oiseau qui s'enfuit,
 Le pesant véhicule aux flancs larges, immenses,
 Qui pour le voyageur efface les distances !
 Ici l'homme s'est fait, par l'œuvre de ses mains,
 Les biens que la nature, à tant d'autres humains
 A prodigué toujours d'une main libérale.
 « A l'ouvrage ! a-t-il dit, défrichons ce dédale ! »
 Et bientôt, par ses soins, ces climats si déserts,
 De champs et de cités se sont montrés couverts.
 Oh ! sans rien envier aux fertiles campagnes,
 Habitants fortunés de ces belles Montagnes,
 Jouissez, satisfaits, des biens et du bonheur
 Que vous a procurés votre constant labeur !
 Surtout n'oubliez pas celui dont le génie
 A répandu chez vous la richesse et la vie ;
 A défaut de parer son front d'un vert laurier,
 Gardez un souvenir pour ce grand ouvrier !

Ce Jura, maintenant si riche, si prospère,
 N'offrait jadis à l'œil qu'indigence et misère :
 Des arbustes rampants ou de sombres forêts,
 Aux troncs couverts de mousse, aux feuillages épais,
 Retraite des hiboux et des buses rapaces,

Régnaient en souverains sur de vastes espaces.
Ces lieux étaient déserts ; seuls de chétifs hameaux
Se rencontraient parfois de clairs ruisseaux,
Ou bien sur le penchant d'une verte montagne.

Dans un de ces hameaux, que l'on nommait la Sagne,
Vivait un jeune orfèvre appelé Jean-Richard ;
Il joignait à l'amour passionné de l'art,
L'ineffable bonté des cœurs les plus sensibles.
Profondément chagrin des jours rudes, pénibles
Que devaient supporter ses amis, ses parents,
Dans des lieux où le Ciel, sobre de ses présents,
N'étaitait, pour tout bien, qu'une froide nature
Couverte de sapins et d'un peu de verdure,
Il se disait souvent : « Oh ! qu'il serait heureux
• Celui qui changerait l'âpre aspect de ces lieux,
• Et qui, par un travail, produit de son adresse,
• Amènerait ici la vie et la richesse ! »
Pour ce rôle si beau, par lui souvent rêvé,
Quelquefois il croyait qu'il était réservé,
Car tel que le guerrier pour la gloire s'enflamme,
Pour son rêve chéri s'enthousiasmait son âme.
Mais quelquefois aussi, voyant que ses efforts
N'aboutissaient à rien qu'à consumer son corps,
Il vouait au mépris ses projets et lui-même.

Dans ces moments de peine et de douleur extrême :
• Qui suis-je, disait-il, pauvre insensé mortel,
• Pour sonder les décrets du puissant Eternel ?
• Je ne suis qu'un atôme au sein d'autres atômes,
• Peut-être le dernier, le plus faible des hommes,
• Et dans mon sot orgueil je penserais chercher
• Ce que la Providence a pris soin de cacher?...
• Ah ! fuis loin de moi, fuis, accablante pensée,
• Laisse quelque répit à mon âme oppressée ! »

Alors pour éloigner de lui tout souvenir,
Pour apaiser son cœur et pour le rafraichir,
Quittant son atelier et fuyant son village,
Jean-Richard s'enfonçait dans un endroit sauvage.
Les suaves concerts des innocents oiseaux,
Le murmure si doux des limpides ruisseaux,
Ou bien le bruissement de la feuille légère,
Le détachait bientôt des choses de la terre ;
Vers le ciel il levait et ses mains et ses yeux,
Et bénissait Celui qui règne dans les cieux.

Dans ces instants, passés au sein de la nature,
Le bonheur rayonnait sur sa mâle figure.

Un jour que le cœur libre et les membres dispos
Il regagnait son toit et ses divers travaux,
Un homme l'attendait, assis sous le platane
Dont les rameaux touffus ombrageaient sa cabane.
Sous les vulgaires traits d'un pauvre maquignon,
Jean-Richard reconnut un enfant d'Albion.
L'étranger aussitôt auprès de lui s'avance,
Le contemple un instant, puis avec confiance,
Lui présente un objet qu'il tenait dans la main,
Et dont il paraissait prendre le plus grand soin.
Richard, d'un air rêveur, le prend et l'examine.
Soudain son cœur tressaille et son œil s'illumine :
« Un œuf de Nuremberg !.... Mais c'est là le trésor
» Que le ciel nous envoie au lieu de mines d'or.
» Je te tiens maintenant, ô volage pensée,
» Que trop longtemps, hélas ! en vain j'ai caressée.
» C'est à moi, je le sens, qu'appartiendra l'honneur
» De doter ces climats d'un lucratif labeur.
» Je veux non-seulement réparer cette montre,
» Mais, profitant encor d'une telle rencontre,
» Faire luire bientôt aux regards étonnés,
» Plusieurs produits pareils par mes soins façonnés. »

Il dit, et sur-le-champ, plein d'un noble courage,
Il entre à l'atelier et se met à l'ouvrage.
Déjà plus de vingt fois ses mains ont démonté,
Plus de vingt fois aussi ses mains ont rajusté
Les pièces de sa montre. A ce travail il sue;
Mais, par un doux espoir sa force est soutenue,
Et bientôt le succès couronne ses efforts.
Alors sa joie échappe en ravissants transports.
« Cependant ce n'est pas encore une merveille.
» Je l'ai dit, je veux faire une montre pareille,
» Et jusqu'alors pour moi le labeur, les soucis.
» Mais, par où commencer?... Quoi ! pas même d'outils?... »

Oh ! courage, Richard, le génie est fertile,
Il sait de chaque fait découvrir le mobile,
Et sans être trompé dans ses prévisions,
Il ne s'arrête pas dans ses inventions !
Ces outils refusés et pourtant nécessaires,
Qui doivent de ses mains être les auxiliaires,
Richard les a créés. Le voilà de nouveau
Employant tour à tour la lime et le marteau.

Il sait vaincre la faim, le sommeil, la fatigue,
 Il ne voit que son art et pour lui se prodigue.
 Cette œuvre qu'il poursuit avec acharnement
 Approche de sa fin de moment en moment :
 Il ne faut même plus qu'un dernier coup de lime
 Pour que le balancier, prenant l'essor, s'anime.
 Richard, l'air anxieux et le regard inquiet,
 Apporte à son ouvrage un févreux intérêt :
 Il est là, palpitant d'émotion, de crainte ;
 On dirait la terreur sur son visage empreinte.
 Enfin le dernier coup, coup d'heur ou de malheur,
 Vient d'être hasardé. Richard attend... Bonheur !
 Bonheur inespéré !... Le balancier docile
 Se meut avec vitesse : infatigable, agile,
 Il va, court et revient, et toujours sans cesser,
 A son point de départ arrive se placer.
 « Enfin, je sors vainqueur d'une lutte bien grande, »
 Se dit le jeune orfèvre. « Accepte mon offrande,
 « O toi qui m'a conduit, ô Dieu de l'ouvrier. »
 Puis il tombe à genoux au fond de l'atelier.
 Sa montre dans la main, il s'affaisse, il s'endort.

Tout à coup une voix résonne à son oreille :
 « Jean-Richard, ton ouvrage est encore imparfait,
 « Mais tout brut, tout grossier, tout imparfait qu'il est,
 « Des milliers d'humains chériront ta mémoire,
 « Il n'en sera pas moins ton immortelle gloire.
 « Et, du fruit de ton art, s'emparant à leur tour,
 « Dans les divers climats le livreront un jour.
 « Oui, sur les bords du Gange, en Chine, en Amérique,
 « A travers les déserts de la brûlante Afrique,
 « Partout, infatigable et brave travailleur,
 « L'on verra des produits de ton riche labeur ! »
 Ainsi parla la voix. D'une fraîche couronne
 Où se trouvaient des fleurs qu'aux grands hommes l'on donne,
 Richard sentit son front doucement se parer,
 Puis, vers le ciel, il vit un ange remonter.

Sources. *Messenger boiteux de Neuchâtel*, 1850. — Osterwald, *Description des Montagnes*. — Coxe, *Lettres sur la Suisse*, 27^e lettre. — Sandoz-Rollin, *Essai statistique*. — Favarger, *Relation du séjour du roi*. — Bernouilli. — Kramer, *Chants valanginois*. — Matile, *Musée historique*, t. I. — Hozilhalb, *Schweizerisches Lesebuch*. — Guinand, *Fragments neuchâtelois*. — Girard, *Les Ephésiens et les Neuchâtelois*. — Nicolet, *Portraits neuchâtelois*, etc.

LOUIS RICHARD.

Louis Richard-dit-Bressel , de la Sagne , fils d'Abraham-Louis Richard et de E. Steiner de Zurich , naquit le 4^{er} juillet 1794 à Neuwied , sur le Rhin , dans la commune des frères de l'Unité , dont ses parents étaient devenus membres. Il montra de bonne heure de l'aptitude pour l'étude et un goût prononcé pour la lecture. Il fréquenta pendant quelque temps , en qualité d'externe , le pensionnat de jeunes garçons qui venait d'être fondé dans sa ville natale par l'Eglise des Frères.

A cette époque la guerre entre la France révolutionnée et l'Allemagne avait fait des rives du Rhin et de Neuwied en particulier , son théâtre. Cette petite ville , chef-lieu de la principauté de ce nom , ayant été bombardée à plusieurs reprises par les vainqueurs et les vaincus , la mère de Louis Richard , devenue veuve , voulant soustraire les débris de sa fortune à de nouveaux pillages , transporta à Metz son commerce d'horlogerie. Les écoles publiques de cette ville , où l'on apprenait et chantait du commencement à la fin de la classe des hymnes patriotiques au lieu de prières et de cantiques à la louange de Dieu , ne pouvaient convenir à des enfants appartenant à l'Eglise des Frères. Richard , en les quittant , emporta une centaine de ces chansons républicaines , dont sa mémoire facile était ornée. Elles avaient monté sa jeune imagination au diapason de la voix de ses camarades républicains et il les entonnait , stimulé par le maître , avec le même enthousiasme que les cent trente jeunes français de sa classe. Il lui en resta du penchant pour le républicanisme , et le bruit des victoires remportées par les armées françaises a longtemps frappé agréablement ses oreilles.

En 1800 , madame Richard vint s'établir à Travers , attirée par madame la ministre Péters. Le jeune homme vif et studieux eut bientôt la faveur de son oncle le pasteur , qui lui donna des leçons comme aux jeunes gens qui se trouvaient en pension chez lui. M. Péters avait pour voisin , dans la paroisse de Couvet , son ami M. le pasteur Courvoisier , ce qui valut au jeune Richard de prendre des leçons de latin de ce dernier , connu par son érudition dans les let-

tres latines et grecques. Richard fit sous cette habile et bienveillante direction des progrès assez marquants pour être à même de remplir la place de sous-maître au collège de Nyon , où M. Gindraux , recteur de cette école , l'appela.

Il n'avait guère que dix-huit ans , lorsqu'il fut délivré de la position pénible et difficile où il se trouvait à Nyon. L'électeur de Hesse-Cassel , chassé de ses états par Napoléon , sous le joug duquel cet homme entier ne voulut pas se soumettre , se réfugia à Prague , où sa cour le suivit. De son mariage morganique avec la comtesse de Schlottheim , dame estimée et qui passait pour vertueuse quand-même , il avait plusieurs enfants. Ce fut pour son fils , le comte Guillaume , âgé de sept ans , que l'électeur fit faire des recherches à Neuchâtel d'un gouverneur de langue française ; il ne devait pas avoir moins de vingt-cinq ans et probablement ne devait pas être entaché d'idées révolutionnaires. Richard fut choisi. Sans le savoir et sans trop s'en enquérir , le choix était loin d'être selon les intentions du prince-électeur ; mais la confiance que l'on avait au pasteur Péters , qui l'avait fait , fut justifiée pleinement dans la suite. Louis Richard , élevé dans des principes chrétiens très-évangéliques , ayant beaucoup de sérieux et une maturité précoce qui s'exprimait dans tout son être , véridique et franc , fut mis à l'épreuve au début de sa carrière. La comtesse , à laquelle il plut d'ailleurs , avant de le présenter à l'électeur , lui recommanda de lui cacher son âge , sans se douter que bon sang ne peut mentir , comme dit le proverbe. Aussi , lorsque le jeune Sagnard , peu accoutumé aux habitudes de la cour , déclina son nom et son âge sans réticence , courut-il le risque de revenir à Neuchâtel. L'on se décida pourtant à un essai qui réussit pleinement.

Lorsqu'après la chute du royaume de Westphalie , l'électeur de Hesse recouvra ses états , Richard se rendit à Cassel avec la famille du prince. Plus tard , il suivit avec son élève les cours des universités de Marbourg et de Göttingen , où il fut reçu docteur. Après avoir achevé l'éducation du jeune homme qui lui avait été confié , il se retira , pensionné de l'électeur , à Marbourg , où s'étant marié , il fit des acquisitions territoriales qui le fixèrent dans ce pays. Ce fut dans ses loisirs et à côté de quelques leçons qu'il donnait chez lui à des étudiants , qu'il s'occupa de la traduction de la *Vie de l'é-*

vêque des frères, Spangenberg. Neuchâtel 1835, 8°. L'on a de lui en outre une traduction libre de l'allemand de l'*Histoire ancienne par Nosselt*, dont il a retouché la partie qui avait trait à la religion; l'*Histoire du moyen-âge* du même auteur, traduite également par Louis Richard, est restée manuscrite, ainsi qu'un *Traité de prosodie française*. Il mourut à Marbourg en Hesse, le 12 octobre 1857.

Sources. Cette notice a été rédigée sur des renseignements qui nous ont été communiqués avec une grande bienveillance par M. Richard-Voullaire à Lausanne.

LÉOPOLD ROBERT.

Louis-Léopold Robert, originaire du Locle et de la Chaux-de-fonds, naquit dans ce dernier lieu le 13 mai 1794. Son père était un horloger monteur de boîtes. Sa mère, qui fut toujours d'une santé débile, et qui mourut d'une maladie de langueur en 1828, était une personne d'une piété touchante et d'une exquise délicatesse de sentiments.

Léopold avait deux frères : *Alfred*, plus jeune que lui d'une année, et qui, par suite de peines de cœur, se donna la mort le 20 mars 1825, dix ans jour pour jour avant que le peintre des *Pêcheurs* se vouât au même sort; et *Aurèle*, le plus jeune des trois, qui s'est fait connaître par des dessins et des peintures fort goûtés dans notre pays et à l'étranger. Deux sœurs complétaient cette famille : l'une, honorablement mariée; la seconde, volontairement consacrée au célibat pour soigner son vieux père, mort seulement depuis quelques années. Tous ces enfants, heureusement doués, avaient pris à tâche de développer les qualités qu'ils avaient reçues de la nature, et les parents s'étaient imposés de grands sacrifices pour ouvrir à leur jeune famille les sources d'une instruction morale, digne de leurs mœurs patriarcales et pures. Trop faible pour nourrir elle-même Léopold, sa mère l'avait fait élever au lait de chèvre. L'enfant, loin d'en souffrir, devint fort et robuste, et celui qui devait un jour faire un homme si retiré, si triste, si morose et mélancolique, montra, durant ses premières années, une vivacité et une pétulance indomptables, avec un naturel ouvert des plus

attachants et des plus aimables. Elevé à la campagne, il n'avait pas de plus grand plaisir que d'étudier les allures et les formes variées des animaux répandus dans les prairies environnantes. Le crayon, passion de presque tous les enfants, ne le quittait plus; papier, murailles, tout se couvrait du fruit de ses études enfantines, et un observateur attentif eût pu déjà démêler dans ses essais informes, mais pleins de naïveté et de coup d'œil, quelque germe de ce goût qui en fit plus tard un artiste. Son bisaïeul, vieillard presque séculaire, d'une trempe d'esprit forte et vigoureuse, étant venu visiter dans ce temps-là sa famille, fut frappé de l'expression et de la vivacité de son regard, et prédit de hautes destinées au dessinateur enfant. Cependant, sa septième année ayant sonné, on le plaça dans un pensionnat de Porrentruy, et là, donnant à l'étude toute la force d'attention dont il était susceptible, il se passionna pour les livres et oublia le dessin. Les idées complexes n'allaient point à cet esprit déjà tout d'une pièce, et on le vit même prendre en dégoût son ancienne passion, et quand la leçon de dessin arrivait, en consacrer obstinément les heures à toute autre occupation des classes, quelque aride qu'elle pût être. Son aptitude au travail était remarquable; sa persévérance plus remarquable encore, à tel point qu'il en perdit la santé et mit en danger ses jours. Ses parents le ramenèrent à la Chaux-de-fonds et c'est avec les ressources que pouvait offrir ce village, qu'il acheva tant bien que mal son éducation. Quand il fut en âge de prendre un état, l'espoir de lui assurer une plus prompte indépendance porta la tendresse, positive par nécessité, de ses parents à le mettre en apprentissage dans une maison de commerce à Yverdon. Mais le commerce n'était nullement son fait, et quelques mois s'étaient à peine écoulés, que le désespoir de l'enfant ouvrit les yeux à son père, et celui-ci convaincu que la vocation de Léopold était celle qu'il avait montrée si fortement dans sa première jeunesse, se détermina à lui laisser courir la carrière des arts qui effraie toujours les parents sans fortune. L'enfant revint donc dans sa famille et se mit à copier quelques mauvaises gravures, plus faites pour égarer son talent que pour le développer. Mais arriva de Paris à cette même époque (1810), Charles Girardet, frère du célèbre graveur de ce nom, et et graveur lui-même, qui proposa d'emmener Léopold

à Paris et de le former à sa profession. Le père consentit, et ce fut chez cet habile graveur que Léopold passa les premières années de son séjour dans cette capitale. Girardet lui enseigna les premières pratiques de la gravure, le poussa dans l'étude du dessin, l'envoya travailler d'après nature à l'académie des beaux-arts, et le laissa en même temps fréquenter l'école de David, qui était alors dans toute la haute supériorité de sa grande carrière. Léopold suivit cet atelier de son choix avec ardeur, car il ne faisait rien qu'ardemment. David était du petit nombre de ces hommes d'élite qui comprennent assez le génie de l'art pour ne point chercher à imposer exclusivement à chacun de leurs élèves leur propre façon de sentir, à emprisonner tant de diversités de nature dans les langes d'un système uniforme; mais qui, saisissant au contraire chez chacun d'eux le secret de son génie natif, s'étudient à diriger chacun dans ses voies. On se fait toujours soi-même, répétait David. Le grand maître, discernant sur-le-champ ce qu'il y avait dans l'élève de vigueur de nature et de volonté intelligente, l'encouragea de la voix et du geste et ne cessa de conseiller à *son jeune Léopold*, comme il se plaisait à l'appeler, de faire marcher de front l'étude de la peinture et celle de la gravure, dans l'intérêt même de son burin: conseil judicieux à coup sûr, mais comparaison dangereuse pour l'élève et où tôt ou tard l'ingrate et aride lenteur du burin, sans autre ressource que le blanc et le noir, devait succomber sous les séductions du pinceau qui se joue avec la lumière colorée. Toutefois les progrès du jeune graveur furent rapides, car, laissé à lui-même par Girardet, qui revint dans sa patrie, il fut en mesure de concourir, dans l'année 1814, pour le prix de gravure en taille-douce, et il obtint le second grand prix, dont le premier fut remporté par un habile graveur, M. Forster, membre de l'académie des beaux-arts.

C'est dans l'atelier de Gros qu'il se lia avec deux condisciples distingués, qui plus tard devaient l'environner de leurs soins et l'aider de leurs conseils à son arrivée à Rome, M. Navez de Bruxelles et M. Victor Schnetz, ensuite directeur de l'académie de France à Rome, artiste aussi éminent par la force et la franchise du talent que par l'élévation et la sûreté du caractère. Avec eux il suivit un cours d'ostéologie et de myologie, comme l'eut pu faire le plus assidu étudiant en chirurgie. Cependant bien que gra-

veur un peu malgré lui, depuis surtout qu'il avait goûté des prompts et attrayants résultats du pinceau, il tint bon, il laboura vaillamment le cuivre, pour tenter, l'année suivante, la fortune d'un nouveau concours de taille-douce, et enlever de haute lutte, avec le premier grand prix, la pension de Rome. Déjà sa pièce de concours était achevée, tout semblait lui assurer la palme, quand les événements de 1815, ayant fait rendre le comté de Neuchâtel à la Prusse, Léopold fut considéré en France comme étranger; et, malgré les efforts d'un chaleureux patron, le peintre Gérard, qui semblait deviner les destinées du jeune artiste, il fut, comme Prussien, rayé de la liste des concurrents (mars 1816). Déconcerté dans cette voie, où il ne tenait que par le courage, il jeta le burin et se livra tout entier à la peinture. Mais vinrent les réactions qui le poursuivirent dans la personne de son maître. David, condamné à l'exil, son atelier se ferma, et le pauvre Léopold, battu de nouveau en brèche, prit le parti de rentrer dans son pays, et vint se retremper dans sa famille. Alors il fit ressource de ses talents acquis en peinture, et, durant dix-huit mois, il peignit un assez grand nombre de portraits remarquables par la vigueur et la vérité d'expression. Les artistes et les amateurs de Neuchâtel applaudirent et regrettèrent qu'il se bornât à ce genre. L'un des plus distingués, M. Roulet de Mézerac, tout frais débarqué d'une longue excursion en Italie, et ne voyant pour un artiste que Rome, le pressa vivement de s'y rendre, lui montrant en perspective l'aisance et la gloire. Mais, pour l'entretenir pendant six années à Paris, sa famille avait déjà fait des dépenses bien au-delà de ses moyens; et cependant père, mère, frères et sœurs, tous, comme si ce poids fut trop léger pour leur tendresse, l'avaient accueilli, au retour, avec la plus vive effusion. Ce cœur si facilement ouvert aux sentiments tendres, en avait été profondément ému, et le souvenir d'une si touchante abnégation des siens, devint comme il le dit lui-même dans une de ses lettres, le grand moteur de ses actions et le gardien de sa jeunesse. Il eut préféré devenir paysan, dit-il encore, plutôt que d'abuser de nouveau d'une famille à bout de sacrifices. M. de Roulet, instruit de sa position, lui offrit généreusement tous les moyens d'étudier et de travailler pendant trois ans en Italie, sauf à le rembourser quand il aurait pris son essor. Léopold accepta et partit.

Il n'avait pas tout à fait renoncé à la gravure, car son intention en se rendant à Rome, était d'y faire, d'après les fresques des grands maîtres, des dessins dont plus tard il aurait exécuté et les tableaux et les planches. Mais une fois arrivé dans cette ville d'enchantement, dans ce musée immense, où se heurtent les chefs-d'œuvre de tous les âges, son esprit fut désorienté à la vue de tant de merveilles. Il eut aussi une telle joie de retrouver des amis, des camarades d'atelier qui ne s'occupaient que de peinture, qu'il renonça pour jamais à sa première carrière; et, à leur exemple, il prit lui-même la palette pour ne la plus quitter. Quelle voie va-t-il suivre? Il est parti pour Rome, comme il le dit quelque part, avec l'idée d'y vaincre ou d'y mourir; il travaille donc avec ardeur, avec acharnement; il vit dans une sérénité silencieuse d'une vie d'austérités, de labeur, d'économie, d'incessante et opiniâtre activité, d'indomptable patience. D'abord il fait de nombreuses études d'après nature, et il ne les suspend que pour composer de petits tableaux qui lui sont demandés par des amateurs, ses compatriotes. Sa force de volonté semble pour lui multiplier les heures et donne du ressort à une constitution qu'une assiduité sans repos aurait dû briser. Enfin, après bien des efforts, après bien des inquiétudes, il commença à espérer, quand, au bout de trois ans, en 1820, il eut réuni dans son atelier une douzaine de tableaux dont les artistes faisaient l'éloge, et qui plaisaient par leur originalité. C'est en effet dans cette année 1820 qu'une circonstance singulière le fit connaître, en lui fournissant l'occasion de traiter avec talent un genre assez nouveau. Les brigandages des Apennins avaient rendu chaque jour plus dangereux le voyage de Naples. Les bandits trouvant surtout leur refuge dans Sonnino, à 25 lieues de la capitale, le gouvernement romain se résolut à frapper sur cette petite ville un coup de vigueur, et plus de deux cents montagnards, hommes, femmes et enfants, tous brigands ou parents de brigands, furent enlevés et entassés dans les prisons de Rome. Les récits dictés par la frayeur en augmentaient encore le nombre, l'énergie et la férocité. Léopold eut l'idée de solliciter la concession d'un local propre à travailler au milieu de cette population transplantée. La permission obtenue, il se mêle aux brigands et passe deux mois à les peindre d'après nature. Vigueur d'accentuation, énergie de physionomie, beauté de

stature , souplesse et fierté de poses , originalité de costumes et de mœurs, tout s'offrait à la fois dans ses modèles , pour donner à ses petits tableaux une puissance de caractère inaccoutumée. Il réussit au delà de ses espérances, et quand ses études furent terminées, il acheta tous les habits pour les faire entrer dans des tableaux nouveaux. Mais timide et dépourvu de ce savoir-faire qui met à appeler les éloges et le succès tout le talent et l'art qu'il employait à les mériter , il fallut qu'un artiste lui amenât un jour un riche curieux, qui le prêta et lui donna l'essor. Depuis lors, la renommée fit voler son nom de bouche en bouche; les générations successives de voyageurs se le léguèrent, et sa réserve modeste le servit auprès d'eux autant que son talent. Certes , il était temps que la fortune lui sourît , car les trois années , fixées par M. de Roulet , venaient d'expirer; déjà même le pauvre artiste s'était vu contraint de demander pour quelque temps encore la prolongation de sa pension. Mais soutenu par la vogue, cette fois d'accord avec le goût, il fit de petits tableaux qui s'écoulèrent rapidement , et de ce jour il se maintint de ses propres ressources; il put même, deux ans après, enlever à l'horlogerie son jeune frère Aurèle, courageux, doux, intelligent jeune homme, qu'il appela auprès de lui pour en faire un artiste , et qui lui demeura jusqu'à la fin compagnon fidèle de sa prospérité , de ses triomphes et de ses peines. De ce jour aussi, continuant à affronter vigoureusement la vie, la retraite et la pauvreté , il n'eut de relâche qu'après s'être acquitté envers M. de Roulet , qu'après avoir remboursé à sa famille les avances faites pour son instruction , et , en 1828 , seize ans depuis ses premiers débuts dans les arts , la vie matérielle ne revenait plus pour lui chaque jour avec ses cruelles exigences; il revoyait enfin sa patrie, libre de toute dette et précédé de la réputation de l'un des premiers peintres de l'Europe.

Les ouvrages qui avaient d'abord appelé sur Léopold l'attention du public en Italie, n'étaient, à vrai dire, que des études historiées. A l'instar de M. Schnetz , il voulut tenter des succès plus sérieux et plus élevés. Sorti de cette grande école de David , qui depuis a fait tant de martyrs, mais qui, par la main du maître, a relevé l'art de la décadence où l'avaient plongé les saturnales d'une école de boudoirs , il avait l'exemple de ceux qui luttèrent à leur tour contre

les excès de leur propre école. Celle-là s'appelait sans façon l'école du beau, en vertu d'un *statu quo* académique inventé par l'érudition, à la vue des premières fouilles d'Herculanum. Robert, épris avant tout du naturel, ne se sentait nulle sympathie pour ces écarts pédantesques, pour cette école exagérée de maladroits érudits semblables à ces poètes latins modernes qui se croient maîtres dans une langue que les portefaix de Rome parlaient mieux que nous. Son bon sens, du reste, lui faisait apprécier combien son organisation s'éloignait de celle des génies créateurs, et il comprit, par ses premiers succès, comme par les conseils de son sentiment intime et ceux de l'amitié de M. Victor Schnetz, qu'il fallait s'en tenir à l'imitation simple et vraie de la grande nature qui l'entourait; partage assez beau d'ailleurs, s'il savait ne pas dépasser son but.

Un incident particulier de son début dans la grande carrière était venu d'ailleurs l'éclairer d'une manière complète et irrévocable sur la portée de son propre génie, et lui apprendre à renoncer à l'idéal de l'inspiration souveraine. Un amateur lui ayant demandé un tableau représentant *Corinne improvisant au cap Misène*, il avait accepté; mais l'œuvre n'aboutit point. Il fallait créer; le souffle créateur avait failli. Sa composition était agencée, déjà même les auditeurs étaient peints que la figure principale, la figure inspirée de Corinne, ainsi que celle d'Oswald, manquait encore. Ramené, malgré tous les efforts de son esprit, loin du domaine de l'imagination, sans cesse il retombait vers la réalité des impressions qu'il avait reçues naguère dans ses promenades à la Mergellina. Sans cesse, à la place de l'aimante du pâle Anglais, il mettait dans sa pensée un de ces poètes populaires comme on en trouve tant à Naples. Un instant il avait espéré que le propriétaire du tableau accepterait la substitution; il l'en pressa plusieurs fois, alléguant son peu d'aptitude à ajuster, pour l'Oswald, des vêtements à la mode; et, sur son refus, il préféra renoncer à un profit considérable et achever à sa guise et pour son propre compte le tableau commencé, plutôt que de s'escrimer à rendre ce qu'il ne sentait point. Le voilà donc désormais dans sa vraie voie. Sa peinture se restreint aux données humbles et familières, imitatrice naïve de ce qui a passé sous ses yeux; et ses laborieux efforts n'ont plus qu'un but: l'élé-

vation du style et la délicatesse du sentiment dans la réalité de choix.

Ce qu'il y eut d'admirable et de frappant chez Léopold Robert depuis cette époque, c'est l'harmonie qui s'établit entre son talent et l'Italie. La campagne de Rome, inculte, silencieuse et comme désolée; la beauté des lignes de l'horizon, l'unité divine d'un ciel d'azur foncé, l'éclat prestigieux de l'atmosphère préparent à une émotion inconnue pour qui arrive dans la ville des miracles. Robert, avec cet amour d'artiste qui embrassait et le paysage, et le ciel, et la nature entière, s'était identifié avec ces beautés graves et sublimes qui allaient à son âme mélancolique. Il sentait un frémissement ineffable qu'il exprime souvent dans ses premières lettres, à la vue de cette Rome écrasée sous le poids de vingt siècles, et cependant si vivante, bien que tant de touristes n'y voient qu'un cadavre. Des deux Romes juxtaposées, également mortes toutes deux, la grande Rome du moyen-âge n'était pas la moins étonnante pour lui. Et quel cadre magique à ses yeux que cette splendide nature, ces Marais pontins, cette campagne romaine, pour ces grands ossements du passé! Quel grave, quel magnifique et solennel sarcophage pour le grand cadavre qui ne mourra pas! La magie aérienne qui enveloppe la ville de Naples et son golfe et tous ses environs, enthousiasmait Robert tout en désespérant son pinceau; et plus d'une fois sa population sauvage, mais facile et bonne et d'une nature si magnifiquement pittoresque, lui fournit des modèles, notamment après *l'Improvisateur*, le *Retour de la fête de la Madone de l'Arc*. Et toutefois il revenait plus volontiers à la population romaine. Le Romain, en effet, est encore aujourd'hui le vieux Romain des temps historiques, et il offre une preuve éclatante entre mille de l'immutabilité des caractères originels des peuples. La dignité chez lui est de toutes les classes. Sérieux, fier, méditatif, presque triste, il semble chercher le mot de l'énigme assez obscure de ses destinées futures. Hautain et superbe, il ne voit dans l'homme du Nord qu'un barbare. Lui, dont la ville est le grand hôpital des dynasties déchues, son premier sentiment envers tout étranger est presque le mépris. Le *nil admirari* d'Horace, ne s'étonner de rien, est encore, avec l'antique *panem et circences*, sa devise éternelle. Tout lui est spectacle : le Napolitain qui s'agite,

qui court, qui chante et crie sans cesse, est un spectacle pour l'étranger; c'est l'étranger au contraire, roi ou peuple, qui est le spectacle du Romain. Et cependant, semblable à ce lion qui a déposé sa royauté et se laisse mener à la baguette d'un enfant, il laisse faire autour de lui et ne se venge de ses maîtres que par un superbe dédain. C'est dans le peuple, non dans la haute société, qu'il faut aller chercher cette beauté majestueuse, calme et reposée, qui porte la tête avec toute la dignité des sénateurs et des matrones de la république romaine, et dont Robert s'était constitué le peintre. Quand le *fachino* romain, avec ses cheveux de jais luisants, son teint chaud, son regard intelligent et sa taille vigoureuse et légère, jette avec un instinct d'artiste sa veste de velours sur son épaule, à défaut de manteau, l'expression de ses traits prend un caractère de fierté particulière, et l'on retrouve le type élevé de la statuaire ancienne. Tel était le milieu où Robert aimait à vivre; et tandis que d'autres faisaient poser des Jupiter et des Romulus à cinq francs la séance, tels étaient ses héros et ses dieux. Plus d'une fois, se mêlant à ses modèles, il a fait son profit de tel trait vif et court échappé à quelque bouche du peuple, et qui décelait souvent une impression forte et intelligente des beautés de la nature et de l'art.

L'année 1822 vit paraître au salon du Louvre quelques-unes de ses peintures dont les brigands des montagnes de Terracine lui avaient fourni les modèles; et les yeux commencèrent à s'ouvrir sur lui en France. Annoncé, déjà en 1822, sous le titre abandonné depuis, de *Corinne au cap Misène*, mais non exposé alors, *l'Improvisateur napolitain* parut au salon de 1824. Cette composition d'une noble simplicité, et son premier grand tableau, obtint le plus beau succès. Sur la mer azurée du golfe de Baïa et sur un ciel glorieux qui laisse apercevoir à l'horizon l'île de Capri à droite; et sur la gauche, l'autre cap qui sépare le golfe de Baïa de celui de Naples, se détache de la façon la plus heureuse la figure du poète populaire, accompagnant sa cantilène du son d'une mandoline, et celle du jeune lazzarone son acolyte. Le caractère de ces deux figures est merveilleusement contrasté et les traits en sont écrits avec énergie et vérité. Rien de mieux observé, rien de plus vrai que l'expression variée d'attention de chacun des personnages groupés autour du chanteur; rien de mieux rendu que cette sorte d'extase moitié sen-

suelle, moitié intellectuelle, qui berce cette poétique population aux sons cadencés d'une cantilène, sous les feux du plus beau ciel, sur les bords parfumés d'une mer calme et souriante, aux flots de nacre et d'azur. C'est encore là, il est vrai, l'une de ces compositions que Léopold traitait facilement, comme il le dit dans une de ses lettres, parce qu'elles ne demandaient qu'une idée. Tout ce qu'il exposa aux salons de 1822 et 1824 appartenait au même ordre : toujours de ces scènes familières d'une commune occurrence sur ses pas ; mais l'*Improvisateur* attestait dans la cadence des lignes, dans l'élévation et la pureté du style, dans le choix des détails, dans l'harmonie savante de l'ensemble, les efforts de l'artiste pour agrandir sa manière et s'élever à force de puissance de rendu et de vérité d'expression et de coloris, au niveau du génie créateur. La trace de ces efforts n'était pas moins notable dans un petit tableau de la même année, représentant des *Pèlerines se reposant dans la campagne de Rome*, composition charmante, traitée avec une grandeur de faire dont Robert seul avait donné l'exemple à l'exposition.

Cependant il avait conçu l'idée de personnifier les quatre saisons en quatre tableaux. La *Fête de la Madone de l'Arc*, qui a lieu à Naples au printemps, devait ouvrir la série. Les *Moissons dans les Marais pontins* devaient représenter l'été. L'automne serait symbolisé par les *Vendanges en Toscane*, et l'hiver par le *Carnaval à Venise* ou le *Départ des pêcheurs de l'Adriatique*. Robert n'a exécuté ni les Vendanges ni le Carnaval. Le retour de la fête de la *Madone de l'Arc* parut en 1827 ; la *Halte des Moissonneurs dans les Marais pontins* figura au salon de 1834, et le *Départ des pêcheurs de l'Adriatique* fut l'œuvre dernière, le chant du cygne du grand artiste. Le premier de ces tableaux, dont le sujet était, comme à l'ordinaire, emprunté à l'une de ces scènes rustiques où figurent les plus humbles classes du peuple, fut une preuve nouvelle des efforts de Léopold pour élever son style sans s'écarter de la vérité. Ce n'étaient que des paysans, rien que de parfaitement exact et naturel, la nature prise sur le fait ; mais le peintre avait su écarter de la scène tout ce qui pouvait en altérer le caractère gracieux et grandiose. Rien de donné au hasard, tout combiné avec un art merveilleux pour faire ressortir la grâce majestueuse de cette noble race qui a du sang grec dans les veines, et qui porte l'aisance et une sorte de

fiercé jusque dans ses jeux. Le choix des mouvements, la sévérité du dessin, la splendeur d'aspect et la force de modelé, tout élevait cette composition si simple à la dignité des antiques. En vain les critiques de la nouvelle école prétendirent-ils que ce n'était là qu'un froid bas-relief, Robert devait leur donner un démenti à sa manière par le succès universel d'une œuvre écrite dans le même style, mais plus puissante et plus majestueuse encore : *l'Arrivée des moissonneurs dans les Marais pontins*. Ce fut ce tableau qui eut les honneurs du salon de 1834.

On est au moment où le soleil, à son déclin, rase la terre et projette des ombres plus douces. Un char trainé par des buffles s'arrête à l'endroit que le maître a fixé pour dresser les tentes du campement. Le maître parle, on obéit à sa voix. L'un des conducteurs est descendu, il s'appuie sur le joug, commande le repos à l'attelage, et jette sur la scène un regard fier et intelligent. Un autre, assis encore sur sa monture paisible, et la main armée de l'aiguillon, comme d'un sceptre, porte au front cette gravité native, cachet des descendants des maîtres du monde; il regarde deux femmes de la troupe qui dansent en s'accompagnant du *piffero*, la cornemuse du pays. Autour du char se groupent des hommes armés d'instruments de moissonneurs et des femmes au tablier gonflé d'épis. Sur le char même, à côté du père de famille, un jeune homme se dispose à déployer les toiles, et une belle jeune femme, tenant en main son enfant encore à la mamelle, s'élève, dominant la scène comme une apparition majestueuse ou comme la divinité qui préside aux moissons. Des villageois des deux sexes peuplent le second plan du paysage, que couronnent au loin les sommets de l'antique presqu'île de Circé, *monte Circello*. Rien de superflu entre la pensée et l'expression, partout bonheur et variété de poses, éloquence de pantomime à la fois fine et simple, majesté imposante, étude savante, caractère profond et varié des têtes, vigueur de coloris, balancement heureux des lignes. Sur les figures, et de toutes parts on sent le soleil dont l'atmosphère est embrasée. Le fond, fin de ton, bien dégradé, bien à son plan, n'eut pas été désavoué par Claude le Lorrain. Et toute cette variété, pleine de puissance et de vie, se résume en unité saisissante. Tel est l'effet qu'au premier aspect produit cette belle œuvre. Aussi, rien de comparable au con-

cert unanime d'éloges et d'acclamations qu'excita le tableau de Léopold à son apparition au salon de 1831. Le public, qui se laisse porter au flot de la mode, n'avait accueilli qu'avec distraction ses premières œuvres, et l'initiation à ce style sévère et pur avait été longue à se faire jour. En vain le petit nombre de vrais connaisseurs qui aime réellement la peinture, s'indignait de cette froideur et criait sur les toits au mauvais goût du siècle; la déplorable habitude de tout parquer par classes, avait fait crier plus fort au gros public: « Ce ne sont que des scènes familières, ce ne sont que des tableaux de genre, » et l'on n'y prêtait qu'une attention secondaire, comme si autre chose que le talent pouvait créer noblesse et roture parmi les artistes. Certes ce que nous représentait Léopold était vieux sous le soleil.

Les types pittoresques des populations agrestes de l'Italie avaient souvent fourni des modèles à nos peintres; mais généralement ce genre avait été traité avec négligence ou maladroitement idéalisé, et le public ne savait point faire la différence. Schnetz seul, retiré comme Robert dans cette sainte Italie, l'avait reproduite avec la puissance inspiratrice de sa belle nature, avec sa sublimité, sa simplicité virgilienne. Mais la multitude, alors, sacrifiait aux faux dieux.

A l'apparition des *Moissonneurs* de Robert, l'œuvre, non la plus parfaite de son pinceau mais celle où se résument avec le plus d'ensemble et d'énergie son système de composition, les habitudes sérieuses de sa pensée et le sentiment du beau dont il était épris, la critique toujours si éveillée, fut un instant décontenancée, et le cri d'admiration fut général. Ainsi, sans coterie, sans cabale, sans prôneurs, par la seule autorité de son talent, Léopold était parvenu à une gloire éclatante à laquelle applaudissaient même ses rivaux. Aux yeux des peintres alors en possession de la vogue, il pouvait avoir le tort du succès; mais il avait aussi cet avantage inappréciable que sa retraite à Rome l'avait rendu étranger à toutes les querelles qui bouleversaient à cette époque le domaine de la pensée et des arts, et que dès lors il n'excitait les défiances de personne. Les écoles de peinture, qui depuis plusieurs siècles s'entre-mêlent et se détrônent tour à tour, étaient dans un moment de crise; on arborait l'art sur des rives nouvelles; on reniait les dieux

classiques; et l'ancien comme le nouveau servait de base à des théories plus ou moins ingénieuses, que le temps a fait triompher par leur côté vrai et brisées aux endroits contestables. Chacun, bien entendu, trouvait la vérité suprême de son côté et soutenait cette vérité comme on soutient une faction: c'était une mêlée terrible et bruyante. Les services rendus par le grand David étaient méconnus, son école bafouée. Gros, l'homme le plus éminemment peintre des temps modernes, le seul qui eût su animer sur la toile le génie en qui la révolution s'était faite homme, Gros semblait avoir égaré les pinceaux d'Aboukir, de Jaffa et d'Eylau. Ces grands ouvrages faisaient l'ornement du Luxembourg. Au lieu d'aller au Luxembourg rendre grâces aux dieux, une critique brutale et ignorante, sans respect pour la grandeur de son passé, pour l'espèce de majesté de son âge et de ses souvenirs, l'abreuve de dégoûts et d'outrages. Autrefois on oubliait: aujourd'hui on tue; et ce dix août, dans les beaux-arts, qui a suivi la révolution de 1830, a été pour eux une fatale époque. Ce n'est pas, comme nous l'avons dit plus haut, que les générations qui procédèrent de David n'eussent eu le tort d'exagérer le principe du maître. L'école avait à soi une recette universelle, l'imitation de l'antique; et constamment un perfide et maladroit souvenir des bas-reliefs et de la bosse s'interposait entre ses yeux et la nature. Au lieu de s'élever jusqu'au style noble, sa prétention constante et son grand mot de ralliement, elle se guindait au style *académique* et nous faisait mourir d'ennui suivant les règles. L'ennui l'a tuée. Mais ne le dissimulons pas, son tort non moins grave aux yeux des novateurs pressés de jouir, c'est qu'elle n'enseignait qu'une voie lente pour arriver au savoir; c'est que, par un principe sage, dont malheureusement elle appliquait mal les conséquences, pour savoir elle voulait qu'on apprit. Ainsi, la haine des études sérieuses, autant que la haine du beau idéal, enfanta l'école romantique. L'une avait préconisé le dessin, rien que le dessin; l'autre ne vit de salut que dans l'effet et la verve, et conspuait le dessin, comme si l'art sans étude, comme si l'art sans dessin ne serait pas, pour emprunter une expression de Bacon, la statue de Polyphème à laquelle on aurait arraché son œil. Par un autre pédantisme, on se reporte avec entraînement vers le moyen-âge et le moyen-âge renaît bientôt en décorations, en ameublements, comme il re-

nait en littérature sous la plume incorrecte de quelques audacieux, moins écrivains qu'érudits. De tous côtés le gothique nous envahit : les cathédrales montent sur les cheminées des salons en façon d'horloges. Pour s'asseoir même il faut braver les pointes aigües d'un siège à la mode, comme sous le consulat il fallait trôner aux sièges antiques, et pour s'asseoir se faire statue de la Grèce, d'Herculanum ou de Pompéï. L'école nouvelle avait d'abord inscrit sur sa bannière : « Retour à la vérité, » la vérité qui n'est que la réalité de choix, la réalité possible ; la foule bouillonnante et capricieuse se précipite dans la réalité nue et sans choix. Enfin, incorrecte à plaisir, horrible et triviale par goût, plus avide de commotions que d'émotions, elle semble ne chercher sa poétique que dans les enfers, ses modèles que dans les hôpitaux, sa gloire que dans l'expression d'idées de Grève et d'échafauds. Les ateliers regorgent d'hommes de génie effrénés de renommée. On divinise des barbouilleurs qui improvisent, qui éternisent, pour ainsi parler, leurs œuvres avortées ; et de misérables ébauches sont prônées à l'égal des œuvres les plus sérieuses. Le sentiment de l'art s'abâtardit par la promiscuité de l'usage. Il y a autant de juges que de peintres, autant de peintres que d'écouliers. Chacun, sans boussole, sans guide, sans frein, plante son drapeau dans un journal, et de ce fort se précipite à la curée des travaux du gouvernement ou au siège des décorations de galeries d'amateurs. Quelle pouvait être, bon Dieu ! la place de l'humble et timide Robert dans une pareille mêlée ? De son belvédère lointain il n'apercevait même point la lutte ; et, confiné dans sa foi silencieuse, il continuait de conclure à sa façon et de faire son chemin tout seul. Toutefois, l'école nouvelle était au plus haut point de son effervescence quand s'ouvrit le salon de 1831, où parurent les *Moissonneurs*, et avec ce tableau les *Pifferari* devant une madone, et une *Femme napolitaine pleurant sur les débris de son habitation ruinée par un tremblement de terre*.

Ces deux derniers tableaux sont au nombre des plus beaux ouvrages de Robert ; le dernier même est son chef-d'œuvre. Deux de ces *Pifferari*, tels qu'on en voit si fréquemment à Rome, s'arrêtent devant une madone. L'un d'eux enfle une cornemuse, tandis que l'autre vient de souffler dans un chalumeau. Les derniers sons qu'il en a tirés expirent dans les airs ; alors il chante et l'œil pieusement tourné

vers l'image de la Vierge , il semble attendre qu'un sourire d'indulgence et de faveur s'imprime sur les lèvres de la madone. A leurs pieds sont deux petites filles dont le recueillement fait ressortir l'ardeur musicale , l'air de foi vive et profonde des musiciens campagnards : églogue charmante qui respire un parfum de naïveté, de vérité locale et qui laisse dans l'âme une douce et pénétrante émotion. Plus puissant et plus sympathique encore était le sentiment excité par la *Femme napolitaine*. Absorbée , anéantie dans une pensée de destruction et de mort , la pauvre mère , car un enfant à la mamelle pose près d'elle sur les débris , est immobile ; et si l'enfant ne se jouait avec l'insouciance de son âge, rien là ne serait vivant que la douleur. C'était toujours le même ton local compris et rendu en maître , toujours le même pouvoir de modelé , la même harmonie générale. Mais on voit que , mis à l'aise par cette simplicité d'invention, par cette unité d'idée où il se complait, il a pu se livrer à toutes les beautés pittoresques de détail et d'ensemble dont il était capable. Ce tableau est irréprochable , et dans la tête de la mère surtout , l'artiste a su atteindre à sublime , à ce pathétique d'expression qui semble n'être que le secret des grands maîtres. Les deux écoles se pressèrent à l'envi autour de ces œuvres de Robert. Fiers de son origine, les classiques le revendiquèrent ; et de fait, ils portaient du même principe, ils tendaient vers le même but , le beau ; mais combien ils diffèrent sur les moyens et dans les résultats ! Sans aller comme eux par des chemins détournés , il attaque franchement la question : au lieu de se faire le pastiche des statuaires anciens , le copiste servile d'une copie , de reproduire sans cesse des marbres et des plâtres , il regarde la nature, la copie d'original à son tour, et parvient ainsi à s'approprier au plus haut point cette noblesse qu'avaient rêvée les Girodet et les Pierre Guérin, ce haut style qui atteste dans M. Ingres un peintre si savant et si fin. D'un autre côté , le naturel de ses œuvres lui faisait trouver grâce devant les romantiques.

Cependant , depuis 1816 , Robert n'avait pas revu la France ; il fit alors un voyage à Paris avec son frère Aurèle, et tomba au milieu des bruits du tocsin sonné contre cette école qui avait été son berceau , et pour laquelle il conservait un vieux respect. Il en fut tout étourdi, et le cri d'admiration qui l'accueillit ne suffit pas pour

rassurer ses esprits émus. Il se trouvait bien quelques critiques grondeurs et sévères, parfois exagérés, souvent justes, qui revisaient à son endroit le jugement public. Il le sut; mais leur voix allait se perdre dans la glorieuse victoire des *Moissonneurs* et de la *Mère napolitaine*. On l'a dit avec justesse, la célébrité d'un artiste, pendant sa vie, n'est pas toujours le gage d'une gloire durable. Le plus souvent, à compter du jour où il quitte la terre, recommence pour ses ouvrages une périlleuse et fatale épreuve. De cette épreuve, depuis près de vingt-huit ans que la postérité est venue pour lui, Léopold est, sur plusieurs points, sorti vainqueur. Tandis que les martyrs de l'école de David, maladroits Argonautes, à la recherche de la beauté, se sont engloutis dans les flots de l'oubli, Robert surnage avec une réputation plus pure, maintenant qu'elle est dégagée de cette atmosphère mondaine, souvent suspecte, où son succès l'avait jeté. Sa place est désormais fixée parmi les maîtres de l'école française; et en effet, à côté de leurs œuvres, ses principales productions, exposées au musée du Louvre, soutiennent sans désavantage la comparaison.

Robert cependant n'était point un artiste complet. Il avait ses défauts: qui n'a pas les siens? Il est deux familles bien distinctes entre les artistes: d'abord les génies d'instinct et par conséquent inégaux dans leur essor. Tel jour la lave coulera sur la toile en traits de feu; quelques jours encore et le volcan sommeillera ou sera éteint. Mais puissants de verve et de sentiment poétique et pittoresque, avides de l'infini, embrassant d'un coup d'œil l'ensemble et les détails, obéissant aux grandes lois intérieures qui les dominent, dédaigneux de procéder de celui-ci ou de celui-là, ils frappent une nouvelle monnaie et rajeunissent l'effigie sans altérer le coin. Ils sont fondateurs originaux sans alliage, marchant droit dans leur individualité et dans leur force, nés d'eux-mêmes, en un mot, fils de leurs œuvres. Ces génies-là sont controversés, car ils ne sont pas accessibles à tous, et chacun les interprète suivant sa façon de sentir; voilà les uns. A côté de ces esprits générateurs, fleurissent les intelligences égales et progressives. Pureté, sobriété, ordonnance. On voit leur marche, on la sent, on la suit. Leur veine calme et sans caprice ni fantaisie, donne son jet en son temps et sans qu'une goutte en échappe sur la route. Leur talent a ses procédés nobles, savants et dé-

finis : l'analyse en met à nu la racine. A eux le grand soleil pour mûrir ; à eux l'héroïque patience , la correction scrupuleuse, une vie consumée dans l'ajustement du beau, une idée et un sillon où ils se maintiennent. Trop sûrs d'eux-mêmes pour avoir besoin de garde-fous, ils obéissent plus au raisonnement qu'à l'imagination, aux conseils de la patience qu'aux bouillons de la sève ; et progressivement, grain à grain, ils germent, verdoyent, grandissent, projettent leurs branches et ont leurs fruits et leur ombre. On voit en eux , pour ainsi parler , se superposer les couches de la végétation. Ceux-là sont compris de tout le monde , et dès lors se concilient tous les suffrages ; voilà les autres. C'est à cette dernière famille qu'appartient Robert. Jamais il n'a l'entrain d'une grande nature en verve ; jamais chez lui la composition ne surgit une, entière, indivisible et tout armée. Il la fabrique avec labeur. Sa main-d'œuvre, il est vrai , devient un art véritable ; mais en dépit de cet art suprême , on aperçoit la trace des pièces de rapport et des soudures. Rivarol disait de l'abbé Delille : « Il fait un sort à chaque vers et néglige la fortune du poème ! » Ce mot peut jusqu'à un certain point s'appliquer à Robert dépourvu de toute spontanéité de jet , et qui travaille en mosaïque. Lorsqu'il commence, il ne sait où il va, et voilà pourquoi son goût le porte, comme il le dit lui-même, vers les sujets où il n'y a qu'une idée. Après qu'il a rencontré un sujet qu'il veut traiter, il essaie, sous des formes innombrables, les lignes et les masses dont il veut faire usage ; il arrange , il défait , il arrange encore. Ce n'est pas tout, subjugué comme il l'est par l'amour de la réalité, qui pour lui est la religion du devoir, *comme un poète qui prend des vers à la pipée*, il va cherchant autour de lui des modèles pour en adapter les traits, l'expression , les gestes à son canevas laborieux. Une belle tête, une expression, une pose, des gestes naturels, francs et hardis s'offrent-ils à son regard ? au lieu d'en confier la garde à la poésie de sa mémoire , et de se les assimiler, il les fixe sur le papier. A force de révision et de délibération, à force de difficulté à saisir l'ensemble, il se perd dans le dédale des détails, et, comme le dit le poète allemand, les arbres l'empêchent de voir la forêt. Au contraire , qu'on examine les dessins des grands maîtres, qu'on suive dans les traits d'une plume rapide la première pensée de telle de leurs œuvres ; tout du premier coup

a été écrit avec ce parti pris , avec cette intuition d'ensemble qui fait jaillir la Minerve tout armée ; et dans des linéaments informes l'œil trouve la place de chaque chose : le principal et l'accessoire, le clair et l'ombre. Quand Delille avait achevé quelque morceau, il avait coutume de dire : « Maintenant , où mettrons-nous cela ? » Ne serait-ce point le langage que Robert se tenait à lui-même ? Il concevait et exécutait un tableau figure à figure , et ce qu'il déployait ensuite de peine et d'artifice pour relier et fondre le tout ensemble , pour grandir en même temps son style et l'élever au-dessus de la prose , est inouï. « Je fais mes tableaux , dit-il lui-même dans une lettre à Gérard , d'une manière si singulière , qu'il ne m'est possible d'en donner la description que quand ils sont près d'être terminés ; je ne peux faire une ébauche arrêtée , car je ne peux conserver les mêmes motifs. La nature que je vois , que j'observe sans cesse , me fournit des idées nouvelles , des mouvements de figures différents ; je fais des changements à n'en plus finir , et cependant je ne sais comment j'arrive au terme , après un embrouillement où quelquefois je ne me reconnais pas moi-même. La nature est si difficile à rendre , surtout celle qui n'offre au premier aspect que l'apparence de la misère ! C'est un travail d'y trouver de la noblesse et de l'élévation , et c'en est un autre que de rendre ce qu'on a trouvé , ce qui nécessite bien des observations et beaucoup de persévérance pour arriver à un résultat heureux. »

Mais comme il y avait en cet homme un sens droit , un sentiment profond du naturel , un amour passionné de son art , une volonté de fer , une indomptable patience , il arrivait qu'à la fin la fusion s'était établie la vie rayonnait ; Prométhée avait animé son idole du feu céleste. L'effet était saisissant au premier abord ; mais l'œil retrouvait ensuite le labeur. On ne pouvait méconnaître que les souvenirs du burin ne lui eussent laissé sécheresse et âpreté de contours , comme si ces contours fussent peints à sec ; une silhouette trop découpée , un arrangement trop symétrique , de la monotonie dans l'exécution , de l'égalité de valeur dans les vêtements divers , une lourdeur incurable dans les draperies et trop souvent des détails sculptés dans le chêne. Ce défaut de dureté ne semble-t-il pas d'ailleurs être le défaut natif de toutes les races allemandes. Holbein , si fin qu'il en est sec , Albert Durer , Lucas Cranach , spon-

tanés, il est vrai, et faciles, sont durs et découpés et n'ont jamais atteint à ce *succoso*, à cette plénitude harmonieuse qui fait la gloire des maîtres italiens et qui fut si souvent l'écueil de Robert. De la grandeur, de la force, un profond caractère dans les œuvres; souvent de la grâce et de l'élégance dans un geste, rarement dans tout l'ensemble d'une figure, et cependant bonheur dans les poses et dans les expressions, des lignes majestueuses, du style, mais rien de cette fantaisie multiforme, de ce je ne sais quoi, qui va de soi seul et se joue, et qui, dans les grands maîtres italiens étonne, déconcerte par sa richesse d'invention, par sa puissance de fécondité, par son art de combinaison, par ses mille ressources d'exécution inspirée, unies à un principe suprême d'ensemble et d'harmonie.

Le tableau des *Moissonneurs* de Robert, son point de maturité complète, et qui attestait encore un progrès, fut donc l'occasion de discussions plus ou moins vives. D'un côté, on entendait voler de bouche en bouche les noms du Giorgion, du Poussin et de Raphaël. Mais certes, le discret et modeste artiste n'avait la prétention d'être ni Raphaël ni le Poussin; et lui, qui avait eu le bon sens de rester sur la terre, sans se risquer aux régions de l'idéal, sentait à merveille qu'il n'avait le vol ni de l'un ni de l'autre. Mais aussi, tout en laissant à chacun sa place, faut-il convenir que, dans sa sphère, nul n'a été nourri de plus forte étude, trempé de plus forte science. Sentir sa dignité, c'est l'assurer et l'accroître. Il a parlé un langage superbe et simple que tout le monde comprend aujourd'hui, mais qui n'appartient qu'à lui seul. Sa volonté ardente, réfléchie, infatigable pour rassembler et coordonner dans un sentiment élevé tout ce qui peut concourir à la beauté d'une œuvre, lui donne de l'analogie avec le Poussin; et si pour l'idéal, si pour l'étendue, si pour l'originalité du cadre et de la pensée il n'a qu'une lointaine filiation avec Raphaël, trop parfait, trop sacré pour ainsi dire d'invention et de forme pour lui faire place sur son piédestal, peut-être pourrait-on ajouter qu'il a possédé au plus haut point les qualités de ses propres défauts; qu'en sa ferme organisation l'invasion grecque et romaine n'a point étouffé l'exquis du naturel; qu'il a senti avec l'âme du divin maître la réalité de choix, et qu'il a compris la nature rustique à peu près comme il semble que Raphaël

l'eut comprise lui-même , s'il n'eut fait que des paysans. Ses œuvres enfin ont comme frappé en médaille la beauté puissante, naïve et *généine* qui sort du sein du peuple , pure comme le lis , forte comme le palmier des Ecritures , pour empêcher de périr l'idée de cette noble race humaine, image de Dieu.

Différent de Gros, qui surtout fut peintre et chez qui l'effervescence et la richesse d'une exécution qui déborde sont trop fortes, non pour son imagination , mais pour sa pensée , différent de Gérard, dont l'organisation la plus fine et la plus délicate , dont l'intelligence la mieux ouverte à tout ce qu'il y a de grand et d'élevé ne rencontrent qu'une sève froide , une langue pâle et incomplète pour s'épancher sur la toile; différent encore de l'école de nos jours, école facile d'élégants à peu près , et qui a son cœur dans sa cervelle , comme on l'a dit d'un auteur célèbre , Léopold Robert offre comme peintre cet heureux phénomène d'une harmonie parfaite, d'un équilibre complet entre la tête et la main, entre l'invention et l'accomplissement. L'enfantement de son œuvre est long, pénible, laborieux , d'accord; mais encore une fois, le temps ne fait rien à l'affaire: dans les arts , il n'y a que l'excellent qui compte. L'intelligence de l'artiste , parente par la poésie du sentiment antique, de celle d'André Chénier , a vu d'une manière élevée; l'à-peu-près ne va pas à sa nature correcte et sévère, elle prend de longs détours, mais enfin elle arrive; la poésie enfin se dégage et se fait jour, et la palette est de niveau avec la pensée.

D'un autre côté, en même temps qu'à Paris les artistes faisaient à Robert un fraternel accueil , le dénigrement ne lui manquait pas ailleurs. L'Italie qui, à notre époque, se soutient très-haut dans la sculpture, mais qui, au milieu de la leçon vivante de tous les chefs-d'œuvre de ses anciennes écoles, est tombée, pour la peinture, au dernier point de faiblesse et d'impuissance , nourrissait un esprit jaloux, Vincent Camuccini. Celui-ci cherchait à rabaisser le talent de notre artiste. On avait vu le vieux Lethière pleurer devant les *Moissonneurs*. On avait vu Gérard , qui avait deviné l'avenir de Léopold, qui lui avait tendu la main dans ses premiers débuts , lui commander aussi des tableaux en 1824 et 1826 pour le soutenir en des moments difficiles. Chose plus rare encore pour l'un des doyens de l'art , dont l'histoire communément tient toujours un peu de la

mythologie de Saturne , on l'avait vu encourager le nouveau venu de ses conseils , le prôner comme son enfant , jouir de son succès comme d'un succès propre. Mais inférieur à de tels sentiments, Camuccini , à l'amertume de critiques légitimes ajoutait des critiques injustes. Dépourvu de naturel et de vérité , cet homme était un artisan d'adresse et d'industrie, un arrangeur habile plutôt qu'un véritable artiste. Trop faible de génie pour dérober leurs secrets aux maîtres , et , par l'étude de la nature , demeurer original tout en se portant leur imitateur, il est resté faux et conventionnel dans sa composition , dans ses lignes , dans sa couleur , et n'a que trop justifié ce jugement prononcé sur lui par notre Pierre Guérin : « Il s'est nourri des anciens et de Raphaël, mais il n'a pu les digérer. » C'était cependant là l'homme qui tenait le sceptre des arts dans la patrie de Michel-Ange et de Raphaël ! Egalement injuste envers M. Ingres , il lui était arrivé le même malheur qu'à Diomède qui, en poursuivant un ennemi devant Troie, se trouva avoir blessé une divinité. Toujours il avait à la bouche, « les maîtres, » et Robert, « la nature. » Ces deux exclamations, qui assurément ne devraient pas s'exclure , s'excluaient l'une l'autre quand elles exprimaient une diversité de système. Camuccini et Robert ne pouvaient par conséquent s'entendre. « Les chefs-d'œuvre de l'art , dit Léopold dans une de ses lettres , ont un degré de perfection , ou plutôt un ensemble de beau que l'on ne trouve pas dans la nature. Je conviens qu'on peut le trouver ; mais je crois, malgré cela, que la nature inspirera bien plutôt un véritable homme de génie que toutes les représentations qu'on en a faites, parce que, avec son imagination , l'artiste n'a pas besoin de l'ouvrage des autres pour se diriger , et que la nature lui offrira toujours des matériaux sûrs. Ensuite, chacun voit la nature bien différemment. Il y en a qui trouvent des beautés sublimes là où d'autres n'aperçoivent rien. » — « Il y a dans ce moment à Venise, dit-il ailleurs, plusieurs artistes étrangers venus pour étudier l'école vénitienne. Je suis toujours étonné de la singulière direction que l'on adopte pour devenir peintre. Elle me semble absurde , car je ne puis me figurer qu'un homme qui a quelque chose dans la tête passe des années à copier; qu'il s'occupe si peu de la nature et tant de ses imitations. La nature seule, dit-il encore, m'inspire, me plaît et me remue ; car c'est

elle que je cherche à étudier , où j'ai l'espoir de trouver des inspirations originales ; je vous en prie , ne pensez pas qu'il entre dans ma manière de sentir le moindre mépris pour les ouvrages des autres : Dieu m'en garde ! Il n'en est pas ainsi , car , au contraire , je crains d'être influencé par eux , et surtout dans le genre que j'ai adopté , je pense que cela n'est pas avantageux. » (*Lettres à M. Marcotte.*)

Telles étaient les paroles de Léopold. Or , un homme pourvu d'une aussi vivace prédilection pour la nature , ne pouvait être goûté par l'artificiel Camuccini. Et , d'ailleurs , pour avoir le droit de la critique , il fallait avoir aussi le courage de la justice. La France vengea Robert : son tableau fut acheté par le roi Louis-Philippe à la suite de l'exposition de 1834 , et l'artiste reçut publiquement la croix de la Légion-d'Honneur des mains du roi. L'administration chargée des encouragements dans les arts , avait bien quelque tort à réparer envers l'artiste. En effet , il exposait depuis 1822 , et six années s'étaient écoulées sans que le gouvernement lui eût acheté ou commandé aucun ouvrage. Il avait fallu qu'en 1828 , dans son vif désir de voir figurer une de ses œuvres au milieu de celles de ses anciens camarades et de ses émules au musée du Luxembourg , le pauvre Léopold fit le sacrifice d'une partie considérable du prix de son tableau de la *Madonna dell' Arco* pour l'y faire admettre. Et encore le tableau n'y entra-t-il point sans difficultés , et fallut-il que le premier peintre du roi , le baron Gérard , usât de son crédit pour faire acheter six mille francs une page qui en vaut aujourd'hui trente mille. Les *Moissonneurs* furent payés huit mille francs , et ils ont eu à cette époque , la bonne fortune d'être gravés en taille-douce avec une finesse , une force et un bonheur de rendu et d'harmonie vraiment extraordinaires , par l'un des premiers artistes des temps modernes , M. Paul Mercuri. La valeur de cette petite estampe , exécutée in-4°, sur cuivre , pour le journal l'*Artiste* , est montée aujourd'hui à un prix excessif , et les épreuves , dites d'*artiste* , ne se vendent pas moins de quatre à cinq cents francs.

Tout ce qu'il y eut d'éclat dans le succès de ce tableau , qui attestait encore un progrès chez l'auteur , ne réussit pas à détruire le germe de la maladie mélancolique dont les sourdes atteintes mi-

naient le malheureux depuis bien des années , et dont il devait devenir la victime. Plusieurs causes de mort ravageaient son cerveau et son cœur. D'abord, la fin volontaire de son frère Alfred lui avait donné une commotion profonde. Depuis ce cruel événement il était devenu plus morose, et sitôt que cette pensée lui revenait à l'esprit, et elle y revenait fréquemment, il se sentait frémir la fibre et frissonner le courage. Tout , dès lors , se présentait à son imagination malade sous un jour ténébreux et funeste. Cependant son talent et sa douceur lui avaient concilié de vives amitiés bien faites pour l'arracher à ses nerveuses préoccupations. Nous avons parlé de M. Schnetz, il est temps de parler d'une autre amitié qui l'a pris à ses débuts, et l'a couvert de son égide pendant toute la durée de sa grande carrière. C'était en 1825; le tableau de l'*Improvisateur napolitain* venait d'être envoyé à l'exposition, quand Léopold, qui se trouvait à Rome, reçut de Paris, d'une personne qui lui était inconnue, une lettre contenant des félicitations sur ses ouvrages du salon précédent, et l'expression du désir de posséder quelques peintures de sa main. Cette lettre était de M. Marcotte, alors directeur des forêts de l'état, amateur des arts, homme de grand goût, de grand sens et de grand cœur. C'est le même qui avait eu aussi, avec les comtes Pastoret et Turpin de Crissé le tact et la gloire de deviner M. Ingres, et qui le soutint de sa fortune et de son amitié à une époque où ce modèle des artistes, traité si justement aujourd'hui comme un ancien, était méconnu. Robert fut touché des avances d'un tel homme, et y répondit. Non-seulement M. Marcotte lui acheta des tableaux, le dirigea dans le placement de ses œuvres; mais il allégea l'artiste des soins matériels de sa petite fortune; il l'éclaira de son expérience pour tirer parti de ses fonds, et lui fut à la fois, grâce à l'autorité de son âge, un conseil officieux et bienveillant, un père, un ami: dévouement touchant et simple qu'on ne saurait trop admirer dans nos temps d'agitation et d'égoïsme, et qui, jusques aux derniers moments de Léopold, fut fidèle à lui-même! Une correspondance active et soutenue s'ouvrit entre le patron et l'artiste. Toutes les lettres de celui-ci, dont la dernière est datée de cinq jours avant qu'il mit fin à sa vie, sont d'une grande étendue, bien ordonnées, écrites avec naturel, riches de faits et de sentiments élevés, tendres et religieux, le fidèle mi-

roir de son âme. Nous n'en citerons qu'une que l'on peut considérer comme une véritable autobiographie de notre célèbre compatriote.

« Rome, ce 24 juin 1830.

» Très-cher Monsieur ! — Schnetz est parti, il y a huit jours, très-fâché de quitter Rome dont le séjour lui plaît toujours davantage. J'aurais écrit plus tôt cette lettre pour la lui remettre, si j'avais su que son voyage dût être rapide ; mais il ne l'avait pas annoncé tel. Ce qui l'a fait changer d'idée, c'est qu'il a été chargé des dépêches de M. de la Ferronnays pour le ministère. Cela lui donne un caractère diplomatique et, par conséquent, une importance qui peut lui faire oublier quelqueune des commissions dont ses nombreux amis de Rome l'ont chargé. Je lui ai remis une lettre pour M. Ingres, où je remercie un homme aussi recommandable par son caractère et par son talent du souvenir qu'il veut bien me conserver. Sans vous, cher Monsieur, bien certainement il m'eût perdu de vue, et j'en aurais eu beaucoup de peine.

» Votre dernière lettre, Monsieur, m'a fait une impression bien vive, puisqu'elle m'a fait comprendre que le bonheur peut se trouver. Mais quel homme vous êtes ! et quels sentiments ! Si vous êtes heureux, qui peut le mériter comme vous ? Je ne puis assez vous dire combien je jouis chaque fois que je reçois des nouvelles de vous, Monsieur. Tout ce qui est renfermé dans vos tant chères lettres, que je conserve précieusement, me fait du bien, tout ! Il n'y a pas pour moi une parole de perdue. Vos conseils m'émeuvent et je les regarde comme parfaitement bons. Ce que vous me dites du mariage, je le pense, et pourtant Dieu sait si jamais je me sentirai la raison de me régler sur ce que vous m'engagez à faire ! Je ne suis pas arrivé à l'âge où je me trouve sans avoir eu le cœur engagé et même sans avoir eu des espérances de bonheur ; elles se sont évanouies par les combinaisons les plus singulières, et je reste avec des regrets. Ces regrets me seraient plus pénibles si je n'étais assuré que mon état de célibataire me lie plus étroitement à ma famille que si j'avais une femme, lien que j'ai toujours cherché à resserrer avec les miens par un motif de reconnaissance. Jamais je n'épouserai une Romaine, ni une femme qui ne soit pas de ma religion. Vos idées à ce sujet me paraissent de toute justesse. Je

suis de la religion réformée et j'aime à croire que je suis religieux, non de cette manière étroite qui a fait tant de mal au monde ; mais il me semble que les préceptes de toutes les croyances peuvent concourir au bonheur de l'homme , parce que tous tendent toujours à amortir les passions qui rendent quelquefois bien malheureux , si elles n'ont pas d'autre frein ou si on n'a un sentiment inné de justice pour ses semblables. Un homme égoïste peut se livrer peut-être à tous ses penchants sans en souffrir ; ne s'occupant que de lui, il n'éprouve aucune peine s'il est de quelque chose dans le malheur des autres. C'est de cette manière que je m'explique le calme et même le contentement que j'aperçois chez tant de personnes qui, à ce qu'il me semble, ne devraient pas en avoir.

» Chacun voit le monde à sa manière, chacun y a ses goûts, ses plaisirs. L'un jouit du présent, l'autre pense à l'avenir ; et, en prenant des routes bien différentes , tous cependant visent au même but, celui de passer l'existence avec le plus de plaisirs et le moins de peines, physiquement et moralement parlant. Qui a raison ? qui pense le mieux ? Il y a longtemps qu'on ne peut s'accorder sur ce point.

» J'arrive à ce que je veux vous dire, Monsieur. Je veux vous exposer ma vie , et vous jugerez si je pouvais aspirer à un autre bonheur que celui qui, jusqu'à présent, m'a fait agir. Je ne parle pas d'une circonstance qui aurait pu me faire dévier, parce que les illusions du bonheur le plus incroyable avaient bouleversé ma tête. Mais c'est une histoire-tout entière que je n'entreprendrai pas de raconter ici.

» Sans avoir reçu une éducation soignée, ma famille, dont la fortune était fort peu considérable , a cependant fait tout ce qu'elle a pu pour que je reçusse quelque instruction , d'autant plus que je paraissais le désirer. Je dois ajouter que, si j'avais été sur un autre théâtre que celui d'un village dans les montagnes du Jura, peut-être j'aurais plus profité que je n'ai fait. Mais si, à cet égard, j'ai eu beaucoup à désirer , j'ai eu ce bien inappréciable d'avoir l'exemple des vertus les plus rares dans ma famille, de la délicatesse de sentiment la plus exquise et en même temps la plus naturelle en ma mère.

» Arrivé à un âge où l'on a dû penser à me donner un état , je

suis entré dans le commerce ; mais cette carrière n'était pas faite pour moi. Après plusieurs dégoûts et après avoir passé quelque temps hors de ma famille , j'y suis rentré pour m'occuper à dessiner quelques mauvaises gravures que je copiais avec une précision qui faisait dire que j'avais du talent , et me le faisait croire. Une circonstance particulière décida mes parents à m'envoyer à Paris, pensant qu'un séjour de quelques années dans cette capitale serait suffisant pour me donner un état qui me rendrait indépendant. Alors mon père se prépara à faire les dépenses nécessaires pour m'y entretenir. Hélas ! j'ignorais bien complètement alors qu'il fallût un temps si long avant que, dans les arts, on pût vivre d'une manière tant soit peu sûre. Mais il faut que je dise un mot de la circonstance qui me fit partir.

» Mes parents , qui ont tant veillé sur leurs enfants pour qu'ils ne souffrissent pas d'un trop grand isolement , ne s'en séparaient qu'en étant sûrs de les laisser sous la direction et avec les conseils de personnes sages. C'est ce qu'ils firent pour moi. Je ne sais si le nom des frères Girardet, dans les arts, vous est connu. Il y en a un qui s'est distingué dans la gravure en taille-douce ; ce n'est pas de celui-là que je veux parler , mais d'un frère qui était graveur aussi et qui, à l'époque dont je parle, était revenu de Paris pour épouser la fille d'un ministre protestant d'un village voisin de la Chaux-de-fonds , où ma famille est encore , et retourna avec sa femme dans la capitale. On me le donna comme maître et directeur, et c'est chez lui que je passai les premières années de mon séjour à Paris. Je me trouvai engagé à suivre la même branche et je devins graveur un peu malgré moi , surtout lorsque j'eus fait la différence de la gravure et de la peinture. Mon maître, que j'ai toujours considéré comme un parfait honnête homme, n'avait cependant pas à mes yeux un talent qui me donnât l'espoir d'en acquérir. C'est ce qui m'engagea, tout'en restant chez lui, à entrer dans l'atelier d'un maître pour apprendre à dessiner. Je choisis celui de M. David , et je m'en félicite actuellement. J'étais bien jeune , et cette circonstance, probablement jointe à quelques dispositions, me fit remarquer du restaurateur de l'école.

» Pendant ce temps , mes parents , qui avaient d'autres enfants que l'on ne devait pas sacrifier pour moi , étaient inquiets du ré-

sultat de mes études. Ma mère fit un voyage à Paris, pour s'assurer par ses yeux des espérances que l'on pouvait fonder sur mon avenir. Elle vit M. David, qui lui en donna de favorables, et elle me quitta avec l'idée qu'elle et mon père pouvaient continuer leurs sacrifices pour me procurer une réussite. J'avais pour but la pension à Rome : à un premier concours j'obtins un second prix, et, deux ans après, me figurant que le premier prix devait suivre, je me présentai à un second concours. Les circonstances politiques firent évanouir toutes mes espérances, ce que déjà vous connaissez, et, le cœur navré, je me retrouvai dans ma famille après lui avoir occasionné des dépenses trop considérables pour ses moyens. Cependant j'en fus reçu avec les démonstrations du plus grand attachement, non-seulement par mon père et ma mère, mais par mes frères et par mes sœurs. Il est vrai que si j'ai eu à me plaindre du sort, on ne pouvait me faire de reproches, m'étant toujours conduit de manière à conserver, avec l'amour de ma famille, l'estime générale. La reconnaissance que j'ai ressentie pour ces marques particulières d'affection a été d'une grande influence dans ma vie. Je n'ai plus consulté que ce souvenir et il a été le grand moteur de mes actions, d'autant que les sacrifices que j'ai occasionnés ont été, je ne puis me le cacher, pour beaucoup dans les événements qui, quelques années après, ont entraîné bien des malheurs dans ma famille : c'est en gémissant que je le reconnais.

» M. David, pendant que j'étais à son atelier, m'avait engagé à peindre quelquefois. J'ai eu lieu de me féliciter de ce conseil, qui fut cause que je pus m'occuper d'une manière assez lucrative pendant le temps que je passai en Suisse. A Neuchâtel, je fis quelques bonnes connaissances, parmi lesquelles se trouvait un amateur des arts, M. de Roulet, qui venait de faire un séjour de plusieurs années en Italie avec sa famille, et qui, ne voyant que Rome pour un artiste, m'engagea à faire ce voyage. En peu d'années, me disait-il, je pouvais me classer parmi les artistes qui vivent honorablement. Mais, pour réaliser ce projet, il fallait encore des dépenses, et j'aurais préféré devenir paysan plutôt que d'induire ma famille à en faire de nouvelles. M. de Roulet fut instruit de ma position et me fit une proposition très-désintéressée. Il s'engagea à me fournir les moyens d'étudier et de travailler pendant trois ans, et il se

contenta que je lui rendisse ses avances quand je le pourrais. Vous pensez bien que j'acceptai avec reconnaissance , et je partis pour Rome avec l'idée d'y vaincre ou d'y mourir. J'eus le bonheur d'y trouver des amis en grand nombre et plusieurs dont les talents et les conseils me firent abandonner la gravure pour la peinture. Ma constitution a dû être bien forte pour résister au travail le plus assidu , je dirai même le plus imprudent , ainsi qu'aux peines et aux chagrins qui suivirent des nouvelles funestes de ma famille. Enfin , grâce en soit rendue au Grand Ordonnateur , après bien des soucis sur ma réussite , je commençai à espérer , et à la fin de la troisième année , j'avais au moins une douzaine de tableaux terminés , dont les artistes de Rome faisaient l'éloge et qui plaisaient par leur originalité.

» J'avais obtenu du gouverneur de Rome une autorisation pour avoir un local propre à travailler dans un endroit où l'on avait réuni plus de deux cents montagnards : hommes , femmes et enfants , tous parents des brigands répandus dans les montagnes , et qui portaient des costumes qu'on n'avait jamais vus ici. J'y passai plusieurs mois , et après y avoir fait plusieurs tableaux , j'achetai tous les costumes pour pouvoir faire de nouveaux ouvrages chez moi.

» Je n'ai jamais eu de savoir-faire pour me présenter aux amateurs qui viennent en grand nombre à Rome , et ma timidité était si grande alors qu'elle me fit beaucoup de tort. Cependant un artiste m'amena un jour M. le colonel de La Marre , qui habitait Rome. Mes tableaux lui plurent ; il conduisit chez moi ses amis et connaissances , et le succès le plus singulier suivit. Il était temps qu'il arrivât ; car j'avais déjà été obligé d'engager M. de Roulet à continuer de m'aider encore quelque temps pour faire passer l'hiver. C'est à compter de cette époque que la fortune m'a regardé d'un œil favorable. Enfin , au bout de quelques mois , je me trouvais en position d'engager mes parents à m'envoyer mon jeune frère , qui déjà était employé dans une petite branche d'horlogerie. Mais , voyant qu'en la suivant , il aurait toujours une existence peu aisée , et me rappelant qu'il avait montré des dispositions pour le dessin , je lui peignis les avantages d'un changement d'état. D'ail-

LÉOPOLD ROBERT.

rs, voyant ma nouvelle fortune, il fut naturellement entraîné à
air.

» J'avais contracté une dette considérable avec ma famille, et une
utre aussi avec M. de Roulet. Je n'eus pas de repos qu'elles ne
ussent entièrement acquittées. C'est pour cette raison que je fis
un grand nombre de petits tableaux qui m'en facilitèrent les moyens
plutôt que d'autres où j'aurais peut-être acquis davantage. J'avais
un autre souci, l'incertitude de la réussite de mon frère, craignant
de l'engager tout de suite au grand genre qui ne peut offrir de res-
sources que quand on a un talent tout à fait distingué. J'eus alors
l'idée de lui faire commencer le recueil de dessins d'après mes ta-
bleaux, ce qui l'intéressa, dans la pensée que l'entreprise de les
graver pouvait être avantageuse à tous deux. Mais, tout en s'oc-
cupant de ce travail, il ne perdait pas de vue la peinture. Il pou-
suivait les études nécessaires pour se mettre en état de faire d'
tableaux. Les premiers qu'il entreprit furent des intérieurs. Il me
semble que cette marche est bonne; du moins quand on se livre à
ce genre, d'après nature, on a sous les yeux son tableau tout fait:
couleurs, effets, lignes, ne vous tourmentent pas à chercher; on
n'a qu'à copier ce qu'on voit. Il en résulte, à mon sentiment, qu'un
jeune artiste travaille avec plus de plaisir et réussit mieux que s'il
se met tout de suite en face de son imagination qui ne peut être
rendue, parce qu'il manque des moyens nécessaires pour le faire.
Enfin, je n'ai qu'à me féliciter au sujet d'Aurèle, car le voilà lancé;
il ne lui manque plus qu'une chose, c'est d'être lui. Pour cela je
crois qu'un voyage qui le séparât quelque temps de moi qui l'in-
fluence trop, lui ferait du bien.

» Mais je reprends mon discours. Ce ne fut que plusieurs an-
nées après l'arrivée de mon frère que je me fus acquitté entière-
ment. Mais je me trouvais sans aucune avance par devers moi. Je
ne pouvais donc raisonnablement songer à me marier; d'autar
qu'à cet égard j'ai des idées positives et que j'ai toujours craint
mettre une femme et des enfants dans une position peu aisée.
mais, non plus, je n'ai eu l'idée de prendre une femme par des
tifs intéressés. Ces raisons vous expliqueront peut-être, cher
sieur, le véritable motif de mon état présent. Ne croyez pas
vous prie, qu'il dénote de ma part de l'aridité de cœur et

sois semblable à tant d'hommes qui craignent le mariage parce qu'ils l'envisagent comme un lien qui peut les empêcher de se livrer à une vie libre et peu réglée. J'aime trop l'ordre et la tranquillité pour cela, et j'ai toujours envisagé une union bien assortie comme le bonheur le plus complet qu'on puisse éprouver. Si je ressens quelque peine de ne l'avoir pas, je dois dire que j'ai eu des dédommagements, tels que le contentement d'avoir toujours d'heureuses nouvelles à apprendre à ma famille, dont chacun de ses membres jouissait véritablement; cette satisfaction a fait jusqu'à cette heure mes plus chères délices. Ma pauvre mère, qui aimait tant ses enfants, m'a procuré le bonheur de la posséder quelque temps à Rome. Si je ne l'avais pas vue alors, combien sa perte n'eût-elle pas été plus douloureuse pour moi!

» La peinture m'occupe en ce moment d'une manière exclusive. Il me semble que je me sens intérieurement un talent que je voudrais mettre au jour, ce qui me préoccupe et me fait envisager l'avenir avec assez de tranquillité. Si quelques récompenses ou même des honneurs m'arrivaient, je les recevrais certainement avec plaisir; mais je puis dire que je ne me tourmente pas pour en obtenir. Une vie douce et contemplative me paraît préférable aux agitations d'un cœur ambitieux; et ce qui me fait plaisir, c'est que plus je vais et plus je sens que ce calme, accompagné d'abord d'ennui, de tristesse et de mécontentement, me devient actuellement habituel.

» Mais pardon, cher Monsieur, excusez-moi de vous parler toujours de moi et de ce qui me touche. Je me suis laissé entraîner. Je voulais vous dire d'abord très-brièvement pourquoi je n'ai pas encore fait choix d'une femme: pour vous l'expliquer, je devais, à ce qu'il m'a semblé, vous donner toutes mes raisons. J'ai donc pensé à vous raconter ma vie qui, à la vérité, est bien insignifiante et qui ne peut avoir d'intérêt que pour les personnes qui me montrent de l'affection; encore doivent-elles être douées d'une bonne dose de patience, car j'ai outrepassé la mesure d'une lettre raisonnable. Et peut-être vous en aurais-je écrit davantage encore, tant je suis heureux, très-excellent Monsieur, de causer avec vous!...»

Nombre d'autres lettres sont adressées à M. Schnetz et à M. Gérard, et le tout formerait plus de quatre volumes in-8°. Il semble que cet homme silencieux et intérieur réservât toute l'abondance et

les épanchements de son âme pour sa correspondance , et l'on admire comment lui , qui produisait si lentement et qui cependant a tant produit, lui qu'une rouille inexorable rongea au cœur , a pu trouver le temps de faire de grandes lectures , d'écrire un si grand nombre de lettres , et ne pas succomber sous le poids de tant de préoccupations accumulées. Toutes ces lettres seront un jour le plus précieux monument pour les arts ; seules elles pourront faire connaître Léopold tout entier. On y suivra avec une douloureuse anxiété le développement et les phases diverses de son intelligence et de son talent, la marche progressive de sa maladie funeste, et les jugements les plus instructifs sur l'état des arts en Italie et en France.

M. Marcotte a été à Robert ce que fut au grand Poussin M. de Chanteloup : leurs deux noms, avec celui de M. de Roulet, sont désormais inséparables , et jamais protecteurs et protégés n'ont été plus dignes les uns des autres. M. Marcotte eut bientôt discerné ce qu'il y avait de sombres inquiétudes et de fatales infirmités dans cette âme honnête et pure, et il ne cessa d'apposer la fermeté de la raison et les tendresses de l'amitié à ses idées noires. Cependant tout était un sujet de douleur à l'artiste. Les sacrifices faits pour son éducation par sa famille, qu'il n'avait pu rembourser qu'en 1828 , lui revenaient incessamment à l'esprit et lui causaient un attendrissement qui dégénérait bientôt en tristesse , et il finissait par y voir la cause des malheurs arrivés depuis aux siens. Son frère Aurèle , qu'il avait appelé auprès de lui , et qui se montrait, par la rapidité de ses progrès et le dévouement le plus touchant et le plus entier , digne de ses soins , lui devenait également un objet de souci. Risquerait-il son avenir en l'engageant tout de suite dans le grand genre où seul un talent distingué peut trouver des ressources ? Se bornerait-il à lui faire commencer des dessins d'après ses tableaux pour les graver ensuite ? Sa tendre mère , qu'il avait eu un instant le bonheur de posséder à Rome , et dont la présence avait fait diversion à la concentration de ses idées, lui était un souvenir douloureux par les regrets ; et cette sensibilité fébrile, ingénieuse à se forger des tourments et des angoisses , reprenait sans cesse et fatalement le dessus. Il était dans cet état quand il revint à Paris en 1834 , après une longue absence et que la vue de son

ami M. Marcotte, qu'il ne connaissait que par correspondance, lui causa une de ces émotions douces qui devaient, pour un temps, l'élever à ses pensées taciturnes.

Par un hasard singulier, les deux frères : Léopold arrivant d'Italie et Aurèle venant de Suisse, descendaient le même jour et presque à la même heure dans la maison hospitalière et amie de M. Marcotte. Léopold était un homme petit, grêle, d'un aspect triste, lourd et sans distinction. Timide et réservé, il prenait partout la dernière place et le dernier rôle; mais, parlait-il, sa conversation décelait une délicatesse de sentiments et une justesse de vue peu communes. Ceux qui l'avaient connu furent frappés d'un changement survenu dans l'expression de sa figure, dans ses manières, dans son langage. Sa physionomie accusait une mélancolie plus profonde; son geste plus de mesure, sa parole un tour plus délicat, une sorte de parfum de tendresse et d'élégance inaccoutumé. Était-ce le progrès d'une pensée toujours tendue vers le beau? Était-ce le fruit de ses habitudes méditatives? C'était tout cela; mais c'était encore, ainsi qu'on le dira plus tard, l'empreinte fatale des orages du cœur. « La tribulation est à l'âme, dit Montaigne, comme un marteau qui la frappe et qui en la battant la fourbit et la dérouille. C'est la fournaise à recuire l'âme. » Et de fait, le propre des grandes passions est d'allumer et d'exalter à l'excès, à leur foyer, les facultés humaines, comme ces maladies de la jeunesse qui avancent avec la vie les forces et les délicatesses de l'intelligence.

A peine l'arrivée de Léopold Robert fut-elle connue à Paris, que la curiosité publique se dirigea vers sa personne. Il y répondit peu. Les éditeurs d'estampes méditèrent à l'envi des publications d'après ses ouvrages. C'était alors la fureur des *albums*, et quelques-uns lui demandèrent des dessins et des lithographies. Il fit une douzaine de ces dernières, empreintes de ses qualités, mais aussi de cette âpreté de touche dont il ne sut jamais se défaire. Son séjour à Paris fut de courte durée; il partit pour la Suisse et revit sa famille; puis il alla s'arrêter quelques mois à Florence qu'il affectionnait particulièrement, et où il peignit deux petits tableaux; et enfin, au mois de février 1832, il alla s'établir à Venise, pour y peindre le quatrième tableau de sa collection des saisons. Le sujet

devait être d'abord le Carnaval ; mais quand il en eut fait un croquis dessiné, qui est resté, il y renonça ; soit qu'il vit dans ce sujet, qui tient un peu du burlesque, trop d'opposition avec la nature de son talent, soit que la gaité dont la scène devait s'animer contrariât trop les dispositions moroses de son esprit. Il choisit donc le *Départ des pêcheurs de l'Adriatique pour la pêche au long cours*. Dans l'intervalle, il avait envoyé au salon de 1835, *Deux jeunes filles napolitaines se parant pour la danse*, et *Deux jeunes Suissesses caressant un chevreau*. Mais alors sa mélancolie faisait des progrès rapides. Il a beau chercher à y donner le change par le mouvement, il a beau fuir de Paris en Suisse, de Suisse en Italie, l'agitation de son sang, la révolte de sa sensibilité morbide le poursuivent avec acharnement :

Post equitem sedet atra cura.

Et c'est dans ces funestes dispositions qu'il arrache à son cerveau la dernière de ses compositions. Aussi l'histoire de cette peinture est-elle irrévocablement liée à celle de ses souffrances morales, et en devint-elle une expression vivante. Souvent l'oppression de sa poitrine le force à jeter la palette. Une fois dans une agitation nerveuse, il accourt à l'atelier d'Aurèle, il tombe échevelé sur une chaise en s'écriant : « C'est fini de moi ! dans quelques jours je serai mort ! » L'idée de son frère suicidé lui revient comme un fantôme et fait résonner en son cœur comme le glas d'une horloge funèbre.

« Voilà minuit qui sonne ! écrit-il le 31 décembre 1832 à M — Marcotte. J'ai voulu attendre jusqu'à ce moment pour vous dire que je pense à vous, à votre chère famille, et que mes prières pour votre bonheur, pour votre santé et pour toutes les satisfactions que vous pouvez désirer, sont plus ardentes que jamais. Voici donc une nouvelle année qui commence ! Comme le temps passe et combien d'événements nouveaux il amène ! Il est certain qu'on ne peut les prévoir et que la plus grande capacité humaine est souvent en défaut devant les secrets de l'avenir. Si au moins on avait la raison de se préparer à tout ce qui peut arriver, on éviterait bien des moments pénibles ; il faut dire cependant que l'on n'en aurait pas

aussi de très-doux. Ainsi tout se compense assez. Il y a certainement des époques de la vie bien malheureuses ; mais elles passent et quelquefois elles sont suivies de calme et même de satisfaction, quand surtout l'âme a conservé de l'énergie dans la peine. Mais si elle a été brisée dans la tempête , elle ne se relève plus quand le temps devient serein. Mais je ne sais ce qui m'entraîne à faire de ces raisonnements. C'est, je crois, la peur, non celle d'un danger présent , mais d'un qui est arrivé (le suicide de son frère), et que l'on n'envisage qu'avec un sentiment d'effroi quand on l'a évité. »

Déjà le funèbre *tædium vitæ* de la folie ébranlait son cerveau. Robert fit toutefois une première esquisse de son sujet et l'envoya , en 1834 , à M. Marcotte , dont il reçut les éloges en même temps que ceux de M. Schnetz. Mais son inquiète pensée voyait au-delà ; il se remet à l'œuvre , et , après d'héroïques efforts , il amène à fin une composition nouvelle. « Je suis arrivé ici comme un fou, » écrit-il de Venise le 27 mai 1834 , à M. Victor Schnetz, « et la décision d'y faire de suite une grande composition n'a pas été accompagnée de l'inspiration , de ce premier jet qui est beaucoup pour l'originalité d'une composition. Bien ou mal , j'en suis sorti , et je sens pourtant en moi un contentement vraiment grand d'arriver à la fin d'un travail qui , suivant toutes les probabilités , ne devait pas avoir de fin. Je me sens plus de courage et de bonnes dispositions pour recommencer autre chose , d'autant plus que ma santé s'est bien améliorée. Il est vrai que mon intention est de faire un *Repos en Egypte* ; peut-être qu'en cela je vais donner encore une preuve d'inconséquence , n'ayant jamais traité de sujet historique. Vive la liberté cependant , et cette indépendance qui n'asservit pas l'homme au caprice des autres, et qui retient bien souvent sa verve ! Je vais avant m'occuper d'autre chose qui me demandera quelques mois. » En effet, au milieu des travaux de ses *Pêcheurs*, il esquaissa un *Repos en Egypte* , qui dans l'état inachevé où il est resté , n'est pas fait , malgré la noble vigueur du travail, pour prouver que Léopold pût s'élever aux régions suprêmes de l'invention et de l'idéal.

Il y avait longtemps qu'il était à Venise , et , sauf cette dernière esquisse , il n'avait rien fait que sa grande toile , la plus pénible et

la plus travaillée qu'il ait produite. Son projet était , depuis plusieurs années , d'exécuter un tableau commandé par un amateur, et une copie des *Moissonneurs*, promise à M. Marcotte. Mais que de temps dévoré par son mal ! que de calamités et d'angoisses fantastiques , et cependant poignantes ! Le jour des morts , il écrit : « C'est aujourd'hui que l'on prie pour ceux qui ont été enlevés à la terre. Hélas ! nos prières feront-elles du bien à ceux que nous regrettons ? Quoi qu'il en soit je ne suis pas moins porté à les faire , bien que dans notre culte nous n'ayons pas cette obligation. Mais tout ce qui parle à l'âme , au cœur , devrait être universellement reçu , et il me semble qu'il y a quelque chose d'attendrissant dans ce commun accord de lamentations des vivants pour ceux qui ne sont plus : elles nous font réfléchir à notre destinée. »

Ainsi toutes ses lettres , depuis son établissement dans l'antique Venise , ce grand cimetière aux linceuls flottants , sont empreintes d'une tristesse profonde. Il souffre de ce que la singularité de cette ville l'empêche de faire des promenades si salutaires ailleurs. Sans cesse il parle de ses humeurs noires. Il prend la Bible qui ne le quittait jamais , et dans les sublimes exhortations du livre saint il puise quelques instants de résignation, mais d'une résignation trompeuse. Sa mélancolie a besoin de se nourrir d'elle-même : y être arraché le fait souffrir ; les distractions extérieures, les représentations théâtrales, par exemple, l'irritent. Dans ses moments de calme et de lucidité il analyse son état mental. « Cette fâcheuse tendance de mon caractère existe , dit-il quelque part , et je crois que c'est un mal qui est dans le sang. Quelles en sont les raisons ? Quels en sont les remèdes ? Je l'ignore. Ne le voit-on pas ce mal dans des familles entières y faire des victimes sans causes positives. »

Enfin , après des tâtonnements sans nombre , après d'immenses labeurs et des milliers d'essais renouvelés , sa peinture est terminée. Il l'expédie à M. Marcotte. Mais par je ne sais quelle fatale circonstance , la caisse est retardée à Lyon et n'arrive à Paris que trois jours après l'ouverture de l'exposition du Louvre, où les règlements empêchent la peinture de paraître. L'artiste était fort inquiet sur le sort de son œuvre, quand un article inséré par M. De-lécluse dans le *Journal des Débats* , et communiqué à Robert par

le consul de France, M. de Sacy, vint lui en apprendre l'heureuse arrivée et le succès auprès de ce petit nombre de connaisseurs qui dispose des renommées. Le tableau fit une grande sensation à son apparition chez le propriétaire, M. Paturle. A peine cet amateur des arts avait-il permis qu'on livrât le tableau à la curiosité publique dans une des salles de la mairie du deuxième arrondissement (ce tableau fut exposé au profit des pauvres; le prix d'entrée était fixé à un franc, et en deux mois on avait réuni seize mille francs), qu'une nouvelle éclata comme le tonnerre : Léopold Robert s'était suicidé ! En effet, le 20 mars 1835, il s'était coupé la gorge, au milieu de sa gloire et de son triomphe. Le tableau des *Pêcheurs* avait été exposé d'abord à Venise, et y avait excité une admiration générale. Le vice-roi et tout ce que la ville renfermait d'artistes et d'hommes distingués, étaient venus payer un tribut d'éloges à son auteur. L'académie s'était empressée de le recevoir dans son sein. Tous les bruits de l'enthousiasme retentissaient à ses oreilles : « Mais que signifie toute cette gloire ? disait Léopold à son frère la veille de sa mort, tout cela laisse un vide affreux dans le cœur. »

Quelles ont été les causes réelles de son suicide ? se demanda-t-on de toutes parts. Une dame française publia, quand la nouvelle était palpitante encore, une brochure dédiée au survivant des frères, à Aurèle. Là elle peignait l'infortuné artiste admis chez une grande dame qui aimait les arts et les pratiquait à ses heures. Cette dame avait une fille jeune et belle, qui partageait, au point de vue de l'art, les admirations et les empressements de sa mère pour le grand artiste. Celui-ci s'était laissé prendre à ces douceurs, et un beau jour, quand la jeune fille était venue, sans y entendre malice, lui annoncer son futur mariage, Robert avait sondé la plaie de son cœur, et s'était, dans le délire du désespoir, donné la mort. Récit et personnages de pure invention ! Une autre dame, celle-là anglaise, Mrs Trollope, donna une variante également fabuleuse aux causes de la mort de Robert. C'était, suivant elle, un désespoir religieux et la suite d'indiscrets efforts d'une parente du peintre pour lui faire abjurer sa communion et embrasser le catholicisme. Non, la vérité est ailleurs : Léopold Robert était un hypocondriaque, qui portait dans son sein des germes de destruction. Il avait avoué anciennement à son frère que deux ou trois fois il avait eu la pen-

sée de se détruire ; c'était dans les premiers temps de son séjour à Rome, où il était tourmenté de l'idée de réussir et de s'acquitter de ses engagements envers M. de Roulet et sa famille. Depuis la mort de son frère et celle de sa mère , il s'était tourné vers la religion. Ces idées s'étaient fortifiées encore, et il ne parlait qu'avec horreur du suicide , qu'avec pitié de son pauvre frère Alfred , dont cependant il devait suivre l'exemple.

Son extrême timidité, qui l'exposait à tous les mécomptes , était pour lui un tourment continuel ; et cette lutte incessante entre les puissances de l'âme et ses moyens d'action, donnait prise aux pointes acérées de sa mélancolie. Celle-ci n'avait-elle point d'aliment ? elle s'en prenait à l'art : la peur de ne pas réussir devenait aussitôt la muse du pauvre artiste et troublait son repos ; ses succès même se transformaient en autant de causes d'effroi. Ainsi , aux acclamations qui avaient accueilli ses *Moissonneurs* , il se prit à craindre de ne plus être à l'avenir qu'inférieur à lui-même. Comme un homme emporté dans les airs , il suffoquait à l'idée de tomber dans l'espace. Comme un ballon enlevé au plus haut du ciel , il s'est perdu faute d'air. Ce n'est pas tout, une passion funeste, sans espérance possible, vint jeter une flamme nouvelle à sa mélancolie, et c'est à toutes ces causes incessantes et combinées , à toutes ces luttes engagées entre son insatiable amour pour son art et ses souffrances physiques et morales , entre l'honnêteté de ses sentiments et les étreintes d'un désespoir dévoré dans la solitude et le silence, que sa raison a succombé. La renommée lui avait ouvert la porte de beaucoup de grandes maisons à Rome et à Florence. Par une aversion native pour le monde, fondée sur une timidité sans exemple, il n'avait que rarement répondu aux avances. Mais entre toutes les familles illustres qu'il fréquentait s'en trouvait une née en France et que les révolutions en avaient exilée. Un mari et sa femme, beaucoup plus jeunes que Robert, la composaient avec une parente. C'était la princesse Charlotte Napoléon , fille de Joseph, comte de Survilliers , mariée à son cousin Napoléon , fils aîné de Louis, comte de Saint-Leu, et de la reine Hortense, et leur parente M^{lle} Juliette de Villeneuve, depuis épouse de son cousin M. Joachim Clary. Ces personnes non-seulement aimaient les arts, mais elles les pratiquaient elles-mêmes, de sorte qu'à peine les eut-il connues,

qu'il s'établit entre elles et lui un genre d'intimité où , d'une part, le culte du talent, l'autorité des conseils et la bienveillance ; et de l'autre, l'amour-propre satisfait , la timidité vaincue , et plus tard l'attrait de je ne sais quel sentiment inconnu, semblaient avoir fait disparaître les distances sociales. Certes, il faut une expérience du monde bien solide , une rectitude de jugement bien affermie chez les gens de lettres et les artistes , pour ne pas se laisser aller aux séductions de ces trompeuses égalités que les circonstances fondent sur le sable entre le talent et la puissance. Les plus habiles s'y laissent prendre ; et depuis le Tasse et Voltaire jusqu'à Léopold, la leçon du réveil a été terrible. Robert le sentait, et en vain lui disait-on que le talent est une dignité en France et qu'il égalise tous les rangs. Le fils du pauvre artisan de la Chaux-de-fonds se tenait sur une respectueuse réserve ; mais enfin subjugué par les égards, par les attentions, par les cajoleries de tout genre, par les charmes journaliers, si entraînants à l'étranger, d'une conversation qui ne se rencontre que chez des Français , et où il trouvait l'écho de ses opinions et de son cœur, il se livra au courant d'un bonheur d'autant plus vif qu'il avait plus d'innocence. Cette famille de patrons, qui ne semblaient vouloir que de l'amitié, mit un lien de plus entre elle et Léopold, en faisant avec lui, en commun, une suite de compositions pittoresques.

Cependant Robert , lui aussi avait sa Fornarine , jeune fille du peuple dont la beauté plaisait à ses yeux artistes, mais dont l'humble fortune et la facilité de mœurs le sauvaient des poisons de l'orgueil et des inquiétudes de la conscience. Sans se rendre compte de la passion profonde qui l'agitait et qui l'empêchait d'en feindre une autre , il renonça à ses premières habitudes de cœur , et retomba tout entier sur lui-même , ne se permettant d'autre distraction que cette société où tant d'égards flatteurs l'attiraient. Un événement tragique , la mort prématurée du prince Napoléon, vint rendre sa présence plus nécessaire à la princesse Charlotte , qu'il ne pouvait abandonner dans ses douleurs ; et c'est à la suite de ces redoublements de soins de tous les instants , d'attentions délicates, de tendre confiance , de larmes versées et recueillies , que le malheureux artiste, à qui l'honnêteté de ses principes comme l'humilité de sa naissance n'avaient pas permis de s'avouer jusqu'ici ses

sentiments, en reconnut tous les progrès et les ravages. Cet homme dont le cœur s'était amolli aux tendresses de la famille durant sa jeunesse, qui entourait son frère Aurèle d'une étreinte si fraternelle, qui ne pouvait penser à la Chaux-de-fonds sans que les larmes lui remplissent les yeux; lui qui aimait tant la simplicité, et qui s'écriait avec le bon Ducis: « O que toutes ces pauvres maisons bourgeoises rient à mon cœur! » se trouvait par la fortune, jeté dans une sphère qui n'était point la sienne. La solitude en tête, rendu à lui-même, il eut peur; et sa tournure d'esprit rêveuse, méditative et mélancolique continua à ne lui plus fournir que des pensées poignantes.

On n'est que trop disposé à accuser les malheureux: on a reproché à celui-ci de ne pas avoir fui à la première découverte de sa passion inégale et d'avoir eu peut-être le tort d'ouvrir son cœur à de folles espérances après que l'objet de sa passion fût entré dans le veuvage. Mais oublie-t-on que la raison de l'infortuné avait plus de droiture que de force et que, quand il se comprit lui-même il était trop tard? En vain, alors, voulant briser avec le passé, chassa-t-il loin de son esprit le nom même de la jeune veuve; en vain brûla-t-il avec détermination toutes ses lettres qui, de Florence, venaient le chercher à Venise, ce cœur était brisé pour jamais. D'ailleurs, encore une fois, son mal le plus terrible n'était point l'amour: son vautour dévorant était sa mélancolie, sa mélancolie qui cherchait son aliment dans cet amour même, et qui, à coup sûr, en eut inventé un autre si elle n'eût pas eu celui-là. Ses douleurs hypocondriaques s'exaspéraient sous l'influence de ses émotions successives, quelles qu'elles fussent; et tour à tour, cause et effet, l'exaspération des douleurs intimes accroissait les troubles survenus dans ses fonctions intellectuelles. Que son amour n'ait été qu'une forme de sa folie; qu'il ait eu, pour ainsi parler, son siège dans les hypocondres plutôt que dans le cœur; qu'il faille y reconnaître la cause primitive ou seulement occasionnelle de son suicide, c'est là une thèse qu'il faut laisser à la médecine. Sénèque proclamait quelque part qu'il y a un coin de folie dans toutes les têtes de génie; et qui connaît que Dieu les limites de la raison et de la folie?

Mais admettons, si l'on veut, que Léopold Robert se soit donné

la mort seulement parce qu'il y avait une place dans sa vie pour une affection, et que cette place n'a pas été remplie. On comprend, en effet, que cette nature délicate, élevée mais timide, ait pu s'éprendre en secret d'une grande dame, quand surtout cette grande dame avait la séduction du malheur. Mais est-il bien certain que sa passion n'ait point eu de complice? A une femme échappe-t-il jamais l'impression qu'elle a produite? Et est-on bien assuré que cet être presque fantastique et qui cependant a fait la destinée de l'artiste, cette femme « dont le sourire était son plus doux éloge et son plus digne prix, » n'ait rien fait d'imprudent pour fasciner cette âme naïve, pour égarer cette inflexible droiture, pour attiser, en un mot, cette passion qui devait emprunter de l'ardeur de l'âge même où elle était née? Chacun d'ailleurs, ne l'a-t-on pas dit cent fois? chacun, plus ou moins, a son rêve, sa patrie d'au-delà, son île de bonheur. Heureux si l'on y aborde! Plus heureux peut-être si l'on n'y aborde pas: on y croit toujours. Léopold Robert a eu son rêve; et trop faible pour laisser mourir ou s'apaiser en lui les brûlantes facultés du cœur, il est mort avec elles et par elles. Mais les dévouements de sa jeunesse et la longue virginité de cette âme austère avaient préparé sa maturité féconde, et ces souvenirs forment une couronne lumineuse autour de sa tête. Disons-le donc, cet homme était trop plein d'âme et de bonnes pensées morales et religieuses pour avoir, de propos délibéré, sacrifié sa vie. Un calme et un sang-froid apparents ont bien pu, comme l'a rapporté son frère, présider à son action suprême; un quart d'heure avant l'accomplissement de son funeste dessein, la vieille servante qui soignait l'atelier a bien pu le voir peindre encore, comme s'il eût voulu périr sur la brèche, les armes de son art à la main; néanmoins l'infortuné a succombé à une altération organique. Et, en effet, les observations faites sur sa dépouille mortelle ont constaté un épanchement séreux considérable dans son cerveau.

Ses obsèques eurent lieu sans pompe. Son corps, placé dans une gondole, escorté par son frère, par ses amis et par les artistes nationaux ou étrangers qui se trouvaient à Venise, a été déposé, arrosé des larmes de tous, à St-Christophe, petite île tout près de la grande cité.

« Il dort, dit Lamartine, dans la patrie de Canova, avec lequel

il eut tant de ressemblance par le sentiment du beau , ce vrai but de l'art. Son corps est indiqué au passant par une simple pierre où ses amis ont gravé son nom. Il repose dans la petite île de St-Christophe , parmi les lagunes de Venise. La mer qu'il peignit de là, dans ses *Pêcheurs* , se déroule terne et brumeuse autour de l'îlot. Était-ce une prévision de sa destinée ? Son tombeau était dans son horizon, sa tristesse était dans les physionomies de ses figures ; le navire sur lequel cette famille va s'embarquer ressemble à un catafalque , au sommet duquel la vergue et le mât figurent une croix funèbre sur la sépulture des vagues !

» Que les voyageurs sympathiques à la mélancolie de l'âme et à la maladie mortelle du génie aillent penser et prier sur ce petit tertre de sable qui recouvre sa tombe. Son âme n'était pas responsable de sa main ; la nature ne l'avait pas doué ou il n'avait pas exercé en lui la force nécessaire à ces grands hommes destinés à lutter avec ce qu'on nomme l'idéal ; l'idéal fait plus de victimes qu'on ne pense , c'est la maladie des grandes imaginations qui ont un faible cœur. Où Michel-Ange aurait survécu , Léopold Robert succomba. Plaignons-le, ne l'accusons pas. Sa mort ne fut pas une délibération de sa raison, mais un accès de défaillance qui anéantit sa raison. Il y a des organisations qui n'ont pas la trempe de leur volonté ; la vie les tue par leur puissance même de trop sentir. Nous ne l'excusons pas, à Dieu ne plaise ! Nous l'interprétons.»

Le tableau des *Pêcheurs* a figuré au salon du Louvre , en 1836, avec un petit tableau *La mère heureuse* , et l'esquisse du *Repos en Egypte*. L'intérêt qui s'attachait à la triste fin de Léopold ajoutait encore à la curiosité publique quand parut le tableau des *Pêcheurs*. On fut frappé du voile de mélancolie profonde qui couvre cette œuvre dernière du peintre, et qui est étrangère dans la réalité à la nature de la scène qu'elle représente. Si l'on va au détail des figures de ces habitants de Chioggia , ce caractère est bien plus marqué encore. Chacun des personnages vit , agit , pense pour soi , est triste pour soi. Il semble que le dégoût de la vie qui brisait l'âme de l'artiste ait passé à tous les acteurs de la scène et que le peintre se soit identifié avec eux. Celui qui relève les filets , trop poétisé dans son geste , semble porter la main à une épée. Il n'y a pas jusqu'à l'enfant qui tient le fanal qui n'ait quelque chose de solen-

nel et de sombre, caractère aussi opposé à son âge qu'à l'action si simple qu'il représente. Et cependant, en se mettant au point de vue grave et poétique de l'artiste, on ne peut se défendre d'une impression vive et profonde. Tout dans les détails concourt à la beauté, à l'unité de l'ensemble. Le style s'est élevé à une hauteur admirable, et tout devient vrai d'expression, comme tout est puissant de forme et de couleur. Jamais Robert n'avait manié le pinceau avec une pareille habileté; cette œuvre, au point de vue pittoresque, était encore un progrès; et, si l'artiste n'avait pas quitté cette terre de douleur, on ne saurait prévoir jusqu'où un talent si fortement trempé eût pu s'élever, et s'il n'eût pas donné la preuve de cet adage proclamé par Buffon : le génie c'est la patience.

Les deux tableaux peints par Léopold pour M. Gérard, en 1824 et 1826, n'ont figuré à aucun salon. Le premier représente un *Jeune pâtre de l'Apennin soignant une chèvre blessée*; le second une *Mère pleurant sur le corps de sa fille exposée*. C'est un usage touchant des Etats du Pape, usage plus pittoresque encore dans les montagnes, à raison des costumes, d'exposer les morts à visage découvert dans la maison mortuaire, jusqu'à ce que les confréries les emportent à leur dernière demeure. Robert avait été témoin plusieurs fois de ces tristes scènes, et il a fait une répétition de ce petit tableau pour un amateur éclairé des arts, M. le général baron Fagel, ministre des Pays-Bas à Paris.

Pendant les quatorze années qui s'écoulèrent depuis l'arrivée de son frère à Rome, en 1822 jusqu'en 1835, le nombre des ouvrages qu'il a peints s'élève à plus de deux cent cinquante, parmi lesquels cinq ou six morceaux de premier ordre. Toutes les figures de ses tableaux, sauf quelques portraits historiés, sont de demi-nature, malgré les conseils de Gérard, qui le poussait à peindre de grandeur naturelle.

Nous avons dit que les *Moissonneurs* ont été gravés par M. Mercuri. Ils l'ont été de nouveau et de la même grandeur, avec les *Pêcheurs*, par M. Desclaux, au pointillé soutenu de traits de burin. Un autre habile artiste, M. Zaché Prévost, a gravé de nouveau, en grand, ces deux tableaux, ainsi que l'*Improvisateur* et la *Madone de l'Arc*. Ces quatre gravures sont au *mezzotinto* soutenu d'un mélange merveilleusement inventé de burin. On a une planche de

taille-douce de la *Vedova*, tableau appartenant à M. Marcotte, par Mandel de Berlin. Le portrait de Léopold Robert a été gravé par Zaché Prévost, d'après un dessin exécuté sur nature par Aurèle. Ce dernier en a fait aussi une lithographie. Une notice sur sa vie et ses ouvrages a été publiée par un grand critique dans les arts, M. Delécluse. Cette notice pleine de faits, écrite avec une conscience, un tact et un talent sérieux, se distribuait chez Goupil et Rittner, les courageux marchands d'estampes, les seuls qui, au milieu de l'abandon où le gouvernement laissait l'art de la gravure, aient eu le courage de la soutenir et de tendre la main à cette grande école, l'une des gloires de la France. Trois mille exemplaires de la notice, répandus en quelques semaines, n'ont pas peu contribué à populariser le nom de l'illustre Léopold Robert.

TESTAMENT DE LÉOPOLD ROBERT.

« Frascati, le 16 octobre 1830.

» Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit; comme il suit, soit:
» Considérant que moi, Léopold Robert, étant mortel et devant mourir une fois, sans savoir le moment où la mort peut m'arriver, je suis résolu à faire mon dernier testament, maintenant que je suis dans la force de mes facultés morales et physiques, pour que mes successeurs et héritiers n'aient après ma mort aucune occasion ni raison de controverse, procès, etc. En conséquence, je dispose comme suit de tous mes biens, tant meubles qu'immeubles, créances, rentes publiques et particulières existantes partout en mon nom. Je lègue à ma chère sœur Adèle Robert, dix mille francs de France en argent, parce que j'ai le désir de réparer à son égard ce que les circonstances et le sort ont eu de moins heureux pour elle dans notre famille, que pour ses frères et sa sœur. D'ailleurs, j'aime bien lui donner une marque de reconnaissance de ce qu'elle a été jusqu'à la mort de notre excellente mère, sa fidèle compagne et amie, et qu'elle l'est, en ce moment, de notre très-cher père. J'entends et je veux que le reste de mes biens soit partagé également entre ma chère sœur Sophie Huguenin née Robert, ma chère sœur Adèle Robert et mon cher frère Aurèle Robert, en les engageant à donner à la Chambre de charité de ma commune du Locle

et à l'Etablissement des jeunes filles de la Chaux-de-fonds ce qu'ils jugeront à propos.

» Ceci dit , je veux , j'ordonne et je commande que ce soit ma dernière volonté et disposition , laquelle doit servir de donation et de codicile en cas de mort, et de tout autre titre ou raison, comme cela et non autrement.

» LÉOPOLD ROBERT. »

Indépendamment de ce testament , on trouva dans ses papiers le billet suivant, écrit un mois et quelques jours avant sa mort :

« Je laisse à mon frère Aurèle Robert les dessins qu'il a faits d'après mes tableaux et que j'ai acquis à différentes époques. Il pourra faire de ces dessins tout ce qui lui semblera le plus avantageux dans son intérêt , ce qui est d'autant plus juste que ces dessins n'ont pas été payés par moi à leur juste valeur. C'est une petite marque de ma vive reconnaissance pour l'assistance de l'amour fraternel le plus dévoué.

» LÉOPOLD ROBERT.

» Venise, ce 11 février 1835. »

CATALOGUE DE L'ŒUVRE DE LÉOPOLD ROBERT.

- 1817 Portrait de Léopold Robert ; appartenant à M^{me} Huguenin-Robert, à la Chaux-de-fonds.
- 1818 Intérieur d'une cour à Rome, avec un pèlerin faisant baiser des reliques à des enfants ; à M. Fischer, ancien avoyer, à Berne.
- 1818 Eglise souterraine de Saint-Martin-des-Monts, à Rome, avec figures ; au comte d'Affry, à Fribourg, en Suisse.
- 1819 Procession de moines dans l'église des saints Côme et Damien, à Rome ; à M. de Beauvoir, à Paris.
- 1819 Intérieur du cloître de l'Ara-Coeli, à Rome ; à la famille de Robert.
- 1819 Intérieur de la sacristie de Saint-Jean-de-Latran, à Rome, avec figures ; à M^{lle} Adèle Robert, sœur de Léopold.
- 1820 Tête de jeune fille de Sonnino, grandeur naturelle ; à lord Kinnaird, en Ecosse.
- 1820 Un vieux pâtre et sa fille endormis auprès d'une Madone ; à ***
- 1820 Brigand avec sa femme ; à ***

- 1820 Femme de Sonnino et son enfant endormi; au roi des Belges.
- 1820 Brigand retiré avec sa famille dans le creux d'un châtaignier, et se préparant à la défense; à la duchesse de Berry, à Venise.
- 1821 Vieille disant la bonne aventure à une jeune fille de Sonnino; à ***
- 1821 Brigands dans les montagnes de Terracina; au baron de Fouquancourt.
- 1821 Jeune religieuse recevant la bénédiction d'une abbesse; à ***
- 1821 Portrait de lord Drummond et de deux de ses amis; à lord Drummond, en Angleterre.
- 1821 Procession de pèlerins chantant les litanies du matin; à M. de Roulet de Mézerac, à Neuchâtel.
- 1821 Religieuse mourante; au même.
- 1821 Religieuses effrayées par des brigands qui envahissent leur couvent; à lord Kinnaird, en Ecosse.
- 1821 Pêcheur et jeune fille de l'île de Procida (le pêcheur tient une mandoline); à M. le comte Pourtalès-Gorgier, à Paris.
- 1822 Brigand blessé; au roi des Belges.
- 1822 Femme de l'île d'Ischia, scène de désespoir; à M. Coulon-Marval, à Neuchâtel.
- 1822 Tête de jeune fille de l'île de Procida; au roi de Prusse.
- 1822 L'Improvisateur napolitain, grandeur naturelle. Gravé en grand à la manière noire soutenue de burin, par Zaché Prévost; en petit au trait, par Joubert; était au palais de Neuilly, et disparut à la révolution de 1848.
- 1822 Frascatane au rendez-vous; à feu le chevalier Bartholdy.
- 1822 Enlèvement de jeunes filles par des brigands; à M. de Rothschild, à Naples.
- 1823 Femme de brigand veillant sur le sommeil de son mari; quatorze répétitions appartenant à autant de cabinets différents.
- 1823 Repos de pèlerines dans la campagne de Rome; à la maréchale de Lauriston.
- 1823 Envahissement d'un couvent de religieuses par des brigands, composition tout à fait différente du même sujet peint en 1821 pour lord Kinnaird; à M^{me} la maréchale de Lauriston.
- 1823 Brigand en prières avec sa femme; à M. le prince Aldobrandini-Borghèse, à Rome.
- 1823 Berger romain; à M. de Rothschild, à Naples.
- 1823 Pillage d'un couvent de religieuses par des pirates turcs; à ***
- 1823 Brigand mourant; à M. le duc de Fitz-James, à Paris.
- 1823 Deux jeunes filles napolitaines revenant de la fête; à M. le comte de Gourieff, en Russie.
- 1823 Vieux pâtre des Apennins endormi, près de lui un jeune garçon joue du hautbois; au même.
- 1823 Jeune chevrier des Apennins soignant une chèvre blessée; à la baronne Gérard, veuve du peintre, à Paris.
- 1823 Etude de tête de jeune Frascatane, demi-nature; à M. Marcotte d'Argenteuill, à Paris.

-
- 1823 Danse napolitaine dans l'île de Capri ; à M. le marquis Hutchinson , à Londres.
- 1823 Femme de l'île de Procida ; à M. Philipps, en Angleterre.
- 1824 Costume de Sorrento , grandeur naturelle ; à M. Rauch , sculpteur , à Berlin.
- 1824 Pêcheur improvisant ; à M. le général Disney, en Angleterre.
- 1824 Vieille disant la bonne aventure ; à M. Marl, en Belgique.
- 1824 Brigand blessé à mort et sa femme se livrant au désespoir ; au roi des Belges.
- 1824 Répétition du tableau précédent ; à M. le duc de Fitz-James , à Paris.
- 1824 Deux vues intérieures de Rome, avec beaucoup de figures de *contadini*, de moines, de marchands de poissons et de marchands de légumes ; à M. le vicomte de Fontenay, à Stuttgart.
- 1824 Intérieur des ruines de Saint-Paul-hors-les-Murs (Rome), le lendemain de l'incendie ; au musée de Neuchâtel.
- 1824 Répétition du tableau précédent ; cabinet du sculpteur danois Thorwaldsen.
- 1824 Retraite de brigands ; à M. le comte Basilewski, à Saint-Petersbourg.
- 1824 Famille de brigands en alarmes ; à M. le prince de Metternich.
- 1824 Jeunes filles de Frascati portant des corbeilles de fleurs et de fruits ; à M. Rougemont de Lœwenberg, à Paris.
- 1824 Deux brigands, brigand et sa femme en prières, costume de Monticelli ; à lord Hanson, en Angleterre.
- 1824 Brigand mourant ; à M. le comte de Schœnbrunn, à Vienne.
- 1825 Jeunes napolitaines revenant d'une fête, à M^{me} la princesse de Souwaroff, à Berlin.
- 1825 Brigand veillant à côté de sa femme endormie ; à M^{me} Huguenin née Robert.
- 1825 Jeunes filles de l'île de Capri ; à lord Acton, à Naples.
- 1825 Famille de brigands se parant dans une grotte, d'objets enlevés à des voyageurs ; à M^{me} la comtesse de Nesselrode, à Saint-Petersbourg.
- 1825 Femme de l'île de Procida, sur le bord de la mer, attendant son mari durant une tempête ; à M. le duc de Laval-Montmorency.
- 1826 Pèlerins reçus à la porte d'un couvent ; à M^{me} Schickler, à Paris.
- 1826 Tête de femme de Sora, demi-nature, - Pèlerine des montagnes voisines du lac Fucino, avec son enfant mourant ; à M. Marcotte d'Argenteuil.
- 1826 Le marinier napolitain avec une jeune fille de l'île d'Ischia ; a passé de feu Guérin le peintre à M. A. Nottebohm, de Rotterdam.
- 1826 Répétition du sujet précédent, à M. Roulet de Mézerac.
- 1826 L'ermite de Saint-Nicolas , au mont Epomeo , île d'Ischia , recevant des fruits d'une jeune fille ; à M. le comte de Feltre, à Paris.
- 1827 Jeune fille de Procida donnant à boire à un pêcheur ; à M. Casimir Le-comte, à Paris.
- 1827 Retour de la fête de la Madone de l'Arc ; au musée du Louvre.

-
- 1827 Une fille de Procida au rendez-vous. M. Edouard Bertin avait donné ce tableau à sa mère, à qui il a été volé.
- 1827 Répétition du tableau précédent, esquisse terminée; à M. Snell, à Rome.
- 1827 Jeunes filles d'Ischia au rendez-vous; à***
- 1827 Vieille femme disant la bonne aventure à une jeune fille; à M. Mari, en Belgique.
- 1827 Tête de jeune fille de Frascati, demi-nature; à M. Marcotte d'Argenteuil.
- 1827 Deux jeunes filles de San-Donato, se déshabillant pour se baigner; à M. Marcotte aîné, à Troyes.
- 1827 Ermite trouvé mort près de son ermitage par un *pecoraro*; à M. Marcotte d'Argenteuil.
- 1827 Deux jeunes paysannes à la fontaine; à M. de Mann, en Belgique.
- 1828 Tête de jeune fille des environs de Rome, demi-nature; à M. Marcotte d'Argenteuil.
- 1828 Les petits pêcheurs de grenouilles dans les Marais pontins; à M. Marcotte aîné.
- 1828 Jeune fille de Sonnino ôtant une épine du pied à une de ses compagnes; à M. Marcotte-Genlis.
- 1828 Jeune Grec aiguisant son poignard, grandeur naturelle; à M. Frédéric de Pourtalès.
- 1828 Répétition du même tableau, avec variantes et de plus petite dimension; au sculpteur Thorwaldsen.
- 1828 Femme de Sora pleurant sur sa fille morte; à M^{me} la baronne Gérard, veuve du peintre.
- 1828 Répétition de ce tableau; à M. le comte de Schœnbrunn, à Vienne.
- 1828 Idem; à M. le général baron Fagel, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire des Pays-Bas, à Paris.
- 1828 Deux petits flûteurs *pecorari* chantant l'*Angelus* du matin sur une des sommités des Apennins; au roi des Pays-Bas.
- 1829 *Pifferari* devant une madone; à M. Casimir Lecomte.
- 1829 Jeunes filles à la fontaine; à M. Dubois, à Paris.
- 1829 Vieille femme malade entourée de ses petits enfants; à M. Armand de Werdt, à Berne.
- 1829 Portrait de jeunes personnes, filles de la comtesse de Celles, petites-filles de M^{me} de Valence, arrière-petites-filles de la comtesse de Genlis, en costume de paysannes des environs de Rome; à M^{me} la comtesse de Celles.
- 1829 La femme du marin, costume d'Ischia; à M. de Coulon-Marval, à Neuchâtel.
- 1829 Deux brigands avec leurs femmes. — Brigand arrêtant une femme; à M. le comte de Hahn, à Berlin.
- 1830 Jeune fille de Frascati; à M. Falconet, à Naples.
- 1830 Halte de moissonneurs dans les Marais pontins; gravé en grand à la manière noire soutenue de burin, par Z. Prévost; en petit au burin, par Paolo Mercuri; au pointillé, par Desclaux; au trait par Joubert, et de nouveau au burin par les frères Varin; au musée du Louvre.

- 1831 Tête de Frascatane, grandeur naturelle; à M. le comte Demidoff, à Florence.
- 1831 Tête de femme de Sezze; à M. le vicomte de la Villegreux, à Paris.
- 1831 Enterrement d'un fils aîné de paysans romains, gravé par Z. Prévost; était dans la galerie du Palais royal et fut volé en 1848.
- 1831 Femme napolitaine pleurant sur les débris de sa maison détruite par un tremblement de terre, gravé par Z. Prévost pour la Société des amis des arts; au musée du Louvre; mutilé le 24 février 1848.
- 1831 Episode de l'insurrection italienne à Civita-Castellana. Deux femmes effrayées par les révoltés de Bologne en 1831; à M. le comte de Ganay, à Paris.
- 1831 Portrait du prince Napoléon Bonaparte, mari de la princesse Charlotte, grandeur naturelle; à la famille Napoléon.
- 1832 Deux jeunes filles des environs de Berne caressant un chevreau; à M. Marcotte-Genlis.
- 1833 Deux jeunes filles napolitaines se parant pour une fête champêtre; à M. Deu, à Strasbourg.
- 1834 Portrait en petit de M. Odier, peintre; à M^{me} Odier mère.
- 1834 Deux esquisses du repos de la Sainte-Famille en Egypte; à la famille de Robert.
- 1834 Troisième esquisse du même sujet; à M. Marcotte d'Argenteuil.
- 1834 La mère heureuse, gravé en taille-douce par Mandel de Berlin sous le titre de la *Védova*; à M. Marcotte d'Argenteuil.
- 1834 Départ des pêcheurs de l'Adriatique pour la pêche au long cours, gravé en grand à la manière noire soutenue de burlin par Z. Prévost; en petit au pointillé par Desclaux; au trait par Joubert; à M. Paturle.
- 1835 Répétition inachevée, avec des changements et de petite proportion, de la Halte des Moissonneurs dans les Marais pontins; à M. le comte Raczyński, à Berlin.

Robert a exécuté, en 1834, pour M^{me} Delpech et pour les éditeurs Rittner et Goupil, les lithographies dont les titres suivent: *l'Improvisateur*, la *Prédication*, le *Repos du pâtre*, la *Mère italienne*, une *Suisse*, *Bergère de Suisse avec un enfant*, *Brigand napolitain*.

Il a laissé une grande quantité d'esquisses peintes, souvent fort terminées, de dessins à l'aquarelle, au crayon noir, à l'estompe, à la plume, qui, pour la plupart, appartiennent à sa famille.

- 1818 **Esquisses peintes.** — Vue du lac d'Albano; Intérieur de cour à Rome; Deux Intérieurs du cloître de Saint-Laurent à Rome; Un paysage; Voûte du Colisée; Intérieur de cour à Rome.
- 1819 Autre Intérieur de cour à Rome; Cloître de chartreux à Rome; Brigand romain; Femme de Sonnino; Femme de Vérolì; Intérieur de l'église de Sainte-Constance à Rome; Autre femme de Sonnino; Vieille *ciocciara*.
- 1820 Costume de San-Lorenzo; Vue du temple de Vénus à Rome, prise des arcades du Colisée; Intérieur de l'église de Sainte-Agnès près Rome; Religieuse franciscaine; Femme de Sonnino; Etude de chien des Pyrénées;

Intérieur de cloître; Escalier de la villa Mécène à Tivoli; Porte de Saint-Laurent à Rome; Cloître de Sainte-Praxède à Rome; Deux intérieurs du Colisée.

- 1822 Attelage de buffles; Roméo et Juliette, esquisse appartenant à la famille de Robert; Même sujet, appartenant à M. Snell à Rome; Assemblée de famille romaine sur une terrasse, appartenant au même M. Snell; Pâtre et sa femme retirés dans une grotte pendant l'orage; Pompiers romains; Etude de mer sur la côte de Salerne; Autre marine, même côte; Vue prise de Monte-Porzio; Vue du Vésuve; Vue d'Albano.
- 1823 Pèlerin.
- 1824 Religieux bénédictin.
- 1825 Capucin; Esquisse du tableau appartenant au prince de Laval-Montmorency; Bœuf romain, grande étude pour le tableau de la Madonne de l'Arc, appartenant au musée de Neuchâtel.
- 1827 Première esquisse du retour de la fête de la Madonne de l'Arc.
- 1828 Tête d'étude du bouvier qui est en tête du tableau des Moissonneurs, chez M. Marcotte d'Argenteuil.
- 1829 Ebauche d'une tête de sainte, grandeur naturelle, chez M. Dubois, à Paris.
- 1832 Eglise construite par Palladio, à Palestrina, lagunes de Venise.

M. Marcotte d'Argenteuil possède plusieurs dessins de Robert, dont deux à la plume, très-remarquables, du sujet des *Pêcheurs*, dessins exécutés, l'un quand le tableau était avancé, l'autre quand il était terminé. Ce sont ces deux dessins qui ont été gravés par Joubert pour la notice de M. Delécluze sur Léopold. M. Marcotte a en outre une esquisse au crayon du sujet abandonné du *Carnaval de Venise*.

M. Feuillet de Conches possède un charmant dessin à la plume, fait en 1829, pour la fable de *Daphnis et Alcimadure* de La Fontaine.

On voit chez M^{me} Robert à la Chaux-de-fonds, une étude de paysage représentant une grotte entourée de végétation, peinte par le hollandais Verstappen, et dans laquelle Léopold a ébauché une ou deux figures. Enfin M^{me} Huguenin-Robert a réuni et classé en deux albums, avec l'aide d'Aurèle, tous les croquis, esquisses, dessins finis ou non terminés quelle a pu recueillir de son frère, à commencer par les informes essais de sa première enfance et par ses gravures. Parmi les dessins encadrés qu'elle a recueillis, on remarque une fort belle étude à la *seppia*, qui porte la date de

1833 , et représente une femme en costume de *Marina* , environs de Venise.

Sources. Cette notice est un abrégé de : *Léopold Robert, sa vie et ses œuvres* , par F. Feuillet de Conches. — Voir aussi : *Messager boiteux* de 1836. — *Notice sur la vie et les ouvrages de Léopold Robert* , par E.-J. Delécluze. — *Biographie universelle* , article Robert. — *Histoire des peintres de toutes les écoles* , par Charles Blanc. — *Lamartine, cours de littérature*.

ROESSINGER.

Frédéric-Louis Roessinger , né à Couvet le 7 juillet 1800 , fut destiné par son père à la profession médicale. Ses premières études se firent dans l'école du village, et son père, qui était pharmacien , lui enseigna les éléments des sciences naturelles et de la botanique. Il se fit remarquer de bonne heure par un grand talent d'observation , une imagination très-vive, ardente, un caractère d'une fermeté et d'une énergie extraordinaires. Il resta dans la maison paternelle jusqu'à l'âge de dix-huit ans; à cette époque il fit un séjour d'un an à Thoune , chez un médecin , où il continua son éducation et apprit la langue allemande. Vers la fin de 1819 il se rendit à Paris et se livra avec ardeur à l'étude de la médecine et de la chirurgie , passant des nuits entières à l'ouvrage et déclarant à ses camarades , qui l'engageaient à ménager sa santé , qu'il n'était pas seulement guidé par l'amour de la science , mais qu'étant l'aîné d'une nombreuse famille il avait des devoirs à remplir et qu'il devait se hâter de terminer ses études. Afin de diminuer les sacrifices que son éducation imposait à ses parents , il ne prit pas ses inscriptions à l'école de médecine et quitta Paris à la fin de 1822 , après un séjour de trois ans. Il revint à Couvet et commença à y pratiquer la médecine, après y avoir été autorisé par le conseil d'Etat , à la suite d'un examen passé devant le docteur de Pury.

Roessinger , par son dévouement et sa sollicitude pour ses malades , gagna rapidement la confiance du public. Parcourant chaque jour le Val-de-Travers d'un bout à l'autre, il devint le médecin des pauvres , leur distribuant gratuitement des médicaments , s'atta-

chant à détruire les préjugés populaires, en répandant les principes de l'hygiène et popularisant la vaccination, qu'il était chargé de pratiquer officiellement, et qu'un grand nombre de personnes regardaient encore comme une chose dangereuse. Ce fut lui également qui, fort habile chirurgien, introduisit au Val-de-Travers l'art opératoire des accouchements. Il traitait avec abnégation et dévouement les malades atteints de la petite vérole, et à cet égard son intérêt ne s'étendait pas seulement aux malades, mais aussi aux personnes qui n'étaient pas encore atteintes, et il ne négligeait aucune mesure préventive pour empêcher le fléau de se propager. Mais ce fut surtout dans le traitement des maladies mentales qu'il montra l'humanité de son caractère. Il employa tous les moyens de la persuasion pour faire comprendre aux personnes qui entouraient les malheureux aliénés, qu'il fallait agir sur eux par la douceur, par les moyens moraux, et surtout leur témoigner beaucoup d'amour et de sollicitude. Le jeune médecin joignait dans ce cas un tact exquis à un remarquable talent d'observation et à une grande connaissance du cœur humain. En 1826, il épousa mademoiselle Charlotte Clerc, de Corcelles, et pendant plusieurs années vécut tout entier aux devoirs de sa profession; tout pouvait faire supposer à cette époque que sa vie n'aurait pas d'autres incidents que celle d'un médecin de campagne; il devait cependant en être autrement.

En 1831, Rössinger prit part à la première expédition de Bourquin, en qualité de chirurgien-major; mais son intelligence et surtout son énergie le firent promptement considérer comme un des chefs les plus importants du parti républicain. Nous ne ferons pas l'histoire des événements de cette époque, ils sont connus de chacun; nous dirons seulement qu'après l'espèce de pacification accomplie par les commissaires fédéraux, Rössinger fut au nombre des chefs républicains qui signèrent l'engagement de reprendre les armes si la marche du gouvernement n'était pas conforme à leurs vœux. Cet engagement amena la malheureuse expédition de décembre 1831, pendant laquelle Rössinger fut fait prisonnier à Bevaix, par une colonne royaliste.

Conduit dans les prisons de Neuchâtel, il y fut traité d'une manière plus sévère que les autres prisonniers, soit qu'on le considé-

rât comme le véritable chef du mouvement , soit qu'il ait été destiné à servir d'exemple aux autres. Son procès s'instruisit rapidement, et le 26 décembre il comparut devant un conseil de guerre qui rendit à son égard la sentence suivante : « Le tribunal, considérant que, par les faits à la charge de l'accusé, contenus dans les pièces de la procédure , dans la déposition des témoins et dans l'aveu même du prévenu , le nommé Frédéric Rœssinger , communier de Couvet , accusé , s'est rendu coupable du crime de haute trahison, en ayant fait partie d'un complot formé pour le renversement de la constitution de l'Etat , et en ayant soutenu cette entreprise les armes à la main , condamne le dit Frédéric Rœssinger à la peine de mort par les armes , sauf et réservé la clémence de Sa Majesté. » Le sursis accordé à Rœssinger occasionna parmi les troupes royalistes une espèce d'émeute qui dut être calmée par une proclamation du général de Pfuel. Le 13 février 1832 , le conseil d'Etat reçut la nouvelle que le roi avait commué la peine du condamné en une détention perpétuelle, et le 24 du même mois, Rœssinger fut sorti des prisons de Neuchâtel pour être conduit dans la forteresse d'Ehrenbreitstein. Il a écrit lui-même la relation de son transfert en Prusse et nous lui laissons la parole :

« Vendredi soir, 24 février, à huit heures, dit-il dans son journal, je me promenais dans ma prison , lorsque j'entends du bruit, j'écoute , j'entends qu'on ouvre ma porte et je vois arriver trois individus habillés en bourgeois, mais dont deux avaient de grosses moustaches. Leur ayant demandé ce qu'il y avait et ce qu'ils voulaient, le chef me répondit que je devais m'habiller et les suivre : la première idée qui me vint fut que, pour éviter du train, on voulait peut-être me fusiller de nuit, comme jadis les agents de Bonaparte en avaient agi avec le duc d'Enghien. Alors je me disposai à les suivre de bonne grâce; je me débarrassai de ma robe de chambre et je m'apprêtai à ôter une paire de bas de laine que j'avais à double, afin de pouvoir chausser mes bottes, quand ils m'observèrent que je devais m'habiller très-chaudement. Là-dessus je leur déclarai que je ne les suivrais pas, parce que je voyais qu'on voulait me conduire à Spandau, et que je préférerais mourir là. Le chef me déclara alors sur son honneur qu'on ne voulait point me conduire à Spandau, mais qu'on me suppliait de ne faire aucune ques-

tion. Alors je m'habillai. Lorsque je fus prêt, on me déclara qu'on avait ordre de me mettre les fers, mais seulement pour la forme. Cela me révolta de nouveau; mais sur l'observation répétée que ce n'était que pour la forme et pour mon bonheur, puisqu'il ne tenait qu'à moi d'être libre dans une heure, je me figurai qu'on voulait en user ainsi pour une sorte de réparation, et qu'après m'avoir conduit enchaîné au château ou ailleurs pour y recevoir une morale ou un lave-tête, on me conduirait à la frontière éloignée d'environ une lieue, et que là je serais mis en liberté. Alors je détournai la tête en frémissant et je tendis les bras. Ils profitèrent si précipitamment de ce mouvement, que sans faire attention qu'il m'obligeait à détourner le bras, ils appliquèrent les fers dans cette posture. Sur l'observation que je fis que j'étais trop serré, on me répondit que dans un instant cela me gênerait moins. Après cette révoltante opération, ils voulurent m'appliquer un baillon devant la bouche; alors je reconnus mon erreur, mais il n'était plus temps. Cependant j'évitai le baillon en donnant ma parole d'honneur que je ne crierais pas et que je ne dirais rien en sortant de prison, ce qui m'était pénible, car j'aurais désiré faire mes adieux à mes compagnons de captivité. Nous sortîmes donc de ma cellule; au lieu de sortir par la grande porte, on me conduisit par le logement du concierge, et, comme on ne trouva pas convenable d'éclairer la scène, je manquai de me casser la tête et les membres en sortant, car les deux individus qui me précédaient dans l'obscurité, de même que celui qui me suivait, oublièrent de me dire qu'il me fallait descendre un ou deux pas d'escalier, de sorte que je fis un faux pas, et ce ne fut que la muraille qui empêcha ma chute. J'en fus quitte pour de violentes douleurs au bras, occasionnées par les fers dans le mouvement brusque que je fis machinalement pour me retenir. Nous sortîmes de la ville par la porte d'en haut, et à cinquante pas de là nous trouvâmes une voiture dans laquelle je montai avec mon escorte. La voiture partit, mais à la croisée du chemin elle descendit, tourna à gauche, et nous rentrâmes en ville par la porte des barricades. Je ne vis personne que la sentinelle; mais un instant après ce qui me surprit fut d'entendre de nombreuses trompettes sonner la retraite au lieu de tambours, d'autant plus que demi-heure avant, peu après qu'on fut entré dans ma prison,

elles avaient déjà sonné devant le bâtiment. Enfin, nous ressortîmes de la ville par les Terreaux ; nous passâmes à Dombresson et nous prîmes la route de Bâle par le canton de Berne, en passant près de Renan. Je souffrais horriblement, car chaque secousse de la voiture me produisait des douleurs violentes ; j'avais beau représenter que mon bras était à rebours, ce ne fut qu'après avoir fait cinq ou six lieues de chemin, et avoir traversé les parties du canton de Berne, dangereuses pour mes ravisseurs, que l'on rouvrit la mécanique et que je pus redétourner mon bras, dont les nerfs ont été tellement froissés que je m'en ressens encore.

» Nous cheminions rapidement, puisque nous arrivâmes à Bâle vers onze heures du matin. Il est vrai que nous avions trois ou quatre chevaux et qu'on changeait souvent, mais ce qu'il y a de singulier, c'est que tous ces relais étaient préparés à l'avance par des chevaux de Neuchâtel, partis les jours précédents, et qui nous attendaient hors des villages, sauf à Bâle où le relai eut lieu dans la ville, et cela jusqu'à plusieurs lieues dans le grand duché de Bade où on a commencé de prendre des chevaux et des postillons étrangers. C'est pendant la seconde nuit, entre Fribourg en Brisgau et Carlsruhe, que l'on m'a débarrassé des fers. Dès lors je n'ai plus été dans l'obligation d'avoir une posture gênante pour éviter les douleurs vives que chaque secousse de la voiture me procurait si je n'étais pas sur mes gardes. Aussi avais-je une sorte de paralysie des mains, mais surtout de la gauche, principalement au pouce qui n'est pas encore guéri. Arrivés à Carlsruhe, où nous séjournâmes quelques heures, on ne me permit pas de voir mon ami C.-M. qui était à deux cents pas de moi. Depuis là nous allâmes par Darmstadt et par je ne sais quel endroit. On fit un contour afin de ne pas passer à Mannheim et à Worms ou Speier, où peut-être on craignait qu'il ne me prit fantaisie de demander à l'autorité ma liberté. Nous arrivâmes à Mayence, lundi vers onze heures du matin ; nous en partîmes une heure après, et à notre arrivée à Coblenz, vers onze heures du soir, on me conduisit dans une chambre d'auberge où il y avait plusieurs bons lits ; mais au lieu de souper et de me coucher, on me pria de prendre mes effets et de suivre mes gens qui, guidés par un officier, me conduisirent dans un corps-de-garde où je pus me coucher tout habillé sur le lit de repos

de l'officier. J'y dormis quatre à cinq heures, c'est-à-dire jusqu'à six heures du matin, où l'officier qui nous avait amenés au corps-de-garde pendant la nuit vint me réveiller pour me conduire ici (à Ehrenbreitstein) dans une voiture. »

Rössinger resta à Ehrenbreitstein jusqu'au 26 mai ; à cette époque il fut conduit dans la forteresse de Wesel, où il resta jusqu'à sa mise en liberté. Dans sa précédente prison on lui avait fourni successivement quelques livres et deux cahiers de papier, soigneusement paginés pour que rien de ce qu'il écrivait ne pût échapper à l'œil des surveillants. Mais à son arrivée à Wesel, il dut, grâce à l'absence d'une bibliothèque scientifique, renoncer à cette consolation. Privé de livres, il commença par récapituler toutes les observations qu'il avait faites dans sa carrière médicale, en déduisant parfois des théories, qu'il comparait ou opposait même à celles des principaux auteurs dont il avait étudié les ouvrages. Le sujet favori de ses réflexions et de ses études était l'électricité, question encore toute neuve à cette époque. Il s'absorba si bien dans cette étude que, réduit aux seules ressources de sa mémoire et de son intelligence, il arriva dans le courant de l'année 1832, à élaborer le plan d'un ouvrage sur cette importante question. Il ressentit d'autant plus vivement la privation d'ouvrages scientifiques dans lesquels il pût puiser les matériaux nécessaires aux recherches qu'il se proposait de faire. Dans cette circonstance il résolut de s'adresser directement au roi, pour lui demander d'être transféré dans une forteresse à proximité d'une bibliothèque publique, où il pût se procurer les livres nécessaires pour la continuation de son travail. Une première demande, datée du 22 juin 1833, ayant été rejetée, il revint à la charge au mois d'avril de l'année suivante. Cette nouvelle tentative fut couronnée de succès et lui valut l'autorisation officielle, adressée par le roi aux bibliothèques royales, de fournir à Rössinger tous les ouvrages nécessaires à ses travaux scientifiques. Celui-ci profita immédiatement de cette autorisation et entra en relations avec le bibliothécaire de Bonn, qui mit la plus grande obligeance à lui fournir les livres qu'il demandait et entretenait dès lors avec le prisonnier une correspondance des plus affectueuses.

Rössinger se remit alors à l'étude avec une nouvelle ardeur.

Privé de sommeil et passant ses journées et la plus grande partie de ses nuits au travail, il dévora en quelques mois un nombre considérable d'ouvrages scientifiques, entre autres les œuvres de Humboldt, de Pouillet, de Kastner, Erismann, Dingler, Gilbert, Gay-Lussac, les archives de Poggendorf, etc. Les volumineux extraits qu'il fit de ces ouvrages et les intéressants commentaires qui accompagnent ces extraits, prouvent le fruit qu'il retirait de ses lectures. Chaque jour il consacrait, à titre de délassement, une ou deux heures à la lecture d'ouvrages philosophiques, historiques ou littéraires, et il consignait soigneusement dans son journal les impressions que lui causaient ses lectures et les observations qu'elles lui suggéraient.

Cependant la santé du malheureux prisonnier allait chaque jour en s'affaiblissant; il avait fini par se croire joué par les officiers qui, sans doute pour remonter son courage, lui promettaient sans cesse qu'il serait bientôt libre. Cette croyance dans laquelle son esprit, rendu défiant par le malheur et la solitude, se confirmait de plus en plus, prit peu à peu, grâce surtout à l'état d'affaissement physique dans lequel il se trouvait et à la surexcitation causée par ses études et ses longues veilles, le caractère d'une idée fixe. Il s'imagina qu'il était l'objet de manœuvres machiavéliques destinées à lui arracher une rétractation déshonorante, et dès lors il ne vit plus dans les procédés bons ou mauvais dont le gouverneur et les officiers usaient à son égard que pièges et embûches. Cette situation d'esprit lui fit prendre la résolution de ne plus sortir de sa cellule, résolution qu'il exécuta avec obstination, se privant même de la lumière en fixant une feuille de papier contre sa fenêtre pour ne plus voir un être humain.

Cette conduite, que le commandant de place envisagea comme un symptôme d'aliénation mentale, l'engagea à appuyer de tout son pouvoir plusieurs requêtes que madame Roessinger adressa successivement au roi depuis 1836, pour lui demander la grâce de son mari. Mais toutes ces démarches, ainsi que les pétitions qui avaient été adressées à la diète afin qu'elle intervint en faveur du prisonnier, n'eurent pas de résultats immédiats, et ce ne fut que le 9 août 1838 que Roessinger vit s'ouvrir les portes de sa prison.

Conduit à Bingen, où l'attendait un de ses frères, il obtint de

pouvoir retourner en Suisse sans être escorté par la gendarmerie prussienne, mais seulement à la condition qu'il ne s'arrêterait pas à Kirchheimboland, lieu d'origine de sa famille. A Bâle, où il arriva le 20 août, il trouva sa femme et son fils qui étaient venus à sa rencontre. Les appréhensions que l'on avait conçues au sujet de l'état mental de Rössinger ne tardèrent pas à se dissiper. En effet, à peine rendu à la liberté, il recouvra toute sa lucidité d'esprit, et il ne lui resta bientôt plus des symptômes qui avaient fait croire à un dérangement de ses facultés intellectuelles qu'une tendance au mysticisme, fréquente chez les hommes qui ont vécu longtemps dans la solitude, et qui ne fut pas sans influence sur le reste de sa carrière. En revanche, il lui fallut plusieurs mois de repos et de soins continuels pour réparer sa santé. Il dut aller passer quelque temps aux bains de Granges, où les patriotes neuchâtelois lui adressèrent une somme de fr. 1400, en lui faisant savoir qu'ils envisageaient comme leur devoir de supporter tous les frais que nécessiterait son rétablissement.

Aussitôt qu'il put reprendre ses travaux, il s'occupa de la publication de l'ouvrage qu'il avait conçu pendant sa captivité. Il se rendit à Genève, en 1839, et y fit imprimer la même année son livre sous le titre de *Fragments sur l'électricité universelle ou attraction mutuelle*. L'année suivante, il publia un résumé de cet ouvrage et se rendit à Paris, où il soumit ses travaux à l'académie des sciences et de médecine, qui les fit examiner par une commission composée de MM. Arago, Savart et Savary. Il avait alors l'intention de se fixer en France, mais il y renonça en raison des formalités fort coûteuses qu'il aurait eu à remplir pour pouvoir y exercer la médecine, quoiqu'il eût obtenu depuis son retour, et ensuite d'examens, un diplôme de docteur de la faculté de Berne. Dans ces conditions il se décida à s'établir à Monthrillant près de Genève, et bientôt, grâce à la douceur et à l'aménité de son caractère, ainsi qu'au zèle qu'il apportait dans l'exercice de ses fonctions, il y jouit d'une nombreuse clientèle.

Cependant les devoirs de sa profession ne lui firent pas abandonner la politique. Fidèle à son passé, il prit une part active à la révolution qui renversa, en 1846, le gouvernement de Genève, et en 1847, il fit volontairement la campagne du Sonderbund en qualité

de chirurgien d'un bataillon genevois. Il se signala pendant la campagne par son habileté comme praticien, ainsi que par son humanité. Lors de l'entrée des troupes fédérales à Fribourg, il sauva la vie d'un homme que des soldats voulaient tuer, en se précipitant au devant des assaillants, et en lui faisant un rempart de son corps.

Quoique la révolution de 1848 lui eut rouvert les portes de son pays, il n'y fit cependant que d'assez rares apparitions lors de quelques solennités. Homme à idées arrêtées, il mettait à les faire prévaloir toute l'énergie dont il était doué, et eut volontiers donné sa vie pour le triomphe de ses convictions. Profondément désintéressé, il ne chercha jamais dans le résultat des événements politiques un moyen d'accroître sa fortune ou son bien-être, aussi ne demandait-il à la république neuchâteloise, pour l'avènement de laquelle il a souffert, ni honneurs, ni place, ni traitement. Il continua de résider à Genève où, depuis 1846 jusqu'à la fin de sa vie, il fit presque toujours partie du Grand-Conseil. Il y vivait tranquillement au sein de sa famille, s'occupant exclusivement du soin de ses malades et de ses travaux spiritualistes, lorsque, le 20 février 1861, il fut atteint d'une attaque d'apoplexie qui lui paralysa le côté droit. Les soins les plus pressés ne réussirent pas à arrêter le cours de la maladie. Dans le courant de juillet, il vint à Couvet pour terminer ses jours, au milieu de sa famille, et le 21 janvier 1862, il rendit le dernier soupir dans les bras de sa femme et de ses enfants.

Le bureau du Grand-Conseil de Genève adressa à la famille Rössinger une dépêche télégraphique pour lui exprimer les profonds regrets de tous les membres de cette assemblée pour la perte de leur collègue. La plupart des organes de la presse suisse consacrèrent à sa mémoire des articles nécrologiques, et le 3 mai 1863, un modeste monument fut inauguré sur sa tombe.

Il nous reste à indiquer plusieurs ouvrages que Rössinger publia successivement depuis sa sortie de prison. En 1839, il fit paraître à Berne une petite brochure intitulée: *Coup d'œil physiologique et médical sur les forces vitales, et signalement de l'action des vêtements de laine contre les affections chroniques de la poitrine et des autres organes*. L'année suivante il publia une nouvelle bro-

chure intitulée : *Dialogue entre un physicien et plusieurs ministres du Saint-Evangile , avec une explication physico-logique du symbole des Apôtres*. En 1853 , il fit paraître à Genève un *Manuel théorique et pratique du rhumatisme et des maladies nerveuses*. Plus tard, il publia un opuscule sous le titre : *La science se rallie à la foi*. Enfin, de 1856 à 1860, il fit paraître une feuille mensuelle intitulée : *Journal de l'âme* , s'occupant d'une manière générale et particulière des phénomènes psychologiques , physiques et moraux ou intellectuels , et cherchant surtout à bien établir la théorie scientifique du christianisme et l'immortalité de l'âme , prouver que la venue du Christ n'est autre chose que son relèvement religieux sur toute l'humanité. Il tend aussi à établir , soit logiquement , soit pratiquement par les différentes dictées spiritualistes , que tous les phénomènes de l'univers sont , soit de nature électrique , soit de nature magnétique , c'est-à-dire que l'action physique doit être envisagée comme synonyme d'action électrique , et la puissance intellectuelle comme synonyme de puissance magnétique.

La collection complète du *Journal de l'âme* forme quatre gros volumes. Lorsque cette publication cessa de paraître, Rœssinger devint collaborateur d'un journal parisien , le *Spiritualiste* , poursuivant les mêmes tendances.

Les titres des ouvrages que nous venons de citer suffisent seuls à donner une idée de leur tendance mystique. Ainsi que nous l'avons dit plus haut , Rœssinger , à la suite de son long séjour dans les prisons , avait conservé une disposition au mysticisme. Cette disposition se traduit d'abord par les théories qu'il a développées dans son traité sur l'électricité , dont il faisait remonter la cause à l'existence d'une « substance immatérielle » qui remplissait l'univers , et qui n'était autre chose que la manifestation de la présence de la divinité dans le monde. Plus tard , lors de l'apparition des tables tournantes , Rœssinger y vit la consécration de son système , et il devint un des adeptes les plus fervents de la nouvelle croyance. La plupart des articles du *Journal de l'âme* , ainsi que de nombreux passages de ses précédents ouvrages , sont donnés comme des dictées de médiums ou esprits intermédiaires entre notre monde et un monde immatériel qui parlaient par l'organe des tables tournantes. Voici une de ces dictées extraite du *Journal de l'âme* , juin 1859,

pages 368 et 369 : « Le 20 juin , jour du retour du Docteur des bains de Saxon, Dieu dicte ce qui suit :

» Lettre dédiée à mon cher fils Rössinger , à l'occasion d'une maladie qui le surprit dans mon travail scientifique religieux , manifeste du zèle ardent qu'il apporta dans cette œuvre ardue , manifeste de sa foi , de son grand amour fraternel.

» Mon cher fils , je viens te remercier du zèle que tu as déployé dans mon œuvre rédemptrice ; je viens , moi , ton Seigneur et ton Dieu, ton père en Jésus-Christ votre Sauveur , le christianisme vivant , parfait amour de Dieu circulant librement dans la créature humaine, je viens, mon ami , dans l'intérêt de ta santé et de celui de mon œuvre qui t'est confiée , je viens te dire de prendre encore au moins un mois de repos, de ne point fatiguer ta tête ; puis tu reparaitras fort, radieux, parce que je prends soin de toi.

» Adieu, bien aimé, sois joyeux ; mon divin amour te comble de ses plus douces bénédictions, car je connais ton zèle et tes combats intérieurs pour rester debout devant ton Seigneur, c'est pourquoi je te fortifierai toujours davantage.

» Adieu, bien aimé enfant ; adieu, ouvrier fidèle ; adieu, toi qui as prêté à ton Seigneur sans compter : ce qui te sera réputé à justice dans tous les âges. Amen ! Amen ! Amen ! Amen ! jusque dans les lieux très-hauts. (Signé) : *Jéhova , l'Eternel des armées , amour infini.*

» Enfant ! tu remettras cette lettre à mon fils Rössinger, docteur en médecine et en chirurgie ; tu en relèveras le double. Amen ! »

Les doctrines spiritualistes sont de simples absurdités pour la Grande majorité du public ; elles ont néanmoins de nombreux et fervents adeptes pour qui elles sont des articles de foi. Comme la foi ne se discute pas, nous ne ferons pas de réflexions sur les idées mystiques, et nous nous bornerons à citer en terminant, une partie de la conclusion de l'ouvrage intitulé : *La science se rallie à la foi*, qui peut être considérée comme un exposé des principes de Rössinger.

« La théorie des phénomènes instinctifs existant entre l'homme et Dieu , développée dans ce travail , est un point de vue nouveau simplifiant la théorie de l'intelligence, de manière à provoquer une révolution scientifique et religieuse. La science du Christ y est

présentée sous une forme qui la fera admettre par les savants impartiaux , sans trop effaroucher les formalistes religieux , qui ont pour manie de se cramponner , mordicus , à la lettre de la Bible, sans s'apercevoir que ce même livre leur défend de le faire , puisqu'il insiste fréquemment pour qu'on s'attache à l'esprit et non aux paroles.

» Depuis bien des siècles, la science du Christ ne parvenait plus à être comprise en même temps par la science et par le sentiment ou la foi , surtout depuis que la science avait renoncé à se servir d'allégories et de comparaisons pour exprimer ce qu'elle ne pouvait comprendre assez clairement d'une manière concordante , et d'où avaient pris naissance les différentes mythologies dont on a abusé, comme de tout. Du reste, la direction que prennent depuis quelques années les idées fondamentales , prouve qu'on doit incessamment arriver à une unité religieuse, simple et universelle.

» L'intuition était pour les anciens savants une chose parfaitement admise et comprise; mais , dès lors , la science a cheminé dans une direction tellement partielle et divergente , qu'elle a fini par confondre les effets avec les causes , en attribuant à l'homme seul tous les phénomènes de l'intelligence et en reléguant l'intuition dans la série des phénomènes appartenant exclusivement à l'instinct des animaux. Ainsi , ces modernes savants , probablement pour bien faire ressortir la noblesse de l'homme , reconnaissaient aux animaux une capacité de compréhension à laquelle ne pouvait atteindre l'homme. Le simple bon sens n'indique-t-il pas diamétralement le contraire de cette logique partielle ? Pourquoi l'homme, mis dans les conditions convenables , ne pourrait-il pas percevoir des phénomènes d'intuition en rapport avec l'intelligence qui lui est propre, tout au moins suivant la disposition de son intelligence ?

» Si l'on tient compte : 1° des phénomènes incontestables des somnambules lucides, qu'on distinguait déjà du temps des prophètes, en *somnambules ou voyants dirigés par l'Esprit divin*, et en *somnambules ou voyants dirigés par Satan* , c'est-à-dire par l'intérêt égoïste ou l'esprit de mensonge , opposé à celui de la vérité absolue ou divine ; et 2° de la masse innombrable des phénomènes électriques ou magnétiques qui se manifestent dans tous les phénomènes de la vie, étudiée dans les différents règnes , il est bien difficile

de se refuser à l'évidence , savoir : que les dictées de la table , au moyen de médiums convenables , ainsi que tous les phénomènes magnétiques ou électriques, qu'on reconnaît dans tout, ne sont que la suite des rapports qui s'établissent entre les corps matériels et la substance éthérée ou divine qu'on appelle Dieu.

» En résumé, nous concluons que tous les phénomènes de l'univers , ceux de cette vie terrestre comme ceux de l'autre , sont des phénomènes électriques et magnétiques , et cela , soit dans l'ordre matériel, soit dans l'ordre spirituel. Ces derniers tout intellectuels, se manifestent d'une manière plus marquée encore que les matériels, sous forme d'effets sympathiques développant l'attraction nécessaire, tandis que l'antipathie ne tend à développer que le néant, c'est-à-dire la répulsion , la négation ou la neutralisation de cette action sympathique instinctive. C'est cet effet seul, ou l'absence de cette sympathie, qui constitue la puissance de Satan , laquelle , en réalité, n'est que l'égoïsme, c'est-à-dire le mensonge ou l'antipode de la vérité absolue ou éternelle, régissant l'univers avec une tendance continuelle au bien et à la philanthropie, c'est-à-dire au partage ou au sacrifice de son propre bonheur en faveur de celui des autres.

» Quelques orgueilleux s'amusent à combattre les expériences d'intuition divine transmise par les tables et par d'autres moyens, pour le motif que l'imagination de quelques adeptes a perdu sa bride ! Ils ignorent, sans doute, qu'en religion comme dans tout, une tension plus forte que ne le comporte l'organisation de la cervelle est suivie de vibrations perturbatrices !

» Nous nous inquiétons peu de ces ennemis des expériences tendant à faciliter l'intuition , nous cherchons avec recueillement et sincérité de cœur à étudier impartialement ces phénomènes , afin d'en tirer le plus d'avantages possibles pour l'humanité ; notre conviction intime étant que la sympathie attractive et l'antipathie répulsive qui existent entre les principes de l'éducation et ceux de la vérité absolue, ou lumière divine, décident du degré de perception intuitive que l'homme est susceptible d'obtenir par les songes, par le somnambulisme, le crayon, les tables parlantes, etc., etc. »

Sources. Cette notice a été extraite en très-grande partie de : *Frédéric Roessinger, esquisse biographique, par Eugène Borel, avocat, et Louis Guillaume, docteur en médecine, et des œuvres de Roessinger.*

CLAUDE ROLLIN.

La vie de Claude Rollin, capitaine neuchâtelois du seizième siècle, n'est connue que par quelques citations des *Chroniques des chanoines*. Il assista au siège de Dijon et commandait une compagnie neuchâteloise à la bataille de Marignan, où son lieutenant, Pierre Pelet, fut tué le premier jour. Rollin, dit la chronique, fut terrassé le second jour de la bataille par un coup de hache d'arme et laissé pour mort; mais par un singulier bonheur il reprit connaissance au moment où le célèbre Bayard, parcourant le champ de bataille après la retraite des Suisses, passait tout près de lui. Rollin lui demanda du secours, en se faisant son prisonnier. Le généreux chevalier français s'empessa de lui faire donner tous les soins possibles, et après son entière guérison et l'avoir présenté au roi, non-seulement il le renvoya sans rançon, mais il le contraignit d'accepter une somme d'argent pour son voyage.

L'enseigne de Claude Rollin périt presque en entier à Marignan. Ce capitaine donnait autant de regrets que d'éloges à son lieutenant Pierre Pelet, qui était conseiller de la ville, et qui s'était fait tuer avec plus de quarante braves, en s'obstinant à conserver et à vouloir amener un canon des français le premier jour de la bataille. Parmi ces braves était un Jacques Aubert, aussi du Conseil, qui, malgré un bras emporté par un coup de canon, continua avec le bras qui lui restait à joindre ses efforts à ceux de ses camarades pour amener cette pièce d'artillerie, et se fit hacher avec eux.

En exaltant les bontés de Bayard, le capitaine Rollin racontait avec plaisir que ce chevalier parut charmé de pouvoir s'entretenir avec un officier suisse qui parlât le français, et que dans leurs fréquents entretiens il lui avait souvent témoigné sa douleur « sur la grande animosité des Alliances d'Allemagne à l'encontre du Roy et les siens, par quoy estait advenue icelle bataille si furieuse que la semblable ne se vid oncques; et certes avoient les dictes Alliances assailli le Roy contre foy et raison en après l'accord faict à Gallerano; de vérité bien savait-on que certain cardinal avait pratiqué par malin valoir toute icelle noise; et mieux feroit avoir cure de

son moustier que ordonner gens de guerre : d'avantage avoit dict le seigneur Bayard que bon profict se feroit des deux parts en se radjoignant comme du passé en vraye amitié , à ce estant le Roy grandement incliné , voire à bailler contentement aux Alliances à l'endroit de l'accord de Dijon ; lesquelles paroles le dict Rollin devoit dire à tous ès Cantons et Liges. Et sembloit le susdict brave chevalier avoir en singulière estime messieurs des Liges, soulant dire : « avec semblables gens ne fault estre en guerre, » tout esmerveillé estoit-il de la grande stature et corpulence de ceux-là trépassés mille et mille dans la bataille , aussy de la belle ordonnance du restant faisant charge à tout coup en délaissant le champ de bataille, et portant à dos et bras les canons... Toutes lesquelles choses le dict capitaine Rollin , homme de bien , a raconté à M. le baillif de Lucerne, et semblablement à un chacun. »

Sources. Extrait des *Chroniques des chanoines* du chapitre de Neuchâtel.

ROSSELET.

La famille Rosselet , neuchâteloise depuis plusieurs siècles , est originaire de la Bretagne, d'où elle vint d'abord s'établir à Vesoul, puis dans notre pays. En 1582, vivait à Vesoul *François Rosselet*, docteur en médecine et auteur de la *Chrisopagirie*. Ce François Rosselet était frère de *Blaise Rosselet*, commissaire-général au Val-de-Travers et conseiller d'Etat en 1553, dont les descendants ont tous occupé de hauts emplois dans les comtés de Neuchâtel et Valangin. Le fils de Blaise, nommé *Jean*, était, en 1559, banneret de la ville de Neuchâtel, et son petit-fils, *Claude*, l'un des Quatre-Ministres en 1586, commanda en 1588 une compagnie envoyée par la ville au secours de Berne; il était, en 1593, receveur de S. A. à Neuchâtel. Claude laissa plusieurs enfants, entre autres *Abraham*, maire de Boudevilliers, et *Daniel*, membre du petit-conseil, en 1604, puis banneret en 1636, dont le fils, *Abraham*, entra dans le petit-conseil en 1639. Abraham eut un fils, qui devint membre du grand-conseil de la ville de Neuchâtel, en 1623, et du petit-conseil en 1628, et qui laissa: 1^o *Christophe*, reçu bourgeois de Berne

en 1654 ; 2^o *Samuel* , pasteur à Hindelbanck en 1660, puis à Thoune et enfin à Berne ; 3^o *Jean-Frédéric* , seigneur de Munchwyler.

Charles-Emmanuel Rosselet , fils de Christophe , naquit en 1719 et commença à Berne des études qu'il alla finir à Strasbourg, où il prit le grade de docteur en droit en 1742. Procureur du grand-conseil de Berne et professeur de droit , il mourut sans enfants en novembre 1786, après avoir fourni une très-brillante carrière. On a de lui :

- I. *Dissertatio de legibus civilibus in genere*. Berne 1740, in-4°.
- II. *Dissertatio de potestate legislativa summorum imperantium*. Strasbourg 1742, in-4°.
- III. *Versuch einer historischen und rechtlichen Abhandlung von den schweizerischen Schutz- und Schirmbündnissen, oder sogenannten Mitbürgerrechten und der daherigen Schutz- und Schirmgerichtigkeit überhaupt*. Strasbourg 1757, in-4°.
- IV. *Präcisum über die von dem hohen Stand Bern zur Beurtheilung vorwaltende neuenburgische Incidental-Procedur, zur Behauptung jeniger, von Seiten der beklagten Stadt Neuenburg der einten vier Klagsätzen halben, vorgeschützten dilatorischen Exception*. Berne 1767, in-4°.

Sources. Leu und Holzhalb, *Schweizerisches Lexikon*. — *Annales de Boyve*. — Matile, *Musée historique*, t. III. — Manuscrits du comte Henckel de Donnersmarck.

GEORGES DE ROUGEMONT.

Georges de Rougemont , procureur-général et l'un des quatre présidents du conseil d'Etat, naquit à Neuchâtel en 1758 et mourut à sa campagne de St-Aubin en 1824. Il descendait de la famille noble de Rougemont, qui a donné en divers temps à l'Etat des serviteurs habiles et fidèles et dont plusieurs membres se sont distingués d'une manière remarquable dans les diverses carrières qu'ils ont parcourues. Après avoir fait des études à Göttingen , il entra dans la carrière des emplois publics, où ses talents hors ligne le mirent promptement en évidence. Dès l'âge de trente ans, il fut nommé membre du conseil d'Etat , et lorsqu'il en devint l'un des chefs par son rang d'ancienneté, il était encore dans les années de

la maturité et de la vigueur. La place de procureur-général qu'il occupait en même temps lui donnait accès dans tous les détails de l'administration.

Ce n'était pas alors une chose facile que de conduire notre peuple, peu nombreux à la vérité, mais sensible à l'excès, et toujours prêt à agir contre le gouvernement par l'organe d'une multitude de corporations qui avaient le droit d'élever la voix sur les questions d'intérêt public. Il fallait à l'autorité un mélange adroit de prudence et de force pour s'ouvrir un passage ; et dans le choix et l'emploi des moyens , G. de Rougemont marchait à la tête de ses collègues. Nul ne l'égalait dans le sein du conseil par la justesse des vues et la vigueur de l'argumentation ; au dehors par la vivacité et la constance de l'exécution. Cette marche éclairée et ferme, et l'art de se dégager des intérêts particuliers et des vues locales ou personnelles pour remonter à l'intérêt général, ont surtout fait briller en lui les qualités qui constituent le véritable homme d'état. Aussi, l'opinion que l'on s'était formée de la supériorité de sa raison et de l'énergie de sa volonté , lui avait donné un tel ascendant que, pendant plusieurs années, il a été l'âme de toutes les opérations du gouvernement de notre pays.

Lorsque la principauté de Neuchâtel fut cédée , en 1806 , au prince Alexandre Berthier, l'ensemble des institutions, par lesquelles l'Etat avait prospéré, menaça de s'écrouler, et l'on put craindre un instant que notre patrie ne se perdit, comme un atôme, dans la masse des combinaisons sociales dont on s'occupait à cette époque. Heureusement , le nouveau souverain du pays ne recherchait pas les changements. L'influence de G. de Rougemont fut alors très-considérable , et il l'employa tout entière à sauver sa patrie des bouleversements qui allaient l'atteindre. Le baron Lespérut , envoyé à Neuchâtel pour exercer les fonctions suprêmes du gouvernement , était un homme sage , modéré et ami du bien. Il fut ébranlé par le tableau que, dans un entretien de quelques heures, M. de Rougemont lui fit de la constitution de l'Etat et des garanties sociales qu'elle présentait ; cependant il voulut consulter Volney, l'auteur du *Voyage en Egypte*, ami du maréchal Berthier et le sien. Quelques jours après, il revint auprès de M. de Rougemont : « Volney , dit-il , vous donne gain de cause , rien ne scra changé parmi

vous. » Ce n'est pas sans doute qu'une autorité illimitée ne froissât quelquefois ces institutions dont nous avons parlé ; mais, comme elles continuaient à subsister , elles pouvaient reprendre leur ressort , quand l'occasion serait favorable. Cet espace de temps , où les obstacles que la résistance des particuliers et des corporations opposait à l'action du gouvernement avait cessé , fut mis à profit pour le bien général. De nouvelles routes furent ouvertes , les anciennes furent réparées , et les communications, si nécessaires dans un pays qu'animaient déjà de toutes parts le commerce et l'industrie , devinrent commodes et faciles , depuis les plaines qui s'étendent au pied du Jura jusqu'aux sommets élevés des montagnes. G. de Rougemont était le mobile ou l'appui de toutes ces entreprises. En même temps , exerçant son activité sur le corps même auquel il appartenait , il cherchait à atténuer l'esprit exclusif qui avait mis les places du gouvernement dans la possession presque héréditaire d'un petit nombre de familles ; tendance que certains exemples rapprochés avaient probablement fait naître , que l'autorité d'un prince , trop élevé au-dessus de ses sujets pour en favoriser quelques-uns exclusivement , devait naturellement modérer , mais à laquelle l'éloignement de ce même prince avait laissé prendre un trop libre cours.

Les événements de 1814 amenèrent un nouvel ordre de choses. On vit alors , sur toute la surface de l'Europe , les grands et les petits états chercher à reprendre une assiette fixe et à réparer les désordres que l'abus de la force avait introduits dans leur sein. Neuchâtel participa à ce mouvement , quoiqu'il n'eût que peu de changements à faire , et qu'il ne s'agît que d'énoncer et mettre au jour ce que ses anciennes constitutions renfermaient déjà implicitement. A peine le pays était-il rentré sous le sceptre de la maison de Brandebourg , qu'une déclaration royale fixa les rapports intérieurs de l'Etat , et cette déclaration devint la base du droit public de la principauté. Il fallait encore l'incorporer définitivement à la Suisse , réunion que le prince et les sujets avaient souvent appelée par leurs vœux , et qui n'était pas moins désirable pour le corps politique auquel on cherchait à s'agréger , que pour l'état qui sollicitait son admission. Ces changements ne furent pas l'ouvrage d'une seule personne , mais de quelques hommes éclairés qui avaient

réuni leurs efforts pour le bien de leur patrie. M. de Rougemont était du nombre, et, fort comme il l'était dans la discussion, prompt à saisir dans une question toutes les faces qu'elle présentait, il exerça une grande influence sur tout ce qui se fit à cette époque. Aussi peut-on dire qu'il a beaucoup contribué à faire adopter la forme politique qui fut alors donnée à notre pays.

Ce n'est pas seulement dans la carrière d'homme public que se manifestaient la trempe et l'activité de son esprit; les hautes questions de politique et d'administration, qui se traitent dans les grands états, lui étaient familières, et il aimait à s'en entretenir. Sa conversation abondait en traits vifs et piquants, et en observations profondes. Il était membre de quelques-unes de ces sociétés qui se sont formées en assez grand nombre en Suisse, et qui, tout en s'occupant d'objets d'utilité publique, ont un but plus général, celui de rapprocher des hommes que la tendance de chaque canton à s'isoler tiendrait toujours éloignés les uns des autres, au grand détriment de l'esprit public. Il s'était également associé, par les vœux les plus ardents, et quelquefois par sa correspondance, aux travaux de la société établie à Paris pour l'amélioration de l'enseignement élémentaire dont il avait été nommé, en 1815, l'un des premiers correspondants étrangers, ainsi que Pestalozzi, de Fellenberg et le P. Girard. Il était recherché et honoré des principaux magistrats de la Suisse, et son opinion avait parmi eux une grande autorité. Tout ce qui était grand et généreux, ou qui en avait l'apparence, le saisissait vivement; et, comme la force de l'impression l'emportait alors sur son jugement, d'ailleurs si éclairé et si sain, on ne peut disconvenir qu'il ne soit tombé dans quelques erreurs.

En 1815, G. de Rougemont se rendit encore à Paris, où les ministres du roi de Prusse se trouvaient réunis à ceux des puissances alliées, et, par quelques modifications qu'il obtint aux actes qui avaient réglé l'état intérieur du pays, il mit la dernière main à son organisation politique. Rentré alors dans le cours ordinaire des affaires, et honoré par le prince de Hardenberg d'une confiance et d'une amitié particulières, il aurait continué à développer les qualités qui l'avaient distingué dans les belles années de sa vie, si le délabrement de sa santé n'y eût mis obstacle. Mais, accablé de souffrances, et se livrant trop à quelque chose d'impérieux et de

susceptible qu'il avait toujours eu dans le caractère, il provoqua de la résistance, et son crédit et son influence s'en ressentirent. La haute opinion que l'on avait de lui dans le public, opinion partagée par ceux même avec lesquels il avait été en opposition dans le cours de son administration, la passion qui l'animait pour le bien public, et la grande expérience qu'il avait acquise, n'aurait pas manqué de lui faire reprendre l'ascendant qui lui échappait, si la douleur physique, prenant le dessus, ne l'eût contraint à une entière retraite, dans laquelle il termina ses jours. De son mariage avec Charlotte d'Osterwald, il laissa entre autres enfants, un fils, *M. Frédéric de Rougemont*, qui s'est acquis une réputation européenne par ses travaux comme géographe, historien et publiciste.

Sources. Cette notice, œuvre de M. Courvoisier, conseiller d'Etat et châtelain du Val-de-Travers, a été publiée pour la première fois dans la *Revue encyclopédique*, 1825, t. XXVI; elle a été reproduite dès lors dans plusieurs publications françaises.

DENYS DE ROUGEMONT.

Denys de Rougemont naquit à Paris le 25 janvier 1759. Les rares talents dont cet homme remarquable fit preuve dans la carrière où il se distingua si éminemment pendant tout le cours de sa vie, et la générosité bienfaisante avec laquelle il usa des richesses qu'il avait acquises par ses seules ressources, lui assignent à juste titre un rang distingué parmi les neuchâtelois dont le nom passera à la postérité.

Originaire de la Franche-Comté, sa famille qui y possédait la baronnie de Rougemont, vint à l'époque de la réformation s'établir dans le comté de Neuchâtel, pour se soustraire aux persécutions exercées contre les partisans de la nouvelle doctrine.

Déjà vers le milieu du siècle passé florissait à Paris la maison de banque *Rougemont frères*, dont son père était le fondateur. A la mort de ce dernier, en 1762, ce fut son fils aîné, frère de Denys, qui le remplaça et continua, de concert avec son oncle ancien associé du défunt, à gérer les affaires sur le même pied et sous l'ancienne raison de commerce. Le jeune Denys fut d'abord mis en

pension à Paris, puis à Neuchâtel, où l'avait amené son oncle, qui s'était retiré des affaires. Ce fut à cette époque que l'union et l'exemple des vertus patriarcales qui régnaient dans la famille de son oncle, frappèrent vivement sa jeune imagination et lui en inspirèrent le goût qui ne le quitta jamais. Après quelques années de séjour à Neuchâtel, il retourna à Paris auprès de sa mère et de son frère, dont les vœux étaient de le faire entrer dans les affaires de la maison. A cet effet, il fut envoyé dans une maison de banque d'Amsterdam, où il fit un apprentissage de trois ans. C'est là que commencèrent à se développer en lui et ce génie actif et clairvoyant qui lui inspirait de vastes pensées et des espérances élevées, et cette constante propension qui l'entraînait vers la bonne société; mais malgré la légèreté naturelle de son caractère, malgré son goût pour les plaisirs, il sut toujours les sacrifier à l'avantage de s'instruire, et ne négligea jamais pour eux les devoirs de sa carrière, dont il entrevit bientôt toute l'étendue et toutes les ressources. Nourri et soutenu par la noble ambition de s'élever et de faire une brillante fortune, il comprit que le plus sûr moyen d'y parvenir était de ne fréquenter que les personnes dont la position, la renommée, l'entretien pussent l'aider à atteindre son but. Aussi le voyons-nous, une fois parvenu à la tête des affaires, partager alternativement son temps et ses soins entre ses bureaux et ses salons.

Après avoir fini son apprentissage, il entra en qualité de commis dans la maison de son frère, qui, satisfait de sa conduite et de ses connaissances, lui accorda un appointement de cent louis par an; ce fut là à peu près tout son revenu, tout son apport dans les affaires. Mais à peine trois années s'étaient-elles écoulées que la mort vint lui enlever son frère, qui, en le nommant son légataire universel, lui laissa la suite de sa maison de banque. Ainsi, dans l'âge où les passions exercent ordinairement le plus d'empire, où les plaisirs ont le plus d'attraits, le jeune Denys se vit seul placé à la tête d'un établissement qui, par son extension toujours croissante, réclamait une prudence et une activité à toute épreuve. Doué à un haut degré de cette qualité plus précieuse que l'expérience la plus consommée, de cette perspicacité qui est dans le commerce ce qu'est le goût en littérature, de cette pénétration qui tient à la sen-

sibilité heureusement perfectionnée par l'éducation, de cette sagacité enfin, qui est un don particulier, indépendant de la pratique, et qui sert admirablement à saisir les rapports qui enchaînent les effets aux causes, les personnes aux choses, les circonstances aux événements, et à discerner entre une foule d'opérations plus ou moins hasardées, celles qui sont les plus assurées et les plus lucratives, Denys de Rougemont surmonta aussitôt les difficultés de sa position, et deploya une telle activité, une telle intelligence des affaires, qu'il étendit et multiplia de toutes parts ses correspondants et ses relations.

Sa maison devint le rendez-vous de la bonne compagnie, et dans ses salons on vit affluer tout ce que Paris comptait alors d'hommes illustres dans la politique, l'administration et les sciences, ainsi que les étrangers qui lui étaient recommandés. Très-lié avec tous ces personnages, D. de Rougemont se trouvait en quelque sorte initié aux secrets du gouvernement et de la politique, et souvent au courant d'événements dont il aurait pu profiter, s'il n'eût été retenu par son extrême prudence; mais guidé par ce tact admirable qui le caractérisait, il se contenta d'exécuter les ordres considérables confiés à sa maison.

Lancé sur un aussi vaste théâtre, en face d'un horizon politique sombre et menaçant, D. de Rougemont, semblable au pilote expérimenté, prévint de loin l'orage, s'arma de précautions et de courage, affronta les dangers et surmonta avec le plus heureux succès les obstacles qui s'opposaient à sa marche, sans que jamais sa vigilance se soit trouvée en défaut ou notoirement compromise. Cependant la mort de son frère et celle de sa sœur, un travail assidu et opiniâtre, affaiblirent sensiblement ses forces et le firent tomber dans un tel état de dépérissement, qu'il se vit obligé de quitter les affaires et de venir en Suisse, où ni l'air ni les soins qui lui furent prodigués ne purent rétablir sa santé. De retour à Paris, un traitement judicieux le rendit enfin, mais non sans peine, à ses nombreux amis et aux affaires auxquelles il se livra avec une ardeur couronnée de nouveaux succès.

Les ménagements que réclame une santé une fois ébranlée l'engagèrent, vers le milieu de 1786, à s'associer le jeune Hottinger, de Zurich. Commanditée par plusieurs riches maisons suisses, la

société contractée pour six ans , sous la raison *Rougemont , Hottinger et compagnie*, acquit un grand crédit, dû en partie à l'augmentation des capitaux et aux nombreuses affaires que ses commanditaires y faisaient affluer. Cependant une différence trop prononcée dans les opinions politiques des deux associés, entravant la marche des affaires , amena la dissolution prématurée de la société vers la fin de 1790. Malgré les sollicitations de son associé, M. de Rougemont avait eu la prudence de ne toucher ni aux fonds publics , ni aux assignats : il était trop clairvoyant pour se tromper sur la tournure qu'allaient prendre les affaires. Après cette séparation , M. Hottinger, appuyé par les anciens commanditaires, forma une nouvelle maison, et M. de Rougemont continua l'ancienne sous la raison *Rougemont et compagnie*.

Dès 1791 survinrent des vexations de tout genre : visites domiciliaires, impôts patriotiques, gardes forcées, confiscations de fortune, en un mot, la guillotine et la terreur avec son épouvantable cortège. Sans se déconcerter , D. de Rougemont qui s'y attendait, se retira aussitôt des affaires , liquida temporairement sa maison, réunit ses capitaux, les convertit en valeurs sur l'étranger, les y fit passer , non sans de grands sacrifices , et ces opérations une fois terminées , il se rendit en Suisse , en 1792 , avec sa famille et y habita l'espace de sept ans ; c'est dans cet intervalle qu'il fit l'acquisition de sa belle campagne de Lœwenberg, près de Morat.

Au printemps de l'année 1797 , il eut occasion de faire la connaissance du général Bonaparte, qui, revenant d'Italie, rappelé par le Directoire que ses succès commençaient à inquiéter, vit sa voiture se briser près de Greng. Il fut conduit au château de Morat, où l'avoyer voulant procurer quelque société à son hôte illustre, fit inviter M. de Rougemont, qui se trouvait alors au Lœwenberg, le général comte d'Affry et plusieurs autres notabilités. Dans cette entrevue, Bonaparte se plut à taquiner un patricien bernois sur le gouvernement de son canton ; il lui fit comprendre que des changements y étaient absolument nécessaires et qu'il ne se passerait pas longtemps qu'ils n'eussent lieu. En effet, il ne tarda pas à réaliser ce projet : dès le commencement de 1798 les troupes françaises entrèrent en Suisse, et comme il fallait de l'argent pour la cam-

pagne d'Égypte , Berne fut pris au mois d'avril , et une partie de ses trésors y pourvut.

La Suisse menacée des mêmes troubles , du même bouleversement qui avait obligé M. de Rougemont à quitter la France , où tout alors commençait à se calmer et à reprendre une forme de gouvernement stable , qui en faisait présager un plus solide encore , il retourna à Paris pour y reprendre la suite de sa maison de banque , dont il avait confié le dépôt à son neveu , sous la forme d'une commandite simulée. Dès son arrivée à Paris , le premier consul le nomma membre du conseil du département de la Seine ; mais M. de Rougemont refusa , croyant que cela provenait de quelque erreur , vu qu'il était étranger et qu'il désirait rester comme tel. Bonaparte , voulant le fixer à Paris , confirma sa nomination , et on lui fit comprendre qu'à cette faveur le premier consul en ferait bientôt succéder d'autres. M. de Rougemont réfléchit longtemps. Des titres , des décorations , des honneurs pouvaient le flatter.... mais la conscription , mais sa famille dont on aurait pu disposer ! Il refusa de nouveau et eut lieu de s'apercevoir dès lors qu'on lui en avait su mauvais gré.

En 1798 , il contracta une nouvelle association avec son ami , M. Scherer , de Saint-Gall , chef d'une ancienne et respectable maison de Lyon , où elle avait eu plus de deux siècles d'existence honorable. Il s'était vu dans la nécessité de quitter , avec toute sa famille , cette ville , à l'époque du fameux siège qui renversa ses fabriques et ruina son commerce. La nouvelle société obtint bientôt les plus brillants succès , auxquels contribuèrent à l'envi tous les anciens correspondants de chacun des deux associés , et son crédit fut mis au premier rang avec celui de la maison Récamier. Etant parvenue à son terme , en 1804 , elle fut dissoute , et les affaires se continuèrent dès lors sous la raison *Rougemont de Læwenberg*.

La révolution française qui dévorait ses propres enfants , faisait ressentir ses effets chez les nations voisines , dont la guerre ravageait les pays et chassait les habitants. Les principaux d'entre eux se réfugiaient à Paris , soit pour y jouir du repos et des plaisirs de la société et de la cour , dont l'accès était alors très-facile , soit pour réclamer leurs fortunes et leurs états envahis. La plus grande partie de ces personnes étaient recommandées à M. de Rou-

gemont, dont la maison était alors la plus brillante de la capitale, et dont les salons étaient ouverts, chaque dimanche, tant aux étrangers qu'au corps diplomatique. Dans les derniers temps de l'empire et au commencement de la restauration, à l'époque où Paris était le séjour de presque tous les princes et les grands de l'Europe, M. de Rougemont recevait la plupart d'entre eux à sa table et dans ses appartements; on y vit les rencontres, les réunions les plus bizarres, et ce n'est pas sans raison qu'il se plaisait à qualifier cette époque de « siècle des miracles, la continuation des mille et une nuits. »

Le règne de la sécurité et du repos ne fut pas long; Napoléon, échappé de l'île d'Elbe, reparut sur la scène: bientôt on vit les alliés s'avancer jusqu'à Montereau, et s'ils se fussent emparés de force de Paris, il y avait tout lieu d'en appréhender le sac et le pillage. Comprenant toute l'imminence du danger qui le menaçait de nouveau, D. de Rougemont se retira à Rouen avec sa famille, après avoir réalisé de son mieux sa fortune, qu'il fit passer en Angleterre où il comptait se rendre lui-même. Cependant, après le désastre de Waterloo, les événements ayant changé de face, il revint à Paris: sa maison fut de nouveau ouverte aux affaires et aux étrangers qui y affluèrent de toutes parts; rien n'excitant autant à la reconnaissance et au souvenir comme les bons offices et l'accueil flatteur que l'on reçoit en pays étranger. Présenté au roi de Prusse, il en fut reçu de la manière la plus gracieuse, et S. M. l'assura que son frère, le prince Guillaume, ne lui avait pas laissé ignorer le bon accueil qu'il avait reçu dans sa maison.

Depuis cette époque, la vie de D. de Rougemont n'offre plus qu'une longue suite de travaux consacrés à donner à sa maison cette prééminence, cette stabilité, cette confiance dont elle n'a cessé de jouir et qui la distinguent encore aujourd'hui. Toujours actif, toujours inquiet et ennemi du repos, son génie ne lui permettait pas de jouir dans l'inaction du fruit de ses veilles; il avait appris que le sommeil du commerçant est sa mort, et qu'il était plus facile de réaliser une grande fortune que de la conserver, aussi jusqu'à son dernier moment ne cessa-t-il de diriger, de surveiller lui-même ses affaires.

En 1830, la chute de Charles x lui fit éprouver une perte assez

considérable par la réalisation de ses fonds publics , au premier moment de l'anarchie redoutée. Il se trouvait alors en Suisse , et son gérant n'osa pas les racheter comme il l'aurait fait lui-même, en voyant Louis-Philippe monter sur le trône. A son retour il était trop tard ; les fonds avaient déjà repris faveur et la confiance était rétablie. Mais croira-t-on que durant une carrière de près de soixante ans , traversée par trois révolutions , il n'ait eu à enregistrer, sur une masse de plusieurs milliards d'affaires, que quelques échecs dont l'ensemble s'élève à peine à un soixante millionième pour cent ? C'est un fait qui , à lui seul , prouve et son éminente sagesse et son extrême prudence.

En juillet 1839, M. de Rougemont quitta Paris , portant déjà en lui les germes d'une cardialgie spasmodique, et vint en Suisse où la maladie , aggravée par les fatigues du voyage , devint chaque jour plus alarmante. Le 4 août suivant, il expira dans son château de Lœwenberg , au sein de sa nombreuse famille , justement regretté de tous ceux qui avaient été à même d'apprécier toutes ses belles et éminentes qualités.

Denys de Rougemont ne fut pas seulement un banquier habile, il eut toutes les vertus de l'honnête homme , et posséda à un haut degré le talent de plaire ; sérieux en affaires , il était très-agréable dans ses entretiens et d'une aimable simplicité dans ses manières. Constamment occupé à faire du bien et à chercher à rendre la vie plus douce et plus supportable aux infortunés et aux pauvres , il concourait par de larges participations aux entreprises d'utilité publique, surtout à celles qui pouvaient intéresser sa patrie ; il enrichit les musées d'histoire naturelle et de peinture , ainsi que la bibliothèque de Neuchâtel d'ouvrages rares et précieux , et à sa mort il donna à la Chambre de charité de cette ville une somme de fr. 48,000 , dont les revenus devaient être destinés à secourir la pauvreté cachée dans tout le pays.

Les fils de M. de Rougemont ont marché dignement sur ses traces, et par leurs dons généreux à nos divers établissements publics, ils ont montré pour leur pays, en toutes circonstances, tout l'attachement qui avait distingué leur père.

Sources. Engelhard , *Murten-Chronik*. — Manuscrits du comte Henckel de Donnersmarck. — *Bibliothèque suisse du commerce et de l'industrie*, par D.

Schmuts. — *Mémoires de Fauche-Borel*. — *Messager boiteux de Neuchâtel*, 1830. — *Schweizer Monats-Chronik*, 1828. — *Almanach impérial*, 1812. — *Rapport à l'assemblée générale des bourgeois de Neuchâtel*, en mai 1850, etc.

ROULET DE MÉZERAC.

François de Roulet, né en 1768, mort en 1848, descendait d'une famille française réfugiée dans notre pays, où elle acquit la bourgeoisie de Neuchâtel. Possesseur d'une grande fortune, gagnée honorablement dans le commerce, M. de Roulet en fit toute sa vie le plus noble usage. Ainsi, en 1818, il prit part aux souscriptions, ouvertes dans le but de faire venir des grains de l'étranger, pour la somme de 500 louis (fr. 44,885), dont le produit fut réparti en entier entre les paroisses de l'état les plus chargées de pauvres. La commune des Ponts l'admit au nombre de ses communiers, en reconnaissance de ce don, et les habitants du même endroit, rivalisant de gratitude, firent frapper une médaille d'or avec cette inscription : *La paroisse des Ponts reconnaissante, à M. Roulet de Mézerac*. Cette médaille représente une poule qui rassemble ses poussins et porte cette légende : *Celui qui a pitié du pauvre, prête à l'Eternel*.

Ce ne fut pas seulement par des aumônes que se montra sa générosité. Ami éclairé des arts, il les favorisa constamment. La plupart des biographies de notre illustre compatriote Léopold Robert, font mention des services signalés qu'il rendit à cet artiste. Sans sa généreuse bienveillance, peut-être l'auteur des *Moissonneurs* et des *Pêcheurs de l'Adriatique* n'eut pas produit ses chefs-d'œuvre, car il n'eût pu prolonger suffisamment son séjour et ses études en Italie. Les succès de l'artiste lui fournirent les moyens de reconnaître ce qu'il devait à son généreux protecteur ; ce fut entre eux un échange des plus nobles procédés, et ce sont de beaux et honorables monuments de leurs relations que la *Religieuse mourante* et quelques autres tableaux de Léopold Robert, devenus la propriété de la famille de M. de Roulet.

Dans ses dernières volontés, M. de Roulet n'oublia ni les pauvres ni les arts. Entre autres legs pieux, il donna 5000 livres (fr. 7250)

au comité de charité de Neuchâtel, dont il avait été, pendant de longues années, un des membres les plus actifs et les plus assidus. Il légua au Conseil général de la bourgeoisie, dont il avait fait partie pendant quarante-six ans, quatre tableaux de prix pour le musée de peinture, et plusieurs ouvrages de grande valeur, entre autres les *Galeriet historiques de Versailles*, pour la bibliothèque publique qu'il avait déjà enrichie de son vivant de plusieurs ouvrages aussi précieux, tels que les 140 volumes de la *Collection des classiques latins de Lemaire*. Peu de temps avant sa mort il avait fait don du même ouvrage à la bibliothèque du Locle.

Sources. *Notice sur la vie et les ouvrages de Léopold Robert*, par Delécluse. — Feuillet de Conches, *Léopold Robert, sa vie et ses œuvres*. — *Messager boiteux de Neuchâtel*, 1818, 1846.

SANDOL-ROY.

Isaac Sandol, chef d'une des nombreuses branches de la famille Sandoz, était maire du Locle et fut anobli en 1707, pour les services qu'il rendit à cette époque à la maison de Prusse; il mourut en 1757, laissant d'Isabeau Matthieu sa femme, une fille et deux fils, *Abraham* et *Golval*. Ce dernier entra au service de France, devint capitaine de grenadiers dans le régiment de Jenner et fut tué au siège de Munster en 176-, à l'âge de trente-quatre ans. Dans cette circonstance, faisant partie de la colonne d'attaque, prête à donner l'assaut à la place, il monta hardiment à la brèche à la tête de sa compagnie et reçut un coup de feu au bras droit; saisissant son épée de la main gauche, il continua de s'avancer et trouva une nouvelle palissade que l'ennemi avait élevée pendant la nuit; au même instant il fut blessé à la main gauche; alors il ordonna à ses grenadiers de passer sur son corps et d'assaillir l'ennemi, puis se tenant à la palissade avec les dents, il y resta exposé au feu et aux coups de baïonnette, sacrifiant ainsi glorieusement sa vie pour contribuer au succès de la journée. De son mariage avec Marguerite-Baptista Fischer, de Berne, il eut un fils, *Victor de Sandol*, premier aide-major du régiment suisse de Châteaueux,

au service de France , et chevalier du Mérite militaire , marié à Marie-Anne de Gingins , fille de Charles de Gingins , baron de la Sarraz , membre du conseil souverain de Berne , dont une fille, *Armande-Alexandrette de Sandol*, morte en bas âge.

Abraham de Sandol, né en 1722 , devint conseiller d'Etat et ensuite président de ce corps. Il épousa Lucrèce , fille unique de Simon de Roy , conseiller d'Etat et châtelain du Vautravers , et d'Elisabeth de Chambrier ; Lucrèce de Roy étant la dernière héritière de sa famille , Abraham de Sandol ajouta le nom de sa femme au sien. De ce mariage naquit trois fils , qui suivent :

I. **Henri de Sandol-Roy**, né en 1751 , mort en 1808 , membre du grand-conseil de la ville de Neuchâtel et maire des Verrières.

II. **François de Sandol-Roy**, né en janvier 1753 , servit d'abord en France dans le régiment suisse de Boccard , puis contribua à la formation du régiment neuchâtelois de Meuron , dont il devint lieutenant-colonel à l'âge de trente ans. Le régiment ayant été embarqué pour le cap de Bonne-Espérance , la traversée fut des plus pénibles à cause de l'indiscipline des soldats et de la rareté des vivres. Le navire sur lequel se trouvait le lieutenant-colonel étant plus léger et meilleur voilier que le reste de l'escadre , se sépara du convoi et arriva à sa destination un mois avant les autres transports. Pendant le voyage un complot des plus audacieux fut déjoué par la vigilance des chefs ; plusieurs soldats formèrent le projet d'assassiner les officiers et de s'emparer du navire pour se livrer ensuite à la piraterie. Heureusement les matelots qui avaient eu à subir des vexations de ces mêmes soldats avertirent les officiers de ce qui se tramait et les conspirateurs furent sévèrement punis. Le régiment débarqué au Cap , ce fut au lieutenant-colonel qu'incomba la tâche de former à la discipline ces hommes ennemis de toute règle et de tout frein. Le colonel de Meuron étant arrivé sur ces entrefaites reprit le commandement du régiment ; il émit bientôt différentes prétentions qui parurent déplacées au lieutenant-colonel et contraires à plusieurs articles de la capitulation. Une hostilité déclarée se manifesta alors entre ces deux officiers supérieurs ; le lieutenant-colonel adressa au gouverneur du Cap un mémoire contre le propriétaire-chef ; mis aux arrêts par ce dernier , M. de Sandol-Roy donna sa démission et revint en Europe.

Pendant son séjour dans le régiment Meuron, il se lia d'amitié avec le capitaine York, qui devint plus tard le feld-maréchal York, comte de Wartenburg et qui est bien connu par le rôle important qu'il joua dans les campagnes de 1812 à 1813. Cette amitié devint si intime que York étant sur le point de conclure une union inconsidérée, M. de Sandol ne craignit pas d'aller l'arracher du temple où il se trouvait déjà pour la célébration de son mariage. Les relations qu'ils avaient nouées dans ces pays lointains ne cessèrent pas après leur retour en Europe; le maréchal prit pour aide-de-camp le fils de son ami et celui-ci lui fit de fréquentes visites en Allemagne.

Le colonel de Sandol se lia encore avec un autre personnage destiné à une grande célébrité; c'était alors un jeune officier français du régiment de Gordon, au service des Pays-Bas, en garnison au Cap, et qui s'appelait le chevalier de Barras. Plus tard, sous la république, le colonel reconnut dans le fameux directeur Barras son frère d'armes du cap de Bonne-Espérance, et alla le visiter. Barras le reçut avec de grandes démonstrations d'amitié et voulut l'attacher au service de la France en lui offrant le grade de général de brigade dans les armées de la république. Le colonel crut devoir refuser les offres du gentilhomme devenu jacobin et puissant; sur ce refus Barras s'informa s'il pouvait lui être utile de quelque autre manière. M. de Sandol lui dit alors que la pension qu'il recevait de Hollande ne lui était pas payée depuis plusieurs années, qu'il lui était dû des arrérages considérables et que peut-être le directeur pourrait lui faire obtenir justice. A quelque temps de là le colonel fut invité à un grand repas chez Barras; en dépliant sa serviette il trouva sur son couvert une lettre à lui adressée, par laquelle il était fait droit à toutes ses réclamations relativement à sa pension. Comme on le voit Barras, un peu jacobin et passablement terroriste, était cependant un homme de bonne compagnie et savait obliger, d'une manière délicate, un ancien ami.

Revenu dans sa patrie, le colonel de Sandol-Roy rentra dans la vie privée; cependant, en 1792, il fut un des promoteurs de l'Acte d'union, espèce d'association, autorisée par le gouvernement, pour s'opposer aux excès de la révolution française, dont on craignait les conséquences pour le pays. En 1815, il fut attaché comme vo-

lontaine à l'état-major du général de Bachmann , commandant de l'armée que la Confédération mit sur pied pendant les Cent-jours. Il mourut à Neuchâtel au mois de septembre 1827, âgé de soixante-quinze ans.

III. **Simon de Sandol-Roy**, né au mois de juillet 1754 , entra comme son frère au service de France , dans le régiment suisse de Bocard. Plusieurs années après il passa en Prusse , où il servit quelque temps sous le Grand-Frédéric, puis il se rendit en Pologne où il combattit les Russes avec les confédérés de Bar et participa à la déconfiture de ces derniers. Après la déroute, il dut s'enfuir et fit de son mieux pour sauver sa vie, voyageant pendant la nuit et se cachant le jour dans les champs de blé; il réussit ainsi à gagner la Hongrie où il fit un séjour de quelques mois. Revenu à Neuchâtel, l'oisiveté commença bientôt à lui peser, il reprit du service comme capitaine dans le régiment de Meuron et se rendit avec cette troupe au cap de Bonne-Espérance. Cependant , après le départ de son frère, se croyant lui-même privé d'un avancement qui lui était dû, il passa dans l'armée de la compagnie des Indes-hollandaises.

Nommé gouverneur de l'une des îles Moluques , dont le climat est en général pernicieux pour les européens et où plusieurs de ses prédécesseurs étaient morts au bout de peu de temps , il devait y rester trois ans, après lesquels le grade de colonel lui était assuré. Ayant heureusement supporté le climat meurtrier de cette île, et de retour à Batavia, il devint rapidement brigadier-général, général-major et commandant en chef de toutes les troupes européennes dans les Indes-hollandaises.

Lors de la réunion de la Hollande à l'empire français, la colonie de Java se trouva dans une position difficile; un assez fort parti, dont faisait partie le général de Sandol, était opposé aux Français, et, quoique la métropole n'existât plus, ce parti voulait, en attendant des jours meilleurs, assurer l'indépendance de Java et surtout soustraire cette colonie aux coups des Anglais qui, comme l'on sait, étaient à cette époque les maîtres de la mer. En effet, les communications étaient interrompues avec l'Europe et des forces britanniques considérables se tenaient en vue de l'île; bientôt une escadre anglaise, commandée par l'amiral lord Saint-Vincent, avec un corps de troupes sous le général Markam , tenta de s'en emparer,

mais les assaillants furent vigoureusement repoussés par la garnison hollandaise, sous le commandement du général de Sandol. Ces attaques renouvelées à plusieurs reprises aboutirent toujours à des échecs pour les anglais, tant que la colonie se trouva sous l'habile direction de M. de Sandol-Roy.

L'empereur Napoléon, quoique occupé de ses vastes projets et de ses guerres sur le continent, suivait cependant d'un œil vigilant les événements dont l'extrême Orient était le théâtre. Désireux de tenir en échec les forces de l'Angleterre dans ces parages, et bon appréciateur de l'importance de la colonie de Java, il voulut y avoir un homme qui lui fût entièrement dévoué; à cet effet il envoya à Batavia le général Dændels, comme gouverneur-général. Ce haut personnage, après avoir échappé aux croiseurs anglais, réussit à débarquer dans l'île, et s'étant assuré la coopération d'une partie des officiers qui composaient l'armée coloniale, il signifia au général de Sandol-Roy sa destitution, ainsi que celle du gouverneur civil, baron de Siberg, et leur intima l'ordre de quitter la colonie. Le général embarqué sur un petit navire marchand avec son gendre, le colonel Van den Bosch et sa famille, fut fait prisonnier par un corsaire anglais et conduit en Angleterre. Ayant obtenu sa libération, grâce à quelques amis qu'il avait dans ce pays, il passa en France et obtint une audience de l'empereur; mais celui-ci, prévenu contre lui par le général Dændels, refusa de l'écouter et le mit en disponibilité. Ajoutons que le maréchal Dændels, (l'empereur venait de l'élever à cette dignité) homme d'un caractère dur et cruel, ne réussit pas à maintenir la France en possession des Indes-néerlandaises et que Java et toutes ses dépendances tombèrent au pouvoir des Anglais en 1811.

Le général de Sandol revint à Neuchâtel, où il vécut dans la retraite jusqu'à sa mort arrivée au mois de mars 1831. Il laissa de son mariage avec Gertrude-Cornélie van Schoor, un fils et une fille. Le fils servit comme major dans l'armée prussienne et mourut sans postérité; la fille épousa le lieutenant-général comte Van den Bosch, gouverneur-général des Indes-hollandaises, ministre des colonies et organisateur de la colonie de Java qui, sous son administration, devint pour la mère-patrie une source de richesses et de

prospérité , tandis qu'auparavant elle n'était qu'un fardeau pour elle.

Sources. Holzhalb, *Schweizerisches Lexikon*, Bd. V. — Naambœk van de-Booge, *Indiansche Regeering, zoolot, als buiten Batavia, etc.* — *Das Leben des Feldmarschalls Grafen York von Wartenburg*, von Droysen. — *Acte d'union*. — Renseignements manuscrits inédits.

SANDOZ.

Cette famille est très-ancienne dans ce pays, et le Locle lui doit en partie son origine. Après avoir quitté la Franche-Comté , elle vint s'établir dans le comté de Valangin , dont ses membres sont des plus anciens bourgeois; plus tard ils s'établirent dans le comté de Neuchâtel, où ils obtinrent aussi la bourgeoisie.

Suivant les reconnaissances de Perroz Mestraul, levées en 1353, un Sandoz habitait la ville de Neuchâtel à cette époque; toutefois le premier dont on puisse suivre la filiation est **Jacques Sandoul** ou **Sandoz**, qui vivait en 1460 et quitta le Locle pour se fixer à la Brévine. Il fut père de quatre fils , mais on ne connaît que la postérité d'un seul ; les trois autres sont probablement les chefs des nombreuses branches de cette famille existant de nos jours.

Jean Sandoz, fils du précédent, né en 1506, épousa en 1547 Susanne Robert dont il eut sept fils, auxquels il laissa une très-grande étendue de terre qu'il possédait. Ceux-ci vécurent dans une parfaite union , sans faire aucun partage de leurs biens, de telle sorte qu'en 1780 la famille en possédait encore une partie en commun, dont les revenus étaient destinés à ceux qui pourraient en avoir besoin , et même de nos jours il existe un fonds commun à tous les Sandoz, dont les intérêts sont employés à secourir les membres pauvres de cette famille , quelle que soit la branche à laquelle ils appartiennent.

Un des fils de Jean, nommé *Balthasar*, né en 1549, devint lieutenant du Locle, épousa, en 1584, Elisabeth Perret-Gentil et fut père de **David Sandoz**, né en 1585, mort en 1650 , qui devint le premier maire de la Brévine. Ayant fait, en 1624, un voyage à Paris comme député de la Brévine , il obtint de son souverain plusieurs

franchises et privilèges, et ce fut en sa faveur que ce district fut érigé en juridiction. Il fut enseveli dans le temple de la Brévine et on lit sur son tombeau l'inscription suivante :

Ici git David Sandoz, premier maire de la Chaux-des-Taillères, lequel étant député du commun peuple, obtint de Son Altesse l'érection de la mairie, droit de commune et paroisse de ce lieu. Et ayant exercé l'office de maire l'espace de vingt-six ans, décéda le 18 décembre 1650, âgé d'environ septante ans.

De son mariage avec Anne-Marie Clerc dit Guy d'Audanger, David Sandoz laissa six filles et deux fils ; un de ces derniers **Jean-Jacques Sandoz**, né en 1626, devint docteur en droit, conseiller d'Etat, commissaire-général et receveur du Val-de-Travers. En 1659, il fut anobli par le prince Henri d'Orléans, et en 1707, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, il siégea comme juge au tribunal souverain des Trois-Etats, pour l'état de la noblesse. Il avait épousé successivement Marguerite Tribolet, Barbe Hory et Esther Sarrasin, dont il eut six filles et trois fils qui suivent :

1^o *Henri de Sandoz*, dont il est parlé plus bas ;

2^o *David de Sandoz*, chef de la seconde branche ;

3^o **Gédéon de Sandoz**, né en 1677, de Jean-Jacques de Sandoz et d'Esther Sarrasin, étudia le droit à l'université de Bâle, où il publia, en 1696, une *Dissertatio juridica inauguralis de Censibus, etc.*, dédiée à Marie d'Orléans, duchesse de Nemours. Il devint ensuite commissaire-général et épousa, en 1701, Marie-Barbe Tribolet, dont il eut un fils nommé *Benoit*, né en 1708, qui fut successivement maire des Brenets, procureur de Valangin, conseiller d'Etat et président de ce corps. Il s'occupait d'histoire naturelle, était en rapport avec Gagnebin de la Ferrière pour la botanique, et possédait une collection de pétrifications qui fut visitée par Jean Bernoulli. Il mourut à la fin du siècle passé, sans laisser de postérité.

Henri de Sandoz, fils aîné de Jean-Jacques et de Marguerite Tribolet, né en 1653, servit en France comme officier dans un régiment des gardes ; à son retour au pays il fut nommé receveur du Val-de-Travers et épousa, en 1678, Anne-Marie, fille d'Ulric de Bonstetten, seigneur de Travers, mort en 1663. Peu après son mariage, Anne-Marie de Sandoz réclama la moitié de toute la terre in-

féodée, en 1443, à Jean de Neuchâtel, dont elle descendait par sa mère. Cette demande ayant été portée devant la cour féodale, ce tribunal rendit, le 16 juillet 1681, une sentence en sa faveur et elle reçut l'investiture de la moitié de la seigneurie qu'elle posséda sous le nom de dame de Noiraigue. Après la mort de Henri de Sandoz, arrivée en 1694, sa veuve et ses fils gardèrent la terre de Noiraigue jusqu'au 30 novembre 1713, qu'ils se décidèrent à la vendre au souverain pour 120,000 livres faibles, en ne conservant dans leur ancien fief que quelques propriétés allodiales et leur titre de Noiraigue.

Du mariage de Henri de Sandoz avec Anne-Marie de Bonstetten naquit trois fils et quatre filles; deux des fils *Jean-Jacques* et *François* réclamèrent, en 1739, les seigneuries de Travers et de Rozières, comme étant les plus proches héritiers féodaux du dernier seigneur, Jean de Bonstetten. La cour féodale, après un assez long procès, leur donna gain de cause: l'aîné reçut l'investiture de la terre de Travers et le cadet celle de Rozières. Ces propriétés seigneuriales restèrent dans la famille de Sandoz jusqu'en 1827; à cette époque, par acte passé le 16 juillet, MM. de Sandoz remirent leurs droits au roi, tant ceux de justice que les autres, après avoir obtenu le désistement de tous leurs agnats; dès lors, jusqu'en 1848, ces seigneuries restèrent de simples fiefs territoriaux avec droit de primogéniture.

Nous avons vu que Henri de Sandoz laissa trois fils: l'aîné, **Ulric de Sandoz**, né en 1682, fut reçu docteur en droit à l'université de Bâle, où il publia, en 1704, une *Dissertatio juridica de obligatione vasalli*, etc. Il conserva le titre de seigneur de Noiraigue et fut membre du conseil de ville, puis maître-bourgeois à Neuchâtel. En 1708, il épousa Marguerite de Bonstetten dont il eut deux fils: 1^o *Henri de Sandoz*, né en 1709, qui entra au service d'Espagne, devint ensuite capitaine aux gardes du duc de Modène et mourut à Milan officier-général, sans avoir été marié; 2^o *Ulric-François de Sandoz*, né en 1723, colonel au service d'Espagne et commandant de Reggio, mort aussi sans enfants.

François de Sandoz, fils cadet de Henri et de Anne-Marie de Bonstetten, né en 1692, seigneur de Rozières et chef de la branche des Sandoz de Rozières, fut successivement procureur de Valangin,

membre et président du conseil d'Etat. On lui doit des *Quæstiones juridicæ quas divino favente numine auctoritate, etc.*, imprimées à Bâle, 1714, in-4°.

Il épousa, en 1725, Jeanne-Marguerite Rognon, dont il eut entre autres enfants trois fils : *David-François*, *Jean-Henri*, mort major au service de Prusse, et *Frédéric*, seigneur de Rozières, mort lieutenant-colonel en France, ne laissant que deux filles de son mariage avec N. de Jeanneret. Ses deux frères aînés étant morts sans postérité mâle, David-François devint seigneur de Rozières, et c'est dans la personne de son petit-fils, *Edouard-Samuel de Sandoz*, ingénieur et intendant des bâtimens de l'Etat, né en 1807, mort en 1852, que cette branche s'éteignit.

Jean-Jacques de Sandoz, second fils de Henri, né en 1684, ministre du saint Evangile, doyen de la vénérable Classe, fut consacré en 1707, et devint successivement diacre de Valangin, pasteur à Bôle, ministre du mardi à Neuchâtel, pasteur à la Chaux-de-fonds et enfin à Boudry, où il mourut le 29 décembre 1764. En 1712, il fut nommé aumônier du contingent neuchâtelois envoyé à l'armée de Berne, et il assista en cette qualité à la seconde bataille de Vilmergen. Il avait épousé, en 1723, Anne-Marie Sandoz, dont il eut deux fils, *Henri* et *Jean-Jacques*.

Henri de Sandoz, fils aîné du précédent, seigneur de Travers, ministre du saint Evangile, né le 14 août 1727, mort célibataire à Neuchâtel, le 13 janvier 1797, joignait à des connaissances étendues en théologie et dans les diverses branches de la philosophie et des mathématiques, toutes les qualités du cœur propres à leur donner du lustre et à en relever le prix. Consacré très-jeune au saint ministère, il dut en abandonner bientôt les fonctions publiques par raison de santé; mais il n'en continua qu'avec plus d'ardeur à cultiver les sciences qui pouvaient servir à l'instruction de ses concitoyens; il aimait à en faire une application pratique, et lorsque la ville de Neuchâtel fonda sur un plan plus étendu nos établissemens publics du collège, il devint un des membres les plus assidus, les plus éclairés et les plus influents de la commission d'éducation nouvellement instituée. Ses vues, toujours justes et sages, ont efficacement contribué aux bonnes et solides études classiques parmi nous. Dans un écrit, aujourd'hui peu connu et qui n'a point été

imprimé , il semble avoir pressenti le développement qu'elles devaient prendre un jour ; et comme si la Providence eût voulu que la dernière action de sa vie fut marquée du même sceau dont toutes les autres l'avaient été, c'est en remplissant sa place dans une assemblée de la commission d'éducation qu'il fut frappé d'une attaque dont les suites le conduisirent en peu d'heures au tombeau, d'une manière aussi douce et tranquille que sa vie avait été pure et vertueuse. Il contribua d'une manière importante à la fondation de la Société d'émulation patriotique , dont il fut un des membres les plus distingués.

Jean-Jacques de Sandoz, frère cadet du précédent, né en 1737, fit de bonnes études , terminées à l'université de Bâle , où il fut nommé docteur en droit. Il publia à cette occasion une thèse intitulée : *De mercatura romanorum magnaria, etc.*, Basileæ 1757, 4°. A son retour à Neuchâtel il continua à s'occuper de l'étude et de la pratique de la jurisprudence , et il a laissé en manuscrit un *Traité du notariat* qui, outre son mérite propre, est un des premiers travaux de ce genre. Les talents de J.-J. de Sandoz le firent promptement apprécier et il devint successivement châtelain de Thielle, conseiller d'Etat, président de ce corps et membre de la Société d'émulation patriotique. En 1790 , il traduisit de l'allemand un ouvrage très-remarquable de Muller de Friedberg et le publia sous le titre suivant : *De l'intérêt politique de la Suisse relativement à la principauté de Neuchâtel et Valangin*. Neuchâtel 1790 , in-12. A sa mort, arrivée en 1812, il laissa de son mariage avec Henriette-Catherine de Meuron, fille du procureur-général Samuel de Meuron , une fille , *Rose-Henriette* , née en 1769 et mariée en 1800 à César d'Ivernois, conseiller d'Etat et maire de Colombier, et un fils, *François*, qui suit.

François de Sandoz, seigneur de Travers , né en 1771 , mort en juin 1835 , passa sa vie dans les fonctions publiques et devint successivement interprète du roi , châtelain de Thielle , conseiller d'Etat , chancelier et enfin président du tribunal souverain. Sa loyauté, sa droiture, son esprit conciliant et la bonté toute particulière avec laquelle il accueillait tous ceux qui venaient réclamer l'appui de ses lumières et de ses conseils , l'avaient rendu cher à tous ses concitoyens. Les personnes qui l'ont encore connu s'en

souviennent comme d'un modèle qui n'a plus été égalé depuis lors pour la bienveillance, la grâce et l'amabilité constantes du caractère, la noblesse des sentiments, la haute distinction des manières rehaussée par un parfait naturel, en un mot pour l'ensemble de ces qualités qui constituent le type aristocratique dans la meilleure acception du terme. Il avait épousé, en 1799, Cécile Borel de Bîche, qui lui donna six enfants dont deux fils, *François* et *Jules-Henri-Alphonse*, dans la personne desquels s'éteignit la famille de Sandoz-Travers.

François de Sandoz, seigneur de Travers, né le 3 octobre 1804, mort le 3 juillet 1844, réunissait en quelque sorte dans sa personne les avantages par lesquels s'étaient distingués son père et son aïeul, la sagesse et l'agrément, le talent des affaires et la modération du caractère, l'indulgence quand les circonstances le permettaient et l'amour du bien. Formé par de bonnes études et doué d'un goût naturellement juste et pur, il s'était créé, indépendamment des lumières qu'il avait acquises, un style littéraire simple et facile et maniait également bien la plume en vers et en prose; il avait l'âme foncièrement poétique dans le sens le plus relevé de cette expression: nous pourrions en donner plusieurs preuves, dont la principale est sans contredit la délicieuse ballade intitulée: *La femme blanche*, publiée dans le *Musée historique de Matile*, tome III, page 200. On reconnaissait en lui le neveu du poète le plus distingué de notre pays, M. César d'Ivernois.

Dans l'espace de dix-sept ans, F. de Sandoz-Travers, occupa successivement les places de maire des Verrières, châtelain du Landciron, trésorier-général et maire de Travers; et, dans ces diverses fonctions, il se fit toujours remarquer par son assiduité au travail et par ses manières gracieuses. C'est de son propre mouvement qu'il avait demandé au conseil d'Etat l'autorisation de gérer et administrer gratuitement la juridiction de Travers, espérant communiquer à la population, par son exemple et dans le cours des affaires, les sentiments de support et de rapprochement dont il était animé lui-même. Mais pendant qu'il vaquait aux affaires sérieuses, il se formait en lui une maladie organique, qu'il supportait sans se plaindre et dont il cherchait la guérison, mais qui ne se manifesta pleinement que lorsqu'il n'y eut plus de remède.

Doué d'un vif sentiment du devoir et d'une conscience très-délicate et scrupuleuse , les sentiments religieux dans lesquels il avait été élevé se manifestèrent toujours plus chez lui à mesure qu'il avançait dans la vie, et ce fut avec une foi entière en son Sauveur qu'il rendit le dernier soupir.

Jules-Henri-Alphonse de Sandoz, frère cadet du précédent, né en 1814, voulait embrasser la carrière des armes et se préparait à entrer au service de Prusse , lorsqu'une grave maladie vint le frapper à Dresde et détruire pour toujours sa santé. De retour dans son pays , il consacra tout le temps que ses souffrances lui laissaient, à s'occuper de travaux historiques et littéraires. Il a retravaillé et en quelque sorte composé à nouveau l'ouvrage de M. le maire Huguenin sur les *Châteaux neuchâtelois* et la *Description de la mairie de Travers* de M. le docteur Allamand , quoique sa modestie se soit refusée à ce que son nom parût dans chacun de ces ouvrages à côté de celui de l'auteur primitif, lorsqu'ils ont été imprimés. Il a laissé divers manuscrits, entre autres un *Recueil d'articles concernant Neuchâtel, extraits du Journal helvétique, de 1732 à 1784*, et une *Histoire de la seigneurie de Travers*. Il était aussi familier avec la langue poétique qu'avec celle de la prose; deux de ses poésies ont été publiées : le *Merveilleux songe du comte Loys*, dans le *Musée historique*, t. II, p. 200, et le *Cabaret de Brot*, dans un recueil d'opuscules , imprimé au Locle en 1862. Il mourut, le dernier de sa famille , le 7 janvier 1847, vivement regretté des nombreux amis que lui avait attirés son caractère aimant et aimable, spirituel et gracieux.

SECONDE BRANCHE.

David de Sandoz, second fils de Jean-Jacques de Sandoz , conseiller d'Etat et commissaire-général, et de Barbe Hory, naquit le 1^{er} août 1667. Destiné au saint ministère, il fit ses études avec succès dans les académies de Zurich et de Genève et fut consacré à l'âge de vingt et un ans. Nommé diacre de Valangin, en 1693, il fut établi pasteur de la même paroisse en 1696 , et de celle de Dombresson en 1701. En 1720 , il remplaça dans le pastoral de Neuchâtel , M. Tribolet et devint ainsi le collègue de Jean-Frédéric

Osterwald. Ses talents, et l'expérience qu'il avait acquise dans les affaires ecclésiastiques, lui attirèrent la confiance de la Classe qui le nomma son doyen à plusieurs reprises et entre autres en 1707. Il en remplit les fonctions avec tant de prudence, de sagesse et de dignité qu'il se concilia, dans ces temps difficiles, l'approbation et l'estime de tous les prétendants à la souveraineté. Lorsque le tribunal des Trois-Etats eut accordé l'investiture de notre pays au roi Frédéric 1^{er}, le doyen de Sandoz, à la tête du corps des pasteurs, adressa au ministre plénipotentiaire de ce monarque un discours relatif à la circonstance. Ce discours, qui fut imprimé, dénote chez son auteur des talents oratoires assez remarquables. A sa mort, arrivée dans sa quatre-vingtième année, le 30 septembre 1746, David de Sandoz laissa, de son mariage avec Isabeau Bergeon, trois fils: 1^o *Jean-Henri*, dont il est parlé plus loin; 2^o *David-François*, né en 1703, maire de la Sagne et receveur du prieuré de Môtiers, mort sans avoir été marié; 3^o *Charles-Louis*, né en 1707, ministre du saint Evangile, consacré en 1734 et successivement nommé diacre de Valangin, pasteur de Serrières et de Peseux, et en dernier lieu diacre de Neuchâtel où il mourut le 30 novembre 1790. Il avait épousé Magdeleine, fille d'Abram Perrot, doyen de la vénérable Classe, dont il eut un fils nommé aussi *Charles-Louis*, né en 1748, qui devint membre et président du conseil d'Etat, administrateur des sels, et qui mourut au mois d'août 1834, sans laisser de postérité.

Jean-Henri de Sandoz, fils aîné de David, né en 1698, mort le 26 septembre 1753, devint conseiller d'Etat, châtelain de Thielle et chevalier de la Générosité. Le *Journal helvétique* du mois de septembre 1753 fait son éloge et s'exprime à son égard de la manière suivante: «Ses voyages en Allemagne, en France, en Angleterre et en Italie, faits dans le goût d'un homme savant, qui cherche à s'instruire et à connaître les usages et les mœurs des différentes nations, lui avaient acquis une politesse aimable et de belles connaissances. Il cultivait les sciences et les beaux-arts et dans ses voyages il s'était procuré et se procurait journellement une infinité de curiosités rares et précieuses. Sa bibliothèque, son cabinet de raretés, ses tableaux et ses estampes des souverains et des grands hommes, sont des preuves de son goût. » Son cabinet d'histoire

naturelle est cité par Bourguet et Cartier dans le *Traité des pétrifications*, et par Bertrand dans son ouvrage de l'*Usage des Montagnes*. En 1739, il épousa Sarah-Elisabeth Rollin, dernière héritière de cette famille, et ajouta le nom de sa femme au sien. De ce mariage naquit deux fils: 1^o *David-Alphonse*, qui suit, et 2^o *Jean-Henri*; ce dernier, né en 1744, remplit les fonctions de secrétaire d'Etat, épousa Judith-Marguerite Perrot et fut père de Henri-Alphonse de Sandoz-Rollin, par lequel nous terminerons cette notice sur la famille noble des Sandoz, dont il a été le dernier et l'un des plus distingués représentants.

David-Alphonse de Sandoz-Rollin, fils de Jean-Henri et de Sarah-Elisabeth Rollin, naquit à Neuchâtel le 16 mars 1740. Après des études faites avec une grande distinction, il se voua à la carrière diplomatique et se rendit en Prusse où ses talents furent appréciés et où il parvint rapidement à de hautes fonctions. Successivement nommé conseiller de légation et secrétaire d'ambassade à Londres et à Paris, ministre plénipotentiaire de Prusse près la cour d'Espagne,⁴ en 1784, et à Paris de 1796 à 1804, il prit une part importante à toutes les graves et difficiles négociations de cette époque. En récompense des services signalés qu'il avait rendus à la couronne, le roi le créa baron et chevalier grand-croix de l'ordre de l'Aigle-rouge; il avait déjà été nommé chambellan à une époque antérieure.

Le baron de Sandoz-Rollin représentait la Prusse à Paris lorsqu'à la suite des victoires du général Bonaparte en Italie, l'existence de la république de Venise se trouva mise en question. Dans ces circonstances, et voulant essayer de sauver le gouvernement vénitien, il chercha l'occasion d'avoir une conférence avec son ambassadeur. La conférence eut lieu et M. de Sandoz, après avoir loué l'habileté du sénat à conserver sa neutralité, avait ajouté que cependant il ne paraissait pas de la prudence de s'abandonner tout à fait aux chances incertaines des événements; que les Français ayant violé tous les droits de la neutralité, cette conduite pouvait fournir aux Autrichiens un prétexte pour en faire autant, et pour

⁴ A son retour d'Espagne il introduisit dans notre pays un médicament qui a eu une grande réputation dans le temps et qui est encore très-connu de nos jours sous le nom de *Poudres Sandoz*.

attenter à la sûreté de la république ; que peut-être il était digne de la sagesse du gouvernement de se ménager un appui solide, une garantie contre l'ambition de la maison d'Autriche, et que la seule puissance avec laquelle le sénat pût s'allier utilement et sans danger, était, ce lui semblait, le roi de Prusse, prince qui ne pouvait avoir aucun intérêt en opposition avec ceux de la république, et qui était le seul en état de mettre obstacle aux vues ambitieuses de l'Autriche sur les possessions vénitiennes. Le baron de Sandoz ne disait pas qu'il eût mission de son gouvernement pour proposer cette alliance ; il ne donnait ce projet que comme le résultat de ses propres réflexions ; mais il y avait bien là de quoi provoquer celle du gouvernement de Venise. Cependant le collège, dit-on, ne communiqua point ces propositions au sénat, et répondit à son ambassadeur que si le ministre prussien revenait sur ce sujet, il fallait ne lui donner qu'une réponse évasive. En effet, le 7 mars 1797, M. de Sandoz étant allé faire une visite au ministre de Venise, reprit le discours qu'il avait entamé au mois de décembre précédent ; mais celui-ci lui répondit conformément aux instructions qu'il avait reçues, c'est-à-dire de manière à laisser tomber cette affaire. Ce refus eut bientôt les plus terribles conséquences et amena la destruction de la république de Venise, qui se trouva seule et sans appui sous les coups de Bonaparte victorieux et courroucé. Chacun sait que dès lors elle n'a pu se relever de sa chute, chute qu'elle eut peut-être évité si son gouvernement eût suivi les conseils clairvoyants et désintéressés de notre compatriote.

La diplomatie n'était pas la seule science dont M. de Sandoz s'occupât ; il était membre de l'académie des sciences et beaux-arts de Berlin, et amateur éclairé de la peinture et de la sculpture. Ses connaissances artistiques étaient si connues et si appréciées que plusieurs peintres et graveurs lui dédièrent leurs travaux. Après avoir abandonné la carrière diplomatique pour la culture des beaux-arts, il se retira à Neuchâtel, où il mourut le 28 mars 1809, sans laisser de postérité.

Henri-Alphonse de Sandoz-Rollin, ¹ fils de Jean-Henri et de Judith-Marguerite de Perrot, naquit à Neuchâtel le 10 octobre 1769

¹ Cette notice est la reproduction presque intégrale d'un article du *Messager boileux* de 1863.

et y mourut le 23 avril 1862, âgé de près de quatre-vingt-treize ans, le dernier de sa branche en même temps que de la famille noble des de Sandoz. Dès sa jeunesse il fut préparé par des études solides, faites en Allemagne, aux travaux qui l'attendaient dans sa patrie, et montra de fort bonne heure une telle aptitude pour les fonctions de la magistrature, que dès sa majorité on lui confia le poste de secrétaire d'Etat, et il n'est pas sans intérêt de remarquer que son brevet fut encore signé par Frédéric le Grand. Quelques années plus tard, en 1799, il joignit à ce poste celui de conseiller d'Etat.

En 1806, lorsque la principauté eut été cédée à la France, M. de Sandoz-Rollin donna sa démission de conseiller et de secrétaire d'Etat; aussi pendant toute la domination française vécut-il en simple particulier dans sa retraite de Beauregard, pour ne s'occuper que de l'éducation de ses enfants et du soin de ses terres. Mais il ne laissait pas de se rendre encore très-utile par les conseils aussi judicieux que bienveillants qu'il était toujours prêt à donner et aux particuliers et aux corporations qui venaient souvent le consulter. C'est aussi pendant les loisirs de cette retraite qu'il s'occupa activement avec quelques amis, entre autres avec M. Louis Coulon, de grandes questions d'utilité publique, spécialement de la *caisse d'épargne*, dont il fut le premier président, et sans contredit le principal fondateur. On a remarqué, et il en valait la peine, que cette caisse d'épargne de Neuchâtel, une des plus anciennes et des plus florissantes de la Suisse, a été fondée en 1813, c'est-à-dire à une époque où les immenses événements politiques qui bouleversaient l'Europe semblaient ne devoir laisser à personne assez de loisir et de liberté d'esprit pour s'occuper d'établissements de bienfaisance et d'entreprises d'utilité publique.

En 1814, M. de Sandoz-Rollin fut rappelé au conseil d'Etat par le roi Frédéric-Guillaume III, qui venait de reprendre sa principauté, et qui, lorsque cette même année il visita le pays, lui adressa des remerciements particuliers des soins que, comme président de l'administration des hôpitaux militaires, il avait donnés à ses soldats. En mars 1815, les graves circonstances où se trouvait alors l'Europe, ensuite du retour en France de Napoléon I^{er}, ayant nécessité la convocation d'une diète extraordinaire qui fut appelée la

longue diète, M. de Sandoz-Rollin fut l'un des députés chargés d'y représenter le nouveau canton de Neuchâtel. Et alors déjà, comme dans la suite, toutes les fois qu'il fut envoyé en diète, il s'y fit tellement apprécier comme homme d'état, que non-seulement des magistrats suisses, mais aussi des ministres de puissances étrangères le consultaient souvent et volontiers dans les affaires épineuses ou délicates.

Lors même que l'impression produite sur M. de Sandoz par les événements de 1831, et peut-être aussi les infirmités de la vieillesse dont il commençait à pressentir l'approche, l'eurent décidé à renoncer de nouveau à toute charge ou emploi public, ce fut *officiellement* plutôt qu'en réalité qu'il se retira des affaires; car en toute circonstance importante, son successeur au timon de l'Etat recourait à ses conseils et n'agissait pour ainsi dire que d'accord avec lui. Il continua donc à déployer pour le bien de sa patrie cette supériorité de talents que caractérisait l'harmonie de toutes ses facultés, ainsi que la simplicité avec laquelle il abordait toute espèce de sujets et de questions.

Sachant s'abstenir de tout langage trop scientifique quand il s'agissait de donner une explication; doué à un rare degré de souplesse d'esprit, de promptitude de conception, de facilité à s'exprimer, d'un bon sens lucide qui pulvérisait en un instant toute pensée fausse, quelque spécieuse et brillante que fût la forme sous laquelle on la présentait, M. de Sandoz-Rollin entendait mieux que personne l'art de se faire écouter du peuple dont il connaissait admirablement les goûts, les penchants et le caractère. Aussi, quoique rentré dans la vie privée, il n'en continua pas moins à se rendre utile à ses compatriotes, par les sages conseils que l'on ne venait jamais lui demander en vain, ainsi que par ses conversations toujours intéressantes et instructives. En sorte qu'on eût été souvent tenté de dire qu'il en était de lui comme d'un immense, d'un volumineux dictionnaire que l'on ne consulte jamais sans fruit. Il est l'auteur de l'excellent petit ouvrage, malheureusement devenu assez rare maintenant, imprimé à Zurich en 1818, sous le titre: *Essai statistique sur le canton de Neuchâtel*. C'est aussi lui qui, âgé déjà de plus de quatre-vingts ans, écrivit le texte des *Monuments de Neuchâtel*, ouvrage que son savant et regrettable auteur, DuBois

de Montperreux, surpris par la mort , n'avait pas eu le temps d'achever.

M. de Sandoz-Rollin possédait des connaissances extrêmement variées. Il avait lu , et qui plus est retenu tous les livres de sa bibliothèque. Il avait conservé un souvenir très-net , et des événements, et des hommes, et de tout ce qu'il avait pu voir, connaître, entendre dans une vie presque séculaire. On était étonné , par exemple, de tout ce qu'il savait sur les affaires intérieures de notre pays , sur son administration , sur son histoire , sur les mœurs de ses habitants; en particulier sur les effets, le retentissement, l'ébranlement que les diverses phases de la grande révolution française eurent produites sur le petit peuple qui en était si voisin , et qui parlait la même langue que les populations révolutionnées. On eût pu écrire des volumes sur les faits importants ou du moins curieux qui se trouvaient , non pas entassés, mais classés avec ordre dans sa tête, et qu'il savait citer à propos. Nul doute qu'il n'en ait emporté avec lui toute une multitude, en sorte que, sauf ceux qu'on a pu recueillir de ses conversations , ces intéressants détails sont maintenant perdus pour nous.

Pour avoir toujours de quoi satisfaire quiconque le venait consulter , il fallait être doué d'une mémoire peu commune : celle de M. de Sandoz était d'autant plus remarquable, qu'au rebours de ce qui arrive le plus souvent aux vieillards, elle était aussi sûre, aussi fidèle, aussi exacte pour les choses présentes et actuelles que pour les souvenirs d'enfance et de jeunesse. Personne mieux que lui ne savait se rappeler ce qu'il avait pu lire , voir et entendre quelques semaines auparavant. Ce que l'on avait le plus de peine à obtenir de lui, c'était qu'il entrât dans quelques détails sur les faits et sur les événements qui lui avaient été personnels , ou dans lesquels il avait été appelé à intervenir directement. Rarement a-t-on vu un homme ayant occupé une si haute position , et pris une part aussi importante aux affaires de son pays , si peu préoccupé de l'effet qu'il pouvait produire, et si peu soucieux de *poser* devant ses contemporains, ou devant la postérité. Au reste, cette modestie ne doit point surprendre dans un caractère tel que le sien , absolument étranger à tout sentiment de vanité, d'ambition et de présomption.

On trouvait en lui un appréciateur aussi judicieux des événe-

ments et des choses que bienveillant et équitable quand il était question des hommes. Si, dans l'occasion, il n'hésitait point à exprimer sa désapprobation avec la gravité et l'autorité de son âge et de son caractère, jamais ses jugements sur les personnes n'étaient empreints ni de passion ni d'humeur, ni d'aucune amertume, en sorte que son extrême franchise, toujours accompagnée de bienveillance, ne pouvait blesser personne. En politique, ses jugements et ses opinions se ressentaient naturellement de la solidité de son esprit et de l'élévation de son caractère. Il professait une pureté de principes, taxée aujourd'hui de romanesque. *L'utile*, selon lui, ne devait jamais prévaloir sur ce qui est loyal et honnête, et sa foi en la Providence divine était telle qu'il n'admettait pas qu'un ordre de choses, qui lui paraissait fondé sur l'injustice, pût être de longue durée.

Cette sévérité de principes, qui n'est plus de notre temps, avait peu à peu diminué le nombre de ses relations, en sorte qu'il ne vivait plus habituellement qu'avec sa famille et un cercle plus restreint d'amis et de connaissances. Quant à son désintéressement, son éloignement de toute espèce d'égoïsme, sa promptitude à obliger, sa sympathie pour les affligés et les souffrants, c'est ce que nous n'avons nul besoin de rappeler à ceux qui l'ont connu d'assez près.

La vénérable physionomie de M. de Sandoz faisait ressortir encore davantage cette sérénité, cette aménité, cette douce gaieté qu'on trouvait toujours en lui; et il faut avouer que cette disposition est peut-être le plus beau témoignage qu'un homme parvenu au terme d'une longue carrière, puisse, à son insu, se rendre à lui-même. Cette même inaltérable gaieté, dans un âge où le monde ne peut plus nous offrir de jouissances, tandis que les infirmités s'accroissent, que les privations se multiplient, et que chaque jour on voit la mort de plus près; une sérénité pareille serait inexplicable dans une âme étrangère à la piété. Mais on la comprenait aisément chez un chrétien digne de ce nom, qui avait traversé, sans que sa foi en eût jamais été ébranlée, les plus funestes périodes du siècle de l'incrédulité. M. de Sandoz s'étant *souvenu de son Créateur dès les premiers jours de sa jeunesse*, ne vit jamais arriver pour lui les *jours mauvais*. Ayant toujours accepté avec reconnaissance, avec une confiance sans bornes, avec la touchante simplicité d'un en-

fant, et les biens et les maux que lui dispensa son Père céleste, les dernières années de sa longue vie ne furent pour lui que le soir d'un beau jour, d'un jour bien employé.

Ainsi *s'endormit avec ses pères*, plein de confiance en celui qui a brisé *l'aiguillon de la mort*, le vénérable et l'un des plus dignes représentants de l'ancienne magistrature neuchâteloise.

Sources. Huguenin, *Les Châteaux neuchâtelois*. — Allamand, *Description de la juridiction de Travers*. — *Journal helvétique* 1746, 1753. — *Particularités concernant la vie et la mort de J.-F. Osterwald*. — Bourguet, *Traité des pétrifications*. — Bertrand, *Essai sur les usages des Montagnes*. — Thurmman, *Abraham Gagnebin*. — Thiers, *Histoire du consulat et de l'empire*, t. I. — Daru, *Histoire de la république de Venise*. — *Magasin encyclopédique*, par Millin, 1797, t. II. — Matile, *Musée historique*, t. III. — *Constitutionnel neuchâtelois*, 1835, 1844. — *Le Neuchâtelois*, 1862. — *Messenger boiteux de Neuchâtel*, 1844, 1845, 1863. — Manuscrits divers, etc.

HENRI DE SANDOZ.

Henri Sandoz, fils de Jonas, né au Locle en janvier 1730, entra au service de France en qualité de cadet, en 1744, et y resta jusqu'en septembre 1792, comme capitaine dans le régiment de Castella. Il fit toutes les campagnes de Flandre, celles de la guerre de sept ans, assista à dix-sept sièges, se trouva aux batailles de Fontenoy, Lawfeld, Raucourt, ainsi qu'aux principales affaires de la guerre d'Allemagne. Il fut grièvement blessé à la bataille de Rossbach par un boulet et fut atteint d'un coup de feu au bras au combat de Bergen. Pendant les quarante-huit années qu'il passa au service militaire, il honora par une conduite sans reproche la carrière à laquelle il s'était voué dès l'enfance. En 1772, il fut nommé chevalier de l'ordre du Mérite militaire, et lors de la restauration, le roi Louis XVIII lui conféra le grade de colonel, grade qu'il eut obtenu vingt-cinq ans plus tôt sans la révolution française, qui brisa sa carrière militaire. La reconnaissance du roi envers ce vieux serviteur ne s'arrêta pas au grade de colonel, il le fit chevalier de la Légion d'honneur et lui octroya des lettres de noblesse pour lui et ses descendants. Il épousa en premières noces Christine-Dorothee de Fischer, veuve de Jean-Nicolas de Coligny, morte sans enfants;

et en secondes noccs Marthe Vild dont il eut huit fils et quatre filles. Il mourut le 2 février 1820, âgé de quatre-vingt-dix ans.

Henri de Sandoz, fils du précédent, naquit à Mulhouse en 1777. Après avoir reçu une fort bonne éducation, le jeune Sandoz entra dans la compagnie de son père, et prit part à l'attaque de Nancy, le 30 avril 1790. Il montra dans cette affaire, où il resta presque seul vivant de toute sa compagnie, un tel courage, un tel sang-froid, malgré son extrême jeunesse (il n'avait pas quatorze ans), qu'il fut créé, sur le champ de bataille, lieutenant et chevalier du Mérite militaire, de la main du brave général de Bouillé; mais le capitaine Sandoz refusa pour son fils cette seconde distinction, disant qu'il la mériterait mieux plus tard. Le jeune militaire faillit être tué par la chute du capitaine Varnod, aussi Neuchâtelois, qui tomba à la renverse sur lui, atteint mortellement d'une balle dans cette affaire.

La révolution, en enlevant à la famille de Sandoz toute sa fortune, força notre jeune lieutenant à quitter la carrière des armes, où il eût pu se promettre de beaux succès après de semblables commencements, pour celle du commerce où il en eut de brillants. Il trouva un excellent guide en la personne d'un généreux vieillard de Cernay, en Alsace, M. J.-J. Zurcher, qui se l'associa en 1803. Il acquit, par sa grande intelligence des affaires, par une activité infatigable jointe à beaucoup d'ordre et d'économie, une des plus grandes fortunes de l'Alsace, dont il fit constamment le plus généreux usage. Il dota Cernay d'un hôpital, d'une salle d'asile, d'une caisse de retraite pour les vieillards. Continuant à sa mort les bonnes œuvres de sa vie, il laissa par testament 400,000 francs à l'hôpital de Cernay, 36,000 francs à la caisse de retraite pour les vieillards, et fit un grand nombre d'autres legs pieux. Dans les dernières années de sa vie il avait encore toutes les facultés, l'activité, la vie de l'âge de la force. Il termina à Cernay, le 12 juillet 1859, sa longue et très-honorable carrière, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, mourant comme il avait vécu, dans des sentiments de piété, et remettant en paix son âme à Dieu.

Sources. *Messenger boileux de Neuchâtel*, 1860. — Renseignements inédits.

FRANÇOIS-AUGUSTE SANDOZ.

François-Auguste Sandoz, lieutenant-général au service de Hollande et colonel-général des troupes suisses de la même puissance, entra, le 14 décembre 1733, au service du roi de Sardaigne, comme lieutenant dans le régiment DuPasquier. Il fit avec ce corps les campagnes de 1734 et 1735 et passa le 17 juillet 1737, avec son grade de lieutenant, au service des Etats-Généraux, dans le régiment de Hirzel. En novembre 1744, il leva une compagnie suisse de deux cents hommes dans ce même régiment, et ayant servi à la tête de cette troupe durant la campagne de cette année et les deux suivantes avec la plus grande distinction, il obtint, le 17 juin 1747, le grade de second major, et deux mois après celui de lieutenant-colonel. Il continua à se distinguer dans ce nouveau poste pendant le reste de la campagne et, l'année suivante, les Etats-Généraux ayant décrété la formation d'un régiment de gardes-suisses, le lieutenant-colonel Sandoz y fut appelé avec sa compagnie et obtint un brevet de colonel, le 6 février 1748. Le reste de sa carrière militaire nous est peu connu ; nous savons seulement qu'il fut nommé général-major le 14 mars 1766 ; premier lieutenant-colonel du régiment des gardes-suisses, le 10 juin de la même année ; colonel-commandant de ce corps, le 14 mars 1770 ; colonel en chef des régiments suisses, le 22 mai 1776, et enfin lieutenant-général, le 25 juin 1779.

En 1785, des troubles ayant eu lieu à La Haye, les Etats de Hollande enlevèrent le commandement de la ville au prince-stadthouder et le remirent au général Sandoz, qui se conduisit dans ces hautes et très-déliçates fonctions, de manière à mériter les éloges des deux partis qui se disputaient l'honneur de conduire la barque de l'Etat. Après avoir exercé ce commandement pendant une année, il demanda et obtint, pour raison de santé, un congé illimité et se retira à Neuchâtel, où il mourut au mois de juillet 1790.

Le général Sandoz avait épousé Henriette, fille de M. de Bada, comte de Chaumont, dont il n'eut qu'une fille qui fut mariée à M. Abel de Bosset, banneret de Neuchâtel. Madame Sandoz était une

personne aussi distinguée par les qualités du cœur que par celles de l'esprit; elle soutenait des relations intimes d'amitié avec trois femmes célèbres de cette époque, madame de Charrière, Sophie de LaRoche et Julie Bondeli; ce fut chez elle que cette dernière mourut en 1778, après avoir fait un séjour de plusieurs années dans sa maison.

Sources. Holzhalb, *Schweizer. Lexikon.* — May, *Histoire militaire des Suisses*, t. VIII. — Girard, *Histoire des officiers suisses*, t. III. — Lutz, *Nekrolog.* — Sophie von LaRoche, *Erinnerungen aus meiner dritten Schweizerreise.* — Schädlin, *Julie Bondeli.*

ISAAC SANDOZ.

Isaac Sandoz, né au Locle et mort à Montalchez vers 1845, fut le premier qui, dans notre pays, ait travaillé les rubis pour en garnir les parties frottantes des pièces d'horlogerie, sujettes à une usure considérable sans cette précaution. Les trous pour les pivots des roues et des tiges d'échappements sont rendus indestructibles par de petits fragments de cette pierre compacte, artistement travaillés et enchassés. L'usure occasionnée par le frottement causait des inégalités sensibles dans la marche des montres et des pendules, et depuis longtemps les horlogers cherchaient un moyen d'obvier à cet inconvénient. Ce moyen fut découvert par un nommé Fatio de Genève, mais pendant de longues années il fut tenu secret. Isaac Sandoz, qui était horloger de talent, s'étant rendu à Paris, fut accueilli favorablement par Breguet, chez lequel il travailla pendant sept ans: ce fut là, suivant les uns, qu'il apprit à employer les pierres précieuses dans l'horlogerie; suivant d'autres ce fut un élève de Fatio qui lui indiqua le procédé; quoiqu'il en soit, Sandoz, possesseur du secret, quitta Paris pour revenir au Locle où il exerça sa nouvelle industrie dans laquelle il devint très-expert et qu'il ne voulut jamais enseigner à personne. Dans le but d'être à l'abri des regards investigateurs des horlogers loclois, il quitta cette localité et s'établit à Montalchez, où il fonda un atelier assez considérable, mais il avait soin de faire travailler chaque ouvrier ou ouvrière à

une partie séparée, en sorte que ceux-ci ne pouvaient pas se rendre compte de la manière dont s'opérait le tout.

Malgré les soins d'Isaac Sandoz pour conserver son secret, le moyen de percer les pierres est maintenant dans le domaine public et la connaissance en a été répandue par d'autres que par lui, tant il est vrai qu'un secret, et surtout un secret productif, est difficile à garder.

Sources. Jeanneret, *Elrennes neuchâteloises*. — Renseignements communiqués par M. H.-E. Sandoz, au Locle.

PHILIPPE SANDOZ.

Philippe Sandoz, ministre du saint Evangile, né en 1798, mort en avril 1859, fut consacré en 1821 et devint pasteur de l'église réformée de Besançon où, pendant trente-huit années, sa bonté et sa charité inépuisables le firent considérer comme le père d'une partie de la population. Il se dévoua aux pauvres, se fit leur appui, leur conseil, leur homme d'affaires, leur donna ses forces, ses biens, ses peines, craignit de les humilier, ne rebuta jamais ceux qui étaient méprisés des hommes, ni même ceux qui étaient tombés en faute. Les pauvres et les malheureux partagèrent avec son Sauveur toutes ses pensées. Vrai et sérieux, il eût mieux aimé offenser par la franchise que de trahir par une politesse fausse, et il ne connut jamais l'art des ménagements diplomatiques, ni des égards intéressés.

L'église réformée de Besançon se compose d'un noyau de colons neuchâtelois, auxquels se sont joints depuis le commencement du siècle une foule de nouveaux arrivants. La charité de M. Sandoz a été pour eux un lien. Il n'était dans cette agglomération d'hommes, souvent très-étrangers les uns aux autres, presque pas un individu qui ne le connût et n'eût reçu de lui quelque service. Il a été le tuteur d'un grand nombre d'orphelins et en a élevé plusieurs. Son mérite était si généralement reconnu que sa mort fut un deuil pour la population tout entière, qui l'accompagna à sa dernière demeure sans distinction de confession. « Les enfants des écoles,

dit le journal *l'Espérance*, précédait le cercueil; une foule immense le suivait; protestants et catholiques étaient réunis dans ce deuil commun; souvent les gémissements des pauvres, des malheureux que M. Sandoz avait soulagés pendant sa vie, des amis auxquels il avait donné ses soins ou ses conseils, se firent entendre, soit dans la marche, soit pendant le service funèbre, qu'ils faillirent quelquefois interrompre. Un même sentiment de regret et de douleur était dans le cœur de tous, et l'attitude de cette foule prouvait bien que celui qu'elle pleurait avait été un homme de bien. »

Sources. *L'Espérance*, mai 1859. — *Le Messager boiteux de Neuchâtel*, 1860. — *Cartulaire des églises du canton de Neuchâtel*.

SAUNIER.

Antoine Saunier, fils d'Eméri Saunier, de Moirans en Dauphiné, ayant embrassé les doctrines évangéliques, dut quitter la France pour éviter les persécutions, et se réfugia en Suisse, où il se joignit à son compatriote Farel, dont il fut le compagnon le plus influent et le plus actif. Il accompagna le réformateur à Neuchâtel et eut une part très-importante à l'établissement de la réforme dans notre pays. En 1532, il fut nommé pasteur à Neuchâtel et y resta probablement jusqu'en 1535; à cette époque il fut appelé à Genève comme pasteur et recteur des écoles. L'année suivante, arrêté dans un voyage qu'il fit en Piémont, il obtint sa liberté en échange de Furbity, et retourna à Genève, où les droits de bourgeoisie lui furent accordés gratuitement en 1537. Trois ans plus tard, le gouvernement bernois l'appela à Lausanne et lui confia le soin d'organiser le gymnase ou collège, qu'il venait d'y fonder, le 27 mai 1540. Cet établissement différait essentiellement de l'académie. Le programme de l'enseignement, établi par Saunier, se bornait au français, au latin et au grec, à l'écriture, au calcul, aux éléments de la rhétorique, au chant des psaumes et à la religion. Le premier professeur, sous le nom de bachelier ou gymnasiarque, était chargé de la surveillance. Saunier passa une année entière à Lausanne et retourna ensuite à Genève. Dès lors on perd complète-

ment sa trace et l'on ne sait ni où , ni quand , ni comment il est mort. Cependant Filleau, dans ses *Décisions catholiques*, rapporte un arrêt du parlement de Paris, en date du 24 octobre 1546, qui condamna, comme hérétique, un nommé G. Saunier à être brûlé vif à Poitiers. Il serait possible, par la date du jugement, que ce martyr fut le compagnon de Farel, l'ancien pasteur de Neuchâtel.

Sources. *Cartulaire des églises du canton de Neuchâtel*, ms. — Haag, *La France protestante*, t. IX.

PIERRE-FRÉDÉRIC TOUCHON.

Pierre-Frédéric Touchon, né en 1751, mort à la Chaux-de-fonds le 2 février 1814, fut destiné au saint ministère, et après de bonnes études faites à Neuchâtel et en Allemagne, il reçut l'imposition des mains, en 1772. Il remplit les fonctions de pasteur de l'église française de Bâle de 1778 à 1791, et devint ensuite inspecteur des établissements d'éducation de la ville de Neuchâtel. En février 1796, il fut nommé pasteur à Valangin, et en 1804 à la Chaux-de-fonds, où il résida jusqu'à sa mort. Ayant été nommé président de la Société helvétique, il prononça dans l'assemblée de cette société, qui eut lieu à Aarau le 31 mai 1797, un *Discours* en allemand, qu'il traduisit ensuite en français et qui fut publié dans les deux langues. On lui doit encore les opuscules et les sermons qui suivent :

I. *Sur le régime des diverses écoles établies à Neuchâtel au moyen des sommes léguées par feu M. Pury de Lisbonne*. Inséré dans les *Elrennes helvétiques* de 1791.

II. *Discours sur ces paroles : Craignez Dieu, honorez le Roi*, prononcé à l'occasion de la mort de Frédéric-Guillaume II. Neuchâtel 1797, in-8°.

III. *Deux discours prononcés à l'occasion des jugements criminels rendus contre Joseph Favre, sa femme et deux de leurs fils*, s. l. (1802), in-8°.

IV. *Discours sur l'épître aux Romains, ch. XIII, v. 1*, prononcé à la Chaux-de-fonds à l'occasion de la remise de la souveraineté de Neuchâtel et Valangin à S. A. S. le prince Alexandre. Neuchâtel 1806, in-4°.

V. *Introduction à l'étude de la grammaire française, à l'usage du collège de la Chaux-de-fonds*. Lausanne 1814, in-12.

M. Touchon était d'un commerce agréable, toujours prompt à obliger et à se rendre utile, charitable envers les pauvres et oubliant souvent ses propres intérêts pour ceux des autres. Il eut un fils, **Daniel-Auguste-Emmanuel Touchon**, comme lui ministre du saint Evangile, né en 1785, consacré en 1808 et successivement pasteur à Lyon et à Hanau. Il est auteur d'un *Sermon sur la mort de Louis XVI*. Lyon 1814, in-8°.

Un autre membre de la même famille mérite aussi une mention, c'est M. **James Touchon**, docteur en médecine de la faculté Pisano-Florentine, maître en pharmacie, membre de la Société helvétique des sciences naturelles. Pendant quelque temps pharmacien à Neuchâtel, il avait dû, pour raison de santé, passer plusieurs années en Italie, où il se guérit presque miraculeusement, au moins pour un temps, d'une maladie de poitrine très-avancée. Il était traité par le célèbre homœopathe Séverin. Croyant être redevable à son traitement d'une sensible amélioration dans l'état de sa santé, il se prit d'une sorte de passion pour l'homœopathie, qu'il étudia avec un zèle extraordinaire. Il a consigné les résultats de ses études persévérantes dans deux ouvrages ayant pour titre: *L'homœopathie, ou la réforme médicale exposée aux gens du monde*. Florence 1850, in-42°. — *De la préservation des maladies, ou instructions sur la manière de faire usage des principaux préservatifs homœopathiques*. Neuchâtel 1853, in-42°. Par leur clarté ces deux ouvrages permettent de se faire quelque idée de l'homœopathie, de cette médecine si mystérieuse et si extraordinaire, qu'il est assurément bien permis de ne pas adopter, mais à laquelle il ne peut plus guère l'être de refuser toute espèce de part et de valeur dans les progrès qu'à fait de nos jours l'art de guérir. M. James Touchon est mort à Genève, le 23 novembre 1854, à la fleur de l'âge, regretté de ses nombreux amis et des malheureux, qui ne réclamaient jamais en vain ses conseils et ses secours.

Sources. *Cartulaire des églises du canton de Neuchâtel*, mss. — Manuscrits du comte Henckel de Donnersmark. — Herzog, *Adumbratio eruditorum Basiliensium*. — Steimbrenner, *Bemerkungen aus einer Reise*. — *Etrennes helvétiques*. — *Messenger boiteux de Neuchâtel*. 1856.

TRIBOLET.

Cette famille, bourgeoise de Neuchâtel depuis plusieurs siècles, paraît être originaire du bailliage de Cerlier. On trouve un acte d'accensement, du 17 novembre 1386, fait par le prévôt et le chapitre de Neuchâtel à *Jean Tribolet*, alias *Richard*, bourgeois de cette ville, d'un morcel de pré situé à la montagne de Chumont. Dans les lettres de fondation de la Compagnie de Pêcheurs, datées du jour de la fête de St-Nicolas de l'an 1482, on trouve nommé *Jean Tribolet*, le jeune. Cependant on ne peut remonter la filiation suivie de cette famille qu'à *Guillaume*, dont on va parler.

Guillaume Tribolet, conseiller de ville vers 1530, avait été envoyé à Berne en 1491, pour y demander du secours contre les entreprises du comte Philippe de Hochberg, sur les bourgeois de Neuchâtel. Ce Guillaume eut un fils nommé *Nicolet* ou *Nicolas Tribolet*, conseiller, puis receveur de Neuchâtel, mort en laissant deux fils, Jean et Abram.

Abram Tribolet, second fils du précédent, devint conseiller d'Etat et procureur-général; il eut un fils nommé *Guillaume*, qui fut successivement châtelain de Boudry, de Thielle, conseiller d'Etat, et qui mourut sans enfants mâles.

Jean Tribolet, fils aîné de Nicolas, fut banneret de Neuchâtel depuis 1570 jusqu'à sa mort en 1582. Il avait revêtu successivement les divers offices de magistrature de la ville de Neuchâtel, et il fut plusieurs fois chargé par celle-ci de missions au dehors; entre autres il fut député par les Quatre-Ministres au duc Léonor, en 1564, pour traiter de l'inclusion de la ville de Neuchâtel dans le renouvellement de l'alliance entre la France et les Suisses. Il existe encore onze lettres à lui adressées comme banneret par plusieurs de nos princes sur les affaires de l'administration; quelques-unes sont de Jacqueline de Rohan, qui le remercie de ses bons offices pendant le séjour qu'elle avait fait dans le pays, se recommande à ses bonnes grâces et l'assure de sa bienveillance; d'autres sont de Marie de Bourbon, qui lui témoigne le contentement qu'elle a de ses services et l'assure de sa confiance en lui. Il paraît qu'il avait une

grande influence et était accoutumé à exercer dans les affaires de la bourgeoisie de Neuchâtel une grande autorité, alors que cette dernière était au plus haut degré de sa puissance, et qu'elle était souvent en lutte avec le souverain; on en a une preuve dans le fait suivant. Le conseil étroit ayant déposé Abram Wuillomier, et le maire de Neuchâtel, Claude Clerc dit Guy, s'étant refusé d'intimer le serment au nouvel élu, le banneret Jean Tribolet saisit le bâton de justice et le lui intima de son autorité; ce qui fut cause que la princesse demanda satisfaction sur l'usurpation du bâton et que Wuillomier fut réintégré.

En 1562, quoique déjà membre du conseil, il se rendit comme volontaire avec son frère Abram à l'armée des protestants de France, où se trouvaient alors trois compagnies neuchâtelaises commandées par Blaise Hory, Clément Tribolet et Louis DesCôtes, et où les Neuchâtelais, ainsi que les autres Suisses protestants, se rendaient en grand nombre. Jean Tribolet avait épousé Catherine, fille de Guillaume Hardy, conseiller d'Etat et procureur-général, et suivant le testament de ce dernier il ajouta à son nom celui de Hardy; ses descendants ont jusqu'à nos jours porté les deux noms de Tribolet-Hardy. De son mariage Jean Tribolet laissa trois filles et trois fils, qui suivent:

1^o *Nicolas Tribolet*, dont il est parlé plus loin.

2^o *Pierre Tribolet*, chef de la deuxième branche.

3^o **Jean-Jacques Tribolet**, se voua à la carrière des armes, devint capitaine d'une compagnie de 300 hommes au service du roi Henri IV, et reçut de la main de ce monarque l'accolade de chevalier sur le champ de bataille d'Ivry. Le roi l'anoblit lui et sa postérité, et dans les lettres de chevalier qu'il lui accorda en juillet 1593, il s'exprime en ces termes: « Le capitaine Jean-Jacques Tribolet, natif de Neuchâtel, en Suisse, commandant à une compagnie de soldats de sa nation pour notre service, ayant témoigné en plusieurs occasions de quel zèle il étoit poussé, et combien peu il estimait sa pauvre vie qu'il a souvent exposée à notre service, et repoussé les efforts de nos ennemis auxquels il a fait sentir des marques de sa vertu. Pour quoy luy voulons faire goûter des fruits qu'il a à cause d'iceux mérité, il nous a semblé bien à propos de le décorer des grâces et faveurs que nous avons accoutumé d'élargir

à ses semblables en affection et fidélité. Pour ces causes et autres bonnes et grandes considération à ce nous mouvans , avons iceluy Tribolet , en présence de plusieurs princes de nostre sang , et chevaliers , fait , créé , faisons et créons chevalier d'honneur , luy donnant le ceint militaire et de nostre main l'accolade , ainsy que pour acquérir tel degré est requis et accoustumé , pour par le dit Tribolet jouir et user dorénavant des droicts et honneurs de chevalier , privilèges , prérogatives et prééminences qui y appartiennent , tant en fait de guerre , armes et assemblées , qu'en jugement et dehors , et partout ailleurs où besoin sera , ainsy et par la mesme forme et manière que ont accoustumés de faire les autres chevaliers créés , tant de la main de nos prédécesseurs Roys , que de la nostre , etc. » Les lettres de noblesse accordées à J.-J. Tribolet par le roi de France ne furent pas trouvées valables à Neuchâtel , et Marie de Bourbon lui en délivra de nouvelles le 5 octobre 1593.

Après avoir quitté le service de France , J.-J. Tribolet devint lieutenant-général et receveur de la seigneurie de Valangin , fonctions qu'il remplit , croyons-nous , jusqu'à sa mort. Il avait épousé Nicolarde Favre , dont il n'eut qu'un fils , mort jeune et sans postérité.

Nicolas Tribolet, frère aîné du précédent , devint conseiller d'Etat et chancelier ; il succéda dans ce dernier office au savant et infortuné chancelier Jean Hory. Il fut anobli en 1641 par Henri II de Longueville et mourut en 1647 , laissant de son mariage avec Catherine Grenot , six fils qui suivent.

1^o *Ferdinand Tribolet*, trésorier-général , marié à Magdeleine Favarger , dont il eut *Samuel Tribolet*, capitaine au service de France , mort sans postérité , et une fille , nommée Barbe , mariée à Josué Sibelin.

2^o *Godefroy Tribolet*, dont on parlera plus bas.

3^o *Maurice Tribolet*, né en 1612 , maître-bourgeois de Neuchâtel , épousa en 1642 , Isabeau de Chambrier et mourut en 1686 , laissant de son mariage : *Rodolphe*, *Abram* et *Benoît Tribolet*, tous trois capitaines au service de France , morts sans postérité. Un quatrième fils de Maurice , nommé **Nicolas Tribolet**, embrassa comme ses frères la carrière des armes ; il entra à l'âge de quatorze ans dans l'armée française où il servit avec distinction pen-

dant trente années et devint capitaine d'une compagnie suisse et ensuite commandant d'un bataillon. A son retour dans le pays il fut nommé conseiller d'Etat et inspecteur-général des milices. En 1707, il fut appelé par son rang à présider le tribunal des Trois-Etats qui adjugea la souveraineté de notre pays à la maison de Prusse, et c'est en son nom que l'acte d'investiture fut publié. Il mourut le 9 mai 1733, à l'âge de 84 ans.

4° *Samuel Tribolet*, receveur de Fontaine-André, mort sans enfants mâles ;

5° *Ludovic Tribolet*, allié à Frène Tribolet, dont il eut plusieurs enfants, morts sans postérité.

6° **Sigismond Tribolet**, capitaine au service de France, devint ensuite chef du régiment de Neuchâtel et maire de la Sagne. Il commanda les troupes envoyées à Berne, en 1653, lors de la grande révolte des paysans. Dans cette guerre, dit le chancelier de Montmollin, « nos compagnies se firent beaucoup d'honneur et Sigismond Tribolet s'étant rué sur le dos des rebelles, là où se trouvait leur chef Leuwenberger, l'avait saisi au corps et terrassé, si bien que par sa vaillance et force non pareilles, il avait mérité d'être inscrit au nombre des sauveurs de la république. » En 1674, il fut destitué de ses emplois comme partisan de la duchesse de Nemours, et dut se réfugier sur les terres de l'évêque de Bâle. Il n'eut qu'un fils nommé *Guillaume*, qui devint maire de Bevaix et épousa, en 1699, Marguerite Girard, fille du pasteur Girard de Neuchâtel.

Godefroy Tribolet, procureur de Valangin, épousa Marie Osterwald, fille de David Osterwald, capitaine au service de France, dont il eut un fils et deux filles. Le fils, **Charles Tribolet**, ministre du saint Evangile, né en 1660, consacré en juillet 1683, fut nommé, en 1687, diacre de Valangin et, en 1693, pasteur à Môtiers, poste qu'il quitta en 1701 pour celui de Neuchâtel où il mourut le 4 avril 1720. Consacré le même jour que Jean-Frédéric Osterwald, dont il avait été le compagnon d'études, il devint son ami le plus intime et plus tard son collègue dans l'église de Neuchâtel. Le pasteur Tribolet défendit vivement le grand théologien lorsque les ouvrages de celui-ci furent attaqués ; il fut entre autres chargé de répondre aux observations que le clergé bernois avait adressées à la Classe sur le catéchisme. Il fut un des rédacteurs de la nouvelle

liturgie , publiée en 1713 sous son décanat, et il est l'auteur de l'épître dédicatoire qui la précède. Il avait épousé Marguerite de Chambrier, qui lui donna trois fils: *Godefroy, Charles* et *Jean-Frédéric*.

1^o **Godefroy de Tribolet**, né en 1696, mort le 17 mars 1752, reçut une bonne éducation et se rendit ensuite en Allemagne où il devint conseiller de légation du duc de Saxe-Gotha. A son retour à Neuchâtel il fut nommé censeur du *Journal helvétique* et publia dans ce recueil un assez grand nombre d'articles sur divers sujets, mais surtout des poésies dont quelques-unes ont un mérite réel. Il laissa aussi en manuscrit quelques traités de mathématiques et d'astronomie. Voici les titres de quelques-uns de ses écrits :

I. *Réponse aux vers de M. de Voltaire , contenus dans le Mercure du mois dernier.* Mercure suisse 1734, février, p. 86.

II. *Le juge scrupuleux, conte mis en vers.* Mercure suisse 1734, avril, p. 100.

III. *Epître à M. Chaillet, conseiller d'Etat.* Mercure suisse 1734, septembre, p. 90.

IV. *L'équivoque dangereuse, conte.* Mercure suisse 1734, octobre, p. 86.

V. *Epître à S. E. Mgr. le marquis de Bonac, ambassadeur de S. M. T. C. en Suisse.* Mercure suisse 1735, janvier, p. 134.

VI. *Epître en vers à madame la baronne de Bezuc.* Mercure suisse 1740, juin, p. 593.

VII. *Sonnet sur la mort de J.-F. Osterwald.* Mercure suisse 1747, avril, p. 415.

2^o **Charles de Tribolet**, capitaine dans le régiment de Guibert au service du Piémont, et ensuite lieutenant-colonel et inspecteur-général des milices de l'Etat, fut père de *Charles de Tribolet*, maître-bourgeois et membre du petit-conseil de la ville de Neuchâtel; nommé major de ville en 1804, il fut breveté en 1814, lieutenant-colonel du département de Neuchâtel. Il avait épousé Isabelle de Meuron, née en 1737, morte le 23 février 1849, regrettée des pauvres de tout le pays dont elle était la providence. « Unie , dit le *Messager boiteux* de 1850, à l'un des hommes les plus bienfaisants et les plus respectables de notre ville, tant qu'il vécut elle rivalisa avec lui de bienfaisance; et quand cette union eut été rompue par la mort, madame de Tribolet honora la mémoire de celui qu'elle avait eu le malheur de perdre, en doublant en quelque sorte ses bonnes œuvres. Elle prenait part libéralement à toutes les œuvres

de bienfaisance collectives qui se faisaient dans notre ville. Elle a été en particulier la fondatrice de l'établissement si éminemment utile du Prébarreau. Combien de ses compatriotes ne parlaient d'elle qu'en disant *la bonne dame Tribolet*; et si l'on avait dit simplement *la bonne dame*, chacun aurait su de qui l'on voulait parler. Quand la faiblesse et les infirmités de l'âge ne lui permirent plus de travailler elle-même pour les pauvres, elle faisait faire à d'autres ce qu'elle ne pouvait faire elle-même. Elle n'avait pas d'enfants, mais la dernière de onze frères et sœurs, elle avait un grand nombre de neveux et de nièces, qui la regardaient à juste titre comme leur mère; et à l'égard de combien d'orphelins n'a-t-elle pas rempli les devoirs de la maternité? Son nombreux convoi et surtout la haie de personnes au milieu de laquelle il passait, témoignaient des sentiments de toute la population pour la vénérable nonagénaire qu'on ne devait plus revoir dans ce monde.»

3° *Jean-Frédéric de Tribolet*, capitaine dans le régiment des gardes-suisses au service des Etats-Généraux, épousa N. de Marconay, d'une famille noble de France, dont il eut entre autres enfants, **Charles-Godefroy de Tribolet**, né en 1752, mort en avril 1843, qui devint successivement maire de Travers puis de Rochefort, membre, président et doyen du conseil d'Etat, chancelier, chambellan du roi et président de la Société d'émulation patriotique. Il est auteur des ouvrages suivants: *Réponse à l'exposé succinct des causes qui ont produit les divisions qui règnent dans les Montagnes du comté de Valangin*. Neuchâtel 1793, in-8°. — *Description topographique de la juridiction de Neuchâtel*. Neuchâtel 1827, in-8°. — *Histoire de Neuchâtel et Valangin, depuis l'avènement de la maison de Prusse jusqu'en 1806*. Neuchâtel 1846, in-8°.

SECONDE BRANCHE.

Pierre Tribolet, deuxième fils de Jean, banneret de Neuchâtel, devint maire de la ville et à sa mort laissa deux fils, *Hugues* et *Abraham de Tribolet*. Ce dernier, qui fut maire de Rochefort, épousa Elisabeth Rougemont dont il eut deux filles et trois fils qui ne laissèrent pas de postérité.

Hugues Tribolet, conseiller d'Etat et maire de Neuchâtel, fut —

anobli en 1642 par Henri II de Longueville. Pendant la guerre de trente ans notre pays fut menacé d'une invasion par les troupes de l'empereur d'Allemagne, qui appuyait les prétentions du marquis d'Ogliani sur le comté de Valangin. Le conseil, sans se troubler, ordonna l'enrôlement de tous les hommes portant armes, au nombre de cinq mille. Hugues Tribolet et le procureur-général Favargier prirent successivement le commandement des troupes qui se relevaient pour la garde très-pénible des passages des montagnes. Ce service dura pendant tout l'hiver de 1635 à 1636 et l'on vécut dans une inquiétude continuelle les années suivantes, parce que le théâtre de la guerre était en Franche-Comté. Cependant on en fut quitte pour quelques actes de violence et de pillage, commis tantôt par les paysans bourguignons qui fuyaient devant les Suédois, et tantôt par les Suédois qui les poursuivaient. Hugues Tribolet fut père de deux fils, dont l'un *Henri*, chef de la troisième branche, est mentionné plus loin.

Jean-Jacques Tribolet, fils aîné de Hugues, était procureur-général de Valangin en 1660. Il possédait un domaine au Plan qui fut érigé en fief sous le nom de Saint-Claude, avec la condition de reversibilité au domaine direct dans le cas de mort sans enfants mâles. Il eut trois fils; l'aîné *David*, procureur de Valangin, et le cadet, *Henri*, conseiller d'Etat et seigneur de Bellevaux, moururent sans postérité; le second, *Jonas*, major et secrétaire de ville, fut père de David de Tribolet, qui suit.

David de Tribolet, né le 8 décembre 1683, reçut une très-bonne éducation et se voua à l'étude de la jurisprudence, science dans laquelle il se distingua de bonne heure d'une manière remarquable. En 1707, quoique âgé seulement de vingt-quatre ans, son éloquence au barreau le fit connaître avantageusement de plusieurs des prétendants à la souveraineté. Les relations qu'il eut alors avec le comte de Metternich le firent nommer, en 1709, maire de Bevaix. Il devint, en 1717, maire du Locle, et en 1724, conseiller d'Etat et avocat-général; il occupa ce dernier poste jusqu'en 1747. A sa mort, arrivée le 19 mai 1754, il était président du conseil d'Etat et fut regretté de tous ses concitoyens. Le *Mercure suisse* s'exprime à cet égard de la manière suivante: « On perd en lui un grand homme d'Etat, un respectable magistrat, un juge

droit et intègre, un jurisconsulte éclairé, un orateur brillant et solide. Son zèle pour son auguste souverain, son amour pour sa patrie, sa justice, sa candeur, son intégrité ont paru dans les fonctions des magistratures et dignités qu'il a remplies, avec approbation, sous les règnes de Frédéric I, Frédéric II et Frédéric III.

» M. Tribolet était d'un abord facile et aisé; il recevait gracieusement ceux qui venaient l'informer, il se mettait à leur portée et les écoutait avec bonté. Appelé à juger au tribunal souverain dans le premier état, qui est celui de la noblesse, il ne négligeait rien de tout ce qui pouvait l'éclairer et fonder la justice de ses jugements. La délicatesse de ses sentiments à cet égard allait si loin, que lorsqu'il s'agissait des causes qui regardaient ses amis, ou celles des personnes de qui il avait lieu de se plaindre, il les examinait encore plus scrupuleusement que d'autres, crainte que sa prédilection ou son indisposition n'entraînât son suffrage, et ne l'engageât à donner trop de poids aux raisons qui pouvaient militer pour ou contre. »

David de Tribolet est auteur de quelques opuscules en vers et en prose, insérés dans le *Journal helvétique*; on a aussi de lui plusieurs factums juridiques imprimés. Il avait épousé Marguerite-Catherine Matthey, dont il eut deux filles et un fils, nommé Jonas-Nicolas, né en 1718, qui devint châtelain de Boudry et fut père de deux fils, *David* et *Charles-Etienne*.

David de Tribolet, fils aîné de Jonas-Nicolas, fut nommé, en 1786, secrétaire de la légation prussienne à Londres et devint ensuite conseiller de légation et chargé d'affaires de la cour de Prusse à Madrid, où il mourut sans enfants en août 1802.

Charles-Etienne de Tribolet, né en 1755, fit ses études de droit à l'université de Bâle, où il publia une *Dissertatio inauguralis de advocatis eorumque officio*. Basileæ 1774, in-4°. Il devint ensuite conseiller d'Etat et maire de Lignières et mourut sans laisser de postérité.

TROISIÈME BRANCHE.

Henri Tribolet, second fils de Hugues, « homme à bonne tête et à bon bras, » dit le chancelier de Montmollin, devint maire de

Valangin, conseiller d'Etat, et plus tard maire de la ville. Il exerça ces dernières fonctions dans des temps difficiles, et par son énergie seconda vigoureusement le chancelier dans son opposition à la duchesse de Némours. Lorsque celle-ci voulut, en 1673, s'emparer de la souveraineté, Tribolet suggéra et rédigea un mandement rigoureux de la seigneurie, dans lequel madame de Némours et ses adhérents sont qualifiés d'ennemis de l'Etat, avec défense à toute personne de communiquer avec eux. Il avait épousé Lucie Pury, dont il eut deux filles et deux fils. L'un d'eux, *Hugues*, mourut sans postérité; l'autre, *Jonas-Pierre*, conseiller d'Etat en 1709, épousa Judith Tribolet, fille de Sigismond Tribolet, dont il est parlé plus haut; il en eut deux fils, *Jonas*, capitaine au service de France, mort sans enfants, et *Henri Tribolet*, ministre du saint Evangile, qui, après avoir été consacré en 1716, fut nommé, en 1723, pasteur aux Planchettes, poste qu'il quitta trois ans après pour celui de Valangin, où il mourut le 21 novembre 1733, ne laissant qu'une fille de son mariage avec Judith Meuron, fille de noble Etienne de Meuron, conseiller d'Etat et commissaire-général.

Sources. *Recueil généalogique du baron d'Estavayer*, mss. — *Cartulaire des églises du canton de Neuchâtel*, mss. — Zurlauben, *Histoire militaire des Suisses*. — Chauffepié, *Dictionnaire historique*. — *Particularités concernant J.-F. Osterwald*. — Rougemont, *Poésies de Blaise Hory*. — *Journal helvétique* 1733, 1736, 1754. — *Mémoires de Montmollin*. — Matile, *Musée historique*. — Matile, *Histoire de la seigneurie de Valangin*. — Kramer, *Chants valanginois*. — Chambrier, *Histoire de Neuchâtel*. — S. de Chambrier, *Description de la mairie de Neuchâtel*. — Leu, *Schweizerisches Lexikon*. — Manuscrits du comte Henckel de Donnersmarck. — *Annales de Boyve*. — *Conservateur suisse*. — *Messager bolleux de Neuchâtel*, 1850.

VATTEL.

La famille Vattel, originaire de Peseux et bourgeoise de Neuchâtel, a eu l'honneur d'avoir dans un de ses membres le Neuchâtois, sinon le plus célèbre du moins le plus universellement connu; mais quoique cette famille paraisse être établie depuis un temps immémorial dans notre pays, nous ne suivrons sa filiation que depuis *David*, dont on va parler.

David Vattel, ministre du saint Evangile, fut consacré en 1703,

et lorsqu'en 1706 le village de Couvet fut érigé en paroisse , il en devint le premier pasteur , poste qu'il occupa jusqu'en novembre 1715 , pour passer à cette époque à celui de St-Aubin , où il mourut d'une attaque d'apoplexie en 1730. En 1726, il fit partie d'une députation envoyée à Berlin auprès du roi par la vénérable Classe et composée de MM. Choupard, doyen ; Vattel, vice-doyen ; Perrot, pasteur au Locle. Après un séjour de quelques mois dans cette ville, ils revinrent très-satisfaits de l'accueil qui leur avait été fait, et ils furent à cette occasion nommés chapelains du roi et anoblis par lettres du 11 janvier 1727. David Vattel a laissé, de ce voyage et séjour à Berlin, une relation manuscrite assez intéressante. Il avait épousé Marie de Montmollin , fille du trésorier-général, dont il eut trois fils.

I. **Jean-Frédéric de Vattel**, fils aîné du précédent, fut destiné à la carrière des armes, et sa famille leva pour lui une compagnie avec laquelle il entra au service de France , dans le régiment des gardes-suisse. Il parvint au grade de lieutenant-colonel , fut décoré de l'ordre du Mérite militaire et mourut sans laisser de postérité.

II. **Charles de Vattel** embrassa, comme son frère aîné, la profession militaire et entra au service de Savoie. Il était capitaine-aide-major dans le régiment suisse de Guibert, lorsqu'en 1745, il fut blessé mortellement au passage du Tanaro. Il laissa dans le Piémont une réputation parfaitement établie , plus encore par ses vertus que par sa bravoure et ses talents distingués.

III. **Emer de Vattel**, troisième fils de David et l'un des plus célèbres jurisconsultes des temps modernes, naquit le 25 avril 1714 à Couvet; on voit encore dans la cure de cet endroit la chambre où il vit le jour. Dès sa première jeunesse il montra un goût décidé pour la littérature et les sciences, et annonça de beaux talents. Neveu par sa mère, du chancelier de Montmollin, il lui dut beaucoup sous le rapport des conseils , des directions et des exemples. Voué d'abord à l'état de son père , il fit ses humanités et sa philosophie à l'université de Bâle. De retour dans sa patrie, il subit avec distinction ses examens sur ces deux objets. Puis il se rendit à Genève pour s'y occuper d'études plus directement en rapport avec son futur état. Mais bientôt il se sentit une vocation plus dé-

cidée pour la philosophie morale , et il s'appliqua essentiellement à cette étude. Ayant médité les ouvrages de Leibnitz et de Wolf , il donna au public sa *Défense* du système du premier : ce travail annonce une profonde connaissance des parties les plus abstraites de la métaphysique , et l'on y trouve , outre le développement des principes du philosophe allemand , la discussion des objections de ceux qui ne les admettaient pas , et un traité de la liberté de l'homme. C'est ainsi qu'en cultivant la science la plus propre à exercer les facultés de l'entendement , Vattel cherchait à se mettre en état de remplir des fonctions du premier ordre dans la société.

Né sujet du roi de Prusse , il se rendit à Berlin en 1741 , sur l'invitation que lui en fit le marquis de Valory , ministre de France auprès de la cour de Prusse , pour offrir ses services au monarque qui venait de monter sur le trône et qui était le protecteur des lettres et des sciences. Il désirait surtout un poste qui l'appelât au maniement des affaires politiques et qui lui fournit les moyens de se rendre utile à sa famille , pour laquelle il avait la plus tendre affection ; mais aucun poste de ce genre ne se trouvait vacant en Prusse. On lui fit espérer un succès moins éloigné à la cour de Dresde : il s'y rendit en 1743 , et l'accueil qu'il reçut du comte de Bruhl , premier ministre d'Auguste III , roi de Pologne et électeur de Saxe , fixa son choix. Des affaires particulières le rappelèrent momentanément dans sa patrie. Il retourna à Dresde en 1746 , y obtint le titre de conseiller d'ambassade , et fut envoyé à Berne en qualité de ministre de l'électeur-roi auprès de cette république. Il sut bientôt se faire estimer et considérer par les chefs de l'Etat , et s'acquitta avec succès des diverses commissions dont il avait été chargé.

Son emploi n'exigeant pas une résidence continuelle , il passait une partie de l'année au sein de sa famille. C'est alors qu'il composa la plupart des ouvrages qui ont fait sa réputation , surtout son immortel *Traité du droit des gens* , qui fut immédiatement traduit dans presque toutes les langues de l'Europe et qui est encore une autorité de nos jours. Le *Droit des gens* a fait son chemin par lui-même et par l'effet de son mérite incontestable. Il y a des parties faibles dans l'ouvrage , même des contradictions , et quelques principes hasardés , qui se ressentent un peu de la philosophie du XVIII^{me}

siècle; mais on y trouve une vaste érudition, un emploi habile des matériaux pris dans Grotius, Wolf et Puffendorf, des points de vue qui sont ceux d'un esprit philosophique, d'un penseur profond, et une mise en œuvre claire, systématique, souvent chaleureuse, qui permet de ranger Vattel parmi les bons écrivains.

« Je me suis étudié, dit-il, à n'offenser personne, me proposant de garder religieusement le respect qui est dû aux nations et aux puissances souveraines; mais je me suis fait une loi plus inviolable encore de respecter la vérité et l'intérêt du genre humain. Si de lâches flatteurs du despotisme s'élèvent contre mes principes, j'aurai pour moi les hommes vertueux, les gens de cœur, les amis des lois, les vrais citoyens. Je prendrais le parti du silence, si je ne pouvais suivre dans mes écrits les lumières de ma conscience. Mais rien ne lie ma plume, et je ne suis point capable de la prostituer à la flatterie. Je suis né dans un pays dont la liberté est l'âme, le trésor et la loi fondamentale; je puis être encore par ma naissance l'ami de toutes les nations. Ces heureuses circonstances m'ont encouragé à tenter de me rendre utile aux hommes par cet ouvrage. Je sentais la faiblesse de mes lumières et de mes talents; j'ai vu que j'entreprenais une tâche pénible; mais je serai satisfait si des lecteurs estimables reconnaissent dans mon travail l'honnête homme et le citoyen. »

L'abbé Feller, dans son *Dictionnaire biographique*, et la *Biographie universelle* des frères Michaud ont fort maltraité Vattel et son œuvre; mais il faut se défier des critiques sévères de ces auteurs catholiques, qui ne lui pardonnaient pas celles qu'il avait faites lui-même de la discipline de leur église. On conçoit qu'un écrivain protestant eût une manière de voir plus favorable au régime du protestantisme qu'à celui du catholicisme. Toutefois si le mérite du *Droit des gens* explique les succès, ils ont pourtant été dûs aussi à quelque chose d'accidentel. Les livres, comme le disait un ancien, ont aussi leur sort. Il manquait un bon ouvrage sur la matière: une place était vacante et Vattel l'a prise très à propos. Enfin les places importantes qui lui furent confiées dans de hautes administrations et dans la diplomatie, jetèrent quelque éclat sur un ouvrage dont l'auteur était initié par la pratique dans les choses sur lesquelles il écrivait. Vattel attira l'attention sur lui par d'au-

tres ouvrages que ceux dont nous avons parlé; par ses *Amusements de littérature, de morale et de politique*; par son *Loisir philosophique*; sa *Poliergie, ou mélanges de littérature et de poésies*; par ses *Questions de droit naturel et observations sur le traité du droit de la nature, de Wolf*, et quelques autres publications.

Ses talents étaient trop connus pour qu'ils ne fussent pas employés à des occupations plus importantes que celles de son poste en Suisse. L'électeur de Saxe récompensa ses services en lui conférant, en 1758, l'emploi de conseiller privé. Il était alors parvenu au but qu'il s'était proposé. En 1763, il écrivait avec bonheur à sa famille: « J'ai la satisfaction de voir que toute la cour, le public et les cours étrangères applaudissent à la confiance que nos souverains me témoignent. » Malheureusement l'excès du travail et l'ardeur de son zèle pour le service du prince qui lui témoignait une aussi grande confiance, affaiblirent sa constitution robuste, au point qu'il fut obligé de revenir dans son pays respirer l'air natal et se reposer. Le remède lui réussit; mais il reprit trop tôt ses grandes et pénibles occupations: la maladie reparut aggravée; il fut de nouveau obligé de revenir à Neuchâtel, où tous les soins de l'amitié et les secours de l'art ne purent le sauver; il y mourut, le 28 décembre 1767, d'une hydropisie de poitrine, à l'âge peu avancé de cinquante-trois ans, emportant les regrets de sa famille, de ses amis, de ses concitoyens, des gens de lettres, ainsi que ceux de la cour au service de laquelle il s'était consacré. S'il eût vécu plus longtemps il eut certainement acquis plus de titres encore à la célébrité, soit en composant d'autres ouvrages, soit en mettant la dernière main à son *Droit des gens*.

Nous apprenons de ses contemporains qu'il était aussi estimable que savant. L'un d'eux, le banneret Osterwald, lui a rendu ce beau témoignage dans un abrégé de sa vie, placé en tête de l'édition du *Droit des gens* qu'a publiée à Neuchâtel la Société typographique: « Il réunissait dans un degré rare les qualités de l'esprit et celles du cœur. Il joignait à la justesse, à l'étendue du génie les vertus les plus essentielles. Invariable dans ses principes, il fut toujours bon citoyen, ami fidèle, empressé à faire le bien. Ses ouvrages d'ailleurs suffirent pour le faire connaître. Il s'y est peint lui-même par des traits qui caractérisent la plus belle âme. »

Emer de Vattel avait épousé à Dresde, en 1764, Marianne de Chène, dont il eut un fils, *Charles-Adolphe-Maurice de Vattel*, par lequel nous terminerons la notice sur cette famille.

OUVRAGES DE VATTEL.

I. *Défense du système leibnitien contre les objections et les imputations de M. de Crousaz, contenues dans l'Examen de l'essai sur l'homme de M. Pope, où l'on a joint la réponse aux objections de M. Roquer, contenues dans le Journal helvétique.* Leyde 1741 et 1742, in-12.

II. *Pièces diverses avec quelques lettres de morale et d'amusement.* Paris 1746, in-12.

III. *Le loisir philosophique ou pièces diverses de philosophie, de morale et d'amusement.* — Cet ouvrage, qui est une réimpression avec quelques augmentations du précédent, parut d'abord à Genève en 1747, in-8°; une seconde édition en fut faite à Dresde la même année. — Une des pièces de ce recueil intitulée : *Projet pour la composition d'un Elixir des livres, avec diverses lettres à ce sujet*, a été traduite en allemand et publiée dans la *Bibliothek der schönen Wissenschaften*, t. 1, p. 35 et suivantes.

IV. *Poliergie ou Mélanges de littérature et de poésie.* Amsterdam 1757, in-12°.

V. *Le Droit des gens ou principes de la loi naturelle, appliqués à la conduite et aux affaires des nations et des souverains.* Londres 1758, 2 volumes in-4°. Cette édition, faite sous les yeux de l'auteur, est très-rare maintenant et a longtemps été considérée comme la meilleure. Elle fut imprimée à Neuchâtel, quoiqu'elle porte Londres sur le titre. Des exemplaires ayant le même millésime portent Leyde, d'autres Neuchâtel. Voici la liste des autres éditions françaises du *Droit des gens* qui nous sont connues : FORMAT in-4°, Neuchâtel 1773, Bâle 1774, Amsterdam 1775, Neuchâtel 1777, Nîmes 1783. — FORMAT in-8°, Neuchâtel 1777, Lyon 1802, Lyon 1820, Paris 1820, Paris 1830, Paris 1835-38. — FORMAT in-12°, Bâle 1777, Neuchâtel 1777, Lyon 1802. Enfin une dernière édition française du *Droit des gens* a été publiée en 1839, et c'est jusqu'à présent la plus complète; elle porte pour titre : *Le Droit des gens ou principes de la loi naturelle, appliqués à la conduite et aux affaires des souverains. Edition précédée d'un essai de l'auteur sur le droit naturel, pour servir d'introduction à l'étude du droit des gens; illustrée de questions et d'observations par M. le baron de Chambrier d'Oleyres, ancien ministre, avec des annexes nouvelles de M. de Vattel et de M. J.-G. Sulzer, et un compendium bibliographique du droit de la nature et des gens, et du droit public moderne, par M. le comte d'Hauterive (M. de Hoffmanns) membre de la Chambre des députés.* Paris 1839, 2 vol. in-8°.

Les principales augmentations sont : Dans le tome I^{er} : 1° Essai sur le fondement au droit naturel et sur le premier principe de l'obligation où se trouvent les hommes d'en observer les lois, pour servir d'introduction à l'étude du droit des gens, par Vattel; 2° Le commencement des questions de droit des gens et observations sur le Traité du Droit des gens de M. de Vattel, par M. de Cham-

brier d'Oleyres ; 3° Une dissertation sur cette question : « La loi naturelle peut-elle porter la société à sa perfection , sans le secours des lois politiques ? par Vattel ; 4° Des recherches sur un principe fixe qui serve à distinguer les devoirs de la morale de ceux du droit naturel , par J.-G. Sulzer.

Dans le tome II : 1° La suite des questions de droit des gens et observations sur le Traité du Droit des gens de Vattel , par M. de Chambrier d'Oleyres ; 2° Un dialogue entre Jules-César et Cicéron sur la question de savoir s'il est permis , en certaines circonstances , d'attenter à la vie du chef de l'Etat , par Vattel. (Quelques exemplaires ont été imprimés à part sous ce titre : *Est-il permis, en certaines circonstances, d'attenter à la vie du chef de l'Etat ? Dialogue entre Jules-César et Cicéron.* Extrait des annexes du 2^me volume d'une nouvelle édition du *Droit des gens*, publiée avec un commentaire et des notes de M. le baron de Chambrier et M. de Hoffmanns. Paris 1^{er} janvier 1837, de IV et 17 pages. Il n'a été tiré de ce dialogue remarquable qu'une quarantaine d'exemplaires ; l'impression ayant été interrompue par les libraires, pour complaire à un grand prince, qui pensa que cette publication, toute de principes, pourrait avoir des conséquences.) 3° Un compendium bibliographique du droit de la nature et des gens et du droit public moderne , en six divisions , subdivisées en sections et paragraphes, comprenant 746 articles.

Traductions du *Droit des gens*, en allemand : v. *Vattel's Völkerrecht übersetzt von J.-P. Schulth.* Frankfurt und Leipzig 1760, 3 vol. in-8°. – En Italien : *Il diritto delle genti, tradotto dal francese.* Milano 1808, 3 vol. in-8°. – En espagnol : *El derecho de gentes, o Principios de la ley natural, aplicados à la conducta y los intereses de las naciones y de los principios.* Trad. por el licenciado D. Manuel-Pascual Hernandez, individuo del illustre colegio de Abogados de esta corte. Madrid 1820. Item, trad. por J.-B. J. G. ; y terminada por algunas reflexiones a cerca de ciertas ideas fundamentales da esta obra. Burdeos 1822, 4 vol. in-12°. Item, trad. en castellano, por L.-M. Olarena. Paris 1824, 4 vol. in-18°.

VI. *Amusements de littérature, de morale et de politique.* La Haye 1763, 8°.

VII. *Guerre littéraire ou choix de quelques polémiques de M. de V.* s. l. 1759, in-8°.

VIII. *Mélanges de littérature, de morale et de politique.* Neuchâtel 1760, in-8°.

IX. *Questions de droit naturel et observations sur le Traité du droit de la nature, de M. le baron de Wolf.* Berne 1762 ; Paris 1763, in-12°.

X. On attribue encore à Vattel l'ouvrage suivant : *Mémoires politiques concernant la guerre et la paix, ou principes de la loi naturelle appliqués à la conduite et aux affaires des nations et des souverains.* Leipzig 1758, 2 vol. in-12.

Charles-Adolphe-Maurice de Vattel, fils du précédent, né le 31 janvier 1765 , mort à Môtiers le 28 octobre 1827 , entra très-jeune comme officier dans le régiment des gardes suisses , au service de Hollande et y resta jusqu'au licenciement de cette troupe, en 1796. De retour dans sa patrie , il débuta dans les affaires pu-

bliques par le barreau, et fut, grâce aux talents qu'il y déploya, nommé avocat-général en 1797. En 1803, il devint châtelain du Val-de-Travers, et plus tard, lorsque le pays fut rentré sous la domination prussienne, il fut nommé conseiller d'Etat et receveur des parties casuelles, en 1816. Suivant tous les témoignages de ses contemporains, il se distingua dans ses divers emplois autant par l'étendue de ses lumières, sa droiture, son intégrité, que par son impartialité et l'indépendance de ses opinions.

Ami des lettres qu'il cultivait dans ses loisirs, et surtout de la poésie pour laquelle il avait un talent marqué, il a publié quelques pièces de vers qui ont été appréciées, surtout sa traduction libre en vers du poème de *La Cloche* et de l'*Hymne au plaisir* de Schiller. (Zurich et Paris 1808.) On lui doit encore les opuscules suivants:

- I. *Mes premiers pas, ou essais de poésie et de prose.* Paris 1791, in-8°.
- II. *Essai sur les mœurs de la fin du XVIII^{me} siècle.* La Haye 1794, in-8°.
- III. *Guillaume Tell ou la Suisse délivrée.* Neuchâtel 1798, in-8°.
- IV. *Vers présentés à S. M., à Môtiers, le 12 juillet 1814.* s. l. s. d., in-4°.
- V. *Des poésies dans divers recueils.*

Par la mort de ses deux fils qui lui furent enlevés, l'un à dix-huit, l'autre à vingt-deux ans, la descendance directe de l'auteur du *Droit des gens* s'éteignit.

Sources. *Cartulaire des églises du canton de Neuchâtel*, mss. — *Mercur suisse* 1745. — *Vie de Vattel*, par le banneret Osterwald. — *Journal encyclopédique* 1768. — Denina, *La Prusse littéraire.* — *Nouveaux mémoires de l'académie de Prusse*, 1788-1789. — Bartholmèss, *Histoire de l'académie de Prusse.* — Lutz, *Nekrolog.* — Allamand, *Statistique du Val-de-Travers.* — *Biographie universelle*, article *Vattel.* — *Gazette littéraire de Berlin* 1768, p. 35. — *Messenger boiteux de Neuchâtel* 1828, 1840, 1851, etc.

VAUCHER.

Charles-Daniel Vaucher, ministre du saint Evangile, né en 1760, fut consacré en 1783 et successivement nommé diacre du Val-de-Travers, pasteur à Lignièrès et à St-Aubin. Il quitta ce poste en 1844 et se retira à Fleurier, au sein de sa famille, où il mourut au mois de mai 1855, âgé de quatre-vingt-quinze ans. Son grand âge

lui permettait de se souvenir des affaires de 1768, et il est certainement le dernier de nos contemporains qui ait vu J.-J. Rousseau. Il racontait qu'on le lui avait montré, se promenant dans le *sentier du philosophe*, comme une personne dont il devait bien garder le souvenir.

M. Vaucher était un homme très-distingué sous le rapport des facultés intellectuelles; non pas pourtant qu'il en eût aucune de transcendante, mais elles s'harmonisaient chez lui comme chez bien peu d'hommes, et elles étaient encore surpassées par les qualités du cœur, la bonté de l'âme et l'excellence du caractère. Malgré ses nombreux mérites, il ne se faisait jamais valoir et cherchait toujours à s'effacer. Sa prédication était nourrie, solide et simple, empreinte d'une saine théologie, d'un christianisme pratique et plusieurs de ses sermons mériteraient d'être conservés par la voie de l'impression.

On lui doit une *Description topographique et économique de la mairie de Lignières*. Neuchâtel 1801, in-8°. Ce mémoire, couronné par la Société d'émulation patriotique, se distingue par un parfait bon sens et un remarquable esprit d'observation.

Sources. *Cartulaire des églises du canton de Neuchâtel*, mss. — *Le Neuchâtelois* 1855. — *Messager boiteux de Neuchâtel*, 1856.

VAUTHIER DE ROCHEFORT.

Un des épisodes les plus intéressants de l'histoire de notre pays est la longue et violente querelle entre le comte Conrad de Fribourg et Vauthier, bâtard de Neuchâtel. Les nombreux documents qui nous restent encore, servent à apprécier leurs caractères respectifs et renferment des détails piquants sur les divers événements que cette querelle développa pendant une longue suite d'années. La ruse, la défiance, l'animosité et la violence s'y déployaient tour à tour; mais le pot de terre se brisa contre le pot de fer, et le bâtard Vauthier, s'abandonnant à une conduite aussi vicieuse qu'imprudente, fait presque oublier le blâme que mérita le comte, si l'on consulte quelques documents qui attestent le peu de bonne foi et de

délicatesse de ses principes, comme des moyens qu'il mit en usage dans plusieurs actions de sa vie.

Le comte Louis de Neuchâtel n'avait que vingt ans , lorsqu'en 1324 il épousa Jeanne de Montfaucon. Elle était fille unique de Jean , seigneur de Montfaucon , l'aîné de trois frères , seuls mâles qui soutinssent alors cette antique et puissante maison ; sa mère était Agnès de Durnay, héritière de la Sienne. En contractant cette grande alliance, le jeune Louis put sans doute compter pour beaucoup le riche héritage et les nombreux vassaux que la comtesse devait avoir en partage ; mais il était dans un âge où l'on éprouve toute la vivacité de ce sentiment qu'une première inclination sait inspirer. Jeanne de Montfaucon paraît avoir joint à une figure intéressante une douceur de caractère, une complaisance et un dévouement qui la rendirent chère à son époux. Elle ne le fut pas moins au vieux comte Raoul, son beau-père, qui lui tint constamment lieu de père , car elle avait eu le malheur de perdre le sien dans une grande jeunesse. Respect , attachement , confiance , ces sentiments pour lui l'accompagnèrent jusqu'au tombeau, et l'on en trouve l'expression dans son testament, daté de 1336, où elle rappelle sa reconnaissance , en le priant d'agréer un legs de mille marcs d'argent. Elle n'avait pas trente ans, survécut peu de jours à cet acte de dernière volonté et mourut trop tôt pour son époux, auquel elle laissait un fils et une fille, dont il sera question dans la suite de cette notice.

Le comte Louis était alors âgé de trente-deux ans. Grand propriétaire dans le comté de Bourgogne, ses possessions touchaient à celles des Neuchâtel, dont le rang, le crédit et la puissance lui firent désirer l'alliance , comme au comte Raoul. Déjà unis par un ancien traité de 1312 , qui les engageait en alliés fidèles « à rendre communes aux deux maisons leurs châteaux et leurs forteresses, et à se défendre mutuellement de toutes leurs forces. » Ces liens formés depuis longtemps par la politique , quelquefois rompus et renoués , furent cimentés , en 1339, par le mariage de Louis avec Catherine , fille de Thibaud iv , seigneur de Neuchâtel en Bourgogne, mais ils ne purent effacer de son cœur les regrets qu'il donnait encore à la perte de Jeanne de Montfaucon. On en trouve l'expression dans son premier testament , de 1354 : « J'ordonne mon

corps ensepvelir en l'Igliese de Nostre-Dame de Neufchastel , en la tombe de ma chièrè femme Jeanne de Montfaucon , cui Dieu absolve. » Il parlait ainsi sous les yeux de sa seconde femme, Catherine de Neuchâtel.

Fils unique du comte Raoul , ses qualités , sa bonne conduite et son respect, lui avaient attiré tout son attachement et sa confiance; celui-ci le consultait sur l'administration et il apprit ainsi de bonne heure à gouverner; mais sa vie fut agitée par ces guerres toujours renaissantes pour les grands dans le moyen âge et la force du gouvernement féodal. Elevés dans le tumulte des armes , on sait tout ce qu'exigeait d'eux le noble métier de chevalier: la force , l'adresse , l'audace , et cette galanterie qui en était inséparable, leur imprimaient un caractère particulier assez éloigné de nos mœurs. S'ils avaient une dame qui devenait le centre de toutes leurs pensées et le mobile des plus brillantes actions, ils se permettaient des licences , et l'on sait que la plupart des grandes maisons de l'Europe avaient leurs bâtards reconnus, élevés dans le sein des familles parmi les enfants légitimes et dont plusieurs s'illustrèrent. N'oublions pas cependant qu'en les blâmant aujourd'hui de ces désordres affichés , nous ne pouvons méconnaître une naïveté et une franchise dans l'aveu de leur faiblesse, qui prouvaient une espèce de droiture , et que s'ils se prononçaient dans leurs vices , ils étaient énergiques dans leurs vertus. C'est un contraste à opposer au masque de décence dont nous couvrons aujourd'hui cette espèce de corruption sourde dont tous les états sont atteints; mais qui oserait en conclure à l'avantage de nos mœurs et de nos vertus?

Louis devint donc galant et il eut ses bâtards. S'il céda peut-être à quelques goûts passagers, il s'attacha avec constance à Perrenon de Ravine de Sainte-Ursanne, qu'il fit épouser ensuite à Burcard de Péril , d'une famille noble de l'évêché de Bâle. Perrenon donna quatre enfants au comte de Neuchâtel.

1^o *Jean*, moine de l'abbaye de Saint-Jean , dont il devint abbé ;

2^o *Vauthier*, auquel est destiné cette notice;

3^o *Marguerite* , mariée premièrement à Perrinet de Mont , gentilhomme du pays de Vaud , écuyer du comte Louis; secondement à Pétremand de Vauxmarcus , d'une maison bien connue. Elle n'eut qu'un enfant mort jeune de son premier mari et point du se-

cond, peut-être faut-il attribuer à cette cause le dévouement absolu qu'elle manifesta pour les intérêts de son frère Vauthier et qui l'exposa à de grandes infortunes;

4^o *Jeanne*, dont on ignore la destinée. Cependant un acte de 1364 semble indiquer qu'elle avait épousé Perrod Mestral, de Romont, clerc et commissaire-agent de confiance du comte Louis. Il déclare, dans cet acte avoir reçu 500 florins d'or, somme très-considérable pour le temps, pour la dot de Jeannette de Neuchâtel, sa femme.

Cependant le comte Louis avançait vers la fin de sa carrière et n'était point heureux. *Jean de Neuchâtel*, son fils aîné, héritier de Jeanne de Montfaucon, sa mère, ayant été fait prisonnier dans une bataille où il combattait avec d'autres barons du comté de Bourgogne contre le duc Philippe le Hardi, venait de mourir enfermé dans la tour de Sémur, en Auxois, sans avoir pu être racheté par son père et ne laissant pas d'enfants de Jeanne de Faucogney. *Isabelle*, fille aînée de Louis, mariée à Rodolphe, comte de Nydau, son cousin, vivait mal avec lui. De quatre enfants que le comte avait eu de Catherine de Neuchâtel, il ne lui restait que *Varrène*, donnée en mariage à Egon, comte de Fribourg en Brisgau; enfin, quoique parvenu à un âge avancé, Louis avait cédé trop facilement aux attraites et au manège de Marguerite de Wufflens, qui séjournait dans le voisinage de son château de Champvent, et l'avait épousée: les intrigues et le caractère intéressé de cette troisième femme mettaient le trouble dans sa famille.

Perrenon de Ravine et les enfants qu'il avait eu d'elle, l'intéressaient, mais ils excitaient la défiance d'Isabelle et de Varrène, ses uniques héritières, depuis la perte successive de ses trois fils. Il avait fait anciennement deux testaments qui devenaient nuls par l'état actuel de sa maison; il fallait donc penser à dicter de nouvelles volontés pour l'ordre de sa succession, et assurer le sort de ses bâtards qu'il affectionnait. Déjà il avait pourvu à celui de Perrenon, sa maîtresse, et à l'établissement de Marguerite, sa fille, en lui faisant épouser Perrinet de Mont. En 1370, il s'occupa de jeunes Jean et Vauthier, ses autres enfants naturels, et il prouva son attachement pour eux en les investissant des seigneuries de Rochefort et des Verrières; don considérable qui, par la vocation

monastique de l'ainé, parvint tout entier à Vauthier. Ils sortaient à peine de l'enfance, il convenait donc de leur donner un tuteur, et il ne crut pas pouvoir en choisir un plus zélé pour leurs intérêts que Perrinet de Mont, leur beau-frère, qu'il paraît avoir affectionné comme digne de sa confiance.

A la mort du comte Louis, arrivée le 5 juin 1373, l'animosité comprimée entre ses filles Isabelle et Varrène, et sa femme, Marguerite de Wufflens, parut dans tout son éclat; la guerre se déclara entre elles et donna lieu à des scènes scandaleuses de fureurs et de violences, qui ne se terminèrent qu'en 1378 par la médiation du duc de Bourgogne.

Cependant la comtesse Isabelle, devenue la principale héritière de Louis, s'était emparée, deux ans après sa mort, des biens de Jean et de Vauthier, ses frères naturels, sous prétexte de leur tutelle, au moment où Perrinet de Mont venait de mourir. Il s'était sans doute passé des choses désagréables pour elle au sujet de ces bâtards du comte, son père, car Marguerite, leur sœur, ayant reçu de lui en don, quelque temps avant sa mort, un fief à la Côte, nommé le fief d'Usiès, consistant en hommes ou sujets, cens, rentes, dîmes, etc., elle exigea de celle-ci le sacrifice de cet acte de concession. Marguerite n'osa ou ne put résister, elle le lui remit et il fut brûlé en sa présence. On verra qu'elle sut le faire repaître.

La comtesse Isabelle ayant terminé sa vie, en 1395, et nommé pour son héritier universel le comte Conrad de Fribourg, fils aîné de sa sœur Varrène, Vauthier commença bientôt ce cours de procès et d'animosités qui répandirent l'amertume sur la vie du comte et le conduisirent lui-même à l'échafaud. Après avoir pris possession de la souveraineté, Conrad s'aliéna promptement le cœur de ses sujets par son caractère altier, ses manières hautaines et ses habitudes de commandement; les franchises des peuples l'étonnèrent, et s'il consentit enfin à les renouveler aux villes de Neuchâtel, Landeron et Boudry, il le fit de mauvaise grâce et à regret.

Vauthier qui était parvenu à la majorité et qui avait laissé croître avec lui les vices qui occasionnèrent sa perte, ne manqua pas d'apprécier toutes ces circonstances, et fonda sur elles des espérances de fortune et de puissance. D'un côté, il voyait des peuples

en défiance contre leur nouveau maître et sans affection pour lui ; de l'autre, une maison puissante et en crédit, celle de Châlons, qui avait des vues sur l'héritage de Conrad. Il crut, sans doute, qu'en travaillant à aigrir les uns et à servir les projets des autres, il parviendrait, par une révolution, à obtenir quelque brillant établissement. Il vit le beau côté de ses désirs, et comme tous les ambitieux, il n'en apprécia ni les difficultés, ni les dangers. De là, sans doute, cette antipathie entre Conrad et Vauthier, et les liaisons de celui-ci avec le prince d'Orange, entre les mains duquel il ne fut peut-être qu'un fragile instrument.

Lorsqu'on suit attentivement la conduite de Vauthier, on voit que son plan était de placer le comte et le pays sous la dépendance des ducs de Bourgogne. Par un acte faux dont il fut l'auteur, toutes les causes de Neuchâtel pouvaient être portées par appel au tribunal de la régalie de Besançon. Dans une requête au parlement de Dôle, de 1398, il affirme que si Conrad ne respecte pas les volontés de sa tante Isabelle, sa succession serait dévolue à monseigneur de Bourgogne. Il sollicita et obtint pour lui, ses biens et ses gens, une sauvegarde du duc de Bourgogne. Chaque fois qu'il eut des difficultés avec Conrad, il les porta en Bourgogne pour y être jugées. Il sut intéresser de la sorte le duc, le prince d'Orange, le baillif d'Aval et le parlement de Dôle, qui ne demandaient pas mieux que d'étendre le cercle de leur influence et de leur juridiction, et gagna leur protection en se représentant comme un pauvre homme, victime de la tyrannie de Conrad. D'un autre côté Vauthier travaillait dans l'intérieur du pays à ruiner l'autorité du comte, en aigrissant les esprits, non-seulement par ses menées, mais encore en fabricant une foule de fausses chartes en faveur des villes et des particuliers. Il les leur remettait mystérieusement, comme s'il les avait découvertes aux archives, où Isabelle et Conrad, disait-il, les tenaient soigneusement cachées, afin qu'ils ne pussent en jouir.

Il existe aux archives de l'Etat un acte dont les sceaux ont été brisés, et qui, s'il était authentique, serait du comte Louis, de quelques mois avant sa mort. Cet acte, daté du 6 mars 1373, confirme à Jean et à Vauthier le don des seigneuries de Rochefort et des Verrières, mais avec une telle étendue de droits et d'autorité, qu'ils

devenaient ainsi presque indépendants des comtes de Neuchâtel. L'acte de 1370, reconnu vrai, ne parle aucunement de tous ces droits. Une des clauses remarquables de l'acte de 1373, est celle-ci : Si les successeurs de Louis attaquent cette donation, les bâtards pourront en appeler au seigneur suzerain et reprendre ces fiefs de lui, *franchement et nuement*.

Sans doute, après la mort d'Isabelle, Vauthier voulut se prévaloir de cet acte contre Conrad, et exercer tous les droits qu'il lui attribuait. Le comte n'était pas homme à croire trop légèrement à l'existence de droits qui n'étaient pas les siens; il voulut voir les titres qui justifiaient les prétentions de Vauthier. Soit que ceux-ci n'existassent pas encore, soit que le faussaire redoutât l'œil scrutateur du comte, le bâtard refusa de les montrer. Conrad, en attendant, s'empara de Rochefort et des Verrières, et les fit administrer.

Vauthier, fidèle au plan qu'il s'était tracé, porta ses plaintes devant le parlement de Dôle, et implora sa justice contre le comte. Il redemandait la restitution de ses seigneuries, du fief d'Usiès, et l'héritage de Perrenon de Ravine, sa mère. En même temps qu'il avait ainsi recours au parlement de Dôle, en 1399, il pria le prince d'Orange de lui confirmer, comme seigneur suzerain, le don de Rochefort et des Verrières, et lui offrait l'hommage, en prétextant la dernière clause de l'acte faux de 1373. Le prince d'Orange, Jean de Châlons, était alors absent, et son épouse, Marie de Baux, fit mettre en attendant la main sur ces deux fiefs; elle envoya, le 23 juin, deux de ses écuyers qui arrivèrent au *logis de la Gruye*, aux Verrières, puis à Rochefort, pour séquestrer ces seigneuries. Le prince, une fois de retour, appointa la requête de Vauthier, le 29 octobre, et confirma le don du comte Louis.

Le parlement de Dôle, de son côté, s'occupait de la requête de Vauthier. Conrad parut et défendit ses droits, sans vouloir reconnaître la compétence du tribunal. Le 20 septembre 1399, les parties convinrent, après quelques débats, qu'elles soumettraient leurs difficultés au jugement de madame la princesse d'Orange. Celle-ci prononça le lendemain, que le testament du comte Louis et celui de madame Isabelle, sa fille, devaient recevoir leur exécution; que le comte Conrad remettrait à Vauthier les terres de Rochefort et

des Verrières , et qu'il pouvait hériter des biens de Perrenon de Ravine , sa mère. Cette sentence fut confirmée par un arrêt du parlement de Dôle, du 26 février 1400.

La réconciliation parut sincère; Vauthier comparut devant Conrad et son conseil pour le supplier d'observer la prononciation de la princesse, et il lui remit le dénombrement des biens de sa mère, qui relevaient du comte. Enfin le bâtard pria le comte d'ordonner à ses officiers de ne plus s'opposer à ce que les gens de Boudry et de la Côte lui payassent une redevance en avoine pour leur usance dans les bois de Rochefort. Le comte lui promit d'observer la sentence du 21 septembre 1399 , et de le laisser aussi jouir de ces émines d'avoine , dès qu'il aurait vu les actes qui les lui concédaient. Vauthier répondit : « Que jamais il ne les montrerait ni à mon dit seigneur, ni à son conseil. » Il n'avait point de titres, ou s'il en avait un , c'était celui du 6 mars 1373 , qui parle effectivement de cette redevance en avoine, mais qui fut reconnu faux.

Un an et demi se passa sans événements remarquables. Pendant cet intervalle, Marguerite devint veuve de Petremand de Vaumarcus, son second mari , et comme elle était sans postérité, elle disposa de ses biens en faveur de son frère Vauthier. Celui-ci ayant eu soin de se pourvoir de nouveaux titres sur le fief d'Usiès , elle mentionna ce fief dans sa donation.

Le comte Conrad , qui savait très-bien tout ce qui s'était passé sous le règne d'Isabelle, sa tante, n'eut pas plutôt appris que Marguerite avait disposé du fief d'Usiès en faveur du baron Vauthier, qu'il fit assembler les Audiences générales , au commencement de l'année 1402. Elles furent présidées par Antoine de Villafans, chevalier, baillif de Neuchâtel; Vauthier, seigneur de Colombier, chevalier, en était le doyen; Wuillomnet de Cottens, donzel, et des bourgeois de Neuchâtel les composaient. Nicolet de Grandson , bourgeois de la ville et procureur du comte, parut devant elles et accusa Marguerite d'avoir fabriqué de faux actes pour s'assurer la possession du fief d'Usiès , et en faire don à Vauthier. Il rappela ce qui s'était passé sous le règne de la comtesse Isabelle , et conclut par demander la confiscation des corps et biens de Marguerite; celle-ci qui était présente, ne chercha point à se justifier; elle fit même des aveux , tout en refusant de nommer l'auteur des faux actes , et se

soumit à la « merci de Dieu et de monseigneur le comte. » Le tribunal prononça suivant les conclusions de la partie publique. Marguerite eut la vie sauve et resta en prison , mais au bout de deux ans elle trouva le moyen de s'évader.

Vauthier , l'auteur de ces faux actes , mais dont les dangereux talents n'étaient point encore connus , redoutait l'active vigilance du comte. Il travailla plus que jamais à cultiver de puissants protecteurs. C'étaient le comte de Châlons, mécontent de Conrad , le comte de Montbéliard , et jusqu'à l'officialité de Lausanne , qui publia un mandement adressé aux vicaires de Neuchâtel et à tous les curés du diocèse , pour reprocher l'avidité avec laquelle on s'était emparé des biens de Marguerite. Mais Vauthier trouva surtout un puissant protecteur en la personne du duc de Bourgogne , dont il se reconnut le vassal et le sujet. Il existe un ordre du duc, adressé le 11 mai 1403, au baillif d'Aval, qui défend au comte de Neuchâtel de porter aucune atteinte « au dit bâtard dans son corps et dans ses biens , non plus qu'à ses familiers. » Le baillif d'Aval voulut faire exécuter cette sauvegarde dans ce pays , comme s'il eût été dans son ressort. Cela donna lieu à des scènes étranges.

Ensuite des ordres du duc et de son baillif, un sergent de Bourgogne arrive d'abord aux Verrières, puis à Rochefort, pour planter les *pennons* du duc. Le pennon était une espèce de bannière, chargée d'armoiries , qu'un puissant seigneur faisait arborer en signe de la protection qu'il accordait à une maison ou à un particulier. Conrad , informé de ce qui se passait à peu de distance de la capitale, monte incessamment à cheval, et suivi de plusieurs de ses gentils-hommes et gens d'armes , il court à franc étrier pour s'opposer à une entreprise qui blessait si ouvertement ses droits. Le sergent, qui avait terminé sa tâche à Rochefort , s'avancait déjà tranquillement du côté de Neuchâtel pour signifier au comte la sauvegarde du duc, lorsqu'il voit venir de loin Conrad , « qui courait effrayement et à toute bride , avec grande puissance de gens d'armes. » Le sergent craignant pour lui , se retire et se cache pour laisser passer le comte, qui arrive bientôt au château de Rochefort. Conrad en trouve les portes fermées et le baron en défense. Il les a bientôt enfoncées et emporté la place. Dans sa fureur , il arrache les pennons armoriés du duc qui flottaient sur les tours du château

et les foule sous ses pieds. Vauthier est saisi avec deux de ses domestiques, ils sont maltraités, chargés de chaînes, amenés à Neuchâtel et jetés dans un « cul de basse-fosse, au fond de la tour de la maréchaussée. »

Le lendemain de cette expédition, le sergent du baillif d'Aval, remis de sa frayeur, prend courage et se hasarde à aller à Neuchâtel remplir le reste de sa commission. La verge de huissier à la main, il se présente au château de Neuchâtel et en demande l'entrée. Elle lui est refusée. Pendant qu'il conteste avec le portier, le seigneur de Colombier, le maire de Neuchâtel, Nicolet de Grandson, et quelques autres, s'approchent pour savoir ce qu'il veut. L'huissier fait lecture de sa patente qui défendait à Conrad : « de toucher à la personne de Vauthier, de ses gens et de ses biens, sous peine d'encourir une amende de dix marcs d'or, applicable à monseigneur de Bourgogne. » On lui demande comment il est assez fou pour se charger d'une pareille commission sur une terre indépendante du duc ? On lui apprend qu'il aurait été mis en pièces la veille, s'il s'était trouvé sur le passage du comte, et on lui annonce que s'il ne se retire incessamment, on le fera jeter dans le lac, sans autre forme de procès.

D'autres sergents se succédèrent dans le même but, mais toujours ils furent repoussés et menacés. Un *Thomas de Scey* arriva un jour et déclara fièrement à Hugues de Willafans : « que si on ne lui répondait pas convenablement, il n'en exécuterait pas moins sa commission, et verrait qui oserait l'en empêcher. » Hugues de Willafans répondit tranquillement « qu'on ne l'en détournerait pas, mais que selon la manière qui était au pays, on le jetterait dans le lac. » Sur quoi le cuisinier du comte, survenant et apostrophant le malencontreux sergent, s'écria : « Par la sang-Dieu ! qu'il ferait bien celui qui te précipiterait, toi et ton bâtonnet, en bas les rochers de l'Ecluse, où, par ton martyre, on te ferait faire la vie d'un saint ! » Un autre sergent arrive à St-Sulpice. « Il prie Estevenin de l'Isle, châtelain du Vauxtravers, de lui donner un sergent pour se rendre avec lui dans les diverses villes du Vauxtravers, afin d'ajourner divers habitants. Il arrive ensuite à Neuchâtel et se rend sur le cimetière, place destinée aux cérémonies d'éclat. Là, en présence de Pierre Banvaz, sergent de Nicolas Agnelet, maire

de Neuchâtel, il ajourne Wuillomnet de Cottens, bourgeois de Neuchâtel; messire Jacques Leschet, chanoine du chapitre; Simon de la Bruyère, clerc et familier du comte. Il fait ensuite sa réquisition à Estevenin de l'Isle qui arrivait du Vauxtravers, et à ce Wuillomnet de Cottens, procureur du comte, pour obtenir un ordre donné à Banvaz, sergent du maire de la ville, de l'accompagner, afin qu'il pût citer à Neuchâtel et dans les villes voisines, les témoins réclamés par le bâtard Vauthier; il entre avec eux au château. Estevenin de l'Isle se rend auprès de madame la comtesse (le comte était absent), pour la supplier de permettre que le sergent de Neuchâtel accompagnât celui de Bourgogne: elle y consent. Ils descendent du château sur une place au-dessous du cimetière; messire Vauthier de Colombier, chevalier, et Nicolas Chauderier, bourgeois de la ville, se trouvaient là devant un hôtel (cabaret). Comme le sergent de Neuchâtel y entrait pour ajourner quelques témoins, messire Vauthier l'apostrophe: «Truant, es-tu venu avec ce sergent? Je renie Dieu si tu n'entreras. Je te donnerai de ma dague par les joues. Donnes-t'en bien de garde, ou tu ne bougeras et l'autre aussi. » Le sergent de Bourgogne entendant ces menaces, dit prudemment à celui de Neuchâtel, qu'il voulait retourner chez son hôte: «Nous irons, si le volez, adjourner les autres, dit Banvaz, mais la ville est fort émue. » Il désirait ensuite se rendre au pont de Thielle, à Auvernier, Boudry, Pontareuse, Cormondrèche et dans d'autres lieux requis par son exploit; mais le sergent de Neuchâtel s'y refusa, disant que le maire Agnelet, son maître, le lui avait interdit. La frayeur s'était emparée de celui-ci comme de l'autre; Henri de ***, du village d'Auvernier, venait de le menacer encore: « Tu veux aller avec ce sergent de Bourgogne? Viens chieux nous, mais par la sang-Dieu, vous trouverez à mangier.»⁴

Partout ils furent repoussés avec indignation, et quoique les bourgeois eussent des démêlés assez sérieux avec le comte, ils ne cherchèrent point à se soustraire à une domination pénible, mais légitime. Ce trait de fidélité et d'énergie, pour repousser toute do-

⁴ Les détails sur la mission et la réception des sergents de Bourgogne sont extraits de la requête présentée par Vauthier au parlement de Dôle, et dont l'original est conservé dans les archives de l'Etat.

mination étrangère, se reproduit souvent, dans tous les siècles, et avec la même vivacité.

Pendant que ces scènes se passaient à Neuchâtel, Vauthier était parvenu à s'échapper de sa prison, après six semaines de captivité. Il se retira en Bourgogne, et présenta une nouvelle requête au parlement de Dôle; il était assisté du baillif d'Aval qui faisait cause commune avec lui, parce qu'il se disait « sujet et vassal du duc. » Cette requête est un énorme rouleau de dix-huit pieds de longueur. Il s'y plaint du comte Conrad et demande la réparation de tous ses griefs.

Conrad parut devant le tribunal, mais il persista à dénier sa compétence et la procédure traîna en longueur depuis 1404 à 1409. Il paraît même que pendant ce temps le comte fit une absence, et que Jean de Châlons, qui n'avait pas perdu ses vues sur le comté de Neuchâtel, arriva dans ce pays avec grand équipage, pour sonder les dispositions du peuple. Il déclara vouloir le prendre sous sa protection, si le comte ou sa régence entreprenaient quelque chose contre ses franchises, et il donna à la ville un premier témoignage de sa bienveillance, en lui remettant un acte par lequel il confirmait toutes celles qu'elle avait reçues. On ne sait pas quel rôle joua Vauthier pendant la présence du prince à Neuchâtel, tout ce que l'on sait, c'est que la majorité des habitants ne pensa point à changer de domination.

Le chanoine de Diesse, sujet fidèle du comte, l'informa de ce qui se passait et pressa son retour. Conrad arriva inopinément. La conduite qu'il tint en cette occasion, les prétentions injustes qu'il éleva contre les bourgeois semblaient d'abord devoir tourner contre lui. Mais par cette direction particulière que la providence donne quelquefois aux événements, ces prétentions furent la cause des liaisons étroites que le comte, le chapitre et la ville de Neuchâtel contractèrent avec la puissante république de Berne. Cette alliance contribua d'un côté à protéger les peuples contre le despotisme du comte, et de l'autre, à assurer à celui-ci la possession de son héritage. Le prince d'Orange désespérant de réussir et abandonnant ses projets, finit par se réconcilier avec Conrad, en recevant son hommage à Nozeroy, le 24 avril 1407.

Après cette réconciliation, Conrad et Vauthier ayant soumis leurs

difficultés au jugement du prince, celui-ci prononça, en 1409, que Rochefort et les Verrières seraient restitués à Vauthier, qu'on lui rendrait les biens de sa mère, mais qu'il renoncerait à toute autre prétention vis-à-vis du comte de Neuchâtel. Conrad se soumit d'assez bonne grâce à cette sentence; l'année suivante il admit même Vauthier à lui faire hommage de ses fiefs, et il reçut son serment de fidélité. Il lui donna l'entrée de son conseil et de son hôtel, de sorte que Vauthier « mangioit et buvoit cōtidiennement à sa table. » Quelques historiens assurent même que le comte le fit châtelain de Neuchâtel, office équivalent alors à celui de gouverneur du pays.

Tel était l'état des choses, lorsqu'en l'année 1414, Conrad commença à soupçonner Vauthier de fabriquer et d'émettre de faux actes. Le baron de Rochefort et des chanoines, ses complices, avaient présenté à quatre conseillers un acte qui concernait la ville, en leur disant que c'étaient de belles franchises pour eux, et qu'ils s'attendaient bien à en recevoir grand profit de la commune. En juillet 1408, Vauthier avait encore déposé sur l'autel de la chapelle de Nozeroy un autre acte, daté du 3 août 1297, en faveur des habitants du Val-de-Travers, à eux concédé par le comte Raoul. Les habitants ne soupçonnant pas la fraude, lui avaient promis, suivant l'usage, *un bon bœuf*.

Conrad ayant eu connaissance de ces faits, chargea Guillaume Du Terraux, châtelain du Val-de-Travers, de prendre des informations sur cette affaire de Nozeroy. Bientôt les preuves s'accumulèrent contre Vauthier et son complice le chanoine Jacques Leschet, homme que les comtes avaient affranchi de la main morte et favorisé d'un canonicat dans leur collégiale. Vauthier trouva moyen de s'échapper. Le chanoine Leschet fut arrêté et traduit devant l'officialité de Lausanne, où il avoua ses crimes, et nomma un Jean de Murat, clerc du baron de Rochefort, comme son complice; ce dernier fut saisi et enfermé dans la tour d'Ouchy, où on lui fit aussi son procès.

Vauthier avait séduit le chanoine Jacques Leschet en lui représentant que le comte traitait trop durement les bourgeois de Neuchâtel et le chapitre, et qu'il fallait faire de nouvelles chartes de franchises en leur faveur pour arrêter les desseins d'asservissement

de Conrad ; puis qu'ils ajouteraient quelques clauses à leur profit et en retireraient ainsi de grandes sommes. « A la bonne heure, avait répondu le chanoine , mais où prendrons-nous les sceaux ? » Vauthier lui montrant la manche de sa robe en tira trois sceaux ronds , « faits en pâte , composée de ciment , de colle , de glaïre d'œufs et d'empois , » et contrefaits d'après les sceaux des comtes Raoul et Louis ; il en tira encore d'autres qu'il avait confectionnés sur les empreintes des sceaux de divers abbés et monastères. « Voici , dit le baron , de quoi nous scellerons les nouvelles lettres que nous ferons : de quoi le prêtre fut bien joyeux. » Le chanoine Leschet parvint à soustraire des actes déposés au chapitre, et munis de ces pièces dont ils cherchèrent à imiter le style et les formes, ils exécutèrent leur criminelle entreprise.

Ils travaillaient dans le château de Cerlier, appartenant alors au prince d'Orange , qui sans doute avait donné cet asile au bâtard sans soupçonner le mauvais usage qu'il en faisait. Le clerc Jean de Murat déclara « qu'il écrivait de faux actes de privilèges , qui attentaient à la juridiction et à l'autorité du comte de Neuchâtel ; que le chanoine Leschet les compilait, et que le bâtard ordonnait au dit clerc de les copier sur parchemin. Il entre dans les détails sur la nature de l'encre dont on devait se servir, et sur l'écriture grosse et menue. Ils opéraient dans la chambre où Vauthier couchait avec sa femme, Françoise de Colombier ; mais dans ces moments-là elle était inaccessible pour elle comme pour tout autre , les seuls Leschet et Jean de Murat étant dans le secret avec lui. Lorsque la copie de ces actes fut transcrite, le bâtard les cacha dans un coffre. Le clerc en écrivit trois, pour le Landeron , Boudry et le Vauxtravers ; ces chartes portaient toutes en tête le nom du comte Louis. Il avoua qu'il avait transcrit un faux acte de concession de la comtesse Isabelle à la bâtarde Marguerite, qui lui faisait don de ce fief à la Côte pour lequel elle avait été condamnée et emprisonnée en 1402 ; une charte prétendue du comte Louis, en faveur de ses deux bâtards, qui détaillait les limites de la seigneurie de Rochefort ; un don à Marguerite, leur sœur, et à Perrinet du Mont, son mari, de quatre muids de froment de cens à prélever annuellement sur les moulins de Serrières ; une autre charte de 1370, contenant des privilèges en faveur des bourgeois de Neuchâtel, donnée par le comte

Louis; enfin une charte du comte Raoul de 1297, qui donnait aux dits bourgeois le droit d'appeler des jugements du *Plaid de mai* à la *Régalie de Besançon*. » On trouve encore dans les archives de l'Etat quelques-uns de ces actes biffés et annulés.

Le comte Conrad, pourvu de toutes ces preuves, assembla à Neuchâtel un tribunal composé des députés des villes de Berne, Fribourg, Soleure, Bienne, Moudon, Romont, Payerne, Lausanne et d'autres villes de la Suisse. Il fit ajourner Vauthier pour répondre aux accusations de « félonie, mauvaiesetés et faussetés, » portées contre lui. Il produisit les actes qui attentaient si fort à ses droits « qu'à grand peine li demourait-il que le nom de Neufchâtel. » Le tribunal prononça par contumace que Vauthier était convaincu des crimes qu'on lui imputait, qu'il devait être puni de mort et ses biens confisqués. On dit que le chanoine Leschet, condamné d'abord à une prison perpétuelle, fut, à la demande du comte, enfermé dans un sac de cuir avec une grosse pierre au col, et jeté au milieu du lac.

Vauthier avait pris la fuite de bonne heure et s'était retiré en Bourgogne; le comte le poursuivit et obtint, en 1444, un ordre du duc de Bourgogne de faire arrêter le bâtard. Celui-ci fut en effet saisi et enfermé dans les prisons de la régale de Besançon. Suivant les privilèges de cette institution, un accusé ne pouvait être condamné s'il ne confessait le cas de sa bouche. Vauthier s'obstina à nier et prolongea ainsi sa détention, toutefois le peuple murmurant des mauvais traitements qu'on lui faisait subir, force fut de le relâcher. D'après un rapport que firent les commissaires de la cour de Bourgogne, on voit que le baron de Rochefort avait été incarcéré pendant neuf mois; « qu'il avait souvent été dans le besoin par la négligence du comte Conrad ou de ses agents, quoiqu'il eût pris l'engagement de l'entretenir à ses frais; qu'on l'avait très-durement traité, et que le peuple de la ville en murmurait très-fort; que le dit bâtard, après avoir été interrogé plusieurs fois sur ses délits, et ne voulant point les confesser, les gouverneurs de la cité « avaient procédé contre ly par géhenne à deux fois à divers jours, à l'un desquels icelly bâtard avoit été géhenné par *treize* fois, sans avoir sur son corps que ses petits draps, et avoit été traité si durement que inhumaine chose seroit le réciter, sans vouloir con-

fesser les dits cas contenus en la ditte accusation. Et pour ce que la cité avoit pour usance que nul ne doit par iceulx être condamné à mort souffrir, si ne confesse les cas de sa bouche, pour lesquels il est incarcéré, ils avaient passé au profit du dit bâtard, la sentence absolutoire. » Les recteurs ou gouverneurs de la cité se justifiaient, et donnaient une preuve de leur respect et de leur complaisance pour le duc, en disant « que suivant l'usage de leur ville, toute assignation en causes criminelles devoit se faire par eux dans la quinzaine, » et ils en concluaient que ce procès criminel ainsi prolongé avait fait une brèche à leurs privilèges.

Cependant Vauthier, muni des deux fausses chartes des comtes Raoul et Louis qui ordonnaient l'appel à la régalie et qui se flat-tait ainsi d'intéresser le duc à son sort, avait fait citer le comte à comparaître devant le conseil du duc. Mais Conrad, furieux de voir le bâtard lui échapper de nouveau, se rendit à Paris où se trouvait alors le duc de Bourgogne, lui montra les preuves qu'il avait en mains contre le faussaire, et obtint, le 22 décembre 1411, de faire ajourner celui-ci pour se défendre. Le baron ne comparut pas et le tribunal prononça « qu'il ne prenoit plus d'intérêt à ces prétendues chartes, ayant compulsé leurs anciens registres et vérifié que monseigneur n'avoit aucun droit de connoître des causes d'appellation émises du dit Neuchâstel, à raison de sa régalie : qu'ils ne s'opposoient donc point à leur cancellation et à leur reddition au comte de Neuchâstel. » Les vingt-quatre jurés de Neuchâtel, cités à comparaître devant le chancelier de Bourgogne pour dire leurs raisons, répondirent au sergent du duc qui vint les ajourner, « qu'ils ne vouloient point contredire à la cancellation et à la reddition de ces chartes, parce qu'ils trouvoient qu'elles n'étoient pas bonnes, et ne leur challoit pas d'être à la ditte journée, et que du comte Rol ils n'eurent oncques aultres lettres de franchises que ugne du mois de février de l'an 1341, es qu'elles n'est faict aucune mention du contenu des dittes fausses lettres. » Le prince d'Orange déclara enfin qu'il ne s'opposait point à la mise à néant de ces faux actes. On eut cependant encore une espèce de condescendance pour Vauthier, et ce ne fut qu'après l'avoir cité à comparaître plusieurs fois, que le tribunal prononça enfin, le 20 janvier 1412, que les chartes présentées par le baron de Rochefort devaient être regar-

dées comme fausses , biffées , cancellées et rendues au comte , lequel ne quittait plus l'audience.

On ignore comment le comte vint à bout de se saisir du bâtard de Neuchâtel; mais voici les détails que contient sur sa mort un acte conservé aux archives de l'Etat. Vauthier, dépouillé de ses biens, mutilé par la torture et poursuivi par un ennemi aussi actif qu'implacable , fut enfin arrêté , amené à Neuchâtel , et le samedi 19 février 1442, veille des Brandons , il eut la tête tranchée sous un grand mùrier qui ombrageait alors le bord du lac. Cet arbre fut renversé par un orage , en 1663 , et sur cette place arrosée du sang d'un faussaire, un magistrat distingué, le chancelier de Montmollin, construisit, en 1686, la maison qui appartient encore à ses descendants.

Le baron de Rochefort se rendit ainsi célèbre par ces malheureuses querelles , et sa basse cupidité fut peut-être l'une des causes de sa haine invétérée contre le comte de Neuchâtel. Entraîné par de violentes passions , il s'avilit par des actes de faux , et força enfin ses protecteurs à l'abandonner. Il avait cependant de grands exemples qui devaient l'instruire; mais il est difficile aujourd'hui de découvrir les ressorts qui le firent agir et le conduisirent à sa perte, et s'il n'était point excité par des instigateurs plus puissants que lui , dont il n'était que le fragile instrument. Sa vie offre un grand contraste avec celle d'un autre bâtard qui vivait à la même époque , **Girard**, fils naturel de Jean de Neuchâtel. Tandis que Vauthier, richement apanagé, périt sur l'échafaud, Girard, sans établissement et pour ainsi dire oublié, devint un homme considérable et reçut de sa tante, la comtesse Isabelle, des bienfaits qui le mirent à même de former une branche qui s'illustra. Il se distingua à la guerre et fut créé chevalier. Son fils unique , *Jean de Neuchâtel*, créé également chevalier, hérita de son père la seigneurie de Vauxmarcus , reçut en don du comte Conrad celle de Travers , et acquit Gorgier. Il fut le ministre de confiance des comtes Conrad et Jean de Fribourg , et leur «cousin de Vauxmarcus» paraît à la tête de toutes leurs opérations importantes. Son caractère, ses talents et son esprit de conduite lui valurent une grande considération. On le voit inscrit sur l'état des chambellans et conseillers de la cour de Bourgogne , et le duc Philippe le Bon l'employa avec

succès dans diverses négociations. De lui descendit la branche des seigneurs de Gorgier, éteinte à la fin du xvii^{me} siècle.

On ne sait trop ce que devint la malheureuse veuve de Vauthier. La tradition assure qu'elle se retira en Guyenne avec ses deux fils, qui y fondèrent une maison connue sous le nom de Rochefort. Elle ajoute que cette veuve montra un jour à ses fils la chemise ensanglantée de leur père pour les exciter à la vengeance, et qu'on les soupçonnait d'avoir mis le feu à la ville de Neuchâtel en 1450, époque où l'on sait qu'elle fut presque totalement réduite en cendres. On dit encore qu'une fille de Vauthier épousa Claude de Menthon, qu'on fait baillif du pays de Vaud, et qui se qualifiait de seigneur de Rochefort et de co-seigneur d'Aubonne. D'un autre côté des titres positifs démentent cette tradition. D'après une lettre originale du comte Jean de Fribourg, du 19 avril 1440, Vauthier n'aurait laissé qu'un fils nommé Louis, mort quelques années après le supplice de son père, et une fille, qui se fit religieuse et qui vivait encore en 1437.

Dès que Vauthier eut cessé d'exister, des plaintes s'élevèrent de toutes parts contre son château de Rochefort, qui était devenu un lieu de brigandage. Le caractère connu de Vauthier ne permet guère de douter de la vérité de ces accusations. On prétend qu'au moyen de signaux correspondants entre le château de Rochefort, le Châtelard près de Bevaix et le château de Roussillon au-dessus de Buttes, on se prévenait réciproquement d'un lieu à l'autre que des voyageurs devaient passer, et que s'ils échappaient à l'un de ces postes, ils ne manquaient pas de tomber dans les embûches qu'on leur tendait d'autre part. Le comte de Neuchâtel informé de cette association, fit raser les trois châteaux, et Rochefort et les Verrières furent réunis au domaine du prince.

Mais le comte Conrad n'était pas au bout de toutes les tracasseries qu'on lui suscitait, et les actes du bâtard survécurent à leur auteur. On se rappelle que pour captiver plus sûrement la protection du duc de Bourgogne, le baron de Rochefort s'était déclaré son vassal et son sujet. En 1448, six années après son supplice, Jean de Montigny, procureur du duc au bailliage d'Aval, présenta un réquisitoire à Guillaume de Champdivers, baillif, pour lui représenter que le bâtard Vauthier de Neuchâtel, étant mort sans hoirs

nés de son mariage , ses seigneuries devaient revenir à monseigneur de Bourgogne , à cause de « bâtardaiges et de ses droits de souveraineté. » Là dessus le baillif lança un mandement, daté du 7 mars 1418 , par lequel il charge les châtelains , prévôts , juges et sergents de Pontarlier , de saisir ces biens « dans quelques lieux qu'ils soient , » et de défendre à qui que ce soit de toucher à cette succession.

Conrad jeta les hauts cris contre cette mesure ; il s'en plaignit à la duchesse de Bourgogne, qui renvoya cette cause au parlement de Dôle, et ordonna qu'en attendant jugement le comte de Neuchâtel devait être mis en possession de ces deux seigneuries. Conrad finit par triompher de toutes ces difficultés , puisque dès lors Rochefort et les Verrières n'ont jamais été détachés de la directe.

Le château de Rochefort avait été si complètement détruit par le comte de Neuchâtel , que jusqu'à l'année 1861 on n'en connaissait pour ainsi dire que la position. A cette époque des fouilles commencées dans l'espérance d'y trouver des objets précieux, et ensuite abandonnées , furent reprises par la population du village de Rochefort , sous la direction éclairée de son pasteur , et amenèrent la mise au jour des restes du manoir de Vauthier. Maintenant des sentiers faciles permettent d'arriver jusqu'à ces ruines historiques, d'où l'on jouit d'une des vues les plus admirables de la Suisse.

Sources. *Notice sur la vie et le procès criminel de Vauthier, bâtard de Neuchâtel*, par le baron J.-F. de Chambrier ; insérée dans le *Schweizerischer Geschichtsforscher*, 1813. — Huguenin, *Les Châteaux neuchâtelois*. — *Mémoires de Montmollin*. — Sandoz-Rollin, *Essai statistique*. — Matile, *Institutions judiciaires*. — *Musée historique*, t. I, p. 49. — S. de Chambrier, *Description de la mairie de Neuchâtel*. — *Archives de l'Etat*. — *Monuments de l'histoire de Neuchâtel*, CCLXXXIII.

VERDONNET.

David-Jonas Verdonnet , bourgeois de Boudry , fils de David-Henri et de Jeanne-Esabeau Gorgerat , sa femme , né à Boudry le 29 mars 1762, est un de ces nombreux exemples qui prouvent tout ce que peut la probité jointe à un travail assidu et persévérant lorsque Dieu les accompagne de sa bénédiction. Né sans fortune , il

fut placé de bonne heure en apprentissage de commerce , à la fabrique de Boudry où il se distingua déjà avantageusement par une belle écriture. Entré plus tard comme commis dans une riche maison de commerce de Bordeaux , il en devint bientôt l'associé puis le chef. Ce fut là qu'il passa la plus grande partie de sa vie sans oublier cependant son pays ni sa commune d'origine qu'il visita souvent. L'intérêt qu'il leur porta toujours de son vivant s'exprima particulièrement exprimé dans ses dernières volontés. Mort célibataire à Bordeaux , en 1836 , et après avoir fait ses neveux héritiers de sa fortune , diminuée par quelques pertes , il légua par son testament une somme d'environ 25,000 francs à la commune de Boudry , dont le revenu d'une moitié devait être employé à des œuvres de bienfaisance et d'utilité publique , et l'autre moitié , placée sur un immeuble , devait être employée à l'éclairage de la ville. Les bienfaisantes intentions de M. Verdonnet ont reçu leur exécution , et actuellement le produit d'une vigne , située dans le territoire de la commune , est employé conformément au désir du donateur. C'est ainsi que , grâce à l'un de ses généreux concitoyens , Boudry , d'après nos annales la troisième ville municipale du pays (1343) , est aussi l'une des premières localités du canton qui ait joui de l'avantage d'avoir ses rues éclairées la nuit.

Sources. Communiqué par M. Bonhôte, pasteur à Boudry.

GUILLEMETTE DE VERGY.

Guillemette de Vergy , la reine Berthe du Val-de-Ruz , était femme de Claude d'Arberg , seigneur de Valangin , et descendait d'une famille puissante de Bourgogne. Elle ne donna qu'une fille à son époux, Louise, mariée au comte piémontais de Challant, dont le fils René devint, en 1523, comte de Valangin. Claude , décédé en 1517 , laissa à sa femme l'usufruit du comté qu'elle habita jusqu'à sa mort.

« C'était, dit M. de Chambrier, une bonne et pieuse dame, pleine de respect pour la mémoire de son mari , et grandement soigneuse d'accomplir tout ce qu'il avait ordonné pour décharger sa con-

science. Elle lui fit de très-belles obsèques : cent prêtres vinrent chanter la grande messe à Valangin , treize pauvres en robes et chaperons noirs tinrent les torches aux services funèbres ; plusieurs filles furent mariées, entre autres cinq pécheresses pénitentes , qui reçurent 30 livres à l'honneur des 30 deniers que Dieu s'était vendu. On chercha cinq lépreux qui devaient recevoir chaque vendredi pendant une année , un repas et cinq deniers , et de larges aumônes furent distribuées aux pauvres de tous les villages, en réparation du tort que le comte défunt avait pu faire aux blés en chassant. Le curé du Locle fut envoyé à Jérusalem, et Guillemette elle-même fit un pèlerinage auprès d'une sainte de Pont-à-Mousson, pour le repos de l'âme du comte défunt, dont elle mit les trois bâtons à l'école chez le magister de Fenin.

» Elle tenait à Valangin un état honorable, et quand la comtesse de Gruyères et d'autres dames venaient la visiter , sa dévotion ne l'empêchait pas de les faire danser au son du fifre et du tambourin.

» Pleine d'ordre et sage ménagère , elle payait les nombreuses dettes de son mari , et tenait un registre de ses propres dépenses, en écrivant en tête : « Je ne suis point tenue à rendre compte, mais c'est pour donner à connaître que je ne l'ai pas mal employé. »

Guillemette de Vergy a partagé dans notre pays la célébrité dont jouit madame de Némours : elle y avait de justes droits par les bienfaits dont elle combla quelques-uns de nos villages, et dont la tradition s'est perpétuée jusqu'à nous. Elle était bonne envers ses sujets et on ne peut lui reprocher que la vigueur et l'espèce d'acharnement qu'elle mit à s'opposer à la réformation ; mais ce qui nous est connu de sa vie en dehors des luttes religieuses , nous montre que ce qui seul la porta à ces mesures de rigueur , ce fut l'attachement qu'elle avait pour le catholicisme. L'opposition des Valanginois, devenus protestants , la peina à un tel point , qu'elle quitta Valangin pour aller habiter à Chézard, où elle possédait une maison de campagne, et d'où elle visitait souvent les enfants naturels de son mari, placés à Fenin. Cependant elle se réconcilia avec Valangin et retourna habiter le château , où elle mourut octogénaire, en juillet 1543.

Lors de son séjour à Chézard , elle promit aux communiers de

l'endroit d'affranchir de dîmes tout l'espace que ses forces lui permettraient de parcourir à pied en un jour. Elle tint sa promesse. Un matin, à peine le soleil commençait-il à dorer la cime de Têled-Rang, on la vit, malgré son grand âge, commencer dans les champs de Chézard sa promenade impatiemment attendue, et ne la terminer qu'au lever des astres de la nuit. On pouvait encore suivre, en 1847, en parcourant les champs restés francs de dime, la trace du tour que fit la bonne comtesse il y a plus de trois siècles. Elle regrettait au soir de cette belle journée « de n'avoir plus ses jambes de vingt ans; » un des notables de l'endroit lui fit alors cette réponse: « Si vos jambes sont vieilles, Madame, votre cœur est jeune, et vous nous l'avez bien montré. »

Encore un trait de sa bienfaisance. Jusqu'au commencement du xvi^{me} siècle, les communes de Fenin, Vilard et Saules, étaient fort chargées quant à la dime du chanvre et du lin. Les femmes de la paroisse que cet état de choses tourmentait, ayant appris un jour que la comtesse devait se rendre à Fenin, décidèrent après de longues et mûres délibérations, d'étendre sur la route par laquelle Guillemette devait arriver, toute la toile qu'elles pourraient réunir, afin d'attirer son attention et d'avoir par là occasion de lui parler de la dime objet de leurs plaintes.

Le jour suivant, de grand matin, on les vit parées de leurs habits de fête, étaler sur la route les rouleaux de toile dont chacune s'était munie. Après une attente pleine d'anxiété, elles virent enfin paraître la vieille comtesse étonnée de l'étrange spectacle qu'elle avait sous les yeux, et dont elle demanda la signification; à peine l'eut-elle apprise que les vœux des paroissiennes furent exaucés.

Guillemette de Vergy était d'un caractère très-original. On raconte que lorsqu'elle descendait de son château, rencontrant des femmes dans la rue, elle leur adressait affectueusement la parole, leur demandait comment allaient leurs jardins; si la réponse était qu'ils allaient bien, elle se hâtait de répondre: « Tant pis, tant pis, » exprimant par là fort laconiquement qu'elle préférerait un temps sec, peu favorable aux jardins, à une humidité qui tout en les faisant produire, ne pouvait être que nuisible aux récoltes de la campagne.

Tout porte à croire que la fin de sa vie fut heureuse; catholique

fervente, elle mourut dans la croyance de ses pères, mais toutefois après être devenue plus tolérante envers ses sujets protestants qu'aux premiers temps de la réformation, car on la vit même, en 1536, régler la pension de maître Jean Debély, pasteur de Fontaines et Cernier. Son corps fut déposé, en juillet 1543, dans l'église du bourg, à côté de celui de son mari mort vingt-six ans avant elle. Les statues des deux époux, dans l'attitude de la prière, sont placées sur leur tombe commune. Après avoir été l'objet de mutilations telles que l'on trouva la tête de la dame de Valangin entièrement séparée du tronc, ce monument fut restauré en 1840 par une main habile, qui le rétablit dans son état primitif.

Le poète allemand Gustave Schwabe a consacré, sous le titre de *Die alte Edelfrau*, une page remarquable à la comtesse de Valangin; l'auteur des *Chants valanginois* en a fait de même; enfin M. le pasteur F. Caumont a célébré ses vertus dans le charmant petit poème qui suit :

GUILLEMETTE DE VERGY

OU

MANIÈRE ORIGINALE D'ALLÉGER LES IMPOTS D'UNE POPULATION.

La femme, bonne à tant de choses,
Si propre à nous charmer surtout,
Fait bien pourtant, pour maintes causes,
De ne pas s'ingérer dans tout.

Faut-il, pour appuyer mon dire,
Citer un trait, montrer un point ?
Je crois qu'un seul pourra suffire,
Et qu'on ne m'en dédira point :

La femme pour toute querelle
Doit avoir de l'aversion ;
Les débats sont peu faits pour elle,
Même en fait de religion.

Ici-bas, si je ne m'abuse,
Son rôle est de se faire aimer,

Et, sans calcul, sans fard, sans ruse,
De savoir se faire estimer.

Au temps jadis, temps de simplesse,
Si Guillemette de Vergy,
De Valangin noble comtesse,
N'eût jamais autrement agi.

Modérant la fougue pieuse
Qui parfois, dit-on, l'animait,
Elle eût vécu bien plus heureuse
Parmi son peuple qu'elle aimait.

Il lui fallut, pour mieux l'instruire,
La vieillesse que l'on craint tant,
Que l'on entend souvent maudire,
Et qu'on quitte à regret pourtant.

Tout vieillard n'est pas toujours sage,
Et la vieillesse a bien des maux ;
Mais notre comtesse à cet âge
Dut la sagesse et le repos.

Loin des affaires retirée,
A Chépard, non dans un château
Pour dominer sur la contrée
Et surveiller ses gens d'en haut,

Mais dans une humble maisonnette,
Pour y vivre plus simplement,
Elle trouva dans sa retraite
La paix et le contentement ;

Car, en s'occupant à toute heure
De procurer le bien d'autrui,
Elle écarta de sa demeure
Tous les dégoûts d'un long ennui.

Envers chacun elle était bonne,
Et, semant partout ses bienfaits,
Elle en faisait une couronne
Que n'ont pas toujours les palais.

C'était la Berthe d'un autre âge,
Possédant de moins grands pays,
Mais ayant dans chaque village,
Comme Berthe, un peuple d'amis.

Visitait-elle une chaumière,
Avec elle entraient le bonheur ;
Elle avait pour chaque misère
Quelque baume consolateur.

Elle aimait à voir la jeunesse,
Même en ses jeux les plus bruyants,
Et surtout, la bonne comtesse,
Elle aimait les petits enfants.

Elle avait pour eux des caresses
Que souvent des mères n'ont pas,
Et trouvait mille gentilleses
Aux plus simples de leurs ébats :

Aussi les bonnes villageoises
Qui voulaient lui faire leur cour
Ne pouvaient être plus courtoises,
En la visitant à leur tour,

Qu'en portant souvent chez leur dame
Leurs souriants petits poupons,
Doux passe-temps de sa belle âme,
Payés parfois de riches dons :

Témoin ce soir que Guillemette,
Dans l'ivresse de son bonheur,
Leur promit, pour son jour de fête,
Un vrai présent de bon seigneur.

Souvent plus d'une s'était plainte
Des durs impôts de ces temps-là ;
Car toutes lui parlaient sans crainte ;
La comtesse exigeait cela.

« Mon cœur, en tout temps, leur dit-elle,
De votre destin eut pitié ;
Il faut qu'une faveur nouvelle
Vous prouve encor mon amitié.

« De votre dime, mes très-chères,
Je veux vous remettre, en ce jour,
La moitié, pour toutes les terres
Dont à pied je ferai le tour ;

« Et j'entends que de cette grâce
Un acte, de ma main signé,
Pour toujours sous vos yeux se fasse
Et soit dûment contresigné. »

A leurs maris elles contèrent
Le bonheur promis à leurs vœux ;
Quelques-uns peut-être y complèrent
La plupart en riaient entre eux ;

Car, avant ce jour de largesse,
Enclos encor dans l'avenir,

La bonne mais vieille comtesse
Avait bien du temps pour mourir.

Alors régnait la saison dure ;
Après viendrait celle des fleurs ;
Mais la fête, par aventure,
Ne venait qu'au mois des chaleurs.

De plus, la dame était débile :
A son âge qui ne l'est pas ?
C'était donc chose puérile
De se fier à ses vieux pas.

Ainsi parlaient, dans leur prudence,
Maintes gens de barbes pourvus.
Oubliant que la Providence
Abonde en secours imprévus.

—

Au jour fixé, dès que l'aurore
Vint colorer l'azur des cieux,
Moment où le sommeil encore
Du citadin ferme les yeux,

Le laboureur, de sa chaumière
Quittant les lambris enfumés,
Put voir, marqués dans la poussière,
Des pas avant les siens formés,

Et, suivant quelque peu leur trace
D'un oeil surpris et curieux,
Il put, au bout d'un long espace,
Voir un spectacle merveilleux.

Là, d'une marche égale et lente
Cheminaient, le long d'un sentier,
Deux femmes, dont l'une, tremblante,
Sur l'autre aimait à s'appuyer :

L'une était la vieille comtesse,
Qui, malgré le fardeau des ans,
Avait, pour tenir sa promesse,
Devancé tous ses paysans ;

L'autre, sa robuste compagne,
Par elle arrachée au besoin,
Était fille de la campagne,
Et d'elle avait le plus grand soin.

C'était la blonde Madeleine,
Toujours active à son devoir,
L'élève de la châtelaine,
Douce fille, charmante à voir.

On la citait dans la vallée,
Pour ses yeux bleus, pour sa fraîcheur,
Pour sa jeunesse immaculée,
Et plus encor pour son bon cœur.

Maintenant, un bras à sa dame,
L'autre portant un lourd fardeau,
Tant de joie inondait son âme,
Qu'elle chantait comme un oiseau !

Cependant des hauteurs voisines,
Le jour, bientôt plus radieux,
Des bois, des champs et des collines
Réveilla les hôtes joyeux :

Ici la timide fauvette
Commença sa douce chanson ;
Ailleurs, plus vive, l'alouette,
Et puis le merle et le pinson.

Tout était gai dans la nature,
Le ciel dans sa limpidité,
Les bois, les prés dans leur verdure,
L'homme dans son activité.

Et nos deux lentes voyageuses,
Toujours songeant à leur dessein,
Se sentaient vraiment tout heureuses
D'un jour si doux et si serein.

Pour prévenir la lassitude,
On s'arrêtait souvent, souvent ;
Mais bientôt leur sollicitude
Les chassait plus vite en avant.

Alors, pour alléger la route,
Elles riaient, parlaient, jasaient,
Toujours innocemment sans doute ;
Rarement elles se faisaient.

Tantôt venait un ancien conte,
Faisant plaisir ou faisant peur,
D'un haut baron, d'un vaillant comte,
Ou d'un roi cruel et trompeur ;

Tantôt c'était une saillie
De la gentille Madelon,
Dont la joviale folle
Egayait la jeune raison.

Ainsi s'employait la journée.
Midi, pendant tous ces propos,
Vint, terminant la matinée,
Commander un plus long repos.

On avait, de loin, sous l'ombrage,
Aperçu le chaume d'un toit,
Et, pour l'étape du voyage,
On se l'était montré du doigt.

On entre donc dans la chaumière :
Là plus d'un rude moissonneur,
A la main tenant sa cuillère,
Au potage allait faire honneur ;

Mais, à l'aspect de la comtesse,
Chacun se lève poliment :
« Ah ! Dieu garde notre maîtresse,
Et lui donne contentement !

« — Je viens, mes amis, répond-elle,
« Me mettre à table auprès de vous ;
« Je veux goûter votre gamelle ;
« Car, sachez que ce jour m'est doux.

« Aujourd'hui , c'est mon jour de
fête !

« Vous auriez pu vous souvenir
« Que votre vieille Guillemette
« Avait sa promesse à tenir ;

« Mais, méchants, vous n'y comptiez
guère :

« Vous êtes là tous ébahis !
« Mes enfants, je suis votre mère ;
« Soyez contents et réjouis.

« Asseyez-vous, oui, prenons place ;
« Mangeons ensemble ; ah ! quel beau
jour !

« Votre soupe, abondante et grasse,
« Me fera faire un plus grand tour ! »

Guillemette longtemps à table
Resta, trouvant tout de son goût :
Leur piquette était délectable,
Et leur grossier pain noir surtout.

Elle parla de mainte chose,
Des foins, des blés, de la saison,
Demandant combien chaque pose
Rapporterait à la moisson ;

Et comme ils secouaient la tête
Pour témoigner leur peu d'espoir,
Elle reprit : « Mais c'est ma fête !
« Vous serez plus riches ce soir ! »

Puis, pour achever sa tournée,
Abrégeant un trop long repos,
Elle quitta la maisonnée
En leur disant encor ces mots :

« Je vous laisse, enfants, ma corbeille :
« Qu'elle ne soit pas là pour rien ;
« N'y laissez pas une bouteille ;
« Buvez, faites-vous-en du bien ! »

Là-dessus, à sa Madeleine
Elle donna gaiment le bras,
Et toutes deux, de fraîche haleine,
S'éloignèrent à petits pas.

Tous les moissonneurs la bénirent
Du cœur bien plus que de la voix,
Et longtemps leurs yeux la suivirent
Dans sa marche le long des bois.

En ces temps-là, bien plus nombreuses,
Les forêts croisaient le vallon,
Et les routes, plus raboteuses,
Faisaient chanceler le piéton ;

Mais Madeleine, intelligente,
Par ses soins toujours attentifs,
De sa maîtresse, moins vaillante,
Prévenait les pas trop hâtifs.

Que si, distrait par quelque chose,
Leur regard moins observateur,
D'un soubresaut était la cause,
On en riait de tout son cœur,

Et, se ranimant de plus belle,
On marchait plus gaillardement,
Trouvant la gêne trop cruelle
De s'observer à tout moment.

La route en paraissait meilleure ;
On reprenait les longs réchts,
Et parfois se passait une heure
Avant que l'on se fût assis.

Alors, sous l'ombre d'un mélèze,
Ou d'un plane aux rameaux épais,
Qu'il faisait beau tout à son aise
Deviser et prendre le frais !

Qu'il faisait beau près des chaumines
Voir moissonner les blés nouveaux,
Et sur les sommets des collines
Entendre mugir les troupeaux !

Du calme des tableaux rustiques
La comtesse aimait à jouer,
Et dans ces lieux si romantiques
Elle se sentait moins vieillir.

Tous les ans, loin de sa demeure,
Elle venait ici s'asseoir,
Et disait : « Avant que je meure,
• Beaux lieux, j'ai voulu vous revoir. »

Puis, laissant errer ses pensées,
Son esprit, dans ce frais séjour,
S'occupait des choses passées
Et des présentes tour à tour :

Elle disait à sa compagne
Tous les mouvements de son cœur,
Sa joie à revoir la campagne,
Ses anciens rêves de bonheur.

Madeleine écoutait pensive,
Peut-être en soupirant aussi ;
Car la villageoise naïve
Apprenait mainte chose ainsi,

Mainte chose, hélas ! mensongère
Mêlée à la réalité,
Mais dont l'image passagère
Était une félicité.

O rêves qui charmez la vie,
Ciel où notre âme à se plonger
Goûte une douceur infinie,
Que ne peut-on vous prolonger !

Vous venez, ravissante aurore,
Embellir nos jeunes matins :
Vous passez, on vous cherche encore
Aux limites de ses destins !

Ainsi faisait la châtelaine,
Quand, maîtresse de son loisir,
Elle chassait un peu de peine
Par un jour entier de plaisir ;

Car malgré les roses fanées
D'un corps jadis plein de vigueur,
Le long hiver de ses années
N'avait pas refroidi son cœur.

Elle en donnait bien forte preuve
Dans ce jour, où, pour ses enfants,
Elle mettait à rude épreuve
Ses jambes de quatre-vingts ans.

En vain l'attrait d'un lieu paisible Lui paraissait toujours plus doux ; En vain la douleur inflexible Rendait plus tremblants ses genoux ;	Elle arriva toute boiteuse Où son peuple ému l'attendait, N'en pouvant plus, mais bien heureuse, Comme on peut l'être d'un bienfait.
En vain sa compagne pressante Voulait la forcer au repos, Guillemette n'était contente Que de marcher malgré ses maux.	Tous les jeunes gens du village Étalent là pour la recevoir, Et, sous un dais de beau feuillage, On la porta dans son manoir.
Elle marchait coûte que coûte, Soupirant de voir le soleil Si près de terminer sa route, Et dorer le couchant vermeil.	L'acte officiel de franchise, Le soir même, sur parchemin, Fut dressé devant gens d'église, Et signé de sa propre main.
Quand elle termina sa course, On voyait déjà dans les cieux Briller Vénus et la grande Ourse Aux sept flambeaux mystérieux.	La nuit ne fut plus qu'une fête : On n'entendit que des chanteurs, Et, pour toujours, de GUILLEMETTE Le nom se grava dans les cœurs.

Sources. Cette notice a été extraite presque textuellement des *Chants valanginois*. Voyez aussi : Chambrier, *Histoire de Neuchâtel*. — Matile, *Histoire de la seigneurie de Valangin*. — Huguenin, *Châteaux neuchâtelois*. — Andrié, *Jubilé de la réformation*. — Kirchhofer, *Das Leben Farel's*. — *Messager boiteux* 1845.

VERMOT.

Claude-Antoine Simon-Vermot ¹ naquit au Cerneux-Péquignot, le 25 décembre 1759, de Claude-Hyacinthe Simon-Vermot et de Anne-Claude Ballanche, cultivateurs laborieux, intelligents et d'une moralité exemplaire. Les premières années de sa jeunesse furent partagées entre l'école, où il reçut une assez bonne instruction première, et les travaux des champs, auxquels il fut employé de bonne heure. Il était ardent et infatigable, et montrait dans tout ce qu'il entreprenait une intelligence et une adresse rares ; sa

¹ Le colonel Vermot est né Français, mais quelques années après son décès sa famille et son lieu d'origine sont devenus Neuchâtelois, et le sont depuis plus de quarante ans. C'est à la demande de ses parents, qui ont pour sa mémoire la plus profonde vénération, que nous l'avons mis au nombre de nos concitoyens.

conduite , d'ailleurs , était parfaite et tout en lui promettait un bel avenir.

Des personnes compétentes conseillèrent à ses parents de compléter son éducation , mais ils n'étaient pas alors en état de le faire , une épizootie venant de leur occasionner de grandes pertes et les ayant mis dans une gêne extrême. Le jeune Vermot continua donc ses travaux chez ses parents , pour lesquels il eut toujours beaucoup de dévouement ; mais quand il vit les affaires de sa famille revenues à une situation satisfaisante , et considérant que ses père et mère avaient de bons appuis dans quatre autres garçons , tous forts et laborieux , il se décida à quitter la charrue pour la carrière militaire , vers laquelle le portaient des dispositions qui s'étaient déjà manifestées dans plusieurs circonstances.

En 1781 , Vermot s'enrôla à Morteau et, le 18 janvier, il fut incorporé dans la compagnie de sapeurs de Denison du régiment d'artillerie de La Fère , en garnison à Besançon. Il y avait alors dans chaque régiment d'artillerie deux compagnies de sapeurs , spécialement chargées des travaux de fortification et de siège , remplissant en un mot les fonctions qui sont attribuées maintenant aux troupes du génie ; mais les sapeurs de l'artillerie apprenaient et faisaient , au besoin , le service des bouches à feu.

Doué de la meilleure constitution , élevé dans des travaux pénibles et à l'école de l'adversité , plein de courage et d'activité , dévoué au devoir par habitude comme par principe , Vermot avait tout ce qu'il fallait pour être un bon soldat et pour devenir un bon chef. Pendant les premières années il s'adonna à l'escrime et devint dans cet art l'un des plus forts du régiment. Après s'être formé au double métier de sapeur du génie et d'artilleur dans les travaux et les exercices de son arme , où son intelligence et des progrès rapides le firent distinguer , encouragé par des chefs bienveillants , il songea à devenir quelque chose dans un régiment où il avait déjà conquis l'estime des officiers comme celle de ses égaux , et dans une arme où l'avancement n'était pas comme ailleurs , le privilège de la naissance et de la fortune. Il chercha à se procurer l'instruction qui lui manquait en mettant à profit les loisirs de la garnison et les ressources du régiment , pour apprendre le dessin , les mathématiques et les autres sciences qui sont nécessaires à un

officier d'artillerie. Ajoutant ainsi l'étude ou les principes de la théorie à la pratique, il acquit des connaissances étendues et solides qui lui permirent, en passant de grade en grade, de devenir, jeune encore, un des officiers les plus distingués, et de parvenir à l'une des positions les plus élevées dans cette arme, « la seule, a dit Napoléon, où la médiocrité ne puisse se faire jour. »

Vermot fut nommé sergent le 25 septembre 1787, dans la compagnie Duhamel. Il avait alors six ans et demi de service. A cette époque où l'avancement était moins rapide qu'aujourd'hui, le grade de sergent d'artillerie, obtenu au bout de six ans, supposait tout à la fois des talents, une conduite et des services honorables. Les sous-officiers d'artillerie portaient l'épée, et ils jouissaient, dans la société comme à l'armée, d'une considération qui les plaçait, en quelque sorte, sur la ligne des officiers d'infanterie.

Dans la même année Vermot vint en séjour chez ses parents. A cette visite se rattache une anecdote assez curieuse où il fut acteur avec un personnage qui acquit plus tard une grande célébrité. Vermot et quelques jeunes gens de ses amis étant allés faire une partie de plaisir au Locle, s'arrêtèrent dans un hôtel où ils firent la rencontre d'un maître d'armes français, qui n'était rien moins qu'Augereau, à qui la destinée réservait, à quelques années de là, le bâton de maréchal de France et une couronne ducale. La position qu'il avait alors n'était pas brillante: il s'occupait, pour vivre, à donner des leçons d'escrime aux rares amateurs du Locle. En voyant un uniforme, Augereau proposa aussitôt un assaut d'armes public; Vermot accepta, mais touché deux fois le futur duc de Castiglione le nia avec persistance. Ce manque de loyauté offensa le sergent qui s'écria: « Eh bien! démouchetons les fleurets, on y verra plus clair! » La chose devenait sérieuse; mais les spectateurs intervinrent et Vermot n'insista pas pour avoir une autre satisfaction que le jugement des témoins impartiaux; de son côté, Augereau ne parut pas tenir beaucoup à faire l'épreuve que lui proposait un adversaire dont il venait de sentir la supériorité. Ils se retrouvèrent sur le champ de bataille de Loano, où l'artillerie commandée par Vermot prépara un des brillants succès d'Augereau.

En 1789, le régiment de La Fère se trouvait à Auxonne, et Ver-

mot accompagna les détachements d'artillerie qui furent envoyés de divers côtés afin de rétablir l'ordre , troublé soit par des révoltes de paysans contre des accapareurs de grains , soit par des bandes de brigands qui ravageaient d'une manière atroce plusieurs provinces. Au retour de ces expéditions il fut dirigé sur Nantua et de là sur Seyssel, où il resta jusqu'en septembre 1791. La guerre ayant éclaté au printemps suivant, Vermot fit comme sous-officier la campagne de 1792, avec l'armée des Alpes, commandée par Montesquiou. Dans la campagne de 1793, il prit une part honorable aux combats que la même armée, alors commandée par Kellermann, livra aux Piémontais, dans la Maurienne; il se signala notamment à l'attaque du pont d'Argentine, où il commandait deux obusiers.

Nommé sergent-major, le 5 août 1793, il fut promu, le 10 du même mois, au grade de lieutenant en second. Le 9 novembre, il fut détaché de l'armée des Alpes et partit de Grenoble pour aller au siège de Toulon, où Bonaparte l'employa d'abord au parc d'Ollioules, puis vers la fin du siège, le chargea de l'achèvement des ouvrages et du commandement de la *batterie des Républicains*.

A l'ouverture de la campagne de 1794, Vermot passa à l'armée d'Italie, assista à la prise de Saorgio et fut ensuite employé à armer de nouvelles batteries plusieurs forteresses. Le 14 août de la même année il fut nommé lieutenant en premier, et au mois de juin 1795, il se trouvait aux avant-postes de Vado. Le général Laharpe qui y commandait, ayant appris qu'un corps d'Autrichiens s'avancait sur Savone, envoya en reconnaissance, de ce côté, la vingtunième demi-brigade avec de l'artillerie commandée par le lieutenant Vermot. Cette colonne, qui marchait le long de la plage, au pied des Apennins, se trouva tout à coup cernée par les Autrichiens. Les français soutinrent héroïquement un combat inégal, où l'ennemi avait l'avantage du nombre et des positions. L'artillerie de Vermot lui fit éprouver une perte considérable et il montra dans ce combat une si rare intrépidité, que la colonne dut surtout à son sang-froid, à sa présence d'esprit et à ses conseils de ne pas mettre bas les armes et de trouver un moyen de salut.

Nommé capitaine en second de la onzième compagnie d'ouvriers d'artillerie, le 20 avril 1796, il obtint le grade de capitaine-com-

mandant le 17 novembre 1797. Pendant la campagne d'Italie il fut chargé de diverses missions concernant l'approvisionnement des bouches à feu, et remplit surtout les fonctions de directeur du parc d'artillerie de Milan. Le 22 mars 1798, il reçut l'ordre de remettre le commandement qu'il occupait en Italie et de se diriger sur Toulon avec sa compagnie, désignée pour faire partie de l'expédition d'Egypte. Embarqué le 13 mai sur le vaisseau le *Généreux*, il arriva à Alexandrie le 5 juillet et y fut employé en qualité de sous-directeur de l'artillerie. Il assista dans cette mémorable campagne à la prise du fort d'El-Arich, à celle de Jaffa, où il monta à l'assaut avec un détachement d'ouvriers et d'artificiers, enfin au siège de Saint-Jean-d'Acre. Les services qu'il rendit alors furent assez éclatants pour que le général en chef en fit une mention spéciale dans l'acte par lequel il l'éleva au rang d'officier supérieur, en le nommant, le 8 juillet 1799, au grade de chef de bataillon.

Après la capitulation de l'armée française, Vermot conserva la direction de l'artillerie qui devait être ramenée en France. Il fut embarqué à Aboukir, le 3 août 1801, sur le vaisseau anglais l'*Inflexible*, et arriva à Marseille le 21 septembre. Il obtint un congé de six mois et passa quelque temps chez ses parents, d'où il fut appelé à l'une des places de chef de bataillon dans le cinquième régiment d'artillerie, en garnison à Metz. Cependant à peine eut-il rejoint son corps, qu'une décision ministérielle du 25 mai 1802, l'appela aux fonctions d'inspecteur-commandant en chef de la manufacture d'armes de Charleville, en conservant son emploi de chef de bataillon dans le cinquième régiment. Il sut se faire remarquer dans sa nouvelle position par son intelligence et sa perspicacité, et proposa diverses mesures ou améliorations qui furent adoptées et qui contribuèrent d'une manière efficace au perfectionnement de l'artillerie.

Par un arrêté du 18 avril 1803, le premier consul le nomma au grade de colonel et à la direction d'artillerie de Toulouse. La même année il fut envoyé à l'armée des côtes de l'Océan, rassemblée en vue d'une descente en Angleterre, et le 8 septembre il reçut une nomination de directeur du parc d'artillerie de campagne de l'armée d'Angleterre. Le 12 décembre il fut nommé chevalier et, le 15 juin 1804, officier de la Légion d'honneur. Au commencement

de la campagne de 1805 , il fut envoyé à Strasbourg pour y prendre le commandement de l'équipage d'artillerie de campagne. Arrivé à sa destination, le 7 septembre, il employa quelques jours en préparatifs et, le 29, il passa le Rhin avec le grand parc d'artillerie de l'armée , composé de six cents voitures , trois mille cinq cents chevaux, et accompagné d'un personnel de deux mille cinq cents hommes. Il accompagna l'armée dans sa marche contre l'Autriche, assista à la bataille d'Austerlitz , et arriva à Vienne le 11 décembre 1805.

L'empereur reconnut les nouveaux et importants services qu'il avait rendus dans cette campagne en le nommant à la direction d'artillerie de Strasbourg , la première de l'empire , et qui n'était donnée qu'à l'un des colonels les plus distingués de cette arme. Mais Vermot ne devait pas jouir de l'avenir brillant qui s'ouvrait pour lui. Parti de Vienne , le 9 janvier 1806 , pour retourner en France , il mourut subitement par suite de la rupture d'un anévrisme , à Beyerbach dans la Haute-Autriche, le 3 février , à l'âge de quarante-six ans.

Ainsi se termina la carrière d'un simple paysan qui, par ses talents naturels , s'était élevé aux premiers grades dans une arme savante. La haute position qu'il occupait ne lui avait point fait perdre sa simplicité et sa bonté premières, et il mourut vivement regretté de l'armée, où il n'était pas moins chéri pour ses qualités d'homme que considéré pour ses talents d'officier.

Sources. Notice biographique sur M. Simon-Vermot, colonel d'artillerie de l'empire. Pontarlier 1842, in-12°.

PIERRE DE VINGLE.

Pierre de Vingle, dit Pirot Picard, était d'origine française et se réfugia en Suisse pour cause de religion. Longtemps imprimeur à Lyon chez un typographe dont il avait épousé la fille , il avait été poursuivi par l'officialité métropolitaine de cette ville , pour avoir reproduit par la presse certains livres venus d'Allemagne. De Lyon il alla s'établir à Genève ; mais là aussi des Nouveaux Testaments

et des pamphlets publiés contre les moines lui attirèrent l'animadversion de l'autorité ecclésiastique supérieure. Il chercha alors un refuge à Neuchâtel, où la réforme était établie depuis deux ans. Accueilli favorablement, il fonda à Serrières un établissement typographique, dont le premier produit fut un Nouveau Testament qui « fut achevé d'imprimer le xxvii^{me} jour du mois de mars, l'an mil cinq cens xxxiiii. » Ce Nouveau Testament est devenu si rare qu'il n'en existe, croyons-nous, qu'un exemplaire unique, possédé par la bibliothèque de Neuchâtel. Pierre de Vingle imprima divers *Traité*s de Farel ; mais ce qui surtout a fait sa réputation, c'est son édition de la Bible d'Olivétan, imprimée en 1535. Les conseils de la ville, reconnaissant le service qu'il leur avait rendu en imprimant les Saintes-Ecritures, lui firent don de la bourgeoisie. L'imprimeur exilé paraît avoir été sensible à ce titre, qu'il prend soin de faire connaître aux lecteurs de sa Bible.

La complaisance avec laquelle il énumère par deux fois ses noms et surnoms, nous apparaît également comme un indice de la satisfaction qu'il éprouva en voyant sortir de son établissement le beau volume qui l'a rendu célèbre. Cette joie était légitime, car Pierre de Vingle n'était pas un imprimeur ordinaire ; non-seulement les persécutions qu'il endura, mais la remarquable préface qu'il mit à la tête de son Nouveau Testament de 1534, nous prouvent qu'il y avait en lui l'étoffe d'un missionnaire et que s'il restait imprimeur, c'est qu'il voyait à bon droit, dans l'exercice de cet art, un puissant moyen d'évangélisation ; mais de l'aveu des typographes modernes, il excellait dans sa profession. On sent en examinant le Nouveau Testament et surtout la Bible de 1535, qu'il s'est acquitté de sa tâche *con amore*.

Cette Bible, au reste, est bien l'un des plus curieux in-folio que nous ait légué le seizième siècle, et sans contredit le volume le plus remarquable qui soit jamais sorti des presses neuchâteloises. Il est composé de soixante-dix feuilles de douze pages, à l'exception d'une qui n'en a que huit ; ce qui fait en tout 837 pages et 850 avec les pièces liminaires. Le texte est sur deux colonnes, des notes critiques et philologiques, de courts sommaires et des références occupent les marges. Les versets ne sont point indiqués, mais en revanche cette Bible renferme la division par paragraphes, division

dont on a fait honneur, tantôt à l'un, tantôt à l'autre des traducteurs modernes. En outre, les fragments poétiques des livres historiques se trouvent imprimés sous forme de *stiches*, à la façon des vers. On revient après trois siècles à cet arrangement si rationnel. D'autre part on a conservé jusqu'à aujourd'hui l'usage introduit dans cette Bible d'imprimer en caractères différents les mots qui ont dû être ajoutés à l'original.

Sources. Renseignements communiqués par M. le ministre Em. Pétavel. — *Leu, Schweizerisches Lexikon*, XIX. — Chambrier, *Description de la mairie de Neuchâtel*. — Zurlauben, *Tableaux de la Suisse*.

VITEL.

Jérémie Vitel, né le 23 août 1754, imprimeur-libraire, avait fondé aux Verrières un établissement typographique qui paraît avoir eu une marche brillante dans ses commencements. Vitel, profitant de sa position sur la frontière française, publia divers ouvrages que la censure n'admettait pas en France et s'en tira toujours assez bien; cependant ayant imprimé le *Tableau de Paris* par Mercier, il s'était rendu à Paris pour y placer une partie de l'édition, lorsqu'il fut arrêté et conduit à la Bastille, où il resta six semaines. On mettait pour condition à sa mise en liberté qu'il dénoncerait l'auteur du livre: il n'y voulut jamais consentir. Ce trait frappa le roi Louis XVI, qui, touché de la disgrâce du libraire suisse, ordonna qu'on le mit sur-le-champ en liberté. Cette auguste intervention pénétra Vitel de reconnaissance pour ce monarque, dont il ne parlait jamais qu'avec attendrissement.

La révolution française, en proclamant la liberté de la presse, ruina l'imprimerie de Vitel; ces revers de fortune l'engagèrent à profiter d'offres avantageuses qui lui furent faites de se transporter, avec son établissement et sa famille, en Amérique. Malheureusement pour lui, avant de s'y rendre, il alla prendre congé des parents et des amis qu'il avait à Genève et y fut surpris par la révolution qui renversa le gouvernement genevois et qui amena dans ce pays le règne de la terreur et de la guillotine.

Vitel se souvenant de l'influence qu'avait eu à Neuchâtel l'*Acte d'Union*, proposa d'essayer à Genève une mesure semblable, qui réunirait les hommes modérés et mettrait un frein aux projets des terroristes. Il en parla à plusieurs personnages hauts placés dans l'Etat, mais ils trouvèrent à ce projet une multitude d'obstacles et ne voulurent pas se mettre en avant. Vitel, malgré cet échec, ne désespéra pas de sa cause, et prenant la plume il écrivit plusieurs brochures, qui toutes marquaient l'intention de pacifier la révolution de Genève par des moyens conciliatoires. Il s'efforçait d'éclairer les révolutionnaires eux-mêmes sur leurs vrais intérêts; il les engageait à se contenter du pouvoir dont ils s'étaient saisis, sans le tourner contre ceux qui ne leur avaient opposé aucune résistance. Voyant leur dessein de faire une nouvelle constitution, il leur conseilla de corriger les abus qui pouvaient se trouver dans l'ancienne, ou du moins d'en conserver le cadre. Mais ses efforts devaient être vains: la haine contre les riches était portée au plus haut degré d'irritation, et une explosion populaire était imminente. En effet, tout à coup les clubistes les plus effrénés s'arment, renversent de fond en comble toute liberté et sûreté personnelle et nomment un tribunal révolutionnaire à qui il suffit de quelques jours pour condamner cinq cent-huit citoyens, dont trente-sept à la peine de mort, et les autres à la réclusion ou au bannissement.

Vitel cependant s'étant aperçu que toute la masse des ouvriers était entièrement sortie des ateliers pour vivre dans les clubs, pensa que si on ne trouvait le moyen de les tirer de là en leur donnant de l'occupation, tout était perdu. Il proposa l'établissement d'un comptoir patriotique. Les riches devaient s'imposer eux-mêmes pour en fournir les fonds, et on aurait mis à la tête de cette mesure des citoyens qui n'auraient pas été suspects au parti dominant. Mais cela ne convenait point aux chefs de l'insurrection. Avant que le projet eût été soumis à un examen sérieux, il fut décrié, et Vitel passa pour avoir voulu corrompre les patriotes avec l'argent des aristocrates.

Il ne se rebuta cependant pas encore et imagina de former une opposition dans le grand club des révolutionnaires de la Montagne, et de leur opposer un autre club, qui portait le nom de Montagnards. Il réussit au-delà de ses espérances. Parmi tous ces hom—

mes qui ne rêvaient que bouleversement et destruction, il en trouva qui rougirent de tant d'excès, et qui se montrèrent disposés à s'opposer à la marche de l'insurrection, pour peu qu'ils fussent soutenus. Peut-être même se pressèrent-ils trop alors en demandant que les gouvernants qui avaient disposé des deniers de l'Etat, des impositions et des confiscations, eussent à rendre leurs comptes. Ceux-ci sentirent le danger de leur situation et se hâtèrent de perdre un homme qui, il faut l'avouer, ne leur avait que trop fourni des armes contre lui-même. Vitel fut englobé dans une première accusation, avec tous les prévenus qui furent l'objet du ressentiment des chefs révolutionnaires. Il fut acquitté cette première fois et reçut même une indemnité pour sa détention. On l'avait accusé d'avoir parlé de Louis xvi comme d'un bon prince, de Marat et de Robespierre comme de scélérats.

Au mois d'août 1794, Vitel fut de nouveau arrêté et mis en jugement. Cette fois il fut accusé d'avoir travaillé, de concert avec Soulavie, résident de France, à réunir Genève à la France, et en même temps on dénonça à Robespierre ce même Soulavie, qu'on savait être devenu suspect au gouvernement français. Le résident, effrayé du danger qu'il courait, et entouré d'ennemis qui l'observaient, se tint coi dans sa résidence et ne donna aucune marque d'intérêt à Vitel, dans la crainte de se compromettre. Cette lâcheté ne lui épargna aucune des avanies dont il fut l'objet. Il le méritait sans doute pour n'avoir pas eu le courage de dire la vérité. Peut-être aussi que cette accusation d'avoir conspiré à rendre Genève française ne lui déplut-elle pas, et crut-il qu'elle lui servirait de recommandation auprès du comité de salut public, qui était alors son véritable gouvernement.

L'accusation d'avoir travaillé sourdement à réunir Genève à la France n'en fut pas moins, pour l'infortuné Vitel, le prétexte de l'arrêt de sa mort. Après trois jours de détention il fut traduit à la barre du tribunal révolutionnaire. Là il parla pendant plus de douze heures de suite à ses juges, demandant à plusieurs reprises de l'eau fraîche pour se désaltérer. La chaleur était suffocante, et la salle d'audience était remplie de curieux avides de ce spectacle. Il fut déclaré coupable et condamné à la peine de mort. Le

rapport du second tribunal révolutionnaire donne l'extrait suivant de son jugement.

« Après avoir entendu ses réponses , le tribunal révolutionnaire l'a trouvé atteint et convaincu d'avoir entretenu de coupables relations avec les ennemis de l'indépendance de Genève, et d'avoir coopéré à la scandaleuse propagation de calomnies , par lesquelles ils provoquoient sa perte. D'avoir en outre fomenté une insurrection dans le but criminel de diviser les patriotes, de jeter la république dans l'anarchie et de la livrer par ce moyen entre les mains de ceux qui ont dès longtemps médité sa ruine. Le tribunal l'a déclaré ennemi du peuple genevois et traître à la patrie ; en conséquence il l'a condamné à la peine de mort. »

Après la lecture de cet arrêt, Vitel fut conduit sur les remparts de la ville, où il subit la mort avec fermeté et en pardonnant à ses bourreaux. Ainsi périt un homme très-intelligent, doué de bonnes intentions et qui n'eut peut-être d'autre tort que celui de vouloir faire prévaloir des idées humaines et modérées dans un moment d'effervescence et où toutes les passions étaient déchaînées.

Charles-Samuel Vitel, fils du précédent, eut une fin encore plus tragique. Après l'exécution de son père il s'était rendu en Angleterre où, par l'entremise de son oncle Fauche-Borel, il obtint un grade d'officier dans l'armée de la Compagnie des Indes. Il partit pour l'Asie où il se fit aimer et estimer de ses supérieurs et ne retourna en Angleterre qu'à la fin de 1806.

A cette époque un ancien journaliste nommé Perlet, qui se donnait pour un partisan dévoué de Louis XVIII, mais qui en réalité était un espion du gouvernement impérial, avait ouvert une correspondance secrète avec Fauche-Borel, et fit croire à cet agent des Bourbons qu'il avait formé à Paris un comité d'hommes très-puissants, qui travaillaient au rétablissement de la monarchie légitime. On s'empressa de répondre et de lui envoyer des instructions, même de l'argent, ce qui était son but principal. Comme font les vrais espions, il toucha des deux mains, garda les sommes qui lui furent envoyées d'Angleterre, et s'en fit donner encore d'autres par la police impériale, qui dictait sa correspondance. On a même dit, ce qui est à peine croyable, que Napoléon prit part à cette odieuse mystification. Ce qui est bien sûr, c'est qu'elle ne fut consommée

que par ses ordres , avec sa permission , et que des rapports très-exacts lui en furent faits immédiatement. Mais cette correspondance ne suffisant pas , Perlet fut envoyé en Angleterre , où Louis XVIII, indignement trompé , le reçut lui-même et lui parla avec la plus entière confiance. Revenu triomphant à Paris , Perlet reprit avec plus d'activité ses odieuses trames, et il conçut le projet d'attirer en France, par ses mensonges, un des Bourbons , qu'il devait livrer à la police impériale. Il ne dépendit pas de lui dès lors de renouveler la catastrophe du duc d'Enghien sur un autre membre de la famille royale.

Cependant on eut quelque défiance à Hartwell, et, avant d'exposer la personne d'un prince , on voulut s'assurer de l'existence et des moyens du comité royaliste que Perlet annonçait depuis si longtemps sans le faire connaître. La difficulté était de trouver un homme qui voulût se charger de cette mission périlleuse. Charles Vitel se présenta , et après plusieurs représentations sur le danger auquel il s'exposait , et dont il ne tint pas compte , il fut convenu qu'on lui confierait une lettre adressée à Fouché, qu'il devait remettre lui-même , si par hasard il tombait dans les filets de la police. Cette lettre , par laquelle on informait Fouché que le ministère britannique avait une communication très-importante à lui faire, fut écrite sur un petit et très-mince papier et introduite dans un bambou qui servait de canne au porteur.

Vitel s'étant mis en route, aborde sur le continent, vient à Neuchâtel , y reste dix jours et informe Perlet de sa prochaine arrivée à Paris : puis , s'acheminant vers cette capitale , il y entre dans la soirée du 22 février 1807. Le lendemain il se rend chez Perlet et ne le trouve point. Celui-ci , averti de son arrivée , avait imaginé de simuler un emprisonnement pour dettes à Sainte-Pélagie, afin d'avoir le prétexte d'éluder la demande qu'il savait que Vitel allait lui faire , d'être mis en rapport avec les membres du comité secret de Paris.

En apprenant la détention de Perlet, Vitel eut un premier doute et refusa d'abord de se laisser conduire auprès de lui ; mais ayant été rassuré par la personne chargée de l'introduire et qui était elle-même en rapport avec les émigrés , il se décida à rendre visite à Perlet dans sa prison. Celui-ci lui dit immédiatement qu'il ne de-

vait rien craindre , qu'il l'avait mis sous la protection de la police et que Fouché servait la cause royale. Rendu confiant par ces protestations, Vitel fit part à Perlet de tous les secrets dont il était dépositaire , secrets qui étaient chaque jour transmis à la police impériale. Quand on crut avoir tiré de lui tout ce qu'il savait, le malheureux envoyé fut arrêté et jeté dans la prison du Temple. Il y était entré avec sa canne qu'il ne quittait point , et qu'on lui avait laissée; mais au premier interrogatoire qu'on lui fit subir , on s'en empara , et on se mit aussitôt en devoir de la scier par morceaux. A cette vue Vitel pâlit. « Grand Dieu ! s'écrie-t-il , Perlet était le seul qui eût mon secret : je suis trahi ! » En voyant que la dissimulation était inutile , il avoua tout , et indiqua lui-même le nœud du bambou sous lequel était renfermée la lettre écrite au nom de lord Howick, et destinée à Fouché.

Le 4 avril 1807 , Vitel fut traduit devant une commission militaire. Sur ses aveux et sur l'exhibition de la lettre pour le ministre Fouché , il fut condamné à être passé par les armes. Après la lecture de son jugement, qu'il entendit sans faiblesse , il fut transféré à l'abbaye, où on se présenta bientôt pour le mener à la mort. Apercevant une corde dont on allait se servir , il demanda avec effroi si on voulait l'étrangler. On lui dit que non ; que cette corde était, selon l'usage, destinée à lui lier les mains pour le conduire à la plaine de Grenelle. Il témoigna le désir d'y aller librement. Cette faveur lui ayant été accordée, il marcha vers le lieu de l'exécution où sa fermeté l'accompagna jusqu'au dernier moment.

Cette catastrophe jeta la consternation dans l'esprit et empoisonna le reste des jours de Fauche-Borel , qui en était la cause indirecte. Quant à Perlet, il continua son métier d'espion et ne fut démasqué qu'en 1816, où un jugement le condamna, comme escroc et calomniateur , à cinq ans de prison et à deux mille francs d'amende. Il s'enfuit à Genève, sa patrie, où il vécut dans la misère jusqu'à sa mort, qui eut lieu au mois de novembre 1828.

Sources. *Mémoires de Fauche-Borel. — Rapports du tribunal révolutionnaire de Genève.* — von Ivernois, *Die letzte Revolution in Genf*, p. 123. — *Biographie nouvelle des contemporains*, t. XVI, p. 153. — *Biographie universelle*, article *Perlet*.

AUGUSTE WUILLE-DIT-BILLE

connu sous le nom de

L'AVOCAT BILLE.

Auguste Wuille-dit-Bille naquit à la Chaux-de-fonds le 10 juillet 1796. Il était membre d'une famille d'abord nombreuse, mais successivement réduite à trois enfants. Son père, *Ferdinand Wuille-dit-Bille*, originaire de la Sagne, fut le fondateur de la maison d'horlogerie connue sous la raison de Bille frères, et qui avait une succursale à Hambourg. *Ferdinand Wuille-dit-Bille*, frère aîné d'Auguste, était le directeur de la maison d'horlogerie de la Chaux-de-fonds; il mourut en 1847. Le cadet de la famille, *Ulysse*, mort en 1835, dirigeait la maison de Hambourg.

On eut beaucoup de peine à élever Auguste; à quatre ans il commençait à peine à marcher. Atteint de rachitisme dès sa naissance, cette maladie fit de tels progrès qu'à l'âge de six ans il offrait une ressemblance parfaite avec le célèbre fabuliste grec; il ne dut la vie qu'aux soins et aux caresses des siens. Ce petit corps chétif et disgracié de la nature renfermait une âme vive et un esprit très-précoce. A sept ans il avait épuisé la bibliothèque de son père, et entre autres ouvrages *l'Histoire universelle de J.-A. de Thou*; ses bras ne pouvaient soutenir l'in-4° de l'édition Brandmuller de Bâle: c'était couché sur le ventre et à terre qu'il faisait cette lecture. Sur la fin de sa carrière on le voyait quelquefois dans une semblable posture, soignant sa correspondance et luttant courageusement contre la maladie qui l'a enlevé.

Son père le destina au barreau et il fit ses études à Fribourg en Brisgau, à Besançon et à Genève. De retour dans son pays, il remplit avec un talent remarquable les fonctions d'avocat jusque sur la fin de 1831.

A cette époque, Bille, qui appartenait au parti républicain, se montra zélé partisan des réformes et il proposa à l'assemblée de la bourgeoisie de Valangin de demander la suppression des Audiences Générales et leur remplacement par un Corps législatif. En remet-

tant au général de Pfuel , le 19 mai 1834 , les procès-verbaux des délibérations de la commune de la Chaux-de-fonds , il renouvela la même demande et s'exprima au sujet du Corps législatif dans les termes suivants :

« La constitution du Corps législatif est d'un immense intérêt pour tous ; il importe donc qu'elle soit faite de manière à satisfaire le plus grand nombre.

» Réserver au roi sa prérogative , la sanction constitutionnelle des lois , laisser leur exécution et le pouvoir administratif au gouvernement ; ne donner au prince d'autre influence dans le Corps législatif que celle de commissaires chargés de présenter les lois et d'en soutenir la discussion , sans aucune participation au vote de ces lois. »

Nommé député au Corps législatif par le collège de la Chaux-de-fonds , Bille en devint l'un des secrétaires et le plus influent des membres de l'opposition. Il renouvela dans cette assemblée les demandes qu'il avait adressées précédemment au général de Pfuel. Dans la séance du 7 octobre 1834 , il reprit une proposition faite par le justicier Blanc , de demander au conseil d'Etat de convoquer les assemblées primaires afin de les faire voter sur la question qui divisait alors le pays , en d'autres termes leur demander de se prononcer entre la monarchie ou la république. Cette proposition qui donna lieu à de longs débats , fut soutenue par Bille avec éloquence et vigueur , mais n'en fut pas moins rejetée , le 12 novembre , par 47 voix contre 34.

A la suite de ces débats les mécontents organisèrent l'expédition de décembre 1834 et Bille fut invité à y prendre part , mais il refusa , préférant s'en tenir aux moyens légaux. On connaît le résultat de cette seconde équipée de Bourquin , résultat qui était prévu même par une partie des membres du parti républicain. Le 24 décembre les troupes royalistes entrèrent à la Chaux-de-fonds , Bille fut arrêté , subit d'assez mauvais traitements et fut transféré le même jour dans les prisons de Neuchâtel. Accusé d'avoir excité à la révolte par ses discours et ses écrits , il fut traduit devant un conseil de guerre , le 19 janvier 1832. Il avait choisi pour son défenseur M. G.-F. Gallot (Voyez ce nom , tome 1^{er} , pages 367-368) , qui s'acquitta de sa tâche avec la plus grande vigueur : il

plaida surtout l'illégalité et l'inconstitutionnalité de l'arrestation de Bille, ainsi que l'incompétence d'un conseil de guerre pour juger un homme arrêté dans un lieu où pas un acte d'hostilité n'avait été commis. Bille se défendit de son côté, mais malgré ses efforts et ceux de son défenseur, le conseil de guerre, sans avoir égard aux conclusions du ministère public qui tendaient à un bannissement de dix ans, le condamna à deux ans de détention, à quatre ans de bannissement, à quatre ans de surveillance de la police, et aux frais. Bille protesta contre ce jugement et donna sa démission de député au Corps législatif, afin que cette assemblée ne pût pas prendre prétexte de sa condamnation pour prononcer sa déchéance.

Il subit ses deux ans de captivité et fut mis en liberté le 18 janvier 1834; mais comme quatre années de bannissement pesaient encore sur sa tête, il fut conduit à la frontière bernoise. Il se rendit à Bienne et au Val-de-St-Imier où les républicains neuchâtelois lui firent une ovation. Il partit ensuite pour Marseille et fit dans cette ville un séjour de deux mois, afin de rétablir sa santé ébranlée par sa détention.

Au mois d'août 1834, le gouvernement bernois l'appela à la place de second secrétaire de la section française à la chancellerie d'Etat; plus tard il fut nommé premier secrétaire de la même section. Il se fit alors recevoir bourgeois de Bienne et épousa une demoiselle Stämpfli, dans la famille de laquelle il avait trouvé des attentions qui lui rappelaient celle d'un de ses frères. Fixé dès lors à Berne par la généreuse hospitalité qui lui avait été donnée et par les fonctions publiques qu'il y remplissait, il y résida jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 25 septembre 1848.

Sources. *Almanach neuchâtelois* pour 1849. — *Le Republicain neuchâtelois*, 1848. — Guinand, *Fragments neuchâtelois*. — *Bulletin du Corps législatif*, t. I. — *Le Constitutionnel neuchâtelois*, 1831-1832.



SUPPLÉMENT

A LA

BIOGRAPHIE NEUCHATELOISE.



JACOB AMÉDROZ. ¹

Jacob Amédroz, né à la Chaux-de-fonds où il a été baptisé le 18 juin 1719, était fils cadet de Josué Amédroz et de Louise Boyve, sa femme.

Il entra au service de France le 1^{er} mai 1729, en qualité de cadet dans la compagnie de Travers, régiment suisse d'Affry. Il n'avait pas encore dix ans révolus. Tout jeune qu'il était alors, il déploya déjà une énergie de caractère surprenante dans un âge aussi tendre, qui fit présager ce qu'il serait dans la suite.

En garnison à Avignon, ville appartenant alors au pape et éminemment catholique, il était un jour de Fête-Dieu en faction sur le passage de la procession que suivaient tout le clergé, les nombreu-

¹ Cette notice est destinée à remplacer celle qui se trouve pages 3 et 4 du tome 1^{er}. Tous les historiens qui se sont occupés des frères Amédroz ont fait une grande confusion entre eux, et M. Jeanneret en les suivant a reproduit les mêmes erreurs, faute de documents plus exacts. Une personne bienveillante, à laquelle nous témoignons notre reconnaissance la plus respectueuse, nous a mis à même de rectifier cet article.

ses confréries de pénitents et toute la population ; arrivée devant lui, il présenta les armes, mais comme protestant et conformément à l'ordonnance, il ne se mit pas à genoux ; en l'apercevant l'archevêque arrêta tout court la procession, et l'interpellant, lui ordonna de se mettre à genoux ; le jeune factionnaire lui répondit : « Monseigneur, passez ! » Une seconde fois l'archevêque renouvela son ordre et reçut la même réponse ; enfin sur une troisième injonction, le cadet Amédroz apprêta son arme, ce que voyant l'archevêque et la procession se remirent incessamment en marche.

Amédroz devint enseigne le 2 mai 1733, sous-lieutenant le 20 mars 1735, lieutenant le 7 avril 1742, capitaine-lieutenant le 6 mars 1745, capitaine le 23 mai 1751, fut nommé chevalier du Mérite militaire à la fondation de l'ordre, le 10 mars 1759, et lieutenant-colonel le 27 avril 1760.

En 1734, il fit la campagne du Rhin sous les ordres du maréchal de Berwick, tué devant Philisbourg et remplacé par les maréchaux d'Asfeld et de Noailles.

En 1743, il était à l'armée d'Italie, commandée par le prince de Conti, et entre autres affaires se trouva à l'attaque de Château-Dauphin ; en 1744, à celle de Pierre-Longue ; en 1745, le maréchal de Maillebois succéda au prince de Conti dans le commandement de l'armée ; en 1746 et 1747, il était présent à la sanglante attaque du fort d'Exille où on perdit inutilement 4000 hommes outre 2000 blessés, et où de désespoir le fils du maréchal de Maillebois se fit tuer ; puis Amédroz prit part comme volontaire à l'attaque du camp de Josso, et à celles de la Gardette, de Castel d'Appio, des Trois-Têtes et de Castellane.

En 1751, il passa dans le régiment de Diessbach et fit toutes les campagnes de la guerre de sept ans. En 1757, il était à Rossbach, ne quittant le champ de bataille que sur des ordres réitérés et protégeant ensuite la retraite de l'armée. En 1758, il fut blessé à la tête à la bataille de Sondershausen, assista au combat de Lutzelbourg, puis, en 1759, fut de nouveau blessé à la bataille de Berghen ; la même année il prenait part au combat d'Amlen, et en 1761, à ceux de Corbach, de Landau et de Solingen.

En février 1761, le maréchal de Broglie lui confia la défense du château de Wurtzbourg et de celui de Felsberg, postes importants

qui demandaient un homme possédant toute sa confiance. Plus tard il se trouva au passage du Weser, et le maréchal lui remit le commandement en chef de Moringen, et au mois de juillet la lieutenance de roi à Minden. Les lettres des maréchaux d'Armentières et de Broglie témoignent de la haute opinion qu'ils avaient de lui.

Au mois de juin 1762, à la veille du siège qui allait commencer, le maréchal de Broglie l'envoya à Cassel pour y commander en second sous les ordres du comte de Diessbach. La place fut investie le 8 juin et le siège tira en longueur jusqu'au mois d'octobre. A cette époque le commandant en chef rassembla un Conseil de défense pour lui soumettre la question de la reddition de la place qu'il désirait, on ne sait trop pour quelle raison. Lorsque le tour d'opiner arriva au lieutenant-colonel Amédroz, il exprima avec son ton ferme et décidé l'avis qu'il n'était pas temps de rendre la place et qu'aussi longtemps qu'il y avait de la poudre et du cheval dans la place, on devait continuer à se défendre, à plus forte raison dans un moment où on croyait qu'il y avait des pourparlers pour faire la paix. Son avis ne prévalut pas et surtout déplut fort au comte de Diessbach, qui rendit Cassel le 4^{er} novembre. La paix fut signée peu de temps après, ce qui n'empêcha pas que dans les rapports au ministre de la guerre le lieutenant-colonel Amédroz ne fut desservi à tel point qu'il fut mal noté au ministère et n'obtint plus d'avancement quelconque.

Mais si le ministre mal informé devint injuste vis-à-vis de lui, en échange l'armée l'honorait d'autant plus, et partout où il rencontra dans la suite des régiments qui avaient fait la guerre avec lui, il était accueilli d'une manière distinguée.

Las d'attendre pendant dix ans, et persuadé que c'était parti pris de ne plus l'avancer, il se retira du service le 26 mai 1782, ayant fait quatorze campagnes et servi 53 ans.

Depuis cette époque jusqu'à sa mort le lieutenant-colonel Amédroz a vécu à Neuchâtel, entouré du respect et de la considération générale; sa belle figure, sa haute taille, ses yeux d'une vivacité extraordinaire, sa réputation de vaillant homme de guerre, sa grande bonté et son jugement si droit en imposaient à chacun. Consulté souvent dans les temps de trouble et de révolution qui suivirent, ses avis étaient considérés comme sans appel. Lorsque la ré-

volution exigea des anciens militaires qu'ils renvoyassent leurs décorations sous peine de perdre leurs pensions, le lieutenant-colonel Amédroz, qui n'était pas riche et ne possédait que les petites économies d'un vieux militaire, n'hésita pas, il refusa et perdit ainsi le plus clair de ce qu'il possédait.

Plus tard son frère Josué, l'aîné de la famille, célibataire comme lui et qui avait fait d'assez belles économies pendant un long séjour en Angleterre, voulut à sa mort lui léguer sa fortune en y mettant une condition qui ne contrariait en aucune façon la manière de penser du colonel, mais il la refusa, ne voulant pas par indépendance de caractère se soumettre à une condition, quoiqu'au fond il ne la désapprouvât pas.

Le lieutenant-colonel Jacob Amédroz s'est éteint à Neuchâtel le 9 février 1812, âgé de 93 ans. Ses deux frères l'avaient précédé dans la tombe.

Josué, né à la Chaux-de-fonds, le 1^{er} décembre 1710, est mort à Neuchâtel le 6 janvier 1793, léguant à la Chambre de charité de la Chaux-de-fonds une fortune considérable pour cette époque, avec la condition d'en former un fonds pour soulager les pauvres, fonds qu'on ne pourrait jamais détourner de sa destination. C'est le fonds Amédroz qui subsiste aujourd'hui.

Abram, né à la Chaux-de-fonds, le 9 octobre 1712, a servi toute sa vie en France, principalement dans le régiment des gardes suisses; il devint chevalier du Mérite militaire le 29 juin 1759, puis maréchal de camp le 1^{er} mars 1780, et mourut à Neuchâtel le 29 août 1794.

ERHARD BOREL.

Erhard Borel, fils d'*Erhard Borel* et d'*Adrienne Thuillier*, naquit à Neuchâtel le 21 avril 1793 et y mourut le 20 mai 1864. Son père était un des commerçants les plus actifs et les plus intelligents du pays. Lors de la disette qui suivit les mauvaises récoltes des années 1770 et 1771, il rendit un grand service à ses concitoyens en faisant venir d'Italie, à la faveur de ses relations de

commerce, d'immenses approvisionnements de grains, et quoiqu'il en fit pour lui-même une affaire de spéculation, il fut toutefois loin de s'en prévaloir comme il aurait pu le faire, et il contribua ainsi par cet acte généreux à soulager la détresse publique.

Erhard Borel fut destiné par son père à la carrière commerciale, dans laquelle il se distingua d'une manière particulière. En 1831, il fut nommé député au Corps législatif par le collège électoral de Buttes, et se rangea immédiatement du côté de l'opposition. Il vota en faveur de la proposition Bille et dut, à la suite des événements de cette époque, s'expatrier momentanément. De 1841 à 1848, il siégea de nouveau au Corps législatif en qualité de député du Val-de-Travers et reprit dans cette assemblée la place qu'il y occupait en 1831. Pendant cette période, il fut un de ceux qui travaillèrent avec le plus de persévérance au renversement des institutions monarchiques et à l'établissement de la république. En 1848, il fut nommé membre du gouvernement provisoire, plus tard préfet de Neuchâtel et enfin conseiller d'Etat, fonctions qu'il remplissait en même temps que celles de membre du Grand conseil.

Chef de l'importante fabrique de papier de Serrières et possesseur d'une grande fortune, il employa ses richesses à soutenir la cause politique qu'il avait embrassée et souvent aussi ses partisans malheureux. Après s'être entièrement retiré des affaires, aussi bien politiques que commerciales, il passa les dernières années de sa vie dans l'intimité de la famille et dans l'exercice de la bienfaisance envers les pauvres, qui ne s'adressaient jamais à lui sans succès.

Sources. Tribolet, *Histoire de Neuchâtel*. — *Le National suisse* 1861. — *Messenger boiteux de Neuchâtel* 1862.

JACQUES-LOUIS BOREL.

Jacques-Louis Borel, naquit à Neuchâtel, son lieu d'origine, le 23 février 1798, de Jacques-François Borel, confiseur, et de Julie-Elisabeth Favarger. Intelligent et vif, il suivit d'abord les écoles de sa ville natale, puis fut envoyé, à l'âge de douze ans, à cause

de son aptitude pour les études, au pensionnat du château de Nyon, dirigé par les frères Snell, où le célèbre botaniste Gaudin, pasteur allemand de cette localité, chargé de l'enseignement de plusieurs branches, lui inculqua le goût des sciences. Quand il se fut décidé à étudier la médecine, il se rendit successivement à Besançon, Strasbourg et Paris. C'est dans cette dernière ville qu'il se lia avec son célèbre compatriote et contemporain, Léopold Robert, lequel, après avoir renoncé à la gravure en taille-douce, fit un des premiers essais de ses pinceaux en reproduisant, en 1815, les traits de son ami Borel. Reçu docteur en médecine à Paris, le 7 septembre 1816, il se fût établi dans cette capitale si le désir de ses parents ne l'eût engagé à revenir auprès d'eux : toutefois, avant d'obtempérer à ce vœu, il alla encore passer six mois à Londres, où il suivit la pratique des hôpitaux de cette métropole, tout en se perfectionnant dans la langue anglaise.

C'est à la fin de 1818 que le jeune docteur vint se fixer à Neuchâtel, où ses premiers débuts furent lents et pénibles, d'autant plus que ses idées libérales n'étaient pas bien vues de la majorité de ses concitoyens. Néanmoins ce fut à l'instigation du maire de Pierre qu'il se présenta, en 1822, pour le conseil de ville, et à la suite du décès de son frère François, il fut nommé, le 4 mars, membre du grand-conseil de la bourgeoisie, place qu'il remplit jusqu'en 1848, époque où les deux conseils de ville furent renversés. A peine entré dans ce corps, il commença à demander l'abolition de la loterie, et presque seul d'abord, il revint à la charge avec une telle persévérance qu'il finit par réussir, bien que le succès de cette demande dût coûter aux conseillers de ville une partie de leurs jetons de présence.

Après avoir remplacé pendant sa dernière maladie le Dr Abram-Rodolphe Lichtenbahn, en sa qualité de médecin de la Chambre de charité et de l'hôpital bourgeois, il fut nommé à ce poste en 1821. Il le remplit avec la plus grande conscience, quelque insuffisants que fussent ses honoraires, jusque peu de temps avant sa mort; en effet, au moment où il allait donner sa démission, le conseil administratif de la commune ayant doublé ses appointements, il obtint de se faire remplacer, pour les visites ordinaires de l'hôpital, par le docteur Léopold Reynier père, qui lui a succédé. Il se

rait injuste de ne pas mentionner le zèle avec lequel il assistait aux séances du comité de la Chambre de charité, auquel il avait été nommé en 1823, ainsi qu'il le fut également à cette Chambre l'année suivante.

Le 2 septembre 1822, nous le voyons nommé membre de la Commission de santé de la ville, autorité nouvelle, dont il fit également partie jusqu'à sa suppression, même après qu'elle eut été transformée en Commission de salubrité, le 13 septembre 1848. Il fut en outre adjoint, en 1823, au médecin et au chirurgien de ville pour les visites annuelles des pharmacies.

C'est le 4 octobre 1824 qu'il épousa mademoiselle Adèle Huguenin, fille du lieutenant Jean-Jacques Huguenin, femme distinguée, dont la perte survenue en 1861, porta une rude atteinte à la santé du vénérable médecin, déjà frappé cruellement quelques années auparavant par le décès d'une de ses filles.

Dès 1827, nous le trouvons membre de la direction de la bibliothèque publique de Neuchâtel, alors nommée Commission littéraire, puis faire partie, dès sa formation, du comité de cette institution, à laquelle il prouva tout son intérêt, tant par son zèle dans ces fonctions qu'en lui léguant sa belle bibliothèque particulière, de même qu'il laissa ses instruments de chirurgie à l'hôpital auquel il était attaché.

Devenu, la même année, médecin consultant de l'hôpital Pourtalès, il fut successivement médecin de ville (1832-1833), hospitalier (1833-1836), puis plus tard membre de la direction de la maison de santé de Préfargier, dès sa fondation, et médecin des pauvres de la bourgeoisie (1852).

Après avoir fait partie, avec le médecin du roi et trois autres médecins, de la Commission du choléra, nommée par le gouvernement, en 1831, et avoir souvent assisté le Dr de Pury dans les examens des médecins, il lui succéda, le 10 novembre 1833, dans ce poste à la fois civil et militaire, et, grâce à ses efforts incessants, fit créer, en 1838, une commission d'état de santé, avec l'aide de laquelle il soumit à des examens les candidats de l'art médical, tandis qu'auparavant ces attributions étaient de la compétence du médecin du roi. Nommé vice-président de ce corps, il conserva ces attributions jusqu'à sa mort, tant la manière consciencieuse avec

laquelle il les remplit le désignaient naturellement à les continuer, même après que la république eût succédé à la principauté. Il eut, en cette qualité, une large part dans les projets de loi sanitaire, mais souvent ses préavis furent tellement transformés qu'il dut en être peu satisfait. Il était encore président d'un comité chargé de la révision de notre législation sanitaire quand la mort vint le frapper.

Sans qu'aucune nomination spéciale l'y appelât, il fut bientôt désigné par ses connaissances hors ligne à l'autorité judiciaire pour les rapports médico-légaux, auxquels il apportait une exactitude et une science bien précieuses pour les tribunaux.

Pendant longtemps il fit partie de l'état-major sanitaire de la Confédération, en qualité de chirurgien de division, et fut membre d'une commission qui siégea à Lucerne, en 1831, en même temps que celle du choléra. Mais il quitta ce corps lors de la démission générale des officiers fédéraux appartenant au canton de Neuchâtel, et, après avoir été, en sa qualité de médecin du roi, à la tête de la médecine militaire de la principauté, il fut nommé, en 1849, au grade de médecin en chef cantonal avec rang de major, position dans laquelle il rendit aussi des services à son pays.

Dès 1822, membre de la Société helvétique des sciences naturelles, aux séances de laquelle il ne put assister que bien rarement, retenu par la conscience avec laquelle il remplissait tous ses devoirs, il fut, en 1832, l'un des six membres fondateurs de la Société des sciences naturelles de Neuchâtel, dont il était à sa mort vice-président depuis l'automne 1833. Quand, le 6 décembre 1852, se fonda la Société médicale de Neuchâtel, il s'inscrivit avec bonheur au nombre des fondateurs, et après avoir décliné la présidence à la première nomination, il y succéda deux ans plus tard (1855) au Dr de Castella; mais au bout de deux années se refusa à la prolongation de ce mandat. Il ne faisait en revanche pas partie de la Société neuchâteloise des sciences médicales, celle-ci ayant été fondée (1864) à une époque où il se retirait de plus en plus chez lui.

Sans pouvoir entrer ici dans l'indication des qualités éminentes qui distinguaient le Dr Borel, nous ne saurions omettre de mentionner son érudition de bon aloi, au secours de laquelle venait une

mémoire qui lui faisait très-rarement défaut. Outre le latin et le grec, langues dans lesquelles il se plaisait à relire les classiques et les pères de la médecine, il unissait à une connaissance approfondie de sa propre langue, celle de l'anglais, de l'allemand et de l'italien; et tandis que, dans notre pays, tant de personnes écrivent mal leur langue, parce qu'elles l'écrivent comme elles la parlent, lui s'énonçait comme on devrait écrire, ce qui parfois paraissait prétentieux, vu la rareté d'une pareille élocution à Neuchâtel. Son amour pour la patrie, qui ne se démentit en aucune occasion, mérite également d'être rappelé ici.

Le Dr Borel écrivit beaucoup, mais fit peu imprimer de ses travaux et cela presque uniquement à la demande d'autres personnes. Nous citerons de lui :

I. *Tentamen medicum systens (sic!) præcipuas icteri flavi species*. Parisiis 1816, in-4°. Thèse doctorale dédiée au pasteur Gaudin.

II. *Observation d'un anévrisme de l'artère carotide, guéri par la méthode de Falsalva unie aux applications réfrigérantes, etc.* Donné en extrait et en allemand dans les *Verhandlungen der allgemeinen schweizerischen Gesellschaft für die gesammten Naturwissenschaften*, t. XII, p. 67-69. Chur 1826.

III. *Observation d'hydrophobie avec quelques réflexions sur cette maladie.* Dans les *Mémoires de la Société des sciences naturelles de Neuchâtel*, t. 1^{er} 1836, p. 103-115, à laquelle il faut ajouter une *Communication* analogue, reproduite en extrait dans le *Bulletin* de la même société, t. 1^{er}, 3^e cahier 1847, p. 390-392.

IV. *Mémoire hygiénique sur la dorure au feu des pièces de montres, dans le canton de Neuchâtel.* Neuchâtel 1846, in-8°. Inséré aussi dans le *Bulletin de la Société des sciences naturelles de Neuchâtel*, t. 1^{er}, 2^e cahier 1846, p. 287-348.

V. *Une Observation de plaie par arme à feu*, en extrait détaillé dans le même *Bulletin*, t. II, 3^e cahier 1852, p. 278-280.

VI. *Rapport médico-légal sur un nouveau-né mort*; également en extrait détaillé. *Ibid.* t. II, 3^e cahier 1852, p. 323-328.

VII. *Rapport sur une éruption confondue avec le cow-pox.* *Ibid.* t. III, 1^{er} cahier 1853, p. 23-25.

VIII. *Communication sur l'épidémie neuchâteloise de dysenterie de 1834.* En extrait dans les *Actes de la Société helvétique des sciences naturelles*, t. XL, Chaux-de-fonds 1855, p. 62-63.

IX. *Rapport sur un enfant du sexe féminin, trouvé dans le lac, près du Crêt qui termine la promenade du Faubourg à Neuchâtel*; dans l'*Echo médical*, t. 1^{er} 1857, p. 15-23.

X. *Note sur une plaie d'arme à feu à la joue, avec lésion du canal de Stenon, suivie de fistule salivaire, guérie par l'oblitération de ce conduit.* — *Echo médical*, t. II, 1858, p. 118-126.

XI. *Rapport sur le mouvement et les travaux de la Société médicale de Neuchâtel pendant l'année 1856.* — *Echo médical*, t. II, p. 385-392.

XII. *Rapport sur le cimetière du Mail, à Neuchâtel, adressé le 4 mai 1858 au Conseil municipal de cette ville.* — *Echo médical*, t. III, 1859, p. 401-410.

On doit encore au Dr Borel un grand nombre de rapports médico-légaux et d'autres travaux ou communications, qu'il présenta aux deux Sociétés scientifiques de Neuchâtel et qui n'ont pas été publiés ou n'ont été que trop brièvement mentionnés dans des procès-verbaux pour être énumérés ici. Il a d'ailleurs laissé de nombreux manuscrits et a inventé un appareil spécial pour les fractures de la rotule, qui ne se trouve décrit nulle part, mais qu'il présenta à la Société médicale de Neuchâtel, et qu'on conservera sans doute soigneusement dans l'arsenal de chirurgie de l'hôpital bourgeois.

Vers la fin de sa vie, il se renferma beaucoup, ainsi que nous l'avons dit, dans l'intérieur de son cabinet d'études; les cryptogames, ces végétaux délaissés par la plupart des botanistes, lui firent trouver des jouissances intimes, en lui faisant admirer le Créateur, tandis que ses dernières épreuves développaient de plus en plus sa foi. Ebranlé en outre dans sa santé par une congestion cérébrale, survenue en janvier 1861, il fut atteint d'une pneumonie dont il annonça aux siens l'issue funeste dès le début. Il s'éteignit, le sourire sur les lèvres, le 29 avril 1863, laissant un grand vide, que le corps médical du canton sentit si bien, qu'il organisa dans son sein une souscription pour élever un modeste monument à son vénérable doyen, qui comptait autour de lui autant d'amis que de confrères.

Sources. Extrait par M. le Dr E. Cornaz, à Neuchâtel, de la notice biographique encore inédite, due à sa plume.

CHARLES-PHILIPPE DE BOSSET.

Charles-Philippe de Bosset, fils de Abel-Charles de Bosset et de Philippine-Régine, fille du lieutenant-général François-Auguste Sandoz, naquit à Neuchâtel le 29 avril 1773. Il entra au service

d'Angleterre au mois d'août 1796 , en qualité d'enseigne dans le régiment de Meuron. Nommé lieutenant, le 25 septembre 1798, il devint capitaine d'un bataillon de ligne, le 22 octobre 1803; major dans le régiment de Roll , le 15 octobre 1808 ; lieutenant-colonel, le 4 juin 1814 ; inspecteur des milices ioniennes, le 24 mai 1816; et obtint sa retraite le 30 juillet 1818.

Lors de son entrée dans le régiment de Meuron , il lui avait été enjoint de rester en Suisse jusqu'à nouvel ordre. Cependant, après les combats de Guminen , de Fraubrunnen, de Neueneck , et après la prise de Berne, tous les efforts des Suisses étant infructueux , il se rendit en Angleterre au mois de septembre 1798 , pensant rejoindre son régiment dans l'Inde. Mais à son arrivée il reçut de ses supérieurs l'ordre de rester en Angleterre où on lui confia diverses missions. Au mois d'avril 1799, la guerre ayant éclaté sur le continent , et la Suisse en étant le théâtre , il revint dans sa patrie et assista , dans les rangs de l'armée alliée , aux combats qui précédèrent la célèbre bataille de Zurich , ainsi qu'à cette bataille elle-même. Il profita de sa position pour faire des observations sur l'état , l'organisation et les mouvements des armées alliées et sur leur défaite définitive dans cette mémorable campagne. Il fut alors chargé par M. Wickham , ministre plénipotentiaire d'Angleterre auprès des coalisés, de porter des dépêches à lord Whitworth, ambassadeur à St-Petersbourg , et de lui communiquer de vive voix toutes les informations qui pouvaient lui être suggérées par les faits qu'il avait observés. Il rejoignit l'armée à Augsbourg , en mars 1800, et fut bientôt après envoyé de service en Angleterre.

Retournant en Allemagne au mois de juin suivant, il s'était embarqué à bord du *Dauphin* , petit vaisseau armé de quatre pièces de canon et monté par quatorze hommes d'équipage. Ce navire s'étant trop approché du Texel, fut chassé par un corsaire français qui s'y tenait à l'affût. C'était le *Napoléon*, capitaine Pollet de Boulogne, fort de douze canons et de soixante hommes d'équipage. Le *Dauphin* résolut de se défendre et, pour inspirer plus de confiance aux hommes qui le montaient, M. de Bosset endossa son uniforme, ce qui le fit servir de point de mire au feu du corsaire ; un passager trop curieux fut même tué à côté de lui. Après un combat inégal, mais qui dura cependant près de deux heures, le *Dauphin* fut

obligé d'amener son pavillon. Le contre-maitre et plusieurs matelots du *Napoléon* déclarèrent alors qu'il n'avait pas dépendu d'eux que l'*habit rouge* n'eût été envoyé dans l'autre monde , car c'était sur lui que se dirigeaient les coups. Le *Napoléon* ayant conduit sa prise à Amsterdam, le consul de France procéda à une enquête, et sur la déclaration de tout l'équipage du corsaire, que M. de Bosset avait encouragé et dirigé la défense du *Dauphin* , il fut retenu et incarcéré comme prisonnier de guerre. Après une détention de huit mois il fut échangé et rentra en Angleterre en 1801.

En 1802, il fut chargé, sous le commandement des colonels Howard et Robinson , de former un corps de troupes qui devait être recruté parmi les étrangers qui habitaient Londres. L'année suivante la guerre ayant de nouveau éclaté avec la France , le major Halket obtint l'autorisation de lever un régiment étranger et proposa au capitaine de Bosset de prendre la direction de cette levée sur le continent. Celui-ci accepta, après y avoir été autorisé par le commandant en chef , et à condition qu'il deviendrait le premier capitaine de cette troupe et qu'il passerait major à la première vacance de ce poste. Ces conditions ayant été acceptées, le capitaine de Bosset se mit à l'œuvre, et après cinq mois d'actives recherches dans le nord de l'Allemagne ce corps fut complété; mais tandis que le major Halket fut nommé lieutenant-colonel , Bosset dut rester dans la position qu'il occupait auparavant, et le grade de major qui lui avait été promis lui fut refusé , sous prétexte que ce régiment avait été incorporé dans la légion allemande du roi.

En 1803 , il accompagna l'expédition de lord Cathcart en Allemagne; en avril 1806, il alla en Irlande, et en juillet de la même année à Gibraltar , d'où il retourna en Angleterre en avril 1807. Il fit ensuite partie de l'expédition de Zélande et ne fut de retour à Londres qu'après le bombardement de Copenhague , auquel il assista. En 1808, il accompagna sir John Moore en Suède et de là en Portugal, où il proposa au lieutenant-général sir H. Burrard, commandant en chef des forces britanniques dans ce pays , d'engager les Suisses et les Allemands qui rôdaient débandés dans le pays , à entrer au service d'Angleterre. Après en avoir reçu l'autorisation du général , il enrôla en quelques jours plus de 900 hommes qu'il

conduisit en Angleterre ; 700 d'entre eux furent incorporés dans le régiment de Roll, où il obtint enfin le brevet de major.

Il organisa et disciplina ensuite un détachement de cette troupe et s'embarqua au mois d'octobre 1809 pour le conduire en Sicile. Il arriva à Messine au commencement de 1810 et fut envoyé plus tard avec deux compagnies aux Iles Ioniennes , occupées depuis quelques mois par des forces britanniques, sous le brigadier-général Oswald. Il assista au siège de Sainte-Maure et eut l'honneur de commander, le 22 mars 1810, un détachement composé de quatre compagnies , à la tête desquelles il attaqua si vigoureusement l'ennemi qu'il emporta ses retranchements , ce qu'avaient vainement essayé de faire l'infanterie grecque et les corps calabrais. Une mention honorable sur la conduite du major de Bosset dans cette circonstance fut insérée dans la *Gazette de Londres* du 23 juin 1810. Après le siège de Sainte-Maure, il fut appelé par le général Oswald au commandement civil et militaire de l'île de Céphalonie, poste qu'il occupa pendant près de quatre ans. A son départ les habitants de l'île , voulant lui témoigner leur reconnaissance , lui présentèrent une médaille d'or , frappée expressément à son honneur.

Des affaires privées l'ayant appelé en Angleterre , il obtint un congé au commencement de 1814 ; mais à son arrivée à Londres le comte Bathurst lui confia la mission d'accélérer l'organisation de nouvelles levées qui se faisaient en Flandre , en Belgique et sur la rive gauche du Rhin , et de pourvoir à leur armement et à leur équipement. La guerre ayant été terminée par la prise de Paris par les alliés , il fut chargé d'examiner et de faire un rapport sur l'état militaire des forteresses et sur la position des frontières de la Belgique. Ce rapport, très-remarquable et qui prouve des connaissances fort étendues dans l'art difficile de l'attaque et de la défense des places fortes , ayant été approuvé , il fut désigné pour accompagner le duc de Wellington dans une reconnaissance des frontières belges, faite par ce général. Au mois de septembre 1814, il retourna en Angleterre, et au mois de février 1816 il rejoignit son régiment à Corfou. Quelques semaines après son arrivée à Corfou il fut nommé au commandement civil et militaire de l'île de Zante.

Le régiment de Roll ayant été dissous à cette époque , le lieute-

nant-colonel de Bosset fut appelé par le gouvernement anglais à un service particulier sur la côte de Barbarie; il partit de Zante pour Malte, au mois de juin 1816, mais quelques difficultés imprévues ayant ajourné la mission dont il était chargé, il alla en Italie où il reçut à Rome le brevet d'inspecteur-général des milices ioniennes. Il retourna alors à Corfou, où il arriva au mois de janvier 1817, et fut nommé, en mars, commandant de la forteresse de Parga, sur la côte d'Albanie. Il mit aussitôt cette place dans un état de défense contre les entreprises du célèbre Ali-Pacha, et il dut pendant son commandement contrecarrer la politique de ce despote, qui désirait s'emparer de cette position sans remplir les conditions sous lesquelles le gouvernement britannique consentit à la cession de cette place. M. de Bosset ne remplit pas ce commandement pendant longtemps: à la suite de procédés peu convenables et même vexatoires et injustes de la part du lieutenant-général sir Thomas Maitland, lord haut-commissaire des Iles Ioniennes, il donna sa démission et, à son retour en Angleterre, il intenta à ce général un procès qui fit grand bruit à cette époque et sur lequel on trouve de très-longes détails dans l'ouvrage de M. de Bosset, intitulé: *Parga and the Jonian Islands*.

Le lieutenant-colonel de Bosset rentra en Angleterre à la fin de 1817, et reçut au mois d'avril de l'année suivante, la croix de l'ordre des Guelphes; il avait déjà été précédemment nommé chevalier de l'ordre du Bain. En juillet 1818, il prit sa retraite et rentra quelques années après à Neuchâtel, où il mourut le 13 mars 1845.¹

Sources. *The royal Military Calendar, or army service and commission book.* London 1820, vol. V. — *Parga and the Jonian Islands* by C.-P. de Bosset. — *Mémoires de Fauche-Borel*, t. II.

HENRI-FLORIAN CALAME.

Henri-Florian Calame naquit au Locle, en 1807, d'une famille très-honorable. Des traditions de piété sérieuse et de dévouement

¹ Voyez sur son séjour à Neuchâtel et la liste de ses ouvrages, l'article inséré dans le tome I^{er} de la *Biographie*, p. 87, en en retranchant les six premières lignes qui sont inexactes et s'appliquent à d'autres personnages

chrétien entourèrent son berceau et présidèrent au développement de ses premières années. Il suffira de rappeler qu'il était neveu de la généreuse fondatrice de l'Institut des Billodes, et petit-fils du maître-bourgeois *Jean-Jacques-Henri Calame*, dont la mémoire est encore vénérée dans nos Montagnes, où il fut un des plus dignes représentants des anciens Neuchâtelois. C'était un artiste habile, et il fut chargé de graver les coins des monnaies du prince Berthier. Comme maître-bourgeois de Valangin, il reçut de ses concitoyens une épée d'honneur en témoignage de leur reconnaissance pour les services qu'il avait rendus à sa bourgeoisie. Ce magistrat, cet artiste, doué d'une piété sérieuse et quelque peu mystique, lisait de préférence les écrits de Fénelon, était disciple et ami de Dutoit-Mambrini, l'auteur de la *Philosophie divine*, et soutenait des relations intimes avec tous les hommes pieux de son temps.

Les parents de M. Calame s'attachèrent de bonne heure à développer en lui les qualités du cœur en même temps que les dons de l'intelligence, et sans partager l'espèce de superstition qui aime à rechercher dans la première enfance des hommes distingués les promesses et les gages précoces de leurs succès futurs, nous ne sommes point surpris d'entendre qu'à cette époque déjà l'écolier soucieux et réfléchi faisait pressentir l'homme d'Etat savant et plein d'autorité. Une éducation domestique à la fois affectueuse et austère, la discipline sévère du travail sous un maître vénéré, de nobles exemples autour de lui ne pouvaient manquer de préparer dans une âme bien née un terrain riche et fécond. M. Calame s'est ressenti toute sa vie des soins apportés à ce développement harmonique de ses facultés. Mais ce qui déjà alors semblait dominer tout chez lui, et devint plus tard la devise invariable de sa conduite, était la fidélité au devoir et le tact délicat de la conscience. Ceux qui se souviennent d'avoir partagé ses jeux et ses travaux ont gardé la mémoire de plus d'une circonstance où le caractère moral de leur jeune condisciple se traduisit par des sacrifices au devoir, bien rares à cet âge.

Entré en 1820, à l'âge de treize ans, au collège de Neuchâtel dans l'auditoire de Belles-Lettres, sa grande jeunesse excitait la surprise jalouse de ses camarades plus âgés; mais ce premier sentiment ne tarda pas à faire place à une estime et à une affection

sincères que la modestie du jeune étudiant rendait d'autant plus faciles.

Après deux années passées à Neuchâtel, il se rendit pour un an à Berne, afin d'y commencer l'étude de la jurisprudence; il s'y distingua comme à Neuchâtel, et, concourrant pour le prix annuel décerné par la faculté de droit, il remporta par sa dissertation une médaille d'or.

Encouragé par ses professeurs et par ses propres succès, M. Calame tint à compléter ses études par un séjour dans une des universités allemandes et se rendit à Berlin, en septembre 1825, y étudia le droit sous Savigny et y séjourna pendant trois semestres. Il en revint à l'âge de vingt-deux ans pour débiter dans la vie active par un cours de droit civil, qui révéla aux hommes compétents un penseur profond en même temps qu'un orateur distingué.

Ce cours, qui pendant vingt ans fut copié par tous ceux qui se destinaient au barreau ou à la magistrature, a été publié sous ce titre : *Droit privé d'après la coutume neuchâteloise*. Neuchâtel 1858, in-8°. Ce n'est point un travail dont l'importance soit restreinte au territoire du petit canton de Neuchâtel. C'est, au point de vue de l'histoire des institutions judiciaires, un des beaux monuments de la science du droit, auquel les jurisconsultes de l'école historique attacheront longtemps encore une grande importance. Dans un avant-propos, l'auteur établit son point de départ. Avant lui, un savant jurisconsulte, M. de Perrot, fondant son enseignement sur le droit romain, avait assigné à la coutume le rôle d'un statut local; dans ce système, les règles coutumières étaient des dérogations du droit commun. Dans celui de M. Calame il en est autrement. Les coutumes neuchâteloises sont, à ses yeux, d'un droit aussi ancien dans la contrée que l'invasion burgonde; d'un droit égal en autorité au droit romain, à côté duquel il venait se ranger, et qui, selon lui, ne subsistait plus que par la volonté du conquérant. La coutume germanique n'est donc point ici subordonnée à un autre système de jurisprudence, et il n'est accordé au droit romain, dans notre pays, d'autre autorité que celle des réminiscences, de la tradition et des éléments romains du code de Gondebaud et de la loi de Sigismond.

Cependant M. Calame reconnaît que les données historiques ras-

semblées jusqu'à nos jours sur les origines de la jurisprudence neuchâteloise, n'offrent pas encore quelque chose d'assez complet pour permettre d'adopter sans danger comme droit subsidiaire ou supplémentaire, ni la coutume de Bourgogne, ni la législation romaine. Où manquent les coutumes établies, il recourt donc aux conséquences applicables des principes déjà découverts et à l'analogie des règles connues. Quand la conséquence et l'analogie ne suffisent pas, il recourt au droit commun, en d'autres termes, aux règles reconnues généralement par le siècle. C'est dans cet esprit qu'il traite successivement du droit des personnes, de celui des choses, des obligations, du droit de famille et du droit de succession. Parmi les chapitres les plus intéressants au point de vue social, et les plus caractéristiques de la coutume neuchâteloise, nous mentionnerons, dans la première partie, celui qui traite « des différences dans la condition politique des sujets de l'Etat ; » dans la seconde, le paragraphe sur la notion du « droit de propriété en général ; » dans la quatrième, celui des « effets du mariage et du mariage dissous par la mort de l'un des époux ; » dans la cinquième enfin, le chapitre de la « dévolution de l'hérédité ab intestat » et le paragraphe sur « les formes de transport de l'hérédité dans les cas de succession volontaire. »

Parfaitement maître de son sujet, M. Calame s'exprime avec la clarté et la précision auxquelles il a accoutumé ses lecteurs. Une chose surtout est à signaler : l'écrivain dont la poésie est d'une grande richesse d'images, ne se permet jamais le style figuré dans des sujets qu'il estime étrangers à la poésie, et se fait remarquer en ces matières par une exactitude et une sévérité rares d'expression.

Malgré le grand succès de ce cours de droit, le barreau semblait moins convenir à la nature de son talent qu'une carrière administrative, nous dirions volontiers diplomatique si le mot ne risquait de faire sourire lorsqu'il s'agit d'un aussi petit Etat que le canton de Neuchâtel. Après avoir rempli pendant quelque temps les fonctions de maire des Brenets, M. Calame fut, à l'âge de vingt-quatre ans, appelé aux fonctions plus élevées de secrétaire du conseil d'Etat, en 1834. Témoin des luttes de cette époque, auxquelles

il ne prit qu'une part peu active , ⁴ il dut puiser dans ce spectacle même une leçon de modération et de respect pour les opinions d'autrui, une sûreté de coup d'œil, une justesse d'appréciation des hommes et des choses qui ne lui firent plus tard jamais défaut. Les discordes civiles ont ceci de bon pour les natures d'élite , qu'elles leur apprennent à s'élever au-dessus des mesquines passions et de l'étroit horizon des partis , dans la région plus sereine d'un point de vue supérieur.

Six ans plus tard M. Calame devenait membre du conseil d'Etat et député de la diète fédérale , deux postes qu'il remplit avec la plus grande distinction jusqu'en 1848. Nous n'avons pas besoin d'apprécier ici sa carrière de magistrat , qui est connue de chacun et à laquelle ses adversaires politiques eux-mêmes ont rendu hommage. Qu'il nous suffise de rendre justice à son intégrité absolue, à ses vues conciliantes en même temps que fermes, et à son vrai libéralisme qui , s'il n'était pas le même que celui qui se débite dans les carrefours , n'en était pas moins réel , sage et pratique, obtenant toujours la sanction de l'expérience. Comme député au Corps législatif et envoyé à la diète , il se fit remarquer d'entrée comme un type de l'orateur parlementaire, par une éloquence toujours digne et contenue , une parole élégante et correcte , une voix forte et pleine d'autorité au service d'une pensée fortement mûrie. Personne n'a mieux justifié que lui dans nos assemblées fédérales le mot de Cicéron : *Vir bonus , dicendi peritus*. L'homme de bien, le citoyen ami de son pays se trahissait dans chacun de ses discours. Dans le feu des luttes politiques, on a pu l'appeler un doctrinaire ; personne ne lui a jamais refusé la sympathie que commande le dévouement à des convictions. Il avait d'ailleurs ce qui caractérise l'homme supérieur , le talent de rattacher les questions, en apparence les plus secondaires , à de grands principes et à des vues générales qui élèvent et fécondent la discussion.

C'est au milieu de cette activité favorable au déploiement de ses connaissances et de ses dons, que M. Calame vit arriver la révolution de 1848. Dire qu'il ne l'avait pas pressentie serait méconnaître la sûreté de son coup d'œil politique. Il l'attendait au contraire.

⁴ Il publia alors, avec quelques amis, les *Feuilles neuchâteloises*, dont il fut le principal collaborateur.

Il en fut le spectateur calme et attentif, et loin d'être pris au dépourvu, dès le lendemain il avait adopté une attitude qu'il ne quitta plus. Sincèrement attaché aux institutions anciennes, il n'était pas pour cela ennemi des nouvelles. Avant tout il aimait son pays, et s'estimait heureux de pouvoir encore le servir. La révolution l'avait fait rentrer momentanément dans la vie privée; ses concitoyens, en le nommant, dès le mois de novembre 1848, député au grand-conseil, le rappelèrent à la vie publique. Il y rentra avec des titres moins officiels, mais avec une autorité morale doublée par le malheur et l'expérience. Un deuil profond venait de le frapper. Il avait perdu la compagne chérie à laquelle il avait associé sa destinée, qu'il a chantée plus tard dans ses *Méditations poétiques*, et qui succomba aux émotions que lui causèrent les événements de 1848 et l'arrestation de son mari, détenu pendant six semaines comme membre du conseil d'Etat.

En entrant au grand-conseil, les talents de M. Calame, ses connaissances approfondies de nos lois et de toute notre organisation politique et sociale, le désignèrent tout naturellement comme chef du parti conservateur. Sa vie dès lors ne fut plus absorbée que par un travail incessant.

Son cercle d'activité en effet, quoique resserré en apparence, s'était en réalité étendu. Il n'était descendu de la tribune de député à la diète que pour s'en créer une nouvelle plus importante et plus continuellement ouverte, par le journalisme. *Le Neuchâtelois* devint son œuvre et sa vie, et nous ne croyons pas qu'aucun journal ait jamais été comme celui-là l'expression parfaite de la pensée et de la personnalité de son auteur. Hâtons-nous de dire qu'il comprenait le journalisme tout autrement qu'on le fait généralement de nos jours. Il y voyait, comme chacun, une des grandes puissances du siècle, mais une puissance qu'il fallait se garder de faire servir aux intrigues d'un parti ou aux ambitions des individus. Il élevait le journalisme à la hauteur d'une mission, et jamais, même dans les moments de crise et d'effervescence politiques, il ne s'est départi de ce point de vue.

Aussi *le Neuchâtelois* était-il le journal de M. Calame exclusivement et non celui d'un parti. Ceux qui se groupaient autour de lui s'ignoraient le plus souvent, et se recrutaient dans tous les

rangs , comme dans toutes les nuances intermédiaires. Ils trouvaient dans leur journal favori mieux que l'écho des passions politiques, un coup d'œil d'ensemble sage et judicieux sur la politique générale , des appréciations exactes et mesurées de la situation locale , des conseils de civisme pratique , et surtout une morale élevée. Fermeté dans les principes , amour de la vérité jusque dans les moindres détails, urbanité parfaite dans le ton, exactitude scrupuleuse dans les renseignements , modération dans la discussion, ménagements à l'égard des personnes, toutes ces qualités se trouvaient réunies au plus haut degré dans *le Neuchâtelois*. Les amis politiques de M. Calame ont pu lui reprocher plus d'une fois de manquer de couleur , de s'effacer trop , d'émousser comme à dessein la pointe de sa dialectique. Sa conscience, répondait-il, l'empêchait d'en agir autrement. Qu'après cela on maintienne le reproche , nous ne le comprenons que de la part d'esprits incapables d'admirer une force assez grande pour se contenir. M. Calame avait le sentiment que, seul dans un pays déchiré par les luttes politiques, il représentait un lien vivant entre un passé évanoui et un présent en formation, un trait d'union entre les idées d'autrefois et celles d'aujourd'hui. Cette attitude de conciliateur, de pacificateur, il voulait la garder religieusement comme son œuvre à lui, et l'avenir ne nous dira peut-être que trop tôt jusqu'à quel point il avait raison. Qui pourra jamais apprécier les services rendus par lui à ses concitoyens de l'un et l'autre bord ? *Le Neuchâtelois* n'était point un terrain neutre, mais était un terrain de paix, et plus d'un conflit prêt à éclater s'est éteint dans ses colonnes sous l'autorité bienveillante et la haute raison de son rédacteur.

Le Neuchâtelois ne survécut pas à l'homme distingué qui le rédigeait. Un nouveau journal , la *Gazette de Neuchâtel*, lui succéda et inaugura sa publication par les lignes suivantes que nous nous plaçons à reproduire, au risque de nous répéter.

« La tombe qui vient de se fermer sur l'homme de bien , sur l'excellent et éminent citoyen qui , pendant quinze années , a consacré d'une manière si désintéressée et si dévouée son temps et ses talents à la rédaction du *Neuchâtelois* , a fait disparaître le journal du même coup.

» Il eut été difficile , en effet , pour ne pas dire impossible , de =

continuer la publication de cette feuille sous le même titre, sans provoquer une comparaison qui, évidemment, n'eût pas été à l'avantage du successeur. On l'a fort bien compris; aussi *le Neuchâtelois* est-il mort avec son rédacteur, l'homme et le journal ne formant à vrai dire qu'un seul tout. M. Calame s'étant identifié avec *le Neuchâtelois*, celui-ci ne pouvait donc lui survivre.

» Si cette création de M. Calame a fait place à une autre, il est une chose en revanche qui demeurera : c'est tout le bien qu'il a fait à son pays pendant qu'il s'est occupé de cette rédaction; c'est l'œuvre de conciliation qu'il n'a cessé de poursuivre avec une persévérance qui ne s'est pas démentie un seul instant et qui l'a porté à sacrifier tout intérêt personnel pour se vouer corps et âme à son pays et à la défense des intérêts du parti conservateur. Bien certainement et plus d'une fois ses adversaires ont puisé de sages leçons dans ses enseignements, et, par ses conseils et sa modération, il les a souvent détournés d'actes dont ils auraient eu à gémir peut-être eux-mêmes plus tard et dont les conséquences eussent été funestes pour notre patrie. C'est ce que l'histoire nous révélera un jour.

» Il est une chose encore que la mort n'a pu nous ravir, que la tombe n'a pu faire disparaître, et qui subsistera toujours, nous en avons l'intime conviction : c'est la mémoire impérissable de cet homme vertueux, que nous avons tant aimé, qui a de si vrais et de si nombreux titres au respect et à l'affection de ses concitoyens, et dont le souvenir, pour nous et pour tous ceux qui l'ont connu et apprécié, ne s'effacera qu'avec la vie. »

Ce qu'était M. Calame dans son journal, il l'était dans le grand-conseil, où sa parole digne et grave fut toujours écoutée, même de ses adversaires politiques. Il y avait chez lui une telle harmonie de facultés, une pondération de talents si rare, un empire sur soi-même si complet qu'il eût été bien difficile de le prendre en défaut, ou de surprendre chez lui la moindre faiblesse. Si l'on nous demande d'où lui venait cette grandeur morale, nous n'hésiterons pas à en chercher le secret dans ses convictions religieuses. Lui-même l'avouait à ses amis; il s'efforçait de ne travailler jamais que sous le regard de Dieu, que ce fut pour écrire un article de journal, ou pour se préparer à une discussion. Les carrières politiques péné-

trées de cet esprit-là sont rares , mais ne nous en paraissent que plus dignes d'admiration.

Nous venons de faire allusion aux convictions religieuses de M. Calame. On ne s'étonnera pas si les questions ecclésiastiques le préoccupaient vivement. Il y vouait son attention la plus intime, sinon la plus apparente. Membre et vice-président du synode de l'Eglise neuchâteloise depuis 1849 , il en a été parmi les laïques le conseiller le plus influent. Il y portait , comme partout , un esprit de charité affectueuse , la rectitude de son jugement , et la passion du devoir. Un christianisme du plus pur aloi était chez lui comme la lumière intérieure qui rayonnait sur sa personne et sur toute son activité.

Toutes les œuvres qui pouvaient être utiles ou seulement agréables à ses concitoyens trouvaient en lui un appui ferme et éclairé ; mais c'étaient surtout celles qui avaient pour but le soulagement des pauvres qui obtenaient sa prédilection. En 1836 , sa tante, M^{lle} Calame, l'ayant nommé son exécuteur testamentaire, il devint le membre le plus actif et le plus influent du comité-directeur des Billodes , et s'occupa jusques à sa mort de cet Institut avec autant de sagesse que de sollicitude.

Comme le soldat qui succombe sur le champ de bataille, M. Calame a été frappé par la mort au milieu de travaux utiles à son pays. Peu de jours avant de tomber malade, il siégeait au grand-conseil, et dans le dernier discours qu'il prononça , son esprit de justice, de sagesse, de modération, se manifesta d'une manière frappante. Quoique , se sentant fatigué et accablé de travaux , il eût prié ses amis de ne pas lui donner leurs suffrages, il fut chargé par le grand-conseil de la mission , difficile et délicate , de pacifier le différent survenu entre le conseil d'Etat et la Commission d'éducation de Travers. Esclave du devoir , il accepta cette mission dans laquelle il eut , avec ses collègues, la satisfaction de réussir. Mais avant d'avoir pu rendre compte de ce mandat , il fut atteint d'une fièvre typhoïde qui l'enleva, dans la nuit du 20 au 21 mars 1863, à ses amis et à son pays dans toute la vigueur de son talent et alors que , de jour en jour , son caractère et sa sagesse lui faisaient reconquérir dans sa patrie cette large part d'influence qui lui était

due et que les circonstances politiques avaient momentanément diminuée.

Tous les journaux suisses, quelle que fût leur couleur politique, se firent un devoir de rendre hommage à sa mémoire. L'un d'eux, la *Feuille d'avis de Neuchâtel*, en annonçant la perte que notre pays venait de faire, portait sur M. Calame le jugement suivant, jugement juste et vrai et qui sera approuvé par tous ceux qui l'ont connu.

« Il aurait honoré un grand état par ses talents, et si sa modestie eût autorisé cette expression, nous dirions qu'il était pour notre petit pays sa gloire la plus pure. Orateur, homme d'Etat, législateur, écrivain, poète, il était au premier rang dans tous ces domaines et il l'aurait été également partout ailleurs. Mais il était peut-être plus grand encore par les qualités du cœur, par la fermeté de ses convictions, par sa conduite admirable dans les moments difficiles. Homme de conciliation et de modération, en même temps et surtout que de justice et de droiture, il était au milieu de nous, dans une foule de circonstances, comme un arbitre respecté et accepté de tous. L'Eglise neuchâteloise perd en lui un de ses membres les plus utiles et les plus convaincus, un chrétien dont la vie était un exemple permanent. »

L'unanimité des regrets exprimés par les journaux fut dépassée par celle des concitoyens du défunt. Peu de jours après la mort de M. Calame, une souscription populaire, dont le maximum fut fixé à cinquante centimes, ayant été ouverte dans le but de lui élever un modeste monument, elle fut en peu de temps couverte par 3305 personnes habitant le canton aussi bien que le reste de la Suisse et l'étranger. Ce fait à lui seul prouve quelle popularité il avait acquise et combien le sentiment de la perte que le pays venait de faire a été général.

Cette notice serait trop incomplète si nous ne faisons pas mention des travaux littéraires de M. Calame. En 1848, il publia une notice biographique très-remarquable sur le docteur Pagnet, avec lequel il avait été en relations d'amitié pendant une dizaine d'années.

Dans les dernières années de sa vie, il rédigea avec son talent ordinaire, la chronique suisse de la *Bibliothèque universelle de Ge-*

nève, mais l'œuvre qui à elle seule eût suffi à lui faire une réputation, c'est ses *Méditations poétiques*, parues pour la première fois en 1852, et réimprimées en 1861. Une des principales pièces, intitulée *Je suis l'Alpha et l'Oméga*, avait déjà été publiée en 1846.

L'unité de ce recueil de poésies, dit un critique de talent, ¹ est dans le sentiment de la souffrance, mais de la souffrance consolée par une voix divine. « Ce livre est fait de mon âme, oui, de mon âme et de mon désespoir ! » Voilà les paroles par lesquelles un poète, aujourd'hui exilé, scellait naguères le poème de ses rêves. « Ce livre est fait de mon âme, oui, de mon âme et de mon espérance ; » c'est ainsi que pourraient se clore, avec non moins de vérité, ces *Méditations poétiques*, dont le premier accent est celui de la plainte, dont le dernier semble l'écho d'un saint cantique. Et les douleurs que nous racontent ces vers ne sont pas celles d'une âme qui se dévore elle-même ; ce n'est pas cette plainte éternelle de la poésie moderne, aspirations vers un idéal impossible, mécontentements d'un présent étroit, accusations qui s'en prennent d'abord au monde pour arriver ensuite jusqu'à Dieu, souffrances aigries dans leur amertume ; ces doléances vagues d'un cœur qui n'a trouvé le repos que dans une résignation morne ou dans une orgueilleuse confiance au *credo* du siècle, ou dans une adhésion sans ferveur à celui de son église... Qu'on ne cherche ici rien de semblable. Le poète des *Méditations* a subi de bonne heure, on le sent, une discipline sérieuse, peut-être même sévère : les tendresses du toit domestique, l'abandon des joies de l'enfance, les fougues de la jeunesse, les ambitions de la virilité, n'ont laissé dans sa poésie qu'un écho discret et voilé ; à peine, semble-t-il, a-t-il traversé toutes ces initiations dont chacune devrait se terminer par un dépouillement de nous-mêmes ; tout jeune il a dû posséder cet équilibre que donnent la retraite, le devoir accompli, la loi sévère du travail ; et pourtant, impuissants que nous sommes à construire nous-mêmes l'édifice de notre bonheur, la tristesse s'est glissée dans cette âme qui semblait si bien défendue contre elle par la salubrité morale de l'atmosphère où elle vivait ; cet équilibre a été menacé ;

¹ M. Ch. Berthoud.

la pensée de la mort a projeté son ombre sur le matin de cette journée qui commençait paisible et brillante; puis l'épreuve, l'inévitable épreuve est venue, ses premiers coups n'ont été que les préludes de coups plus rudes, enfin sa main s'est arrêtée sur une tête chérie, elle l'a marqué de son sceau, et la mort a fauché dans sa fleur celle qui était l'âme même de la vie du poète, l'objet du premier et du dernier amour... Un bonheur terrestre dont la sanction était pourtant cherchée dans l'éternité, ébranlé d'abord puis ruiné jusque dans ses bases, la désolation du foyer, la vie dépouillée à jamais de sa couronne et de son auréole, la lutte, la consolation, le relèvement sur une voie toujours plus aride, mais qui s'élève à chacun des pas de l'âme souffrante, dans un éther plus pur, vers de plus hauts sommets, voilà le sujet de ces chants!

Il est si rare de rencontrer dans les chants de la muse autre chose que la voix douloureuse de notre cœur, la souffrance semble si bien le domaine de la poésie, les accents sincères sont si habituellement ceux de la plainte, que c'est avec quelque surprise que l'on rencontre une œuvre où la soumission de l'âme, la sérénité de la foi, et l'espérance du triomphe sont exprimés avec la vérité qui est d'ordinaire réservée pour les pensées du découragement ou les conseils du murmure. Tous les lecteurs auront à gagner à la contemplation de cette âme sérieuse, brisée par la douleur, et qui, au lieu de recueillir chétivement, comme nous le faisons tous, les débris de son naufrage, se jette dans un élan suprême et soutenu, hors de la vie de vanité, dans la vie éternelle qui commence dès ici-bas. Là, ceux qu'il a aimés l'attendaient : ne les y a-t-il pas déjà retrouvés?

On se tromperait pourtant si l'on croyait que l'intérêt des *Méditations* est tout entier concentré dans ces alternatives de la consolation et de l'épreuve, et dans cette contemplation paisible et presque douce de la mort, dont on retrouve la trace à chacune des pages. Il y a autre chose dans ce volume. Les tableaux de la nature y succèdent à ceux de la vie humaine; ça et là le poète y laisse tomber un regard sur les destinées des peuples; on s'aperçoit qu'il est entraîné par le mouvement universel, qu'il ne s'isole point dans le refuge de sa foi. Ces accents où se trahit une inquiète sympathie pour les souffrances de notre âge, et peut-être

même pour quelques-unes de ses espérances, on les discerne aussi au milieu de l'harmonie de ces chants. Mais ce n'est pas là cependant que le poète est avec toute son âme, et, en fermant le volume, ce n'est pas de pensées de cet ordre que l'on est préoccupé. On oublie la poésie elle-même pour s'élever avec le poète au-dessus des luttes de l'humanité.

En considérant l'œuvre de M. Calame sous le rapport purement poétique, on reconnaît que la forme lyrique domine dans les *Méditations* et se retrouve dans presque tous les morceaux du volume. On sent que de bonne heure les habitudes du poète la lui ont rendue familière. Quelquefois cependant la forme didactique l'emporte; mais bientôt le souffle lyrique reparait et l'inspiration se relève comme dans le fragment suivant du poème *Je suis l'Alpha et l'Oméga*, fragment que nous ne craignons pas d'appeler admirable.

Enfant, qui devant toi vois s'étaler la vie
Comme un réseau brillant de gloire et de bonheur,
Qui cours impétueux où le sort te convie,
Et dévores le temps trop lent pour ton ardeur,
Enfant, un jour viendra, jour pâle, à demi sombre,
Où de tes ans éteints tu verras grandir l'ombre
Et de ton horizon les plans se rétrécir,
Où des fantômes vains se mêleront sans nombre
Aux rangs de tes amis, trop prompts à s'éclaircir.

Tu sentiras alors dans tes cheveux plus rares
Souffler le vent plus froid qui nous vient du couchant,
Et si vers ton berceau quelquefois tu t'égares,
Dans ce vaste passé que d'oubli s'épanchant !
Pour quelques souvenirs dont la vivante trace
D'âge en âge à tes yeux sillonnera l'espace,
Oh, combien dans la nuit se perdront sans retour !
Combien seront pareils au rêve qui s'efface,
Mais qu'un moment encore on suit au point du jour !

Il en est un pourtant, dont l'éclat solitaire
Parviendrait jusqu'à toi quand tout autre aurait fui,
Fleur au timide encens, écho plein de mystère,
Dernier souffle d'un jour qu'on ignore aujourd'hui.
Qu'au loin derrière toi la brume au flot grisâtre
Des jeux de ton printemps inonde le théâtre

Et de son froid linceul recouvre leurs tableaux,
Toujours ce beau rayon, perçant l'ombre marâtre,
Poindra pieux et pur au-dessus des tombeaux.

Toujours ce doux parfum de sa brise embaumée
A tes sens recueillis portera le trésor ;
Toujours au sein des airs ton oreille charmée
Distinguera ce son qui s'y prolonge encor ;
Toujours, quand, soupirant sous l'effort du voyage,
Tu te retourneras vers le lointain rivage
Où commença ta course avec celle du jour,
Ce zéphyr du matin baignera ton visage...
Enfant, inclinons-nous, c'est le premier amour !

La forme lyrique cependant n'est peut-être pas celle qui correspond de la manière la plus franche au mouvement de l'inspiration du poète. Assurément elle lui paraît naturelle, et il s'y meut avec liberté ; mais , poète de la réflexion et méditatif avant tout , la strophe semble parfois chez lui plutôt un moule dans lequel il jette sa pensée, que l'épanouissement rythmique de sa pensée elle-même. M. Calame n'est pas plus exclusivement poète lyrique qu'il n'est exclusivement le poète de l'élégie , de la description , de la réflexion, ou de l'analyse ; tous ces éléments se retrouvent dans ses vers , mais il en est un pourtant qui y domine , c'est celui que nous indiquions tout à l'heure. Les fragments les plus heureux du volume sont ceux dans lesquels la *méditation* se transforme comme involontairement et devient du *lyrisme* , où la strophe ne semble pas choisie de parti pris , mais où la réflexion , d'abord repliée sur elle-même, prend peu à peu les ailes d'un rythme plus rapide, et s'enlève sans effort au-dessus de la terre. Nous citerons comme exemple une partie du morceau intitulé : *J'ai reçu* , peut-être le plus complet du volume, et qu'il nous semble difficile de lire, sans s'associer avec l'âme tout entière aux pensées du poète.

Du haut de ce rocher dont le front chauve et rude
Ombre du vallon la fraîche solitude,
L'horizon agrandi fuit mon vague regard,
Et mon regard y plonge et se pose au hasard.
Ces monts, ce sont bien eux ; ma prunelle émoussée
Rencontre encor l'éclat de leur beauté passée.

Ce lac, dans la splendeur de sa nappe d'azur,
Je le retrouve encore, et grand, et calme, et pur.
Ce rivage qui cède et revient avec grâce,
Parle encor souvenirs à mon œil qui l'embrasse.
La cité qui s'incline à l'abri de ces tours,
De mes jours écoulés recèle en ses détours
Le bruit qui vibre encore. Et vous, montagnes sombres,
Dont l'astre qui s'abaisse étend au loin les ombres,
Vos sommets onduleux à mon cœur frémissant
Dérober le berceau de mon destin naissant
Et de cet être, hélas, qui fut encor moi-même...
O d'un bonheur passé charme triste et suprême!
Reflet qui, dans les airs vaguement répandu,
Quand le soleil a fui, luit encor suspendu !...
Que de fois, l'un et l'autre appuyés à la pierre,
Bénissant les zéphyrs, l'air tiède, la lumière,
Et d'un regard humide embrassant tour à tour
Ou le ciel sur nos fronts, ou les monts alentour,
Ou la plaine à nos pieds, notre âme épanouie
Savoura dans ces lieux le bonheur de la vie !
Je t'aime !... cet appel de mon sein débordait,
Ton cœur, écho du mien, joyeux y répondait.
Dans son vol amoureux mollement balancées,
Un doux ravissement emportait nos pensées.
Notre printemps à peine avait vu de ses fleurs
S'effeuiller la parure ; à ses fraîches couleurs
L'été mêlait déjà ses teintes plus austères ;
Et nous, de l'avenir évoquant les mystères,
Et saluant de loin l'automne et ses trésors,
Nos travaux accomplis, après les longs efforts
Les fruits que l'on assemble, et sur le jour qui penche,
Comme un souffle du ciel ce calme qui s'épanche,
Au couchant de la vie en ses splendeurs baigné
Nous demandions l'éclat dont il brille imprégné,
Quand aux clartés d'en haut qui commencent à poindre,
Se rallume et s'épure, avant que de s'éteindre,
Le reflet ondoyant des gloires d'ici-bas.
O terre maternelle, ô terre que nos pas
Pressaient avec amour et que notre paupière
De ses regards sans fin couvrait pieuse et fière !
A tes nobles destins devant nous entassés
Nos destins à jamais semblaient être enlacés.
Sans orage ennemi, sans foudre, sans naufrage,
Notre œuvre des ans même osait braver l'outrage,
Et, vainqueurs de l'hiver, des fruits toujours nouveaux
Jusqu'au dernier soleil couronnaient nos travaux.

En un même sillon nos pas fendaient l'espace ;
 Dans ses feux le couchant nous dérobaît leur trace,
 Mais toujours deux à deux nos regards éperdus
 Jusques au seuil divin les suivaient confondus...
 O pensers enivrants ! O rêves pleins de charmes !
 Rêves... Il est trop vrai ! Faut-il qu'un jour d'alarmes
 Passant sur tant d'espoir, un seul jour de courroux
 Ait chassé pour jamais ces fantômes si doux !
 Quels voiles à mes yeux, ô terre maternelle,
 Couvrent ta destinée ! Et quand de ma prunelle
 Sur moi de dessus toi se ramène l'effort,
 Hélas !... Débris fumant sous les rigueurs du sort,
 A pas lents apporté sur ce rocher livide,
 Debout encor, mais seul, autour de moi le vide,
 Mon front, chargé d'ennuis, fléchissant sous leur poids,
 Si de ce même lieu dont nous avions fait choix
 Pour adorer à deux, mon œil sur le rivage
 Plonge, voilà l'enclos où repose avant l'âge
 Celle qui fut ma vie et qui n'a plus de lieu
 Que sa couche dernière en la terre de Dieu.

Les descriptions de la nature suisse, particulièrement de la Suisse primitive, ont un grand charme dans les *Méditations*. La pureté de l'âme du poète est en harmonie avec la froide blancheur des cimes ; on sent d'ailleurs que quelques-uns des meilleurs souvenirs de sa vie ont leur place dans ces tableaux, et que, s'il les a bien vus, c'est qu'il les contemplait avec un cœur ému. Toutefois la nature extérieure est pour lui le symbole du monde de l'âme, et il revient bientôt, comme un hôte qui s'exile volontairement de ces fêtes des yeux et de l'imagination, à ces pensers résignés, à ces retours sur la vie humaine, à cette préoccupation de la mort dont il voit partout, dans la nature qu'il aime, le mélancolique reflet.

On nous saura gré sans doute de reproduire, en terminant, un de ces morceaux descriptifs qui offre un ordre de pensées tout autre que celui qui règne dans les deux fragments cités plus haut.

LUCERNE.

Oui, du pompeux Léman les fortunés rivages
 D'un poète inspiré méritaient les hommages.
 Dans leurs riches aspects tout est vaste et brillant :
 Ce lac en nappe immense au loin se déroulant,
 L'art partout sur ses bords défilant la nature,

HENRI-FLORIAN CALAME.

Ces cités, ces châteaux dans des flots de verdure,
Plus haut, ces bois épais, puis ces rocs, puis ces monts,
Les uns portant au ciel la neige de leurs fronts,
Les autres au couchant, en ligne continue,
Déployant leurs rideaux au-dessous de la nue...
Mais dans tout ce concert de sublimes beautés
Je ne sais ce qui manque à mes sens enchantés.
Voyez-vous, l'Italie à l'autre bout commence,
Il semble que ces eaux se pressent vers la France,
Que le ciel soit plus doux et qu'un souffle étranger
A nos airs attiédís vienne se mélanger.
Non, ce n'est pas ici qu'en son pur caractère
De la Suisse à nos yeux se révèle la terre,
Et parmi tous les lacs parant son sol altier,
Pardonne, ô beau Léman, tu n'es pas le premier.

Lucerne, c'est à toi qu'appartient la couronne :
Mon œil hésiterait, que mon cœur te la donne.
Que de sévère éclat, de sauvage grandeur !
De tes flots apaisés qui dira la splendeur,
Quand, brillant sans nuage entre tes pics sublimes,
Le soleil darde à plomb ses feux sur tes abîmes ?
Mais aussi, quand l'orage à tes monts suspendu,
Enlaçant de terreur le nocher éperdu,
Avant que d'éclater projette sa grande ombre,
Qui redira ton onde et redoutable et sombre ?
Mais c'est le soir surtout, quand le ciel calme et pur
Voit la reine des nuits s'élever dans l'azur
Et laisser retomber sur le fanal antique,
Sur le vieux pont de bois, son éclat fantastique,
C'est alors que je l'aime. Oh, dans l'ombre voilé,
Qu'il est grand, le Pilate au cône désolé !
Que du noble Rigi la tête aérienne
Au reflet qui la baigne est paisible et sereine !
La lumière à longs traits se répand sur les eaux,
La brume au pied des monts se fond avec les flots,
Et dans ce demi-jour ruisselant d'étincelles,
Voyez-vous ces géants aux cimes éternelles,
En cirque sans égal côte à côte entassés,
Témoins toujours debout des siècles effacés !
Des guerriers et des saints, héroïques fantômes,
Les puissants souvenirs se dressent sur leurs dômes.
Tandis qu'en leur enceinte un peuple valeureux,
Energique débris d'un temps plus généreux,
Lui-même devant nous fait revivre un autre âge.

C'est bien ici la Suisse ! Ah, sur ton beau rivage,
 Porte du sanctuaire entr'ouvert à nos yeux,
 Lucerne, puisses-tu ne voir que jours heureux
 Se lever à ton ciel ! Ta grâce hospitalière
 A pour quelques instants embelli ma carrière,
 Un souvenir du cœur me suit loin de tes bords ;
 De mon luth en retour accepte les accords !

Sources. Cette notice est en partie la reproduction d'un excellent article nécrologique sur M. Calame, par M. J. Sandoz, inséré dans la *Bibliothèque universelle*, avril 1863. — Voyez aussi : *Le Neuchâtelois*, 24 mars 1863. — Journaux politiques suisses de mars 1863. — *Bibliothèque universelle*, 1858. — Article critique sur les *Méditations*, par M. Ch. Berthoud, publié dans la *Revue suisse* de 1853, etc. etc.

CASTELLA.

Un homme qui, pendant près d'un demi siècle, a soigné et guéri des malades de toutes les parties de notre pays et mérité par là la reconnaissance de la population tout entière, a certainement droit à une petite place dans cet ouvrage, quoiqu'il ne soit pas d'origine neuchâteloise.

J.-François-P. de Castella, d'une famille noble et bien connue dans les fastes militaires des Suisses, naquit à Bulle en 1788, et mourut à Fribourg, le 19 décembre 1860, après quelques semaines d'une affection de poitrine. Resté orphelin dès ses jeunes années, il fit ses humanités à Aarau et se rendit à dix-sept ans à Paris pour y étudier la médecine. Contemporain et ami de Delpech, de Roux et d'autres célébrités, il fut reçu huitième élève interne à l'hôpital de la Charité sous le docteur Boyer, et allait entrer comme chirurgien dans le régiment du général de Castella quelque temps avant la campagne de Russie, quand une chute dans un fossé lui causa une fracture du péroné qui, traitée par Boyer, lui laissa toujours une certaine difficulté dans la marche, ainsi que le regret de n'avoir pu être traité par l'appareil de Dupuytren.

N'ayant pas pris ses inscriptions à Paris, M. de Castella se fit recevoir docteur à Landshut, sous la présidence du célèbre chirurgien de Walther, en 1808, et écrivit à ce sujet son *Essai sur la fracture du péroné*. Patenté dans le canton de Fribourg, en 1809,

il obtint la place de médecin et chirurgien en chef de l'hôpital Pourtalès, alors en construction, nomination qui l'amena à Neuchâtel en 1811, où il y demeura pendant quarante-quatre ans à la tête de cet hôpital, entouré de la considération générale. Chose singulière, il fut, en 1817, membre du Conseil souverain du canton de Fribourg, et commença déjà alors à s'occuper de la fondation d'un hôpital cantonal dans sa patrie. Quoique naturalisé Neuchâtelais, son attachement pour Fribourg l'engagea à s'y retirer, en 1855, détermination qui lui valut une adresse de reconnaissance signée par un grand nombre de chefs de famille, la croix de l'Aigle rouge et le titre de médecin et chirurgien honoraire de l'hôpital Pourtalès. Il avait longtemps fait partie du Conseil de santé du canton de Neuchâtel, et devint membre de celui de Fribourg. Dans cette ville il fonda, avec le docteur Thürler, un service de consultations gratuites au bâtiment inoccupé du pensionnat des Jésuites, comme premier acheminement à un hôpital cantonal, et se releva encore de son lit pour s'y rendre, dans les premiers jours de sa maladie.

M. de Castella a publié un certain nombre de brochures sur le mouvement de l'hôpital Pourtalès et plusieurs observations de sa pratique, ainsi que quelques autres travaux de nature diverse, dans la *Gazette médicale de Paris*, dans les recueils de médecine qui se succédèrent à Zurich et à Berne, et dans les publications de la Société des sciences naturelles de Neuchâtel : sa dernière production littéraire, lue à la réunion agricole de Bulle, se trouve dans le *Journal d'agriculture de la Suisse romande*. Membre fondateur de la Société médicale de Neuchâtel, il en fut pendant deux ans le premier président ; il appartenait en outre à la Société helvétique des sciences naturelles, à celle de Neuchâtel et à diverses sociétés savantes suisses ou étrangères, entre autres à celle de l'Ecole de médecine de Paris.

Sources. Extrait de l'*Echo médical*, par MM. Cornaz et de Pury, tome V, 1861.

COURANT.

Antoine Courant , ¹ fils de Antoine Courant et de Marie-Catherine Petitpierre , naquit à Neuchâtel le 31 mars 1784. Son père avait été un agent de Frédéric-le-Grand, qui l'employa avec succès dans diverses missions, plus ou moins diplomatiques, lors du partage de la Pologne. Ces antécédents engagèrent les Bourbons à l'adjoindre à Fauche-Borel dans la mission qui avait pour but d'amener le général Pichegru à abandonner la cause de la république pour celle des princes émigrés. Nous ne les suivrons pas dans leurs menées, qui sont connues et qui aboutirent à la défection de Pichegru et plus tard à son suicide. Courant père fut encore employé à d'autres missions de même nature et devint pendant quelques années une espèce d'aide-de-camp de Fauche-Borel. D'après les *Mémoires* de ce dernier , Courant joignait à beaucoup de sang-froid une grande présence d'esprit dans les conjonctures difficiles, et, ce qui n'était pas à dédaigner pour le genre d'opérations auxquelles il se livrait , il parlait avec facilité plusieurs langues. Mais ses traits fortement prononcés, trop durs peut-être, et ses formes brusques, ne répondaient pas assez de sa part à ce que de pareilles missions exigeaient de convenance et de délicatesse.

Son fils, Antoine Courant , se destina à la carrière des armes et prit du service dans l'armée anglaise de la Compagnie des Indes. Il se rendit en Orient , où il séjourna pendant un temps assez long, prit part à plusieurs campagnes, parvint au grade de capitaine, et revint en Europe après avoir obtenu une pension de retraite , dont il jouit jusqu'à sa mort.

Revenu dans sa patrie , Courant devint administrateur du domaine de Greng, au canton de Fribourg, appartenant à M. le comte de Pourtalès-Castellanne; il se livra dans ces nouvelles fonctions à des essais agricoles singulièrement excentriques et qui n'eurent aucun succès. Toutefois on doit reconnaître qu'il rendit des services à l'agriculture en introduisant dans notre pays divers instru-

¹ Cet article est destiné à compléter celui qui se trouve dans le tome I^{er}, page 229.

ments perfectionnés , qu'il avait appris à connaître pendant son séjour en Angleterre, ces instruments nouveaux, et chez nous entièrement inconnus jusqu'alors, aidèrent peut-être un peu à faire sortir la culture des terres de la routine où elle se trainait.

En 1831 , Courant qui avait été nommé précédemment lieutenant-colonel et chargé de l'organisation des chasseurs dans les milices du pays, venait de solliciter le commandement du 5^{me} département militaire, poste qu'il avait déjà rempli précédemment, lorsque le mouvement de septembre eut lieu. Il se rangea alors du côté de Bourquin , sans pourtant prendre une part bien active aux événements , quoiqu'il eût été nommé membre du gouvernement provisoire. Après la cessation des troubles, il se retira à Morat où il résida dès lors presque constamment. En janvier 1847 , il prit part à l'insurrection des Moratois contre le gouvernement de Fribourg, et accompagna la colonne destinée à l'attaque de cette ville. On sait qu'après une marche de deux lieues cette troupe se débanda et renonça à ses projets. Arrêté pour sa participation à ces faits, Courant subit une détention préventive de plus de six mois et ne fut relâché que dans le courant de juillet, et seulement provisoirement. La prise de Fribourg par l'armée fédérale , et les événements qui en furent la suite , amenèrent naturellement la fin des poursuites dirigées contre lui et l'anéantissement de toute la procédure.

Après le 1^{er} mars 1848 , il revint à Neuchâtel et fut appelé par le gouvernement provisoire au poste de commandant du corps qui occupait alors la ville. Cette troupe ayant été constituée en collège électoral , il fut nommé par elle député à l'Assemblée constituante où il joua un rôle assez passif, dont il ne sortit que pour être rapporteur de la commission chargée de proposer de nouvelles couleurs pour le drapeau neuchâtelois. Peu après il rentra dans la vie privée et se retira de nouveau à Morat, puis à Berne, où il mourut le 7 novembre 1857. Par son testament daté de Berne le 24 juillet 1855, il ordonne « qu'après le décès du dernier de ses héritiers, la totalité des biens qu'il laisse sera remise au gouvernement de Neuchâtel , pour qu'il en emploie la moitié au soulagement de la vieillesse indigente et l'autre moitié à l'instruction publique de la jeu-

nesse, les deux moitiés comme capitaux et pour tout le canton, sauf Neuchâtel qui est assez riche. »

Sources. *Mémoires de Fauche-Borel*, tomes I et II. — *Messenger boiteux de Neuchâtel*, 1822. — *Constitutionnel neuchâtelois*, 1831. — *Journaux politiques* de 1847. — Archives de l'Etat.

AIMÉ-CONSTANT DELACHAUX.

Aimé-Constant Delachaux naquit, en 1804, à Valangin; c'est là qu'il passa les dix premières années de sa vie. « C'est dans ce temple, — dit-il dans son journal en se rappelant longtemps après cet antique édifice auquel se rattachent bien des souvenirs de notre histoire, — que j'ai été baptisé, que bien jeune encore j'ai répondu au catéchisme, que se sont réveillés mes premiers sentiments religieux, mes premiers désirs de devenir un jour prédicateur de l'Evangile..... Par combien d'événements une bonne Providence m'a conduit au jour heureux et tant désiré où j'ai reçu le sceau du ministère de Jésus-Christ! »

En 1814, sa famille vint s'établir à Neuchâtel, et il fit dans le collège de cette ville ses premières études. D'après le rapport de ceux qui l'ont connu de plus près à cette époque, le trait dominant de son caractère était la fidélité au devoir, la délicatesse de la conscience. Il a lui-même raconté un trait qui fit à cette époque une profonde impression sur lui et qui contribua, plus peut-être que tous les enseignements qu'il reçut et les sermons qu'il entendit, à lui faire sentir l'inviolabilité du devoir. Jeune écolier, il s'amusait seul un jeudi après-midi (c'était déjà le jour de congé dans le collège) sur la terrasse devant le temple du château. Il y avait alors tous les jours une prière publique à trois heures après midi. Quelquefois il ne s'y rencontrait personne. La cloche sonne, l'enfant se sent pressé d'entrer dans le temple; mais s'y voyant seul, il se tient timidement derrière une colonne. Bientôt entre le vénérable M. B'', celui des pasteurs de la ville qui devait officier; ne voyant personne, il demande à haute voix du pied de la chaire: N'y a-t-il personne dans le temple? Le jeune écolier, combattu

entre sa timidité naturelle et le devoir de la sincérité qui lui ordonnait de se montrer, prend ce dernier parti. Il s'avance : « Quoi, mon enfant, lui dit le pasteur étonné, tu es venu ici pour assister à la prière? — Oui, Monsieur. » A l'instant le pasteur monte en chaire et fait l'office pour l'enfant. M. Delachaux ne racontait pas ce trait de sainte fidélité sans émotion, et l'effet qu'il a produit sur ce futur serviteur de Christ sera peut-être dans la couronne de ce vieux pasteur un joyau plus éclatant que ses plus éloquents discours.

Après avoir achevé ses études et avoir été reçu proposant, il se rendit à l'âge de vingt ans à Lausanne, en partie pour sa santé. Un travail trop assidu l'avait miné. « Quand je pense à ce que j'étais et ce que je suis aujourd'hui, écrivait-il à cette époque, quelle différence ! Je rayonnais de santé et de jeunesse ; le travail faisait mes délices ; il était tout pour moi... Je méditais surtout, et la méditation a fatigué ma tête, trop jeune pour des efforts si pénibles et si soutenus. De longues veilles ont aussi miné cette santé que je croyais à l'abri de tout danger..... Pensée touchante et sublime d'une Providence qui a embelli les jours heureux de ma jeunesse, jette au moins quelques lueurs sur le sentier ténébreux où je marche ! »

Cette obscurité n'était pas seulement celle de l'épreuve et de la maladie ; c'était en même temps celle d'une lutte intérieure, d'autant plus profonde que celui qui l'éprouvait n'était point alors disposé à l'épanchement. Dans une famille riche, dans laquelle il passa plusieurs années comme précepteur, soit avant, soit après son séjour à Lausanne, s'est conservé le souvenir de ce qu'il était alors. Lui, si gai plus tard dans son âge mûr, il était alors d'un sérieux triste et presque sombre. Le ressort de la conscience mise en jeu de bonne heure avec une rare énergie pressait avec force sur ce jeune cœur. Il en était sans doute à ce point du développement spirituel que saint Paul a si souvent caractérisé et qu'il appelle la *justice de la loi*. Il s'efforçait de réaliser par lui-même cette sainte loi de Dieu dont l'idéal brillait si distinctement dans son cœur. Mais sur ce chemin il ne pouvait qu'arriver au résultat décrit par l'apôtre au chapitre vii de l'épître aux Romains : « Quand le commandement a pris la vie, je suis mort..... Je fais le mal que je ne voudrais pas faire et je ne fais pas le bien que je vou-

drais faire.... Misérable que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? »

Tout son être avait dans ce temps quelque chose de sévère et de tendu. La confiance en la bonne Providence, qui avait été jusqu'à ce moment le point saillant de sa piété, qui avait répandu tant de charmes sur ses jouissances innocentes et à laquelle il en appelait dans les heures d'obscurité, ne suffisait plus pour ramener la paix dans son cœur.

Cependant il vaquait avec fidélité à la prière, à la méditation de la parole de Dieu et à la pratique de tous ses devoirs de proposant. Et de douces lueurs de grâce lui faisaient entrevoir un état chrétien plus avancé et surtout plus heureux que ne l'était alors le sien. En 1828, il se rendit à Genève pour y achever ses études de théologie. Entre ses professeurs, M. Cellérier paraît avoir été celui qui parla le plus à son cœur; du moins c'est avec lui qu'il a entretenu, jusqu'à la fin de cet homme vénéré si rapprochée de la sienne, les relations les plus affectueuses. La fête de l'Alliance évangélique, en 1861, réunissait encore sous le même toit ces deux hommes qui aujourd'hui habitent ensemble la maison du Père. « La vie est courte, écrivait alors l'étudiant en théologie dans son journal, et les jours dont elle se compose fuient rapidement; il faut se hâter. Ma vocation, je crois le reconnaître, est de prêcher aux hommes la parole divine et de gouverner un jour une portion de l'église de Jésus-Christ. Mais avant de l'exercer, il faut que je m'y prépare et que, par la prière et la méditation de l'Ecriture sainte, je travaille à me rendre propre à ce saint ministère. O Dieu, donne-moi un zèle ardent pour ton service! »

Un an plus tard il terminait ses examens de consécration. Le jour des dernières épreuves, il écrivait au matin dans son journal: « C'est ici le jour qui doit couronner ou déclarer inutiles toutes les années précédentes. » Le soir il ajoutait: « Tout est passé, heureusement passé. Quel jour de joie! O mon Dieu, que je me réjouisse surtout d'être appelé à faire quelque chose pour l'avancement de ton règne; que désormais mon travail, mes études, mes relations n'aient d'autre but que ta gloire. Je sens au-dedans de moi l'œuvre de l'Esprit saint. J'aperçois, comme à l'avance, un état chrétien où j'arriverai avec l'aide de Dieu. Ma foi deviendra

plus humble et moins raisonneuse. O mon Dieu, qu'il en soit ainsi; achève en moi l'œuvre que tu as daigné commencer.... Il est des moments où l'on sent toute l'importance de la foi, elle me porte aujourd'hui sur ses ailes. Quelle est cette paix intérieure qui survit à toutes les vicissitudes, qui se fortifie au milieu des agitations? Quoi donc! A la pensée d'un avenir éternel de félicité, l'âme frémit encore, saisie de crainte d'en être exclue! Et cependant ces craintes, que tant de motifs justifient pour elle, n'ébranlent ni sa paix, ni sa confiance! Paix céleste, paix de l'Esprit de Dieu, répands toujours dans mon cœur la rosée bienfaisante. »

Le 3 novembre 1829, il reçut à Neuchâtel, au sein de l'assemblée des pasteurs, la consécration au saint ministère; et, après avoir fait selon l'usage son sermon d'entrée à Neuchâtel, il alla prêcher le dimanche suivant à la Chaux-de-fonds, sa commune. En descendant de chaire, il trouva près de la table de la communion les deux membres les plus âgés du Consistoire, qui lui dirent en lui serrant la main: Le bon Dieu vous conserve parmi nous. Il leur répondit « combien il lui avait été doux de commencer au milieu d'eux l'exercice de son ministère, qu'il était extrêmement touché et reconnaissant des témoignages d'indulgence et de bonté qu'il recevait par leur entremise de la commune à laquelle il se faisait gloire d'appartenir, qu'il les priait d'être auprès d'elle l'interprète de ses sentiments et de l'assurer qu'il ferait tous ses efforts pour s'en rendre digne à l'avenir. » Eût-il pu penser à ce moment-là que ce serait en quelque sorte à cette même place, au pied de cette même chaire, où venait de s'ouvrir pour lui la carrière de la prédication, qu'elle se fermerait, qu'il entendrait son Maître frapper à la porte et que s'ouvriraient aux regards de sa foi, après trente-quatre ans de ministère, les portes du sanctuaire céleste?

Au printemps 1830, le conseil ecclésiastique de Berne ayant demandé à la Classe de Neuchâtel un suffragant pour le Val-de-Tavane, M. Delachaux y fut envoyé, et la paroisse de Bévillard lui fut confiée. « Qui me révélera, écrivait-il dans le journal confident fidèle de ses intimes pensées, la destinée qui s'accomplit pour moi? Assez éloigné de mon pays natal, dans une contrée que je n'avais jamais connue, je ne sens nul ennui, nulle inquiétude; je m'abandonne à tout ce que Dieu voudra; je le bénis de l'occupation qu'il

me donne; avec son secours, je tâche de remplir fidèlement tous les devoirs du pasteur. Je plante, j'arrose, et je prie Dieu de donner accroissement à sa parole. »

Un peu plus loin il ajoute : « Il ne faut point planter ses tentes sur la terre; il ne faut rien espérer que le ciel, pour n'être pas trompé dans ses espérances; il faut en tout se laisser conduire par la main de la Providence et céder sans lutte à toutes les directions qu'elle nous donne; il faut recevoir le bonheur avec calme, le revers avec calme, l'un et l'autre avec une reconnaissance qui augmente le bonheur et qui adoucit le revers. O mon Dieu, le bonheur est dans ton amour et dans tout ce que tu nous donnes. Avec toi, tout est joie, ô mon divin Berger; ô Pasteur de mon âme, tu me gardes et tu m'aimes. Jusqu'à la fin fortifie-moi, Seigneur; demeure en moi et moi en toi jusqu'au terme de ma course. »

Quelle maturité spirituelle, quelle foi, quelle soumission, quelle piété chez un jeune pasteur âgé de 26 ans seulement! Et pourtant qui le croirait? Il n'avait pas encore la paix d'en haut solidement établie en lui; il n'était pas converti. Nous ne nous exprimons ainsi que parce qu'il s'est exprimé de la sorte en racontant cette époque décisive de sa vie. Malgré les moments de paix céleste dont il jouissait quelquefois, la lutte intérieure, dont nous avons parlé, durait toujours; le poids de la condamnation n'avait point encore été divinement enlevé de son âme; c'était encore avec sa propre force qu'il combattait le mal intérieur dont il reconnaissait de plus en plus la puissance. Ce fut pendant son ministère à Bévillard que ce combat spirituel atteignit son apogée. Un jour l'état de son âme, qui était pour lui-même un mystère, lui fut expliqué tout entier par une parole qui tomba dans son cœur, comme un trait de lumière venu d'en haut. Il lut dans un sermon de Krummacher ces mots : « *Ce qui est en vous, ce n'est point encore le nouvel Adam; ce n'est que le vieil Adam devenu pieux.* » Saul renversé sur le chemin de Damas par l'apparition du Seigneur ne fut pas plus profondément bouleversé que ne le fut notre ami à la lecture de cette parole. Il comprenait maintenant sa paix sans paix, sa foi sans foi, sa justice sans réelle sainteté.

C'était l'époque du Jeûne. Selon ses habitudes de ponctualité, il avait fait son sermon plusieurs jours à l'avance; mais, après la

découverte qu'il venait de faire, que lui disait ce discours composé dans un état qui ne lui semblait plus que de l'aveuglement? Comment même monter en chaire? Il sondait jusqu'au fond la plaie de son cœur; mais il n'en connaissait pas lui-même le vrai remède. L'Agneau de Dieu ne lui était pas encore apparu. Il le connaissait, il le prêchait, c'était son modèle, il s'était efforcé de suivre ses traces, mais il ne le possédait pas encore comme son vivant Sauveur. Il était tenté de s'enfuir au bout du monde, comme Jonas, pour ne pas monter en chaire. Du fond de cet abîme il cria, et le Seigneur ne se fit pas attendre. La manifestation de sa grâce fut aussi prompte et radieuse qu'avait été sévère et vive celle de sa justice. Et le jour du jeûne venu, il put monter en chaire avec ce texte reçu de la bouche de son Maître et sans autre préparation que l'expérience qu'il venait de faire: *Réveille-toi, toi qui dors, et te relève d'entre les morts, et Christ t'éclairera*, Eph. v, 14. A ce don de la vie nouvelle, Dieu, dans sa bonté paternelle en ajouta un autre. C'est à Bévillard qu'il lui donna, dans la nièce de son patron, la compagne qui a fait la joie de sa vie, et qui, pour autant que les joies de la terre peuvent être comparées à celles du ciel, a rendu l'intérieur de sa maison un avant-goût du paradis.

En 1832, après un court ministère à Berne, qui a laissé dans cette ville des traces durables, M. Delachaux fut nommé suffragant de M. le pasteur Chaillet à Lignièrès. Au point de vue des fruits visibles du moins, ce fut le plus beau temps de son ministère. Un réveil réjouissant signala son court passage dans cette paroisse. L'année suivante il devint pasteur de la Brévine. De grandes épreuves domestiques le frappèrent pendant son séjour dans cette paroisse. Bien des fois l'éloignement du médecin qu'il fallait faire venir du Val-de-Travers, à deux lieues de distance, menaçait du danger le plus imminent les êtres dont la vie n'était qu'une avec la sienne, et mit sa foi à la plus rude épreuve. En 1840, M. de Belfontaine, pasteur aux Verrières, vint à mourir. M. Delachaux avait toujours espéré ne quitter la Brévine que pour descendre dans un climat plus doux et pour habiter une localité plus rapprochée des secours médicaux que réclamait sa famille. Ce fut donc sans penser le moins du monde à la possibilité d'échanger le poste de la Brévine contre celui des Verrières qu'il se rendit à l'assemblée de

Classe , où il devait être pourvu au remplacement du pasteur défunt. Ici l'attendait le plus rude combat de sa vie. La vénérable Compagnie, ne trouvant personne qui lui parût plus propre à remplacer le prédicateur éminent que l'Eglise venait de perdre que M. Delachaux, l'appela à ce poste. Longtemps il refusa; enfin la Compagnie se montra prête à user du droit de jussion qu'elle possédait vis-à-vis de ses membres. M. Delachaux reconnut la volonté de Dieu dans la ferme décision de ses frères et se soumit, non sans une profonde émotion. En acceptant ce poste, qui se trouvait à peu près dans les mêmes circonstances que celui qu'il quittait, il faisait à vues humaines le sacrifice de sa famille et même celui de sa compagne.

Fidèle néanmoins au principe qu'il avait professé dans l'une des pages de son journal que nous avons citées et qu'il a pratiqué toute sa vie, il obéit, et Dieu bénit cet acte de foi. C'est de ce moment que data la prospérité temporelle de sa famille et l'accroissement sensible des forces de sa femme.

Pendant vingt-deux ans la paroisse des Verrières a joui des dons de ce serviteur de Christ aussi distingué comme prédicateur que comme pasteur. Qui peut dire le zèle qu'il a apporté dans la prédication de l'Evangile, dans l'instruction religieuse de la jeunesse, dans la surveillance des écoles, dans la visite des malades, dans le soin des pauvres et dans toutes les fonctions du saint ministère? Les fruits de tant de dévouement ont-ils été proportionnés à la richesse des semailles? Quand on entrait dans ce temple, n'aurait-on pas pu désirer un auditoire plus nombreux pour recueillir les accents de cette voix si appréciée partout où elle se faisait entendre? Quoi qu'il en soit, personnellement M. Delachaux a été entouré aux Verrières de tout le respect, de toute l'affection et de toute la reconnaissance dont peut jouir un pasteur de la part de ses paroissiens. Et, nous en sommes convaincu, le long et fidèle travail du pasteur ne peut avoir été vain.

Il y a eu surtout un jour, pendant le long ministère de M. Delachaux aux Verrières, qui a dû remplir son cœur d'une douce espérance et qui fut comme une sorte de jour des Rameaux pour ce pasteur dévoué. Jour d'une joie céleste, mais aussi prélude d'un prochain départ. Ce fut la fête des Missions, célébrée aux Verrières.

res le 7 août 1864. Qui a été assis à l'ombre de ce magnifique ormeau dans le pré de la cure? Qui a vu cette assemblée nombreuse d'habitants des Verrières et de personnes accourues de toutes les parties du pays? Qui a contemplé le rayon de sainte allégresse qui brillait en ce jour-là sur le front du pasteur ému et reconnaissant? Qui a trouvé place à l'une de ces tables hospitalières dressées à la cure ou dans l'une des maisons de la paroisse et servies avec une affabilité qui faisait sentir ce que c'est que la communion des saints.... et pourrait jamais oublier de pareils moments? Ce fut pour plusieurs, nous l'espérons, le premier degré de l'échelle qui conduit au ciel. Pour M. Delachaux c'en était l'un des derniers. Sa paroisse des Verrières lui a payé en ce jour-là une partie de sa dette de reconnaissance.

Au printemps de l'année suivante, il se décida, comme sous l'empire d'une inspiration subite, à se rendre à Paris pour y assister aux grandes assemblées religieuses qui se célèbrent chaque année à cette époque. Ce qu'il cherchait, ce n'était pas la jouissance, même celle de l'ordre le plus élevé. Il avait consenti depuis quelques temps à recevoir dans sa maison, à former et à instruire des jeunes gens qui se consacraient à la vocation d'instituteur, d'évangéliste, ou de missionnaire et que plaçait chez lui, soit le comité des missions, soit celui de la mission intérieure; et il désirait surtout recueillir de nouvelles lumières et de nouvelles forces pour cet accroissement de tâche, en visitant à Paris l'institut des missions et le séminaire de régents protestant. Pendant ce séjour où il rencontra des frères venus de toutes les parties de la France, il reçut beaucoup et donna beaucoup. Et l'on se souvient encore à Paris des paroles pleines d'onction, *assaisonnées de sel avec grâce*, que l'Esprit saint mit en plusieurs occasions sur ses lèvres.

Il revint rempli des plus douces émotions et enrichi de grands souvenirs. C'était comme la préparation au changement de position qui l'attendait. M. le pasteur Jeanneret fut rappelé par le Seigneur du poste qu'il occupait à la Chaux-de-fonds depuis si longtemps et d'une manière si remarquable. Cette paroisse importante jeta les yeux sur M. Delachaux pour le remplacer. Il ne s'arracha qu'avec un profond déchirement à une paroisse dont tous les membres étaient devenus comme ses enfants et où il comptait de fidèles

et dévoués amis , pour se jeter dans l'immense champ de travail que lui ouvrait l'appel qu'il recevait de la Chaux-de-fonds. N'était-ce pas sa commune ? Cette chaire n'était-elle pas celle où il était monté pour la première fois comme pasteur ? N'y avait-il pas là beaucoup de bien à faire ? La grandeur même du travail qui l'attendait n'était-elle pas pour lui un attrait ? Pendant dix mois il a consacré ses forces à cette paroisse qui lui était particulièrement chère , et dans ce court espace de temps il a , nous avons lieu de l'espérer, gagné bien des cœurs à son Maître.

Le ministère de la Chaux-de-fonds était privé de l'un de ses membres ; le diacre , chargé des soins pastoraux dans les environs et d'une partie des leçons de religion, manquait. Le fardeau fut rendu par là un peu plus lourd pour le pasteur. Enfin une nouvelle consécration venait de permettre de remplir cette lacune. M. Delachaux avait pris un vif intérêt à la nomination du jeune collègue qui devait venir partager le fardeau avec les trois pasteurs de la paroisse. Le jour même et dans le culte où il devait l'installer, après avoir jeté un regard plein d'amour sur l'immense assemblée réunie autour de cette chaire du haut de laquelle allait prêcher le nouveau diacre , ses yeux se fermèrent tout à coup , pour ne plus se rouvrir qu'à demi à la lumière de cette vie , et s'éteindre complètement quelques jours après, le 20 mars 1863.

Dans l'un des jours qui suivit ce coup , arrivait chez lui la première feuille imprimée d'un écrit ¹ qu'il s'était proposé de remettre à Pâques aux catéchumènes qu'il allait recevoir et d'adresser à tous ceux qu'il avait admis à la sainte Cène pendant les trente-deux ans de son ministère. Ce petit ouvrage, qui était complètement achevé de sa main, a été publié et restera, pour ceux à qui il était destiné et pour l'Eglise entière , comme un monument de la fidélité pastorale de celui qui a consacré ses dernières heures de travail au salut de tant d'enfants spirituels rapprochés ou éloignés.

Nous n'essayons pas de caractériser M. Delachaux comme prédicateur et comme auteur. Cette tâche appartient à d'autres. Nous rappelons seulement en terminant les services qu'il a rendus à no-

¹ *A mes catéchumènes*, par M. Delachaux, pasteur à la Chaux-de-fonds. — Chez Delachaux, libraire à Neuchâtel.

tre église tout entière comme membre du Synode et président du Colloque du Val-de-Travers, dans des temps difficiles. Son œuvre dans l'Eglise comme dans sa paroisse, a été une œuvre de conciliation. Il a été, par ses conseils toujours pleins de sagesse et de prudence, aussi bien que l'homme d'état éminent que Dieu a retiré le même jour que lui, M. Calame, l'un de ceux qui ont le plus contribué à empêcher que la scission qui divisait notre peuple, ne devînt un mal sans remède. Ce que l'un a fait dans l'Etat, l'autre a contribué pour sa part à le faire dans l'Eglise. « Heureux ceux qui procurent la paix, car ils seront appelés enfants de Dieu. »

OUVRAGES DE M. DELACHAUX.

I. *L'Adoration en esprit*. Sermon sur Jean IV, 24, prêché à la Brévine le 12 novembre 1837, jour de la dédicace du temple. Neuchâtel 1837, in-8°.

II. *Observations d'un protestant sur les missions romaines chez les païens*. Neuchâtel 1843, in-8°.

III. *La venue du fils de l'homme*, homélie publiée en faveur de l'établissement des Billodes, in-8°.

IV. *L'école et la loi scolaire*. Neuchâtel 1849, in-8°.

V. *Communications ecclésiastiques*. — 1° Un synode. — Protestants disséminés. — 2° Eglise indépendante de Neuchâtel. — Sanctification du dimanche. — 3° Assemblée des missions de Boudry. Neuchâtel 1853, in-8°.

VI. *L'administrateur fidèle*. Sermon sur I Corinth. IV, 2, prêché à Neuchâtel le 11 octobre 1853, à l'ouverture du Synode. Neuchâtel 1853, in-8°.

VII. *Tout à tous*. Discours de consécration sur I Corinth. IX, 22, prononcé à Neuchâtel le 7 novembre 1855. Neuchâtel 1855, in-8°.

VIII. *A mes catéchumènes*. Neuchâtel 1863, in-32°.

Sources. Extrait du *Journal religieux de Neuchâtel*, 31 mai 1863.

LOUIS-CONSTANT GRISEL.

Louis-Constant Grisel, docteur en philosophie, naquit à Travers le 6 septembre 1816; il était fils de *Henri-François Grisel*, communier de Travers où il était agriculteur. Autant que les travaux de la campagne ne le retenaient pas à la maison, le jeune Grisel fréquenta l'école de Travers jusqu'à l'âge de 16 ans; son goût particulier pour l'étude et son assiduité montrèrent bientôt en lui des

talents supérieurs. Après son admission à la sainte-Cène , à la fin de l'année 1832 , cette avidité d'acquérir des connaissances ne fit qu'augmenter chez lui et , dans le but de ne pas occasionner des sacrifices trop considérables à ses parents, il chercha à se suffire à lui-même en se vouant à la carrière d'instituteur. C'est ainsi que pendant l'hiver de 1834 à 1835 il desservit l'école temporaire de Gorgier et qu'ensuite il passa une année dans l'institut de M. Wespy à Couvet. Toutefois, son vif désir de s'instruire lui fit bien vite trouver son champ d'activité trop restreint , et au commencement d'août 1836, il partit pour l'Allemagne et s'établit à Eisenach, petite ville de Saxe , en qualité de maître de langue française. Après un séjour de trois ans et demi à Eisenach , il quitta cette ville pour entrer dans l'institut de Schnepfenthal près de Gotha, où il ne resta qu'environ une année et demie. Les cinq années qu'il passa ainsi en Allemagne lui procurèrent des relations nombreuses et utiles et des moyens précieux de développer son intelligence. Son infatigable activité suffisait à tout , car outre les leçons qu'il donnait tant au gymnase que chez lui, et qui lui prenaient ordinairement de dix à douze heures par jour, il n'en continuait pas moins à étudier avec une grande persévérance. Déjà au commencement de l'année 1841 , il fut promu au grade de docteur en philosophie par la faculté philosophique de Iéna. Dans les premiers jours du mois de septembre de la même année , le jeune docteur Grisel revint dans sa patrie , où il fit un séjour d'un mois chez ses parents, et il repartit immédiatement pour Trieste, en Illyrie, où il était appelé comme précepteur dans une honorable famille juive. Ses relations dans cette ville furent doublement favorisées par ses connaissances supérieures et par la position éminente qu'occupait la famille qui venait de lui confier l'éducation de ses deux jeunes enfants; ses qualités comme précepteur , justement appréciées , son caractère doux et naturel , lui conquièrent bientôt une position exceptionnelle et extrêmement favorable; pendant plus de six ans et demi , c'est-à-dire jusqu'à sa mort , il fut considéré et traité dans cette bonne famille comme s'il en eût été un des principaux membres. Toutefois , il ne lui fut pas donné de suivre l'éducation de ses élèves jusqu'au bout, les chaleurs d'un climat auquel il n'avait pas été habitué et sans doute aussi les veilles et les fatigues qu'il

ne cessait de s'imposer , altérèrent considérablement sa santé , et quoiqu'il se sentit fortifié par un séjour de trois mois qu'il fit dans son pays natal , en 1847 , sa maladie le consumait sans qu'il s'en doutât ; oppressé par un catarrhe pulmonaire , mais toujours plein de vie et d'espoir , il reprit le chemin de son pays le 11 mai 1848. Hélas , il ne devait plus le revoir ! Arrivé à Willach , le 13 mai , fatigué et éprouvé par deux jours de voyage , il expira dans la nuit du 14 au 15 , seul , ignoré , dans un hôtel , et fut enseveli très-honorablement et même avec distinction dans un cimetière protestant à St-Ruprecht , situé à une lieue de Willach. Ses parents , à qui il avait toujours caché son état , et la famille qui le regardait comme son propre fils , apprirent sa mort à peu près en même temps et seulement le 27 mai suivant. Un monument fut élevé sur sa tombe par les soins de la famille juive.

Ainsi se termina une carrière qui promettait de devenir sinon brillante , du moins très-utile ; le désir souvent exprimé du Dr Grisel était de rentrer dans sa patrie et d'y consacrer le fruit de ses travaux. Les langues latine , allemande , italienne , anglaise et espagnole lui étaient devenues presque aussi familières que sa langue maternelle.

En février 1843 , il publia avec succès un *Dictionnaire des homonymes français ou nomenclature complète des mots qui , sous une même prononciation , diffèrent dans le sens ou dans l'orthographe , accompagnée de la traduction allemande de chaque homonyme et de plus de quinze cents exemples pris dans les meilleurs auteurs et dans le Dictionnaire de l'Académie française*. Leipzig 1843 , in-12° , ouvrage de 282 pages.

Dans la même année , il dédia à ses chers élèves une petite grammaire italienne de 138 pages , intitulée : *Guida pratica ossia metodo pronto e facile per imparare la lingua francese*. Trieste 1843 , in-8°.

Outre ces deux ouvrages imprimés et dont la première édition du second a été épuisée en très-peu d'années , le Dr Grisel a laissé une assez grande quantité de manuscrits et de notes de toute espèce. Ses lettres à ses parents , précieusement conservées , sont un véritable monument de piété filiale et contiennent les enseignements les plus salutaires pour ses frères et sœurs dont il était l'aîné. Quoique éloigné de sa famille pendant près de douze ans , il ne né-

gligea aucune occasion de seconder l'éducation de ses frères et sœurs par ses conseils sages et circonstanciés et par une morale sévère en même temps que bienveillante. Toujours aimable et généreux, il répandait abondamment le fruit d'expériences bien au-dessus de son âge.

Sources. Renseignements communiqués par la famille du D^r Grisel.

JACOBEL.

Suivant une tradition, cette ancienne famille de Peseux, bourgeoise de Neuchâtel, serait venue d'Allemagne à la suite des guerres de religion. Cependant comme on trouve déjà à l'époque de la réformation des Jacobels ou Jacobés établis à Peseux, la tradition devrait se rapporter à une époque antérieure, peut-être aux guerres des Hussites.

Bourgeois renoncés, ils rentrèrent, en 1690, en la personne de leur chef, **Jonas Jacobel**, sous la bannière de la ville. La plupart des descendants de Jonas furent au service de France, et tous n'y acquirent leurs grades qu'à la pointe de l'épée. De ses fils, **François-Louis** était lieutenant en 1726, capitaine en 1734, et commandait un bataillon en 1756. **Samuel** était capitaine en 1743. **David**, le troisième, entré au service en 1727, en qualité de cadet, monta de grade en grade jusqu'à celui de lieutenant-colonel et chevalier de l'ordre du Mérite militaire; il obtint sa retraite en 1775, après quarante-huit années passées sous les armes.

François-Louis Jacobel avait épousé Marguerite Roulet et en eut plusieurs fils, aussi au service de France. Le second, **François-Louis**, entré en 1752, fut blessé et décoré de la croix du Mérite militaire à la bataille de Berg, en 1759. Fait prisonnier à la bataille de Rossbach, une anecdote intéressante se rattache à cet événement. On sait qu'à cette mémorable journée, gagnée par les Prussiens sur l'armée française, lors de la guerre de sept ans, ce furent les régiments suisses qui soutinrent le plus longtemps le choc de la bataille et l'honneur des armes de la France. Restés les derniers sur le terrain, un grand nombre de ces braves furent tués et d'autres faits prisonniers. Parmi ces derniers se trouvait François-

Louis Jacobel. Lorsque le Grand-Frédéric apprit qu'au nombre des officiers prisonniers était un de ses sujets de Neuchâtel, il le fit paraître devant lui et lui dit d'un ton courroucé ou feignant de l'être : « Comment avez-vous osé, vous Neuchâtelois, prendre les armes contre votre souverain ? — Sire , répondit Jacobel avec une respectueuse fermeté, en vertu de l'article III des Articles-généraux, les Neuchâtelois ont le droit de porter les armes contre le roi de Prusse, lorsqu'il s'agit d'une guerre où il est engagé comme roi de Prusse et non comme prince de Neuchâtel. — Allons, dit Frédéric d'une voix radoucie, je vois que vous connaissez bien vos franchises. Eh bien, puisque vous êtes Neuchâtelois, dites-moi ce qu'on cueille sur le Crêt-aux-Counets ? — Des brelettes, sire. » Le roi lui demanda encore si le Seyon débordait toujours. Nous ne savons quelle fut la réponse de Jacobel ; mais dès ce moment-là, d'après l'ordre du roi, il ne fut prisonnier que sur parole, fut traité avec toutes sortes d'égards et de distinction, invité partout, tant au camp qu'à la cour, et lorsqu'il fut rendu à la liberté, cet épisode de sa vie militaire demeura constamment au nombre de ses plus agréables souvenirs. Il quitta le service en 1792, et mourut sans être marié.

Samuel Jacobel, fils aîné de François-Louis et de Marguerite Roulet, naquit en 1734 et entra au service en 1748. Lieutenant en 1751, capitaine en 1754, décoré de la croix du Mérite militaire après le combat de Gribenstein près Cassel, en 1762, aide-de-camp du général comte de Waldner, en 1769, il abandonna la carrière des armes en 1772, et mourut à Neuchâtel en 1829, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. De son mariage avec Susanne Passavant, de Francfort, il n'eut qu'un fils, *François*, mort jeune encore, enseigne au service de France, et deux filles, *Marguerite*, non mariée, morte en 1832, et *Marie-Anne*, qui épousa Alexandre de Pury, maître-bourgeois de Neuchâtel, et mourut en 1846, la dernière de cette famille.

Sources. Renseignements inédits. — *Messager boiteux de Neuchâtel* 1862.

LOUIS-GUSTAVE JACOT-DESCOMBES.

Louis-Gustave Jacot-Descombes est né au Locle, en 1790, et y est décédé en 1863. Comme la généralité des Montagnards neuchâtelais, il reçut l'éducation chrétienne avec l'instruction primaire et apprit ensuite par principes toutes les branches de l'horlogerie. Non-seulement M. Jacot était apte pour la profession à laquelle il se voua par goût avec zèle et intelligence, mais il possédait en outre l'amour de la patrie, disposition qui se développa d'une manière particulière, au point que tous ses moments de loisirs furent consacrés au bien de sa commune et de son pays. Doué d'un sens droit, d'une grande perspicacité et d'un dévouement sans bornes, il savait se rendre utile partout où on l'appelait en fait d'expertises, de constructions, d'arbitrages, d'observations, de comptabilité, d'appréciations, etc. L'année du cher temps, 1816-1817, époque où les classes pauvres et peu aisées furent l'objet de la sollicitude générale, les jeunes gens des deux sexes s'imposèrent des privations, en destinant aux œuvres pies ce qu'ils auraient accordé aux amusements. La jeunesse du Locle se choisit un comité, dont M. Jacot fit partie, pour les achats et la mouture des grains, ainsi que pour la fabrication du pain. Le journal du comité, réduit à trois personnes dont Jacot faisait partie, indique dans sa comptabilité, un mouvement de caisse de L. 11,398[»]4[»]6, faisant francs 15,721, 70 cent. M. Jacot fut membre d'une société de huit personnes qui, de 1822 à 1829, firent fabriquer au Locle 74,813 cigares par des pauvres largement salariés : le traité destinait les gains à l'Hospice des vieillards et les pertes étaient supportées par les sociétaires, outre le sacrifice de leur temps et de leurs peines. M. Jacot était membre de la Commission des finances instituée en 1849, de la Chambre de charité du Locle. Il a fait des observations météorologiques et pris des notes touchant les paquebots qui firent les trajets de New-York au Havre de 1832 à 1830. Il fut, en 1819, l'un des fondateurs de la Commission d'utilité publique du Locle. Après l'incendie de 1833, M. Jacot fut nommé par le conseil d'Etat, membre de la Commission de police destinée à veiller à la stricte exécution du plan de reconstruction de la partie incendiée du village.

Il fit partie de la Commission communale chargée de travailler au plan de reconstruction, et après son adoption par les incendiés, de diriger les nivellements ainsi que l'établissement des canaux. Il fut membre des commissions de bâtisse de l'Hospice et de l'Hôtel de ville, et fit partie de la Société d'encouragement fondée au Locle en 1836. Il accepta pour deux ans le poste d'inspecteur des routes aux Montagnes : l'arrêt du 3 novembre 1843, qui lui accorde son congé très-honorable, témoigne une satisfaction particulière pour les soins qu'il a donnés avec un zèle aussi éclairé que désintéressé à la restauration des routes soumises à son inspection. Il entra, en 1838, comme juge-suppléant, dans la cour de justice du Locle, et était l'un des experts de la Chambre d'assurance pour l'estimation des bâtiments dans la commune du Locle. Un brevet du 26 avril 1861, le nomme auditeur de comptes au bureau de contrôle du Locle. Il était membre de la Société anonyme du Col-des-Roches et de la Commission qui la représente pour la tractation de ses affaires. Ces travaux et beaucoup d'autres exigeaient de l'abnégation, une volonté persistante et un grand sacrifice de temps non rétribué. Tels furent les principaux mérites qui concilièrent à ce modeste citoyen, l'estime et l'amitié de ceux qui l'ont connu et qui ont été ses collaborateurs.

Sources. Communiqué par M. C.-A. Jeanneret, notaire au Locle.

JULES-FÉLIX JEANNERET.

Jules-Félix Jeanneret naquit au Locle le 14 juillet 1797 et mourut à la Chaux-de-fonds le 19 février 1862. Ayant perdu sa mère de bonne heure, il fut envoyé à Bâle à l'âge de dix ans, et fréquenta pendant trois ans et demi le collège latin de cette ville. Il s'y distingua par son application, ses talents et son zèle pour l'étude, et acquit des connaissances solides qui le mirent en état de poursuivre avec fruit sa carrière. De retour au pays, il continua ses études en vue du saint-ministère, fit sa théologie, comme c'était alors la coutume, à Neuchâtel et à Genève, et fut consacré déjà en 1817, à l'âge de vingt ans. Des circonstances de famille avaient hâté le moment de sa consécration ; aussi ne put-il occuper aussi-

tôt un poste dans le pays. Un appel lui ayant été adressé de Bâle, il l'accepta et alla y remplir les fonctions de ministre suffragant du pasteur français, M. Hory. Pendant ce second séjour à Bâle il se lia assez étroitement avec un homme alors inconnu, mais qui était destiné à une grande célébrité, M. Alexandre Vinet, qui occupait dans cette ville le poste de professeur de langue française.

En 1821, M. Jeanneret revint au pays pour remplir les fonctions de diacre du Val-de-Travers, et dès lors il se voua exclusivement au service de notre église, refusant les nombreux appels qui lui furent adressés de l'étranger. En 1823, il fut nommé pasteur de la Chaux-du-Milieu et occupa ce poste pendant huit ans, jusqu'en septembre 1831, époque où il fut appelé à la Chaux-de-fonds. C'est dans cette dernière paroisse que M. Jeanneret a exercé son ministère pendant plus de trente ans, qu'il a dépensé ses forces, déployé la plus grande activité, usé sa santé, enfin qu'il est mort en combattant comme un bon soldat de Jésus-Christ.

Jusqu'en 1834, M. Jeanneret supporta seul tout le fardeau de la responsabilité et tous les travaux qui incombait à l'unique pasteur de cette importante paroisse. Aussi ne peut-on se faire une idée de la multiplicité de ses occupations dans un temps où le pasteur devait s'occuper d'une foule de choses qui ne sont plus de sa compétence et dans ses attributions. Outre ses fonctions pastorales : prédication, cure d'âme, leçons de religion, instruction des catéchumènes, il devait encore faire celles d'officier de l'état civil et de directeur des établissements d'éducation.

En 1834, il reçut un notable soulagement par la création du poste de pasteur-adjoint. Néanmoins il resta chargé d'une tâche à laquelle bien peu d'hommes auraient pu suffire. C'est ainsi qu'il conserva la direction et la surveillance de l'instruction publique. Personne à la Chaux-de-fonds n'a plus travaillé que lui à l'amélioration et au développement de l'éducation. Disons qu'il avait aussi des dons éminents pour cela et que l'enseignement fut toujours la partie de ses fonctions pour laquelle il se sentait le plus de goût, ce qui ne veut pas dire qu'il négligeât certaines choses pour se consacrer exclusivement à d'autres. Non, M. Jeanneret fut toute sa vie l'homme du devoir ; jamais il ne s'est laissé guider par la recherche de soi-même, jamais il n'a reculé devant une tâche rebutante ;

ce qu'il croyait être bon et utile il le faisait, sans consulter ses inclinations; tout ce qui rentrait dans la ligne directe de son devoir était sacré pour lui.

C'est surtout par son caractère droit, loyal et généreux que M. Jeanneret s'est acquis le respect et la considération de sa paroisse et de tous ceux qui l'ont connu. Homme d'autorité, il exigeait des autres la soumission aux lois divines et humaines; mais lui le premier savait accepter le joug de la loi; il n'imposait pas aux autres des fardeaux qu'il n'eût pas voulu toucher du bout du doigt. Aussi justice lui fut-elle rendue par chacun, même par ceux dont il ne partageait pas les opinions et dont il combattait ouvertement les tendances. Le plus beau témoignage en sa faveur c'est qu'il ait pu rester à son poste, toujours considéré et respecté, pendant plus de trente années, dans une paroisse aussi importante, aussi difficile et qui a passé par les crises les plus redoutables. La paroisse de la Chaux-de-fonds comprit la perte qu'elle avait faite par sa mort, aussi chacun voulut témoigner à sa manière les sentiments de reconnaissance qu'il éprouvait pour ce pasteur vénérable: les catéchumènes en couvrant de fleurs sa dépouille; un grand nombre de ceux qui le connaissaient en allant contempler une dernière fois cette figure calme et sereine, toute empreinte de la majesté de la mort; tous les hommes de la paroisse en accompagnant au cimetière leur conducteur regretté; toute la population enfin qui s'empressait silencieuse et digne autour du convoi funèbre.

Plusieurs journaux en annonçant la mort de M. Jeanneret, payèrent à sa mémoire un tribut de justes éloges; nous ne citerons que le *National suisse*, qui s'exprime à son égard de la manière suivante:

« M. le pasteur Jeanneret a rendu d'importants services, durant sa longue carrière, à notre localité. Nous laissons de côté ses opinions politiques qui n'étaient pas les nôtres. Mais on ne saurait faire trop l'éloge de l'entier dévouement avec lequel il a été pendant des années à la tête de nos établissements scolaires. L'enseignement religieux qu'il donnait aux catéchumènes se distinguait aussi par une grande simplicité.

» M. Jeanneret était un homme de lutte dans le bon sens du mot. Tout ce qu'il entreprenait il le poursuivait avec une énergie, avec un feu qui devaient exciter l'envie de tous ceux qui, plus

jeunes , se sentaient moins actifs que lui. Quelques jours avant sa mort il agissait et travaillait encore. »

Sources. *Journal religieux du canton de Neuchâtel* , 25 mars 1862. — *Le National suisse* , 22 février 1862.

A.-C.-F. DE PERROT.

Auguste-Charles-François de Perrot naquit à Neuchâtel le 4 juin 1787 et y mourut le 28 juin 1863. Elevé par sa mère , qui était une femme d'un grand mérite , il se signala fort jeune encore par son aptitude pour l'étude et par l'amour de ses devoirs ; sa mémoire avait véritablement quelque chose de prodigieux ; il avait une grande facilité d'élocution et son application était remarquée par tous ses maîtres et ses camarades. Au sortir du collège de Neuchâtel, il alla à Bâle étudier le droit sous le professeur David ; ses succès furent tels qu'il ne tint qu'à lui de prendre ses degrés et d'être fait docteur , à un âge si jeune encore qu'il s'y refusa. De Bâle il se rendit à Genève, où il acheva ses humanités, puis à Paris, où il reprit ses études de droit , reçut le grade de docteur et entra dans les bureaux de M. Siret, avocat à la cour de cassation. Il s'y occupa spécialement d'un travail fort considérable et très-estimé alors dans tout l'empire, le *Répertoire de jurisprudence et des arrêts de la Cour de cassation*. Son patron, reconnaissant sa capacité, lui offrit même de l'associer à cette lucrative entreprise, mais, insouciant de ces avantages pécuniaires, M. de Perrot s'y refusa.

Après les événements de 1814 , il se rendit à Berlin et y poursuivit sous Savigny ses études favorites de droit. Il revint ensuite dans sa patrie et , en 1816 , la ville de Neuchâtel ayant créé une chaire de droit il y professa pendant six ans le droit civil et criminel. Ce cours remarquable n'a jamais été publié, mais il en existe de nombreuses copies. M. de Perrot entra aussi dans l'administration de sa ville natale et parcourut tous les emplois jusqu'à celui de chef de la bourgeoisie. En 1825 , il se vit appelé aux fonctions de conseiller d'Etat et de maire de la ville, postes qu'il occupa jusqu'à la révolution de 1848. Ces hautes fonctions , et surtout sa charge de chef de la justice criminelle pendant les événements de

1831, le mirent particulièrement en but aux attaques de ses adversaires politiques. Il fut, à diverses reprises, député de son canton auprès de la diète. En 1828, il fut chargé par les autorités fédérales, de concert avec MM. Fischer et Herzog d'Effingen, de représenter la Suisse dans les négociations qui aboutirent au traité conclu à Zurich le 18 juillet de cette année, sur les relations internationales avec la France. Il reçut, à cette occasion, du roi Charles x la décoration d'officier de la Légion d'honneur. Savant, possédant le don de la parole, travailleur infatigable, d'une conscience scrupuleuse jusque dans les moindres détails, toujours serviable, telles sont les qualités qu'il ne cessa d'employer au service de son pays.

Après 1848, M. de Perrot se retira complètement de la vie publique et s'adonna avec non moins de zèle à l'étude des livres saints. Peu de laïques ont eu une connaissance aussi approfondie des Pères de l'église, des textes bibliques et des controverses théologiques; ce qu'il cherchait avant tout dans cette étude, c'était l'édification. Ne pouvant plus directement consacrer ses forces et ses connaissances à son pays, il éprouvait le désir de les consacrer plus exclusivement dans la douce retraite de la famille à la méditation de la Parole de Dieu. Des juges compétents lui rendaient toute justice sous ce rapport. La perte de la vue, dont il fut frappé plusieurs années avant sa mort, n'altéra point sa sérénité; rien de plus bienveillant que sa société; il avait la vraie charité, la charité du cœur. Sa fin a été celle d'un chrétien; pendant sa longue maladie et pour ainsi dire jusqu'au dernier jour, il a conservé toute sa présence d'esprit; il a vu arriver la mort avec calme, ne cessant de manifester que toute son espérance était en Dieu. Le spectacle de ce chrétien mourant demeurera comme un enseignement précieux pour ceux qui ont eu l'avantage d'en être les témoins.

Sources. *Gazette de Neuchâtel*, 1^{er} juillet 1863. — Matile. *De l'autorité du droit romain*. — *Recueil de pièces officielles, concernant la principauté de Neuchâtel et Valangin*, t. II.

FIN.

TABLE

des Notices contenues dans ce volume.

	Pages.		Pages.
PRÉFACE du second volume	v	MONTMOLLIN, chancelier	94
LABRAN	4	MONTMOLLIN, Emer	106
LACROIX, Alphonse-François . .	3	MONTMOLLIN, professeur	108
LACROIX, Hannah-Catherine . .	15	MONVERT, Samuel	117
LAHIRE, Jean-Pierre	16	MOREL DE GÉLIEU, Isabelle . . .	123
L'ALLEMAND, Jean-Jacques . . .	18	MOERINGEN	131
LARDY, François-Guillaume . . .	22	MOUCHET	132
LARDY, Charles-Louis	id.	MOULA, Frédéric	134
LARSCHÉ, Henri-Ferdinand . . .	24	NICOLET, Bénédicte-Alphonse . .	135
LECOULTRE, J.-D.-Frédéric . . .	25	NICOLET, Charles-François . . .	137
L'EPLATTENIER, Julien	28	OLIVÉTAN, Pierre-Robert	139
LESCHET, Jacques	29	OSTERWALD	142
LORY, G.	30	» banneret	145
DE MACHES, Jean	32	» Jean-Frédéric	149
MAGNET DE FORMONT, Jean-Fréd.	id.	» Jean-Rodolphe	180
MAILLARDET, Jean-David	33	» Samuel	id.
MAIRET, Jean-Henri	36	OSTERWALD-D'IVERNOIS	181
MARAT, Jean-Paul	id.	PERREGAUX, Jean-Frédéric . . .	185
MARQUIS	51	PERREGAUX, Alexandre-Charles .	186
MARVAL	53	PERRELET, Abram-Louis	193
MATTHEY-GUENET, Pierre	60	PERRELET, Louis-Frédéric . . .	196
MATTHIEU, Abraham	62	PERRENOD, Abraham	200
MATTHIEU, Daniel	id.	PERRENOUD, Henri-François . .	201
MEILLIER, Jacques	id.	PERRET, Phinée	202
MERVEILLEUX	63	PÉTER, Samuel	206
MEURON, Etienne	69	PÉTERS, Elle-Emer	id.
» Samuel	71	PETITPIERRE, F.-Olivier	207
» de Bahla	72	» Henri-David	215
» Henri	80	» Louis-Frédéric	216
» Charles-Daniel	84	» Simon	id.
» Daniel	89	» Henri	id.
» Louis	id.	» Napoléon	219
MONNIN	92	» Samuel-Auguste	222
MONTMOLLIN	93	» Abraham	225

	Pages.		Pages.
PETITPIERRE, Jacques-François	226	SANDOL-ROY, François	373
» Jean-Henri	id.	SANDOL-ROY, Simon	377
» Abram-Henri	227	DE SANDOZ	379
POURTALÈS	id.	SANDOZ DE NOIRAIGUE	381
» Jérémie	228	SANDOZ DE ROZIÈRES	382
» Jacques-Louis	id.	SANDOZ DE TRAVERS	id.
» Louis	234	SANDOZ-ROLLIN, David-Alphonse	387
» James-Alexandre	236	SANDOZ-ROLLIN, Henri-Alphonse	388
» Frédéric	id.	SANDOZ, Henri	393
» Albert	237	SANDOZ, François-Auguste	393
PREUD'HOMME	239	SANDOZ, Isaac	396
PURY	240	SANDOZ, Philippe	397
» Samuel	249	SAUNIER, Antoine	398
» Jean-Pierre	250	TOUCHON, Pierre-Frédéric	399
» David	255	TOUCHON, James	400
» Abraham	266	TRIBOLET	401
QUARTIER-DIT-MAIRE, Olivier	272	VATTEL, David	409
RACINE, Charles-Frédéric	274	VATTEL, Emer	410
RAMUS, Hugues	278	VATTEL, Charles-Adolphe-Maurice	413
REYMOND, Sulpy	279	VAUCHER, Charles-Daniel	416
RICHARD, Daniel-Jean	285	VAUTHIER DE ROCHEFORT	417
RICHARD, Louis	296	VERDONNET, David-Jonas	433
ROBERT, Léopold	298	DE VERGY, Guillemette	436
ROESSINGER, Frédéric-Louis	347	VERMOT, Claude-Antoine	444
ROLLIN, Claude	360	DE VINGLE, Pierre	449
ROSSELET	364	VITEL, Jérémie	451
ROUGEMONT, Georges	362	VITEL, Charles-Samuel	454
ROUGEMONT, Denys	366	WUILLE-DIT-BILLE, Auguste (avo- cat Bille)	457
ROULET DE MÉZERAC, François	373		
SANDOL, Golval	374		

SUPPLÉMENT.

	Pages.		Pages.
AMÉDROZ, Jacob	461	DELACHAUX, Aimé-Constant	493
BOREL, Erhard	464	GNISEL, Louis-Constant	503
BOREL, Jacques-Louis	465	JACOBEL	507
BOSSET, Charles-Philippe	470	JACOT-DESCOMBES, Louis-Gust ^e	509
CALAME, Henri-Florlan	474	JEANNERET, Jules-Félix	510
CASTELLA, J.-F.-P.	491	PERROT, Auguste-Ch.-François	513
COURANT, Antoine	493		



6

1000

1000

1000

